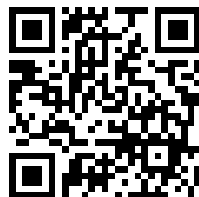

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

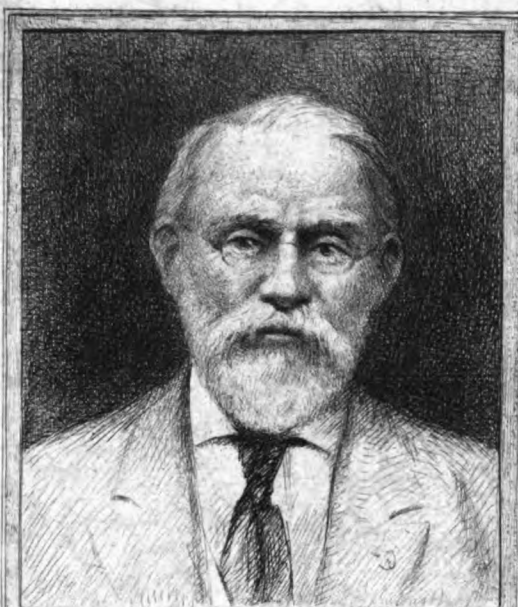
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

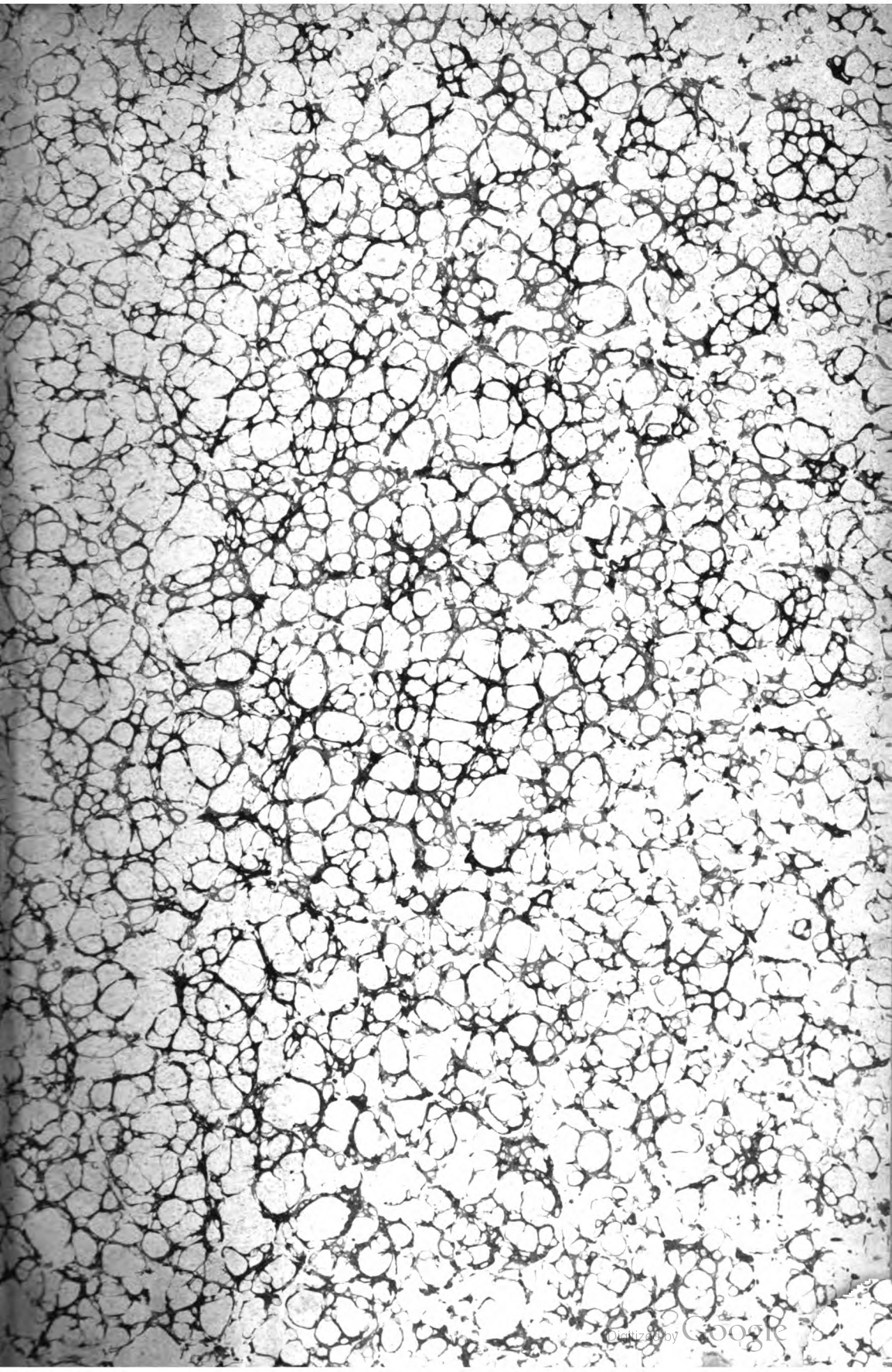
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376543



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1940 March 1920



AS
161
.R4.

114

AS
161
.R45

2^{me} ANNÉE. — 1^{er} SEMESTRE



REVUE DU MIDI

RELIGION. — LITTÉRATURE. — HISTOIRE

NIMES

IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place de la Cathédrale et rue des Halles

1888



Banying
Hyl
3-20 33
26766

UN ÉVÊQUE AMI ET CORRESPONDANT DE MAZARIN

Épisode de la première guerre de la Fronde (janvier-février 1649)

I

« La Fronde a, pendant cinq ans, troublé la France, allumé des guerres civiles, couvert le pays de ruines et de misère et compromis toutes les conquêtes et la gloire des cinq premières années de la minorité de Louis XIV. Tour à tour soutenue par le Parlement et par les Princes, elle a toujours été une coalition d'intérêts et d'intrigues, qui se couvraient du prétexte du bien public (1). » Tel est le jugement que porte sur le caractère général de la Fronde l'un des derniers historiens, l'écrivain le mieux informé, ce me semble, de ce qui touche à cette période de notre histoire. On peut bien croire que, pour être sévère, un pareil jugement n'en restera pas moins définitif. Les Frondeurs ne connurent jamais, en effet, d'autre sentiment que l'égoïsme; les uns dissimulant, sous les grands mots de liberté individuelle et de vote de l'impôt, le désir de conserver leurs charges et leurs traitements, les autres voulant obtenir des gouvernements et des pensions et partager la puissance souveraine.

Il ne saurait entrer dans notre dessein de résumer ici,

(1) M. Chéruel. — *Histoire de la France pendant la minorité de Louis XIV*, t. III, Paris, Hachette. Ce qui fait la supériorité de cet ouvrage, c'est surtout que l'auteur a profité des *Carnets de Mazarin* qui ont eu un pareil sujet une importance capitale.

ni même de rappeler les diverses phases d'une lutte ridicule, vive et gaie échappée d'écoliers, a dit Michelet, mais qui tourna un moment au tragique, et qui aurait pu devenir fatale à notre pays, sans l'infatigable persévérance et le patriotisme éclairé de Mazarin. Nous ne tenterons pas non plus d'exposer les origines de la Fronde et ses premiers débuts, jusqu'au moment où la fuite de la Cour à Saint-Germain devint le signal de la guerre civile. Tout cela a été maintefois et longuement raconté dans des livres spéciaux (1). Il n'est personne tant soit peu au courant des choses de notre histoire, qui ne sache que le premier rôle fut alors joué par les magistrats « entêtés du bien public et de la haine des impôts, » selon l'expression de Mme de Motteville. L'arrêt d'Union, qui instituait la Chambre de Saint-Louis, la déclaration du 31 juillet 1648, par laquelle la Reine faisait inutilement des concessions aux Frondeurs et leur jetait, comme elle disait, *des roses à la tête*, l'arrestation des conseillers Broussel et Blancmesnil, au lendemain de la victoire de Lens, la journée des Barricades, sont connus, de même que l'ordonnance, en quinze articles, du 22 octobre, où étaient résumées les conditions imposées par le Parlement à la Royauté. On sait encore comment la Régente, qui les avait acceptées, malgré elle, vit, en dépit de tout, l'opposition de ses ennemis devenir chaque jour plus déclarée et plus hardie.

Il vint un moment où la licence des libelles fut à son comble, et l'avilissement de l'autorité royale, complet. Ce fut alors que la Cour, sur le conseil de Mazarin, résolut de se retirer à Saint-Germain et de faire occuper les points stratégiques les plus importants autour de Paris, de façon à intercepter l'arrivée des vivres et à réduire la ville par la

(1) Outre l'ouvrage de M. Chéruel déjà cité, on peut consulter l'*Histoire de la Fronde*, par le marquis de Saint-Aulaire, et la *Misère au temps de la Fronde*, par M. Feillet.

famine. Cette résolution, exécutée le 6 janvier 1649, marqua, nous l'avons dit, le commencement de la première guerre de la Fronde.

Dès le début, le danger qu'ils couraient, par suite de l'investissement de Paris, exalta les chefs frondeurs et la masse du peuple jusqu'à la fureur. Les partisans de la Cour furent poursuivis avec acharnement ; Mme de Motteville, entr'autres, qui voulait aller rejoindre la Reine, n'échappa qu'à grand'peine aux violences d'une populace ameutée. On n'épargna pas même les évêques. « Il n'y a point d'expression, écrivait l'un d'eux à Mazarin, à la date du 14 janvier, pour bien représenter le désordre où nous sommes. Tout est en armes et en feu. L'on ne voit plus paraître ici que des martyrs du Parlement. Ceux de la Cour y gardent un silence forcé et sont dans un rabais digne de compassion. Pour moi, qui ne suis pas un des plus tièdes ni des plus inconnus, j'ai vu trois jours entiers ma vie mal assurée et tout mon bien en proie, réduit à me tenir caché, changeant de gîte tous les soirs, quoique je reçusse des billets à toute heure qui pressaient mon départ, en me donnant avis des mauvaises dispositions que l'on avait pour moi. » (1)

Le prélat qui faisait ainsi à Mazarin le tableau de la triste situation où ses fidèles se trouvaient réduits à Paris était Mgr Anthyme-Denis Cohon, évêque de Dol, précédemment évêque de Nîmes, et l'un des chefs du parti de la Cour. Il pouvait dire avec raison qu'il n'était pas « des plus tièdes, ni des plus inconnus. » Orateur écouté de son temps, il avait été distingué par Richelieu, qui l'avait nommé prédicateur ordinaire du Roi, et pourvu peu après de l'évêché de Nîmes, en 1633. Député de la province de Narbonne à

(1) *Affaires étrangères. France, t. cxxii, pièce 6, autographe.* Quelques-unes des lettres de Cohon à Mazarin pendant la période de la Fronde que nous étudions, ont été citées par M. Chéruel.

l'Assemblée générale du clergé de 1635, il fut membre de la Commission nommée par cette Assemblée, à l'effet d'examiner la Déclaration de Louis XIII contre le mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse Marguerite de Lorraine. Évêque de Nîmes, profondément dévoué à Richelieu, Cohon servit avec intelligence la politique du grand ministre vis-à-vis des protestants du Languedoc. A la mort de son protecteur, il quitta son diocèse où il se voyait en butte aux attaques des religionnaires, et le permuta avec celui d'Hector d'Ouvrier, évêque de Dol en Bretagne. Bientôt après, Mazarin, devenu premier ministre, l'appela à Paris et le prit au nombre de ses conseillers. Cet illustre patronage et aussi son mérite reconnu valurent à Cohon l'honneur de prononcer l'Oraison funèbre de Louis XIII, en l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, au mois d'août 1643.

Quand éclatèrent les premières manifestations de la Fronde, Mazarin compta sur l'évêque de Dol, duquel il avait pu apprécier la finesse et le sens politique, pour combattre une redoutable faction et en déjouer les intrigues. Cohon entra pleinement dans les vues de Mazarin et servit sa cause avec une activité et un dévouement à toute épreuve. Demeuré à Paris, tandis que le cardinal fuyait à Saint-Germain, il le tenait au courant, par une correspondance assidue, de tout ce qui se passait dans la capitale, et lui dévoilait les secrets projets de ses ennemis. En même temps, il le justifiait des crimes que les auteurs de pamphlets lui imputaient. Une telle conduite ne pouvait manquer de lui attirer à lui-même les haines de la Fronde. Elles le poursuivirent d'une façon acharnée, tantôt essayant de le violenter dans sa personne, tantôt l'attaquant dans son honneur par des libelles où la calomnie le dispute à la grossièreté.

Il y a là un épisode encore inédit, au moins dans ses détails, de l'histoire de la Fronde, si fertile en péripéties

et en scènes de toute sorte. Le récit que nous allons en faire, nous a paru mériter doublement d'être raconté aux lecteurs de la *Revue du Midi*. D'abord, le héros de cet épisode est un des prélats les plus remarquables qui aient occupé le siège de Nîmes ; en outre, nous trouverons, en le racontant, l'occasion de signaler et d'analyser, parmi tout le fatras des *mazarinades* (1), quelques pièces de valeur qui peuvent servir à éclairer les événements de cette singulière époque, au commencement de l'année 1649.

II

La fuite de la Cour à Saint-Germain avait rempli les Parisiens de stupeur et d'effroi. Les membres du Parlement, rendus furieux par le refus de la Reine de recevoir une députation qu'ils lui avaient envoyée pour s'informer des causes de son départ, s'en prirent à Mazarin, et, dès le 8 janvier, rendirent contre lui un arrêt qui le déclarait ennemi public et enjoignait à tous les Français de lui courir sus. (2) Le cardinal, tout en faisant bloquer Paris par

(1) Nous donnons à ce mot le sens large que lui donne M. C. Moreau dans sa *Bibliographie des Mazarinades*. Le patient érudit classe sous le titre de *Mazarinades* toutes les pièces imprimées qu'il a pu recueillir, pour ou contre Mazarin. Il arrive au chiffre de 4,000 environ. Ces écrits très souvent signés, mais d'un pseudonyme ou d'un nom à peu près inconnu aujourd'hui étaient, raconte Naudé, criés le matin, sortant de la presse, ainsi que les petits pâtés au four « à la même heure qu'anciennement à Rome on vendait les déjeuners des petits enfants. » — Le plus grand nombre des pièces burlesques appartient à l'année 1649.

(2) Voici le passage le plus saillant de cet arrêt : « Attendu que le cardinal Mazarin est notoirement l'auteur de tous les désordres de l'État et du mal présent, le Parlement l'a déclaré et déclare *perturbateur du repos public*, ennemi du Roi et de son État, lui enjoint de se retirer de la Cour, dans ce jour, et dans la huitaine hors du royaume. Et ledit temps passé, enjoint à tous les sujets du Roi de lui *courir sus* ; fait défense à toutes personnes de le recevoir..... » *Vendredi, 8 janvier 1649*. Signé : *Guet*. — Mme de Motteville a inséré l'arrêt tout au long dans ses Mémoires, en

les troupes royales, s'empressa de se justifier dans un mémoire apologétique. Toutefois, il comprit qu'il était nécessaire d'exposer les motifs de la sortie du Roi non seulement au prévôt des marchands et aux échevins de la Capitale, mais encore aux gouverneurs et aux parlements de province. Lui-même se chargea de ce travail et rédigea en vue de ce but de nombreuses lettres. Mais il avait aussi à cœur d'expliquer au peuple de Paris la conduite de la Cour. Le zèle éprouvé de Cohon, que Mazarin venait d'instituer son correspondant, pouvait en cette circonstance lui être d'une grande utilité. Le cardinal chargea donc l'évêque de Dol de répandre par la ville des écrits destinés à éclairer les esprits et à les rassurer. La chose n'allait pas sans difficultés : Cohon, déjà suspect de *mazarinisme* se sentait, comme il l'écrit lui-même à Mazarin dans la lettre que nous avons citée, continuellement menacé. Pour dépister ses ennemis, il changeait tous les soirs de demeure. Un jour cependant, comme il se disposait à monter en carrosse afin d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de Mazarin, un échevin accompagné de quinze gardes et d'un officier de la ville, firent tout à coup irruption dans sa chambre. L'évêque jeta aussitôt les dépêches dont il était porteur, et réussit à en dérober la vue aux soldats. Ceux-ci lui intimèrent rudement l'ordre de les suivre jusqu'à l'Oratoire. Arrivés là, ils remirent au supérieur de cette maison la garde de sa personne. Cohon qui nous donne lui-même tous ces détails dans une de ses lettres, se fait l'écho d'un bruit qui courut alors, d'après lequel le cardinal de Retz aurait été l'auteur de son arrestation « par représailles pour un sieur de Bussy-Lameth » Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas qu'il ait autrement souffert de cette aventure.

protestant que « cette procédure fut la plus injuste et la plus violente qui ait jamais été pratiquée par des hommes faisant profession de quelque vertu. » (V. Mém., *édit. de M. Riaux, d'après le manuscrit de Conrart*, t. II, p. 295).

Ce qui est certain, c'est que son zèle à favoriser Mazarin et sa politique n'en fut pas refroidi. Il continua de l'informer régulièrement des faits et gestes des Frondeurs. Quand le Parlement, après avoir refusé leurs passeports aux évêques qui désiraient quitter Paris, opposa le même refus aux ambassadeurs invités à suivre la Cour à Saint-Germain, Cohon écrit à Mazarin : « J'ai été faire le compliment à l'ambassadeur de Savoie ; il souffre impatiemment le refus que l'on fait de leur donner passeports pour aller à la Cour (1). » Peu de jours après, l'évêque de Dol dénonçait au cardinal les mesures arbitraires prises par le Parlement pour la levée et l'entretien des troupes de la Fronde, entr'autres les impôts extraordinaires et les perquisitions odieuses dans les maisons des particuliers. Il formule même à ce propos contre le coadjuteur, une grave accusation dont nous lui devons laisser la responsabilité, car on n'en trouve aucune trace dans les mémoires ni dans les autres écrits du temps : « Retz proposa de prendre non seulement l'argent des troncés et des fabriques, mais les calices mêmes, les reliquaires et les croix, se faisant fort des chapitres et des paroisses qui consentiraient volontiers, disait-il, que l'on fondit tout cela pour en battre monnaie et l'employer au soutien du parti. Cette offre sacrilège fut rejetée, par cette raison que des moyens si extraordinaires seraient au dehors les marques évidentes d'une extrême nécessité de laquelle les ennemis tireraient avantage. Mais, en effet, ils en sont là ne trouvant plus personne qui veuille ouïr parler de tributs ni de taxes (2). »

Les troupes que le Parlement levait avec de pareils moyens n'étaient, paraît-il, guère redoutables. Cohon prend soin de rassurer Mazarin sur ce point : « Les personnes intelligentes au métier de la guerre assurent que

(1) *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, pièce 7 autographe.

(2) *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, p. 36.

la cavalerie est une très mauvaise marchandise, et que l'infanterie aussi ne sera pas de grande exécution. L'on a borné toutes les troupes qui se lèvent à 10,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Déjà les finances sont épuisées et, pour cette raison, au lieu que par le premier ordre de la ville, toutes les maisons à porte cochère devaient fournir un cavalier équipé de tout point : depuis quatre ou cinq jours on ne veut plus que de l'argent, chaque cavalier ayant été commué en 50 écus que l'on paye mal volontiers (1). » L'armée parlementaire remporta cependant quelques succès, faciles il est vrai, mais qui suffirent à l'encourager. Elle prit l'Arsenal et força le gouverneur de la Bastille à capituler. Elle comptait surtout pour réussir sur l'armée de Turenne que son frère le duc de Bouillon avait entraîné dans sa révolte. « Le sieur de Paris (2), écrivait Cohon, levant des troupes pour M. de Bouillon, affermit la créance de ce secours (de Turenne), tant publié par la Maison-de-Ville. (3) » Entre temps, l'armée royale qui assiégeait Paris, grossissait autour de la ville. Maitresse du poste de Corbeil, elle interceptait les convois de blé qui arrivaient de la Beauce. Les Frondeurs résolurent de tenter une sortie afin de s'emparer de cette place.

Aussitôt Cohon en avertit Mazarin : « Il sort en ce moment une très grande armée pour aller à Corbeil, sous la conduite de M. de Beaufort. (4) »

Cette première sortie des parisiens ne fut pas heureuse. A peine eurent-ils aperçu les troupes régulières, qu'ils

(1) Lettre du 17 janvier 1649. — *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, pièce 7.

(2) C'était le nom d'un personnage que Turenne avait chargé de négocier avec les Frondeurs.

(3) *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, p. 7.

(4) Lettre du 23 janvier — *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, p. 20. — Le duc de Beaufort était ce petit-fils d'Henri IV que le peuple, charmé de sa belle prestance, appelait le *Roi des Halles*.

coururent en désordre se mettre à l'abri de leurs murailles. La malignité des pamphlétaires qui s'exerçait même aux dépens de leur parti, trouva là un excellent prétexte à chançonner les chefs de la Fronde. Le coadjuteur y vit de son côté une nouvelle occasion d'exciter les passions populaires et de placer un de ses sermons. Il prêcha à Saint-Paul, le 25 janvier, mais sans grand succès, au dire de Cohon : « Le malheureux archevêque *in partibus infidelium* (1), acheva sa sépulture et son naufrage en cette action, qui donna de l'horreur à tous les gens de bien et un dégoût universel à tous ses partisans. Il fut bien remarqué qu'aucun évêque n'y assista. »

Il est très vrai que les excitations de Retz ne produisaient de l'effet qu'auprès d'une minorité factieuse représentée par les généraux et les autres chefs de la Fronde, et soutenue par la populace. La majorité du Parlement et de la bourgeoisie commençaient à se fatiguer d'une guerre préjudiciable à tous les intérêts vitaux du pays et dont on n'entrevoyait pas la fin. L'équipée de Corbeil vint à propos donner de la consistance à leurs vagues désirs de paix. D'autre part, les amis de la Cour quicomptaient parmi eux des hommes remarquables, comme Pierre de Montchal, archevêque de Toulouse (2) et Claude de Lingendes, évêque

(1) Retz était, en effet, archevêque de Corinthe *in partibus infidelium*.

(2) Montchal est l'auteur d'un livre de *Mémoires* (Rotterdam, 1718, 2 vol.) où il raconte avec la plus grande indépendance les événements de l'Assemblée générale du clergé de 1641, qu'il avait présidée. Richelieu fit demander à cette assemblée un subside de *six millions*, nécessaire, dans sa pensée, pour parer aux frais de la guerre contre la maison d'Autriche (Guerre de Trente ans). Mais il rencontra une vive opposition de la part de quelques évêques, qui trouvaient exorbitante la somme demandée. Richelieu se débarrassa des opposants en les faisant expulser de la salle des séances. A leur tête était précisément l'archevêque de Toulouse. — Les auteurs de la *Gallia christiana* (t. XIII, p. 61) disent de lui : *præsulis ex omni parte specimen dici potest.* »

de Sarlat, profitèrent de l'échec des Frondeurs pour se relever. Ils reprirent espoir et chargèrent l'évêque de Dol de faire connaître à Mazarin l'intention des plus sages conseillers dans le Parlement, d'entrer en négociations avec la Régente. Mazarin reçut favorablement ces ouvertures, et l'on décida que Messieurs de Toulouse et de Sarlat se rendraient à Saint-Germain. « J'accompagne de mes vœux, mandait Cohon au cardinal, le 29 janvier, les deux nonces de paix pour la bénédiction et le succès de leur voyage ; ne doutant point que Monseigneur ne surmonte par sa vertu et par la grandeur de son courage tout le ressentiment des injures passées, pour jeter les fondements d'une réconciliation solide et véritable (1). » Des deux prélats, l'archevêque de Toulouse seul réussit à parvenir jusqu'à Mazarin. L'accueil que lui fit le premier ministre engagea quelques jours après l'avocat général Omer Talon, à porter officiellement devant le Parlement une proposition de conférences avec la Cour. Mais les clameurs des jeunes conseillers étouffèrent cette motion, dans la séance du 8 février. Le 11, elle fut reprise par un conseiller qui sut se faire écouter. Le lendemain, 12 février, comme le Parlement allait en délibérer, on apprit qu'un héraut d'armes se présentait de la part du roi, chargé d'une missive pour le Parlement. Après quelques hésitations, l'Assemblée fut d'avis qu'il ne lui appartenait pas de donner audience à l'envoyé de la Cour. Elle le renvoya donc, tout en se déclarant prête à recevoir respectueusement les ordres de Sa Majesté.

On en était là des négociations, lorsque de nouveaux incidents, en donnant aux Frondeurs un prétexte à redoubler leurs violences, vinrent retarder la conclusion de la paix.

(1) *Affaires étrangères*. — France, t. cxxii, p. 42

III

Le soir même du jour où le Parlement avait refusé de recevoir le héraut d'armes du Roi, les bourgeois de Paris arrêtaient le chevalier de la Valette qui semait par la ville des billets où étaient dévoilées les véritables tendances des Frondeurs (1).

Dès le début de la Fronde en effet, la prétention qu'avait affectée le Parlement au gouvernement de l'État, la rivalité de pouvoir à laquelle il s'était élevé, préoccupaient surtout Mazarin. A ses yeux la question financière n'était que secondaire. La grande question, la question capitale était que le Parlement aspirait à la domination et voulait se poser comme le tuteur des rois. Et de fait, au moment où nous sommes arrivés, en Février 1649, le Parlement n'était plus une cour de justice, mais une sorte d'Assemblée Nationale ou de Convention qui dirigeait par ses comités les diverses branches de l'administration, finances, armée, police, approvisionnements etc, etc... Il importait donc avant tout de dénoncer au peuple ces empiètements, de lui prouver qu'il était le jouet d'une poignée d'ambitieux et de mécontents. Il fallait aussi montrer l'inanité et l'odieux des accusations que les pamphlétaires répétaient tous les jours contre Mazarin. C'est pour répondre à ce double besoin qu'avaient été composés, sous le patronage du cardinal, les deux billets du chevalier de la Valette.

Mgr Cohon passe généralement pour être l'auteur de ces billets, signés : *Le Désintéressé à Paris* (2). Ils

(1) Le chevalier de La Valette était bâtard du duc d'Eperno. On l'enferma à la Conciergerie et l'on instruisit immédiatement son procès. Mais le premier président fit surseoir à ce procès, sur la recommandation du prince de Condé (V. *Journal du Parlement*. Année 1649, p. 89, 191).

(2) Voir le pamphlet « *Conseil nécessaire donné aux bourgeois de Paris pour la conservation de la ville contre les desseins de Mazarin et les libelles qu'il a fait semer.* » (Paris, Cardin Besongne, 1649, in-4°, 8 pages). — On peut consulter aussi sur ce point spécial l'*Histoire littéraire du Maine*, par

sortaient de l'imprimerie installée dans l'orangerie du château de Saint-Germain, et dirigée par Théophraste Renaudot (1). Le premier est intitulé : *Lis et Fais*. L'écrivain anonyme commence par plaindre le « pauvre peuple » de sa simplicité et de son aveuglement : « Quelle rage te possède, s'écrie-t-il, de prendre les armes contre ton roi, un roi mineur, un roi innocent, donné de Dieu, un roi toujours triomphant de ses ennemis, à qui la rébellion, si elle durait, va ravir des mains l'avantage de conclure la paix la plus glorieuse que la France ait faite depuis l'origine de la monarchie (2). On veut lui voler le plus beau fleuron de sa couronne. On attaque directement son autorité, qui est ce qui le distingue du reste de ses sujets ; le Parlement veut bâtir une puissance nouvelle et jusqu'à présent inconnue dans ce royaume sur les ruines de la royauté ; il veut un gouvernement monstrueux de deux centstêtes... Crois-tu, quand Dieu ne prendrait pas en main la cause d'un roi mineur qu'on veut opprimer, quand le roi n'aurait pas, pour ranger le Parlement en son devoir, toutes ces braves troupes qui ont mis bas notre ennemi auparavant si formidable, crois-tu, dis-je, que le duc d'Orléans, le prince de Condé, tant de princes et grands du royaume, tout l'ordre ecclésiastique (3), tant de géné-

M. Hauréau, article : *Cohon*, et l'ouvrage cité plus haut de M. Moreau : *Bibliographie des Mazarinades*, t. 1, n° 8.

(1) Bibliothèque nationale. — Il existe des deux billets, des éditions sous le titre de : *Copie... de...*, etc.

(2) Allusion aux négociations qui se poursuivaient à Münster et à Osnabrück pour la ratification de la paix de Westphalie. Les traités furent enfin ratifiés par les diverses puissances signataires, le 18 février 1649.

(3) Le duc d'Orléans, un moment brouillé avec la Cour, venait de se réconcilier, après avoir obtenu pour lui la ville d'Aiguesmortes qui dépendait de son gouvernement de Languedoc, et pour l'abbé de la Rivière, son favori, le titre de ministre d'État et l'entrée au Conseil du Roi. — Condé n'avait pas encore rompu avec Mazarin. Quant au clergé, Retz prétend dans ses *Mémoires* qu'il lui était dévoué. Mais on sait au contraire que les évêques à Paris blâmaient sa conduite.

reuse noblesse puissent jamais souffrir la domination illégitime de gens qui leur sont de toutes façons si fort inférieurs.» Le partisan de la Cour passe ensuite en revue, pour ainsi dire, les principaux chefs de la Fronde, rappelle leurs cas particulier et découvre leurs rancunes secrètes : les présidents de Novion et Blancmesnil veulent se venger de ce qu'on ne leur a point accordé la coadjutorerie de Beauvais pour un de leurs proches (1) ; Broussel ne fait si fort le tribun que parce qu'il n'a pu obtenir pour son fils une compagnie aux gardes ; le président Viole est furieux de n'avoir « pu être admis à la charge de conseiller de la reine. » Le duc de Longueville « a tourné casaque », parce qu'on lui refusait le Hâvre ; le duc d'Elbeuf désire la survivance du gouvernement de Montreuil pour le prince d'Harcourt, son fils (2) ; le duc de Bouillon, sous prétexte que sa famille avait jadis la souveraineté de Sedan, réclame cette forteresse et compte, pour la reprendre, sur la défection de M. de Turenne, son frère ; le coadjuteur ne peut souffrir « qu'on ait rabattu le vol trop hautain qu'il prenait, voulant joindre le commandement temporel au spirituel, c'est-à-dire le gouvernement de Paris à l'archiépiscopat. » D'où l'on doit conclure « que rien ne se meut dans cette grande machine que par des efforts intéressés. » Mazarin, au contraire, que ses ennemis déchirent et noircissent tant, « fait voir un exemple de modération jusqu'à présent inconnu dans cet État, qu'un premier ministre, après six ans d'heureuse administration, ne se trouve avoir ni charge de la couronne, ni gouvernement de province, ni place, ni autre lieu que quelques abbayes pour soutenir sa dignité.»

A dire le vrai, Mazarin n'était pas aussi désintéressé ni aussi pauvre que son défenseur veut le faire entendre. Il n'avait pourtant pas, à cette époque, les trésors qu'on a

(1) L'évêque qui occupait alors le siège de Beauvais, Augustin Potier, était de la famille des deux présidents.

(2) Le gouvernement de Montreuil appartenait au comte de Lannoy, beau-père du prince d'Harcourt.

pu l'accuser, avec raison, d'avoir accumulés dans les dernières années de sa vie. Mais surtout, il ne commit pas la faute de traiter avec les ennemis de la France, comme le firent presque tous les héros de la Fronde, Retz et Condé en tête.

Au milieu des embarras de toute sorte que lui suscitaient les Frondeurs, il pressait et obtenait la conclusion de ce traité de Westphalie, qui établissait la prépondérance française dans l'Empire et dans l'Europe, et qui restera son titre de gloire immortelle.

En terminant son œuvre, l'auteur de *Lis et Fais* expose au peuple de Paris les conséquences qu'amènerait sa rébellion, si elle se prolongeait : « Prends garde à ce qu'est devenu ton commerce, que tu es à la veille de crier à la faim ; qu'il n'y aura plus de rentes payées ; que tu vas tomber en une entière désolation ; que ta grandeur est ta faiblesse ; que tu es déjà exposé à la misère et au pillage de la canaille et des vagabonds ; qu'on te saigne de tous côtés jusqu'à l'agonie ; que tu entretiendras les deux partis à tes dépens ; que les troupes dont tu prétends tirer ta défense te rongeront elles-mêmes jusqu'aux entrailles. »

C'étaient là, il faut en convenir, d'excellents avis qu'il est permis de recommander aux émeutiers de tous les temps. L'émeute ne sert jamais les intérêts que de quelques meneurs ; les autres en sont les dupes, et trop souvent les victimes. Ajoutons que ce rôle de pacificateur convenait parfaitement à l'évêque, qui prononçait peu de temps après, à Bordeaux, devant Louis XIV, un magnifique discours sur la paix et les devoirs des sujets envers leur souverain (1). Il n'y a donc aucune témérité à croire que Cohon

(1) « Il perça tellement les cœurs de son nombreux auditoire, que tous finirent par un cri de *Vive le roi !* qui faisait distiller les grosses larmes des yeux les plus insensibles. » *Journal de tout ce qui s'est fait et passé à Bordeaux, avec les harangues faites lors de la magnifique entrée du Roy dans ladite ville 1650* (in-4° p. 46, Biblioth. nat). Le discours de Cohon fait partie d'un manuscrit original conservé aux archives de l'évêché de Nîmes.

est réellement l'auteur de l'écrit vigoureux et même éloquent, on l'a vu, que nous avons analysé. Le style de Cohon, d'ordinaire un peu précieux, s'élève et s'affermi quand il est soutenu par une forte conviction jointe à une grande pensée. Nous en avons encore une preuve dans la harangue qu'il fit au roi, au mois de janvier 1658, en lui amenant la députation chargée de lui présenter les vœux des États de Languedoc (1).

Il y a le même mouvement de pensée, la même vigueur de bon sens, avec une pointe d'ironie plus accusée et plus mordante dans le second billet attribué à Cohon, et qui porte ce titre : *A qui aime la vérité !* (2) La défense de Mazarin y tient aussi un peu plus de place. L'évêque relève un à un, pour s'en moquer, les crimes que les Frondeurs imputaient habituellement à Mazarin, d'être un perturbateur du repos public, de trahir la France et de voler les deniers de l'État. « Le cardinal, dit-il, est un méchant homme, parce qu'il n'a pas voulu consentir à la destruction de la royauté, où aucuns du Parlement visent pour gouverner eux-mêmes. C'est un perturbateur du repos public, parce qu'il n'est pas tombé d'accord de contenter Novion, Blancmesnil, Viole, Broussel et autres, ni les Princes dans ce qui leur était venu dans la tête de prétendre... Le cardinal s'entend avec les Espagnols pour trahir l'État, pour les en rendre maîtres. Il faut qu'il soit bien habile et qu'il les dupe bien finement, de conserver ainsi leurs bonnes grâces, lorsque le royaume s'accroît toutes les années de places et parfois de provinces entières à leurs dépens (3). Si le bon Dieu

(1) *Harangues faites au Roy, à la Reyne et à son Éminence (Mazarin) en la députation de la province de Languedoc, par Mgr le révérendissime évêque de Nismes, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et son prédicateur ordinaire.* (Biblioth. nat).

(2) 1649, 4 pages. Il y en a une autre édition de Saint-Germain également de quatre pages, mais sans la signature.

(3) On sait que les traités de Westphalie, signés le 24 octobre 1648, donnaient à la France la souveraineté de l'Alsace et la possession des villes

nous assiste toujours d'avoir des ministres si méchants, nous mettrons bientôt le roi d'Espagne en chemise de son consentement. » L'argument se développe de la sorte en une raillerie débordante sur les adversaires du cardinal « qui mettent tout sans dessus dessous, font prendre les armes au peuple contre leur roi. Cependant ils ne sont ni perturbateurs ni méchants, ni gens qui se remuent pour autre intérêt que pour le bien public. » L'armée de la Fronde avec ses sorties malheureuses et ses ridicules exploits est à son tour prise à partie et spirituellement raillée. « Pour toutes les taxes qu'on a faites sur toi dont le Roi aurait pu lever 100,000 hommes, qu'as-tu encore que 2,000 méchants fantassins et 800 chevaux de même qui n'osent montrer le nez hors la ville sans se recoigner aussitôt dans les portes, témoin la belle équipée de Corbeil ! Si tu ne m'en crois pas pour le nombre, donne-toi la peine de les compter aux revues, et ne t'étonne pas après cela si tous leurs exploits se bornent à faire cuire quelques pains aux faubourgs et à l'écartier de la halle, pour persuader aux niais qu'ils l'ont conquis à la pointe de l'épée ou en rase campagne. » Quant aux généraux d'une pareille armée « ils n'ont pas laissé de toucher 4 à 500,000 écus. Il est vrai que la plupart d'entr'eux, clinquantés comme ils sont, valent bien pour le moins les troupes qu'ils se sont chargés de lever. » Le peuple n'a qu'à se *déclarer*, et il sera le maître de ces factieux criminels qui l'arment contre la patrie. « Oblige le Parlement à sortir de Paris et tu obligeras ton roi à y retourner et avec lui le bonheur, l'abondance, le commerce, la tranquillité, la sûreté et enfin toute sorte d'opulence, de félicité et de contentement. »

Cet appel qu'on adressait ainsi au peuple de Paris en cherchant à le soulever contre le despotisme du Parlement

de Brisach et de Philisbourg en Allemague. La branche espagnole de la maison d'Autriche continuait de concert avec la Fronde une guerre qui allait achever de ruiner ses armées et ses finances.

et l'ambition des Princes, ces dures vérités que l'on n'adoucissait nullement aux uns ni à l'autre, ne pouvaient manquer de produire dans le camp de la Fronde de nombreuses protestations. Les billets du chevalier de la Valette furent aussitôt contredits, sinon réfutés, et leur auteur platement insulté. Un valet de plume entr'autres qui devait avoir été soldat, l'appelle « l'archboutant de la malice du cardinal, une sorte de trompette de guerre, *une allumette de division* (!) » Mazarin est « le perturbateur de notre repos. » « Il s'entend avec les ennemis de la France et ne respire que carnage (1). » Il est avec Richelieu un affectionné disciple de Machiavel, et il faut que la Reine renonce « aux maximes par lesquelles ces deux derniers ministres ont semblé élever l'autorité royale par des moyens qui ne peuvent subsister (2). » Un autre pamphlétaire qui ne respecte même pas l'orthographe, affirme que Mazarin « volle (*sic*) impunément leurs places » aux Princes révoltés (3). En revanche, le Parlement est couvert de fleurs. Il est « le majestueux Sénat, le premier du monde, » « l'ornement du prince et le bras droit du souverain. » Ses intentions sont pures et louables. « Il n'a pris les armes que pour défendre les intérêts du roi... Il veut établir le roi dans l'autorité qu'on lui a usurpée, et ne veut point établir une puissance nouvelle et inconnue. »

(1) « *L'anti-désintéressé, ou l'équitable censeur des libelles semés dans Paris, sous le nom du Désintéressé, et tendant à désunir les habitants de cette ville d'avec les Princes et le Parlement.* » (Paris, Cardin-Besongne, 1649. 8 pages). Le Parlement avait autorisé l'impression de ce pamphlet, à la date du 5 mars. Cfr. Moreau, op. cit., t. I, n. 87.

(2) « *Les Motifs de l'union des bourgeois avec le Parlement, représentés à la Reine, servant de réponse aux libelles jetés dans Paris, où est découverte la fausse politique des deux ministres cardinaux.* » (Paris, chez Nicolas Bessin, 1649. 8 pages).

(3) « *Lettre écrite au chevalier de La Valette, sous le nom du peuple de Paris, avec la réponse (*sic*) aux placards qu'il a semés par ladite ville.* » (Paris, de l'imprimerie Mathieu Colombel, 1649. 8 pages).

Une injure n'est pas un argument , ni un démenti , une preuve. Les inventions des plunitifs au service de la Fronde laissaient entièrement debout et dans toute leur force les affirmations du *Désintéressé à Paris*.

Pendant que se poursuivait cette vive escarmouche, une autre affaire surgit , plus grave cette fois , plus retentissante, et qui faillit devenir fatale à Mgr Cohon.

IV

L'évêque de Dol, tout en défendant le cardinal et en desillant les yeux des Parisiens, ne cessait point de correspondre avec Mazarin. On se rappelle que dans la séance du 11 février, un conseiller du Parlement, — c'était Pierre de Brillac, — avait repris une proposition de paix avec la Cour, présentée d'abord par l'avocat-général Omer Talon. Nous avons dit aussi comment le Parlement , qui avait renvoyé au lendemain la discussion de cette motion, avait décidé ce jour-là d'envoyer demander à Saint-Germain les ordres du roi et d'accepter les conditions que poserait Sa Majesté. Cohon s'empressa de transmettre à Mazarin la bonne nouvelle. Il lui écrivit le 16 février : « Je donnai un billet à M^r d'Antin, qui me fut amené par M. l'archevêque de Toulouse. Si Son Éminence l'a reçu, elle sait maintenant comme les semences de la paix sont venues par deçà (jusqu'à Paris). Le Parlement prendra la loi qui lui sera donnée. J'en ai eu révélation par la bouche des chefs qui veulent bien qu'elle soit secrètement communiquée à Monseigneur. Et je la lui découvre avec un plaisir extrême, ne souhaitant rien au monde avec tant de passion que de voir ses ennemis abattus à ses pieds et convaincus de la grandeur de son courage par les effets de sa clémence. Il faut pour une bonne fois régler l'autorité et la juridiction de ces gens de chicane, pour commencer un nouveau règne dont la gloire et la joie ne soient jamais interrom-

pues. Je consens de mourir et mourrai satisfait , quand j'aurai vu Son Éminence couronnée de la main de ses persécuteurs. Je sais de bonne part qu'entre les généraux, deux des plus fidèles en apparence demeureront les plus doux et se rendront à la première atteinte qui viendra de la Cour. » (1) Suivaient quelques renseignements sur les affaires de Normandie, province que son gouverneur , le duc de Longueville, avait soulevée , et sur les intentions qu'avait le duc de faire sa paix avec la Reine, en lui offrant ses troupes.

La lettre était signée des initiales de Cohon : C. E. D. D., *Cohon, évêque de Dol*. Or, il arriva, on ne sait comment, qu'elle fut interceptée et tomba dans les mains des Frondeurs. Le président de Novion la dénonça au Parlement , dans la séance du 18 février , et en donna lecture à l'assemblée (2). La Cour délibéra incontinent et ordonna « que l'on arrêterait en leurs maisons et donnerait des gardes audit sieur évêque de Dol et au sieur évêque d'Aire, nommé en icelle (3), pour les empêcher de se sauver et observer leurs actions. » En outre , les conseillers Latné et le Nain furent commis pour interroger les prélats *mazarins*, comme on disait alors.

Le jour même , ces Messieurs du Parlement se transportèrent au logis de Mgr Cohon. Mais l'évêque de Dol ne voulut pas se prêter à un interrogatoire de leur part ;

(1) C'était apparemment le duc d'Elbeuf et le maréchal de la Mothe.

(2) Voir le *Journal du Parlement*, février 1649 (Paris, chez Gervais Alliot et Jacques Langlois, 1649). La lettre de Cohon figure dans le procès-verbal de la séance du 18 février. On en fit aussi , cette même année , deux éditions, sous ce titre : « *Lettre interceptée du sieur Cohon, cy-devant évêque de Dol, contenant son intelligence et sa cabale secrète avec Mazarin*. (Paris, 1649. in-4°) Voir encore le *Courrier de la Fronde* , en vers burlesques, par Saint-Julien, revus et annotés par M. Moreau, 6^{me} courrier, t. II, p. 118 et suiv. (Paris, chez Jannet, libraire, 1857).

(3) Cet évêque était l'un des prélats qui servaient, à Paris, la politique de Mazarin. Il s'appelait Gilles Boutant.

il affirmait avec raison qu'un évêque ne doit répondre qu'aux délégués du Pape, duquel seul il est justiciable. Là-dessus, dit le *Courrier de la Fronde*, un des conseillers

« lui cita quelque concile,
D'exemples, plus de quatre mille,
Et trop, puisqu'il demeura sot,
Sans pouvoir répondre un seul mot,
Sinon: « Messieurs, au Pape! au Pape!
Je vais dîner, on met ma nappe.
Adieu, ne m'importunez pas.
Laissez-moi prendre mon repas. » (1)

Nous devons remarquer que le *Journal du Parlement* ne dit rien de cette science canonique des commissaires. Il est plus vrai qu'ils employèrent d'autres moyens pour triompher de la résistance de Cohon. Sommations et menaces, tout fut inutile. L'évêque refusa toujours de répondre, et l'on dut se borner à mettre les scellés sur son cabinet, après qu'on en eut emporté certains papiers. Les commissaires allèrent ensuite chez l'évêque d'Aire, « lequel aurait d'abord refusé pareillement de répondre; mais enfin, pressé par ces Messieurs, il aurait subi l'interrogatoire et désavoué l'évêque de Dol, disant n'avoir aucun commerce avec lui, ni aucune intelligence avec le cardinal Mazarin, ayant protesté que sa réponse ne préjudicierait point aux privilèges ecclésiastiques auxquels il n'entendait point déroger ni leur faire tort; après quoi, les commissaires se seraient retirés. » (2)

Il ne paraît pas que l'affaire ait eu d'autre suite que ce rapport fait au Parlement le lendemain vendredi 19 février, par M. le Nain (3),

(1) 6^{me} courrier (édit. Moreau), p. 121.

(2) *Journal du Parlement*, op. cit.

(3) On doit donc regarder comme peu exact le renseignement que donne un biographe de Cohon (*Biographie universelle*), lorsqu'il affirme qu'à la suite de cette affaire, l'évêque de Dol fut incarcéré. Mais surtout, Ménard

Cohon ne laissa pourtant pas, à cette occasion, que d'être en butte à la méchanceté des pasquinades de la Fronde. Ses anciens camarades de l'Université de Paris auprès de laquelle il avait autrefois étudié, publièrent contre lui un triste libelle, recueil de plates injures et de grossières calomnies. Le plus grand mérite de cette pièce, s'il est possible de lui en attribuer un, est encore dans le calembourg du titre (1). Nous n'en voulons citer que ce passage, qui pourra donner une idée du ton dans lequel elle est composée : « Vous vous êtes jeté entre les bras et donné entièrement à Jules Mazarin, le plus méchant, le plus fourbe et le plus criminel personnage de l'Europe, sous prétexte d'attraper quelque pension pour aider à subvenir à vos débauches ordinaires, et fournir aux frais de vos infâmes cupidités. »

Il y a peut-être plus de fiel encore avec une colère plus sauvage dans un autre pamphlet que suscita la lettre de l'évêque de Dol (2). L'auteur y dit quelque part, à propos de Mazarin, en s'adressant aux magistrats du Parlement : « Pour Mazarin, puisque vous l'avez condamné, nous vous supplions très humblement de nous commettre son châtiment. Il y trouvera son avantage en ce qu'il ne verra pas le visage ni la main du bourreau, désirant le coupler (*sic*) avec l'insolent Cohon à la queue d'un cheval..., pour leur faire voir les longueurs et les largeurs de toutes

se trompe, en prétendant que Cohon « en fut quitte pour *plusieurs mois* de prison. » (*Hist. de Nîmes*. — Édit. de 1875, t. iv, p. 76). A supposer que Cohon ait été alors réellement incarcéré, il ne l'a pu être aussi longtemps, car au mois de mars suivant, la paix était faite entre la Cour et le Parlement, et Mazarin exerçait de nouveau la suprême influence.

(1) « *Avertissement au sieur Cohon, évêque de Dol et de Fraude, par les cuistres de l'Université de Paris* (Jouxte la copie imprimée à Douay, 1649, in-4°, 8 pages).

(2) « *Nouvelle proposition faite par les bourgeois de la ville et faux-bourgs de Paris à Messieurs du Parlement, contre la lettre du sieur Cohon, évêque de Dol.* » (Paris, Jacquard, 1649, in-4°, 8 pages).

les rues de Paris , puis attacher à deux poteaux que nos enfants s'exerceront avec leurs frondes à qui visera le plus droit à eux !! »

Cette cynique fureur , ces lâches propositions n'empêchaient pas la partie saine du Parlement et la bourgeoisie parisienne de poursuivre avec succès la conclusion de la paix. Leurs efforts s'exerçaient , à vrai dire, dans un milieu favorable et déjà préparé. Le peuple , victime d'un siège rigoureux, souffrait de la misère et de la faim, et désirait sortir d'une fâcheuse situation. La Fronde du coadjuteur et des généraux essayait bien encore de l'ameuter ; mais ce parti, que divisaient des querelles intestines, achevait de se discréditer par son alliance avec les Espagnols. Il ne put donc réussir à empêcher l'ouverture des conférences de Rueil entre les représentants de la Cour et ceux du Parlement. Elles durèrent tout le mois de mars 1649, par suite des exigences de la Cour, qui voulait que le Parlement fit une sorte d'amende honorable en venant en corps à Saint-Germain. Après avoir longuement négocié, les députés du Parlement durent enfin céder , et le 1^{er} avril 1649, la Cour souveraine approuva solennellement et enregistra les articles de la paix , signés à Rueil , le 11 mars. On y stipulait entr'autres choses que le Parlement ne pourrait tenir d'assemblée générale pendant l'année 1649, et que les arrêts rendus par lui depuis le 6 janvier seraient annulés.

Aux yeux des Frondeurs incorrigibles, ce traité n'était qu'une trêve. Il permit cependant à Mazarin de respirer, pour ainsi dire, pendant quelques mois , et de retrouver ses amis.

Mgr Cohon , qui avait servi et défendu le cardinal au prix de son repos, fut particulièrement distingué par lui, et s'attacha de plus en plus à sa fortune. Lorsque, en octobre 1650, le jeune roi Louis XIV fit son entrée solennelle dans la ville de Bordeaux, conquise, avec la Guyenne, sur

les Frondeurs de cette province, l'évêque de Dol y accompagna Mazarin et prêcha, dans la cathédrale, devant Sa Majesté, un discours qui eut un immense retentissement (1). Mais telle était la haine que ses ennemis avaient vouée à Cohon, qu'il trouva même à Bordeaux, et comme au milieu de son triomphe, des pamphlétaires pour l'insulter (2).

Bientôt, l'arrestation des princes de Condé, de Conti et du duc de Longueville, ordonnée par Mazarin, provoqua la résurrection de la Fronde ; le Parlement s'unit avec elle. Mazarin, chassé de Paris, fut de nouveau condamné par le Parlement. C'est alors qu'on publia pour sa défense : « *Les sentiments d'un fidèle sujet du Roi, sur l'arrêt du Parlement, du vingt-neuvième décembre 1651.* Cohon passe pour être encore l'auteur de ce manifeste qui est une défense complète et sérieuse des actes de Mazarin, avec citations de lettres des papes, de canons des conciles et un certain appareil d'érudition (3).

La Fronde étant enfin terminée à l'avantage du pouvoir

(1) Nous avons parlé plus haut de ce discours fameux. Nous ajouterons seulement ici que l'éminent directeur de la *Revue*, M. le chanoine Ferry, a, dans une séance littéraire tenue au Cercle des jeunes gens de la rue d'Avignon, analysé d'une plume érudite et bien fait ressortir les beautés réelles de la harangue de Mgr Cohon.

(2) Voir « l'*Avertissement charitable à M. Cohon, évêque de Dol en Bretagne et de Fraude en Guyenne.* » — C'est une sorte de sonnet à double rime assez pauvrement rimé et piètrement écrit. En voici un échantillon :

Evêque enchevêtré de Dol, de Tromperie,
Des feintes de la Cour, d'une vaine faveur,
De titres colorés d'une humaine grandeur,
D'un fantôme d'honneur qui sent la frénésie ??

(3) Il compte 75 pages in-4°. On l'a aussi attribué à Martineau, évêque de Bazas, à Servière et à Silhon. Imprimé d'abord au Louvre, il ne se vendait pas ; mais il en parut, le Jeudi-Saint 1650, une seconde édition qui fut créée en plein Palais. Cette édition-là n'a que 48 pages. L'édition du Louvre, qui est rarissime, se trouve à la Bibliothèque nationale. — *Les Sentiments d'un fidèle sujet*, etc., provoquèrent une réponse, qui porte pour titre : « *Observations véritables et désintéressées sur un écrit imprimé au Louvre, intitulé : Les Sentiments, etc., etc.* » (Paris, 1652. — 152 pages).

royal et Louis XIV, devenu majeur, s'apprêtant à se faire sacrer à Reims, Mgr Cohon dut à sa réputation d'orateur d'être chargé du discours d'usage en cette cérémonie. L'évêque de Dol le prononça le 6 juin 1654, veille du sacre.

Il avait pris pour texte ces paroles de David : « Je couvrirai mes ennemis de confusion et je ferai fleurir sur lui ma sanctification par ses actions extraordinaires, » On ne pouvait choisir un texte avec plus d'à-propos; l'orateur, dit une relation du temps, le développa admirablement, jusques à se surpasser lui-même (1). Le Roi lui marqua sa reconnaissance en lui donnant l'abbaye de Tronchet, au diocèse de Dol.

L'année suivante, à la mort d'Hector d'Ouvrier, Louis XIV le nomma à l'évêché de Nîmes, où Cohon revint, pour la seconde fois, aux applaudissements de tous les habitants(2).

V

Le second épiscopat de Cohon à Nîmes fut une source de bienfaits pour la ville et pour tout le diocèse. Toujours ardent à exalter la foi catholique, l'évêque s'occupa de redresser les monuments pieux, les croix de pierre que les religionnaires avaient jadis abattus. Il établit à Nîmes les religieuses hospitalières de Saint-Joseph qui desservent encore aujourd'hui notre Hôtel-Dieu, et fonda un second monastère d'Ursulines, où il appela une de ces nièces comme assistante (3). C'est lui aussi qui créa le Séminaire et la maison de la Providence pour les orphelins et les enfants pauvres.

Enfin, en 1670, Mgr Cohon tint un synode général dont les sages règlements ont été publiés sous ce titre : « *Ordon-*

(1) « *Le Sacre du Roy Louis XIV*, » par Lemaire. Reims, 1654, in-8°.—Il est regrettable que le discours de Cohon n'ait pas été conservé.

(2) V. Ménard (*Hist de Nîmes*. — Édit. 1875), t. iv, p. 109.

(3) Il avait fondé le premier en 1636, pendant son premier épiscopat.

nances synodales publiées dans le synode de 1670, par Anthyme-Denis Cohon, in-8°. »

Il mourut cette même année, le 7 novembre. Ses obsèques, présidées par l'évêque d'Orange, eurent lieu avec pompe inaccoutumée. On l'ensevelit dans la chapelle qu'il avait fait bâtir récemment derrière le chœur de la cathédrale, et qui est dédiée à la Sainte-Vierge. On y peut voir son portrait exposé du côté de l'évangile (1), et vis-à-vis son épitaphe en français.

Mgr Cohon laissait en mourant la réputation d'un évêque remarquable. On a pu, dans certaines circonstances, l'accuser d'avoir été un peu trop courtisan, mais on ne saurait contester sa prudence consommée ni sa grandeur d'âme. Zélé pour le bien de la religion, dévoué à son diocèse, généreux envers ses ennemis, charitable, reconnaissant, il joignait à toutes ces qualités le don d'une éloquence fort goûtée de son temps. Ses sermons, dont le style est quelquefois recherché et même un peu maniéré, sont constamment dignes, et ne présentent point cette mosaïque bizarre de citations d'auteurs profanes et d'auteurs sacrés, que la plupart des prédicateurs d'alors s'ingéniaient à composer dans leurs discours. Ceux de Cohon sont nourris des textes de l'Écriture et des Pères. C'est par là qu'ils marquent une date dans l'histoire des progrès de l'éloquence française au commencement du XVII^e siècle.

Nous ne craignons pas d'affirmer, — et peut-être le prouverons-nous un jour ? — que parmi les orateurs qui ont annoncé et préparé la grande réforme de Bossuet dans l'art oratoire, Mgr Cohon ne fut pas l'un des moins actifs ni l'un des moins dignes d'être loué. ALPHONSE RÉEB.

(1) Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale possède deux portraits de Mgr Cohon, en très bel exemplaire. Il y en a encore un autre de lui à l'évêché de Nîmes. Mais son origine et sa fidélité sont douteuses. Enfin, parmi les nombreux vitraux de la cathédrale, exécutés sur l'ordre de Mgr Besson, il en est un qui représente Cohon en rochet, suggérant à Louis XIII l'acte par lequel il consacre la France à la Sainte-Vierge.

LE KHALIFAT D'ABOU-BEKR

ET

LE SIÈGE DE DAMAS

(632-634) ⁽¹⁾

Le siège de Damas en 634 ouvre entre l'Islam et le bas-empire la grande lutte qui ne devait se terminer qu'en 1453 par la prise de Constantinople. Du vivant même de Mahomet, les deux puissances s'étaient heurtées dans un choc qui ne fut pas sans retentissement mais qui demeura sans effet. Il importe, d'ailleurs, de rabattre beaucoup de l'importance attribuée par les historiens musulmans à cette bataille de Moutah qui éclaira d'un présage de triomphe les derniers jours du prophète et acheva de consacrer la gloire d'un de ses plus fidèles mohadjiroun (2) Khaled, *l'épée de Dieu*. Le but de cette étude consacrée au khalifat d'Abou-Bekr est avant tout de retracer le tableau du siège mémorable qui fut le grand événement de ce court règne. On ne rencontrera ici aucune des difficultés exégétiques qu'il est impossible de ne pas soulever en traitant du fondateur même de l'Islam. Les sources de cette histoire sont d'un abord aisé. Les excellentes traductions latines ou françaises de Maracci, de Gagnier, de d'Herbelot, de Pocock, de M. Noël Desverger, de M. Kosegarten, pour

(1) Je dis Abou-Bekr, pour me conformer à l'orthographe reçue, bien que le *kesda* me paraisse avoir plutôt ici le son de notre *i* que celui de notre *e* ouvert ; on voudra bien me tenir compte de cette concession, et ne pas me condamner à écrire *Aboubècre*, comme Prideaux et Boulainvilliers, — même observation sur le nom de Khaled.

(2) Les Mohadjiroun sont les premiers compagnons de Mahomet. Les musulmans d'avant l'hégire, les fidèles de la Mecque ; les Ansars sont les premiers prosélytes, les fidèles de cette ville d'Yathreb qui devint Médinet-al-Nabi, c'est à dire Médine.

ne citer que celles-là, ont depuis longtemps mis à la portée de tout le monde les historiens arabes qu'il était indispensable de connaître. Quant aux sources grecques ou latines on n'aura qu'à se reporter à la belle édition de l'histoire byzantine dite Byzantine du Louvre ou à celle donnée à Rome vers la fin du siècle dernier. Enfin on consultera avec fruit le grand ouvrage de Baronius. Maintes fois, au cours de ce travail, nous avons été étonné qu'une étude si facile et pourtant si attachante, si pleine de couleur et de vie n'ait encore tenté personne, dans notre âge de curieuses recherches (1). Heureux l'historien dont la route se trouve naturellement aplanie avant même d'être explorée !

I

Le 12 de rabi 1^{er}, an 10 de l'hégire, jour qui correspond au 6 juin 632 de l'ère chrétienne, la consternation régnait à Médine où Mahomet venait d'expirer (2). Les disciples

(1) Il faut lire : personne en France ; mais est-il un sujet sur lequel la docte Allemagne n'ait répandu ses écritures ? La *Geschichte der Chalifen* de M. Weil est un ouvrage à lire, vaste monument de science auquel ne manque que le souffle vivifiant de l'art.

(2) On sait que Mahomet mourut empoisonné. Une vieille tradition chrétienne, le fait dévorer par des pourceaux qui ne laissèrent intacts que ses talons. Guibert de Nogent dans son *Histoire des Croisades*, consacre à cette mort ignominieuse, ce quatrain que je me garderais bien de traduire :

Manditur ore suum qui porcum vixerat ; hujus

Membra beata clunt ; podice fusa suum

Cum talos ori, tum quod sus fudit odori

Digno qui celebrat, cultor odore ferat.

Il y aurait toute une étude à faire sur l'histoire de Mahomet et des Khalifes, dans les chansons de Geste et les chroniques du moyen-âge. — Il faut descendre jusqu'à Guillaume de Tyr et à Jacques de Vitry, historiens qui puisèrent à coup sûr aux sources arabes, pour trouver des appréciations vraiment dignes de l'histoire.

(Cette note était écrite depuis plusieurs mois, lorsque M. l'abbé Ferry a bien voulu me communiquer un travail de M. le docteur Millet, qui comble en partie mon *desideratum*. Les lecteurs de la *Revue* pourront en juger bientôt).

se pressaient à la porte de la hutte d'Ayeshah ; aucun ne pouvait ajouter foi à la nouvelle ! Debout contre le seuil, Omar contenait à force d'invectives et de coups, les flots sans cesse renouvelés des haïks et des burnous. Il avait tiré son cimenterre et menaçait de fendre en deux celui qui oserait croire mortel le corps du prophète Abou-Bekr, seul calme dans le commun désespoir, prêchait le respect dû aux morts. Allah n'avait-il pas révélé à son prophète ce verset : « En vérité tu mourras et ils mourront (1). » Les vêtements déchirés, les cheveux épars, dans leur douleur crierde d'enfants du désert, gisaient autour du lit les neuf femmes du prophète ; et, sur le sol humide, l'intrépide Hali pleurait.

Le premier moment donné à la stupeur, les rivalités dont le spectacle avait assombri l'agonie de Mahomet ne tardèrent pas à se raviver plus aigres. Deux graves questions se posaient, l'une relative à l'inhumation du grand homme, l'autre au choix de son successeur.

De la première, Mahomet à ses derniers moments n'avait point semblé se préoccuper. Mais on concevra sans peine l'importance qu'attachaient, à la garde de ses reliques, les deux partis, entre lesquels, par la force des choses, l'Islam s'était fractionné dès l'origine. Les Mohadjiroun le revendiquaient pour la Mecque, la ville de son enfance, la ville sainte de la Kaabah, vers laquelle toute sa vie, il avait dirigé ses regards, ses armes et ses prières. Avec non moins d'énergie, les Ansars réclamaient pour Médine,

(1) On lit dans le *Sirât-al-Resoul*, comme dans Tabari, que « ce verset n'était connu ni d'Omar, ni d'aucun autre musulman, » ce qui semblerait prouver qu'il a été improvisé pour les besoins de la circonstance. M. Kosegarten traduit ainsi le passage des *Annales* : « Ab Abu-Bekvo itaque dictum illud acceperunt *idque in ore habuerunt*. » M. Silvestre de Sacy propose de corriger en ces termes ce que ce dernier membre de phrase a de vague : « et hic versus (alcoranicus) extat tantummodo in oribus eorum. » — Cf. *Taberistanensis annales*, Gryphiswaldiæ, 1831, — et *Journal des Savants*, septembre 1832.

l'honneur de conserver embaumé dans sa gloire celui qu'elle avait accueilli fugitif, mendiant et proscrit. On ne sait comment se serait dénouée la querelle. Sans doute les sabres avaient déjà menacé ; le sang n'aurait pas tardé à jaillir si l'implacable nature n'était venue résoudre la difficulté (1). Pendant ces pourparlers, le cadavre s'était corrompu. Un transport de plusieurs journées de marche à travers les sables devenait impossible. On suivit le conseil du prudent Abou-Bekr. Dans la terre nue que recouvrait la hutte d'Ayeshah, sous le lit même où il gisait, on creusa la fosse de Mahomet. On l'y descendit couché dans un cercueil de fer (2), luxe sans précédent en Arabie, mais qui fut le seul de ses funérailles. Une dalle couvrit son tombeau. C'est sur cette pierre que ne tarda pas à s'élever la magnifique mosquée que le khalife Walyd I^{er} acheva vers les premières années du VIII^e siècle.

Ces derniers devoirs accomplis, tout sujet de trouble n'était point écarté. Restait à choisir le nouveau chef de l'Islam, et, sur ce point, bien des prétentions se faisaient jour, dès les premières heures. D'abord, nommerait-on un chef unique ? Emportés par leur instinct tout sémitique d'autonomie nomade, beaucoup d'arabes désiraient soustraire leurs tribus au joug d'un monarque. Mais ceux qui avaient vécu auprès du prophète, admis dans l'intimité de sa politique, confidents de ses gigantesques projets, sentaient bien qu'il se dressait devant eux en cet instant une question de vie ou de mort pour l'Islam ; que la religion nouvelle ne pouvait subsister et croître qu'en rassemblant toutes ses forces vives en un faisceau étroitement uni sous une seule main ; que le morcellement en face de la centralisation encore puissante de l'empire grec et du

(1) Les chroniqueurs musulmans affirment que « le corps mort de Mahomet n'éprouva aucun des accidents auxquels sont d'ordinaire sujets les cadavres. » Cf. Tabari et Bokhari, *passim*.

(2) Ancienne mais douteuse tradition.

royaume des Perses aboutissait à un véritable suicide ; qu'en un mot, il fallait un souverain, non seulement unique mais absolu (1).

En dépit du mécontentement que cette solution excitait parmi la foule, elle devait triompher, grâce au courage et au bon sens des scheiks. Mais on n'avait résolu qu'une partie du problème. Il ne s'agissait même pas encore de choisir le souverain. Comment le choisirait-on ? Qui le choisirait ?

Nouvelles rumeurs et nouvelles intrigues dans Médine ! Les partisans du suffrage universel se heurtent, comme en d'autres temps, aux partisans du suffrage à plusieurs degrés. Votera-t-on par têtes, par tribus, par délégués ? Mahomet n'avait posé à cet endroit aucune règle fixe. L'avisé Abou-Bekr tourna encore la question. Il fit prévaloir un vieil usage national consacré par le Koran (2), en appelant le peuple à choisir deux arbitres. Une acclamation confuse lui répondit, qui porta jusqu'aux portes de Médine les noms d'Omar et d'Abou-Obaidah.

Omar était à cette époque dans toute la force de l'âge : un vrai bédouin infatigable, sec et sobre, nourri de quelques dattes, de pain d'orge cuit sans sel et d'un peu d'eau ou de lait de chamelle. Édifiant exemple de l'action de l'idée religieuse sur une âme de feu et sur un tempérament de pillard ! La lecture du Koran avait fait de ce fougueux koreischite, non certes, comme on l'a dit, « un modèle de sagesse, de modération et de vertu, » (3) mais un homme désintéressé, charitable, humble même, dont le naturel

(1) D'après la tradition, un Ansar proposa de nommer deux khalifes, un pour chaque parti. Cf. Ockley, — *Histoire des Sarrasins*, 3^{me} édition. Cambridge, 1757.

(2) La figuration exacte de ce mot serait *gor'an*.

(3) *Biographie universelle* (Michaud), t. xxi, p. 272 v^o. Omar. Il semble que cet article ait été rédigé sur le témoignage du seul Al-Wakedi, historien d'authenticité et, en tous cas, d'autorité douteuses.

féroce ne se réveillait parfois qu'au souffle de son fanatisme. Au reste, plus complexe qu'on n'a voulu le croire. Son ignorance, qui était insondable, marchait de pair avec une intelligence très primesautière, très fertile en expédients. Ses emportements se doublaient d'astuce. Justement surnommé Al-Farouk (le judicieux), il ne tranchait les nœuds gordiens qu'après s'être convaincu de son impuissance à les dénouer. En un mot, la politique chez lui savait parfois tempérer les instincts du bandit et ceux de l'apôtre.

Sans nul doute, Omar était en droit de prétendre à la première place. Comment, pouvant devenir l'élu, se contenta-t-il du rôle de grand électeur ? Abou-Bekr le fit-il élever par le peuple à ce haut rang, précisément afin de le rendre inéligible ? Le calcul n'eût pas été mauvais. Aucun document ne l'établit ; aucun n'empêche d'y croire. Faut-il, d'autre part, admettre, avec un des historiens de cette scène, le désintéressement d'Omar, parce que « en nommant Abou-Bekr, déjà avancé en âge, il ne hasardait que d'attendre un peu pour lui succéder, au lieu qu'il eût tout risqué, si la souveraineté eût été partagée entre ceux qui y prétendaient ? » (1) Autre supposition non moins plausible. C'est au lecteur de choisir.

Pour Abou-Obaidah, tenu pendant toute sa vie dans la confiance des projets militaires, mais non politiques de Mahomet, il était bon soldat, comme presque tous ses compatriotes, mais d'esprit lent, de caractère indécis, impropre au gouvernement, et surtout à la négociation. On savait qu'il ne tiendrait pas contre un adversaire résolu, que *son génie étonné* tremblait devant celui d'Omar. L'attention publique se détournait de lui pour se concentrer sur son impérieux compagnon.

(1) L'abbé de Marigny, *Histoire des Arabes sous le gouvernement des kalifes*. Tome 1. Paris, V° Estienne, 1750.

T. III, 13^{me} liv., Janvier 1888.

Devant ces arbitres comparaissaient trois prétendants, les deux premiers encouragés dans leur rivalité par deux femmes d'une ambition et d'une énergie au dessus de leur sexe.

Abdallah-ebn-abou-kohaffas, surnommé par Mahomèt *le véridique*, à cause de l'énergie avec laquelle il affirma le voyage nocturne (1), avait pris le nom d'*Abou-Bekr*, le père de la Vierge, lors du mariage qui unit à Mahomet sa fille Ayesshah. On prétendait que le prophète, à ses derniers instants, l'avait chargé de réciter à sa place les prières publiques, et désigné ainsi pour son successeur (2). Il entraît alors dans sa soixante-et-unième année, grand et maigre, un large front pensif, les cheveux rares, la barbe clair-semée et teinte selon l'usage oriental. C'était le type de l'aristocrate du désert, sobre de parole et de geste, puriste en son parler, fidèle aux traditions, homme de conseil, madré vieillard, respecté pour son adresse et même un peu frotté de juif. L'Islam n'avait pas de défenseur plus obstiné, ni de fidèle plus convaincu. Il différerait de Khaled et de Hali en ce que le prêtre chez lui dominait, absorbait parfois le guerrier. Qu'était-ce que la conquête, sinon un moyen de répandre le Koran ? Le butin le laissait froid. Quand il mourut, Bosra, une riche cité, venait de tomber en son pouvoir ; on trouva sous sa tente un habit grossier et cinq pièces d'or. Al-Wakedi ne mentionne même pas sur l'inventaire un sabre ou une lance.

Sa fille, désormais veuve du prophète, était âgée, en 632, de vingt à vingt-cinq ans. Sous le climat du Hedjaz, c'est déjà pour la femme l'âge de l'ambition. Mais était-ce

(1) Voir le Koran, Sourate XVII.

(2) Les Grecs le prirent du moins ainsi : « Hoc anno Muamed Saracenorum dux et pseudopropheta *Abubachar cognato suo successore designato mortuus est, ex quo omnes extimuerunt* » (Theophani Chronographia— éd. du P. Combefis, avec la version latine du P. Goar, dans la *Byzantine du Louvre*. — 1655, p. 276.)

uniquement l'ambition qui la poussait dans la mêlée des partis ? On disait que la passion de la vengeance l'échauffait avant tout. On se rappelait que Hali avait osé porter contre elle , au cours de la dernière guerre contre les Molta-seky, la plus grave accusation qui pût atteindre une femme, et qu'il avait fallu l'intervention de l'ange Gabriel, la révélation spéciale d'une sourate du Koran pour la justifier aux yeux du vieil époux comme aux yeux des fidèles. Là , sans doute, plutôt que dans le désir d'élever son père , gisait l'explication de son acharnement. Pour elle , femme préférée de Mahomet , entourée de la vénération du peuple, visiblement protégée par l'ange d'Allah, elle avait touché au faite des honneurs humains , il ne lui restait rien à désirer, ni à craindre.

Elle rencontrait pourtant en la personne de Fatmah , femme de Hali, une adversaire redoutable. Au titre d'épouse du prophète, Fatmah opposait celui de sa fille. Le Koran n'avait-il pas placé son image parmi celles des femmes parfaites, entre Kadidjah, la première femme de Mahomet, et Myriem, mère de Aïssa, que les chrétiens nomment Jésus ? — Parfaite vraiment , — par sa beauté qui , sur son déclin, éblouissait encore ces nomades , si faciles à prendre par les yeux ; — par son intelligence , pleine de ressources ; — par un courage à toute épreuve que la mort seule allait briser.

Arrêtons-nous à considérer ces deux femmes. Il ne leur a manqué qu'une scène plus vaste pour passer au rang des matrones illustres. L'empire romain les eut signalées à l'attention de l'histoire, entre Livie , Agrippine et Julia Domna. Elles sont de la race de Zénobie. Elles méritent presque de lui être comparées. Cette trempe énergique du caractère qui les distingua par dessus tout , qui les fit égales aux hommes , acteurs influents sur la scène politique, nous ne la retrouverons plus après elles chez aucune femme arabe. L'énervante polygamie , l'omnipotence du

mari, organisée par le Koran, auront vite fait de l'émousser. Alors apparaitra ce type de la *hanum*, bouffie de graisse et d'inaction, gros enfant hébété par le narghilé, les confitures et l'œil sévère de l'ennuque. Si, par hasard, une âme se rencontre dans ces corps avachis de musulmanes, l'Islam verra une Roxane, plus jamais il ne pourra retrouver une Ayesshah ou une Fatmah (1) !

Fatmah surtout, dans la lutte qui nous occupe, fit preuve de ténacité et d'adresse. Auprès d'elle, son mari, « le lion d'Allah, » le saint Jean à la fois et le Roland de l'Islam, paraît inerte et faible dans ses violences mêmes. Il parle beaucoup avec cette volubilité incohérente qui succède aux longs silences de l'arabe ; il récrimine ; si on le contredit, il ne sait que porter la main à la garde de son cimetière à deux lames courbes.

Au fond, il paraît avoir été un simple instrument aux mains de ce Sâd-ibu-Obada, chef de la tribu médinoise des Khâsradj, qui se servait de lui pour semer la division parmi les Mohadjiroun.

Il est difficile d'apprécier avec justesse le rôle du khâsradjite dans la tumultueuse mêlée qui aboutit à l'exaltation d'Abou-Bekr. Le document le plus curieux, mais non le plus sûr que nous possédions à cet égard, est le discours apologétique prononcé par Omar, au début de son khalifat, dans la mosquée même de Médine (2). Conféré avec Al-Vakedi et les *Annales moslemici* (3), il nous a per-

(1) Il convient de faire ici une exception en faveur de cette énergique Chaddjar-Eddour, sultane d'Égypte, la *Saïareldor* de Joinville.

(2) Ce discours, tel que le donne Tabari, a pour fondement une tradition qui remonte à Abdallah, fils d'Otba, et par lui à Abdallah, fils d'Abbas, l'oncle du prophète. — M. Silvestre de Sacy en a donné une excellente traduction dans le *Journal des Savants* (septembre, 1832, pp. 539-544).

(3) Pour l'œuvre d'Aboul-Feda, j'ai constamment suivi la grande édition de Reiske, donnée à Copenhague, en cinq volumes in-4°, de 1789 à 1794.

mis de reconstituer la scène dans ses traits essentiels.

Sous le pérystile (1) des Benou-Saïda , les arbitres discutent depuis le matin sans aboutir à une entente. Sâd est là, gisant, enveloppé de couvertures, et montrant qu' « une âme *ambitieuse* est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. » Au dehors, la foule des bédouins et des chameliers s'agite. Il lui faut un chef, surtout il le lui faut sur l'heure. Mais Omar a vite pris le parti décisif. Brusquement, il abandonne Abou-Obaïdah ; il se dirige vers Abou-Bekr, et, lui tendant la main droite, il lui jure fidélité. En un instant, vous eussiez vu accourir, la main tendue, la plupart des scheiks de l'Islam ; les ansars et les mohadjiroun réunis les appuient de leurs clameurs. Sâd est pressé, bousculé, foulé aux pieds. « Vous avez tué le fils d'Obâda ! » crie un khasradjite. — « Que Dieu tue le fils d'Obâda ! » répond Omar. En cet instant suprême, que faisait Hali ? Sans doute , sa femme et lui étaient absents de Médine.

Toujours est-il que leurs partisans , privés de direction , ou n'osèrent , ou ne purent protester. Le soir même , on reçut l'adhésion d'un des scheiks les plus influents du Hedjaz, Osamah, qui, par ordre de Mahomet, campait alors à Djorf, sur la frontière syrienne (2). D'heure en heure, l'élection d'Abou-Bekr devenait plus inattaquable. En présence du peuple, il prit, sur le champ, le titre de « *Khalif-ressoul-Allah*, » *vicairé de l'envoyé de Dieu* ; et de ce jour, il concentra en sa personne la triple autorité religieuse, civile et militaire que le prophète avait exercée sans partage depuis l'hégire. Cette proclamation, s'il faut en croire un auteur peu sûr, Aboul-Faradj (Greg. Barhebreus), eut lieu le jour même de la mort de Mahomet, jour

(1) Je traduis par *pérystile* le mot *sakifa*, que Reiske a traduit par *porticus*, M. Kosegarten, par *atrium*, et M. Silvestre de Sacy, par *vestibule*.

(2) Selon certains auteurs, Osamah n'avait pas encore quitté Médine.

que les bénédictins ont fixé au vendredi 7 juin 632 (1). Il nous paraît plus exact de le reporter à une date postérieure de quelques jours. L'ensevelissement de Mahomet, le choix des arbitres, leurs délibérations, les intrigues des prétendants, tout cela a dû occuper plus de la moitié d'une journée (2).

La déception, le ressentiment de Hali furent sans bornes. Plus effrénés encore que la rage des médiocres ils se traduisirent par une explosion de menaces et de violences. Ils réussirent à entraver, pendant plusieurs mois, les projets que le khalife formait déjà sur l'Irak et sur Damas. Sans doute, Hali et sa femme quittèrent Médine aussitôt après l'élection. Ce n'était point pour eux un lieu sûr (3). Tous leurs intérêts, toute leur influence se trouvaient à la Mecque, où la famille de Haschem, la plus puissante de la tribu de Koreisch d'où sortait Mahomet, se déclarait en leur faveur. C'est à l'abri de la Kaabah qu'ils durent se réfugier. Le plan de Fatmah, en effet, paraît avoir été de se renfermer dans la ville sainte, d'appeler auprès d'elle, en exploitant leurs rancunes contre Médine et les Ansars, la plupart des vieux compagnons du prophète, des musulmans d'avant l'hégire, et de n'ouvrir les hostilités contre Abou-Bekr qu'après s'être assuré ainsi une solide base d'opérations pour l'offensive, un refuge inviolable pour la retraite. Pendant ce temps, ceux de

(1) *Art de vérifier les dates.*

(2) *Historia compendiosa dynastiarum* etc..., trad. latine de Pocock. — Oxford, 1663.

(3) D'après Aboul-Féda, Hali était absent de Médine lors de l'élection, mais il ne tarda pas à y revenir et il se trouvait chez Fatmah, lorsque Omar, en menaçant de mettre le feu à leur demeure, arracha leur soumission. Je n'ai pas cru devoir admettre cette version, fournie par un historien postérieur de près de 700 ans à l'hégire. Ockley en fait mention d'après le n° 330 des manuscrits inédits de Pocock à la bibliothèque bodléienne. Quand l'université d'Oxford se décidera-t-elle à livrer à l'impression le trésor qu'elle détient ?

leurs partisans qui demeureraient auprès du khalife devaient travailler à aigrir les malentendus et à fomentier les trahisons.

Aussitôt conçus, tous ces projets échouèrent l'un après l'autre. A Médine, l'attitude d'Omar intimida les dissidents au point de les empêcher même d'élever la voix. La foi sincère de l'immense majorité du peuple qui vénérât, dans la personne du successeur de Mahomet, l'autorité d'Allah (1), eût suffi à faire avorter toute tentative insurrectionnelle. — A la Mecque, un coup de foudre accabla la famille de Haschem et réduisit en poussière les espérances de Hali. Quelques jours après son arrivée *probable*, Fatmah mourait subitement, cette mort consommait la ruine du parti. La douleur des siens ne manqua pas de se répandre en accusations contre Ayesshah et son père. Les morts opportunes donnent toujours lieu aux mêmes soupçons. Dans l'espèce, l'histoire devait les mentionner, autorisée, en cela, par les mœurs du temps et du pays. Mais la période qui s'étend entre l'élection d'Abou-Bekr et le siège de Damas, demeure trop obscure pour oser affirmer le crime (2).

Hali se soumit-il dès la mort de sa femme ? Essayait-il, au contraire, de prolonger la résistance, de transformer en guerre ouverte, les escarmouches que sa tribu avait déjà dirigées contre Médine ? Il est difficile de répondre à ces questions. Toujours est-il qu'on le voit, bien peu de

(1) Remarquable preuve de la transformation opérée par l'Islam dans l'âme de l'arabe. Rien ne lui est plus naturellement étranger que le sentiment monarchique ; il ne pouvait naître en lui que du sentiment religieux. Il semble que M. Renan, qui a senti cette nuance, aurait pu la faire mieux ressortir. V. *Hist. gén. des langues sémitiques*, 2^e édit. Imprimerie impériale. — pp. 14-16.

(2) Sur les faits que nous venons de raconter, on consultera avec fruit l'*Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*, du savant professeur d'arabe à l'Université de Leyde, M. Dozy. Une traduction, par V. Chauvin, a paru récemment à Paris, chez Maisonneuve.

temps après, dans les jours qui précédèrent l'expédition de Syrie, se réconcilier à Médine même avec son rival. Les succès de Khaled contre les rebelles de l'Est achevèrent de dissoudre, par la crainte, la poignée de mécontents que la mort de Fatmah laissait sans direction. Ce fut une cérémonie émouvante, le jour où Abou-Bekr et Hali se donnèrent la main à la face du peuple réuni autour du tombeau de son premier chef. Leurs étreintes se jurèrent une paix éternelle. Éternité de quelques mois ! Le schisme devait se ranimer à la mort du khalife ; il devait, dès cette époque, séparer à jamais les musulmans en deux sectes irréconciliables : celle des Schiïtes et celle des Sounites. Encore aujourd'hui le muezzin qui, en Perse, appelle les croyants à la prière, ne manque pas d'ajouter à la formule sacrée : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ! » l'imprécation plus de douze fois séculaire : « Hali est le lieutenant du prophète ! Omar et Abou-Bekr ! que vos noms soient maudits ! »

Il nous faut remonter de plusieurs mois en arrière, jusqu'aux temps qui suivirent la bataille de Moutah. Le lecteur qui a parcouru la *Vie de Mahomet*, de Sprenger, de Weil, de Washington Irving, ou de M. Barthélemy Saint-Hilaire, se souviendra, sans doute, de cet imposteur Aswald-al-Ansi, appelé par d'autres Al-Asouad, dont le prophète se débarrassa à coups de poignard, dans la ville de Sanah, capitale du Yémen. Il se souviendra aussi de ce Moseïlamah ou Mocaïlah, qui se déclarait inspiré d'En-Haut, pour assister Mahomet dans sa mission, et ne craignait pas de promulguer, comme lui, des sourates, dictées par les anges. Il aura laissé le rebelle, retranché dans la province de Yémamah, essayant de négocier avec Mahomet, ou, comme il le disait, de « partager le monde entre les deux élus d'Allah ; » mais décidé, en cas d'échec, à concentrer ses forces le long du golfe Persique, pour s'y créer une souveraineté, une religion indépendantes de l'Islam.

Depuis six ans, Moseïlamah visait à ce but. Il n'y avait pas six mois que Mahomet s'était enfin senti assez dégagé de tout autre souci pour préparer une expédition contre ce compétiteur. Deux scheicks, Akramiah et Serdgiabil, furent lancés à sa poursuite. Ils le rejetèrent, en quelques marches, vers les côtes. Mais la nouvelle terrifiante de la mort du maître vint les paralyser en plein succès. On peut croire que leurs hordes, si mal disciplinées, se débandèrent, qu'eux-mêmes s'empressèrent avant tout de venir jurer fidélité aux mains du nouveau khalife. En tout cas, il est certain que, peu de temps après la proclamation d'Abou-Bekr, Moseïlamah avait repris tous ses avantages et paraissait déjà un adversaire digne du soldat le plus redoutable de l'Islam.

Ce fut vers le début, au plus tard, vers le milieu de la onzième année de l'hégire, qu'Abou-Bekr résolut d'appeler les tribus fidèles à la guerre sainte, sous le commandement de Khaled d'Amrou et d'Abou-Obaidah. Mais avant de fondre sur l'ennemi du dehors, ne fallait-il pas anéantir l'ennemi du dedans ? L'avant-garde, tournant le dos à la Syrie, se dirigea vers la province et la ville de Yémamah.

Nous ne possédons avec certitude, sur cette campagne, que deux renseignements ; nous savons qu'elle fut courte et terminée en deux combats. Les sources musulmanes, les seules qui nous soient ouvertes, ne fournissent au surplus que des détails arides ou déclamatoires, insignifiants ou exagérés. Pour la couleur locale, ce n'est point chez les chroniqueurs de ce temps qu'il la faudrait chercher ; le lecteur amoureux du pittoresque pourra, s'il le veut, se représenter ces *goums* de Sarrasins hâlés, vêtus, comme aujourd'hui, de haïks et de burnous, et brandissant, au lieu de fusil, par dessus leurs têtes, les longues piques d'aloës ornées de houppes éclatantes. Assis dans leurs hautes selles, sur les maigres chevaux du désert, les jambes

repliés sous leur corps, ils dévorent l'espace, à la poursuite de la tribu fugitive. A l'arrière, marchent les dromadaires, chargés d'un maigre butin, quelques armes, quelques étoffes syriennes brochées d'or et d'argent. Parfois, des têtes sanglantes pendent entre leurs bosses, — ou bien leur trot rude emmène vers les tentes de poil du vainqueur une poignée de captives, belles toujours, les seules auxquelles on eut fait quartier. Les mœurs du désert changent si peu, que l'on pourrait encore se faire une idée de ces guerres de nomades du VII^e siècle, en relisant le journal publié par M. de Lamartine, à la fin de son *Voyage en Orient*. L'exactitude chronologique est secondaire en histoire; la vérité poétique lui est préférable, parce qu'elle met seule en pleine lumière les instincts toujours agissants de la race, les lois éternelles de l'âme, le fond de l'homme, en un mot.

Mais, s'il est facile de se représenter, par un effort d'imagination, le caractère de la lutte engagée entre Khaled et Moseïlamah, il n'est pas possible, je le répète, d'en donner un récit à la fois minutieux et authentique. Il paraît certain que la première rencontre tourna en défaite pour Khaled. Il marchait sur une terre encore libre, où la semence de l'Islam, si elle y avait pénétré, n'avait pas eu le temps de fructifier. Les populations semaient sa route de pièges, ses guides durent le trahir. Peut-être, comme jadis à Honaïn, fourvoyèrent-ils les musulmans dans quelque gorge sans issue, où les flèches et les quartiers de roche pleuvaient d'en haut sur leurs têtes. Les annalistes arabes accusent une perte de 1,200 hommes. C'est assez pour montrer combien l'échec fut grave.

Il ne tarda pas à être réparé. Khaled avait dû reculer à la rencontre de ses renforts, puisque le combat recommença dans les environs de l'ancien champ de bataille, un peu en arrière, au lieu nommé Raouda, dans la vallée de Ouadi-

Hanifa (1). Cette fois, les croyants étaient de beaucoup supérieurs en nombre à leurs ennemis. La bataille dura peu : choc immense, suivi d'un immense carnage. Le soir venu, 10,000 rebelles couvraient le sable de leurs corps et des débris de leurs armes. Moseïlamah s'était fait tuer. Sa tête, coupée par un esclave, du nom de Washa, fut portée sur une pique, en tête de l'armée. La vallée qui vit sa chute et le triomphe définitif de l'Islam sur l'Arabie en a gardé le nom de *Vallée de l'orthodoxie*.

Était-ce un disciple de Moscïlamah ou un scheïk indépendant, ce Malek-ebn-Nowaïrah, poète et cavalier renommé à qui Khaled eut affaire ensuite ? Selon Aboul-Feda, il ne faut voir en lui qu'un simple réfractaire qui refusait de payer la dîme, le *zecât*. Au reste, il ne combattit même pas. Sa bande prit la fuite sans coup férir, laissant son chef comparaitre, lié de cordes, devant le lieutenant du khalife. Nous n'avons jusqu'ici considéré en Khaled que le général, si ce titre peut être décerné à un chef de tribu à peu près sauvage. Vous allez voir paraître un personnage inattendu, le théologien. Jusqu'à Mahomet l'ivresse du combat, la joie du triomphe et de la conquête ont seules fait vibrer l'âme de l'arabe. L'âpre ambition du prosélytisme vient doubler ses convoitises. Désormais il ne suffira plus au croyant d'avoir terrassé des adversaires. Il ne sera satisfait que lorsqu'il aura traîné des consciences captives au pied du vicaire d'Allah. Représentez-vous cette conférence en plein désert du vainqueur et du vaincu, argumentant au milieu d'un cercle de ces bédouins si friands de joutes oratoires. On peut croire que Khaled n'y brilla ni par la douceur, ni par la science, ni par la logique. Quant à Malek il fit preuve au cours de la dispute du courage qu'il n'avait pu montrer le sabre à

(1) Il va sans dire que le lecteur suit ce récit sur une carte. L'Arabie est un assez vaste échiquier et assez peu connu pour que la géographie vienne sans cesse au secours de l'histoire.

la main ; il eut l'audace — et le tort — d'avoir raison ; sa mort fut le meilleur argument du terrible convertisseur (1). On prétend qu'Abou-Bekr déploya contre ce procédé de discussion une honorable colère. On affirme qu'Omar parvint seul à triompher de son indignation et à obtenir la grâce du coupable victorieux. Bien que cette anecdote nous vienne de source musulmane, elle ne me paraît pas devoir être rejetée. Elle est bien dans le caractère, à la fois politique et sacerdotal d'Abou-Bekr ; sa prudence comme sa bonté en rendraient au besoin témoignage.

Il ne suffisait pas de vaincre, en effet, il fallait surtout pacifier, unir, s'assurer avec soin, avant de s'engager dans la grande guerre, qu'aucune révolte ne couvrait sur les derrières de l'armée. Khaled employa les derniers mois de l'année 633 à parcourir le vaste territoire compris entre le golfe Persique et les montagnes qui, courant parallèlement à la mer Rouge, séparent le Hedjaz du Nedjed. Cette province du Nedjed, le dernier refuge du polythéisme et de l'oligarchie patriarcale, ne cessait d'enfanter de nouveaux adversaires aux apôtres de l'unité politique et religieuse ; Al-Hôtham , Toleiah , Sedjâh autant de noms obscurs, dont personne aujourd'hui ne se souvient, sauf quelques vieux croyants attardés à la lecture de la *Sonnâ*, dont il faut bien dire un mot cependant, sous peine d'être aussi incomplet qu'aride. Qui oserait passer sous silence dans l'histoire de Napoléon les tentatives pourtant si vaines de la société des *Philadelphes* et du général Malet ?

(1) Les *Annales Moslemici* racontent que Malek, se tournant vers sa femme, qui était d'une beauté éclatante, dit : « Voici la cause de ma mort. » Khaled répondit : « C'est Dieu même qui te fait mourir , puisque tu as abandonné la vraie religion. » Voyez de quelle façon ce dialogue typique est reproduit par Ockley. Faute d'avoir connu ou osé reproduire la couleur locale, cet orientaliste éminent a totalement dénaturé la scène. C'est pire encore chez son traducteur français, le plus *traditor des traduttori*.

Al-Hôtham, un des scheiks du Bahrein se mettait déjà en marche pour rejoindre Moseilamah, lorsqu'il apprit la mort du faux prophète. Il n'eut pas le temps de gagner les îles du golfe Persique, son refuge naturel(1). Un certain Al-Hôla détaché par Khaled à sa poursuite réussit à le cerner et à le prendre presque sans coup férir. Cette fois, les instructions d'Abou-Bekr reçurent pleine exécution. Al-Hôtham conserva même sa liberté. Il jura de se comporter en brave et sincère musulman; à dater de cette capitulation, il rentre dans une nuit assez profonde pour que l'histoire n'ait pas à s'inquiéter de la manière dont il tint son serment.

Khaled avait ordre de déployer une plus grande sévérité contre Totiah s'il s'emparait de ce personnage. Il attachait d'autant plus de prix à sa capture qu'il le flairait émissaire de Hali et qu'il se flattait de découvrir entre ses mains de quoi perdre à jamais le rival d'Abou-Bekr. Mais déjà la frontière syrienne le séparait du rebelle. Toleiah se réfugia dans la ville de Akhleb. Nous l'en verrons sortir, dix-huit mois après, lors de l'élévation d'Omar au khalifat.

On voudrait avoir des renseignements plus nombreux et plus certains sur cette Sedjah prophétesse du Nedjed, d'autres ont dit fort gratuitement, chrétienne de Mésopotamie, dont la vie et la mort demeurent couvertes de tant d'obscurité. Les historiens orthodoxes de l'Islam penseraient blasphémer en la comparant à la femme de Mahomet ou même à celle de Hali, le courage dont elle fit preuve justifierait seul ce parallèle. Elle avait quitté son premier mari pour partager la fortune de Moseïlamah. Elle avait inspiré ses projets, partagé ses périls, souffert de ses

(1) Peut-être ne le voulut-il pas. L'horreur des Arabes pour la mer était, est encore insurmontable. Ils l'expriment avec une triviale énergie, dans ce dicton recueilli par Burckhardt (*Arabic Proverbs*) : « Il vaut mieux les p... des chameaux que les cantiques des poissons. »

blesures ; elle défendait encore sa mémoire et son œuvre, lorsqu'aucun espoir ne restait plus de les sauver. Ce mélange d'ambition, de fourberie et de foi, ce manque absolu de sens moral, uni à un esprit de famille d'une énergie sauvage, est un cas tout particulier aux races sémitiques. Nous avons déjà eu l'occasion de l'analyser en la personne de Mahomet où il atteignit à son plus remarquable degré de complexité. Abou-Bekr fit enlever Sedjah dans sa retraite. On dit qu'il l'exila ou la laissa périr au fond d'une prison, mais la prison n'est guère un châtement arabe, et l'exil n'eut pas suffi à rassurer le khalife contre les agissements de cette femme intrépide. Si l'on veut bien admettre que le père de la prophétesse, un certain Al-Mondar et son mari Abou-Caddalah comptaient, dès cette époque, parmi les plus fidèles musulmans, on sera en droit de supposer que le khalife se débarrassa de Sedjah en la livrant aux rancunes de l'époux offensé, rancunes qui trouvaient au sein du tribunal domestique une justice discrète, sévère et surtout expéditive.

Avec la maîtresse de Mosçilamah disparaissait le dernier adversaire d'Abou-Bekr, dans les tribus de l'Est. Pour rentrer à Médine, sa mission accomplie, Khaled devait traverser de nouveau le Nedjed dans toute sa largeur. La ville de Riad, capitale de la province, se trouvait sur son passage ; il voulut profiter de l'occasion pour la punir des secours qu'elle ne cessait de fournir aux rebelles, et de l'attachement qu'elle continuait de témoigner à Il, Bil, Hator, Hozza et aux trois cent soixante-cinq idoles chassées de la Mecque par Allah, le dieu unique. Riad, assise sur une chaîne de montagnes, dans un nid riant de verdure, n'était point une de ces bourgades ouvertes du désert, dont les huttes de terre et les tentes de peaux sont incapables de soutenir le moindre choc. Elle se couvrait de fossés, de remparts et même de créneaux, mais elle manquait de défenseurs. Si Khaled avait fondé, sur cette cir-

constance, l'espoir d'un nouveau massacre et de nouveaux pillages; il dut éprouver un amer dépit, lorsqu'en galopant avec des cris sauvages, autour des murailles de la ville, ses sarrazins le virent tout-à-coup se couvrir de lances, d'arcs, de cimenterres étincelants au soleil, et durent reculer devant des tours qui paraissaient chargées de soldats. Khaled ne trainait après lui aucune machine de siège. Le khalife le rappelait avec impatience. Il s'estima trop heureux de voir les habitants de Riad, admis dans son camp, ne réclamer, pour prix de leur conversion à l'Islam, que la vie et la liberté. Alors seulement, la capitulation jurée, il put admirer le stratagème inventé par ses adversaires, en retrouvant aux mains de femmes, d'enfants, de vieillards inutiles, les armes dont la vue avait si fort refroidi son élan. Mais, soit respect de la parole donnée, soit crainte de mécontenter une fois de plus Abou-Bekr, ou d'enflammer de nouveau le Nedjed par un manque de foi, il n'osa tirer vengeance de cette supercherie, et, pressant sa marche, il rentra victorieux à Médine, après une course de plusieurs mois à travers le centre de l'Arabie.

Le lecteur qui a bien voulu suivre ce récit, aussi abrégé qu'il pouvait l'être, touche au terme de la période ingrate du règne d'Abou-Bekr. Je n'ose lui promettre qu'il sera récompensé de son courage, par l'étude des chapitres qui suivront, trop heureux si le dramatique intérêt de l'histoire parvient à lui cacher, par endroit, l'insuffisance de l'historien !

Louis BARAGNON.

MARIE-MARTHE

I

Elle était assise sur le seuil de sa porte , au soir tombant, en face des prairies et des montagnes où descendait le crépuscule, tenant un ouvrage de tricot dont les aiguilles couraient, agiles, entre ses doigts.

La maisonnette était humble, mais point pauvre, avec des montées de vigne vierge sur ses murs , des volets peints en vert , un toit d'ardoises refait à neuf... La cour , si bruyante dans la journée, devenait maintenant silencieuse : les poules , ponctuelles à se coucher tôt , voletaient sur l'échelle du poulailler pour gagner leur réduit nocturne ; le chevrier venait de ramener la belle bique brune , qui avait donné, — pour les herbes de la montagne broutées avec intempérance pendant tout le jour, — deux pleines écuellées de lait, et qui se reposait maintenant, sur sa bonne litière fraîche, de ses folles courses à travers les rochers.

Chacun s'en retournait des champs, et les cheminées du village commençaient à lancer au ciel de vaporeuses colonnes de fumée ; mais il faisait trop clair encore pour qu'on vit de la lumière aux vitres.

— « Bonsoir , Marie-Marthe , » dit quelqu'un en passant.

Marie-Marthe tressauta comme si on la tirait d'un rêve.

— « Ah ! pardon, monsieur le curé, fit-elle, je ne vous avais pas vu venir. »

— « C'est que vous êtes si appliquée à votre travail, dit

le curé , regardant avec quelque curiosité le jeu rapide des aiguilles dans les mains de Marie-Marthe. »

— « L'hiver va être là tout de suite, monsieur le curé ; nous voici bientôt à la mi-novembre. Il faut bien préparer des bas de laine pour notre Jean-François. »

— « Parlez-moi donc de ce cher séminariste ! Comment va-t-il ? Avez-vous eu depuis peu de ses nouvelles ? »

Marie-Marthe releva la tête et son front s'éclaira d'un rayon de tendresse. Elle n'avait pas encore quarante ans. Son visage au galbe pur, aux lignes correctes, bien qu'un peu indécises, la faisait comparer autrefois au portrait de la Sainte-Vierge qui orne le chœur de l'église..... Aujourd'hui, sur ses traits, légèrement flétris par les premières rides, elle gardait encore un air de candeur, une expression de naïveté douce qui la conservait jeune, en dépit de l'âge, et rendait presque invraisemblables les mèches de cheveux gris que son fichu noir de veuve laissait passer par endroits.

— « Oui , certes ! dit-elle, Jean-François m'écrit souvent. Il sait bien que j'ai besoin de cela pour me consoler d'être seule. Mais croiriez-vous , monsieur le curé , que je ne puis plus parvenir à le déchiffrer , maintenant !... moi qui le lisais sans peine, lorsqu'il était au Petit-Séminaire , tout enfant. J'ai ouï dire que devenir trop savant donnait mauvaise écriture. J'ignore si c'est vraiment l'écriture de mon Jean-François , qui a changé, ou si ce sont mes pauvres yeux qui s'en vont, mais j'ai besoin d'un secours étranger pour savoir ce que contiennent ses lettres. Si cela ne vous dérangeait pas, monsieur le curé, de vous arrêter un petit instant pour me lire la dernière, c'est un réel service que vous me rendriez.

Et sur le mot d'assentiment du curé, Marie-Marthe entra dans la maison et revint bientôt, avec un petit carré de papier froissé, baisé bien des fois, sans doute, et peut-être taché de quelques larmes..... Le curé le prit et le déplia.

L'écriture du jeune homme , en effet , était fine et irrégulière. D'ailleurs, le jour baissait , et , en lisant , le vieux prêtre hésitait parfois. Mais quand il venait à s'interrompre, ou qu'il se trompait en épelant un mot, Marie-Marthe, sans y songer, disait le mot ou achevait la phrase.

Que voulez-vous? Depuis que la trop chère missive était arrivée, elle se l'était fait lire à tant de reprises, tour à tour par chacun des lettrés du village : le facteur , le maire, le *régent* (1), que Marie-Marthe en savait le contenu par cœur. Mais dans sa tendresse naïve, elle ne pouvait se lasser de l'entendre. Et moitié souriant, moitié ému devant les faiblesses de cet amour de mère, le vieux prêtre indulgent poursuivait la lecture jusqu'au bout.

Puis on causa quelques instants..... du garçon , qui se trouvait heureux au séminaire, de la prochaine ordination à laquelle il devait recevoir la tonsure, et après un second bonsoir amical, le curé reprit son chemin vers l'église.

Elle resta, elle, à la même place, faisant aller ses aiguilles tant qu'un faible rayon de jour demeura au ciel. Puis, doucement, elle laissa glisser l'ouvrage sur ses genoux, croisa ses mains dessus et se mit à regarder le firmament et les montagnes. Depuis que ses yeux d'enfant s'étaient ouverts à la vie , Marie-Marthe avait pu voir chaque soir ce spectacle familial. Pauvre paysanne ignorante, ce livre sublime de la nature où sont écrites , en lettres d'azur et de feu, la toute puissance et la beauté du Créateur, était intelligible à son âme primitive. Chaque fois, comme si c'eût été pour elle une vision nouvelle, elle se sentait émue en face de ces splendeurs nocturnes, de ce paysage baigné dans une clarté de lune pâle et rayonnante qui faisait les prairies vertes presque blanches, de cette lueur qui enveloppait la masse sombre des montagnes, au haut desquelles on voyait par endroits naître une étoile comme une

(1) Instituteur.

fleur de lumière éclore à leur cime. Le silence qui régnait, profond, convenait à cette scène de calme suprême et d'indicible sérénité, et Marie-Marthe, absorbée dans une contemplation d'autant plus intense qu'elle était incapable de l'analyser, Marie-Marthe, perdue dans cet ensemble idéal, suivait un rêve.

Rêve innocent, rêve pieux, rêve modeste entre tant de rêves insensés que l'on fait ici-bas, mais dans lequel la pauvre femme avait mis son cœur et sa vie.

Elle rêvait d'un petit presbytère humble et paisible, ici ou là, dans l'un de ces villages blottis au fond de la vallée ou suspendus au flanc des montagnes... Un petit presbytère avec un jardinet où les fruits et les légumes pousseraient côte à côte avec les chrysanthèmes soigneusement cultivées pour l'ornement de l'autel. Oh ! non pas une demeure luxueuse, mais un asile modeste où elle vivrait, toujours, avec son enfant devenu prêtre. Lui remplirait les devoirs du saint ministère, il prierait, il étudierait, il célébrerait la messe, il poursuivrait les âmes. Elle serait là, dans l'ombre, au second plan, à la fois mère et servante, avec sa tendresse pour veiller sur lui, et son activité de paysanne pour pourvoir à ses besoins. Elle ne ferait pas comme tant d'autres, mères et sœurs, qui parfois sont indiscrètes ou inconsidérées dans leurs propos et qui entravent la tâche sacrée du prêtre. Oh ! non, car elle le laisserait vivre pour Dieu, assez contente, elle, de pouvoir vivre pour lui.

Et puis, pensait-elle, je suis heureuse qu'il ait choisi pour lui le sacerdoce. Ceux qui se marient ne nous appartiennent plus et quand une autre femme arrive dans la maison, la mère n'est plus rien et doit s'effacer bientôt devant l'épouse. Mais lui, mon fils, dans son âme blanche, après Dieu, à qui il s'est donné, la seule image terrestre sera celle de sa mère.

Alors le rêve s'animait ; elle voyait une église de campa-

gne propre et bien tenue, les cierges allumés, le peuple remplissant la nef, et au milieu des chants sacrés et de la mystérieuse fumée de l'encens, son fils, vêtu des habits sacerdotaux, montant les degrés de l'autel, tandis qu'elle, sa mère, perdue dans la foule, prosternée à terre et le cœur au ciel, adorait l'hostie tremblante dans les mains de son fils.

Et c'était ce rêve intime, où se mêlaient aux pensées d'En-Haut tant de notre pauvre alliage humain, que Marie-Marthe prolongeait sous le regard paisible des étoiles.

Lorsqu'elle rentra dans la maisonnette où le mari défunt, hélas ! et le fils absent, depuis tant d'années la laissaient seule, quand elle s'agenouilla devant le crucifix de cuivre et de bois noirci par la fumée qui était accroché à son chevet, le rêve peuplait encore sa solitude, se mêlait à sa prière du soir, et un instant après, sur le haut et large lit de campagne, il venait faire sourire son sommeil.

II

Quand l'abbé Jean-François revint aux vacances, il était triste. Marie-Marthe s'en aperçut du premier coup d'œil. Il faut ainsi, dans ce chétif monde, qu'une lie amère se trouve toujours au fond du verre fragile où nous pensons boire la joie ! — Cette époque des vacances que Marie-Marthe appelait toute l'année, ce moment béni pour lequel tout le reste du temps elle vivait dans l'attente, ce jour si lent à luire et tant désiré, fut troublé par ce nuage qu'elle vit au front du jeune séminariste. Était-ce l'étude, la vie austère, les longues prières qui lui avaient donné cet air de lassitude et cette pâleur ? — Oh ! non, il y avait autre chose, une mère ne s'y trompe pas.

Il était pensif et absorbé comme ceux qu'une préoccupation secrète tourmente. Par instants, il semblait rêver lui aussi, et regarder par dessus l'horizon ; on eut dit qu'il

trouvait trop étroite l'enceinte des montagnes natales. Une fois, Marie-Marthe lui parla de cet avenir dont elle caressait sans cesse la douce vision : dans quelques années, lorsqu'il serait prêtre..., elle n'aurait plus alors à se séparer de lui, elle quitterait avec bonheur son village et sa maison pour l'accompagner dans l'humble poste de début où l'enverrait son évêque. Ce propos parut faire souffrir Jean-François. Il se troubla, répondit d'une manière évasive, et rompit l'entretien comme s'il voulait écarter un sujet pénible.

— « Mais, qu'a-t-il donc, mon Dieu ! se demandait la pauvre mère. Ne se sentirait-il plus la vocation ? Ne voudrait-il plus être prêtre ? et Marie-Marthe, à cette seule pensée, joignait les mains, consternée. — « Quel malheur, se disait-elle, que dira-t-on de lui dans le pays ! Le séminariste qui laisse la soutane, on sait combien chacun glose sur son compte. Et de quel côté se tournera-t-il ce pauvre enfant, s'il sort du séminaire ? Nous ne sommes pas assez riches pour en faire un avocat ou un médecin. Est-il possible qu'il redevienne un paysan et se courbe au travail de la terre, maintenant qu'il a étudié. Ah ! j'étais trop heureuse de le voir se faire prêtre ! Il ne faut se promettre aucun contentement ici-bas.

Mais peu importe après tout, et le dire du monde et mon chagrin à moi, sa mère ! Certes, cela ne saurait entrer en balance avec ce danger de voir mon fils malheureux un jour, avec ce crime, de le pousser au sacerdoce sans vocation et malgré lui. »

Elle cherchait une occasion de l'interroger mais ne la trouvait pas. Au fond, elle avait peur d'éclaircir son doute. Elle le désirait et n'osait pas le vouloir. D'ailleurs, la tendresse maternelle est discrète, elle a d'admirables réserves et ne provoque pas les confidences brusquement. C'est pourquoi la pauvre femme nourrissait en secret son angoisse au plus intime de son cœur.

..... L'église du village où vivait Marie-Marthe et où Jean-François était né, est bâtie sur une hauteur qui domine toute la vallée. On l'aperçoit des divers points de l'horizon, debout entre la montagne et le ciel. Lorsque, dans son clocher parfois voilé d'une écharpe de brume, ses deux cloches sont mises en branle, « une voix de prière » emplit au loin la campagne. Le village est groupé à ses pieds dans un site escarpé et superbe : pour atteindre l'église, déjà si haut, il faut monter encore. On gravit l'élévation sur laquelle elle se dresse entre deux rangées de tombes. Mais ce cimetière, posé sur cette pente verte et fleurie, ne met pas dans l'harmonie du paysage une note funèbre, tant le calme serein de la nature s'accorde avec la paix de la mort. Au dedans, l'église est humble, solitaire, recueillie. On y entend à toute heure le murmure du torrent qui monte d'en bas comme une éternelle psalmodie.

Derrière l'église, la colline est coupée brusquement, ne laissant que l'espace d'un sentier étroit où l'herbe pousse. Mais de là, le regard charmé embrasse un admirable horizon.

Jean-François aimait à y venir pour prier ou pour lire. Adossé au mur de l'église, tout près de son Dieu, il voyait se dérouler à ses pieds un fragment sublime de la création. La vallée profonde à la fois grave et riante, développant ses vertes perspectives entre la double chaîne des montagnes par l'échancrure desquelles on aperçoit des échappées de ciel et de bois, le torrent à l'écume blanche comme du lait qui tantôt bondit, rapide, et tantôt semble s'étendre nonchalamment sous le rayon argenté du soleil, les villages, semés là-bas dans la verdure, les troupeaux groupés sur les pentes roides..., les monts et les champs paisibles et les flots tourmentés, et les animaux domestiques et les oiseaux sauvages, et les grands arbres et le gazon et les fleurettes chantaient ensemble pour lui le cantique de gloire et de bénédiction au Père créateur de

l'univers, au Verbe par qui tout a été fait, à l'Esprit qui vivifie toutes choses, au Dieu unique et ineffable qui a laissé sur la nature un vestige si profond de sa beauté.

— Comme Marie-Marthe revenait un jour des champs pour préparer le repas de midi, elle aperçut de loin son fils assis dans le petit sentier vert et tenant à la main ce qui lui parut être un livre ou un journal. Elle se détourna de son chemin pour l'aller rejoindre. Mais lui, absorbé dans sa lecture ou dans sa pensée, ne la voyait pas venir. Le gazon étouffant le bruit de ses pas, elle arriva tout près de lui sans qu'il se doutât de sa présence. Marie-Marthe s'arrêta silencieuse à quelque distance pour le regarder. Ce qu'il avait à la main un instant auparavant, c'était une petite brochure à couverture bleue qui reposait maintenant à côté de lui sur l'herbe, tandis que les coudes appuyés sur ses genoux et le front dans ses mains, il semblait plongé dans une réflexion profonde.

Elle l'appela doucement : « Jean-François !... » A la voix de sa mère, il releva vivement la tête, et elle le vit, dans un geste furtif, essuyer une larme.

— Mon enfant ! s'écria-t-elle, tu pleures ! Qu'as-tu donc ? Pourquoi es-tu ainsi triste et préoccupé depuis ton retour ?.. Autrefois tu disais tout à ta mère et maintenant tu me fais consumer de peine avec ce chagrin que tu veux me taire et que tu ne peux réussir à me cacher.

— » Pauvre mère ! dit Jean-François avec un accent de compassion étrange. Et pourtant, non, ce n'est pas de chagrin que cette larme m'a jailli tout à l'heure, ajouta-t-il plus bas et comme se parlant à lui-même.

— » Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas, mon enfant. Je te vois sûrement malheureux et j'en meurs, voilà tout. N'as-tu donc plus confiance en moi comme lorsque tu étais petit ?

— » Pauvre mère ! répéta Jean-François : plus confiance en vous, mon Dieu ! — Seulement si je parle, je vais vous

affliger, et c'est cela qui me fait souffrir.... — Vous aviez fondé sur moi bien des projets d'avenir, si je les renverse d'un mot, je vais vous déchirer le cœur. »

Marie-Marthe s'assit près de lui, et, avec un accent de raisonnement calme et de tendre confiance : « Jean-François, lui dit-elle, tu sais que je ne vis que pour toi. Dès ton enfance, j'ai rêvé de te voir prêtre. C'est une belle grâce de Dieu pour celui qui est choisi, et le plus grand honneur qui puisse advenir à sa maison. Pour une mère chrétienne, il y a dans cette seule espérance tout un monde de joies. C'est vrai, j'arrangeais ainsi mon existence, par avance avec toi.... dans un presbytère de village.... Ce rêve m'était cher. — Mais peu importe ce rêve : ce que je veux, c'est ton bonheur.

— Jean-François la regardait, silencieux, surpris de ces paroles et cherchant à deviner le fond de la pensée de sa mère.

— « Dans cette carrière sacrée, poursuivit-elle, je ne l'ignore pas, mon enfant ; il ne suffit point d'être doux, pieux, chaste : il faut être appelé de Dieu. — Eh bien, voilà plusieurs nuits que j'y songe, et, en réalité, il n'y a ni déshonneur ni faute à cela. Si, croyant d'abord entendre cet appel divin, tu t'es trompé, si tu ne te sens plus la vocation, si tu veux revenir au monde....

— » Ma mère ! s'écria le jeune abbé, en se levant brusquement, vous avez pensé que je ne voulais plus être prêtre !

— » Mais... n'est-ce pas cela que tu viens toi-même de me faire entendre. N'est-ce pas ce que ta tristesse signifiait.

— » Je suis triste uniquement parce qu'il me faut vous faire de la peine ; mais ma vocation sacerdotale, grâce à Dieu, ma mère, elle n'a pas chancelé. L'appel divin, je l'entends toujours, et, à cette heure, plus fort, plus impérieux, plus pressant que jamais, si pressant et si fort....

Comment vous faire comprendre cela, ma mère ? Comment vous le faire accepter surtout !... Tenez, quand vous êtes venue ici, tout à l'heure, vous m'avez surpris essuyant une larme et vous vous êtes alarmée, croyant que j'étais malheureux. J'étais ému seulement, ému de désir et d'envie, parce que je venais de lire, ici ; dit-il, en ramassant à terre la brochure bleue, dans ces annales de la Propagation de la Foi, les noms de ceux qui viennent de partir pour les pays infidèles. — Ma mère, vous avez mon secret maintenant. Il faut que je sois missionnaire comme eux. »

Marie-Marthe, frappée au cœur, devint si pâle, que son fils s'approcha d'elle vivement pour la soutenir. Elle l'éloigna d'un geste bref : — « Ce n'est rien, dit-elle ; c'est le cœur qui se brise, voilà tout. Écoute-moi : Ton père m'a laissée veuve à vingt deux ans ; tu étais encore au berceau. Ce que j'ai veillé et pleuré sur ce petit berceau ; ce que j'ai ressenti d'espérances et d'angoisses, et de terreurs, et de joies, il faut être mère pour le comprendre. Un peu plus tard, pour te faire donner de l'éducation, je me suis séparée de toi. Et j'ai supporté les longues années de ma solitude dans l'attente de ce moment où tu serais un homme et où je pourrais enfin, après une vie qui a été dure, goûter un peu de consolation, en te voyant à mes côtés, bon, instruit et heureux. Quand, tout enfant, je m'aperçus que tu penchais vers le séminaire, je secondai de tout mon cœur ce pieux attrait. Je n'ai jamais songé à te refuser à Dieu... Mais, le reste de ma vie demeurer seule, te voir partir au delà des mers, te perdre sans retour, me résigner à ce que tu meures avant le temps, là-bas dans ces pays sauvages, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Jamais, jamais, entends-tu bien, je n'y consentirai. Et le jour où tu partirais malgré moi, ce jour là tu pourrais dire que tu as tué ta mère. »

— Jean-François murmura : « Je m'attendais à cela ; » et il leva les yeux au ciel comme pour demander conseil à Dieu.

— « Ma pauvre mère , dit-il, comme nous souffrons en ce moment l'un par l'autre ! C'est Dieu qui le veut. Mais, rassurez-vous : il suffit. J'aurais voulu, à la fin des vacances, aller achever mes études sacerdotales chez les Lazaristes pour me préparer aux Missions. Eh bien ! je retournerai au séminaire. Trois années doivent s'écouler encore avant que je sois prêtre. J'abandonne l'avenir à Dieu. Il décidera entre vous et moi. »

III

Les semaines et les mois passent vite ; les années de la vie s'écoulaient comme un rêve. L'abbé Jean-François fut couché à terre et fait sous-diacre ; à quelques mois d'intervalle, il fut élevé au diaconat. Deux vacances encore, il était revenu au pays. Il était grave, pieux, austère, mais calme et serein, et il ne présentait plus à sa mère un visage triste. Au contraire, il avait cette gaieté saine, cet entrain vaillant, qui est le privilège des habitants du séminaire et du cloître, et qui devient souvent chez les jeunes une exubérance joyeuse, reflet de la pureté de l'âme dans le sourire et sur le front, bénédiction terrestre que Dieu donne aux chastes, dilatation du cœur qui ne connaît point les passions d'ici-bas ! Marie-Marthe était toujours attentive et tendre, mais au fond, endolorie, et les rides s'étaient creusées plus profondes sur son visage au galbe de vierge. Par un accord tacite, jamais ni la mère ni le fils ne faisaient allusion à l'entretien qu'ils avaient eu dans le sentier vert de l'église. Mais ils étaient trop intimes l'un à l'autre, et leurs deux âmes se pénétraient trop bien pour ne pas comprendre, la mère, que son fils persistait dans sa résolution héroïque, le fils, que sa mère intérieurement s'obstinait dans son refus.

Les feuilles tombèrent une fois encore, octobre vint, et l'abbé Jean-François retourna au séminaire d'où, si Dieu

lui venait en aide, il ne devait plus sortir, cette fois , que revêtu de la dignité sacerdotale , la plus auguste qui soit en ce monde. Bientôt après, la neige tomba, la vallée verte s'habilla de blanc, et Marie-Marthe reprit sa place au coin du foyer où, depuis si longtemps , elle s'asseyait seule. Quelques voisines cependant venaient égayer sa veillée, car au village, l'isolement n'est jamais complet. On tricotait sous le manteau de la cheminée, à la lueur de la *thède*. Le nom de l'abbé Jean-François revenait fréquemment dans la conversation ; Marie-Marthe suivait , malgré elle , la vieille pente de son cœur qui le portait à parler souvent du fils à qui elle pensait toujours. Mais quand les voisines bien intentionnées faisaient allusion au prochain retour de l'abbé, à la joie qu'elle aurait de le voir prêtre et de vivre désormais avec lui, une expression de souffrance vive et rapide contractait un instant les traits de Marie-Marthe, et elle ressentait au dedans une étreinte secrète dont la douleur se prolongeait bien davantage. — Faut-il donc que la plupart des mères ici-bas, semblables à la Mère de Dieu , vivent avec un glaive dans le cœur ! Le Carême arriva, la température se fit plus clémente, la nuit moins longue , le soleil plus matinal. Les soirs , on s'en allait deux fois à la prière et au sermon. Le curé avait beaucoup vieilli en peu d'années ; ce dernier hiver lui avait été particulièrement rude... Sa parole était toujours pieuse et paternelle , mais fatiguée. Autant pour obtenir une aide trop nécessaire à sa faiblesse que pour procurer un bienfait extraordinaire à sa paroisse, il voulut faire donner une mission pendant les quinze jours qui précèdent la grande fête pascale.

Il fait bon passer la Semaine-Sainte à la campagne. Dans les villes, durant cette époque de l'année chrétienne, qui ne ressemble à aucune autre , il est toujours une foule indifférente, mêlée d'incroyants et de distraits, qui passe au pied du Calvaire , dressé dans toutes les églises , sans

se détourner pour fléchir le genou, allant, comme d'habitude, à ses affaires et à ses plaisirs. Mais aux champs, dans les villages où vit encore la vieille foi, chacun prend part à la grande solennité chrétienne, tout, jusqu'aux objets inanimés, revêt la physionomie grave et tendrement pieuse, particulière à ces jours appelés saints entre tous ceux de l'année où l'Église pleure la mort de son Dieu.

Dès le jeudi matin, les travaux agricoles sont abandonnés comme le dimanche ; on se rend à l'office, où d'ordinaire toutes les femmes communient, laissant aux hommes le jour de Pâques pour l'accomplissement de ce grand devoir. L'office terminé, au lieu de la visite des églises, impossible au village, où l'église paroissiale existe seule, on s'en va faire *les Stations* au pied des croix des chemins. Les femmes, enveloppées dans leur long capuchon, dont la forme rappelle celle du voile aux longs plis que les peintres donnent d'habitude à la Vierge au Calvaire, les femmes s'en vont lentement, par groupes, à travers les sentiers de la campagne encore couverts des neiges de l'hiver qui s'achève, ou réjouis par la première floraison du printemps. Elles s'agenouillent devant les croix de bois où pendent les guirlandes séchées des Rogations dernières. et récitent dévotement leurs cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis elles se relèvent et s'en vont vers un autre site où se dresse une autre croix, recommencer leur pèlerinage et leur prière. Le plus souvent, dans nos montagnes, à cette époque de mars ou d'avril, le temps est sombre, et la mélancolie du ciel s'harmonise avec la pieuse tristesse de ces fêtes de la Passion.

Le soir, dans le silence des cloches, les enfants parcourent les rues avec leurs crécelles, appelant le peuple à l'office.

Puis, c'est le *Stabat*, le cantique plein de larmes des douleurs de Marie. Au village, bien heureusement, on ignore les chefs-d'œuvres harmoniques adaptés par les

grands compositeurs à la prose sacrée, et l'air liturgique, lent, grave, poignant, traînant comme une plainte, puis éclatant comme un cri, et s'achevant comme un sanglot qu'on étouffe; l'air liturgique recommençant à chaque strophe, accompagne jusqu'au bout cette indicible lamentation.

Le lendemain, c'est la grande journée du salut et la grande journée de deuil. Par une pieuse coutume qui, dans les villes n'est observée que par les prêtres, ici, chaque fidèle ôte sa chaussure pour aller, à genoux, adorer la croix. — D'ordinaire, à la campagne, tout se termine à l'office du matin, et chacun reprend ensuite son travail interrompu depuis la veille. Mais cette année-là, dans le village de Marie-Marthe, le missionnaire devait donner le soir son dernier sermon.

L'air recueilli et les yeux baissés, il monta lentement dans la chaire tendue d'une draperie noire. Ce n'était pas un orateur, mais c'était un apôtre. Humble fils de saint Vincent de Paul, laissant, comme il le disait, à de plus grands que lui, les secrets de l'éloquence humaine, il se comptait parmi les petits et versait sur ces petits, ses frères, un cœur tout débordant d'amour. Il prêcha d'une manière simple, mais ardente et sentie, ce drame divin de la Passion...

Le commentaire puissant de sa parole, c'était cet autel dépouillé, ce tabernacle vide, ce crucifix découvert depuis le matin, dont chacun, à genoux, avait baisé les plaies, et que le missionnaire en ce moment élevait aux yeux de la foule, ces cloches muettes, toute cette solennité douloureuse qui disait la sainte folie d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir ! — Quand il en vint à l'attitude de Marie, debout au pied de la croix, il s'émut lui-même, et des accents plus vibrants s'échappèrent tout-à-coup de ses lèvres :

— « Oh ! Mes Frères, la Vierge Marie n'a pas seule-

« ment regardé mourir son fils ; elle l'a elle-même livré
« au supplice , donné à la croix ! Cela paraît bien étrange
« et bien terrible aussi , une mère qui livre son fils à la
« souffrance , à l'agonie , à la mort ! — Mais c'était pour les
« âmes...

« Les âmes , c'est ce qu'il y a de plus précieux ici-bas.
« Les richesses terrestres ne sont que de la boue. L'or de
« ce monde et l'or pur du ciel , ce sont les âmes ! Les
« âmes , Mes Frères ! elles valent le sang de Jésus et les
« larmes de Marie.

« Mères chrétiennes , qui m'écoutez , le bon Dieu
« peut demander à quelques unes d'entre vous un sacri-
« fice , — oh ! pas aussi grand , ni aussi douloureux , —
« mais en quelque chose pourtant semblable à celui de
« Marie : une fille qui veut aller au cloître prier et souffrir
« pour les pécheurs , un fils qui veut se faire prêtre , reli-
« gieux , missionnaire... Oh ! femmes chrétiennes , n'ayez
« point , par une tendresse coupable , l'impiété de vous
« opposer à l'appel de Dieu. C'est pour les âmes ! Et ces
« âmes , c'est vous qui les perdriez , en quelque sorte , si
« vous empêchiez la jeune vierge de s'offrir en holocauste
« pour elles , l'apôtre , d'aller les chercher , fugitives et
« perdues , à travers les montagnes et les mers. O Mères
« éprouvées , c'est pour les âmes ; laissez déchirer vos
« entrailles. Donnez votre fille au cloître , donnez votre fils
« aux missions !..... »

— Il se fit en ce moment un murmure confus vers le fond de l'église. Quelques uns des assistants se levaient en hâte de leur place. Chacun tourna la tête , et le prédicateur s'arrêta lui-même un instant. Marie-Marthe s'était évanouie.

Mais elle n'était pas une dame de la ville , pour se ressentir à quelques heures de distance de son évanouissement passager. Le lendemain qui était la veille de Pâques , elle se leva avant l'aube selon sa coutume et

s'en alla trouver le missionnaire à son confessionnal... Et les braves commères du village, en la regardant, se poussaient du coude et se demandaient l'une à l'autre, à voix basse, pourquoi Marie-Marthe qui cependant n'était pas une pécheresse demeurait là si longtemps aux pieds du prêtre, et ce qu'elle avait donc qu'elle pleurait si fort...

IV

Jean-François fut ordonné prêtre à la Trinité. Il voulut venir dire sa première messe dans l'église du village où il avait été baptisé, où il avait servi à l'autel jeune lévite, au bruit du torrent qui avait bercé ses prières d'enfant. Ce qui se passa au cœur du fils et de la mère, Dieu seul le vit. Les hommes aperçurent seulement dans un nuage d'encens un jeune prêtre vêtu d'ornements blancs, perdu en Dieu comme les anges adorateurs, une femme à demi-employée sur son rustique prie-dieu de campagne, émue jusqu'à l'accablement.

Mais au retour de l'office divin, il y avait force remue-ménage et force bruit dans la maison de Marie-Marthe. C'est une grande fête aux champs que celle de la première messe. Les parents et les amis y sont conviés comme pour une noce, et dame ! un repas de noce a le droit d'être joyeux.

Le Seigneur qui, durant sa vie mortelle, daigna s'asseoir à la table des riches d'ici-bas, ne proscriit pas la joie honnête d'un festin. Le rire qui épanouit les lèvres, les propos qui se croisent, vifs et animés, les verres qui s'élèvent pleins d'un vin pourpre ou doré et se choquent avec un gai cliquetis, — pourvu que la modération chrétienne préside au banquet, — il n'y a rien là qui soit interdit aux chrétiens...

Les hôtes de Marie-Marthe y allaient de bon cœur sans arrière pensée et sans scrupule... On avait dressé les

tables dans la vaste salle d'en haut ordinairement inhabitée quand Jean-François était absent. Sur la nappe grossière, mais blanche comme l'écume du torrent dans lequel elle avait été lavée, les assiettes de faïence à larges dessins s'épalaient à côté des couverts d'étain et des grands verres à forme de calice. Selon la coutume de nos montagnards, les hommes étaient assis à table et les femmes servaient. Marie-Marthe aurait bien voulu servir avec les autres, mais Jean-François avait exigé que sa mère prit place à ses côtés. Et depuis vingt-deux ans, quittant le deuil pour la première fois, elle avait enroulé autour de sa tête à la gracieuse manière pyrénéenne le fichu de soie écrue orné de fleurs qu'elle portait le jour où elle avait épousé le mari perdu sitôt....

Était-ce ce souvenir qui la rendait pensive ? Elle souriait avec effort, répondait distraite à ceux qui lui parlaient. Par instants, elle regardait son fils avec une expression étrange, puis elle baissait les yeux et semblait regarder au dedans d'elle-même.

Voilà donc le long désir de sa vie réalisé ! Son Jean-François est là, près d'elle ; il est prêtre ; ce matin on eût dit un ange à l'autel. Maintenant il cause, à la fois plein d'aisance et de retenue, de grâce et de gaieté franche. Chacun le respecte et l'admire. Et elle s'étonne, la villageoise, et elle a peine à reconnaître l'enfant qu'elle a bercé en une humble barcelonnette de paysan dans cet homme ainsi façonné par l'éducation et transfiguré par le sacerdoce.

Ne va-t-elle pas toucher son rêve maintenant ? Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, il sera sans doute envoyé par son évêque, vers le petit presbytère inconnu qu'elle s'est figuré si souvent. N'est-ce pas l'heure de la joie convoitée qui sonne pour elle ?

— O mon Dieu ! qu'advient-il de nous et quelles angoisses s'agitent au fond de notre faible cœur, quand la vision

austère d'un sacrifice à accomplir plane comme un céleste oiseau de proie sur un pauvre bonheur humain !

Le repas s'achève enfin ; après un dernier toast, les convives se retirèrent non sans avoir, chacun à son tour, secoué vigoureusement la main de Jean-François. La mère et le fils demeurèrent seuls dans le désordre de la salle que leurs hôtes bruyants venaient d'abandonner.

Ils restèrent quelque temps en face l'un de l'autre, silencieux comme on l'est quand l'âme est trop pleine et qu'on aurait trop à se dire.

Puis, Marie-Marthe prit la parole, simplement comme si elle eût parlé d'une chose ordinaire :

— « Jean-François, dit-elle, tu penses toujours aux missions ? »

Il fut surpris et se sentit le cœur étreint. Depuis l'heure de la suprême confiance dans le sentier vert de l'église, jamais plus, elle ne lui avait parlé de cela. Mais il répondit sans hésiter : — « Toujours, ma mère. »

Elle s'arrêta, oppressée un instant, puis elle reprit du même ton calme et apaisé :

— « J'ai été longtemps dans une grande erreur. Je voulais faire un prêtre pour moi. C'était un désir injuste dont Dieu m'a punie. Il m'a brisé le cœur, mais il m'a ouvert les yeux. Il faut être prêtre, non pas pour ses proches selon la chair, mais pour Dieu et pour les âmes.

— » C'est vrai, ma mère, dit Jean-François.

— » Donc, si tu es toujours dans la même pensée, si ton attrait pour les missions lointaines persiste, si tu sens que cette vocation vient de Dieu, que ta mère ne te soit pas un obstacle, que le souvenir de mes anciennes résistances ne t'arrête pas : Je consens. »

Il se mit à genoux devant elle. Bien qu'il fut prêtre et que maintenant ce fût à lui à bénir, elle se sentit si bien mère à cette heure, qu'elle étendit la main sur sa tête et l'y reposa longuement.

— « Je serai donc un missionnaire, dit-il en se relevant, et vous, vous serez une mère martyre. C'est bien vous qui donnez le plus à Dieu. »

.....

Et maintenant, elle est encore seule, seule pour toujours désormais... Et quand elle s'oublie, le soir, en face du ciel et des étoiles, ce n'est plus le rêve d'autrefois qui passe dans sa contemplation muette. — En gravissant les sommets du sacrifice, elle a singulièrement élargi son horizon. — Elle voit là-bas dans un pays lointain, dont quelque temps auparavant elle ignorait même le nom, un homme qui s'en va par les chemins, cherchant des âmes, un apôtre qui prêche et qui travaille, qui souffre et qui prie, et dont le front, pâli par les privations et les fatigues, lui apparaît nimbé d'une vague auréole. Elle voit la croix, ô triomphe! s'élever, victorieuse, sur des terres inconnues. Et quand elle regarde les étoiles sourire, sans nombre, dans l'azur profond, il lui semble apercevoir, plus haut que ce firmament visible, des troupes radieuses d'enfants baptisés qui montent au ciel.

Ses lèvres murmurent une hymne, et son âme transfixée ne regrette rien.

J. DE VIGNEC.

LE
TRAITÉ DE COMMERCE
AVEC L'ITALIE

Ceci est un sujet bien aride et tout hérissé de chiffres ; mais il touche à des intérêts si graves et si divers que je ne crois pas avoir besoin d'en excuser le choix auprès de mes lecteurs. Deux questions engagent en ce moment l'avenir de la France. La première est la question militaire sur laquelle notre sollicitude à tous est éveillée : la question économique est la seconde, et sur elle notre vigilance est en défaut. Il ne nous apparaît pas bien clairement qu'un tarif douanier porte dans ses flancs un aussi redoutable problème que celui de la prospérité et de la grandeur nationales ; et nous nous endormons dans une trompeuse sécurité, nous en remettant au temps, à notre fortune présente, à nos gouvernants qui ont charge de de nous éviter l'ennui des chiffres, et que nous avons la bonhomie de croire très compétents en ces matières. Pendant ce temps les ruines privées s'accumulent préparant la ruine publique. Quelques nouvelles concessions encore et si complaisantes que soient nos illusions, si molle que soit notre paresse, il faudra bien nous rendre à l'évidence et reconnaître que nous avons préparé nous mêmes la déchéance et la gêne misérable dans laquelle se débattront notre agriculture et notre industrie.

Qu'on veuille bien , en effet , se représenter les nombreux intérêts engagés dans la question, intérêt de l'agriculture, intérêt de la navigation, intérêt du trésor,

intérêt de la marine, intérêt de la fabrication française. Qu'on se dise que chacune de ces branches du travail national entretient un nombre incalculable d'ouvriers, qu'une crise dans l'une ou l'autre peut plonger dans la plus affreuse des misères des milliers de familles, qu'enfin l'immense majorité des français vit de son labeur quotidien et qu'il suffit de mauvais traités de commerce pour que tous ces travailleurs épuisent leurs forces dans une lutte impuissante contre la concurrence étrangère, rendue définitivement maîtresse de nos propres marchés par le coupable abandon de nos frontières douanières ! L'on se demandera alors comment il se fait que nous traitions toutes ces questions avec une aussi grande légèreté. Bien peu s'y intéressent ; moins de gens encore les connaissent. On se contente dans les cercles compétents de murmurer quelques phrases toutes faites ; mais on n'a garde d'entrer dans le vif de la discussion. Dans nos parlements mêmes, nos représentants s'en remettent à la décision d'une infime minorité ; ils acceptent des votes tout faits et la concentration s'opère par l'ennui général et la répugnance instinctive de nos honorables pour ce qu'ils appellent les séances d'affaires.

Il y a cependant sur ce terrain des affaires une lutte ardente, acharnée, décisive entre les nations, et la victoire appartiendra à celle qui sera la mieux défendue par ses lois. Qu'on nous permette une comparaison, les traités de commerce sont de véritables corps d'armée que l'on fait mouvoir sur le champ de bataille économique et chaque article du tarif est une arme qui peut se retourner contre celui qui le manie imprudemment. Deux exemples contemporains sont présents à toutes les mémoires. Après la grande guerre de sécession, les États-Unis d'Amérique étaient obérés de la plus formidable dette que l'histoire financière ait jamais enregistrée : ils étaient tributaires de l'Europe pour la plus grande partie des produits indus-

triels et avaient perdu leur monopole de fournisseurs de coton du monde entier, qui faisait leur richesse. Aussi semblaient-ils condamnés à languir dans une impuissance commerciale presque absolue. Qu'ont-ils fait ? Ils ont adopté un tarif de douane draconien, ont repoussé les produits étrangers, forcé leurs industriels à produire quand même et ont atteint ainsi un degré de prospérité publique tel, que leur gouvernement avouait ingénûment, il y a quelques jours, ne plus savoir que faire de l'argent des contribuables. L'autre exemple nous touche de près. Dans le triste et toujours détestable traité de Francfort, M. de Bismarck fit insérer une petite clause aux termes de laquelle les produits allemands devaient pénétrer en France en payant les droits obtenus par la nation la plus favorisée, c'est à dire par celle qui aurait conclu avec nous le traité le plus avantageux. Que l'Angleterre, par exemple, qui ne produit ni vin, ni boissons fermentées usuelles, insère dans son traité de commerce avec nous que les bières anglaises entreront en franchise en France : aussitôt l'Allemagne pourra réclamer l'exemption de tout droit sur ce même article, et nous inonder du produit plus ou moins frelaté de ses brasseries. Or cette stipulation est inscrite, non dans un traité de commerce, que l'on peut dénoncer à une époque indéterminée, mais dans un traité de paix, instrument diplomatique dont la durée est indéfinie et qui ne peut être modifié que par certaines éventualités tout à fait anormales. On voit donc quelles conséquences graves, quels périls cachés, mais toujours imminents recèle cette clause d'apparence si bénigne, et quelle vigilance elle nous impose dans nos relations commerciales avec les autres nations de l'Europe.

II

Le traité de commerce que nous négocions avec l'Italie est précisément un des plus laborieux et des plus délicats pour nous. L'Italie est une nation jeune et ambitieuse ; elle ne nous témoigne pas beaucoup de gratitude des services rendus ; mais son peuple vaut mieux que ses gouvernants, et les intimes relations commerciales ou autres que nous avons avec elle sont rendues faciles par une communauté de race et une parenté de langue que rien ne peut effacer. Mais précisément les similitudes et les rapprochements qui existent entre les deux pays rendent difficile et périlleux la conclusion d'un traité. L'Italie est un pays essentiellement agricole : comme la France, elle produit des primeurs, du vin, de l'huile ; la main d'œuvre y est moins chère ; les impôts y sont moins lourds. On comprend, dès lors, que les négociateurs italiens cherchent à se ménager le marché Français et luttent avec une persévérante habileté pour s'assurer notamment la continuation du rôle de fournisseur de vin, qu'ils ont actuellement et dont ils se targuent avec beaucoup de fierté et de profit. Or, la question vinicole nous intéresse de près, de si près, que l'on peut dire sans exagération qu'une notable partie de la fortune française est engagée dans sa solution.

Quelles sont donc les positions respectives occupées par les deux nations sur l'échiquier des intérêts économiques ?

Le traité de commerce qui nous régit actuellement a été signé le 3 novembre 1881, et promulgué le 20 avril 1882 (1). Les plénipotentiaires, du côté de la France, étaient MM. Barthélemy Saint-Hilaire, alors ministre des affaires étrangères,

(1) Aussi est-il connu sous la date du traité de 1882 et c'est celle que nous adopterons dans le cours de ce travail.

et M. Tirard, aujourd'hui président du Conseil ; le premier sans opinion économique bien connue , le second libre-échangiste ; du côté de l'Italie , c'étaient MM. Marochetti, Simonetti et Ellena ; ce dernier est encore aujourd'hui un des représentants italiens. On remarquera tout de suite que, dans les pourparlers actuellement engagés, l'Italie est représentée par un des négociateurs du traité de 1881 , qui a déjà une grande et complète expérience du sujet et connaît à fond la question. De notre côté, la haute compétence et la rare élévation d'esprit de M. Teisserenc de Bort ne peuvent être mises en doute ; mais il aborde dans la discussion une matière toute nouvelle pour lui. C'est une raison de plus pour que nos Sociétés d'agriculture multiplient leurs renseignements et leurs sollicitations.

Le traité de 1882 est l'œuvre très honnête et très soigneusement rédigée d'un excellent chef de bureau. Aucune des clauses d'usage, aucun des protocoles officiels n'est oublié. Mais au toucher de la liste des matières échangeables, on s'aperçoit bien vite que le souffle manque et que les rédacteurs n'ont pas pénétrés des besoins intimes de notre agriculture. Les Chambres de commerce ont été soigneusement consultées ; les agriculteurs des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse et du Gard l'ont été beaucoup moins : on le verra bien tout-à-l'heure.

Au moment où le traité se négociait , notre production vinicole était, il faut bien le dire, dans une situation déplorable. Le phylloxera avait ravagé nos vignobles à grand rendement et l'Algérie n'était pas encore devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Les négociateurs français partirent donc de cette idée, qu'il fallait avant tout permettre au commerce en vins de continuer ses opérations, sans se préoccuper des efforts faits par les agriculteurs pour reconstituer leurs vignobles. C'était une erreur capitale , puisque déjà à la date de 1881, apparaissaient plusieurs moyens pratiques pour sauver ou refaire nos vignes. Quoi qu'il en soit,

les tarifs furent fixés de la manière suivante : à leur entrée en France , les vins italiens portèrent un simple droit de 3 francs par 100 kilogrammes jusqu'à 15 degrés (1) ; les vins français, soit en fût, soit en bouteille, furent soumis, à leur entrée en Italie, à un droit de 4 fr. 50 par hectolitre , dans les mêmes conditions de force alcoolique. Les vins qui pesaient plus de 15 degrés d'alcool, c'est à dire à partir de 15°9 , durent payer de part et d'autre, sur chaque degré en excédant, à partir du 16^m, le droit sur l'alcool , soit 30 centimes par degré.

Cette organisation douanière était absolument vicieuse. Je n'insiste pas sur la différence du droit d'entrée en France et en Italie. Mais l'erreur la plus grave était l'acceptation de la limite de 15°9 d'alcool comme celle de la moyenne des vins usuels italiens. La liberté du vinage existe en Italie, et tout propriétaire de ce pays peut, sans payer des droits exagérés, remonter le degré alcoolique de sa récolte avec de l'eau-de-vie du commerce. Elle n'existe pas en France, et précisément les vins de nos vignes encore jeunes étaient faibles en couleur et en alcool. Bien peu de vins français, d'ailleurs, atteignent 15 degrés, et à l'exception de quelques vignobles privilégiés des Pyrénées-Orientales et de Vaucluse, la moyenne de nos vins oscille entre 9 et 12 degrés. Accepter, pour les vins italiens, une moyenne de 15°9 d'alcool, c'était bénévolement tendre la gorge, je veux dire ouvrir la bouche à l'alcool allemand. Les résultats ne se sont pas fait attendre, et depuis deux

(1) On voudra bien remarquer que le poids du fût ou tonneau n'était pas compris dans cette taxation ; de plus, comme le vin de 15 degrés pèse en général un peu plus de 100 kilogr., il y avait une garantie bien légère pour nos agriculteurs. Mais dans le traité conclu avec l'Espagne, nous abandonnerons ce principe et nous accepterons un droit de 3 francs par hectolitre. Aussitôt l'Italie réclame le bénéfice de la nation la plus favorisée et ses vins ne paient actuellement à leur entrée que 3 francs par hectolitre, fût compris. Quelle profondeur et quelle suite n'apportons-nous pas dans la rédaction de nos traités !

ans le vignoble français, qui a souffert du phylloxéra, du mildew et d'autres fléaux naturels, souffre d'un nouveau fléau artificiel, l'alcoolisation à bas prix des piquettes étrangères à l'aide de l'eau-de-vie allemande.

Même ignorance des vrais besoins de notre agriculture en ce qui touche des produits d'une importance moindre, quoique cependant nécessaires aux agriculteurs du midi pour relever un peu le niveau moyen de leurs récoltes. Le droit de douane sur les huiles d'olive était réciproquement de 3 francs par hectolitre ; celui sur les huiles comestibles autres que celles d'olive de 6 francs : cela gêne peu les Italiens qui sont grands producteurs d'huile de toute espèce. Nos agriculteurs étaient eux en droit de demander qu'on élevât quelque peu les droits d'entrée sur les huiles comestibles de grains qu'ils ne peuvent pas produire et qui font une grande concurrence à nos huiles d'olives, au profit exclusif de quelques commerçants.

Enfin, un produit agricole d'une certaine importance était entièrement négligé, je veux parler du mil à balais. Mince production, sans doute, mais dont il importe d'autant plus de protéger la culture, qu'elle est précisément la ressource des paysans faisant valoir et qu'elle constitue l'assolement rémunérateur des petites propriétés.

Ces quelques exemples suffisent pour indiquer que ce traité de 1882 sacrifiait presque complètement nos intérêts agricoles. On l'a bien compris de part et d'autre : mais tandis que les plaintes légitimes de notre industrie rurale éprouvaient la plus grande peine à se frayer la voie jusqu'à nos pouvoirs publics, les Italiens prenaient les devants et manœuvraient de façon à s'assurer l'avantage.

III

Je ne sais si les Italiens jouissent d'une bureaucratie aussi délectable que la notre : mais ce sont gens avisés et

qui prennent leurs précautions. Ils savaient aussi bien que nous que le traité de commerce expirait le 31 décembre 1887 ; mais, tandis que nous commençons à peine à préparer les bases de nouvelles négociations, eux s'empressaient de refondre complètement leur tarif général.

On appelle tarif général l'ensemble des droits de douanes que supportent, à leur entrée aux frontières, les marchandises importées des pays avec lesquels il n'existe pas de traité de commerce spécial. C'est la loi générale, la constitution douanière d'une nation. Depuis les traités de 1860, qui ont inauguré chez nous la politique de la frontière ouverte, notre tarif général porte l'empreinte de la doctrine libre-échangiste. Or, le 14 juillet 1887, les Chambres italiennes votèrent un tarif général nettement protecteur, et adoptèrent le principe de la frontière fermée. De plus, inspirés par un sentiment de rivalité contre nous, ils ont relevé les taxes de leur tarif général contre les produits français les plus habituellement exportés dans la péninsule. Je cite quelques chiffres (1) : les vins en fût sont soumis à un droit de 27 fr. 53 par hectolitre ; il est vrai que, par une singulière ironie, la limite alcoolique était fixée à 26 degrés. Les vins en bouteille sont soumis à une taxe de 60 fr. par hectolitre ; les alcools de vin à une taxe de 68 fr. 63 ; les huiles de toute nature sont soumises à un droit de 15 francs. Avis à nos industriels de Marseille. Les déchets de laine, une des rares matières industrielles que nous importions en Italie et qui entrent actuellement en franchise, sont frappés d'un droit de 6 fr. ; les machines à coudre payent un droit de 30 fr., et ainsi se continue la guerre de tarifs.

Et ce n'est pas tout ! L'article 2 de la loi du 14 juillet 1887

(1) J'emprunte mes chiffres au journal « *Il Secolo* » de Milan qui, dans cette affaire des traités de commerce, se montre favorable à la France et dont la polémique est dictée par un sentiment d'équité auquel je suis heureux de rendre hommage.

autorise le gouvernement à majorer de 50 0/0, je dis bien de cinquante pour cent, les droits d'importation pour les pays qui frapperaient les importations italiennes de taxes différentielles. Ce sera notre cas quand le traité, prolongé encore pour deux mois, aura pris fin.

Pendant ce temps, que devenait notre tarif général ? Il restait toujours le même, édictant ses droits anodins et frappant, par exemple, l'hectolitre de vin importé en France d'un droit de 2 francs. Nous étions complètement désarmés, lors qu'au dernier moment, et non pas quelques jours, mais quelques heures avant de se séparer, nos Chambres ont autorisé le gouvernement à user de représailles contre les marchandises importées d'Italie. Mais le temps manquait pour refondre notre tarif général et on s'est borné à une disposition d'ensemble.

C'est, on le voit, le triomphe de la politique protectionniste en Italie, et il est inutile de se le dissimuler, de la politique protectionniste contre la France. Tandis qu'en effet, le gouvernement italien mettait tant de difficultés à renouveler notre traité de commerce, il se montrait excessivement aimable et coulant vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Or, que l'on compare la balance du commerce entre les trois pays. En 1886, l'importation de l'Italie en France a été de 481 millions ; l'importation de la France en Italie a été de 340 millions, soit une différence de 135 millions à notre détriment. En cette même année 1886, l'importation de la Grande-Bretagne a été de 275 millions ; l'importation de l'Italie en Grande-Bretagne a été de 71 millions, soit une différence de 204 millions au préjudice de l'Italie. Elle gagne donc avec nous ; elle perd avec l'Angleterre. D'où vient la différence de traitement qu'elle fait subir aux deux pays ?

Qu'on n'en cherche pas la raison dans une arrière-pensée politique. Sans doute, fière de son alliance avec l'Allemagne, l'Italie est trop souvent tentée de ne voir en nous

que les vaincus de 1871. Mais là n'est pourtant pas la cause essentielle de son attitude plus que réservée, et il faut la voir où elle est, c'est à dire dans la nature même de nos échanges. L'Italie n'a besoin que dans une faible mesure de nos produits industriels : elle tire ses charbons et ses cotonnades, matières premières dont elle a absolument besoin, de la Grande-Bretagne ; aucun effort intérieur ne pourra lui donner les mines que n'a pas son territoire et le climat nécessaire à la production du coton. Elle se résigne donc à subir une perte considérable dans ses relations commerciales avec l'Angleterre, espérant bien s'en couvrir par un traité avantageux avec la France. Elle sait ou plutôt croit savoir que ses vins, ses soies et ses huiles d'olive sont absolument indispensables à notre consommation, et essaye de tirer parti de cette situation. Sa tactique est toute tracée d'avance. Elle s'efforcera de faire prévaloir le principe de droits protecteurs sur les objets de fabrication que son industrie nationale ne produit pas encore aussi bien et à aussi bon compte que l'industrie française ; elle nous accordera la franchise sur les objets qu'elle tire de l'Angleterre ; en retour, elle nous demandera des concessions sur les produits agricoles. Elle atteindra ainsi un triple but, assurer une sorte de prime à celles de ses industries, qui sont encore dans la période difficile du début, obtenir à des prix très avantageux l'importation des matières premières, qui lui sont absolument nécessaires, maintenir enfin à son profit la supériorité qu'elle a obtenue dans la balance des échanges de vin, de soie, d'huile et de mil à balais (1).

Il faut bien l'avouer, le gouvernement italien trouve

(1) Au moment où j'écris ces lignes, une dépêche de Rome nous annonce que la pierre d'achoppement des nouvelles négociations est le tarif sur les laines, les soies et les cotons. Les détails manquent encore sur les prétentions mises en avant ; mais c'est bien là une application du plan général *du combat* économique que j'ai essayé de résumer.

chez nous des alliés empressés à le servir inconsciemment. Il existe, on ne le sait que trop, toute une spéculation internationale, pour laquelle les intérêts du plus grand nombre comptent aussi peu que possible. Fièrre des millions qu'elle remue et des gigantesques affaires qu'elle brasse, elle parle haut et sait se faire écouter. Les doléances du travailleur isolé se perdent dans le fracas sonore des intérêts internationaux, et la fortune moyenne disparaît de plus en plus en France, entraînant avec elle les plus sûres assises de notre richesse nationale. Il n'est que temps d'aviser, et je suis heureux de constater que, pour la première fois, les petits intérêts, si étrangement molestés depuis quelques années, ont su se rallier, se grouper les uns aux autres et, par l'organe des Sociétés et des Syndicats agricoles, opposer une résistance énergique aux prétentions des uns, aux ambitions des autres.

IV

Quel doit être le prochain traité de commerce avec l'Italie ? C'est la question que nous devons nous poser pour conclure.

Laissons d'abord de côté les grandes et belles théories de fraternité internationale. C'est un rêve sublime, je l'ai dit, mais qu'il ne nous est pas permis de poursuivre. Respectons les sages qui en poursuivent la réalisation ; mais ne leur confions pas à cette heure triste de désordres et de luttes, le gouvernail de nos affaires.

Laissons aussi de côté toute discussion sur le libre-échange. Il est incontestable qu'en ce moment un vent de protectionisme souffle à travers le monde. On peut le regretter au point de vue des principes ; mais s'obstiner hors de propos dans un libre-échangisme de théorie serait une faute grave. L'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Grande-Bretagne elle-même ferment leurs frontières ;

fermons-les comme elle ; quand elles voudront les entrebâiller, nous entrebâillerons les nôtres ; quand elles daigneront les ouvrir toutes grandes , il sera temps alors d'ouvrir les nôtres. Jusqu'alors n'attaquons pas , je le veux bien, mais défendons-nous.

C'est dans cette voie radicale que sont entrées quelques-unes de nos sociétés agricoles. Les viticulteurs du congrès de Mâcon, la société d'agriculture de Vaucluse, et un ou deux syndicats agricoles professionnels ont demandé au gouvernement de suspendre toute négociation avec l'Italie jusqu'en 1891. A cette date, la plupart de nos traités de commerce avec les nations étrangères prennent fin(1). Nous pourrons alors refondre complètement tout notre armement économique, sans courir le risque de compromettre un intérêt général au profit d'un intérêt particulier. Nous pourrons à loisir, avec toute la maturité que comporte un pareil sujet, reprendre un par un tous les articles de nos tarifs, en discuter l'opportunité et amortir autant que faire se pourra les désastreux effets du traité de Francfort.

Cette solution n'a pas été admise puisqu'à l'heure où j'écris ces lignes a lieu la troisième entrevue entre les délégués français et italiens. Voyons sur quelles bases ils peuvent asseoir leurs négociations.

Le principe qui doit présider à la confection d'un traité de commerce est de négliger les intérêts particuliers pour s'attacher aux intérêts généraux et de conserver à la nation contractante sa supériorité sur les points où elle a l'avantage. Chaque peuple a, tant en agriculture qu'en industrie, une série de spécialités qui lui sont dictées par la nature de son sol, les habitudes professionnelles de ses travailleurs, la géographie de ses débouchés...., etc., etc.

(1) Le traité de commerce avec l'Espagne a été conclu le 11 mai 1862 ; celui avec le Portugal le 13 mai 1882 ; ce dernier est relativement le plus avantageux pour nous, ce qui n'empêche pas le Portugal de faire très bien ses affaires.

Il doit conserver avec soin ces spécialités et en maintenir la supériorité avec un soin jaloux.

C'est là, dira-t-on, un but idéal qu'il n'est pas permis d'espérer d'atteindre. Sans doute la perfection n'est pas de ce monde et qui dit traité de commerce dit par cela même concessions mutuelles. Évidemment nul pays ne peut espérer tout obtenir sans rien donner; mais il ne doit jamais perdre de vue ce que j'appellerais l'échelle de ses spécialités et proportionner les concessions qu'il fait aux avantages qu'il reçoit.

Pour appliquer ces principes au traité actuellement en question, il faudrait prendre article par article chacune des matières portées au tarif conventionnel annexé à l'instrument de 1882 et en suivre en quelque sorte l'histoire pour arriver à démontrer leur importance proportionnelle. Un pareil travail comporte une série de monographies que chaque spécialiste peut faire à loisir, mais qui ne sauraient trouver leur place dans un résumé.

Mais je me place surtout au point de vue agricole et sur ce terrain il y a une spécialité que tout le monde a déjà nommé, qui mérite à bon droit le titre de travail national et qui attend avec impatience la conclusion du traité de commerce pour savoir si elle doit espérer dans l'avenir ou voir prolonger sa détresse, j'ai nommé la viticulture.

J'ai déjà montré quelles étaient les conséquences déplorables du traité de 1882 pour nos producteurs de vins du Midi. Je ne veux point y revenir, mais qu'il me soit permis de dire qu'il n'existe peut-être pas dans l'histoire économique d'un pays un exemple plus admirable d'énergie virile et de patience que celui donné par les viticulteurs français. L'invasion phylloxérique leur a infligé des pertes incalculables. C'est quelque chose comme un abîme sans fond dont il est difficile de sonder la profondeur. Ceux qui l'ont essayé sont ressortis avec des chiffres vraiment effrayants qui varient de huit à douze milliards.

A grand'peine, au prix de luttes inouïes, de dépenses sans cesse renouvelées d'une épargne poussée jusqu'à la privation du nécessaire, nous sommes arrivés à reconstituer nos vignobles, nous touchons au but de nos efforts, lorsque sur notre propre marché, nous sommes envahis et battus par le vin étranger, et quel vin, grand Dieu !

Les représentants autorisés de l'agriculture méridionale se sont émus de cet état de choses. Ils ont fait valoir leurs justes réclamations, et leurs demandes sont empreintes tout à la fois d'une extrême modération et d'un profond sentiment d'équité. Je vais les résumer en quelques lignes empruntées aux délibérations des Syndicats agricoles des départements du Gard et de Vaucluse, et l'on verra combien les agriculteurs de nos pays méritent peu les reproches de protectionnistes à outrance et de seigneurs de la vie chère qu'une certaine école leur distribue libéralement.

Nos viticulteurs demandent donc :

1° L'égalité des droits d'entrée entre les vins italiens importés en France et les vins français importés en Italie ;

2° La limitation du titre des vins italiens à 10 degrés, titre ordinaire des vins français, la quantité d'alcool supérieure à 10 degrés devant acquitter les droits de douanes, de circulation et de consommation qui frappent les alcools étrangers ;

3° La suppression de la clause portant qu'une des nations contractantes a le droit de réclamer le traitement de la tierce nation la plus favorisée. L'insertion de cette clause reviendrait à dire que l'Italie aurait le droit, jusqu'au 1^{er} janvier 1892, de réclamer l'application du tarif avantageux consenti à l'Espagne et d'introduire ses vins, au titre de 15°9 d'alcool, sous un droit de 3 fr. par hectolitre.

Ce n'est donc ni un privilège, ni une protection que sollicitent les viticulteurs français ; c'est simplement l'égalité avec les producteurs étrangers. Ils donnent actuellement

à la consommation un vin complet, bien constitué, pur et franc, à l'excellent bouquet ; ils reçoivent en échange un vin incertain, chargé de couleur et artificiellement remonté avec de l'alcool. Ils demandent qu'on prenne pour base des négociations le type du vin naturel qu'ils produisent, et, disons-le, que produit aussi pour la plus grande quantité l'Italie. Les vins naturellement titrés à 14 ou 15 degrés sont rares dans la Péninsule. Ces vins, lorsqu'ils nous arriveront naturels, nous les recevrons toujours, parce qu'ils appartiennent à la catégorie des vins de luxe qui ne manquent jamais de débouchés.

Si j'ai insisté plus particulièrement sur la question viticole, c'est qu'elle constitue en ce moment une des plus graves difficultés de notre agriculture ; la solution présentée par nos représentants est à ce point modérée et équitable qu'il est bien difficile de lui opposer une fin de non-recevoir absolue. Mais il est d'autres produits agricoles dont j'ai donné l'énumération dans le cours de ce rapide travail et qui méritent toute l'attention des délégués français. La petite industrie agricole du mil a balais fournirait un exemple très intéressant à suivre ; j'ai déjà dit combien elle importait au paysan par le peu de terrain et de capitaux qu'elle exige. Mais ce qu'on ignore assez généralement, c'est que le balai végétal est un article d'exportation pour la Hollande et l'Allemagne, susceptible d'un grand avenir. Les Italiens le savent, et leur tarif est rédigé en conséquence. Comme pour le vin, nous avons bien le droit de demander l'égalité de traitement et un droit protecteur sur les pailles blanchies artificiellement.

Quel sera le résultat de tous ces efforts combinés ? Souhaitons que nos représentants puisent dans le sentiment de leur responsabilité l'énergie nécessaire pour résister aux pressions qui ne manqueront pas de s'exercer autour d'eux et sur eux. Le caractère de l'honorable sénateur, qui dirige les négociations de notre côté, nous est un sûr

garant de la droiture avec laquelle elles seront conduites. Mais il ne suffit pas en cette matière, où tant d'intérêts contradictoires se heurtent et s'annulent les uns les autres, d'avoir une grande habitude diplomatique et d'excellentes intentions, il faut encore savoir et vouloir. Ceci doit être l'œuvre des intéressés, il leur appartient d'éclairer leurs représentants sur les véritables besoins du pays ; de réunir les éléments d'une vaste enquête, et en dégager les résultats, et d'inspirer ainsi ces inébranlables décisions et cette constance de politique qui assurent la force et la richesse d'un pays.

Georges MAURIN.

Sarrians, 5 janvier 1888.

(4) Qu'il me soit permis de faire appel à tous les agriculteurs que la question des huiles, du mil à balai et de la soie intéresse, pour les prier de me fournir tous les renseignements utiles sur la situation qui leur est faite par les différents traités de commerce.

POÉSIE

ÉCRIT SUR UN ALBUM

Il est trois mots charmants, trois mots qui font les rêves ;
Mots sublimes, pour nous aussi doux qu'un baiser,
Murmurés par le vent, lorsqu'il va se briser
Sur les rocs, ou mourir sur le sable des grèves.

Trois mots, dans l'Océan, redits par le flot bleu ;
Trois mots qu'on lit partout sans soulever de voiles,
Tracés au ciel, là haut, en poussière d'étoiles,
Et sur la terre écrits avec le sang d'un Dieu.

Quand il ne reste rien dans une âme rebelle ;
Quand on a tant souffert que l'on voudrait mourir ;
Quand le froid égoïsme est venu nous meurtrir,
Brisant, en ricanant, notre cœur d'un coup d'aile,

Quand nos yeux sont brûlants à force de pleurer,
Quand la vie a, pour nous, flétri toutes ses roses,
Un ange vient, le soir, et, de ses lèvres roses,
Murmure bas, bien bas : « Aimer ! Croire ! Espérer !

Pâle étoile du soir, messagère lointaine
(A. de MUSSERT)

Le ciel est noir, bien noir.... Et là-bas dans l'espace
Le vent hurle, gémit, fait trembler les sapins ;
On dirait des damnés qui se tordent sur place,
Les uns géants, les autres nains. . . .

Oh ! le désert est froid, triste, plein de mystère :
Quand une branche pleure, on entend sous le bois
Un écho qui revient, doux comme une prière
Que l'on murmure à demi-voix.

De longs gémissements.... C'est l'ouragan qui passe
 Emportant les vieux troncs ; puis soudain un grand bruit :
 Alors, c'est sur l'abîme un rocher qui se casse
 Et qui s'effondre dans la nuit....

Et là-haut, dans le noir, dans l'immensité sombre,
 Un coin pur !.... Astre bleu, par la bise battu,
 Quand on pleure partout, ô toi, seule dans l'ombre
 Pauvre étoile, que me veux-tu ?

Sors-tu de terre ? Es-tu quelque âme délaissée
 Qui viens nous dire adieu pour ne plus revenir,
 Ou bien nous demander, de ta bouche glacée,
 Une prière, un souvenir ?

Viens-tu du ciel ? Es-tu cet ange aux blanches ailes
 Qui caresse nos fronts quand ils sont trop brûlants ;
 Apportes-tu l'espoir, comme les hirondelles
 En avril, portent le printemps ?

Es-tu l'amour ? Es-tu cette chose charmante
 Que nous voulons toujours pour toujours en souffrir ?
 Cet ange au regard bleu, dont la lèvre énivrante
 Dans un baiser nous fait mourir ?

Brilles-tu sur les flots, la nuit ? Es-tu l'étoile
 Qui parmi les écueils conduit le nautonnier ?
 Est-ce toi qui, du ciel, daignes guider sa voile,
 Et qu'il aime tant à prier ?

Serais-tu, par hasard, le désespoir infâme
 Qui, pour nous torturer, veille tout seul là-haut ?
 Le désespoir hideux qui prend parfois notre âme
 Et la brise dans un étai ?

.

Oh non ! peut-être es-tu quelque saphir du Gange.
 Quelque perle du ciel, diamant oublié ;
 Ou peut-être une larme, une larme d'un ange,
 Larme d'amour et de pitié !

Et toujours, dans le noir, dans l'immensité sombre
 Ce coin pur..... Astre bleu, par la bise battu,
 Quand on pleure partout, ô toi, seule dans l'ombre,
 Pauvre étoile, que me dis-tu ?

A DES HIRONDELLES

Hirondelles, venez ; venez, mes exilées ;
 Venez bâtir vos nids sous les arches du pont ;
 Venez faire oublier nos peines envolées,
 Égayer notre cœur, dérider notre front.

Venez après les pleurs, venez après l'absence ;
 Vous êtes une aurore après un triste soir ,
 Vous êtes le printemps, vous êtes l'espérance,
 Vous êtes le ciel pur après un ciel bien noir.

.

Oh ! mais pardonnez-moi, tenez, je vous appelle ,
 Je vous dis : Revenez..., et demain, quelque enfant
 Vous lancera peut-être une pierre sous l'aile
 Qui vous fera tomber, le duvet plein de sang...

Peut-être un jour de vent, de tonnerre et de pluie,
 Vous forcera de fuir, de laisser votre toit ,
 Le toit de la mansarde où votre nid s'appuie,
 Et vos petits mourront ou de faim ou de froid...

.

Oh ! venez ; la maison sans vous serait trop sombre !
 Venez autour de nous babiller tout le jour,
 Venez après l'hiver, car l'hiver c'était l'ombre ,
 L'hiver, c'était le vide, et vous êtes l'amour !

RAYMOND DE LA TOUR DU VILLARD.

VARIÉTÉ

LA MESSE DE CH. GOUNOD

DÉDIÉE A SAINTE CÉCILE

Les écrivains les plus réservés, les philosophes les plus graves étonnent notre admiration par le récit des prodiges que la musique opérait chez les anciens. Nul doute, du moins, qu'elle n'y fût consacrée à développer les plus sublimes idées de la morale et de la législation. Les préceptes les plus saints, les exemples les plus illustres, les fastes de l'héroïsme et de la religion étaient écrits en vers et chantés au son des instruments, soit que l'on n'eût pas trouvé de moyen plus efficace pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la sagesse et de la vertu, soit que l'on eût jugé nécessaire de former une langue particulière, pour exprimer, avec plus de charme, les affections vives, les grandes pensées et les sentiments profonds.

Sans avoir conservé, parmi les modernes, ce caractère de puissance et de majesté, la musique, par l'empire qu'elle exerce sur toutes les passions, mérite bien l'estime des juges expérimentés.

Combien de fois, dans les fêtes les plus augustes, n'a-t-on pas vu le dévouement et l'enthousiasme tressaillir à ses accents ? Qui n'a pas senti que sous les voûtes de nos temples, la pompe des cérémonies sacrées empruntait à la musique ses plus douces émotions ? Son charme attire un grand nombre de fidèles dans nos sanctuaires et les rend toujours chers à leur cœur. A l'encontre de ceux qui soutiennent que le plain-chant seul convient à nos céré-

monies sacrées, nous croyons à l'existence et au mérite d'une musique religieuse. Les admirables pages de Mozart, de Haydn, de Handell, ne nous semblent nullement contraires à la piété ; nous dirions même qu'elles y conduisent, et l'on pourrait leur appliquer le vers du poète : « C'est avoir profité que d'avoir su s'y plaire. »

Ces considérations nous amènent tout naturellement à entretenir les lecteurs de la *Revue* de la fête de Noël célébrée, cette année, à la basilique, avec une pompe inusitée.

Dès huit heures du matin, la grande nef et les tribunes de l'élégante église étaient occupées par une foule immense et respectueuse, avide d'entendre une œuvre dans laquelle l'art, porté sur l'aile de l'enthousiasme et de la foi, s'est élevé aux sphères de l'idéal, la belle messe de Ch. Gounod, dédiée à sainte Cécile.

Le *kyrie* est d'une inspiration aussi douce que gracieuse. C'est la poésie de la grandeur, de la prière et de la paix.

Il a été écrit avec la foi du chrétien. Le style en est simple et élevé. C'est bien celui qui convient à la supplication et qui n'a pas besoin de ces ornements parasites que l'on peut rechercher pour amuser les esprits frivoles, mais qui ne s'harmonisent nullement avec la majesté du lieu saint.

Le *Gloria* est le chant des anges sur le berceau du Christ, continué par l'Église sur son tombeau. C'est le chant de l'armée des chrétiens, sortant, avec leurs blanches tuniques, de l'onde baptismale, au matin de la nuit de Pâques, pour saluer le Christ, sorti lui-même des ombres de la mort.

C'est à ce moment que le *Gloria* était entonné par l'Évêque, ange de l'Église ; et durant plusieurs siècles, tant que les évêques furent multipliés selon l'institution primitive de Jésus-Christ et des Apôtres, eux seuls, non les simples prêtres, avaient le pouvoir de chanter le *Gloria* au Saint-Sacrifice.

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ! Nous vous louons , nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions ! » C'est au premier né d'entre les morts que les nouveaux-nés du baptême , présidés par le Pontife , leur père, offraient ces acclamations ; et ils poursuivaient en disant, du grand œuvre de la rédemption du genre humain, si pénible et si beau : « Nous vous rendons grâces, à cause de votre grande gloire, Seigneur-Dieu , roi céleste, Dieu, Père tout-puissant, Seigneur, Fils unique , Jésus-Christ, Seigneur-Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père ! » Puis, en considérant la piscine sacrée, toute remplie du sang du Christ, et recouverte de ses fumées puissantes, toujours salutaires, le peuple saint, songeant aux misères de la nature déchue, ajoutait ces paroles d'une componction sublime : « Vous qui prenez les péchés du monde , recevez notre supplication ! Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous ! » Et enfin , s'abandonnant au lyrisme d'Étienne, le martyr, et contemplant les cieux ouverts et Jésus-Christ assis dans sa gloire, le peuple chrétien poussait ce cri d'élan, dans lequel notre hymne expire : « Car vous êtes le Très-Haut Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. Amen ! »

Ch. Gounod , j'ose le dire, s'est tenu à la hauteur de cette admirable liturgie. Quelle grandeur, au début du *Gloria* , dans ce *Larghetto* , chanté par une magnifique voix de *soprano* , et accompagné par le chœur à bouche fermée ! Quelle majesté dans la réponse des masses chorales auxquelles l'orgue ajoute ses incomparables magnificences ! Quelle douceur dans ces actions de grâces au Christ pour son œuvre ; dans ces amples guirlandes de mélodie que l'instrument promène autour ! Ces phrases lentes et suaves ne vous donnent elles pas comme une vision des anges de *Fra angelico*, balancés sur leurs ailes d'or, devant le trône de Dieu, et chantant ses louanges.

Avec quelle foi superbe , tranquille , immense , sont posées ces paroles capitales : « Seigneur Dieu , Agneau de Dieu, Fils du Père ! » Comme la basse *solo* a fait ressortir ce mélodieux motif, auquel le *ténor* répond par la touchante supplication : « *Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous !* » Le *soprano* d'abord, tout le chœur ensuite, mêlant leurs agréables modulations à cette riche harmonie, produisent le plus heureux effet. Comme la musique du grand maître, enfin, supplie pieusement et noblement, comme elle chante bien le paradis du Christ, dans la fugue du *Cum sancto* : « Avec l'Esprit-Saint dans la gloire du Père ! » pour dérouler ses splendeurs, serrer ses nœuds , redoubler ses épanchements et concentrer toutes ses richesses dans l'unité. *Amen*. Dans ce chœur admirable , tout est simple , limpide , transparent, d'un dessin aisé, d'une élégance qui ne se dément jamais. Point de cris violents , point d'éclat tumultueux. C'est l'action toujours vivante, mais toujours paisible, de la prière.

Mais bientôt le ciel va descendre sur la terre ; entendez cette charmante introduction de l'orgue qui annonce le mystère de l'infini et ses clartés voilées, mais limpides : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées ! » dit avec une touchante expression , une voix de *ténor*. Considérant le Dieu qui repose en son sanctuaire par delà les étoiles , M. Gounod nous le fait vraiment entrevoir dans un chant plein de délices. C'est une apparition de l'infini. Au milieu des beautés de l'accompagnement , on entend alors toutes les voix s'écrier, dans une longue admission : *Sanctus* ; puis elles fuient et s'évanouissent , tandis que l'orgue répète la même mélodie. « *Pleins sont les cieux et la terre de ta gloire,* » reprend, pénétrée d'émotion, la voix de *ténor* ; oui, *la terre et les cieux*, répondent toutes les voix, et au milieu des splendeurs de la gloire universelle de Dieu s'élance l'*Hosanna*, qui monte dans une

acclamation générale jusqu'aux sublimes hauteurs où tout repose.

Le *Benedictus* est le plus ravissant des hymnes. Ce chant est exécuté par les premiers et deuxièmes *sopranos*, par les premiers et deuxièmes *ténors*, les premières et deuxièmes *basses*. « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur,* » dit un *soprano* à la voix séraphique; oui, qu'il soit béni, répond le chœur.

Ce *Benedictus* est d'une allure noble, ses mouvements sont libres, comme celui d'une foule de saints qui se précipitent avec respect et sans tumulte sur les pas du Christ et les baisent avec amour. Il exhale un sentiment de piété qui émeut et transporte l'âme toute entière dans un monde d'ineffable harmonie. On trouve dans la combinaison des voix, cette plénitude à laquelle il faut s'attendre, de la part d'un maître aussi savant qu'expérimenté. Richesse du style, variété des effets, tels sont les caractères de cette page magistrale.

Suaves sont les quelques mesures qui ouvrent l'*Agnus* et nous introduisent dans la salle splendide et tranquille du festin mystique. Les voix contrites appellent l'*Agneau de Dieu*, qui paraît s'abaisser du sein de l'Éternel avec la mélodie, et descendre jusqu'à notre faiblesse. Qu'il est petit, qu'il est triste le monde auquel vient s'incorporer un Dieu ! Le *ténor* solo appelle encore l'*Agneau de Dieu* dans les brisements, les affections et les espérances. Par une cadence habile il ramène le premier chant. C'est enfin le tour du *soprano*, qui supplie l'*Agneau de Dieu* d'écouter sa prière, et le chœur redit une troisième fois le premier thème avec des accents de supplication épanchée. Toutes les voix alors demandent la paix et le font avec une grâce et une onction qui va droit à l'âme. L'orgue palpite encore et dit aussi : *pacem* et c'est la fin de la messe et de cette œuvre remarquable.

Notre analyse a pu faire voir quelques-unes des magni-

ficences de la messe de Ch. Gounod, mais nos éloges, si grands qu'ils soient, n'ont pu qu'en donner une bien faible idée. Nous sommes sûrs cependant, d'interpréter la pensée de tous ceux qui l'ont entendue en signalant la noblesse de l'inspiration, la pompe et la majesté de certains morceaux, le soin et le bonheur avec lesquels le compositeur a su toujours mettre en harmonie l'expression musicale de chaque partie de la liturgie et le sens des paroles sacrées.

Maintenant, nous ajouterons que, si l'on consulte le bon sens, la musique religieuse est celle qui fait naître en notre âme cette émotion intime, tendre, fervente qui donne le désir et la faculté de prier ; celle, en un mot, qui peut s'associer à une prière. Il y a des harmonies si pures, qu'on est disposé à prier, dès qu'on les entend ; il y a des harmonies si suaves, qu'on croit prier lorsqu'on les chante. C'est bien là, l'impression que nous avons eue, en écoutant la partition dédiée à sainte Cécile. Ses chants portent au recueillement et élèvent l'âme à Dieu. La tâche était difficile pour notre chère Maîtrise épiscopale et M. Bellivier, son maître de chapelle ; il faut dire à leur louange, qu'ils l'ont remplie noblement. Leur succès a été un vrai triomphe.

Les libres-penseurs s'efforcent vainement d'arracher les âmes au sentiment du divin ; il suffit d'une belle occasion, comme celle de *Noël*, pour qu'elles leur échappent et s'abandonnent tout entières au charme de l'inspiration religieuse. Pendant que l'assistance était dans le ravissement, nous admirions en silence la puissance et la grandeur de l'art religieux. Nous nous rappelions, en écoutant cette belle musique, si bien comprise par les fidèles, nous nous rappelions la grande parole de Tertullien, bien souvent citée : L'âme humaine est naturellement chrétienne.

Le chanoine VEISSIERRE.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 1^{er} janvier 1888.

Dans la célèbre allégorie d'Homère, les Prières boiteuses occupent, comme on sait, le dernier rang du défilé. Si les lecteurs veulent bien le permettre, nous adopterons le même ordre pour les Vœux qui aux yeux de beaucoup d'Anciens compétents se confondaient, ou presque, avec les Prières. Place à la Reconnaissance. Oui, merci à vous tous qui avez soutenu la *Revue du Midi* de vos encouragements et de vos sympathies. Quand elle vint au monde les prévisions pessimistes ne manquèrent pas, non plus que les critiques, critiques généralement inspirées par la bienveillance. Vous ne lui en avez pas moins accordé votre appui moral ; vous avez été indulgents pour ces imperfections qu'on reconnaissait naguère, ici même, avec tant d'esprit et de bonne grâce. Ainsi, la première année s'est écoulée sans encombre. Une année, c'est bien peu, direz vous. Sans doute, mais combien de ministères, y compris celui de M. Tirard, seraient heureux de vivre aussi longtemps ! Et puis, grâce à vous, chers lecteurs, l'année nouvelle s'annonce sous de meilleurs auspices. Recevez donc les remerciements de tous ceux qui s'efforcent de rester fidèles à la devise de la *Revue* : Etre utile à tous, ne nuire à personne. Recevez aussi leurs vœux de bonne année. Comme patriotes et comme chrétiens nous avons tous bien des souhaits à formuler. Dans notre Midi si ravagé, si profondément atteint par la crise actuelle, il y a de grandes et innombrables souffrances qu'on désire-

rait voir sinon disparaître, au moins, perdre de leur intensité. Dans chaque foyer, dans chaque presbytère, où l'on fait bon accueil à la *Revue*, bien des prières doivent monter en ce moment vers le ciel. Que Dieu les exauce toutes, qu'il écarte les malheurs redoutés, qu'il réalise toutes les espérances.

Aussi bien, nous sommes forcément modestes dans nos demandes. Ce commencement d'année est si peu rassurant et si sombre ! On n'entend parler que d'inventions meurtrières, de rassemblements de troupes et de bruits de guerre. Le sinistre grand homme qui domine notre époque doit être satisfait. L'ère du fer « bat son plein » et périodiquement les peuples entrevoient « l'ère de sang » dans leurs rêves.

D'un point de l'univers, cependant, mais d'un seul, nous arrive un peu de lumière et de joie. Au Vatican on n'entend que des paroles de conciliation et de paix et ces paroles prononcées par un vieillard prisonnier ont un retentissement dans le monde entier. Ce serait le moment d'exhumer des livres et des journaux, où elles dorment, les vieilles tirades et les lourdes antithèses de Joseph Prudhomme ou de son successeur M. Homais. Qui n'a entendu parler de la fraternité universelle, des bienfaits de la Révolution et du rôle néfaste de l'Eglise ! Or, qu'arrive-t-il ? Comme témoignage de fraternité les peuples échangent quotidiennement des diatribes par l'intermédiaire de leurs journalistes, en attendant d'échanger des obus. Ce qu'on a appelé « les bienfaits » de la Révolution se résume dans une banqueroute qui éclate à tous les yeux.

Au contraire, tous les peuples du monde acclament le Pape comme leur Père, — bonne manière d'entendre la fraternité, — et ils reconnaissent en lui le représentant du droit et de la paix. Voilà comment Léon XIII venge l'Eglise de toutes les calomnies dont elle a été l'objet. Vous con-

naissez cette belle peinture des catacombes, où le Christ est représenté sous la figure d'Orphée charmant les bêtes féroces par les accords de sa lyre. Le Vicaire du Christ aussi est un Orphée. Il charme par la douceur de sa parole les Léviathans prêts à se ruer les uns sur les autres. Qui sait s'il ne les désarmera pas un jour ?

Les fidèles de la ville et du diocèse de Nîmes ont pris part à ces belles fêtes. Leur exposition figure avec honneur dans les salles du Vatican, et s'il faut en croire un pèlerin étranger à notre région, elle frappe l'attention des visiteurs par sa variété et son bon goût. Nous enregistrons ce succès avec bonheur. Il est glorieux pour notre diocèse d'être associé, dans d'aussi brillantes conditions, aux manifestations de la piété catholique ; il est flatteur pour nous tous de pouvoir mêler notre voix, si faible soit-elle, à l'immense concert de bénédictions et de louanges qui de toutes les parties de la terre s'élève vers Léon XIII.

Tandis que les souhaits de bonne année, les congratulations officielles et les compliments plus ou moins sincères s'exprimaient sous toutes les formes, la mort n'oubliait pas son œuvre.

Elle vient de frapper M^{me} Fontan, atteignant ainsi d'un double deuil, à bref intervalle, M. le Président du Tribunal de Nîmes.

Pendant la première semaine de janvier elle enlevait à la haute société de Nîmes M^{me} de Castelnau et M^{me} Girard si remarquables par la distinction de leur esprit et le don de charité qu'elles possédaient à un si rare degré.

Enfin, un des plus anciens académiciens de Nîmes, M. Ginoux, a succombé sous une cruelle maladie. C'était un fin lettré, très aimé de ses confrères, que tous ceux qui l'ont connu regretteront vivement

C. DELFOUR.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Marquis d'Aubais.

A la célébrité — locale, bien entendu, — de l'histoire Ménard s'en rattache une autre plus modeste, celle de son fidèle collaborateur, Charles de Baschi, baron, puis marquis d'Aubais. Son nom est certainement connu de tous les lettrés, mais bien des particularités de sa vie privée et littéraire appartenaient encore au domaine de l'érudition : aussi faut-il savoir gré à M. Prosper Falgairolle d'avoir mis en pleine lumière ce modèle des bibliophiles et publié sa curieuse correspondance. Il l'a fait dans une notice, trop courte pour ses lecteurs, mais conçue avec méthode et rédigée dans un style simple et facile qui donne un attrait de plus à cette intéressante étude (1).

Charles de Baschi, né le 20 mai 1686, au château de Beauvoisin, était fils du baron d'Aubais et d'Anne de Boisson. Son père était parti pour Genève l'année précédente, acceptant courageusement l'exil qu'imposait à sa conscience l'édit de révocation, et sa mère, qui était venue chercher un refuge auprès de sa sœur Olympe, femme de Louis de Génas, mourait bientôt après des suites de ses couches. Le jeune orphelin, après avoir fait ses études à Toulouse et à Paris, prit part, comme mousquetaire, à la campagne de 1705 ; mais le métier des armes ne pouvait convenir à ce savant précoce qui avait commencé, « dès l'âge de sept ans, à ramasser des livres. » Il était riche maintenant et seul au monde, il avait payé au pays et au roi sa dette de gentilhomme ; il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui, à se marier et par dessus tout à collectionner : c'est ce qu'il fit consciencieusement jusqu'à l'âge de quatre-vingt onze ans.

Le château d'Aubais, forteresse féodale du XIII^e siècle, fut transformé par lui en demeure princière ; l'architecte Dardaillon y construisit même un escalier superbe, décrit par Ménard, et qui subsiste encore, seul vestige de tant de richesses. Mais ses grandes et belles salles ne pouvant suffire aux 20.000 volumes et manuscrits que possédait déjà le marquis d'Aubais, il fit construire, vers 1733, un bâtiment spécial pour les recevoir. Seulement, tandis que la bâtisse traînait en longueur, les livres arrivaient de tous les points de l'horizon et s'entassaient dans les coins, sans pouvoir être classés ni consultés. Ce provisoire dura sept ans. Il faut posséder soi-même une bibliothèque passablement grande et l'avoir démenagée plusieurs fois pour se faire une idée de son désespoir. Hélas ! s'il avait pu prévoir que, quelques années après sa mort, des bandes révolutionnaires raseraient ses tours et saccageraient en une journée, l'œuvre de sa fortune et de sa vie ! Les bibliothèques publiques de Nîmes et de Montpellier et quelques particuliers, dit M. Falgairolle, recueillirent un certain nombre de volumes. J'en veux aux autorités de notre ville de n'avoir pas confisqué à temps la collection tout entière : elles avaient bien mis les scellés sur la mienne ! Mais la République, « qui n'avait pas besoin de chimistes, »

(1) *Le marquis d'Aubais célèbre érudit au XVIII^e siècle et ses lettres autographes inédites*, par Prosper Falgairolle. — Clermont-l'Hérault, Saturnin Léotard, libraire, 1887, in-8°, 3 fr. — Se trouve chez Catelan et Gervais-Bedot, libraires à Nîmes.

se passait encore mieux de bibliothèques : elle laissa piller. Il est vrai que dans ces masses égarées, instruments aveugles des grandes revendications, il se trouve toujours des gens clairvoyants qui pensent que, s'il est bon de brûler, il est meilleur de prendre, et tout n'a pas été perdu. Toutefois, comme on sait que l'héritière du marquis avait déjà vendu une partie de ses trésors, lorsque je vois sur mes rayons quelques ouvrages, épaves de ce grand désastre, reconnaissables à leurs dos fleuronés de l'écu à bande de sable, il m'est doux de savoir qu'ils n'y sont pas venus par l'intermédiaire de ces étranges colporteurs.

Le marquis d'Aubais a collaboré aux principaux ouvrages d'érudition de son temps. *L'Histoire du Languedoc* et celle de *Nîmes*, la *Gallia Christiana*, l'*Antiquité expliquée*, les *Monuments de la Monarchie française*, etc.; cependant il n'en a laissé aucun lui appartenant en propre, sauf la *Géographie historique* et un grand nombre de généalogies de familles méridionales.

Les *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, qu'on lui attribue généralement, seraient plutôt l'œuvre de Ménard, paraît-il; mais ce qu'on ne saurait lui contester, ce sont ses *Lettres* aux Doms Vaissette, de Vic, de Montfaucon, Bourotte, à François Séguier et à tant d'autres savants de son époque. Il faut lire cette correspondance pour se faire une idée de l'homme et de la passion de toute sa vie. N'y cherchez point des nouvelles de la Cour et de la ville, les bruits de guerre ou de paix : ici nous vivons dans un monde à part de science et de recueillement. Il s'agit des ouvrages qui vont paraître et dont le marquis guette les volumes l'un après l'autre. Les bons Pères, transformés en commissionnaires en librairie, sont priés d'aller et de retourner chez MM. de Tournes, de Bure et Vincent, pour hâter les envois. Séguier, établi à Vérone, chez le marquis Maffei, a les mêmes fonctions pour la Péninsule. Pas un moment de lassitude dans cette chasse incessante aux livres, à peine une allusion rapide à leur cherté. Croit-il devoir annoncer à ses amis le mariage de sa fille cadette ? il fait suivre la nouvelle d'un mot charmant, parti du cœur, « tout est assorti chez les époux, l'âge et le bien et ils se conviennent parfaitement : il n'y a que moi qui perds un bibliothécaire. »

En résumé, si certains écrits du marquis d'Aubais laissent à désirer comme style et comme méthode, ce qui restera de lui c'est, au témoignage de ses contemporains, sa réputation de profond érudit, son goût éclairé pour les livres, son amour des longues et fructueuses recherches; c'est, alors que la noblesse consommait sa ruine en jetant au vent les débris de sa fortune, d'avoir consacré la sienne à créer une collection, « trésor des belles-lettres du Languedoc, » d'y avoir lui-même puisé à pleines mains et de l'avoir ouverte généreusement à tous. Ceci est plus méritoire que l'on ne pense : Les Mécènes doctes et millionnaires sont plus rares que les Virgiles.

C^{te} E. DE BALINCOURT.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie GÉRAIS-BEDOT, place de la Cathédrale.

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX ROYALISTE

(1814-1848)

INTRODUCTION

La vie que ces *souvenirs* retracent en partie est celle d'un nimois, M. Coulange, qui s'éteignait modestement, il y a quelques années, dans une localité voisine de sa ville natale.

Ainsi qu'on le verra, il avait pris une part active aux luttes ardentes dont le département du Gard avait été le théâtre pendant les *Cent Jours*, la Restauration et le règne de Louis-Philippe.

En 1875, lorsque je le connus, cet ancien volontaire royal, ce *miquelet*, exerçait dans un village des Bouches-du-Rhône, à Fontvieille, la pacifique profession de pharmacien. C'était alors un vigoureux vieillard, nouveau comme un chêne et portant allègrement ses quatre-vingts ans passés. Sous une écorce un peu rude il cachait un grand fond de bonté; il donnait ses remèdes plus souvent qu'il ne les vendait, aussi n'était-il guère plus riche que les malheureux qu'il secourait.

Par un phénomène assez ordinaire aux hommes de cet âge, il y avait chez lui comme une résurrection des souvenirs et des impressions que lui avaient laissés les choses de sa jeunesse, et il se plaisait à rappeler avec une

étonnante précision les événements lointains auxquels il avait été mêlé. C'était le sujet habituel de nos conversations.

Il m'arrivait parfois, après avoir écouté ses récits, de les résumer en quelques lignes, respectant scrupuleusement les faits et les appréciations, m'efforçant même de reproduire les expressions, lorsqu'elles avaient un cachet personnel ou une valeur significative. Je n'ai eu ensuite qu'à réunir et coordonner ces notes prises au jour le jour, à supprimer des redites, à élaguer des détails insignifiants ou trop intimes. Mon rôle a été celui du greffier qui écrit la déposition d'un témoin.

Telle est l'origine de ces *souvenirs*, qui ne sont qu'un écho, mais un écho fidèle.

M. Coulange n'ignorait pas le travail auquel je me livrais; il l'approuvait et m'avait autorisé à le livrer à la publicité.

Déjà, de son vivant, ces notes ont été communiquées à M. Ernest Daudet, qui n'a pas dédaigné d'y puiser plus d'un épisode intéressant pour son beau livre sur la *Terreur Blanche*. Bien que tout ce qui pouvait servir à l'histoire semble ainsi en avoir été extrait, il n'est pas tout à fait inutile de les imprimer en entier aujourd'hui.

Ce n'est pas sans raison, que nous recherchons si avidement, sur chaque époque, les correspondances privées, les mémoires, qui replacent les faits dans leur véritable milieu, nous les montrent, non pas toujours tels qu'ils se sont passés, mais tels qu'ils ont apparu, et nous les expliquent en nous initiant aux pensées, aux sentiments, aux passions des contemporains, auteurs ou témoins des événements. D'une relation de quelques pages se dégagera quelquefois une impression juste; tel détail microscopique, telle anecdote particulière, qui n'avait pas trouvé place dans l'œuvre de l'historien, jettera un rayon de lumière sur une période restée obscure. C'est ainsi

que ces feuilles contribueront peut-être à dissiper une des légendes qui encombrant notre histoire, la légende de 1815.

Elles peuvent encore offrir un autre intérêt ; car, en même temps qu'elles mettent en relief une figure d'autrefois, un type disparu, elles révèlent une nature singulière, et bien méridionale, excessive, passionnée, mais loyale et généreuse.

Tout cela suffirait à justifier cette publication, si elle n'était avant tout un hommage rendu à la mémoire d'un homme de cœur.

Fernand DAUDET.

I

Je suis né à Nîmes en 1793, en pleine Terreur.

Mon père était armurier et dirigeait une salle d'escrime. J'ai donc été élevé au milieu des armes, et, depuis mon enfance, j'ai eu pour elles un penchant, qui, joint à ma nature violente, m'a entraîné plus tard à bien des fautes et attristé mes vieux jours de plus d'un remords. Tout petit, mon père me mit un fleuret à la main, et je fus bientôt son meilleur élève.

Je me soumis sans peine à la conscription, si redoutée pendant les dernières années de l'Empire. Mais il n'en fut pas de même de mes parents, royalistes ardents, doublement désolés de donner leur fils et de le donner à Bonaparte.

En 1814, j'étais sergent-major dans un régiment d'artillerie à pied. J'assistai à la bataille de Toulouse. Nous étions placés sur une hauteur en face de l'armée anglaise. Je me rappelle que les Écossais de Wellington gravissaient la pente, sous notre mitraille qui les écrasait, et venaient

se faire tuer jusque sur nos canons ; nous les hachions à coups de sabre et les assommions avec nos écouillons.

A l'abdication de l'Empereur, il y eut en France une immense débâcle et un immense soulagement. Tout se débâta. Sans attendre d'être licenciés, sous-officiers et soldats s'empressaient de rentrer chez eux. J'arborai une énorme cocarde blanche sur mon bonnet de police et me mis en devoir de regagner Nîmes par étapes. En passant à Carcassonne, je me fis prêter par un ami de mon père une somme assez ronde, qui me permit de finir gaiement mon voyage. Partout les soldats retournant dans leurs foyers étaient accueillis, entourés ; partout ce n'étaient que démonstrations de joie et fêtes bruyantes. On mangeait, on buvait ensemble, on s'embrassait, sans se connaître, pourvu qu'on portât les mêmes couleurs.

II

Le retour de Napoléon, en 1815, surprit les royalistes du Midi et les plongea dans une véritable consternation, tandis que les bonapartistes et les hommes de 93, faisant cause commune, affichaient hautement leurs espérances. A Nîmes et à Montpellier, la majorité de la population, sincèrement attachée aux Bourbons, répondit avec empressement à l'appel du duc d'Angoulême, qui vint de Bordeaux organiser la résistance au nom du roi. Aux troupes de ligne restées fidèles et aux bataillons de la garde nationale sur lesquels on pouvait compter on adjoignit des corps spéciaux de volontaires royaux levés à la hâte et recrutés surtout parmi les anciens soldats. Je fus naturellement des premiers qui se présentèrent, et on m'enrôla avec mon grade dans une compagnie entièrement composée de Nimois, sous les ordres du capitaine Chas et du lieutenant



Sauboul, mort depuis, général, aux Invalides. Chacun de nous ayant repris son ancien uniforme, artilleurs, fantasins, sapeurs du génie se coudoyaient dans nos rangs, qui offraient ainsi un singulier coup d'œil.

On nous expédia à Pont-Saint-Esprit, lieu de formation de l'armée royale, où nous fûmes armés et placés dans le corps de volontaires commandé par le colonel Magnier. Notre colonel nous quitta bientôt et fut détaché sur la rive droite du Rhône pour y tenir en respect les partisans de l'Empereur, pendant que le prince avec le gros de l'armée opérait sur la rive gauche.

La campagne s'annonçait comme devant être heureuse. Les populations étaient pour nous. Les troupes bonapartistes se repliaient. Nous les joignîmes au pont de la Drôme, qu'elles s'efforcèrent de défendre avec de l'artillerie. Le combat s'engagea à coups de canon ; mais de part et d'autre les canonniers tiraient à toute volée, sans pointer leurs pièces, de sorte que les projectiles passaient trop haut pour atteindre personne. Le pont fut enlevé à la baïonnette, sous une vive fusillade, par deux compagnies de voltigeurs du 10^{me} de ligne et deux compagnies de volontaires, dont la mienne. Le général Develle dut se retirer, abandonnant près de 1.500 prisonniers et plusieurs canons.

Ces succès furent de courte durée. Un peu au delà de Valence nous fûmes obligés de rétrograder à notre tour, devant le général Grouchy, jusqu'à La Palud, où une capitulation fut signée entre le baron de Damas et le général Gilly, qui avait occupé Pont-Saint-Esprit et nous fermait la retraite.

Le duc d'Angoulême aurait pu s'échapper, rallier avec une escorte dévouée le corps du général royaliste Ernouf et gagner ensuite Marseille. Mais il préféra, malgré nos vives instances, partager notre sort jusqu'au bout. Au mépris de la convention, il fut retenu prisonnier à Pont-St-Esprit et ne fut relâché que sur l'ordre de l'Empereur

après six ou sept jours de captivité. Nous apprîmes plus tard qu'il avait pu s'embarquer à Cette sur un brick norvégien ou suédois.

D'après la capitulation, les volontaires royaux devaient se disperser et rentrer librement chez eux; des feuilles de route leur furent données. Mais ils furent désarmés, poursuivis, traqués, maltraités. Le bruit se répandit bientôt que les premiers qui s'étaient présentés à Pont-Saint-Esprit, se rendant à Nîmes, avaient été assassinés ou n'avaient échappé qu'à grand'peine à la mort.

J'étais avec Reboul, le poète, un de mes amis d'enfance, alors âgé de dix-neuf ans. Nous résolûmes de faire un détour et de passer par le Vivarais. Notre projet était de nous rendre par des routes peu fréquentées au village de Blauzac, à quelques kilomètres d'Uzès. J'y connaissais de braves gens qui nous auraient donné asile.

Nous avions presque atteint notre but, lorsque, en approchant d'Arpaillargues, hameau situé entre Uzès et Blauzac, nous apercevons sur la porte d'une ferme, non loin de la route, un homme qui nous fait signe d'approcher. Il nous apprend que, la veille, plusieurs de nos camarades ont été assaillis sans provocation et sans défense dans les rues d'Arpaillargues, puis massacrés et horriblement mutilés. Comme tous les volontaires royaux, nous portons une cocarde blanche au chapeau, et, bien en évidence sur le côté gauche de la poitrine, une grande fleur de lys en drap rouge. Nous arrachons ces emblèmes compromettants et nous nous jetons rapidement dans un chemin de traverse.

Nous passons bientôt auprès d'une autre ferme. On nous appelle encore. Mais suffisamment renseignés sur les dispositions des habitants nous nous contentons de presser le pas. Un paysan armé d'un fusil et suivi de deux gros chiens sort de la maison et s'élance sur nos traces. Que faire ? Sans armes, puisqu'on ne nous a laissé que nos

sacs de soldats, nous ne pouvons que fuir à toutes jambes, et, lorsque celui qui nous poursuit nous a perdus de vue, nous nous jetons sous un petit pont, où nous restons blottis, retenant notre souffle. L'homme passe sans nous voir; l'un des chiens avance la tête sous le pont : je me tiens prêt à l'étrangler au premier grognement; mais il se contente de nous flairer et rejoint son maître.

Souvent, Reboul et moi nous sommes rappelé cette alerte et la nuit qui l'a suivie et que nous avons passée dans les montagnes, au milieu des bois, sous une pluie torrentielle. Nous aimions à reprendre un à un tous les incidents de notre voyage : ce feu de charbonniers trouvé à demi-éteint, auquel nous avons pu nous sécher un peu et ranimer nos membres engourdis par le froid; notre arrivée à Uzès, où nous tombons, au point du jour, mourants de fatigue et de faim, chez des protestants exaltés qui nous vendent, au poids de l'or, un morceau de pain; la traversée de la ville que nous faisons cachés dans une charrette de paille procurée, moyennant six francs, par le maréchal-des-logis de gendarmerie lui-même; la rencontre, près du pont de Saint-Nicolas, de deux gendarmes, qui veulent nous arrêter, parce que quelques gouttes de vin ont taché nos feuilles de route juste à la place du timbre impérial et outragé ainsi le nouveau gouvernement.

Enfin nous sommes en vue de la Tour Magne. Mais là nouveau danger. On nous dit que des postes de gardes nationaux armés occupent les avenues de la ville, et, de concert avec la lie de la population, arrêtent, maltraitent et dépouillent les volontaires royaux qui rentrent. Au chemin d'Uzès, plusieurs volontaires ont été grièvement blessés; d'autres ont été chassés entièrement nus dans la campagne. On nous fait contourner la ville à travers les vignes et les vergers d'oliviers jusqu'au Mas-du-Diable. Mais, à la descente de l'Enclos-Rey, près des moulins à vent, il faut nécessairement passer devant un poste rem-

pli de soldats et de fédéralistes, parmi lesquels se trouve un certain Imbert, dit La Plume, brigand de la Vaunage, scélérat de la pire espèce, bien connu à Nîmes par ses méfaits, tué plus tard à coups de fusil près de Saint-Césaire après les *Cent Jours*. Quelques camarades, qui se sont joints à nous, s'arrêtent à ce seul nom de La Plume et n'osent plus avancer. Mais moi, à cette époque, je ne doutais de rien. J'ordonne aux autres de filer rapidement pendant que j'entrerais dans le poste. J'entre en effet, et m'adressant à La Plume, je lui demande hardiment du feu pour allumer ma pipe. Le bandit voit tout de suite à qui il a affaire ; il me lance un formidable coup de poing. Je m'esquive au plus vite sans riposter et nous sommes tous hors d'atteinte avant que le poste ait eu le temps de revenir de sa surprise et de prendre les armes.

III

On sut bientôt à Nîmes que les soldats du duc d'Angoulême, les *miquelets*, comme on les appelait par dérision, étaient revenus. On continua à les pourchasser et à les traquer dans leurs maisons, sous les yeux de l'autorité indifférente ou complice.

Un sergent-major du 63^e de ligne, en garnison à Nîmes, avait dit qu'il voulait ma tête et qu'il l'aurait.

Une nuit, il vient avec d'autres sous-officiers pour m'arrêter. Réveillé en sursaut, je saute à demi vêtu sur mon tromblon, où j'avais bien mis une poignée de balles. Mais ma mère se jette à mes genoux, me conjure de fuir. Mon père me désarme. Je m'évade par le toit, j'arrive en m'accrochant aux gouttières jusque dans une maison voisine, où on me reçoit. On m'habille, on va chercher une voiture, on m'y jette et on m'emporte sur Montpellier.

Les fugitifs de La Palud qui n'avaient pu rentrer dans leurs foyers ou qui avaient été obligés de les quitter, s'étaient retirés près de Montpellier. Il y avait dans cette ville un comité royaliste, dont je fis partie. Les nôtres étaient disséminés dans les environs, à Villeneuve-les-Maguelonne, à Mauguio et sur toute la côte d'Agde aux Saintes-Maries, se cachant dans les landes et les marais, pour échapper aux colonnes mobiles qu'on lançait sans cesse à leur poursuite. Les plus hardis ne craignaient pas de se montrer à Montpellier, dont les habitants étaient restés ouvertement fidèles au roi. J'y venais souvent recruter des volontaires parmi les Nimois qu'on y envoyait pour former les colonnes mobiles. Je les faisais désertir, je les enrôlais et les armais chez un armurier nommé Malafosse, ami de mon père. J'organisai ainsi tout une compagnie nimoise.

Nous nous tenions, comme je l'ai dit, le long des côtes, toujours traqués, toujours en éveil, vivant comme nous pouvions, couchant à la belle étoile, nourris par les paysans et les pêcheurs. A Villeneuve, on coupait l'orge et le blé à peine mûrs, on les triturerait immédiatement et on en faisait du pain, que nous mangions au sortir du four.

La direction des départements du Midi avait été confiée par Louis XVIII au duc d'Angoulême. Le prince, réfugié en Espagne, avait nommé commissaires extraordinaires au nom du roi MM. de Calvières, de Bernis et de Montcalm, qui, la nuit, venaient par mer, dans de simples barques de pêcheurs, nous apporter des nouvelles et des instructions. Le matin, au milieu de nos étangs, nous faisons la prière en commun et nous entonnions notre chant de guerre composé sur l'air de Richard par Dangé, musicien de Nîmes. Le voici :

Loin de sa belle France,
Un roi puissant languit ;
Son serviteur gémit
De sa cruelle absence.

Si d'Angoulême était ici
Mon cœur n'aurait plus de souci.
O France, ô ma patrie,
Que devient ton honneur,
Quand on te sacrifie
Au Corse usurpateur ?

Pour une cause impie
On veut armer nos bras ;
Préférons le trépas
A cette ignominie.
Louis, tu reçus notre foi ;
Crions toujours : « Vive le roi ! »
Dans ce moment de crise,
Quel que soit notre sort,
Voici notre devise :
« Les Bourbons ou la mort ! »

Malgré toute notre énergie, après plusieurs mois de cette vie, notre position n'était plus tenable et le découragement commençait à se mettre dans nos rangs, quand arriva la nouvelle de la bataille de Mont-Saint-Jean. Il se produisit aussitôt un mouvement général. Nos bandes se rassemblèrent et se portèrent sur Montpellier avec M. de Montcalm débarqué à Aigues-Mortes depuis quelques jours. Les fédéralistes et les colonnes mobiles essayèrent d'abord de nous barrer la route, mais ils lâchèrent pied au premier coup de feu. Il y avait parmi eux un mulâtre qu'on avait fait capitaine, à cause de son acharnement contre nous. Il s'enfuit comme les autres. On le poursuivit à travers champs, et, malgré les cris de « Vive le roi ! » qu'il poussait en courant, une décharge le jeta par terre.

A Montpellier on nous reçut à bras ouverts et on arbora immédiatement la cocarde blanche. Mais au lieu de s'emparer de la citadelle où la garnison s'était retirée, on nous fit faire des promenades dans la ville avec force fleurs de lys et drapeaux blancs, et, sans s'occuper davantage de

l'ennemi qu'on laissait derrière soi, on décida de marcher sur Nîmes le lendemain. La compagnie nîmoise devait former l'avant-garde.

Nous partîmes, en effet, à l'heure dite. Mais à peine étions-nous arrivés au pont de Castelnau, à une lieue de Montpellier que nous fûmes atteints par un cavalier portant une cocarde tricolore. — On parlait déjà de lui faire un mauvais parti, lorsque cet homme nous cria qu'il était un ami, qu'il venait nous avertir que le général Gilly avait occupé la ville et que l'armée royale, au lieu de nous suivre, s'était enfuie en désordre. Ce n'était que trop vrai. Le général Gilly était arrivé de Nîmes dans la nuit avec toutes les forces dont il pouvait disposer, c'est-à-dire le dépôt du 13^{me} de ligne, trois escadrons de chasseurs et sept ou huit cents paysans fanatiques de la Vaunage plus ou moins bien armés. Au petit jour, il s'était glissé, sous la protection des canons de la citadelle, avait rallié la garnison, occupé d'abord les faubourgs et chassé enfin de la ville les soldats de la cause royale.

Ces nouvelles nous jetèrent dans une grande perplexité. Devant nous s'étendait la contrée de la Vaunage dont les habitants en armes nous attendaient prêts à nous écharper. Il n'y avait qu'un parti à prendre, quelque dangereux qu'il fût : revenir en arrière, traverser Montpellier et rejoindre le corps de M. de Montcalm. Notre compagnie forte d'environ cent hommes se fractionna en trois groupes. L'un fit le tour de la ville par le nord et parvint à se sauver après avoir été vivement pourchassé. L'autre passa hardiment sur l'esplanade devant la citadelle, dont les canons ne tirèrent pas ; quant au troisième, qui ne se composait que d'une quinzaine d'hommes, j'en pris le commandement et le ramenai tout droit dans la ville. Les rues étaient entièrement désertes, toutes les portes et les fenêtres fermées ; les habitants s'étaient cachées sans prendre le temps d'enlever les drapeaux blancs qui pavoisaient leurs mai-

sons. Nous traversâmes toute la ville sans rencontrer d'obstacle et sans brûler une amorce. Mais à la porte St-Guillem nous tombâmes sur un poste de fédérés et de soldats du dépôt du 13^{me} de ligne. Nous prîmes position derrière une grande fontaine qui se trouvait là, et le feu commença aux cris de « Vive le roi ! » de notre côté, de « Vive l'empereur ! » de l'autre. Les fédérés ne valaient pas grand'chose et les soldats n'étaient que des conscrits. Celui qui faisait tout le mal était un vieux sergent, grand coquin à trois chevrons et à moustache grise, qui tirait comme un enragé et se cachait derrière une charrette pour recharger son arme. Une balle, qui ricocha sur la roue de la charrette, lui traversa le ventre ; il tomba en travers de la route. Il était temps ! Le combat avait duré plus d'une demi-heure ; nous n'avions plus de cartouches. Deux des nôtres avaient été blessés ; l'un était Combes, tailleur de Nîmes, qui avait une balle dans la cuisse et perdait beaucoup de sang. A nos cris de « Vive le roi ! » un bon vieux parut tout joyeux à sa fenêtre, en face de nous, entouré de deux jeunes filles. Une balle mal dirigée l'atteignit et je le vis s'affaisser entre ses enfants. Le coup, à en juger par la position, dut venir des nôtres et nous fûmes les auteurs involontaires de cet affreux malheur, comme il s'en produit trop souvent dans les guerres civiles.

Le sergent mort et nos munitions épuisées, nous faisons le mouvement de croiser la baïonnette, bien que nos fusils soient dépourvus de cette arme, et nous nous élançons sur les fédérés et les conscrits qui s'écartent stupéfaits et nous laissent passer.

Mais voilà que des chasseurs du 10^{me} se mettent à notre poursuite. Nous fuyons dans toutes les directions. J'entraîne avec moi Combes, qui court malgré sa blessure. Derrière les casernes, un mur se présente. Je fais passer mon blessé par dessus et je saute après, juste au moment où un chasseur me porte un coup de sabre qui s'abat sur

la crête du mur. Nous nous sauvons dans la campagne et nous continuons notre course folle, nous jetant dans les champs de blé quand la respiration nous manque, et reprenant ensuite de plus belle jusqu'à ce que nous ayons dépisté notre ennemi.

Vers le milieu de la nuit, nous arrivons près de Mauguio, où nous rencontrons un poste de pêcheurs. Les pêcheurs, à cette époque, étaient tous bons royalistes. On nous accueille, on nous prépare une excellente soupe de poissons, et, en guise de dessert, on nous annonce que les volontaires royaux échappés de Montpellier, réunis sous les ordres du capitaine Achard, doivent le lendemain tenter un coup de main sur Aiguesmortes.

La ville, loin de se défendre, nous accueillit avec joie. Comme forces militaires, il n'y avait qu'une compagnie peu nombreuse avec un officier que nous retinmes prisonnier. Notre butin se composa de deux canons et de quelques armes, que nous nous partageâmes. Une vieille coulevrine du temps de François I^{er} fut hissée au sommet de la Tour Constance ornée d'un magnifique drapeau blanc.

De là, nous nous rendîmes à Beaucaire, où s'était formé un rassemblement royaliste de sept à huit mille hommes. Le chevalier de Barre, maître de camp, protestant, mais bon royaliste, avait été nommé chef de cette petite armée. Nous avons amené les deux canons trouvés à Aiguesmortes. Avec l'aide de M. de Préville, j'en fabriquai un troisième d'une vieille pièce qui avait éclaté vers le bout et que nous sciâmes; mais le respect de la vérité m'oblige à confesser qu'il ne put jamais partir. On nous distribua des armes et de grandes gibernes à baudriers noirs de fabrique anglaise. Six ou huit cents fusils avaient été fournis aussi par les Anglais; la plupart étaient hors de service, quelques-uns même n'avaient pas de chien.

Quand on apprit à Marseille la défaite de Waterloo, la

population se souleva. Le colonel Magnier, qui, malgré la parole donnée, avait été arrêté à Orgon et interné au Château-d'If, fut rendu à la liberté. Le général Loverdo lui donna deux pièces de canon et quelques artilleurs avec lesquels il vint à Tarascon. Dès que je connus son arrivée, j'accourus auprès de lui et nous organisâmes une compagnie d'artillerie.

Je pris part à l'expédition que les chefs de l'armée royale, maîtres de Beaucaire et de Tarascon, concertèrent dans le but de délivrer Château-Renard et Avignon des fédérés qui s'y trouvaient. Elle se réduisit à une simple promenade. Nous partîmes à onze heures du soir et nous marchâmes toute la nuit ; mais nous n'allâmes pas jusqu'à Avignon, qui avait été évacué le jour même et avait spontanément fait flotter le drapeau blanc. La ville de Château-Renard ne se défendit pas ; les fédéralistes s'étaient portés sur la route de Noves ; deux coups de canon suffirent pour les mettre en déroute. Malheureusement des excès furent commis à Château-Renard ; il y eut quelques déprédations et quelques vengeances. Je me rappelle avoir vu la boutique d'un chapelier qu'on venait de saccager : les chapeaux jetés par les fenêtres s'en allaient à la dérive dans le ruisseau.

Partout les passions populaires étaient excitées au plus haut point ; les Cent Jours avaient réveillé tous les ressentiments que la Terreur avait laissés au fond des cœurs et qui ne s'étaient pas manifestés en 1814. A Tarascon, comme dans tout le midi, l'exaltation était à son comble. La populace, apprenant que quelques républicains de Fontvieille, gravement compromis dans les crimes de la Révolution et dans les derniers événements, avaient été arrêtés et allaient être conduits au Château, accourut en masse sur le *Cours* pour les lapider au passage. Quand les charrettes contenant les prisonniers, au nombre d'une douzaine, parurent, elles furent assaillies d'une grêle de cailloux et de tessons de

bouteilles. Sur l'une d'elles se trouvait un vieux terroriste de Fontvieille, qui s'était acquis une terrible réputation sous le surnom de *l'Archevêque*. Son fils, garçon d'une vingtaine d'années, qui suivait à pied le convoi, se jeta sur son père pour le couvrir de son corps. Ému de ce spectacle j'appelai à moi quelques artilleurs ; le sabre à la main, nous écartâmes la foule et nous eûmes la satisfaction de sauver ces malheureux, non sans recevoir quelques horions. Le portier du Château ne partageait pas sans doute nos sentiments de pitié, car il ne se décidait pas à ouvrir malgré nos coups répétés et les vociférations de la foule, que nous avions toutes les peines du monde à contenir. La porte s'ouvrit enfin et je poussai vivement *l'Archevêque* et les autres sous le guichet, qui se referma. Je bousculai peut-être un peu ces pauvres diables, mais c'était pour leur bien et ils ne durent pas m'en savoir mauvais gré.

Lorsque l'armée de Beaucaire reçut l'ordre de partir pour Nîmes, je n'y tins plus. Je courus me joindre à elle, abandonnant Magnier qui me le reprocha plus tard.

Après un engagement sans importance avec les fédéralistes à la montée de *Vie-Blanche*, on avait parlementé et un armistice avait été signé pour attendre la solution de Paris. On ne se mit en route que lorsque le rétablissement de la monarchie fut proclamé.

Comme l'avant-garde (c'était toujours la place que je préférais) approchait de Nîmes, elle rencontra la musique de la ville toute composée de coquins, qui avaient eu l'impudence de venir au devant de nous en jouant l'air de *Vive Henri IV*. Nous criâmes aux musiciens de se taire, en nous amusant à les coucher en joue. Il fallait les voir courir !

Deux jours avant notre arrivée, la population de Nîmes s'était portée sur les casernes où le 13^e régiment de ligne et quelques artilleurs s'étaient barricadés après le départ du général Gilly. Des coups de fusil furent échangés ; il y

eut des morts et des blessés des deux côtés. Les soldats capitulèrent et sortirent de la caserne. Mais la foule, qui était exaspérée, se rua sur eux ; il y eut une trentaine de soldats tués ou blessés. Le reste de la garnison se retira à Pont-St-Esprit. Le surlendemain je pus voir encore dans la cour de la caserne le cadavre d'un capitaine d'artillerie qui s'était attardé pour sauver les armes et les effets militaires que les soldats voulaient briser ou jeter dans les puits.

En arrivant, je courus embrasser mon père et ma mère, que je n'avais pas vus depuis plus de deux mois. Je les trouvai attablés avec une douzaine de voisins ou amis appartenant au culte protestant, qu'ils avaient réunis chez eux, afin de pouvoir les protéger à l'occasion. Je félicitai mon père de son heureuse inspiration et invitai nos hôtes à porter la santé du roi, ce qu'ils firent aussitôt.

IV

L'entrée de l'armée royaliste ne mit pas fin à l'agitation qui régnait à Nîmes. Derrière elle venait un ramassis de tout ce que les départements du Gard et des Bouches-du-Rhône comptaient de vagabonds, de déclassés, de gens sans aveu, n'appartenant à aucun parti, mais toujours prêts à se ranger du côté du plus fort pour augmenter le désordre et abuser de la victoire. Dans la ville même la fermentation des esprits s'expliquait facilement. La Révolution avait fait tomber sur l'Esplanade près de cent cinquante têtes, sans parler des quatre ou cinq cents victimes de la bagarre de 1790 ; elle avait laissé bien des orphelins, ruiné bien des familles. La plupart des auteurs de ces crimes étaient restés impunis et jouissaient tranquillement du fruit de leurs rapines sous les yeux de ceux qu'ils avaient

dépouillés. Beaucoup avaient gardé le pouvoir jusqu'à la première Restauration et l'avaient ressaisi pendant les Cent Jours; il leur avait suffi pour cela de courber l'échine devant l'Empereur comme ils l'avaient fait jadis devant la Société Populaire. Cette réapparition des hommes de 93 exaspéra leurs victimes. Il y avait aussi des haines particulières, des inimitiés d'homme à homme; l'occasion était bonne pour les satisfaire. Enfin, parmi les volontaires royaux eux-mêmes, beaucoup avaient été cruellement maltraités au retour de La Palud; ceux qui avaient échappé aux guet-apens de Pont-St-Esprit, d'Euzet, d'Arpaillargues, conservaient le souvenir des dangers courus, auxquels leurs camarades avaient succombé. Quelques-uns d'entre eux étaient de simples paysans, des hommes grossiers, jetés brusquement dans une vie toute nouvelle, irrités par les souffrances et les privations subies pendant trois mois, échauffés par une lutte qui menaçait encore de se prolonger longtemps, puisque le général Gilly, réfugié dans les Cévennes, faisait ouvertement appel à la plus horrible guerre civile.

Qu'avait-on à opposer à ce déchaînement de passions? Rien. Il n'y avait plus d'administration, plus de police, plus de force armée régulière. La plupart des fonctionnaires de l'Empire avaient quitté leur poste ou n'y étaient restés que pour soutenir la lutte jusqu'au bout, contre toute raison et contre toute espérance. Le gouvernement royal non encore universellement reconnu n'avait pu les remplacer. Dans ces conditions toute action de l'autorité publique était impossible; toute force sociale avait disparu. Nos chefs, M. de Bernis et le général de Barre, s'épuisaient en exhortations qui n'étaient guère écoutées et en ordres souvent méconnus.

En l'absence de tout pouvoir local et de toute force publique, les honnêtes gens de chaque quartier s'entendirent pour prévenir, dans la mesure du possible, les plus

graves désordres. Aidés de la plus grande partie de l'armée royaliste, ils s'efforcèrent de contenir les perturbateurs, mais ils ne purent les empêcher de commettre de regrettables excès. On parvint à sauver l'intérieur de la ville, où il y eut très peu de brigandages. Il n'en fut malheureusement pas de même des faubourgs écartés, où, la surveillance étant moins rigoureuse et les secours plus difficiles, on pilla les maisons de plusieurs bonapartistes ou fédérés que leur rôle militant ou l'ardeur de leurs opinions avaient signalés. Nous avions beau nous multiplier, nous ne pouvions être partout.

Ce qui prouve d'ailleurs que ces actes criminels n'étaient pas des représailles politiques imputables aux royalistes nimois, c'est qu'ils atteignirent parfois les partisans les plus dévoués des Bourbons. Ainsi on ravagea l'habitation de M. Vincens-Mourgue, riche négociant protestant, dont le fils avait suivi le duc d'Angoulême comme volontaire. Prévenus trop tard, nous ne pûmes que sauver, au péril de notre vie, un coffre-fort très lourd que l'on croyait plein d'or et où l'on ne trouva, lorsqu'on l'ouvrit à la Mairie, que de la monnaie de billon. Dans notre lutte contre les brigands, je fus légèrement blessé d'un coup de baïonnette à la tempe gauche.

Nous fûmes plus heureux pour le magasin d'un riche bijoutier, M. Portefaix, qui avait été dénoncé aux pillards non par ses opinions politiques, mais par l'espoir d'un large butin. Nous arrivâmes assez tôt et rien ne fut touché.

Pendant que je m'occupais ainsi à défendre les autres, une bande de gueux envahit la boutique de mon père et la détruisa complètement. Ma mère accourue au bruit fut renversée d'un coup de poing et foulée aux pieds. Mon père n'eut pas le temps de descendre du premier étage où il se trouvait; en un tour de main tout fut enlevé, jusqu'aux fusils en réparation, dont nous fûmes obligés de rembourser la valeur aux propriétaires. Évidemment ces

voleurs étaient étrangers à la ville et au parti royaliste.

M. de Calvières avait été nommé préfet provisoire du département du Gard, par M. de Bernis, commissaire du duc d'Angoulême. Dès le lendemain de notre arrivée, il s'occupa avec le général de Barre d'épurer l'armée royaliste, afin de constituer une sorte de garde nationale. Tous les étrangers en furent exclus avec soin et reçurent l'ordre de quitter immédiatement la ville. M. d'Anglas fut nommé colonel et M. Baragnon major. Avec les hommes qui avaient servi et qui par conséquent avaient la notion de la discipline et des devoirs militaires, on fit un régiment de garde nationale et deux compagnies d'artillerie. Mais ces cadres, ainsi remplis à la hâte, contenaient encore quelques mauvais éléments. De plus, à côté de ces troupes régulières, se constituèrent en corps indépendants, en dehors de toute autorité, deux compagnies fortes ensemble de cent cinquante hommes environ, qui prirent avec ostentation le titre de *bataillon des miquelets*. L'un des capitaines, Jacques Dupont, dit *Trestaillons*, refusa d'entrer avec sa compagnie dans les cadres de la garde nationale. Ses hommes y furent incorporés cependant quelques jours après et lui-même fut cassé ; mais il n'en continua pas moins à porter le titre et l'uniforme de capitaine.

Trestaillons était un paysan sauvage. Comme il partait pour rejoindre l'armée du duc d'Angoulême, un de ses voisins avait fait feu sur lui, puis était venu couper au pied ses vignes et ses olliviers. Quand Trestaillons revint après les Cent-Jours, le voisin courut à lui les bras ouverts, mais l'autre, « Vaï-ten » lui cria-t-il et il le tua d'un coup de fusil. A ma connaissance c'est le seul meurtre que Trestaillons ait vraiment commis de ses mains ; mais il est certain que ce misérable fit beaucoup de mal : ainsi il poussa à l'assassinat des prisonniers qui furent massacrés à Uzès. Il allait avec sa bande dans les châteaux et

les fermes rançonner les propriétaires et les cultivateurs aisés, en les menaçant de pillage et d'incendie. C'était un scélérat, ce n'était pas un royaliste.

Dès le début, on voulait l'arrêter, mais on n'osait pas à cause de sa troupe de brigands et d'une partie de la population qu'il s'était attachée par ses démonstrations exagérées de royalisme. Quand l'autorité fut un peu mieux établie, au mois d'octobre, elle crut pouvoir se débarrasser de lui. J'assistai à son arrestation. Ce fut un événement. On fit prendre les armes à la garde nationale : on me posta sur le boulevard avec une pièce de canon chargée à mitraille et suivie de sa prolonge. Certainement je n'aurais pas fait tirer sur le peuple ; mais l'effet fut bon néanmoins, puisque Trestaillons arrêté au sortir d'un café fut immédiatement mis en voiture et transporté à Montpellier, sans que personne bougeât.

Traduit en cour d'assises il fut acquitté, parce que le jury n'eut pas le courage de le condamner. D'autres, au contraire, qui étaient innocents, ont été exécutés ; c'est ainsi que Servan, un honnête homme, a été guillotiné à la place d'un autre. C'est la justice des révolutions.

(A suivre)

PHILOSOPHIE ET RELIGION

— Se posséder soi-même dans la lumière de l'esprit et de la paix du cœur me semble le bien le plus rare et le plus désirable. Il faut moins qu'une passion violente, moins qu'un grand revers ou une grande douleur, il suffit d'une affaire qui nous inquiète, d'un travail qui nous absorbe, d'une idée fixe, d'une vive image, d'une contradiction, d'un malaise, d'un souffle, d'un rien, pour le ravir au plus grand nombre. Plusieurs ont passé leur vie à défendre leur liberté, celle d'autrui, les libertés publiques, tous les genres de liberté, qui n'ont possédé qu'à de rares intervalles la liberté d'esprit.

Ni la beauté, ni la raison ne nous appartiennent en propre ; elles sont prêtées, l'une pour un temps et à un petit nombre, l'autre à toute âme humaine. L'aveu tacite, mais formel, de cette dépendance c'est la modestie, sans laquelle ni la beauté n'est toute belle, ni la raison toute raisonnable.

— M^{me} de Tencin est née, dites-vous, et elle a résidé vingt ans dans ce château, au sommet de ce rocher. Je regarde au lieu que vous m'indiquez : c'est pour la première, ce sera pour la dernière fois. Ma curiosité est satisfaite : mon cœur n'était pour rien dans ma curiosité. Conduisez-moi dans ces jardins de Beauregard où Massillon priait, rêvait, se recueillait, sous ces allées de Germigny où Bossuet conversait et méditait tour à tour, j'aurai de la peine à m'arracher de ces lieux si pleins de grands et doux souvenirs. J'y laisserai quelque chose de mon âme : mon désir ne s'éteindra point de les revoir et de les visiter

encore. Jamais je n'ai vu se dresser de loin la vieille tour de la cathédrale de Meaux sans un respect et une émotion bien dûs au souvenir du génie, de l'éloquence et de la pensée.

— Beaucoup de grandes et belles âmes ont demandé à Dieu cette suprême faveur, qu'après les orages d'une vie laborieuse et agitée il leur accordât quelques jours de solitude pour se préparer à paraître devant lui : on compte celles qui l'ont obtenue. Ce qu'a été pour elles un temps si court et si précieux, quelles pensées, quels sentiments l'ont rempli, le saurons-nous jamais, et pourrions-nous assez bien remplacer leur témoignage par nos hypothèses ? Quelle conversation avec Dieu faite d'éclans, de regrets, d'humilité, de foi, d'espérance, de désirs d'autant plus ardents qu'ils étaient plus près d'atteindre leur objet ! Quelles pensées soudain redressées après quelles déviations, soudain achevées après quel long et laborieux enfantement, poussées à quelle profondeur après s'être traînées longtemps à la surface, éclairées de quelles intuitions à l'approche de la grande lumière ! Comme tout cela ressemble peu à nos pensées obscurcies par tant d'ombres, rétrécies par tant d'intérêts et de passions ! Non, le monde ne connaîtra jamais, et peut-être il ne comprendrait pas ces entretiens où le monde n'avait plus de part.

— Notre raison est ainsi faite, et Dieu y a si bien marqué son empreinte, qu'elle s'étonne d'être dans le temps. Les meilleurs esprits ont je ne sais quelle secrète tendance à supprimer ses limites et à le confondre avec l'éternité.

— *Temps, Éternité*, deux mots qu'on prend souvent l'un pour l'autre, tellement tous deux se pénètrent dans l'homme qui tient au temps par sa vie mortelle, à l'éternité par sa raison.

— Nous nous disons jeunes ou vieux par rapport au peu d'années que nous avons vécu : il n'est point de vieillesse au regard des années éternelles.

— C'est moins l'éternité qui nous étonne et nous embarrasse que le temps, c'est moins ce qui est primitif, absolu dans nos pensées que ce qui, en elles, varie, s'écoule et nous échappe. Ce que nous cherchons dans le phénomène ce n'est point le phénomène, c'est la loi ; ce n'est point ce qui passe, c'est ce qui demeure.

— Vous avez découvert, à force de patientes recherches, de subtiles analyses, cinq ou six contradictions (il vous plaît de les nommer des *antinomies*) permanentes, surprenantes, irréductibles. C'est bien peu, croyez-moi, il y en a davantage : le monde en est plein, il en est fait. Votre esprit de même ; car s'il les découvre grâce à son rapport avec l'infini, il ne les explique point : sa limite l'en empêche. La contradiction qui vous fait douter de Dieu et de la raison ne se voit si bien qu'en nous : nulle part l'union des deux inconciliables, le fini et l'infini, n'est si étroite que dans les profondeurs de notre être. Lequel des deux nierez-vous sans vous nier vous-même tout entier !

— Si l'on me demandait de quelle École je veux être, de celle où la pensée va sans cesse grandissant et élevant tout le reste à sa suite, ou de celle qui, abandonnant chaque jour une vérité, livre peu à peu tout l'empire aux sens, je n'hésiterais pas à me ranger du côté de la pensée, sûr que je serais de triompher tôt ou tard avec elle. La vérité n'a jamais manqué d'adversaires, elle ne connaît pas de vainqueurs.

— On peut être idéaliste au point de ne croire qu'à son esprit et pas du tout à son corps, encore moins au corps et à l'esprit des autres. Dans cette solitude profonde on pense, comme il est naturel, des choses extraordinaires. Ce qui me surprend, c'est qu'on songe ensuite à communiquer ces pensées à d'autres esprits, car il n'en est point, — à se servir pour cela de la matière, car elle n'existe pas.

— Tous croient en Dieu, car aucun n'a jamais dit : ma

vérité. Mais ils ne savent pas moins que l'esprit humain est faillible, car ils ne cessent de dire : ma pensée, ma philosophie.

— Où l'on ne discute pas du tout, la vérité sommeille, elle est sans influence. Où l'on abuse de la discussion, la vérité est trop souvent stérile. Où l'on discute avec autant de conscience que de convenance, dût-on ne consentir que des trêves, la vérité agit suivant sa nature, elle se développe, elle vivifie, elle engendre. L'ardeur de la discussion importe moins d'ailleurs que l'objet de la discussion. Discuter sur la nature de l'âme, sur ses attributs, sur ses rapports avec Dieu, sur la raison, la liberté, la grâce, ou discuter pour ravir à l'âme tout attribut, tout avenir, toute réalité, n'est point du tout une même chose. On pardonne volontiers quelques excès de plume ou de parole à ceux dont les polémiques nous découvrent des titres nouveaux de noblesse, de grandeur, d'immortalité. Mais quelle excuse possible pour ceux qui dépensent, quelquefois durant une vie entière, toutes les forces de leur esprit à nous prouver qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a nulle part nul esprit, et que bêtes, nés de bêtes, nous finirons comme la bête !

— Vous cherchiez en vain sur les plus hautes cimes de l'intelligence les causes de leur soudain changement, et pourquoi ils ne pensent plus comme ils pensaient. Descendez, descendez encore, et des régions supérieures que bouleversent les grandes tempêtes, abaissez-vous jusqu'à ces courant voisins du sol, et que détermine le souffle léger de l'opinion ou la brise caressante de la flatterie... : vous y êtes.

— A peu de chose près, leur pensée était juste avant qu'on l'eût contredite, mais ce peu de chose qu'ils se sont obstinés à défendre étant devenu pour eux le principal a corrompu tout le reste.

— Le chef d'une école ou d'une secte, sa conception au

début lui eût-elle semblé inépuisable, si sa vie est un peu longue, finit par se trouver à l'étroit dans sa propre pensée. A plus forte raison ses disciples qui n'ont que le choix de briser le cadre du maître ou de s'y emprisonner. Celui de l'Eglise est autrement large. Pensées et penseurs ont pu s'y mouvoir à l'aise depuis dix-huit siècles, et il en naît tous les jours qui s'y développent librement. Quelle pensée vraie pourrait n'avoir point sa place dans le sein de la vérité ! Les limites ne commencent que quand on en veut sortir.

— Il n'y a point de mal, dites-vous, à l'origine, et l'homme n'est point naturellement mauvais. Mais n'est-ce pas un mal très réel que l'homme puisse devenir mauvais, et que ses semblables puissent le corrompre !

— S'ils ne disent rien de l'amour de Dieu pour ses créatures, leur théodicée est incomplète. Leur philosophie exposée à toutes les chutes, incapable d'achever, dans toute la rigueur du terme, une seule de ses théories. S'ils en traitent, mieux ils en parleront plus ils se rapprocheront du Christianisme : ce qu'ils ne veulent pas, et en quoi ils se montrent très peu philosophes.

— J'ai cherché longtemps comment je pourrais bien devenir libre-penseur, sans que ma pensée cessât de dépendre uniquement de la vérité, je n'ai trouvé qu'une voie, mais elle est sûre : c'est de ne rien ambitionner, de ne rien désirer de ce que donne les hommes, pas même la plus légère caresse du souffle populaire, *popularis auræ*.

— Cléon attend pour paraître en public dans l'église de sa petite ville, qu'il y vienne plus d'hommes qu'on n'en voit à l'heure présente. On n'en est pas encore au chiffre qu'il s'est fixé, mais on en approche ; le jour où on l'atteindra, Cléon n'hésitera pas à se montrer devant tout le monde ce qu'il est au fond du cœur depuis assez longtemps. Oronte est dans les mêmes dispositions que Cléon, et Timagète ne pense pas autrement qu'Oronte et Cléon.

Ils sont dix ou quinze dans la petite ville, peut-être davantage, qui s'attendent ainsi, sans le savoir, les uns les autres. Ensemble ils feraient un assez beau chiffre, bien supérieur à celui que Cléon s'est fixé. De grâce qu'une personne charitable en souffle un mot à l'oreille de Cléon, d'Oronte ou de Timagène.

— Se préoccuper des choses religieuses, discourir et s'agiter à leur occasion, n'est pas un signe certain qu'on en soit pleinement détaché.

— Qui ne voit dans l'Église qu'un moment, un point, une tache, s'y absorbe et finit par douter; qui voit l'ensemble et la suite sentira sa foi s'affermir. Quelle plus grande merveille qu'un tout harmonieux, vivant, immortel, formé des éléments les plus sujets à la corruption! Rien de plus fragile que les parties, rien de plus solide que le tout. Un germe de mort est déposé dans chaque atome de ce corps immense, le corps lui-même vit s'affermir, grandit: c'est Dieu qui l'anime.

— Il faut, pour soutenir dignement la cause de la religion par ses discours et par ses écrits, unir le savoir à la charité. Le petit nombre de ceux qui l'ont bien défendue possédaient l'un et l'autre à un degré éminent. Peut-être même la charité est-elle plus nécessaire que la science: les vérités chrétiennes ne sont si bien démontrées que par les vertus chrétiennes.

— Je ne désespère point de résoudre une à une, jusqu'à la dernière, les objections soulevées contre le christianisme par ses adversaires de tous les temps, et, en particulier, par les savants et les philosophes modernes. Vous savez si elles sont nombreuses, et si chaque jour en voit naître de nouvelles. Encore quelques années de ce rude labeur, et ce sera, je l'espère, chose faite. Je n'aurai plus qu'à me reposer dans la sécurité d'une foi inébranlable, dans la paix d'une conscience sûre d'elle-même.

— Voilà une route bien longue et bien difficile: on peut

mourir avant de l'avoir parcourue. Permettez que je vous en indique une plus courte.

— Très volontiers.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Pouvez-vous bien me poser cette question !

— Croyez-vous qu'il est le Dieu infiniment bon, qu'il est toute bonté, tout amour.

— Si je ne le croyais pas, je ne croirais pas en Dieu.

— Que cet amour n'a point de limites ?

— Il le faut, si Dieu est infini.

— Eh bien, creusez cette pensée et faites-en sortir toutes les pensées qu'elle renferme ; ne la ménagez pas, ne craignez pas de l'épuiser. Elle vous conduira plus directement au but que toutes vos recherches. Elle ne permettra point que vous vous arrêtiez avant d'être arrivé au christianisme, qui, vivant de la plénitude de la vie, n'a jamais dit à l'amour divin : « ici est ta limite ; — ici tu dois t'arrêter ; — il n'est pas dans ta nature d'aller plus loin. »

— Les mystères de la foi étonnent et repoussent d'autant moins qu'on creuse davantage l'idée d'Infini et que, d'un cœur plus pur, d'un esprit plus droit, on se place plus résolument en sa présence. A la fin, les plus profonds sont ceux qui attirent davantage : il semblait autrefois que la raison ne pût, à aucun prix, s'en accommoder, et maintenant c'est par eux que la raison retourne à la foi. Les si vers de Polyeucte se lisent alors dans l'ordre inverse, et les deux derniers, qu'on proclamait impénétrables, éclairent divinement les quatre autres dont on avait à peine effleuré le sens :

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers,
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effet de cet excès d'amour,
Veut pour nous, en victime, être offert chaque jour.

CORNEILLE.

— Les hommes qui se comprennent le plus facilement sont ceux dont l'esprit est parvenu à la même hauteur, et qui voient des mêmes sommets les vérités et leur suite. Ce parfait accord est assez rare, nous n'espérons pas qu'il devienne jamais universel. Heureusement l'élévation des sentiments peut suppléer à celle de l'esprit, et le plus grand nombre en est capable. Où les pensées ne concordent pas, le cœur affaiblit les dissonances, souvent même il les supprime.

— L'idéal du bonheur n'est ni derrière nous, ni devant nous, il est en nous. Il n'appartient pas plus au passé qu'à l'avenir : il est le bien de notre âme.

— Mais satisfaits du présent, comptant peu sur l'avenir, volontiers nous louons le passé. Ne sachant où placer l'idéal dont la pensée nous obsède nous le confions à cette portion du temps sur laquelle le temps et la fortune n'ont plus aucun pouvoir.

— Supposons un instant le christianisme épuisé, tari : le lit de son grand fleuve est à sec, pas une goutte d'eau dans ses moindres affluents. Le monde entier, sans exception d'un seul homme, d'une seule âme, a cessé de croire à lui et à sa divinité. Mais le monde a gardé de la civilisation tous les progrès matériels, l'imprimerie, la vapeur, l'électricité, la poudre à canon, la dynamite, les machines qui centuplent la force n'importe où elle s'applique, la puissance d'édifier et, en regard d'elle, une puissance égale sinon supérieure de détruire. L'homme a gardé sa double nature, l'énergie de ses passions accrue par l'habitude des jouissances, ses desirs aiguës par des excitations incessantes. La multitude a gardé sa crédulité, sa mobilité, son envie ; un trop grand nombre leur dénuement absolu et leur haine.

A l'heure même où tous, grands et petits, s'efforçaient avec un redoublement d'ardeur généreuse ou de sauvage énergie, de gravir les mêmes sommets, d'atteindre aux

mêmes biens, la seule force qui fit équilibre à cette impulsion irrésistible, effrayante, a cessé d'agir : elle n'est plus. Voyez d'ici l'humanité lancée à toute vitesse avec un modérateur tout puissant, si celui-ci lui fait défaut, s'il s'arrête ou se brise, quelles secousses d'une incomparable violence, et bientôt après quelle catastrophe !

Où chercher pour s'appuyer sur elle, comment retrouver, dans ce conflit soudain des intérêts et des passions, des ambitions et des convoitises, une nature primitive que le christianisme assurément n'a point détruite, mais dont il a peu à peu diminué les imperfections, affaibli ou corrigé les mauvais instincts, refoulé l'égoïsme, adouci la brutalité, qu'il a rendue capable d'une civilisation où le progrès de l'âme (œuvre impossible avant lui, difficile même avec lui) fit équilibre jusqu'à la fin au progrès matériel, où l'homme sentit croître sa modération avec ses jouissances, l'énergie de son dévouement avec la facilité de ses plaisirs, où il fût plus humain à mesure qu'il devenait plus riche, plus respectueux des droits et de la liberté du faible, à mesure qu'il devenait plus fort, où.....

Non, l'absurdité d'une telle supposition suffit à en démontrer le néant. Non, nous n'avons besoin de regarder au lit du fleuve : ses eaux n'ont pas baissé, car ses rives n'ont pas cessé de se couvrir de moissons et de fleurs. Les vertus chrétiennes partout épanouies font assez voir que le christianisme n'est pas près d'abandonner le monde.

— On comble les vides et on charme les tristesses de la vie, dans la jeunesse par les rêves, plus tard par les souvenirs, en tout temps par la pensée, celle des autres ou la sienne, la lecture ou l'étude.

— « Donnez-moi un souvenir, pensez à moi. » On ne dit pas : « Aimez-moi, » l'usage n'est pas ainsi et souvent l'on n'oserait. Il est plus simple et plus digne de demander la pensée : on sait bien quelle ne viendra pas sans un peu d'affection.

—Admirable économie de la pensée humaine qui ne cesse point de tenir la vie pour chose courte et fragile, et qui, dans cet instant reconnu fugitif, dispose le présent de mille manières, se souvient avec regret des longues heures perdues dans le passé, multiplie pour l'avenir les projets et les espérances.

—Le simple fidèle ne sait pas toutes les raisons de sa foi, mais il sent les rapports avec ce qu'il y a de meilleur et de plus noble en lui, avec toutes les puissances de son cœur et de sa pensée. Les démonstrations des savants et des sages s'ajoutent à cette démonstration intérieure, elles ne la remplacent pas.

—Les hommes travaillent, s'agitent, se tourmentent, surtout en vue de l'idée que d'autres auront d'eux. Cette idée d'une idée est leur grande préoccupation, l'objet de leurs continuels soucis. Les plus décidés matérialistes ne sont pas les moins sensibles à l'estime, à la renommée à la gloire; ils se nourrissent de ces idées, ils s'en font un doux spectacle, ils vivent, quoiqu'ils en aient, dans le monde de l'esprit. Les hommes sincèrement religieux, les philosophes ne négligent pas non plus les jugements humains, mais ils demandent d'abord à leur conscience ce que Dieu pense d'eux et de leur vie. La réponse, si elle leur est favorable, leur tient lieu de tous les autres jugements et, au besoin, elle les en console.

—Ce qui passe et s'écoule, tout entier, sans retour, ne saura jamais qu'il passe et que quelque chose demeure. Le premier qui a dit : *Tout passe, tout s'écoule*, a affirmé le rapport étroit de sa pensée avec ce qui ne passe point : il a affirmé la raison et Dieu.

C.-C. CHARAUX.

LES LIVRES SAINTS

ET

LA CRITIQUE RATIONALISTE

Avec la publication de la *Vie de Jésus*, l'exégèse est entrée, en quelque sorte, dans le domaine des connaissances usuelles. Il n'est guère d'esprit cultivé qui ne soit familiarisé avec les noms de MM. Renan, Soury, Réville, et qui ne se soit livré, sous leur direction, à la critique des Livres Saints. Les *Revue*s à la mode accueillent avec joie les prémices de leurs ouvrages et, comme, en revanche, elles ferment obstinément leurs colonnes aux exégètes chrétiens, tant protestants que catholiques, maint honnête homme s' imagine que le rationalisme triomphant a ruiné chez les croyants jusqu'à la velléité de la résistance. Le Christianisme leur paraît agoniser sous les coups répétés de ses adversaires.

En fait, l'exégèse chrétienne est trop longtemps restée lettre morte pour le public intelligent, livré sans défense à la fascination qu'exercent les talents incontestables mis au service de l'incrédulité. Jusqu'ici, c'était à des ouvrages très élevés, à des mandements, à des publications trop spéciales qu'il fallait aller demander les éléments de ces réfutations qu'Edgar Quinet nous défait de produire. Encore devait-on se plier à des méthodes peu familières aux gens du monde et se perdre dans des études appro-

(1) *Les Livres Saints et la Critique rationaliste*, par M. l'abbé F. Vigouroux, directeur de Saint-Sulpice, 3 vol., 2^e édition, Paris.

fondies et stériles dont on se rebutait bien vite pour retourner aux productions charmeresses de l'école rationaliste. L'exégèse chrétienne dédaignait-elle de condescendre, dans une œuvre de vulgarisation, à la portée d'un public léger et versatile? Toujours est-il qu'on attendait depuis 40 ans, depuis M. Glaire, l'ouvrage qui devait venger les Livres Saints des attaques de leurs adversaires. Et précisément cette période marque le déchaînement le plus hardi de l'esprit d'impiété en Allemagne et en France.

Un directeur de Saint-Sulpice, M. l'abbé Vigouroux, déjà connu par d'importantes publications exégétiques, a voulu combler cette lacune. Non content de répondre aux objections passionnées des grands docteurs du rationalisme, de leurs élèves allemands et de leurs vulgarisateurs français, l'auteur catholique développe le cycle des attaques dirigées contre le Christianisme depuis ses origines. Il nous fait assister aux assauts successifs, toujours terribles et toujours repoussés, de l'impiété contre la Bible. Son livre est comme un long bulletin des victoires de l'Église.

Notre intention n'est pas de promener les lecteurs de la *Revue* à travers la bataille engagée entre la révélation et ses adversaires de dix-neuf siècles. Plus d'un serait blessé du déchaînement de tant de blasphèmes insoupçonnés, et le narrateur se ferait difficilement pardonner un indiscret coup d'œil sur les laboratoires sataniques. Qu'importent les noms des vaincus si l'Église triomphe! Quelle confiance, à défaut de foi, ne puise-t-on pas dans le spectacle grandiose des ruines laissées par l'écroulement de toutes les entreprises tentées contre la Bible par l'intelligence et la raison de dix-huit siècles. Et pourquoi les rationalistes d'aujourd'hui ne suivraient-ils pas dans l'abîme les rationalistes d'hier, précipités par les rationalistes de demain? Car le Philosophisme comme la Révolution, sa sœur, dévore ses propres enfants, et c'est plaisir de voir chaque chef

d'école réfuter les doctrines et les hypothèses de ses prédécesseurs avec une érudition, une science et un bon sens qui ne laissent à peu près rien à ajouter aux défenseurs de l'orthodoxie.

Depuis que l'Église subit les assauts de l'Incrédulité, la tactique de celle-ci a varié maintes fois. Le sol de l'histoire reste jonché de vieux arguments, comme de machines de guerre hors d'usage délaissées pour des appareils perfectionnés et plus meurtriers. Avant même la venue de Jésus-Christ, les païens avaient dirigé leurs critiques contre la Bible et les Juifs déjà répandus dans le monde romain. Ceux-ci confondus tout d'abord avec les premiers chrétiens ne tardèrent pas à devenir leurs dénonciateurs acharnés. Ils joignirent leurs efforts à ceux des rhéteurs païens qui prirent en main la défense des vieilles religions polythéistes contre la révolution chrétienne. Les philosophes de l'époque, Celse, Lucien, Porphyre..... furent les docteurs spirituels des croyances et des institutions dont les empereurs, établis en bras séculier, se constituaient les défenseurs temporels. Du choc de ces éléments jaillit la violence des persécutions, raison suprême des gouvernements aux abois. Cette période judéo-païenne de l'exégèse anti-bibli-que se poursuivit à travers quatre siècles jusqu'à Julien, neveu de Constantin, qui, dans un effort violent et court contre le Christianisme, mit au service du polythéisme expirant la double puissance de son pouvoir impérial et de son esprit.

Pendant que les empereurs interdisaient au Christianisme l'accès du monde païen, se développait au sein de la communauté chrétienne cette inquiétude d'esprit qui pousse l'homme à la recherche de la nouveauté. Dès l'aube de notre ère, les Gnostiques cherchaient à concilier la Bible avec les philosophies mystiques de l'Orient. Pendant de longs siècles leur doctrine polymorphe subit maint avatar, pour s'éteindre enfin dans le sang des derniers Mani-

chéens, des Cathares, et des Albigeois. Seuls les Vaudois subsistent et vont, par dessus le moyen-âge, infuser à la Réforme un vieux reste des erreurs de la philosophie païenne.

C'est, en effet, à la Réforme qu'aboutit tout le mouvement de l'incrédulité au moyen-âge. Le vieux levain de l'opposition au Christianisme fermente au sein des Universités, de quelques cloîtres mystiques et de la brillante école de la philosophie arabe. Dans le religieux silence où sur la période médiévale plane le triomphe de la Bible, Scott Erigène, Abelard, Joachim de Flore, Averroès etc. préparent à Luther les armes qui lui serviront à soulever l'Allemagne, aigrie par les luttes séculaires de ses empereurs contre les papes. Le révolté de Vittemberg, servi par la puissance naissante de l'imprimerie, parvient à détacher de l'Hégémonie catholique une partie des peuples chrétiens. Les temps modernes s'ouvrent sur les catastrophes que provoquèrent sur le Rhin les anabaptistes, ces radicaux de la Réforme. Mais la foi des Croisades n'est pas encore éteinte à cette époque : Luther, déchu de l'église, reste toujours moine et théologien. Il dogmatise et, loin de nier la révélation, se prétend lui-même inspiré. Le rationalisme moderne naît avec Spinoza.

Le philosophe israélite ouvre véritablement l'ère moderne de l'exégèse anti-chrétienne. Par les Sociniens et les Arminiens, il se rattache au mouvement de la Réforme, mais il échappe aux étroites entraves de la théologie luthérienne. Il est le père de ces philosophes anglais dont tout l'effort va s'acharner contre la Révélation. H. de Cherbury, Toland et Tindal, Shaftesbury et Bolingbroke, Collins et Wollston remplissent le xvii^e siècle de leur déisme irréligieux. Combattus dans leur propre pays par les hommes les plus remarquables et les talents les plus vigoureux : Addison, Locke et le redouté Swift, ils virent décliner leur influence et léguèrent à la postérité l'héri-

tage de leurs idées. Ils eurent du moins la gloire de susciter Voltaire. Celui-ci fit pendant 60 ans la guerre à la révélation chrétienne et épuisa contre elle tout son génie et l'arsenal des connaissances d'alors. Appuyé d'une part sur les encyclopédistes, de l'autre sur l'aveuglement de toutes les cours européennes, témoin des premiers ébranlements du vieil édifice social, il put croire avoir obtenu le succès en vain cherché par Luther et Julien. Il n'assista pas au couronnement de son œuvre et ne vit pas le courant révolutionnaire emporter philosophes et chrétiens : ceux-ci seuls devaient survivre.

L'époque contemporaine a élevé sur de nouvelles bases l'orgueilleuse tour de l'incrédulité. Comme si les déistes avaient compromis leur succès en laissant subsister une notion religieuse indépendante de la foi révélée, les incrédules de nos jours rejettent l'idée de Dieu et couvrent la religion chrétienne de la même curiosité dédaigneuse qu'ils accordent à toutes les mythologies. Sans doute, Astruc et Hegel sont les chefs de file de nos rationalistes actuels, mais, en réalité, ce n'est que de Darwin, Grotenfend et Champollion c'est-à-dire de l'essor donné par ces savants aux sciences naturelles et aux études orientales que date à proprement parler l'école rationaliste contemporaine.

Cette école comprend les mythologues, élèves de Strauss, les philologues de l'école de Tubingue, et les savants incrédules : trois légions d'adversaires que devra successivement combattre M. l'abbé F. Vigouroux.

L'ondoyante école mythiste est actuellement en pleine discorde. Le symbolisme de Strauss tourne à la fantasmagorie. L'exclusivisme philologique de Max Muller s'émiette en de ridicules systèmes : les uns s'en tiennent, avec le maître, aux mythes naturistes, les autres défendent, avec Cox, les mythes solaires ; avec Schwartz, les mythes procellaires ; avec Brown, les mythes stello-lunaires ; que sais-je encore ? Sémitisants et sanscritisants rivalisent. Le clan des

archéologues, élèves d'Otffried Muller s'efface de plus en plus, et celui des iconologistes de Clermont-Ganneau parvient à peine à percer. Les Folk-Lorists sous la direction d'Andrew Lang s'efforcent de rattacher l'Hagiographie à l'Anthropologie évolutioniste tandis que les éclectiques essaient de porter la lumière dans ce chaos et de déterminer l'apport légitime de chaque système.

L'école de Tubingue est mieux armée pour l'attaque. Ses chefs principaux, Reuss, Wellhausen, Kuenen, dont nos rationalistes français ne sont qu'un pâle écho, font à l'orthodoxie une guerre d'autant plus dangereuse que les coups les plus sérieux sont portés sans passion, je dirai presque avec la sereine indifférence de l'anatomiste ou du chirurgien. La vérité coudoie l'erreur et la dissimule d'une manière si habile que d'excellents esprits n'hésitent pas à partager les opinions des savants allemands.

Il fallait, pour établir la réfutation de l'école documentaire et historique, une connaissance complète des textes, une critique approfondie des variantes, une érudition des plus étendues, une science archéologique et philologique des plus sûres, une prudence et une sagacité à toute épreuve : car il n'est pas une ligne des textes sacrés sur laquelle n'ait porté l'effort de quelque ennemi de la révélation. M. l'abbé Vigouroux a su mener à bien cette entreprise. Et c'est même un tour de force que d'avoir fait en peu de pages et d'une manière très satisfaisante, leur procès à tous ces auteurs célèbres dont les ouvrages remplissent les cercles exégétiques.

Quant aux savants, notre auteur ne les craint pas. Il est de ceux qui pensent qu'il n'y a profit pour personne à heurter les vérités révélées aux vérités démontrées. De pareils conflits n'aboutissent pas : mieux vaut chercher le terrain de conciliation où doivent s'effacer les contradictions irritantes, exploitées par l'ignorance ou la mauvaise foi, et qui n'ont jamais que l'apparence de la réalité.

Loin d'anathématiser les efforts de la science, M. l'abbé Vigouroux a tenu à se rendre compte par lui-même de sa méthode et de ses résultats. La géologie, la paléontologie, l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie lui sont familières ; leurs profanes secrets n'ont rien dont doive s'offusquer le croyant. C'est même avec quelque étonnement que nous avons vu nos conférenciers catholiques devancer dans la voie des hypothèses hardies les audaces des savants rationalistes.

Un volume presque entier est consacré à l'étude des problèmes ontogéniques encore enveloppés de voiles : la création, les manifestations successives de la vie, l'apparition de l'homme. A ce propos, l'hypothèse darwiniste demandait une réfutation sérieuse. L'auteur ne s'est pas dérobé : il a mis en lumière les désidérata, les contradictions, les fantaisies, les sophismes des évolutionnistes. Il a saisi avec bonheur les aspects multiples de cette théorie protéiforme, s'en rapportant sur ce sujet purement scientifique aux autorités les plus recommandables, en particulier à notre éminent compatriote, M. de Quatrefages. Sans rien abandonner du dogme catholique, M. l'abbé Vigouroux a pu faire à la science une large place et de légitimes concessions.

Nous signalerons en terminant un chapitre d'un intérêt tout spécial, celui qui concerne l'Exode. Les rationalistes n'avaient que des sarcasmes pour cette prodigieuse émigration d'une race hors du territoire égyptien à travers le désert de Sinaï. Les découvertes récentes de M. Naville à Pithom jettent une vive lumière sur cette page de l'histoire sainte et réduisent à néant les négations de la critique. Une fois encore ce fait montre que science et religion sont loin de s'exclure.

Le livre de M. F. Vigouroux n'est pas une reproduction de l'histoire plus ou moins complète des hérésies, grandes ou petites. Les discussions dogmatiques, théologiques, métaphysiques, n'ont aucun rôle dans cet ouvrage.

La philosophie est une arme rouillée aux mains des modernes et l'esprit des générations actuelles est invulnérable aux coups qu'elle porte. Pour descendre dans la lice où le rationalisme provoque la religion, l'auteur chrétien a dû emprunter à l'arsenal de la science les armes que l'on croyait réservées à l'incrédulité. Au premier choc bien des nuages sont dissipés, bien des équivoques se sont éclaircies, des idoles en foule se sont abîmées et la vérité triomphante a paru. Cette victoire prélude à de nouveaux combats. M. Vigouroux aura sa place marquée aux assises de la science catholique que Mgr d'Hulst présidera bientôt sans doute à Paris.

Un dernier éloge nous reste à faire. L'art, qui fait la force principale des œuvres du rationalisme français, a sa place dans la réfutation de l'auteur Sulpicien. Il n'est pas un des moindres attraits de cet ouvrage. La netteté des divisions, l'exposition claire et précise des doctrines, la sûreté des réponses accentuent tous les reliefs de l'œuvre. Un style souple et d'une élégante simplicité se plie à toutes les exigences d'une exposition toujours variée ; rien n'y sent la rhétorique apprêtée et creuse, aux indignations boursoufflées d'exécutions oratoires. La bonne foi et la raison éclatent à chaque page, agrémentées d'une ironie malicieuse bien excusable en présence des fantaisies que prend trop libéralement l'incrédulité. La modération de la forme, la sobriété élégante du style ne nuisent ni à la fermeté de la doctrine, ni à la netteté des réfutations.

Nous n'avons pas eu l'intention de résumer, même sommairement, l'ouvrage de M. l'abbé Vigouroux. Nous serions heureux, si les quelques pages que nous lui consacrons donnaient à nos lecteurs le désir de lire ce livre et le goût des études exégétiques. Il s'adresse à la fois aux laïques et aux ecclésiastiques : à ceux-ci car l'exégèse, vulgarisée aujourd'hui comme la plupart des sciences jadis

hermétisées, fait partie du bagage intellectuel de tout esprit cultivé. Chaque homme instruit porte en lui un petit hérétique capable de décocher un trait aux Livres-Saints. Ce n'est plus dans les chaires, c'est dans le monde que nos prêtres ont désormais à poursuivre et à combattre l'erreur moderne. Les laïques aussi liront ce livre, les hommes du monde, les lettrés, tous ceux qui s'intéressent à la question, si controversée, de l'authenticité des Écritures et qui ont suivi MM. Renan, Soury, Reville, etc., dans les revues dont ils sont les oracles ; ils ont entendu le réquisitoire, ils ne voudront pas récuser la défense.

Docteur F. MAZEL,

LES PRIEURS

DE

NOTRE-DAME DE SOUDORGUES

Chaque pays à son histoire ; celle des petites localités, pour être généralement peu connue, n'en est pas moins, parfois, intéressante.

Appelé depuis peu, à diriger une modeste paroisse des Cévennes, Notre-Dame-de-Soudorgues, nous avons entrepris avec un intérêt, qui est allé tous les jours croissant, l'étude de son passé ; c'est le résultat de nos recherches, que nous osons publier aujourd'hui (1).

*
* *

Les commencements de l'église de Soudorgues se perdent dans la nuit du moyen-âge. Les seuls témoins qui

(1) Les documents qui nous ont guidé dans cette étude sont :

1° Les *Régistres curiaux de la paroisse de Notre-Dame-de-Soudorgues*, 1677 à 1792.

2° Les *Régistres des baptêmes, mariages et sépultures* de l'Église réformée de Soudorgues, 1615 à 1685.

3° Un volume manuscrit contenant *les délibérations du conseil municipal des années 1688, 1705, 1706 et 1707*.

4° *Des papiers de famille*, qui nous ont été très courtoisement communiqués par M^{me} de Saint-Bresson, propriétaire de la baronnie de Salendrenque.

5° Quelques traditions locales.

6° Pour les années écoulées depuis la Révolution, les *Régistres des États civil et religieux*, ainsi que les *délibérations des conseils municipaux et des conseils de fabrique*, de Soudorgues et de Lasalle.

Il est évident que dans notre Étude, nous avons dû renoncer à tout mérite d'invention ou de création. La plus rigoureuse fidélité à la vérité historique est la seule qualité à laquelle nous croyons avoir des droits.

restent de ces premières années sont quelques pierres noircies par le temps ; mais ces témoins ne disent rien, et on est réduit à des conjectures.

Quelques points cependant, demeurent acquis à l'histoire :

1° L'Église remonte au ^{xii}^m^e siècle ; c'est ce qui ressort de la nature du bâtiment, de son style et de son architecture (1). De plus, elle est l'œuvre des Templiers, la forme de croix de Malte, donnée à la fenêtre du sanctuaire, en est, au dire des connaisseurs, une preuve irrécusable.

2° A l'origine, le presbytère était attenant à l'église ; les ruines que l'on voit encore çà et là, des ouvertures pratiquées dans l'épaisseur du mur extérieur, du côté nord, une porte ouverte de ce même côté, et fermée depuis plus de deux cents ans, enfin, la voix publique, qui on le sait, a le privilège d'une certaine infailibilité, ne laissent pas l'ombre d'un doute sur ce point.

Maintenant, est-ce à des religieux ou à des prêtres séculiers, que fut confiée la paroisse, pendant les quatre premiers siècles de son histoire, il serait difficile de faire, là dessus, la lumière complète. A l'égard des religieux, nos recherches nous ont appris deux choses : c'est d'abord, qu'ils ont défriché nos montagnes pour y planter le châtaignier ; et, en second lieu, que le château de Salendres, commune de Notre-Dame-de-Soudorgues, a été longtemps et jusqu'à l'époque des troubles religieux, la propriété des moines bénédictins (2).

Mais c'est là tout ce que nous avons pu savoir des origines de notre paroisse. Ainsi dès les premières lignes de cette étude, nous voilà jetés au milieu du ^{xvi}^m^e siècle, le siècle de la Réforme.

(1) Elle est en style roman. Ses armoiries sont : d'azur à une fleur de lis, soutenue d'un croissant d'argent.

(2) La famille de Saint-Bresson, représentée aujourd'hui par M^{me} Mejean de Saint-Bresson est propriétaire de ce château depuis 1691.

*
**

Personne n'ignore combien nos contrées furent alors troublées.

La révolution religieuse qui avait mis l'Allemagne à feu et à sang, eut son contre-coup en France. Les Cévennes devinrent le principal théâtre de ses horreurs.

C'est évidemment à dessein que les sectaires choisirent ces montagnes. Là, l'ignorance en matière de religion était grande, et l'accueil qu'on y avait fait jadis aux erreurs albigeoises, leur promettait des conquêtes faciles ; d'autre part, la nature les dérobaît à la surveillance des évêques, et les mettait à l'abri des armes du roi.

Déjà la nouvelle hérésie avait été reçue avec faveur, voire même avec enthousiasme, à Anduze, à Saint-Jean-du-Gard (1556), puis à Lasalle, à Thoiras, à Colognac, quand vers 1560, elle fit sa première apparition à Soudorgues. On avait eu soin de préparer le terrain ; aussi la paroisse, à quelques rares exceptions près, embrassa les doctrines nouvelles ; elle devint même, dans la suite, un des boulevards du calvinisme et aida puissamment les camisards dans leur révolte. C'est pourquoi, raconte M. Goiffon, le gouvernement la désigna comme devant être pillée et saccagée par les troupes royales (1).

On pourrait s'étonner de voir des localités entières passer à la réforme, à l'instigation de quelques prédicants étrangers, si on ne connaissait les moyens de conversion employés par les sectaires. Ils n'étaient que quelques-uns, c'est vrai, mais la force ne se mesure pas toujours au nombre. La terreur les précédait partout ; ils incendiaient, sur leur passage, les châteaux, les vieux monuments et de préférence les églises. A Saint-Marcel de Fontfouillouse (2), Vivens tuait, d'un coup de fusil, le

(1) *Dictionnaire historique, etc.*, du diocèse de Nîmes.

(2) Aujourd'hui les Plantiers, canton de Saint-André-de-Valborgne.

secondaire du lieu, Langle, dont le zèle évangélique déplaisait aux prédicants ; à Thoiras, les calvinistes démolissaient l'église (1560) et avec les matériaux de démolition, se bâtissaient un temple ; à Saint-Martial et dans les environs, le duc de Rohan forçait les catholiques, par intimidation et menaces de mort, à assister au prêche. C'est ainsi que s'annonçaient les partisans du *libre examen*.

A de tels procédés la foule ne résiste guère. Ainsi, la peur commença l'œuvre de la défection ; puis vinrent les passions qui l'achevèrent. Aux menaces les réformateurs joignaient les promesses. Désormais, plus de dîme à payer ; la religion allait être épurée dans sa morale, simplifiée dans le dogme, abrogée dans sa discipline. Plus de confession, plus de jeûne, plus d'abstinence, la foi, et la foi seule tenant lieu de tout. *Pecca fortiter sed crede fortius*, avait dit le patriarche de la réforme et ses disciples allaient répétant sa maxime et l'appuyant de leur exemple.

Est-il étonnant que de pareilles doctrines aient fini, à la longue, par s'acclimater ? « Un système, même religieux, ne nous agréé pas, parceque nous le jugeons vrai, à dit l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, mais nous le jugeons vrai, parce qu'il nous agréé (1). » Quo pouvaient regretter les partisans de l'ancienne foi ? Leurs autels, il est vrai, avaient été renversés, mais de nouveaux se dressaient sur leurs ruines. Dieu, le ciel, la prière, le baptême, la cène, l'évangile, leur étaient rendus, et cela leur suffisait.

Ce qui permit encore à la Réforme de pousser si vite et si loin son œuvre, ce fut la désertion des pasteurs légitimes. Le mal était grand alors, au sein même de l'église ; les titulaires des paroisses ne connaissaient guère leur troupeau, et en laissaient volontiers la garde à des prêtres

(1) Taine, *Les Origines*....., t. I.

secondaires qu'ils réduisaient à la *portion congrue*. Quel dévouement pouvait-on attendre de ces mercenaires? Celui qui est prédit dans l'Evangile : « *Mercenarius autem qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem et dimittit oves et fugit; et lupus rapit et dispergit oves* » (1). Leur premier soin, au moment du danger, fut de se mettre eux-mêmes à l'abri; ils cherchèrent leur salut dans la fuite, et les fidèles furent livrés sans défense aux ravisseurs.

C'est là une des causes qui contribuèrent le plus à l'établissement du protestantisme à Soudorgues; l'église eut le sort de celle de Thoiras, elle fut ruinée. Il n'en resta que les murailles jusqu'en 1670.

Cependant, Monseigneur de Valernod prit en pitié cette paroisse, et y rétablit le culte divin en 1611. Voici ce que nous apprend le procès-verbal d'une visite de cet évêque à Soudorgues «..... les habitants font *tous* profession de la religion prétendue réformée... l'église n'a plus que trois murailles; les pierres ont été emportées. Néanmoins nous ordonnons au sieur Jacques Aury, prieur depuis 15 ans, de célébrer l'office divin, et enjoignons aux habitants de lui bailler un lieu propre à ce faire. Ce 21 febvrier 1611 (2). »

J. Aury mourut en 1644. Messire Sauvet le remplaça. Soudorgues, jusque-là pricuré-cure du titre de Notre-Dame, devint à partir de cette époque, pricuré simple et séculier, à la collation de l'évêque. Tout ce que nous savons de Sauvet, c'est un de ses successeurs qui nous l'apprend, dans une note jetée entre deux baptêmes, au registre de catholicité : « N'ayant trouvé que deux meuriers plantés entre le semetière et le chemin de la paroisse, que M. Sauvet

(1) Le mercenaire, celui qui n'est point le pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit; et le loup enlève et disperse les brebis. Saint-Jean, ch. v, 12.

(2) Nous avons trouvé cette pièce dans les archives de l'évêché.

« prebtre et curé de la dite, avait fait planter, comme plusieurs habitants nous en ont advisé, et voyant plusieurs places vuides, nous curé soubssigné en avons, ce jour d'hui 20 may 1689 fait planter dix ; savoir : deux devant la porte de l'église, quatre devant la maison claustrale, et quatre devant la muraille du semetière, que nous avions achetés de Claude Soleil du Grand Viala. Faict et payé, jour et an que dessus. Aymar, prebtre, curé de Nostre-Dame-de-Soudorgues (1). »

A Sauvet succéda vers 1670, année de la restauration de l'Église, Claude Vossange.

Ce qui caractérise la nouvelle administration, c'est un retour bien marqué à la religion catholique. Nous avons compté dix-sept abjurations protestantes, pour les années 1678 et suivantes jusqu'en 1685.

Ce mouvement vers l'ancienne foi, qui s'accroît d'année en année, n'est-il pas une preuve que Soudorgues avait été surpris plutôt que convaincu par le protestantisme ? car il importe de bien le remarquer : à l'époque où nous sommes, plusieurs années avant la révocation de l'édit de Nantes, ce n'est pas à des considérations d'intérêt temporel, que l'on pourrait attribuer ces conversions. Catholiques et protestants jouissaient alors des mêmes avantages ; il n'y avait donc rien à gagner, de ce côté, à changer de religion. Seule une conviction intime, profonde, pouvait opérer cette œuvre (2).

(1) *Régistres des actes curiaux de la paroisse.*

Les mûriers dont il est parlé ici, furent, selon toute probabilité, les premiers que l'on vit à Soudorgues. C'est ce qui explique l'importance que M. Aymar attache à leur plantation.

(2) Nous avons parcouru, feuillet par feuillet, les registres protestants ; une seule abjuration catholique s'y trouve relatée. En voici le procès verbal : « Le vendredy 5^e d'avril, avant la célébration de la seconde cène de Pasque, François Domergue et Antoinette Domergue tous deux du lieu de Montoulieu, diocèse de Nismes, abjurèrent la religion romaine, et promirent de vivre publiquement et de mourir en la religion chrestienne et réformée. Après quoy ils furent épousés au temple de Soudorgues. »

*
**

Claude Vossange ne faisait guère que des apparitions dans sa paroisse, encore étaient-elles rares et de courte durée. Il demeurait à Montpellier et laissait les soucis de sa charge à un secondaire.

Jean Brunel, c'était le nom de ce dernier, était un prêtre rempli de mérites ; il a eu entr'autres, celui assez rare, de rédiger en caractères très nets et très lisibles, les registres de catholicité. Très versé dans la connaissance des saintes Écritures, il savait aussi citer à propos les auteurs profanes. Il écrivait un jour à son confrère de Saint-Martin-de-Corconac : « Je suis heureux dans ma solitude : *Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis*. Je converse avec les saints dont j'ai toujours les actes sur ma table, et je me trouve bien de ces entretiens. Mais comme elle est vraie la parole sainte : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*.... il ne se passe pas mois que je n'enregistre quelque abjuration... ô vous dont le crédit auprès de Dieu est si grand, priez que tout revienne au bercail apostolique, catholique, romain (1). »

L'administration de Jean Brunel fut, en effet, tout particulièrement bénie de Dieu. Aussi à la mort de Claude Vossange, survenue en 1679, les vœux de tous les habitants avaient-ils désigné le secondaire au choix de Mgr Séguier.

Mais un événement bien regrettable vint arracher brusquement l'infatigable curé à sa paroisse. Son père qui

En marge, nous lisons ces mots qui nous édifient sur la moralité des deux néophytes et prouvent qu'en effet, ils avaient besoin *de se réformer* : « Avant la célébration de leur mariage, ils firent pénitence de la faute qu'ils avaient commise pour avoir habité ensemble, avant que d'estre légitimement mariés. » (Registres des mariages bénits en l'église de Sodorgues par Daniel Guérin ministre de N.-S. J.-C.)

(1) Nous avons composé cette lettre avec quelques lambeaux d'une lettre de M. Brunel à Messire Vedel prieur de Saint-Martin-de-Corconac. (Octobre 1686).

habitait Saint-Jean-de-Gardonnenque (Saint-Jean-du-Gard), éprouva des revers de fortune, et quitta le pays sans payer ses créanciers, ou pour parler une langue qui n'est que trop connue de nos jours, il fit faillite. Ce fut une bonne aubaine pour les calvinistes de Soudorgues. Ils ne manquèrent pas d'exploiter contre le fils, la faute ou le malheur du père, à tel point que l'évêque de Nîmes, crut devoir écrire à Messire Brunel et lui représenta que son ministère devant être frappé désormais de stérilité, il l'engageait pour la gloire de Dieu et l'intérêt de l'Église, à résigner son prieuré. Ce fut un des derniers actes de l'épiscopat de Séguier de la Verrière. Quelques mois après, montait sur le siège de Nîmes, Fléchier, une des gloires du grand siècle.

* *

« Nîmes, dit dans ses mémoires le P. Nicéron (1), était alors un poste très difficile. Le roi avait révoqué l'édit de Nantes et beaucoup de calvinistes avaient abjuré. Mais on n'ignorait pas que de ces nouveaux catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne religion, ne demeuraient que par politique, dans celle qu'ils avaient embrassée, et que les autres négligeaient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zèle, la charité de M. Fléchier, lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvait appréhender, des moyens dont le succès répondit à son attente. »

Quoiqu'il en soit, on sentit la nécessité de créer un nouveau diocèse, au centre même des Cévennes, pour surveiller de plus près, les menées des hérétiques, et travailler plus efficacement à leur retour.

On ne se fait pas une idée aujourd'hui, avec les perfectionnements de notre civilisation matérielle, des difficultés des communications à cette époque. Les chemins man-

(1) Jean-Pierre Nicéron, né à Paris 1685, mort 1738, est auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*.

quaient et les moyens de transport étaient très primitifs. M. de Falloux raconte dans ses *Mémoires*, « qu'au commencement de notre siècle, les charrettes à bœuf étaient » le seul mode de transport employé par les châtelains. » A l'Evêque en tournée pastorale, on offrait la même » charrette, mais on y faisait placer sur la paille, un fau- » teuil en velours d'Utrecht. » S'il en était ainsi au commencement du xix^e siècle, que devait-ce être à la fin du xvii^e ? L'Evêque de Nîmes met ait, pour se rendre dans certaines paroisses de son diocèse, presque le même temps qu'il faut aujourd'hui, pour aller de France en Amérique.

Dans de telles conditions, l'œuvre de la conversion des protestants, était impossible. Il fallait donc rapprocher l'autorité épiscopale des centres occupés par les hérétiques. Séguier y songeait quand la mort vint le surprendre. Il avait même partagé son diocèse, et en avait confié la partie montagneuse à un homme d'une grande science et d'une haute sagesse, François-Chevalier de Saulx, docteur de Sorbonne et abbé de Psalmodi. « Louis XIV, qui tenait pour des motifs politiques, à la conversion des Cévenols, entra dès l'abord dans le plan de la nouvelle création, et avec l'assentiment préalable de Fléchier, il sollicita et obtint l'agrément du Souverain-Pontife (1). »

Le siège du nouvel évêché fut Alais. Il fallut lui assigner un territoire : et Soudorgues, avec tout l'archiprêtré de Lasalle, se trouva compris dans la nouvelle circonscription (1694).

*
* *

Cependant les sectaires, que la révocation de l'édit de Nantes avait mis au ban de la France catholique, exprimaient de temps à autre leur mécontentement (2). L'irri-

(1) Goiffon, *ibid.*

(2) On ne saurait trop répéter, ce que les protestants affectent de méconnaître, que l'église ne fut pour rien dans la révocation de l'édit de Nantes. La plupart des histoires, même classiques, affirment que la

tation, depuis longtemps accumulée, débordait à la moindre occasion.

Déjà en 1690, au Mourier, hameau de Soudorgues, un catholique, Jean Vièle, avait été assommé, au cours d'une discussion violente. Mais ce sont surtout les années 1702, 1703 et 1704 qui furent signalées par d'effroyables horreurs. Ce malheureux XVIII^e siècle commençait, comme il devait finir, dans le sang. Pour ne parler que des localités voisines de Soudorgues, à Saint-André-de-Valborgne, une bande de camisards entrant dans l'église, pendant la sainte messe, tuait à coups de fusil le prêtre officiant et sa troupe. A Lasalle, vers cette même époque, les fanatiques de Salomon Couderc massacraient plusieurs catholiques surpris en prière, dans une maison privée. A Saint-Roman-de-Codières, Rolland assassinait le secondaire du lieu et ravageait les environs. Désormais il n'y avait plus de sécurité pour personne, un danger imminent semblait suspendu sur toutes les têtes.

Dans ces conjonctures, le curé de Soudorgues crut prudent de changer de résidence. C'était en 1703. Il descendit à Lasalle et y demeura quatre ans. Les actes de catholicité sont datés de cette ville, avec la mention particulière : *à Lasalle ou, depuis les troubles, nous avons élu domicile.*

*
*
*

Mais les troubles augmentaient de jour en jour et commençaient à prendre les proportions d'une guerre civile,

Cour de Rome avait provoqué, par ses négociations, la sévérité de Louis XIV contre les huguenots. Rien n'est plus contraire à la vérité. L'édit fut révoqué, en 1685, époque à laquelle le monarque français, loin de recevoir ses inspirations du Saint-Siège, préparait, contre Innocent XI, la lutte des *franchises*. Il est constant d'ailleurs que le Souverain-Pontife désapprouva formellement et les violences exercées contre les calvinistes et l'acte même de la révocation de l'édit. C'est à ce désaveu que l'avocat général Talon faisait allusion dans ses paroles de son réquisitoire : « Le pape affecte de donner du dégoût à la France, dans les choses » *mêmes qui seraient très avantageuses pour la religion.* »

quand Louis XIV envoya le maréchal de Montrevel avec une armée, pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Un détachement de soixante hommes fut expédié à Soudorgues, et logé dans une maison de M. de Saint-Gervais, qu'on voit encore aujourd'hui (1).

Dès son arrivée Montrevel révéla, à l'égard des réformés, des sentiments qui n'étaient rien moins que tendres. On a vu, dans le *Journal* de ce bourgeois d'Alais, publié ici même, combien il était impitoyable pour les mutins. Soudorgues, qui en possédait sans doute, ne fut pas oublié. Nous lisons dans le registre de l'état civil, à la date du 5 mars 1704, l'acte suivant : « Jean Gervais des » Bousquets ; Jacques Fournier des Crémats ; Louis » Eguillon de la Coste ; Pierre Puech et Magdeleine » Nielgue de Sainte-Croix-de-Caderle (2) ont été passés

(1) Parmi les délibérations du conseil municipal, nous avons trouvé la suivante : « L'an 1705 et le 12 janvier, les consuls de Soudorgues » assemblés avec les conseillers politiques pour délibérer des affaires de » la communauté, proposent de demander, à Monseigneur l'intendant, la » permission d'imposer la dépense journalière que la garnison, qui est » à Soudorgues, y a fait et fait actuellement, et, à cet effet, de dresser » un état de ladite dépense, à savoir :

» Pour le loyer de la maison du sieur de Saint-Gervais....	240 liv.	
» pour 26 journées de menuisier à raison de 20 sols la		
» journée.....	26	
» pour clous et serrures	8	
» pour huile à fournir à M. du Bosc, commandant du dé-		
» tachement	91	40 s.
» pour chandelles à la chambrée.....	109	5
» pour deux quintaux de bois par jour au corps de garde,		
» à 4 sols le quintal.....	146	

» Total..... 620 liv. 15 s.

» laquelle somme sera notifiée à Monseigneur l'intendant, pour qu'il daigne en permettre l'emprunt, et en suite l'imposition. » Signés consuls et conseillers.

(2) Les Bousquets, les Crémats, la Coste, sont des hameaux de Soudorgues. Sainte-Croix-de-Caderle est une commune qui fait partie de la paroisse de Soudorgues.

» par les armes et mis à la voirie , suivant l'ordre de
» M. le maréchal de Montrevel envoyé à Monsieur de
» la Place, commandant à Lasalle, ce 5 mars 1704. Signé,
» Aymar, prebtre, curé. »

Personne ne sera surpris de trouver au bas de cet acte, le nom du vénérable curé de Soudorgues; car on sait qu'après la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV confia les registres de l'état civil, aux curés des paroisses, et qu'à ce titre, il leur appartenait de consigner par écrit tous les décès, de quelque nature qu'ils pussent être. Nous ferons observer toutefois que, quoique les actes soient tous indistinctement rédigés et signés par le curé, il est facile de distinguer les inhumations catholiques de celles qui ne le sont pas. Les premières sont faites, d'après la teneur de l'acte, *au semetière*, les autres ont lieu *aux champs*.

A Montrevel succéda en 1704 (29 avril), le maréchal de Villars. L'apaisement commençait à se faire, les exécutions devinrent plus rares; et quand le futur vainqueur de Denain céda le commandement au duc de Berwick (1705), le calme était à peu près rétabli.

L'année suivante Aymar retourna au milieu de son troupeau. Mais l'église avait été saccagée et le presbytère était en ruine. « Par la compagnie, il est unanimement délibéré que, attendu que M. le curé est dans le dessein de
« venir faire le service divin à Soudorgues, comme les
« habitants et la communauté le demandent avec empressement, et que le service ne peut se faire, quant à présent,
« à l'église, Mgr de Basville sera supplié par une requête,
« qui lui sera présentée au nom de la dite communauté, par
« le sieur Mercoiret consul, de vouloir permettre l'emprunt
« de la somme de huitante-huit livres pour le casuel et la
« chambre que M. le curé choisira; et trente-cinq livres
« pour l'autel qu'il faudra élever, pour la cloche qu'il fau-

« dra accomoder, et autres dépenses. Ainsi a esté délibéré
« et les sachant escrire signés (1). »

L'intendant agréa la supplique, et cet état de choses dura jusqu'après la restauration de l'église et du presbytère (1707).

*
* *

Quelques années après, mourut à Montpellier, Mgr de Saulx, premier évêque d'Alais.

Sous l'administration de son successeur, Mgr d'Hennin-Lietard, on continua à traiter avec sévérité, les religieux récalcitrants. La sépulture en terre sainte n'est donnée qu'à ceux qui s'en montrent dignes. On la refuse même aux *catholiques, qui depuis plusieurs années n'ont mis les pieds à l'église.*

Une note écrite à la marge du registre de l'état civil, nous apprend aussi avec quel soin le gouvernement veillait au repos du dimanche : « Le 24 juillet, M. de Vignan
« commandant à Cognac, a envoyé à MM. les Consuls
« de Soudorgues, un ordre de M. Basnage, intendant, qui
« renouvelle les deffances de travailler les dimanches et
« fêtes, et aux cabaretiers, de donner du vin pendant les
« offices divins, sous peine de vingt livres d'amende, aux-
« quelles les juges les condamneront. Donné le 2 juin
« 1718 ».

Voilà comment on savait reconnaître les droits de Dieu. Et n'est-il pas vrai que l'on sauvegardait aussi par là même les intérêts de l'homme ? Le dimanche était pour le paysan un jour de repos, de recueillement et de joie.

. , . Sitôt que de ce jour
Le lever de l'aurore annonçait le retour,

tous les foyers prenaient des airs de fête ; les travaux étaient suspendus ; l'église du village se remplissait ; le père, la mère, l'aïeul, les enfants, tous venaient dans son

(1) Cahier des délibérations du conseil municipal.

temple adorer l'Éternel ; les âmes se retrempaient en même temps que les forces se réparaient, et le lendemain chacun reprenait avec une nouvelle ardeur, le travail quotidien.

Aymar touchait au terme de sa carrière. Ne pouvant plus suffire, à cause de son grand âge, aux besoins d'une paroisse si dispersée, il avait demandé un auxiliaire ; on s'empressa de lui envoyer Messire Germain qui en arrivant, reçut son dernier soupir. Le vénéré prêtre avait vécu soixante dix-huit ans, et en avait passé trente-cinq, à Soudorgues (1).



L'administration de Germain n'offre rien de saillant. Il continua dans le calme et le silence, l'œuvre de ses prédécesseurs.

Les querelles calvinistes étaient désormais éteintes. Il est vrai, sur un autre théâtre, dans la capitale et au sein des parlements, une nouvelle hérésie troublait la paix de l'Église. L'*Augustinus*, les *Réflexions morales*, le *Problème ecclésiastique* étaient des manifestes tout aussi significatifs que les *Propos de table*, ou la *Confession d'Augsbourg* ; mais ces querelles de savants, ces chicanes de docteurs *in utroque jure*, n'étaient pas pour passionner le peuple. Aussi on chercherait en vain dans nos campagnes, des traces de cette guerre à coups de plume et d'*in-folio*.

Un événement d'une certaine importance et qui mérite ici une mention, c'est la visite de Mgr de Bannes d'Avejan à Soudorgues en 1738, et l'ordonnance qu'il publia, relative à cette paroisse. Nous ne rapporterons pas ce docu-

(1) Voici l'acte de son inhumation : « L'an mil sept cent vingt-un et le dix-sept avril, a esté enterré dans l'église de cette paroisse, Messire Jean Aymar prebtre et curé de ce lieu âgé de 78 ans, décédé le jour d'hier, vers 10 heures du soir, par nous procuré, en présence des prieurs et curés soussignés, Bernard prieur ; Massabieau prieur de Cognac ; Guicene prieur de Vabres ; Blanchier archiprêtre ; Germain procuré.

ment *in-extenso*; qu'on nous permette cependant de citer le dernier paragraphe : on verra si avant la Révolution, les évêques s'occupaient de leur diocèse, et travaillaient à y répandre l'instruction.

.

« Nous ordonnons, en outre, qu'en exécution de la « déclaration du roy du 14 mars 1724, et de nos statuts « synodaux, le maistre d'escole remettra tous les mois, au « sieur archiprêtre de Lasalle, pour nous être envoyé, « un état exact des enfants des nouveaux convertis de « l'un et de l'autre sexe, jusqu'à l'âge de 14 ans; et un « autre de ceux et celles depuis 14 ans jusqu'à 20 accomplis, qui auront manqué d'assister au catéchisme, instructions et service divin, lequel état sera signé de luy et « certifié par le sieur curé de Soudorgues, et conforme « à celui qu'il doit envoyer à M. l'intendant.

« Donné à Soudorgues, l'an mil sept cent trente-huit, le trentième de may. — † Charles, évêque d'Alais.

Voilà bien l'enseignement gratuit, obligatoire et... oh! non pas laïque celui-là, mais ce qui vaut mieux à notre avis, chrétien. Un ministre du dernier empire, membre de l'Académie française, dans un ouvrage qui a eu quelque retentissement, poussait naguère ce cri d'alarme : « A force de multiplier les maîtres d'écoles laïques, obligatoires et athées, ne craignez-vous pas d'être obligés d'augmenter en proportion, les gendarmes et les geôliers? (1) »

Il ne nous appartient pas d'apprécier ces paroles; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'enseignement chrétien, n'inspira jamais de semblables méfiances; car l'église le consacre, et l'église, ceux mêmes qui ne partagent pas nos croyances le savent, « est la plus haute école de respect qui soit dans le monde. (2) » Ses enfants peuvent

(1) Émile Ollivier, *l'Église et l'État au concile du Vatican*, tome II, page 530.

(2) Cet aveu bien connu est de M. Guizot, protestant.

quelquefois rester étrangers aux lettres humaines; il en est peut-être, qui n'ont jamais appris à lire, mais tous savent prier, et « prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté » (1).

*
**

Messire Germain évangélisait Soudorgues depuis quarante deux ans, quand la mort vint à lui. Il l'accueillit à la manière des justes, et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 11 septembre 1763.

(A suivre)

l'Abbé G. FESQUET

Curé de Notre-Dame de Soudorgues.

(1) Dans un discours prononcé naguère à la distribution des prix de l'école Monge, à Paris, M. Legouvé de l'Académie française disait : « Si j'étais obligé de choisir pour un enfant entre savoir prier et savoir lire, je dirais qu'il sache prier; car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

UN DÉTRACTEUR DE L'ABBÉ PIALAT

Il vient de paraître dans un journal de Nîmes (1) un long article relatif à la notice historique que la *Revue du Midi* a publiée récemment sur l'abbé Pialat, *Confesseur de la foi dans les Cévennes, à l'époque de la Révolution*. L'auteur de l'article n'est autre que M. F. Rouvière, le publiciste protestant et radical qui se trouve mentionné incidemment à la fin de la notice. J'aurais certainement négligé de relever les critiques *discrètes* formulées contre mon travail ; mais je ne puis laisser sans réponse les observations peu bienveillantes dirigées contre mon héros. Du reste, l'attaque est faible, et la défense sera facile. Qu'on en juge.

Après quelques réflexions sur le caractère *apologétique* et les titres *ronflants* de la Relation de l'abbé Pialat, M. Rouvière poursuit :

« L'ancien vicaire d'Alais, n'est point mort cependant sur l'échafaud, « martyr de sa conviction, » et n'a pas été déporté. Il s'est caché prudemment pendant la période de la Terreur. Il s'est éteint paisiblement dans son pays natal, le 11 septembre 1720 (c'est 1820 que l'auteur veut dire), à l'âge de 65 ans.

» En définitive, il n'a pas eu plus à souffrir de la Révolution que maints laïques, fédéralistes ou républicains, et son journal, écrit sans grande élévation de style ou de pensée, n'offre rien de particulièrement intéressant pour l'histoire locale. »

(1) Le *Suffrage universel*, organe de la démocratie radicale, numéro du 29 janvier.

Passons sur le reproche adressé à M. Pialat d'écrire sans élévation de pensée ni de style. Tous les documents cités par M. Rouvière dans ses diverses publications historiques valent-ils, même à ce point de vue, celui qui nous occupe? Ce qu'on demande à une pièce de ce genre, ce n'est pas tant l'élévation du style, que l'honnêteté de la pensée et la sincérité de la narration. Or voilà précisément le mérite incontestable du journal de notre Confesseur de la foi.

Mais que dire du procédé historique que révèlent les dernières lignes de la citation? Un document vous gêne : on en fait fi. Une pièce contrarie vos idées : on déclare qu'elle est sans importance. Les documents dans le genre de celui que renferme notre notice peuvent bien être désagréables au « grand public de la démocratie et de la libre-pensée » dont parle M. Dide dans sa lettre préface à M. Rouvière. Mais, à coup sûr, ils ne sont pas sans importance pour l'histoire. Il y a quelque intérêt à connaître au juste le rôle exercé par ces prêtres qui ne voulurent ni apostasier, ni émigrer, et qui exercèrent les fonctions pastorales pendant toute la durée de la Révolution, à moins toutefois d'admettre, avec certains gens, que les prêtres catholiques n'ont droit, vivants, qu'à la persécution, et morts, qu'à l'oubli. Mais de tels fanatiques sont heureusement rares, et d'ailleurs l'histoire ne saurait devenir la complice de leur passions sectaires. De plus, le journal de l'abbé Pialat, en particulier, contient des indications précieuses. On pénètre, avec lui, dans le cœur de la société française à cette époque; on entre sur ses pas dans les villages, dans les hameaux, dans les familles; on se rend compte en détail de l'état des mœurs, de la marche des idées et des passions : l'histoire intérieure du pays, au point de vue religieux, vous apparaît comme dans un tableau en raccourci.

Mais voici qui nous paraît encore plus fort. Non seule-

ment M. Rouvière conteste à l'abbé Pialat le titre de « Confesseur de la foi, » mais il lui marchande le mérite et la gloire des souffrances de toute espèce qu'il a subies. Il n'est pas mort « martyr de sa conviction. » C'est vrai : il n'a pas versé son sang pour la foi, mais il a longuement et héroïquement souffert pour elle. Cela suffit pour justifier la qualité de « Confesseur de la foi » que nous lui avons appliquée.

Quelle vie que la sienne pendant l'espace de dix ans ! Vie de dévouement sans limites, de fatigues inouïes, d'incessantes alertes ! Son ancienne paroisse de Pompi-gnan, les paroisses environnantes, les hameaux épars, les maisons isolées lui ouvrent divers refuges. Il craignait d'en abuser, parce qu'il savait que ses hôtes couraient grand risque à lui donner asile. Il en trouvait dans les anfractuosités des rochers, dans les diverses grottes des bords de l'Hérault, dans les bois de la Séranne. Car la persécution le sollicitait à étendre son influence. Partout où il pouvait dire la messe, partout où il y avait un malade à assister ou un pécheur à confesser, à défaut du curé de la paroisse exilé, emprisonné ou mort sur l'échafaud, on était sûr de voir arriver l'ancien vicaire d'Alais. Le pauvre prêtre, dénoncé et traqué sans cesse, transportait chaque jour son autel et son confessionnal d'un bout à l'autre de la vaste région qu'il évangélisait. Comment le secret confié à tant de personnes, à tant de femmes surtout, n'était-il pas découvert par les autorités ? Comment l'abbé Pialat échappa-t-il à toutes les tentatives d'arrestation et d'assassinat dirigées contre lui ? Sans doute, en fin montagnard qu'il était, le vaillant missionnaire déployait toute son habileté et mêlait bien de l'industrie à son zèle. Sans doute aussi les agents même de la persécution avaient parfois des remords, et retrouvaient au fond de leurs âmes égarées l'ancien respect de la religion et du prêtre. Mais, quand la conscience des

persécuteurs était assez pervertie pour ne pas se réveiller, la main de la providence se manifestait et couvrait l'homme de Dieu d'une merveilleuse et touchante protection.

« Il n'a pas été déporté. » — C'est vrai encore : il a voulu tenir tête à l'orage ; il est resté sur la brèche ; l'amour des âmes et l'amour de la patrie l'ont retenu en France ; rien n'a pu l'arracher à son poste de dévouement et de zèle sacerdotal. Y aurait-il là un crime ? Il me semble que c'est tout le contraire.

« Il s'est caché prudemment pendant la Terreur. » — Ceci me paraît quelque peu naïf. Sans doute, il se cachait, sans quoi il aurait été pris et n'aurait pas pu continuer à remplir la grande mission qu'il s'était imposée. Est-ce que par hasard on cesse d'être un homme de cœur parce qu'on prend des précautions pour échapper aux poursuites d'une bande d'assassins ? Mais, d'après cette phrase, il semblerait que l'abbé Pialat est resté caché prudemment tout le temps de la Terreur. Or, cela n'est pas. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire le récit détaillé, fait par lui-même, de ses tribulations, de ses courses apostoliques, de ses imprudences même, de ses dangers quotidiens, de ses perpétuelles angoisses. Que de fois le missionnaire, hardi jusqu'à la témérité, s'imposa des fatigues accablantes et affronta une mort presque certaine pour aller porter à de pauvres mourants les derniers secours de la religion ! Combien d'infortunés, pendant la Terreur, durent à son zèle intrépide cette paix de la dernière heure, cette pureté de conscience qui fait envisager la mort sans peur, parce qu'on est sans reproche !

« En définitive, il n'a pas eu plus à souffrir de la Révolution que maints laïques, fédéralistes et républicains. »

Ici je suis pleinement d'accord avec M. Rouvière. Il est vrai que les prêtres, les nobles, les catholiques fidèles eurent la plus large part dans les malheurs et les angois-

ses de cette période à jamais néfaste de notre histoire. Mais il ne manqua pas non plus de protestants, de républicains qui furent persécutés et même immolés par les hommes de proie et de sang devenus les maîtres de la France. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien, sinon que le girondin Vergnaud avait raison quand il s'écriait : « La Révolution fait comme Saturne : elle finit par dévorer ses propres enfants ! »

Quant à l'attitude de l'abbé Pialat dans l'affaire du camp d'Alais, M. Rouvière affirme que lors de cette assemblée fédérative qui eut lieu le 18 avril 1790, « tout se passa avec ordre » et parle de la « cordiale fraternité » qui y régna. Or le passage des *Mémoires* de l'abbé Laborie cité par lui à cet endroit ne laisse pas que d'infirmier considérablement cette thèse.

« Le canton de Lédignan , — dit Laborie , fut invité, à son rang, par M. de Mandajors, général, à prêter le serment civique. Différents membres éclatèrent en propos licencieux ; les dragons d'Alais, sur les ordres du général, se placent derrière les troupes de ce canton et, par un autre mouvement combiné de l'infanterie, les troupes sont entre deux feux et prêtent, non sans murmurer, le serment civique. Dans ce moment, un soldat, dont le fusil était chargé à balle, coucha en joue le général, tira , et le général ne dut sa vie qu'à un camarade qui détourna le coup en élevant en l'air le canon de son fusil.

» J'ai longtemps révoqué en doute le coup de fusil tiré à balle ; mais les propos du canton et les mouvements de la légion d'Alais ordonnés par le général, dont je ne puis douter, me portent à consigner l'anecdote en entier. »

L'abbé Pialat composa, à cette occasion, un écrit dont M. Rouvière possède un exemplaire qu'il cite tout au long. Le vicaire crut devoir prendre le voile de l'anonyme. C'est « un soldat de la milice nationale » qui s'adresse à

ses compagnons et leur fait part de ses idées sur l'état actuel de la France. Cette adresse ne manque ni « d'élévation dans la pensée et dans le style, » ni surtout de justesse dans les réflexions. M. Pialat n'eut qu'un tort que j'ai été le premier à relever, ce fut de se laisser un instant intimider par les menaces qu'on lui fit, et de signer, quelques jours après, une rétractation. Cette rétractation n'engageait pas sa conscience. Néanmoins, il y a là un acte de faiblesse qu'expliquent, sans le justifier, les circonstances difficiles qu'on traversait. Mais je le demande à tout homme de bonne foi, qu'est-ce que cette légère tache au milieu d'une vie toute pleine de dignité, de force et de grandeur ?

J'ai hâte d'arriver au point capital de l'article de M. Rouvière : c'est l'insinuation relative à la disparition des huit premières pages du journal de M. Pialat. Je cite textuellement :

« Il y a, toutefois, dans la publication de M. Sarran, un point qu'il faut noter. Le manuscrit, — dit-il, — ne commence qu'à la page 9, par les dernières lignes de la péroraison du fameux discours qu'il prononça à la cathédrale d'Alais, le 25 avril 1790.

« Il y a donc une lacune, et cette lacune est d'autant plus regrettable qu'elle porte précisément sur des événements de nature à nous présenter sous un jour moins favorable le jeune et bouillant vicaire, et à nous renseigner sur le caractère particulier de l'abbé Pialat, qui, de l'aveu même de M. Sarran, « manqua de mesure en plusieurs circonstances, » et ne sut pas toujours « connaître son devoir(1). »

(1) M. Rouvière cite ce passage de la notice d'une façon qui l'altère tant soit peu. Le voici tel quel :

« Néanmoins, sachons reconnaître qu'en plusieurs circonstances notre jeune vicaire manqua de mesure. On était, il est vrai, à un de ces moments où le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. »

Et, plus loin :

« Les éclaircissements que nous venons de donner sont de nature à expliquer la disparition des huit premières pages du « journal » de cet ecclésiastique ; cela nous suffit. »

Il me semble que M. Rouvière se met ici quelque peu en contradiction avec lui-même. En effet, il affirme, en commençant, que dans son autobiographie, l'abbé Pialat « fait son éloge d'un bout à l'autre. » Mais alors, dans les premières pages comme dans les suivantes, il devait évidemment présenter sa conduite sous un jour qui lui fut favorable. Comment supposer que le « jeune et bouillant vicaire » ait pu écrire, dans une relation que M. Rouvière qualifie d'*apologétique*, des choses fâcheuses sur son propre compte ? Du reste, voici l'explication vraie de la disparition de ces huit premières pages du manuscrit. J'ai voulu me renseigner auprès de Julie Mourgues, la petite-nièce de l'abbé Pialat, laquelle a vécu auprès de lui, au presbytère de Corconne. Voici la reproduction textuelle d'une note qui m'a été adressée par M. l'abbé Vidal, curé actuel de cette paroisse :

« Il nous a été donné de causer avec une de nos bonnes paroissiennes, dont le témoignage précieux et autorisé nous permet de préciser certains détails sur le manuscrit, la maladie et la mort de notre héros ; c'est la nommée Julie Mourgues, née en 1809, de Antoine Mourgues et de Henriette Pialat, nièce du curé de Corconne. Jeune enfant, elle a toujours vécu au presbytère qu'habitait sa mère, auprès de son oncle, qui lui fit faire sa première communion, et hier encore, en me parlant, elle me disait : « Ce salon était la chambre où je couchais avec ma mère. » Qu'il me soit permis de transcrire ici les notes que j'ai prises sous la dictée d'un témoin aussi honorable et on ne peut mieux renseigné.

« Julie Mourgues a gardé pendant plus de cinquante

ans la relation écrite par l'abbé Pialat. « Pourquoi, lui ai-je dit, vous êtes-vous dessaisie d'un écrit si précieux ? » « Je l'ai remis à mon cousin, l'abbé X... , m'a-t-elle répondu, parce qu'il m'a manifesté le désir de le faire imprimer. »

« Elle ignore l'usage qu'en a fait le nouveau dépositaire, mais, détail éminemment précieux, elle sait que le manuscrit n'est pas complet, et elle m'a fait connaître les circonstances de la disparition de quelques feuilles. L'abbé Daniel, curé de Quissac, venant à Corconne pendant la maladie de l'abbé Pialat, prit connaissance du manuscrit et en détacha les feuilles qui contenaient le récit de tout ce qu'il avait souffert de la part de certaines personnes qui vivaient encore en 1820, et dont la conduite odieuse les flétrissant elles-mêmes aurait rejailli sur des familles jouissant d'une certaine honorabilité (1). Le même motif me commande de taire moi-même ces noms que Julie Mourgues m'a fait connaître, mais je dois dire que ces malheureux ont fini misérablement, et que certains enfants portent la peine de leurs parents. Il y a des événements dont la tradition a conservé le triste souvenir et que pourraient seuls expliquer les feuilles disparues. *Digitus Dei est hic.* »

Est-ce assez clair, assez décisif ? Julie Mourgues vit

(1) Voici, du reste, un renseignement de plus fourni par M. Loque, neveu de M. Pialat, qui confirme cette explication. Durant son vicariat d'Alais, notre confesseur de la foi eut surtout à souffrir de la famille Guiraudet, qui alla jusqu'à mettre sa tête à prix. Mais une fille du principal persécuteur de l'abbé Pialat, Mlle Guiraudet, n'hérita pas des idées et des sentiments sectaires de ses parents. Quoique protestante, elle n'était pas hostile au catholicisme. Elle épousa M. Auguste Serre, docteur-médecin, lequel faisait, paraît-il, un très grand cas de Mme Loque, accoucheuse à Saint-Ambroix, nièce de notre héros. M. Serre fut maire d'Alais au commencement du Gouvernement de Juillet. Lui aussi était protestant, mais il aimait à rendre service aux prêtres et aux religieuses, qu'il soignait gratuitement et avec un zèle admirable. En 1869-1870, au moment du Concile, il aimait à dire : « L'infaillibilité ! mais c'est le dogme fondamental du catholicisme, avec la présence réelle ! Comment peut-on s'insurger contre le Concile du Vatican, si on a la moindre notion de l'histoire de l'Église ! »

encore ; on peut contrôler, si l'on veut, la véracité de nos renseignements. Que reste-t-il, après cela, de l'insinuation de M. Rouvière ?

Faut-il, avant de clore cette réponse, relever les derniers mots de l'article : « Et dire cependant que l'abbé Pialat fut « le modèle des curés. » — J'ai affirmé, il est vrai, en racontant les dernières années de la vie de M. Pialat, qu'il fut à Corconne le modèle des curés. Et, en effet, sa mémoire est encore en bénédiction dans cette paroisse. Quand son nom y est prononcé, il recueille des hommages unanimes, comme si on éveillait, avec ce nom, le souvenir du zèle le plus pur et de la vie la plus sainte. Quant à son séjour à Alais, je suis loin, bien loin de prétendre que son ministère dans cette ville ait été sans mérite et sans honneur. Mais je n'ai dit nulle part qu'il eût été le modèle des vicaires. Or, je ne crois pas que M. Rouvière soit tombé volontairement dans la méprise grossière, commise parfois par certains gens, qui ne distinguent pas entre curés, vicaires, aumôniers, etc., et confondent tous les prêtres sous la dénomination intentionnellement méprisante de « curés. »

Dans l'Avant-Propos de son *Histoire de la Révolution française* dans le département du Gard(1), M. Rouvière a écrit cette phrase : « Baragnon, Lauze de Péret, Pontécoulant et tant d'autres ont laissé des récits partiels peu instructifs pour la génération actuelle ; sous leur plume, les faits ont changé de forme et pris la teinte de leurs préjugés religieux. » L'appréciation est sévère. Elle m'est revenue en mémoire en parcourant son article sur l'abbé Pialat. Ne pourrait-on pas la retorque contre son auteur ? Est-ce que parfois, sous sa plume, l'histoire ne prend pas la teinte de ses préjugés politiques et religieux ? Qu'il examine sa conscience, et peut-être trouvera-t-il que, n'étant pas lui-même sans péché, il eut mieux fait de ne pas jeter aux autres la première pierre.

E. SARRAN.

(1) La *Revue du Midi* publiera sous peu une étude critique de cet ouvrage.

FRAGMENTS BIBLIQUES

L'EDEN. — LA FEMME

Or, Dieu transporta l'homme au jardin de délices.

Les fleurs vierges s'ouvraient, encensoirs et calices ;
Et les arbres donnaient leurs fruits, doux à manger.

Un vol d'Ange parfois glissait sur l'air léger.
Comme une vision rapide d'ailes blanches.

Un grand fleuve y naissait, qui formait quatre branches.

Et deux arbres croissaient, cachant sous leurs rameaux,
L'un la Science, mère et des Biens et des Maux,
Et l'autre, le secret de l'éternelle vie.

Et tout était bonheur, car rien n'était envie.

Et le Seigneur prit l'homme et le mit dans Éden,
Afin qu'il cultivât et gardât le jardin.

Et le Seigneur lui dit : — Voici ce que j'ordonne.
Tu mangeras les fruits que ce jardin te donne ;
Mais si ta bouche au fruit de la science mord,

Tu fuiras de ma face et tu mourras de mort. —

Or, l'homme, promenant son regard sur la terre,
Inquiet, s'aperçut qu'il était solitaire.

Dieu dit : — Il n'est pas bon que l'homme en qui j'ai lui,
Soit seul ; donnons-lui donc un aide tel que lui. —

Et le Seigneur, par qui toutes choses sont faites,
Ayant déjà formé les oiseaux et les bêtes,
Comme il voulait donner à l'homme un compagnon
Les mena devant lui, pour qu'il choisit le nom
De chacun : — c'est encor celui dont on les nomme.
Et cependant, parmi tous les animaux, l'homme
Ne trouva pas un aide à lui-même pareil.

Le Seigneur envoya sur Adam le sommeil.
 Et voilà que son corps devint comme insensible ;
 Et son esprit plongea, ravi, dans l'invisible.
 Et le Seigneur lui prit une côte, ferma
 Sa plaie ouverte, avec la chair ; puis, il forma
 La femme.

Et vers Adam, tiré du fond du rêve,
 Dieu conduisit la femme,

Adam dit devant Ève :

— Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair !
 Et c'est pourquoi, quittant ce qu'il a de plus cher,
 L'homme s'attachera pour toujours à la femme ;
 Et tous deux ne seront qu'une chair et qu'une âme. —

Or, ils allaient tout nus, et n'étaient pas honteux.

Et le serpent rampait, quelque part, devant eux,
 Tandis qu'ils contemplaient le firmament sublime.

SATAN

Car le mal existait avant l'Homme.

L'abîme

Primitif avait vu les gueules de l'Enfer
 Dans la nuit éternelle, engloutir Lucifer,
 Lorsque Michel, guidant les fidèles phalanges,
 Précipita d'En-Haut l'essaim des mauvais anges.

Dès qu'un être créé pensa : — Je suis l'égal
 De Dieu, — Satan naquit, disant : — Je suis le Mal. —
 Et ce cri monstrueux qui troubla l'harmonie,
 Alluma tout à coup la colère infinie.

Le Maudit, dans sa chute, emporta son orgueil.
 Et dès lors, redressant son front, funèbre écueil
 Où la bonté s'échoue, où la clémence sombre,
 Il se mit à hurler vers Dieu, du fond de l'ombre.

Ch. VALGAY.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 1^{er} février 1888.

Sacre de Mgr Fuzet.

Il faut encore beaucoup de conditions pour mener à bien une cérémonie aussi considérable que celle du sacre d'un évêque. Dieu merci, elles se sont toutes rencontrées pour celui de Mgr Fuzet. Le programme tracé d'avance a pu être suivi dans toute son intégrité. D'abord, tous les évêques attendus ont été présents. Le peuple de Nîmes a revu avec un très vif plaisir Mgr Vigne, dont la figure imposante et si épiscopale avait tant impressionné les pèlerins de Prime-Combe. Mgr Bonnet aussi est très populaire, et son passage à travers la foule excite toujours un murmure de sympathie. Mgr Cotton a été vu moins souvent à nos fêtes nîmoises, mais son nom est bien connu ici, et lorsqu'il passait à côté de Mgr Bonnet il a pu entendre murmurer plus d'une fois : Voilà deux vaillants.

De nombreux représentants du monde officiel et des diverses administrations occupaient des places réservées devant le chœur. Les dispositions prises pour éviter le désordre ont pleinement réussi. Les assistants ont pu gagner leur place sans peine ; ils ont trouvé chez MM. les organisateurs autant de bienveillance que d'intelligente activité. Ajoutons qu'un goût exquis avait présidé à l'ornementation de la cathédrale.

Les cérémonies du sacre peuvent se diviser en deux parties, les préliminaires et la consécration proprement dite.

L'Église a voulu entourer de toutes les précautions possibles un acte aussi important. De là toutes les interrogations de l'évêque consécrateur et ces dialogues avec les évêques assistants ; de là les professions de foi de l'Élu. Après la lecture de la bulle apostolique, l'Élu prête serment de fidélité à l'Église et répond à toutes les questions que lui pose le consécrateur sur la foi et les mœurs. Ces conversations, où éclate la sagesse de l'Église, peuvent paraître un peu longues à la masse des fidèles. Pour ceux qui entendent le latin, rien n'est plus intéressant. On sait dans le clergé de Nîmes avec quelle vie, quelle force et quel accent de vérité Mgr Besson prononce les paroles liturgiques aux moments décisifs des ordinations. Ainsi, lorsqu'il adjure solennellement les jeunes aspirants au sous-diaconat de bien réfléchir avant de faire le pas définitif. Ainsi lorsqu'il prononce à propos des diacres et des prêtres, le *Scis illos dignos esse*, savez-vous s'ils sont dignes ? Il a su donner plus d'ampleur encore et de dignité aux paroles que l'Église met sur les lèvres de l'évêque consécrateur. La paleur de Mgr Fuzet, l'émotion de sa voix, le ton ferme, sans doute, mais un peu faible de ses réponses ajoutaient à l'effet, par contraste.

A l'*Introït*, l'Élu se prosterne au pied de l'autel, et comme pour l'ordination des ordres sacrés, on récite sur lui les litanies des saints. Vient alors l'imposition des mains. L'Élu se relève et s'agenouille ; le consécrateur et les évêques assistants lui placent le livre des Évangiles ouvert sur les épaules ; ils touchent des mains sa tête, et disent ensemble : Reçois le Saint-Esprit.

L'onction est ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans le sacre des évêques. A-t-on idée, dans le monde, de son origine et de son antiquité ? Elle remonte, ni plus ni moins, au xv^e siècle avant Jésus-Christ. Il est dit, au chapitre huitième du Lévitique, que Moïse a sacré le premier pontife avec l'huile sainte, en présence de tout le

peuple. L'hymne (on peut bien l'appeler ainsi) que l'Église chante après cette onction est également empruntée à l'Ancien Testament : « C'est ici l'huile mystérieuse répandue sur la tête d'Aaron ; elle descendit sur sa barbe et « découla jusque sur le bord de son vêtement. Le Seigneur « a répandu ses bénédictions de siècle en siècle. » Malgré son manque de sens moral, M. Renan se fait un bonheur de vanter aux sceptiques « l'incomparable valeur esthétique et le charme infini » des cérémonies de l'Église. Ces mots ne peuvent jamais mieux s'appliquer qu'à la consécration épiscopale.

Si belle qu'elle soit cependant, bien des fidèles ne paraissent pas l'apprécier comme elle le mérite. Ils attendent autre chose avec une impatience visible ; ils attendent que le nouvel évêque, mitre en tête, crosse en main, donne sa première bénédiction. Leur espérance n'a pas été déçue. D'un geste rapide, mais bien dessiné, avec un regard où semblait avoir passé toute son âme, Mgr Fuzet a envoyé sa première bénédiction à sa mère, qu'on apercevait dans la dernière tribune du chœur, du côté de l'Épître. Cet acte de filiale reconnaissance n'a pu être remarqué des autres tribunes et du chœur, mais il a été bien vu du centre de la cathédrale, et il ya provoqué une indescriptible émotion. Beaucoup de mères pleuraient. Enfin, le nouvel évêque est allé dire ou plutôt chanter trois fois, devant son consécrateur, *Ad multos annos*, et il a échangé le baiser de paix avec lui et avec les deux assistants. Une bénédiction solennelle, donnée sur le perron du palais épiscopal, a clôturé cette belle matinée.

A vêpres, la foule était pour le moins aussi nombreuse qu'à la messe. La Maîtrise a obtenu un grand succès. Non pas que, le matin, elle se fût montrée inférieure à elle-même. Beaucoup de personnes compétentes ont été frappées, au contraire, de l'heureux choix des morceaux et de la beauté de l'exécution ; mais l'attention générale n'était

pas là , elle était aux détails de la cérémonie. Le soir , on avait moins à voir, on écoutait mieux, et les assistants trouvaient l'expression de leur piété et de leur joie dans ces notes suaves qui montaient vers le ciel.

Le sermon du nouvel évêque de Saint-Denis a été écouté avec une religieuse émotion. L'exorde était un chant d'humble reconnaissance , le sujet du sermon , une histoire rapidement esquissée del'épiscopat français. Cette histoire se terminait par l'éloge parallèle de nos deux grands évêques , Mgr Plantier et Mgr Besson. De très touchants adieux au peuple de Nîmes servaient de péroraison.

A d'aussi belles fêtes , il fallait un épilogue. Le jour même du sacre , une brillante soirée, donnée dans les salons de l'évêché , réunissait les principaux dignitaires civils de la région , plusieurs officiers , une grande partie du clergé et l'élite de la société nimoise. Les élèves de la Maîtrise ont lu un compliment et exécuté une cantate dont la musique est de M. Bellivier et les paroles,—pourquoi ne le dirait-on pas ? — de Mgr Besson lui-même. Comme l'a remarqué Mgr Fuzet dans sa réponse, Fléchier lui aussi a composé quelques poèmes et faciles et élégants, et surtout spirituels.

Une seconde fête a eu lieu au collège Saint-Stanislas. Mgr Fuzet a voulu donner à cette maison, dont il a été longtemps l'élève, les prémices de son épiscopat. Assisté de M. l'abbé Cabiac, supérieur, et de M. l'abbé Germain, le nouveau chanoine de Saint-Denis, il a conféré le Sacrement de Confirmation à vingt-cinq élèves. Par une attention délicate, il avait remis à ce jour la nomination de trois nouveaux membres de son Chapitre. Après la messe , et devant un auditoire nombreux, il a proclamé chanoines de Saint-Denis M. l'abbé Cabiac, supérieur, M. l'abbé Ravanis, curé de Roquemaure, et M. l'abbé Marcou, professeur de rhétorique. Les vifs applaudissements qui ont accueilli

cette déclaration trouveront un écho dans le diocèse. Plusieurs harangues ont été lues dans cette fête de famille. On nous pardonnera d'en citer ici quelques passages. Peut-être les lecteurs y reconnaîtront-ils quelques uns des sentiments de respectueuse affection qu'ils éprouvent pour le nouvel évêque de Saint-Denis.

« Monseigneur, lui disait un élève des classes supérieures, vous allez visiter demain la Ville-Éternelle, vous prierez devant le tombeau des saints apôtres, vous vous prosternerez devant Léon XIII, vous recevrez ses conseils, ses encouragements, ses félicitations. Puis vous partirez pour cette île, dès maintenant chère à nos cœurs, dont un pinceau magique a retracé les beautés dans des œuvres immortelles.

« Vous n'y serez pas tellement éloigné de vos admirateurs et de vos amis. Nos maîtres ne cessent de nous dire que le centre de la vie des peuples paraît aujourd'hui se déplacer. Les fils de la vieille Europe se précipitent vers le Nouveau-Monde ou l'Orient ; nos colonies, naguère oubliées, attirent maintenant l'attention universelle ; grâce aux progrès de la science et de l'industrie, elles semblent s'être rapprochées de nous. Vous ferez partie, Monseigneur, de ce mouvement providentiel ; vous y occuperez une place d'honneur. Dans cette belle colonie, vous irez porter d'une main la croix de Jésus-Christ, et de l'autre, le drapeau de la France.

« Daigne Dieu bénir votre grande et sainte mission. Vos talents, vos éminentes qualités, votre profond attachement à l'Église catholique, vos succès passés sont une garantie de vos succès futurs. Vous ferez le bien, vous *servirez*, vous *brillerez*, et nous nous associerons de cœur à vos travaux apostoliques et à vos joies. »

C. DELFOUR.

Marseille , 1^{er} février 1888.

*. * Un mot tout personnel pour débiter , cette fois.

Décidément , la poste m'a choisi pour une de ses victimes privilégiées. Le mois dernier encore , quelle n'a pas été ma surprise , au reçu du numéro , quand j'ai vite couru à ma place accoutumée pour revoir mon humble prose sous le joli vêtement typographique qu'on sait lui donner à Nîmes , de ne rien trouver du tout. Explications données , il résulte que la poste m'a joué , une fois de plus , le vilain tour de diriger ma copie vers des régions inconnues , d'où l'on ne revient pas. Après ça , je suis peut-être le seul à le trouver si mauvais !...

*. * J'ai reçu la visite d'un groupe de jeunes étudiants , œil vif , le port assuré et l'air confiant comme on l'a à cet âge. Ils m'ont remis un exemplaire des *Statuts d'une Association générale* , à établir entre les étudiants en droit , en médecine , ès-lettres et ès-sciences , de l'Académie d'Aix. L'idée mère me semble bonne , et j'en félicite mes visiteurs. Seulement , il y a quelquefois loin de la coupe aux lèvres , et j'ai peur , moi , vieux grison , de la distance qui sépare l'imprimé du... reste. J'en ai tant vu mourir !.....

Le siège de l'association , qui assure à ses membres une foule d'avantages intellectuels de solidarité , etc. , est à Marseille. Est-ce un prélude du retour des Facultés d'Aix en l'Athène des Gaules , si aimablement louée l'an dernier , à pareille époque , par notre savant et obligeant évêque de Nîmes ? *Chi lo sa !*

*. * D'Aix , M. Lanéry d'Arc , qui s'est fait une spécialité du culte de sa glorieuse parente , nous envoie un beau

volume in-8°, consacré à la *Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne-d'Arc*. C'est le catalogue des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans, depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours. Sans doute, le catalogue n'est pas complet. Comment le serait-il, en présence de l'amoncellement des documents imprimés relatifs à la sainte lorraine ? Du moins, rien de très essentiel n'y est omis, et M. Lanéry d'Arc a bien mérité de notre histoire nationale, en publiant ces 260 pages de titres de volumes, avec des notices aussi érudites qu'intéressantes.

*. Dans les cercles littéraires et religieux de Marseille, on a beaucoup lu les lettres adressées de Rome au rédacteur de la *Semaine Religieuse*, sur les fêtes du Jubilé Papal. La première commençait par le récit du départ de Marseille : « Le ciel gris de Marseille paraît pleurer le départ de l'élite de ses enfants..... » Le tout est d'un très grand intérêt.

*. L'Académie de Marseille, « honneste fille de l'Académie française, » vient de publier ses programmes pour les concours de l'année 1888.

Les voici, dans leur libellé officiel :

L'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille distribuera, en 1888, les prix littéraires du maréchal de Villars et de la fondation anonyme récente, et le prix scientifique du duc de Villars.

I.— Le premier des deux prix littéraires sera attribué, cette année, à la poésie, et sera décerné à l'auteur de la meilleure pièce sur ce sujet : *Le Mistral*.

Le deuxième sera décerné à l'auteur de la meilleure pièce poétique sur ce sujet : *Notre-Dame de la Garde, de Marseille*.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1^{er} mai de cette année.

II. — Le prix scientifique du duc de Villars sera décerné à l'auteur du meilleur ouvrage sur le sujet suivant : *De l'utilisation des eaux d'égouts de la ville de Marseille.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1^{er} novembre de cette année.

Pour le concours de 1889 :

L'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille distribuera, en 1889, les prix littéraires du maréchal de Villars et de la fondation anonyme récente, et le prix scientifique du duc de Villars.

I. — Le premier des deux prix littéraires sera attribué, pour 1889, à l'éloquence, et sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur ce sujet : *Étude sur Joseph Méry.*

Le deuxième sera décerné à l'auteur de la meilleure pièce poétique sur le sujet suivant : *Marie-Magdeleine à la Sainte-Baume.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1^{er} mai 1889.

II. — Le prix scientifique du duc de Villars sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur cette question : *De l'emploi de l'eau courante par l'agriculture et par l'industrie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, dans le territoire qui forme actuellement le département des Bouches-du-Rhône.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1^{er} novembre 1889.

Les prix du maréchal de Villars et du duc de Villars consistent chacun en une somme de 300 fr. avec les médaille des fondateurs. Les prix de la fondation anonyme consistent chacun en une somme de 120 fr.

Les manuscrits seront adressés *franco* à M. le directeur ou à M. le secrétaire perpétuel, au siège de l'Académie (école des Beaux-Arts, boulevard du Musée). Ils porteront une épigraphe ou devise qui sera reproduite

sur un billet cacheté joint à l'ouvrage, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Les manuscrits ne seront pas rendus ; mais les auteurs pourront en faire prendre copie, à leurs frais. L'Académie se réserve d'insérer dans ses *Mémoires* les travaux qui auront été jugés dignes des prix.

★ ★ Dom Bérengier, va, dit-on, répondre, par une vigoureuse et vengeresse réponse, aux attaques dirigées par M. Gazier, de la Sorbonne, contre sa *Vie de Belsunce*.

★ ★ La seconde édition de la *Vie de Mgr de la Bouillerie* est sous presse. Elle paraîtra le mois prochain.

E. A. C.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DES DUCS D'UZÈS, par M. d'ALBIOUSSE.

Le public lettré a fait grand accueil au beau livre de M. d'Albiousse sur les ducs d'Uzès. Cet ouvrage, qui intéresse si vivement notre province, sera l'objet d'une étude développée dans la Revue.

En attendant nous insérons ici le jugement flatteur que vient de porter sur l'œuvre de notre compatriote, un des maîtres de la critique parisienne, M. de Barthélemy.

« Nous signalons volontiers le travail de M. d'Albiousse sur les ducs d'Uzès comme un modèle d'étude généalogique historique, comme il serait bien désirable que nous en possédassions sur toutes les grandes familles de France. Comprises de cette façon, ces recherches présentent le plus grand intérêt, on le comprend facilement, puisque les membres de ces maisons ont tous joué un rôle plus ou moins considérable dans nos annales.

La famille du duc d'Uzès occupe aujourd'hui le premier rang dans la hiérarchie ducale, son titre étant le plus ancien, l'érection du duché datant de 1565 et la pairie de 1572.

Uzès par elle-même a une histoire intéressante. Cette petite ville, remarquable par ses monuments historiques, est tout ancienne. Appelée par les Celtes *Ucetio*, les Romains lui donnèrent le nom de *Castrum Ucetense* à cause d'un camp qu'ils y avaient établi et sur lequel se trouve vraisemblablement le château ducal. Elle fut évangélisée de bonne heure, ainsi que le constate une crypte des plus intéressantes. Les Vandales ravagèrent Uzès en 402. La ville fut successivement visigothe (470), française sous un des fils de Clovis (507), ostrogothe (511), sarrazine au VIII^e siècle, de nouveau française sous Charles-le-Chauve, sous le titre de comté, puis fit ensuite partie du royaume de Provence. En 1214 Simon de Montfort s'empara et en fit don à l'évêque d'Uzès. Puis elle redevint simple seigneurie qui passa au comté de Toulouse, et à partir du XIII^e siècle au royaume de France. En 1328, Philippe de Valois érigea Uzès en vicomté pour récompenser la vaillante conduite de Robert, seigneur du lieu, à la bataille de Cassel. Vers la fin du XV^e siècle, la descendance mâle de ce Robert s'éteignit en la personne de Jehan, vicomte d'Uzès, dont la fille Simonne épousa, le 24 juin 1486, Jacques, baron de Crussol, grand chambellan de France, gouverneur du Dauphiné; depuis le domaine n'est plus sorti de cette illustre maison, si dignement représentée de nos jours.

C'est au XVI^e siècle que les d'Uzès jouèrent le rôle le plus

important. Antoine de Crussol, premier duc d'Uzès, épousa une femme d'une rare distinction, Louise de Clermont-Tallart, comtesse de Tonnerre et veuve de François de Bellai, prince d'Yvetot : elle jouissait d'une haute considération à la Cour de France, où elle devint favorite de Catherine de Médicis, et était particulièrement liée avec Elisabeth d'Angleterre. Elle parvint par son crédit à faire obtenir pour son mari, qui n'était du reste pas sans valeur, un emploi et des commandements qui lui firent jouer un grand rôle dans les événements de son temps, notamment dans la région qu'il habitait. Il fit prisonnier le fameux baron des Adrets. En 1565, il reçut la cour dans son château de Saint-Privat, près de Beaucaire, et peu après le roi, en quittant le Languedoc, s'arrêta à Mout-de-Marsan et y signa les lettres patentes portant érection du duché d'Uzès.

Le frère du précédent, dit baron d'Acier, plus tard duc d'Uzès, embrassa le protestantisme et devint un des chefs du parti, auquel il rendit les plus grands services, malheureusement marqués par de nombreux excès. Il était à Paris au moment de la Saint-Barthélemy : il ne dut son salut qu'à la protection de sa femme et de sa belle-sœur. Il reprit les armes ensuite et battit plusieurs fois le maréchal de Damville en Languedoc. Mais nous devons à son honneur de citer une réponse mémorable qu'il fit un jour au duc de Montpensier : « L'honneur est mon seul directeur ; il ne me conseillera jamais de livrer les femmes et les filles à la brutalité des soldats, de tuer un ennemi désarmé ; de manquer à la parole que j'aurai donnée. »

Emmanuel, fils aîné de celui dont nous venons de raconter sommairement la vie, fut l'un des premiers à se rallier à Henri IV et à l'aider à conquérir son royaume, bien qu'il fut catholique, et pendant les luttes de la réforme il se montra résolument adversaire des réformés. Nous ne prolongerons pas cette étude : nous dirons seulement que jusqu'en 1789, les ducs d'Uzès demeurèrent les fidèles et vaillants défenseurs de la Monarchie, laissant une glorieuse suite de souvenirs et d'exemples au jeune Jacques de Crussol, treizième duc d'Uzès.

A la fin du siècle dernier, le comte de Crussol, depuis dixième duc d'Uzès, fut mêlé à une délicate affaire. La cour s'était rendue un jour à un bal de l'Opéra : la duchesse de Bourbon, à la faveur du masque, fit d'amères plaisanteries au comte d'Artois. Irrité, ce prince déchira le masque de la duchesse et sortit sans dire un mot. Le lendemain la princesse raconta la scène à souper et traita son cousin en des termes les plus durs. La nouvelle se répandit et des amis prévinrent le comte d'Artois, qui crut devoir provoquer le duc de Bourbon. Le roi intervint et défendit ce duel, remettant la garde de son frère au comte de Crussol. Le duc de Bourbon néanmoins courut à Bagatelle, où il croyait rencontrer son adversaire : le comte d'Artois s'empressa de s'y rendre. Le comte de Crussol avait eu le soin de placer sur un des coussins de sa voiture la meilleure épée du comte d'Artois : les deux princes se rencontrèrent comme par hasard. Le premier sauta à terre et allant droit au duc de Bourbon, lui dit en souriant : « Monsieur le public prétend que

nous nous cherchons. » Le duc de Bourbon répondit en ôtant son chapeau : Monsieur, je suis ici pour exécuter vos ordres. — Pour exécuter les vôtres, » reprit le comte d'Artois. Puis, après quelques phrases courtoises de part et d'autre, les deux princes « se battirent, raconte M. de Crussol, comme deux grenadiers » et se jetèrent ensuite dans les bras l'un de l'autre.

Nous citerons encore un joli mot du comte de Crussol. Un jour la reine Marie-Antoinette regardait une médaille ayant d'un côté la figure de la vierge Marie et de l'autre celle de la reine. Elle s'aperçut que cette médaille n'avait pas de légende. Le comte de Crussol présent, dit : « Quand on verra la figure de Marie, reine du ciel, on dira *Ave Maria* ; quand on verra celle de Marie, reine de France, on ajoutera : « *Gratia plena*. »

De BARTHÉLEMY.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PAR LES CRITIQUES

CONTEMPORAINS, choix de jugements recueillis par le R. Père CHAUVIN et M. LE BIDOIS, du Collège de Juilly. — Paris-Belin.

Deux gros volumes, mis à la portée des bourses écolières, viennent de donner satisfaction à une lacune vivement ressentie par tous ceux qui ont à initier la jeunesse aux secrets des lettres françaises.

Qui n'a regretté, parmi ces derniers, de n'avoir, à l'heure dite, sous la main, telle appréciation, telle leçon de goût, telle page d'analyse, qu'il a lue, chez Villemain, Sainte-Beuve, Nisard, Sacy, voire même Lemaître, Taine, Vinet ou Brunetière ?

La critique contemporaine s'est inspirée d'une esthétique bien autrement vaste et large que les règles plus analytiques des La Harpe, des Le Batteux, des Geoffroi et des maîtres d'il y a cinquante ans.

Lui emprunter ses vues d'ensemble, ses fines dissections, ses thèses psychologiques, ses observations neuves et pittoresques, c'était, pour tout professeur d'humanités, un rêve caressé mais forcément négligé par ce temps d'encombrements de programmes qui rognent les loisirs d'auteur consacrés aux délices des lettres qui charmaient nos classes de seconde et de rhétorique en ces temps fameux, où le baccalauréat plus bénin ne régnait pas encore en maître, j'allais dire en tyrannique Procuste.

Les auteurs des deux volumes que je viens signaler en toute confiance à nos chers lecteurs, épris des choses littéraires, nous ont donné cette aimable satisfaction.

On n'analyse pas un recueil de ce genre. On a tout dit de lui quand on a affirmé qu'il tient largement les promesses de son titre et de son programme.

Ant. RICARD

LA LOGIQUE DE L'ABSOLU, par Edmond BRAUN. — Paris, Perrin, 1887. — Un vol. in-12 de xiv-197 pages.

Commencer un compte-rendu par une critique, n'est ni conforme aux traditions bibliographiques, ni aimable. C'est néanmoins un reproche que nous adresserons tout d'abord à M. Braun : Le titre de son livre ne paraît pas indiquer d'une façon suffisante et précise le contenu de l'ouvrage. *La Logique*, d'ordinaire, a le don d'effrayer les lecteurs, elle fait respecter les volumes qui se présentent au public sous son vocable austère; et l'opuscule dont nous parlons n'a rien de l'aridité des traités de Logique; on le lit avec intérêt et sans fatigue aucune. *L'Absolu* désigne habituellement le terme suprême où vont aboutir et se concentrer nos connaissances et les êtres; c'est le premier principe d'où découlent toute idée et toute réalité : C'est Dieu, en un mot, tel que l'envisage la métaphysique. Or ce n'est point dans cette acception qui nous paraît la seule vraie, celle à laquelle les philosophes doivent revenir, sous peine d'enlever à leur langue une précision plus nécessaire que jamais, ce n'est pas dans cette acception que l'auteur emploie le mot : *Absolu*.

Par ce terme, M. Braun entend, sans doute, et tout d'abord, la cause première, *l'ens a se*, mais il comprend aussi les principes directeurs de la connaissance, la loi morale, la liberté, l'immortalité personnelle, et enfin la réalité extérieure et objective du monde, de façon qu'il y a trois absolus : *l'absolu théologique* ou Dieu, *l'absolu psychologique* et *l'absolu objectif* (p. 36-40). M. Braun, nous le savons, n'est pas seul à donner au mot en question une extension aussi large, et peut-être a-t-il autant de motifs d'en agir ainsi que nous de lui en faire un reproche, en nous appuyant sur d'autres raisons et d'autres autorités.

Ces définitions établies, l'auteur se propose de montrer que *la recherche de l'absolu est une loi de l'esprit humain*; dès lors, toute connaissance qui ne voudra point s'élever à ces problèmes supérieurs ne pourra satisfaire ce désir inné de savoir dont parle Aristote. Cette thèse n'est pas établie par voie de démonstration directe. M. Braun a recours à l'autorité : dans la première partie de son livre, il nous fait voir, l'histoire de la philosophie en main, comment les grands esprits de tous les temps et de tous les pays, depuis les sept sages jusqu'à nos penseurs contemporains, ont tous récité à l'avance le premier article du symbole de Schopenhauer : *Je crois en la métaphysique*. Comme M. Braun, je suis convaincu que toutes les écoles ont cru à l'absolu, mais j'aurais préféré à des affirmations, non contestables d'ailleurs, quelques citations des philosophes dont il invoque l'autorité; les alexandrins auraient eu, dans cette discussion, une place au moins aussi large que les sceptiques; enfin, les titres de Montaigne à être compté au nombre des philosophes proprement dits, et surtout les logiciens (p. 75), me paraissent médiocres.

La seconde partie du livre, nous met en face de toutes les questions actuellement débattues, en nous faisant voir dans les systèmes contemporains, dédaigneux des questions concernant l'origine et la fin des êtres, une série de sciences incomplètes. Comme plus haut pour *l'Absolu* en général, M. Braun s'attache en ce qui touche *l'Absolu* propre à chaque ordre de connaissances, à nous montrer dans les philosophes et les savants de marque dont beaucoup vivent encore, des partisans plus ou moins volontaires et conscients de la métaphysique. Le transformisme, le *Bathybius* de Huxley, la psycho-physique et la psycho-physiologie, fournissent tour à tour à notre auteur l'occasion de montrer une vaste érudition : M. Braun est un homme qui a beaucoup de lecture, et dont l'ardente curiosité laisse passer bien peu d'ouvrages nouveaux, sans les lire et se les assimiler. Tous les noms plus ou moins célèbres de notre âge se retrouvent sous sa plume ; c'est à coup sûr, par un simple oubli, et je me permets de le lui signaler, que M. Braun ne mentionne pas parmi les philosophes actuels, partisans de *l'Absolu*, M. Jules Simon, et qu'au nombre des adversaires de la transformation des espèces, il n'a pas cité, à côté de noms moins célèbres, le plus illustre peut-être des naturalistes contemporains : Agassiz.

Cette démonstration de *l'Absolu*, dont nous venons de donner une esquisse bien rapide, ne convaincra pas tout le monde, à coup sûr. Ce sont des raisons, et non point des noms, si retentissants soient-ils, qui entraînent l'adhésion de notre esprit. Aussi bien M. Braun ne considère-t-il pas son plaidoyer en faveur de *l'Absolu* comme terminé : il a voulu simplement dans ce premier volume fonder une présomption en faveur de sa thèse, et il se propose d'établir bientôt, dans un autre ouvrage plus complet, les bases vraiment juridiques et rationnelles de la métaphysique : c'est de tous nos vœux que nous appelons la publication de ce nouveau livre, car la plume qui l'écrira, comme celle qui a tracé les pages du premier, appartient non seulement à un érudit brillant, mais à un philosophe chrétien de bon aloi.

MATTHIEU LOMBARD,

des Augustins de l'Assomption.

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX ROYALISTE

(1814-1848)

(Suite) (1)

La destitution inopinée du préfet, M. de Calvières, qui fut remplacé par M. d'Arbaud-Joucques, moins connu à Nîmes, vint ajouter une nouvelle cause de fermentation à celles qui existaient déjà. On vit dans ce changement une première concession faite au parti libéral. Quelques misérables exploitèrent au profit de leurs passions ce mécontentement, que rien ne justifiait. Une nuit, dans le courant du mois d'août, une bande d'une vingtaine de scélérats parcourut les quartiers du Cours-Neuf et du chemin de Montpellier et y commit cinq ou six assassinats. Il fallut, pour arrêter ces désordres, battre la générale et assembler la garde nationale.

Plusieurs églises catholiques avaient été fermées pendant les *Cent jours*; on voulut, à titre de représailles, s'opposer à l'ouverture du temple protestant. Un dimanche, les religionnaires furent insultés à l'issue de leur service; il y eut une émeute. Le général Lagarde, qui avait succédé au général de Barre, accourut avec un piquet de soldats. C'était un homme violent. Il se mêla à la foule et se mit à l'apostropher vivement en distribuant

(1) Voir le numéro de Février 1888.

à droite et à gauche des coups de plat de sabre. Un nommé Boissin, brave garçon, mais emporté aussi, fut atteint; il tira un pistolet de sa poche et le déchargea sur le général.

Le duc d'Angoulême, qui avait traversé Nîmes quelques jours auparavant, revint en toute hâte et ne dissimula point sa colère. Il refusa de recevoir les drapeaux de la garde nationale et menaça de frapper la ville d'une contribution extraordinaire. La garde nationale fut licenciée et ses cadres entièrement refondus. On en exclut les hommes considérés comme dangereux, que l'on groupa, pour ne pas les pousser à bout, dans des compagnies dites sédentaires. On eut soin de ne pas les armer et de ne jamais les convoquer.

Boissin, arrêté près d'Arles, passa en jugement en 1817. On ne négligea rien pour le faire condamner. Le jury ne se composait que de fonctionnaires; mais on compliqua tellement les questions qui lui furent posées, qu'il se trouva placé dans l'alternative ou de rendre un verdict entraînant la peine de mort ou d'absoudre. — Il préféra admettre le cas de légitime défense et acquitter. Boissin fut défendu avec beaucoup d'habileté par M. Baragnon.

V

En 1817, je partis pour la Suisse, où je restai jusqu'en 1820, pour compléter mes études de chimie et de botanique. Je passai ensuite plusieurs années à Paris, de sorte que je demurai étranger, durant une assez longue période, aux événements de ma ville natale.

Mais j'avais eu le temps de m'y faire connaître et redouter aussi, il faut bien l'avouer. Je ne pouvais souffrir que l'on attaquât devant moi mes opinions politiques ou religieuses. Malheureusement j'étais trop vif et je frappais; il fallait ensuite aller sur le terrain. J'ai eu ainsi vingt-deux

duels. On pourrait encore en trouver le compte dans les cartons de la Préfecture ; ils ont tous été signalés par les rapports de police. Tous, à l'exception d'un seul, sont mentionnés avec cette annotation « politique. » Je crois n'avoir eu tort qu'une fois ; mais je n'en déplore pas moins vivement aujourd'hui ces coupables folies, qui trop souvent firent couler le sang. Mes adversaires étaient ordinairement d'anciens sous-officiers ou des officiers en demi-solde, qui recherchaient toutes les occasions de croiser le fer avec les volontaires royaux.

Je ne sais si je dois compter parmi mes duels une singulière aventure que j'eus, vers 1816, avec un ex-capitaine de la garde impériale qui s'était retiré à Nîmes.

Il avait entendu parler de moi et s'était flatté de me mettre à la raison. Le propos m'avait été rapporté. Quelques personnes trouvèrent plaisant de nous mettre en présence. Nous fumes invités tous les deux à un déjeuner, dans un *mazet*.

Nous nous contentâmes d'abord de nous observer du coin de l'œil sans rien dire ; mais vers la fin du repas, qui avait été copieux et largement arrosé, mon homme fit sur le gouvernement des Bourbons une observation, que je relevai aussitôt ; il répliqua, et, après échange de deux ou trois reparties, proféra à l'adresse du roi une injure grossière. Je me levai et lui lançai à la figure mon assiette qu'il esquiva et qui alla se briser avec fracas contre le mur. Au lieu de nous séparer, les autres convives sortirent à la hâte en fermant la porte sur nous.

Restés seuls, nous nous regardâmes un moment, comme deux dogues qu'on a excités et lâchés l'un contre l'autre ; puis, d'un bond, nous nous précipitâmes vers le coin où nous avions déposé nos épées en entrant. Elles avaient disparu ; on avait emporté, en se retirant, jusqu'aux couteaux de table. La colère nous étouffait ; il nous fallait du sang sur l'heure. Enfermés face à face, en serions-nous réduits à nous entre-dévorer ?

Nous hésitions à nous colleter comme des goujats, lorsque mes yeux tombèrent sur une grosse hâche de bucheron qu'on avait oubliée dans le fond de la salle, contre un lourd escabeau de bois. Le capitaine la vit en même temps que moi ; nos regards se rencontrèrent, nous nous étions compris. La belle bataille, s'il y en avait eu deux ! J'eus alors un moment de véritable délire :

« Il n'y en a qu'une, criai-je affolé ; tirons à pile ou face, qu'il l'aura ; l'autre mettra sa tête sur le billot. »

Je n'avais pas fini, que mon adversaire avait pris dans sa poche un écu de cinq francs et l'avait jeté en l'air.

« Pile ! » criai-je.

C'était face ! J'avais perdu ; j'étais le vaincu du duel que j'avais proposé. Il ne me restait plus qu'à m'exécuter. L'autre tenait déjà la hâche. D'un geste, je déboutonnai mon uniforme ; puis je m'efforçai d'ôter mon col. Les militaires portaient alors des cols en crin extrêmement forts et épais, hauts de la largeur de la main, qui tenaient le cou emprisonné comme dans un carcan et qui se bouclaient par derrière. Mes doigts étaient tellement crispés de rage que je ne pouvais venir à bout de dégrafer la boucle. Ce fut ce qui me sauva, car je crois que, dans les dispositions où nous étions tous les deux, ma tête eût été vite à terre.

Nos facétieux compagnons de plaisir, après nous avoir mis sous clef, étaient allés se poster dans le jardin, en face de la fenêtre, se promettant sans doute le spectacle de quelque beau pugilat. Lorsqu'ils virent la hâche entre les mains du capitaine et la tournure que prenaient les choses, ils escaladèrent la fenêtre, brisèrent un carreau et se jetèrent entre nous.

L'affaire n'eut pas de suite. L'autorité avertie nous fit surveiller de près pour empêcher une rencontre, et le capitaine ne tarda pas à quitter la ville.

A mon retour de Paris, je collaborai à l'*Histoire de Nîmes* que Baragnon fit paraître peu après 1830 ; je ras-

semblais pour lui des documents ou lui faisais le récit des événements dont j'avais été témoin. Ce fut pour moi l'occasion d'un duel au pistolet (je n'en ai eu que deux à cette arme, que je n'aimais pas). Un jour, dans un café, un royaliste exalté prétendait que Baragnon avait reçu de l'argent des ennemis de la Restauration pour déguiser la vérité et atténuer leurs crimes dans son histoire qu'il venait de publier. J'allai à lui, et, lui frappant sur l'épaule, je le priai de se taire, ajoutant que ce qu'il disait me déplaisait et que c'était d'ailleurs une affreuse calomnie. Il me répondit que cela ne me regardait pas; je le souffletai et lui annonçai que j'irais le prendre chez lui le lendemain matin avec deux de mes amis.

Le lendemain, à cinq heures, mes témoins allaient le réveiller, et lui donnaient rendez-vous au moulin Raspail. Le choix des armes lui appartenait; il prit le pistolet.

« Croyez-moi, lui dis-je, prenez plutôt l'épée ».

A cette époque j'avais chez moi un tir au pistolet et j'étais de première force. Il persista, mais au moment de faire feu, ayant à tirer le premier, il déchargea son arme en l'air, une première fois, puis une seconde, criant que nous étions fous et qu'il ferait des excuses à M. Baragnon plutôt que de se battre avec un royaliste.

Comme nous rentrions ensemble, « vous avez eu tort, lui dis-je pour l'effrayer; si j'avais eu à tirer, je vous aurais logé une balle entre les deux yeux ! »

VI

J'avais acheté une pharmacie; mais je fus obligé de la revendre bientôt, pour venir en aide à mon père, qui, à demi ruiné en 1815, avait toujours vu depuis ses affaires décliner. J'obtins une place de contrôleur des valeurs d'or et d'argent. Les appointements étaient modestes; mais c'était l'existence assurée. Je me mariaï.

Après la révolution de 1830, on exigea de tous les fonctionnaires le serment de fidélité au nouveau gouvernement. Je refusai de le prêter et fus destitué.

Les royalistes de Nîmes n'acceptèrent pas sans résistance la monarchie de juillet. On enleva aux garde nationaux catholiques leurs fusils, que la plupart avaient payés et qui furent distribués aux habitants de la *Vaunage*. Ainsi armées, ces populations, qui étaient entrées avec passion dans le mouvement révolutionnaire, envahirent le chef-lieu du département. Devant cette menace, les catholiques s'armèrent de leur côté comme ils purent ; mais nous ne parvinmes à réunir que trois cents hommes munis de fusils. Cette poignée de braves se retira sur les hauteurs des moulins à vent. Elle y attendit les protestants qui vinrent l'attaquer au nombre de quinze cents environ. Nous étions en présence, prêts à en venir aux mains, lorsque l'évêque, Mgr de Chaffoy, parut, apportant des paroles de paix et de conciliation. Du haut d'un rocher il nous adressa les plus touchantes exhortations, nous supplia vainement de déposer les armes. Les esprits étaient trop enflammés.

« Nous sommes ici pour défendre notre foi politique et religieuse, Monseigneur, lui répondîmes-nous ; et nous mourrons tous plutôt que de nous retirer. Donnez-nous votre bénédiction, » et nous tombâmes à genoux.

L'évêque, voyant qu'il était impossible d'empêcher l'effusion du sang, nous bénit du haut de sa chaire improvisée. Comme il levait les mains, un de nos ennemis ajusta le prélat et fit feu. Heureusement quelqu'un détourna le coup. Ce fut le signal du combat.

Bien qu'inférieurs en nombre, nous nous battîmes comme des enragés. J'avais à mes côtés mon beau-frère avec son fils âgé de seize ou dix-sept ans. Tout-à-coup l'enfant s'assit sur un rocher.

« Que fais-tu ? » lui cria son père.

Il montra qu'il avait une balle dans la cuisse.

« Eh bien ! puisque tu ne peux plus te battre, tu chargeras nos fusils ! »

Mais notre infériorité numérique était trop grande. Force fut de quitter la place. Nous avions deux hommes tués, les protestants sept ou huit. Mon beau-frère prit son fils sur ses épaules et s'enfuit jusqu'à Marguerittes, où il le confia à un ami sûr.

Les royalistes battus s'étaient retirés du côté de Marguerittes, de Manduel et de Redessan. Beaucoup vinrent nous y rejoindre qui n'avaient pas pris part à la lutte. Avec le secours des villages voisins, nous formâmes un corps de plus de trois mille hommes répartis en quatorze bataillons. J'en commandais un ; c'était le plus faible comme nombre, mais c'était le mieux armé ; presque tous mes hommes avaient des fusils. Beaucoup de ceux qui composaient les autres bataillons étaient armés de fourches, de faux, etc. ; on les plaçait au second rang. Il y eut même un peloton de cavalerie monté avec des chevaux de ferme. Les étriers et une partie du harnachement étaient en cordes. Les cavaliers au lieu de sabres portaient de grands couteaux de charrue aiguisés ; c'était terrible à voir.

On résolut d'envoyer un député au général Lascours, commissaire extraordinaire dans le département du Gard, pour lui signifier notre résolution de prendre Nîmes par la force, si on ne renvoyait les bandes armées qui l'occupaient. Je me présentai pour remplir cette mission ; mais on trouva que je n'étais pas d'un caractère assez calme.

Le général Lascours promit d'expulser les étrangers, à la condition que nos rassemblements seraient aussitôt dissous et que nous rentrerions tranquillement chez nous. Cette réponse était attendue avec une vive impatience. Les villages qui nous avaient accueillis avaient épuisé toutes leurs ressources et ne pouvaient se ravitailler.

Depuis trois jours nous ne vivions plus que de raisins. J'avais eu la bonne fortune de trouver un gros pain dans une ferme. Je le partageai entre tous mes hommes; nous en eûmes chacun une bouchée.

Le général donna immédiatement l'ordre aux bandes armées, qui campaient sur l'Esplanade et dans les Arènes, d'évacuer la ville; moitié de gré, moitié de force, il les poussa avec un cordon de soldats et finit par les jeter toutes dehors.

Mon bataillon rentra le premier à Nîmes. Connaissant notre détresse, on accourut à notre rencontre avec des vivres en abondance; sur notre passage les femmes dressaient, en plein air, des tables où elles nous offraient sans façon le pot au feu du ménage. Je défendis à mes compagnons de rien prendre avant d'avoir occupé le poste qu'on nous avait assigné sur les hauteurs qui dominent le Cadereau; de là nous devions surveiller la retraite des dernières bandes et prévenir tout retour offensif. Après quelques heures, qui nous parurent bien longues, nous fûmes relevés par deux compagnies d'infanterie.

Mais la tranquillité ne se rétablit à Nîmes que pour peu de jours. Elle fut de nouveau gravement troublée, au mois d'octobre, par l'enlèvement des croix, qui avaient été érigées dans différents quartiers de la ville, en souvenir de la mission de 1826.

VII

Quelque temps après les élections de 1830, où ils avaient été battus, les royalistes du Midi tentèrent un mouvement en faveur de la duchesse de Berry.

Il fut convenu qu'elle débarquerait à Marseille. Nîmes devait fournir quatre cents hommes résolus. Dans d'autres villes, à Arles, à Avignon, à Montpellier, on se tenait

également prêt à marcher, ou à recevoir la duchesse. Tout était arrêté, jusqu'aux signaux à employer. M. de Candolle comptait se trouver au débarquement avec de nombreux volontaires que MM. de Villèle se chargeaient d'envoyer. On pensait que la garnison laisserait faire. La plupart des officiers étaient gagnés.

La duchesse de Berry, partie de Villefranche sur le *Carlo-Alberto*, parut en rade de Marseille ; mais elle fit faire inutilement le signal convenu. On ne lui répondit pas. Les Marseillais, au dernier moment, avaient reculé. M. de Candolle se présenta presque seul sur le port pour crier : « Vive le roi ! » Les officiers de la garnison qui devaient participer au mouvement ne bougèrent pas, le voyant avorter. Ils se contentèrent de rester à l'écart. Ce fut un sergent qui vint mettre la main au collet de M. de Candolle. L'affaire était manquée, le *Carlo-Alberto* remit à la voile.

La garnison de Nîmes se composait alors du 35^{me} de ligne, régiment presque entièrement constitué avec les débris de la garde royale. Les officiers partageaient nos sentiments ; on ne les avait pas changés, parce qu'on les destinait à l'armée d'Afrique. Un régiment de gendarmerie était en formation, moitié à Nîmes et moitié à Avignon ; il comptait huit cents hommes, presque tous anciens cavaliers de la garde. Nous nous étions liés avec ces militaires, surtout avec les sous-officiers ; nous les recevions tous les jours dans nos sociétés. C'est ainsi que nous nous étions attaché plusieurs sergents du 35^{me}, parmi lesquels Tissot, véritable colosse, ancien sous-officier de la garde, d'une adresse remarquable à l'épée et au pistolet, et un autre, royaliste non moins ardent, dont je ne me rappelle que le prénom d'Auguste.

Toutes ces menées avaient mis en éveil la police nîmoise. Depuis plusieurs mois elle nous observait. L'échauffourée de Marseille la détermina à agir. Elle

dressa immédiatement, sans autre indication, la liste des royalistes les plus en vue, qui étaient, en effet, les chefs du complot; c'étaient MM. de Rochemore, de Dions, Nuti et moi.

Il avait été décidé qu'avec deux de mes amis, Soulage et Pelourjas, dit la *Vieille-Guerre*, j'irais arrêter chez lui le général Colbert et que je le conduirais à l'Hôtel-de-Ville, où on le garderait prisonnier. Ce devait être le signal du soulèvement de Nîmes. Qu'aurions-nous fait ensuite ? C'est sur quoi nous n'étions pas bien fixés nous-mêmes. Nous nous serions inspirés des circonstances.

Le jour même où nous allions mettre notre dessein à exécution, éclata la nouvelle des événements de Marseille. J'étais déjà au coin de l'Esplanade, avec un de mes compagnons, attendant l'autre, pour partir à l'heure indiquée, c'est-à-dire onze heures sonnant à l'horloge du collège. J'avais sur moi un poignard et des pistolets. Mon projet était de me présenter au général, pendant que Soulage et Pelourjas désarmeraient le factionnaire. Le pistolet sur la gorge, je l'aurais sommé de me rendre son épée et de me suivre. En cas de refus, nous nous serions assurés de sa personne et j'aurais porté son épée à l'Hôtel-de-Ville.

Comme onze heures allaient sonner, je vis arriver sur le boulevard une foule compacte, au milieu de laquelle Maurice de Rochemore conduit par le commissaire de police Campredon et entouré de gendarmes, de soldats et d'agents. En passant il me regarda fixement. Je devinai que tout avait échoué et qu'il ne nous restait plus qu'à nous sauver.

Je courus au café qui nous servait de lieu de réunion et qui était voisin de l'ancienne église des Carmes. Nos amis y étaient rassemblés. Ils m'apprirent la défection de Marseille; je leur annonçai l'arrestation de M. de Rochemore et les engageai à se disperser au plus vite.

Mais on ne voulut pas m'écouter. Le capitaine Béranger et moi, nous nous évadâmes par une porte dérobée, et nous quittâmes Nîmes, où il ne faisait pas bon pour nous. Nuti, le capitaine Payan et les autres furent arrêtés sur la place des Carmes au moment même où ils sortaient du café.

Une instruction fut ouverte ; elle dura trois mois, mais n'aboutit pas. En vain on interrogea les prisonniers ; tous nièrent obstinément ; en vain on envoya des mouchards dans les cafés que nous avions l'habitude de fréquenter ; on ne put rien savoir. L'instruction ne révéla rien, parce que nous-mêmes nous n'avions pas de projet bien arrêté ; tout le monde était entré d'instinct dans le complot sans en bien connaître ni le but, ni les moyens. Trois ou quatre seulement, dont j'étais, avaient concerté un plan plus précis ; mais ils furent inflexibles. Faute de preuve, on rendit une ordonnance de non-lieu générale.

Tant que dura l'instruction, je restai, avec le capitaine Béranger, caché dans la garenne du marquis de Dions, à la Calmette. Nous passions nos journées enfermés dans un petit pavillon au sommet de la montagne ; la nuit nous courions les bois. Tissot avait déserté ; il vint nous rejoindre dans notre asile.

Auguste, qui avait déserté aussi, était tombé entre les mains de la maréchaussée et nous fûmes informés qu'on devait le conduire à Alais. Avec quelques-uns de nos amis de cette ville, Cabanel entre autres, nous résolûmes, Béranger, Tissot et moi de le délivrer.

Par une nuit bien sombre, nous attaquons les gendarmes qui escortent notre camarade et nous faisons une décharge, qui malheureusement en tue un. Les autres se défendent peu ; ils nous laissent prendre, presque sans résistance, non-seulement leur prisonnier, mais encore leurs sabres, leurs pistolets et leurs manteaux qui pouvaient nous être fort utiles pour nos courses nocturnes.

L'un d'eux cependant, grand gaillard bien taillé, au moment de nous remettre son sabre, exprime, en le serrant dans sa main, avec un juron, le regret de ne pas s'en être servi.

« Qu'à cela ne tienne, mon garçon, dit Tissot en dégageant ; en garde ! »

A la première passe, Tissot, qui est d'une force réellement supérieure, fait à son adversaire le coup de manchette et lui entaille profondément deux doigts. Je panse la blessure et nous laissons à ce brave soldat ses armes et son manteau en l'honneur de son courage.

Nous emmenâmes Auguste, mais il fut arrêté de nouveau par sa faute quelques jours après. En prison sa tête se troubla et il se pendit avec sa cravate.

De notre retraite de la Calmette nous faisons de fréquentes expéditions du côté d'Alais et parfois dans la ville même, pour avoir des nouvelles, surveiller nos adversaires, secourir nos amis.

Un soir nous y étions allés, je ne sais plus dans quel but. La gendarmerie nous guettait, bien qu'elle ne fût pas maldisposée pour nous et que nous eussions plus d'un complice dans ses rangs. Nous étions sur la promenade plantée de marronniers qu'on appelle la *Prairie*, lorsque, grâce à un splendide clair de lune, nous apercevons les gendarmes. Ils nous ont vus eux aussi et lancent leurs chevaux au galop. Nous nous réfugions sous l'ombre protectrice des marronniers, et au lieu de traverser l'espace découvert qui s'étend au-delà, nous nous hâtons de grimper sur les arbres et de nous dissimuler dans leur épais feuillage. Je pousse d'abord Tissot, puis je me hisse à mon tour, mais trop tard. Une de mes jambes pend encore dans le vide, accroché que je suis à une branche ; mon pied effleure le tricorne d'un gendarme et le fait tourner sur sa tête. Le cavalier lève les yeux, me reconnaît et continue sa course sans rien dire. Il était des nôtres ; sans cela nous étions perdus.

L'instruction terminée, je retournai à Nîmes. M. Baragnon me donna un logement dans sa maison de campagne proche de la ville. Les autres nîmois compromis à la suite de l'affaire du *Carlo-Alberto* ne pouvaient pas se montrer tout de suite ; il y en avait qui étaient poursuivis pour désertion, comme Tissot et plusieurs de ses camarades ; d'autres s'étaient compromis depuis , comme Cabanel impliqué dans l'échauffourée d'Alais qui avait coûté la vie à un gendarme. Ils continuaient à courir les champs. Nous les cachions tantôt chez l'un , tantôt chez l'autre. Parfois nous les réunissions pour nous concerter avec eux et pour les répartir entre ceux de nos amis qui voulaient bien leur donner asile. Ils arrivaient alors dans leurs grands manteaux de conspirateurs , avec tout un attirail d'épées, de poignards, de pistolets.

Tissot finit par se laisser prendre. On le jugea ; il fut acquitté parceque nous étions tous sur l'Esplanade et que l'on connaissait nos dispositions. Mais on l'envoya devant un conseil de guerre qui le condamna à trois ans de travaux publics comme déserteur. Sa peine finie, il rentra chez lui, à Poitiers, et s'y maria très richement.

Cabanel avait longtemps trompé les recherches de la police. Il se fit tuer sottement. Nous avions fondé à Nîmes une société dite de l'*Espase* (de l'épée) ; son nom indique assez ce qu'elle pouvait être. On y buvait , on y parlait politique, on y faisait des armes surtout ; nous avions cinq planches d'escrime continuellement occupées par les tireurs. C'est là que nous faisions nos plans et que nos amis venaient prendre le mot d'ordre. Notre société ne tarda pas à être signalée comme un foyer de conspiration. Ordre fut donné de fermer le local de nos réunions. Cabanel , qui ne se cachait guère et qui venait nous voir souvent, s'y trouvait précisément le jour où la police opéra sa descente. Il sortit et rencontra une patrouille de soldats. Il eut le tort de prendre la fuite ;

poursuivi, cerné, sommé de se rendre, il montra un pistolet. Un conscrit le coucha en joue et l'étendit *raide* mort. Ainsi, après avoir bravé tant de dangers, il vint tomber sous la balle d'un pauvre diable qui savait à peine tenir un fusil.

Ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que, Cabanel mort, il fut impossible d'établir son identité. Le corps fut envoyé à l'hôpital pour y être disséqué. A cette nouvelle, nous nous réunîmes secrètement et nous envoyâmes au docteur Pleindoux, médecin en chef, une lettre anonyme par laquelle nous le prévenions que si le cadavre n'était pas enseveli dans le cercueil que nous lui envoyions, il serait mort lui-même le lendemain. Le billet et la bière furent déposés chez lui, sans que l'on sût par qui. Le docteur Pleindoux était royaliste. Il comprit à demi-mot. Cabanel fut enterré toujours enveloppé du même mystère, qui ne fut dissipé que bien plus tard.

IX

Les troubles de 1815 avaient ruiné mon père ; la révolution de 1830 me réduisit à la misère, en m'enlevant mes fonctions. J'étais absolument sans ressources et j'avais une femme et trois petits enfants. Je passai bien des nuits sans dormir, dévoré de chagrin et d'inquiétude.

On publiait alors à Nîmes, sous le nom de *Cancans*, des feuilles satiriques où le gouvernement était vivement attaqué. J'eus l'idée de faire aussi des *Cancans*. Je n'étais pas absolument sans instruction. Pourquoi, après avoir tant manié l'épée, ne m'escrimerais-je pas, comme un autre, avec la plume ? Je fis part de mon projet à M. Baragnon, qui l'encouragea et me fournit les fonds nécessaires, douze cents francs environ.

Peu de jours après, paraissait une livraison de quelques

pages intitulée l'*Abeille*. C'était un recueil de quolibets, de vers satiriques, de bons mots, d'anecdotes, dirigés contre les représentants de l'autorité et les adversaires du parti légitimiste. Chacun apportait son tribut; mais je fournissais la plus grosse part. Mon premier numéro fut immédiatement enlevé. Encouragé par ce succès, je publiai, la semaine suivante, une deuxième *Abeille*; cela dura environ trois mois. Notre feuille se vendait; il y avait plusieurs tirages; j'eus de l'argent à la maison! N'ayant pas d'autorisation, j'étais obligé de changer le titre à chaque numéro, pour échapper à la loi sur les publications périodiques; c'était tantôt l'*Abeille royaliste*, tantôt l'*Abeille nimoise*, l'*Abeille industrielle*, etc. Tous les adjectifs menaçaient d'y passer.

J'étais en train de rédiger le douzième numéro, quand M. Baragnon vint m'annoncer qu'il fondait, avec Boyer, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, un journal royaliste, la *Gazette du Bas-Languedoc*. L'affaire était montée par actions de cinq cents francs; on avait des souscripteurs en nombre suffisant; on était assuré d'un chiffre très-respectable d'abonnés; le clergé promettait son appui. On m'offrait la gérance du journal avec dix-huit cents francs de traitement et une part dans les bénéfices. Inutile de dire que j'acceptai avec empressement. Séance tenante, en quelques minutes, la dernière *Abeille* fut improvisée; ce ne fut pas celle qui se vendit le plus mal. Elle annonçait à ses lecteurs l'apparition d'un grand journal légitimiste.

La *Gazette* débuta avec onze cents abonnés; c'était assez alors pour une feuille de province. Nous eûmes en commençant de beaux jours. Peu de royalistes nous refusaient leur cotisation; le nombre des abonnés grossissait; les rédacteurs volontaires étaient pleins de zèle; ni l'argent, ni la copie ne manquaient. Le pouvoir voulut bien nous honorer de quelques poursuites, ce qui assura et consacra notre succès.

En ma qualité de gérant responsable, je fus traduit devant la Cour d'assises de Riom, sous le coup de trois chefs d'accusations entraînant des peines sévères : excitation à la guerre civile, tentative de renversement de la constitution, offense à la personne du roi et de la famille royale. Les deux premiers furent écartés par le jury, et je ne fus condamné qu'à un mois d'emprisonnement.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que j'aie tâté de la prison. J'y suis allé à cinq reprises, soit pour mes délits de presse, soit pour mes duels. Quand on me savait sous les verrous, les divers cercles royalistes de la ville se cotisaient pour subvenir largement à mon ordinaire; provisions de toute espèce, liquides surtout, affluaient. Le concierge, qui me connaissait pour me voir souvent, me prêtait son logement; j'y recevais mes amis à dîner. J'avais des livres, je travaillais; s'il ne m'avait pas fallu rentrer dans ma cellule à dix heures du soir, j'aurais pu me croire en liberté. Lorsque les barils de bière ou les bouteilles de liqueur arrivaient, j'en faisais la distribution à mes co détenus. Un soir toute la prison se trouva ivre; les gardiens eux-mêmes se ressentaient de mes largesses; leur chef fut obligé de me les interdire.

La *Gazette du Bas-Languedoc*, après ses brillants débuts, ne tarda pas à décliner. Un journal de province à cette époque ne pouvait être bien informé. Peu de discussions étaient abordables pour nous. Nous en étions réduits à des questions de dogme politique. On peut dire que nous ne faisions que répéter constamment le même article avec des variantes. Il était horriblement difficile d'intéresser les lecteurs dans ces conditions. Puis on se lasse de toujours attendre; les espérances et la constance des légitimistes faiblirent; beaucoup hésitaient à payer un abonnement de vingt-cinq francs, quand ils pouvaient avoir des journaux de Paris presque au même prix. Nos rédacteurs purement désintéressés se fatiguèrent; les uns finirent par se rallier

au nouveau régime et par accepter des places ; les autres, tout en restant fidèles , perdirent l'ardeur des premiers jours. Boyer fut presque seul à tenir bon jusqu'au bout. Vainement je me livrais à la plus active propagande, vainement je multipliais les tournées pour recueillir des abonnements ; le journal tombait. La révolution de février lui porta le dernier coup. Il n'avait plus de raison d'être et il disparut, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçût.

X

De 1830 à 1848, je continuai ainsi à jouer un rôle actif dans le parti royaliste. Quand il y avait quelque coup de main à exécuter, c'était à moi qu'on avait recours.

Maroto, le célèbre général carliste, qui finit par trahir lâchement son prince, était au château d'Anglas, en Provence, non loin de Saint-Remy. Il voulait se rendre en Espagne, pour prendre la direction de l'insurrection qui venait d'éclater. Mais le gouvernement français le faisait rechercher pour l'empêcher de passer la frontière. La police avait ordre de le saisir. Il s'agissait d'aller le prendre dans sa retraite, de lui faire traverser Tarascon, Beaucaire et Nîmes, pour le mettre ensuite sur la route de Montpellier. Je m'offris, personne ne consentant à se charger de cette mission. Maroto, afin de n'être pas reconnu, s'était rasé ; comme sa barbe était très-forte, il avait la figure toute bleue. Il était entièrement vêtu de noir, avec une longue redingote et un chapeau à larges bords. Ainsi accoutré il ressemblait à un curé de village. Nous traversâmes Tarascon et Beaucaire en plein jour, dans un cabriolet que je conduisais. Mon compagnon ne paraissait pas rassuré. Je le menai ainsi à une terre de M. de Bernis, près de Lunel ; de là on le fit filer jusqu'en Espagne. Lorsque j'appris sa trahison, je regrettai de ne pas l'avoir précipité dans le Rhône, du haut du pont de Beaucaire.

Quand Muchacho, autre fameux lieutenant de don Carlos, que le gouvernement français avait retenu prisonnier et qu'on dirigeait vers le Nord pour l'éloigner de la frontière espagnole, passa à Uzès, nous formâmes le projet de le mettre en liberté. Grâce à la connivence de l'un des deux gendarmes qui l'accompagnaient, nous réussîmes, à la deuxième brigade au-delà de cette ville, à l'enlever de la charrette sur laquelle il était attaché. Par malheur il était tombé de la neige, le froid était extrêmement vif; le général avait les jambes et les pieds presque gelés et tellement engourdis que, en dépit de tous ses efforts, il lui fut impossible de faire un pas. Nous eûmes le regret de le rendre à ses gardiens.

Par l'établissement du suffrage universel, la révolution de 1848 a profondément modifié les mœurs publiques en France. C'en était fait désormais de cette politique de cape et d'épée à laquelle j'avais donné mes meilleures années. Je me sentais dépaycé sur la nouvelle scène où devait à l'avenir s'engager la lutte des partis. Aussi m'en suis-je tenu éloigné (1), et ma vie n'offre rien depuis lors qui mérite d'être raconté.

(1) M. Coulange voulut bien cependant, malgré son grand âge, accepter, après le 16 mai, les fonctions de maire de Fontvieille, et les exerça honorablement pendant plusieurs mois.

LE MOBILIER

D'UN CHANOINE DE SAINT-GILLES

EN 1567

Les événements de la *Michelade*, qui jetèrent le deuil et la consternation dans notre cité, eurent leur douloureux contre-coup dans les environs. La petite ville de Saint-Gilles, siège d'une importante et célèbre abbaye, fut, le 1^{er} octobre 1567, le théâtre de scènes analogues : l'église fut pillée et saccagée ; plusieurs prêtres furent tués et les autres n'échappèrent à la mort que par la promptitude de leur fuite. Après le beau travail du savant archiviste de l'évêché, M. l'abbé Goiffon, il n'y a plus rien à ajouter : il suffira de dire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que tout ce sang versé surexcita les passions de la populace et éveilla en elle les convoitises les plus malsaines.

C'est ce que laisse entendre la requête circonstanciée du procureur d'office, Jean Puech. Craignant, non sans raison, que « les meubles, papiers et autres biens » des fugitifs « ne fussent prins et desrobés ny ayant aulcune personne pour les régir et conduire », il requit, le 3 octobre 1567, l'inventaire du mobilier laissé à l'abandon. Cette mesure protectrice était d'autant plus opportune que plusieurs objets avaient été déjà soustraits et que d'autres étaient menacés du même traitement. Au milieu du profond désarroi de la société, attesté par le trouble ment en question, elle était la seule sauvegarde qui restât entre les mains de l'autorité et encore elle était loin d'avoir

une efficacité assurée. Cette réserve, un détail caractéristique la motive, c'est le vol de certains objets, effectué sous les yeux mêmes des officiers de justice.

Le notaire, qui inscrit à trois reprises ces tentatives couronnées de succès, n'en est nullement décontenancé, mais ces traits d'effronterie semblent avoir donné des ailes à sa plume. En comparant la calligraphie des premières et des dernières pages, on voit qu'il a hâte d'arriver à la conclusion; mais s'il ne spécifie pas certains actes qui lui tombent sous la main, il ne nous fait pas grâce des plus petits meubles, des moindres ustensiles qui frappent ses yeux. C'est là ce qui donne du prix au document que nous avons l'honneur de communiquer et qui à ce titre a paru mériter d'être tiré de l'oubli. Cette publication est du reste un véritable sauvetage; car la pièce est à la veille d'une destruction prochaine. Ecrite sur un cahier de quatorze feuillets, elle a grandement souffert; l'humidité a altéré le papier, les vers l'ont piqué et les rats l'ont rongé à tel point que certains endroits sont tout à fait illisibles (1).

Le chanoine Guillaume BELLOX, dans l'intimité duquel, grâce à cet inventaire, nous allons vivre un instant, n'était pas le premier venu; il appartenait à une famille considérée de Saint-Gilles, qui a compté plusieurs ecclésiastiques dans son sein. A l'instigation de son oncle, Jean Bellon, trésorier du chapitre, et dès 1539, grand vicaire de l'abbé de Saint-Gilles, il était entré de bonne heure dans le chapitre collégial où il figure dès 1544, y avait été promu quelques années après à la dignité de *capiscol*, et, était devenu, à la mort de son protecteur, à son tour grand vicaire. Ce poste de confiance, qui lui avait été renouvelé en 1559, ne devait pas être sa dernière

(1) J'ai essayé de suppléer à ces lacunes par des additions entre parenthèses, mais il est des circonstances où force m'a été de renoncer à ces restitutions. Quant au document original, il se trouve aux *Archives départementales* G. 1221.

étape. Expulsé de Saint-Gilles, par les déplorables troubles de 1567, il devint prieur de Saint-Bauzille et porte ce titre (1) le 30 avril 1571 lorsqu'il fut nommé par le légat d'Avignon, le cardinal d'Armagnac, au canonat de la cathédrale, vacant par le décès de Robert Telin. Il fut reçu chanoine le 9 juin 1571, et douze ans après, c'est-à-dire le 2 septembre 1583, résigna prieuré et canonat à son neveu Antoine Bellon (2).

Par suite de son titre de grand vicaire, Guillaume Bellon était, en 1567, le plus haut dignitaire de Saint-Gilles. Si comme capiscot il venait après les archidiaques, Robert Delacroix et Jean Joubert, en qualité de représentant de l'abbé, qui était en cette année Mgr Renaud de Beaune, évêque de Mende, il avait le pas sur ceux-ci et présidait de droit les assemblées capitulaires. En résumé, en vertu des pouvoirs qui lui étaient délégués depuis longues années, il avait la haute-main sur l'administration spirituelle et temporelle de l'abbaye.

Avant d'aller plus loin, ces particularités ont dû être rappelées ; car elles expliquent, avec le siège de sa résidence, les vêtements, meubles et ustensiles divers qui y sont contenus. Quoique la maison ait les apparences les plus modestes — on en trouvera plus loin la distribution intérieure — le chanoine n'habite pas chez lui, mais chez l'abbé dont il est le coadjuteur ; il n'est pas davantage le propriétaire mais simplement le gardien, le détenteur de certains objets qui s'y trouvent réunis. C'est un dépôt qui

(1) D'après Ménard, il aurait été nommé en 1578 et n'aurait été remplacé par son neveu qu'en 1605, ce qui est une double inexactitude.

(2) Ce dernier peut être regardé comme un ancêtre par les collectionneurs de profession. Son cabinet renfermait 23 médailles or de Vespasien, Titus, Néron, Domitien, etc., etc., 137 médailles argent, 48 médailles bronze et une foule de camées et d'anneaux antiques. V., pour plus de détails, l'inventaire qu'a publié un chercheur infatigable, M. l'abbé René (*Bulletin du Comité des Travaux historiques*, Paris, 1882, p. 297).

a été confié à sa vigilance et qu'il n'abandonnera qu'à la dernière extrémité. De là, l'importance de cet inventaire et l'intérêt capital qu'il présente à nos yeux; de là aussi, l'explication de certains contrastes.

Les *vêtements sacerdotaux*, dont il sera parlé tout d'abord, ont, à tous les points de vue, droit à cette place d'honneur. C'est en effet dans la première salle et renfermés dans deux grands coffres qu'ils se trouvent, et, d'autre part, de tous les objets rassemblés dans la maison, ce sont, sans conteste, ceux qui ont le plus de valeur vénale. A cet égard, le chapitre semble n'avoir reculé devant aucun sacrifice; il est du moins approvisionné de manière à parer à tous les besoins. Il possède trente-quatre habits de diacre, trente-trois chapes d'église, neuf chasubles, quatre étoles de satin et quelques pièces servant de manipule. Enfin, comme on est éloigné d'Avignon, centre principal d'approvisionnement, on a en réserve six pièces de brodure de fil d'or et d'argent, large de trois doigts et faite en forme de ruban; deux pièces de satin, ouvré d'or et d'argent, avec les rubans assortis; une bande de toile blanche, large de trois doigts (1) et pliée en forme de ruban et *cinq monstres d'ouvrage de collet* (2); c'est-à-dire de quoi réparer et rajeunir au besoin les ornements sacerdotaux. Signalons encore un palys (*sic*) ou dais de satin rouge, fait à frangettes; deux ciboires de laiton surdoré (3), un bassin de laiton pour faire la quête, cinq pains de cire blanche, un livre rayé pour copier la musique, et nous aurons énuméré tout ce qui a trait au service de l'église.

Le vestiaire, proprement dit, se ressent de la dernière

(1) Cette espèce de passementerie deviendra plus tard la dentelle.

(2) Je présume que c'étaient là des spécimens de broderie.

(3) Les reliquaires, les objets d'or et d'argent avaient été, quatre ans auparavant, remis au Consistoire de Nîmes.

visite de l'abbé de Saint-Gilles, aussi se trouve-t-il singulièrement accru. Venu sans doute au printemps avec des habits d'hiver, le prélat a dû s'alléger et a laissé en partant, avec une paire de chausses et deux paires de souliers d'évêque—l'abbé était évêque de Mende—un mantellet de panne grise (1), une robe longue de cerf, fourrée de pelisse noire et bordée de velours et deux pourpoints, l'un de chamois, fourré de drap noir, l'autre de drap noir, chamarré de même le long des manches et du corps.

Le vicaire général est, cela va de soi, vêtu avec plus de simplicité; mais s'il a moins de luxe dans sa mise, il n'est pas tout à fait dépourvu. Il possède trois robes longues (2), l'une de demi-ostade (3) pour l'été, l'autre de drap noir, bordée de velours, pour l'hiver, et une troisième de drap gris dont il se revêtait pour aller aux champs. A chacune de ces robes correspond un casaquin: l'un de damas tauné, l'autre de drap noir avec bande de velours, le troisième de samis noir (4). Par contre, il n'a que deux paires de chausses, dont une noire faite en lanterne (*sic*) (5). Signalons encore deux bonnets carrés, une aumusse de chanoine (6), deux douzaines d'aiguilletes

(1) La panne était une étoffe, fabriquée à la façon du velours, mais dont le poil était plus long et moins serré.

(2) La robe longue, qui tenait lieu de soutane, descendait jusqu'aux pieds. La robe courte, portée par les gentilshommes, les bourgeois et les paysans, s'arrêtait à la hauteur des genoux.

(3) C'était une serge d'imitation anglaise.

(4) C'était une espèce de satin.

(5) Quicherat, dans son *Histoire du Costume en France*, ne mentionne pas cette forme de chausses.

(6) L'aumusse était un bonnet en peau de martre et de petit gris que les chanoines portent sur le bras lorsqu'ils se rendent à l'office. Elle était alors d'une telle ampleur que lorsque la coiffe était placée sur la tête, elle couvrait la totalité du dos, comme un mantellet.

qui remplissaient le rôle de bretelles, une paire de pantouffles en tripe de velours (1), et nous aurons dit tout ce qui se rattache au vestiaire de cet ecclésiastique.

Le linge de corps fait grandement contraste avec les vêtements; il est en effet réduit à la plus simple expression et n'est représenté que par deux bonnets de toile et deux paires de chaussons. Si les mouchoirs sont encore à cette époque un objet de luxe, on ne saurait en dire de même en ce qui concerne les chemises. Tout porte à penser que ces dernières ont excité la convoitise des voleurs et qu'elles ont été subrepticement soustraites. Quant au linge de maison, il compte une douzaine de draps de lit et deux nappes seulement. Pas la moindre serviette, ce qui a lieu de surprendre, car elles commencent à être en usage.

Malgré cette lacune assez extraordinaire, le soin du corps n'est pas laissé à l'abandon. J'en veux pour preuve quatre peignes à cheveux et deux brosses, c'est-à-dire des objets qui sont, au xvi^e siècle, très peu répandus. Dans un autre ordre d'idées, signalons une boîte de thériaque, un pot de conserve de roses et surtout un alambic de cuivre pour distiller les eaux médicinales. Vu le mauvais renom (2) de la contrée et l'air malsain qu'on y respire, ces provisions ont leur raison d'être : elles sont une ressource pour la maisonnée et aussi pour les pauvres habitants qui viennent en leurs maux demander assistance et remèdes.

(1) C'est la seule chaussure mentionnée. Il faut ajouter, du reste, que nos ancêtres se contentaient d'une seule paire de souliers. C'est du moins ce qui ressort de plusieurs inventaires.

(2) Allusion à la conduite d'une veuve descendue de la Lozère et qui a trouvé une place de nourrice chez le lieutenant de juge de Saint-Gilles. A son grand regret, elle se sépare de son enfant, mais elle ne saurait l'exposer « à l'air de ce lieu qui est fort grossier, voire mesme mauvais, suivant le bruit commun. » [E. 243, fol. 367].

Encore plus que le corps, l'esprit trouve satisfaction. La maison, si elle n'a pas de bibliothèque, au sens littéral du mot, ou de *librairie* comme on disait en ce temps, renferme du moins un bon nombre de livres. Les plus précieux sont serrés dans un coffre de bahut : quant aux autres ils traînent un peu partout, voire même dans la cuisine où le chanoine a laissé un livre de psaumes et la *complainte de Nostre-Dame*. C'est là, sans doute, qu'il dut passer sa dernière soirée ; il lisait, tandis que le fidèle serviteur, qui devait l'accompagner dans sa fuite, faisait sa ronde accoutumée et vérifiait si les cadenas étaient bien fermés.

Naturellement les livres de prière ou de dévotion prédominent, mais s'il y a deux ouvrages de psaumes, deux bréviaires dont un manuscrit, et jusqu'à cinq exemplaires du livre d'*Heures*, etc., il en est d'autres qui semblent avoir un plus grand prix. Par exemple, le commentaire du Lévitique, l'évangile de saint Mathieu, commenté par Bede, l'évangile de saint Jean, l'épître de saint Paul aux Romains sont placés cote à cote avec les œuvres d'un Christophe de Jérusalem que je ne connais pas et d'un ouvrage sur la *conscience* de B. Bernard que je ne connais pas davantage. La biographie générale de Didot ne parle pas non plus de l'*Ars Predicandi* de M^e Alain, de l'*Alphabetum sacerdotum*, des *Sermons* de B. Pape et des *loci communes theologiæ* de Desperier. Tous ces ouvrages, écrits sur parchemin, c'est-à-dire manuscrits, ont disparu au milieu des tourmentes qui se sont succédées dans notre malheureux pays ; aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris si leur existence a échappé aux investigations des hommes les plus autorisés.

Au rebours de la théologie, qui compte encore à son actif un ouvrage en latin contre les doctrines de Luther, les lettres sont maigrement représentées et la renaissance semble avoir trouvé à Nîmes ses colonnes d'Hercule. En ce qui touche l'antiquité, on ne relève que l'odyssée

d'Homère et le traité *de officiis* de Cicéron et en ce qui touche les xv^e et xvi^e siècles, les colloques et les conseils d'Érasme, la complainte de notre sainte mère l'Église et les contes du monde aventureux. La littérature étrangère a à son actif trois ouvrages italiens, dont un a pour titre *le courtisan*. On trouve encore quelques ouvrages de droit, un vieux traité des *decretales*, la pragmatique sanction, un trésor des arrêts de Bertrand et même un petit livre de médecine « le régime de peste. »

À côté de ces ouvrages, véritable richesse de cette maison, ressources et consolations des esprits cultivés qui s'y donnaient rendez-vous, il en est deux autres dont le but est moins relevé et dont la présence s'explique par les droits seigneuriaux des abbés de Saint-Gilles : c'est un traité des *fauconniers*, l'un écrit à la main, l'autre tout récemment sorti de la presse. Fauconniers et oiseaux dressés ont disparu de la scène, mais ont laissé des traces de leur séjour. Ici sont les perches à tenir oiseaux, les chevalets attachés au mur pour fixer les faucons ; là une grande gibecière de fauconnier, cinq chaperons de faucon et autant de tiercelet ; ailleurs quelques moules de chaperon et quelques morceaux de cuir rouge pour en fabriquer. En un temps où la boucherie n'était ouverte que deux fois la semaine, où les armes à feu étaient bien éloignées de leur perfectionnement, la chasse au filet et aux oiseaux de proie s'imposait. Dans ce pays giboyeux et dénué de toutes ressources, elle était une condition obligée de l'hospitalité et permettait de recevoir convenablement les visiteurs de la célèbre abbaye.

Si grâce à ce concours, la table pouvait être abondamment pourvue, il ne fallait pas cependant que les convives fussent par trop difficiles, ni trop nombreux. Le mobilier laissait à désirer et ressemblait à s'y méprendre à celui d'un bourgeois. J'ajouterai même, en le comparant à d'autres inventaires de cette époque, qu'il n'est pas de nature

à exciter l'envie, tant il est modeste. Ce n'est pas, il est vrai, l'indigence, mais c'est encore moins la richesse. A titre de preuve, nous allons le passer en revue et en signaler les particularités les plus remarquables.

La première pièce par laquelle on a accès dans la maison est la salle basse ; c'est une sorte de vaste vestibule, une pièce banale où tout le monde est admis. Pour ce motif, ou pour tout autre, elle est sommairement meublée. Elle possède cependant un buffet de noyer avec ses armoires et tiroirs, trois coffres et un archibanc. Pas de sièges, car ce dernier est rompu ; pas de table, car on n'y mange pas.

La cuisine vient ensuite et sert tout à la fois, — touchante simplicité, — de salle à manger pour le maître et de chambre à coucher pour les serviteurs. Il y a pour le premier une table carrée de noyer avec de longs bancs ; il y a pour les seconds un lit de noyer avec une pailleasse, des courtines de toile de deux cannes de longueur, une couverture et un traversin. Quant aux ustensiles proprement dits, beaucoup, qui se trouvent chez les artisans, font défaut ; aussi est-on porté à croire que c'est surtout sur ces derniers que les voleurs ont fait main-basse. Ils ont pourtant laissé une boîte d'épicerie, deux fourchettes de fer (1), une pierre de porphyre faite à tablette, un mortier de marbre avec son pilon de bois, deux flacons de verre couverts de jonquie (*sic*) ; onze plats, quatorze assiettes et une salière d'étain ; une salière de corne noire, une boîte ronde, couverte de cuir blanc découpé et un porte-manteau de cuir, doublé de toile rouge. Hâtons-nous de le dire, la plupart de ces objets étaient sous clef et cette circonstance explique leur sauvetage.

Au rez-de-chaussée se trouvent encore la dépense et le

(1) C'est le premier inventaire dans lequel les fourchettes soient mentionnées. V., pour plus de détails, ce qui en a été dit à la page 392 d'une *Ville au temps jadis*.

sellier. Dans la première il y a une blutoire (barutelière) pour passer la farine ; un pétrin (pastière) pour la convertir en pâte et une table pour porter le pain au four. Le sellier, affecté aux provisions, contient quinze tonneaux et environ trois vaisseaux de vin ; quant à la pile d'huile, elle est complètement vide.

Au premier et unique étage, il y a trois pièces seulement : ce sont la salle haute correspondant à la salle de debas (*sic*), la chambre correspondant à la cuisine, et enfin le grenier correspondant à la dépense et au sellier.

La salle *haute*, bien qu'elle fut destinée à recevoir les visiteurs de distinction, était, conformément à l'usage de cette époque, munie de deux lits, l'un grand destiné au maître, l'autre petit affecté au serviteur ; le premier était complètement garni et entouré de courtines de toile blanche ; le second était réduit à la paillasse. C'étaient là, avec un buffet de noyer rempli de papiers, les meubles principaux ; venaient ensuite une table et un banc, l'un et l'autre de cinq pans de long et une escabelle, sorte de siège sans dossier. Les seules particularités dignes d'être notées sont un pot de verre contenant de la confiture, une écuelle blanche de terre de Pize, fabriquée à Nîmes par Antoine Sigalon et surtout trois images de Notre-Dame dont nous ignorons le mérite ainsi que la provenance.

La chambre où couchait le grand vicaire a encore moins de luxe, mais en retour semble mieux aménagée. Pas plus que la précédente, elle n'a de cheminée. Le lit, garni de deux courtines de toile vieille, de couverte et coitre n'a pas de matelas, mais a tout près une vieille chaise, fixée contre le mur. La garde-robe, semblablement fixée, contient robes, casaques et la plupart des livres. Cette chambre sert de cabinet de travail : aussi a-t-elle deux tables, un archibanc et trois chières. C'est là aussi, où pour plus de sûreté, le chanoine a dû faire placer ses provisions. Dans la caisse de l'archibanc il y a une éminée d'amandes

et dans un coin quatre salmées saissette. A en croire le notaire, ce blé est grossier; il n'a pu être vendu et a dû être employé à la nourriture des pourceaux. Si cette énonciation est exacte, il faut avouer que le chanoine n'était pas bien difficile.

Au grenier, sont releguées les vieilleries. C'est une tiercerolle rompue, servant à tenir plume et autres immondices (*sic*), c'est une farinière d'aube et de sapin partagée en deux par une cloison. Quant à la farine qui s'y trouvait, les soldats l'ont dérobée pendant l'inventaire.

Les commentaires, les réflexions sont presque superflus en présence de semblables documents, tant ils parlent d'eux-mêmes, tant ils sont riches d'enseignements. La tâche de celui qui s'en fait l'éditeur se borne tout au plus à en démontrer l'authenticité, à établir le degré de confiance qu'il faut accorder à ce qu'ils racontent. Cet examen critique, cette enquête retrospective ne sauraient être ici bien longs. On n'a pas à se demander si c'est là l'œuvre d'un faussaire ou une copie arrangée pour les besoins d'une cause; car c'est une minute originale, reconnaissable au papier, à l'écriture et aux signatures dont elle est revêtue. En certains endroits il est vrai, l'écriture diffère mais elle n'en est pas moins de la même main; elle n'est altérée que par suite des circonstances, que par la nécessité d'en finir au plus vite. Le temps presse, la foule devient menaçante et la plume court: de là ces abréviations, ces caractères à peine tracés qui trahissent sinon l'émotion du moins la précipitation de l'écrivain.

Le témoignage ne saurait être recusé ni sa valeur contestée. Les personnes qui sont en scène, si elles ne méritent pas toutes nos sympathies, ne peuvent du moins être suspectées dans ce qu'elles veulent bien nous apprendre. Le procureur d'office, qui montre tant de sollicitude pour les meubles dont quelques uns « depuis le premier jour

d'octobre que certains prestres ont esté lués, ont esté prins et desrobés», professe, comme le lieutenant de viguier et le rédacteur de l'inventaire, les idées nouvelles. Lui et ses collègues sont calvinistes; hommes honnêtes, ils répudiaient hautement le pillage; mais malgré leur autorité, et leur bon vouloir, ils se trouvent débordés et réduits à l'impuissance. Les soldats, leurs coreligionnaires, qui devraient les assister, sont les premiers à contrecarrer leur œuvre protectrice et la populace qui a renversé «la porte du galiatas de la muraille de la ville» n'arrive qu'en dernier lieu et n'obtient qu'une maigre part de butin.

De tous ces objets plus ou moins précieux, il ne subsiste aujourd'hui que le souvenir; car ceux qui avaient survécu à la tempête ont été, en 1672, dérochés par des voleurs de profession. D'après l'enquête qui eut lieu à cette époque, rien ne fut respecté. Les livres et les manuscrits eux mêmes, qui étaient les réelles richesses de ce modeste mobilier, subirent le sort commun. Qu'on permette au bibliophile de le dire, c'est là le seul trésor qu'il regrette; car c'est la seule chose qui ne puisse être remplacée.

Docteur A. PUECH.

INVENTAIRE des meubles de la maison de M. M^e Guillaume Bellon, cabiscol de l'église collégiale de Saint-Gilles, faict par M^e Anthoine Rouge, lieutenant de viguier dudit Saint-Gilles, à la requeste de M^e Jehan Puech, procureur d'office dudit Saint-Gilles, ce III^{me} d'octobre 1567.

Et premièrement au debas de ladite maison ung buffet de noyer avec quæ ses armoyres et tiroirs.

Item. Ung coffre de noyer de six pans de long, sarré à clef, dans lequel s'est treuvé seize habitz de diacre, troys cappes, neuf cazubles, vingt et troys petites clefz et quatre grosses et le palye de satin rouge, faict à frangetes.

— Ung [aultre g]rand coffre de noyer da[ns lequ]el s'est treuvé dix-huict cappes et [ha]bys de diacre.

— Ung aultre coffre dans lequel s'est treuvé troys pignes à pigner la teste.

— Ung coing où est la marque de Monsieur de Saint-Gilles.

— Une lettre de l'ordinaire de Saint-Gilles de Jehan Bosq contre M. Guill. Bellon.

— Une petite vys sive tornis de fer.

— Ung peu de saing de porc (1).

— Une quittance de troys livres pour M^e Michel Bellon à luy faicte par M^e Guill. Fabre.

— Une quittance de douze livres faicte par M^e Jehan Puech audit Bellon.

— Une quittance faicte par Jehan Imbert audit pour la cense du port.

— Aultre quittance de quatre livres de M^e Jehan Puech pour ledit Bellon.

— Unc mémoire de douze livres douze soubz que ledit Bellon a receu de Nicolas Ducla.

— Unes letres en parchemin de M. Michel Bellon.

— Une forquete de fer à prendre chair.

— Deux verroulx et une petite boyte triacle [thériaque].

— Le livre des affaires monacal escript à la main en perchemin.

— Ung escriptoyre.

— Ung archibanc vieulx rompu, dans lequel a esté treuvé ung couteau resse, long de troys pans ou envyron.

— Ung petyt tranchel.

— Une [corde ?] de jonquyne du puy.

A LA COUSINE BASSE A ESTE TREUVÉ

Une table carrée de noyer avecque ses piez et banq longs.

(1) Graisse de cochon.

Item. Ung petyt liet de noyer avecque son fonds, bas-sacque de pailhe, courtines de deux canes ou environ de toille, couverte et traversier pour les serviteurs.

— Une caisse de sapine de quatre pans, fermée à clef, de cinq pans de longueur, où y a esté treuvé une gratuze, d'espicerie, ung coutel.

— Cinq sarrures avecque leurs clefs.

— Deux forchettes de fer.

— Ung bordeau de meulle neuf.

— Deux bonnets de toille neufve.

— Cinq mostres d'ouraige de coulet.

— Une grande bassine.

— Une [] et cinq petites clefs.

— Demye livre de cire.

— Ung livre de pscaulmes.

— Ung chandellyer de leton.

— Une pierre de porphyre, faicte en tablette.

— Troys sarrures et deux cadenatz.

— Deux bridez, deux corroyes de mule et ung colas de chien.

— Deux corroyes de mallette.

— Une main de fert escripte, sive gravée (1).

— La complainte de Nostre-Dame.

— Une pièce de rozet peysant IX l. (2).

— Ung test ? de fer ou y a quelques ferramentz.

— Deux desquelz, sive canastels vieulx rompus pour tenir nappes (3).

— Une lanterne rompue, ung aste de fer (4).

— Ung [] de fer à sept barrez [ne s'est treuvé].

(1) C'était sans doute une marque.

(2) J'estime que c'était du chanvre.

(3) Dans sa précipitation, le notaire a commis une inversion et oublié un mot.

(4) En marge on lit : « Ne s'est trouvé point par ce que a mesure on les desroboyt. »

- Ung coffre de bahut (1) s'est treuvé les meubles suyvens et premierement une boytte ronde, couverte de cuyr blanc decoupée, ayant sarrure.
- Deux grand cors de noyer sive d'yvoire (2).
- Onze platz, quatorze assiettes, une salière peysant quarante troys livres, cinq chandellyers de leton.
- Ung porte manteau de cuyr, doublé de toille rouge.
- Ung tappis vert vieulx.
- Deux estrieux avec leurs estrivières.
- Une boytte blanche ronde.
- Une pere de pantoufles veloux ou trippe (3).
- Ung estuy de pigne et deux broustyes (4).
- Ung [] de crystal despiécé (5) ?
- Une grande gibissyère de falconier.
- Troys pans de toille noyre.
- Ung estuyt de bonnet et ung chandellyer de fer.
- Cinq pains de cire blanche.
- Ung mortier de marbre avecque son picon de boys.
- Deux flascons de verre couvertz de joncquine.
- Une lichefroye grande de fer.

A LA DESPENCE BASSE

Une pastière noyer vielhe, de la longueur de cinq pans, avecque son couverceau et traitaux.

Item Une barutelyère vielhe de sapine, de cinq pans ou envyron.

- Ung c[ouver]te lict vyeulx deja rompu.

(1) On a sauté « dans lequel ».

(2) J'ignore ce que c'était ces *deux grands cors*.

(3) La *trippe* était du velours commun dont on se servait pour garnir les selles.

(4) Le mot *broustie* signifie brosse.

(5) Peut-être était-ce un verre de cristal ; quant à l'épithète qui suit, je ne sais ce qu'elle signifie.

- Une table à faire pain.
- Ung grasau (1) et une seilhe vielhe.

AU SELLYER

Neuf miech vaysselz desquelz cinq estoyent pleins et six terceyrolles desquelles en y avoyt deux presque plaines.

Item Ung petit enbut de fer blanc vieulx.

- Une petite tinette pour metre desoubz les bouttes.
- Une petite pille de pierre à tenir huile, toute ouverte, tenant environ six canes d'huile.
- Ung petyt garde mangyer couvert de toille, pendu en l'ayr.

A LA SALLE HAULTE

Une table de noyer avecque son pied rond , longueur de cinq pans.

Item Ung banc noyer, longueur de cinq pans.

- Une escabelle de noyer.
- Ung lict de noyer avecque sa bassacque et coitre, courtines de toille blanches.
- Ung buffet de noyer avecque ses armoyres et tyroirs dans lesquelz ont esté treuvés : unes letres royaulx en quatre peaulx de perchemin à quatre seaux, signés de Comyne et le grand seau pendant en cue de cire jaulne.
- Ung instrument en perchemin, signé par feu M^e Loys Giraudi, la signature rouge.
- [autres] letres du roy de [] le temporel de l'église en six pièces papyer.
- Douze petites pièces papyer dans un saquet et quantité de letres missives.
- Certains memoriaulx de la bulle de Saint-Gilles, escript en douze pièces papier.
- Un petit cabudel (2) de fillet de [chanvre].

(1) Auge de bois ou baquet. La seilhe était le seau.

(2) Écheveau.

— Cinq capeyrons de falcon et aultant de tiercellet.

— Une canelle de bane (1), ung tirroir ? de boys, une boyte de bois, deux malletes d'escriptory, une salière de corne noyre.

— Ung cayer (2) contenant le dénombrement des terres et possessions du seigneur abbé, faict au clergé, en treize fulhets papyer, non signé.

— Un [cayer] du chappitre de Saint-Gilles en six fulhets et demy papyer [contenant] dons et privilèges faicts par le roy au chappitre.

— Ung pot de verre de conserve de rose.

— Deux livres en italien, l'un escript à la main et l'autre estampe (3).

— Le double de une exécution et arrest pour le chappitre de Saint-Gilles contre l'abbé de Saint-Gilles, non signé, en six pièces.

— Un double de inventaire de proces pour le syndic de Saint-Gilles contre le prieur de Saint-Genyeis ou Jehan Chayssi en cinq fulhets et demy papier, non signés.

— Ung dénombrement d'*Estagel* contenant deux fulhets papier non signés.

— Trois almaizes (4) de Nostre-Dame.

— [Ung pot de] verre plain de confiture.

— Ung [pot] de ancre noyre.

— Ung petit sac dans lequel y avoit certains clous pagaux (5).

— Ung petyt coffret de ung pan de long ou y avoit quelques molles de chapperon de falcon et quelques pièces de cuir rouge pour en faire.

(1) Un tuyau de corne.

(2) Cahier.

(3) Imprimé.

(4) J'estime qu'il faut lire images.

(5) Ainsi désignés, parce qu'ils coûtaient deux deniers la pièce.

— Ung petyt bassin de loton pour demander au temple avecque deux cachets dedans, deux petites poulicges de fer, deux douzenes d'aiguilhettes, ung petyt cadenas de valize.

— Instrument en papyer de transaction de M^e Anthoine [blanc], du Rey frères, non signé, deux quictances de décimes de Saint-Pastor.

— Six fleches d'arc.

— Ung ciboyre loton surdauré.

— Ung petyt livre : *Regime de peste*.

— Ung petyt livre de *Falconiers* en presse et aultre escript à la main.

— Une escuelle blanche terre de Pize.

— Autre petyt saquet de toille dans lequel y a une exemption de gendarmerye obtenu par ledit Bellon de M. Dampville, avec certaines lettres missives.

— Ung massepan (1) long dans lequely a ung [] sel de yvoyre et un jeu [] chetes et certaines letres missives et quictances des quatre prestres de Vauvert.

— Aultre petit sac de toille dans lequel y avoit quittance de la pension de l'aumonarie de M. Piberany (2) et deux letres missives.

— Autre sac ou il y a certaines requestes bailhées à M. le mareschal de Vielheville et aultres bailhées à Monsieur de Dampville.

— Une petite caisse sapine ou y a esté treuvé certains papiers et escriptures que n'avons heu loysir lez expéciffier au présent inventoyre à cause que les soldats desrobeyent les meubles.

— Deux perches a tenir ayseux.

— Ung petyt licet vuyde excepté de pailhe.

(1) Botte.

(2) Paberan, 3^{me} archidiacre de la cathédrale de Nîmes, victime de la Michelade.

A LA CHAMBRE DE HAULT

Une table de noyer avecque ses tréteaux.

Item Troys [bahuts] noyer faicts à paneaulx.

— Une gard[e robe] de noyer attachée à la murailhe avec sa sarrure dans laquelle ont este treuvez robes, casaques et les livres quy ont este mis dans les coffres de bahu avec ce qui y estoit dedans ainsin que s'ensuit.

Et premierement ung coffre de bahut dans lequel a este treuvé deux napes, dix linseulz neufz et ung vieulx et y a esté mis des lictz, une couverte rouge, deux peres de courtines de toille blanche.

Item Ung aultre coffre de bahu a este treuvé et y a este mis de la garderobbe douze cappes d'esglize.

— Une bande de toille blanche plyée en mode de ruiban, large de troys doigtz, contenant trois ou quatre cannes.

— Six pièces de brodure de fil d'or et d'argent, faictz en mode de riban, de largeur de troys doigtz.

— Deux [pièces] de satin blanc, ouvrez d'[or et a]rgent avecque leurs rubans pareils.

— Deux perez de solyers d'évesque et une chausse de mesme.

— Quatre estolles faictes de sain et quelques pièces servans de manipullez.

— Ung cyboire cuyvre surdauré.

— Ung mantellet de panne grise de velou.

— Ung aultre coffre de bahu contient une robbe longue de sert ?, fourée de pelisse noyre, bordée de veloux.

— Ung perpoinct de chamoy, forré de drap noyr.

— Ung perpoinct de drap noyr, charnoisé (1) du mesme drap, tout de long des manches et corps.

— Une forure de pelisse de mandil (2).

(1) Charnoise pour chamarré.

(2) Laquais.

- Deux peres de chaussons.
 - Ung [] de toille rayée tout der[riere].
 - Une [] anche de toille blanche.
 - Unes chausses noyres faictes en lanterne.
 - Ung casaquin de damas tanné.
 - Ung casaquin de samis noyr.
 - Ung casaquin de drap noyr, sive contre bande de veloux.
 - Une robbe longue de drap noyr, bourdée de veloux.
 - Une robbe longue de demy ? ostade.
 - Une haumusse de chanoyne.
 - Une robbe longue de drap grys.
 - Deux bonnetz carrez neufz.
 - Ung linseul.
- L'autre coffre de bahu contient les livres y nommés qui estoyent tant dedans ledit coffre, garde robe que alhieurs :
- Premierement deux grands livres blancs en perchemin ;
 - Ung vieux brevière en perchemin ;
 - Les contes du monde aventureux ;
 - Le courtisan en italien et ung livre de papyer relyé ;
 - Coloquia Erasmi (1) ;
 - Decretalez vielhez ;
 - Consilium Erasmi eglezia emend.
 - O dissea Honnori (Odyssée d'Homere).
 - Arresta thesaurarium per Bertrandum.
 - Psalmi latinum.
 - Officia Ciceronis.
 - Troys peres de Heures.
 - Breviarium Romæ en papyer.
 - Pragmatica-Sanctio.
 - Loci communes theologiæ per M^e Desperyez.
 - Aultres heures.

(3) Désiré Erasme, né à Rotterdam, le 28 octobre 1467, mort le 11 juillet 1536.

Alphabetum sacerdotum.

Levitique commenté en perchemin.

Ars predicandi magistri Alani, en pargemin.

Christophe de Hierolymi, en perchemin.

Evangelium de Mathæi, commenté par Bede (1), en perchemin.

Sermones [] enty Pape.

Thomas 4 [] y contra Lutherum.

Liber de conscientia B. Bernardi, en perchemin.

Evangelium Johannis commentatum, en perchemin.

Epistolæ Pauli ad Romana commentata id.

Litteræ communes rerum en perchemin et certains papyers et instrumens que na esté possible lez expeciffier à cauze que le popular pressoyt le seigneur lieutenant et s'efforcoyt de desrober lesdits meubles, ayant tumbé la porte du galhatas de la murailhe de la vile.

Plus a esté treuvé dans ladite chambre ung lict garny de deux courtynes de toille vielhe, couverte et coitre.

Plus une chiere vielhe, attachée contre la murailhe, prez dudict lict.

Item. Ung alambic de cuyvre pour distiller.

Plus un archibanc de noyer ayant [] dans lequel a esté treuvé une emyne amandes et ung filet pour prendre oyseaux.

— Unes heures en latin.

— Quelques vieulx ferrementz.

— Ung livre appellé la complaincte de sainte mere esglise.

— Ung livre blanc pat (sic) pour metre en musigz.

— Une chièrre percée de sappine.

— Une table vielhe.

— Deux livres en blanc.

— La marque de fer dudit Bellon.

(1) Bède, surnommé *l'Anglais*, ou le *Vénérable*, naquit en 675. à Wearmouth, et mourut le 26 mai 735.

— Quatre saumées bled saissette mesure dudict Saint-Gilles, grossyer (a esté balhie pour de nourriture du porc).

AU PLUS HAULT DE LA MAISON HA ESTE TREUVÉ

Une farinière d'aube et sappine, longueur de neuf pans, en deux méjans dans lequel y avoit quelque peu de farine. Les soldats ont desrobbé [] une partie de ladite farine pendant l'inventoyre.

Item Deux tamis vieulx.

— Une grande po [] à tenir aux poulletz.

— Une tiercerolle vieilhe rompue, à tenir plume et autres immondices.

— Une grand caisse à deux méjans, vielhe, vuyde et rompue.

— Une meme ? affleche ? contre la murailhe pour fere tenir les falcons.

Plus une sertan, une casse.

Lesquels meubles et escriptures que dessus ont esté bailhées, par moydit seigneur lieutenant, à noble Francoys de Villaiges, seigneur de Beauvoisin, en garde de commande soubz la main de la court, luy deffendant la alienation, lequel de Villaiges l'a prins à sa charge et promis le randre et restituer quant sera dict et ordonné par justice, soubz l'obligation de ses biens, aux courtz ordinaires dudit Saint-Gilles, conventions royaulx et presidial de monsieur le seneschal de Beaucaire à Nisme et a [] l'a juré avec que deue recontion. De quoy ledit sieur lieutenant a ordonné estre faict acte par moy notaire soubsigné.

Présens : Jehan Daucour, Firmin Bouyer, Pascal Fontanel, Pierre Barrens, Laurens Roviere, et plusieurs autres habitans dudit S^t-Gilles, quand de ce dessus ay faict et escript au present inventoyre. Et en foy de ce, me suys soubsigné avec le seigneur lieutenant.

ROUGE lieut.

RODIER notaire

(Arch. départ. G. 1221).

PIERRE ET MADELEINE

IDYLLE

Entre deux sombres monts, penchés sur un torrent
Qui chante dans les rocs son chant incohérent,
Sur les bords escarpés de ce ruisseau sauvage ,
Dont un coin sablonneux forme seul le rivage ,
Deux enfants de hameau, deux beaux adolescents,
L'un frais et blond garçon, un gars de dix-neuf ans,
L'autre une jeune fille, à peine aux seize années,
Vierge au front blanc, éclore au fond des Pyrénées ,
Se trouvaient réunis, par hasard, un matin,
Dans ce site embaumé de genièvre et de thym.

C'était l'heure où du haut de la plus grande roche
Le soleil, ce ballon flamboyant qui s'approche
De nous, tous les matins, à travers le ciel bleu ,
Jetait dans le ravin son long regard de feu.
Sur le flanc de ces monts, une vache indolente,
De cet aride sol paissait l'agreste plante ;
Et cette vache noire, au lourd collier tintant,
Qu'avec les Angelus, le matin, on entend
Dans cette gorge, était, dès l'aube , ramenée,
Tant que duraient les jours longs et chauds de l'année,
Par cette jeune fille, assise tout au fond
Du ravin, dont l'azur du ciel fait le plafond.
Elle était là, chantant, tressant une couronne,
Répondant à l'oiseau qui passe et qui fredonne,
Et souriant aux fleurs blanches que, dans sa main ,
Effeuillait, quelquefois, la brise du matin,
Quand parut, tout-à-l'heure, au bord de la rivière,
Par l'un de ces détours que forme la lisière

Des bois échelonnés sur l'humide gravier,
 Le grand et joli gars, portant un épervier.
 Et, charmés de se voir, avant de se rien dire,
 Les deux enfants s'étaient accueillis d'un sourire.

Ils s'aimaient tous les deux de cet amour charmant
 Dont leur candeur faisait le réciproque aimant.
 Ils ne demeuraient pas dans le même village,
 Mais ils s'étaient connus, de tout temps, depuis l'âge
 Où les enfants des champs, tout petits, en tout lieu,
 Errent, au grand soleil, sous le regard de Dieu.

« Quoi , déjà dans les bois, si matin, Madeleine,
 « Dit Pierre, ayant couru vers elle à perdre haleine.
 « Ah ! je te savais bien vaillante fille... Mais
 « Jamais je n'aurais cru te trouver là, jamais !
 « Le coq vient de crier au soleil qu'on voit naître ;
 « Le premier papillon n'a pas volé, peut-être ;
 « L'alouette s'élève avec son chant joyeux ;
 « Tout un morceau de lune est encor dans les cieux ,
 « Et te voilà déjà sur ta roche isolée !
 « Moi qui me croyais seul, ici dans la vallée,
 « Et qui disais, chemin faisant, au lézard vert,
 « Qui sort furtivement de son roc entr'ouvert :
 « Tu n'aurais jamais cru, petit monstre timide,
 « Si matin, te cacher devant mon pas rapide ?
 « Quelle chance avons-nous de nous trouver ici,
 « Madeleine, car c'est un hasard, Dieu merci ! »
 Et la jeune bergère, au regard plein de joie,
 Répondit : « Quel bonheur, en effet, que je voie
 « Mon Pierre, en ce beau jour, dans ce triste ravin !
 « Qu'est-ce donc qui t'amène, en ces lieux, ce matin ?
 « Tiens ! il me semble encor que nous sommes à l'âge
 « Où, remontant par là, de la petite plage ,
 « Nous gravissions le roc, tout près du gouffre noir. »
 Et lui prenant la main : « Viens , dit-elle, t'asseoir

« A mes côtés , encore à cette même place. »
Et sur le haut granit, que la liane enlace,
Les deux enfants rieurs allèrent se percher,
Laisant pendre, sans peur, leurs pieds nus, du rocher.

Ils faisaient frissonner sur ce roc qui surplombe,
D'où chacun d'eux semblait une blanche colombe
Qui se penche du haut des vieux murs d'un manoir,
Quand ils se regardaient dans le sombre miroir,
Que formait devant eux l'eau du gouffre insondable :
« Vois, dit Pierre, indiquant. par là-bas, sur le sable,
« Un tout petit rocher, à quelques pas plus loin :
« C'était à cet endroit, toujours au même coin,
« Que nous venions, avec un grand bâton flexible,
« Un beau jonc, où pendait un fil presque invisible,
« Essayer d'attraper quelque petit poisson ,
« Hélas ! toujours en vain, car pour tout hameçon ,
« Nous ne mettions jamais qu'une épingle tordue.
« Je crois te voir encor, sur le sable étendue,
« Attendre, au grand soleil, parfois en t'endormant,
« De longs matins ainsi, mais toujours vainement.
« Non, certes, pas toujours, repartit Madeleine ;
« Car une fois, — j'étais assise sous ce chêne,
« Là-bas, — quand un goujon se prit au bout du fil.
« Comment à ton épingle ainsi s'embrocha-t-il ?
« Je ne le comprends pas, mais je sais que mon Pierre ,
« Fou de bonheur, quittant le bord de la rivière,
« Remonta d'une traite au sommet du ravin,
« En serrant le goujon, frétilant dans sa main ;
« Puis s'en alla, poussant toujours des cris de joie
« A travers champs, foulant le grand épi qui ploie,
« Annoncer, tout suant, là-haut, à la maison,
« Qu'il portait, pour dîner, *un grand petit poisson*.
« Et moi, qui ne pouvais suivre ta course folle,
« Ni, seule, traverser la petite rigole
« Que forme le torrent avant le pont de bois,
« Je me mis à pleurer, tout de bon, cette fois ;

« Et je pleurai longtemps, et ce ne fut, peut-être,
 « Que deux heures après que je te vis paraître ;
 « Car le soleil déjà rougissait au couchant.
 « Oh ! va, je me souviens de ce jour-là , méchant ! »
 Et Madeleine, avec son gracieux sourire,
 Tendit au jeune gars sa main, sans plus rien dire.
 Mais Pierre, la prenant dans la sienne, reprit :
 « Tu t'en souviens toujours, Madeleine , as-tu dit,
 « Eh bien ! non, il la faut rayer de ta mémoire,
 « Dès ce jour à jamais, cette vilaine histoire ;
 « Car ton Pierre n'est plus ce petit oublieur
 « Qui te laissa pleurer seule ici de frayeur.
 « Et pour preuve qu'il t'aime aujourd'hui davantage,
 « Et plus que les poissons qu'on prend de cerivage ,
 « Regarde, près du roc, cet immense épervier,
 « En te voyant, il l'a jeté sur le gravier. »
 « C'est bien, Pierre, dit-elle, aussi jete pardonne ;
 « Mais regarde, à ton tour, là-bas, cette couronne
 « De fleurs des champs, dont j'ai déjà fait les trois quarts,
 « Et dont on aperçoit les blancs muguets épars ;
 « En te voyant venir, je l'ai jetée à terre.
 « Bien, dit-il. . . Mais, fixant le front de la bergère,
 « Il reprit : « C'eut été joli dans tes cheveux !
 « Viens, nous achèverons de la tresser tous deux. »
 Et, pareils à deux faons, franchissant les broussailles ,
 Ils sautèrent d'un bond les agrestes murailles
 De ce roc qui semblait les débris d'une tour.
 Et, ramassant les fleurs sauvages d'alentour ,
 Ils allèrent ensemble, à l'ombre d'un grand hêtre ,
 S'asseoir, pour terminer la couronne champêtre.

Quand ils l'eurent nouée, enfin, par les deux bouts,
 Et longtemps admirée ainsi sur leurs genoux,
 Pierre, se relevant, couronna Madeleine,
 En s'écriant, ravi : « Dieu ! quelle belle reine !
 « Que je serais heureux si tu pouvais te voir.
 « Tiens !... l'eau n'est-elle pas toujours notre miroir. »

Et, prenant par la main la jeune fille blonde,
Pour passer les cailloux à moitié hors de l'onde ;
Il la fit avancer sur un rocheux flot
Que le torrent grondeur entoure de son flot ;
Et Madeleine, ainsi qu'un beau roseau qui plie,
Se penchant, s'écria : « Comme je suis jolie ! »
Et puis, d'un franc éclat de rire qui vola,
Elle éveilla l'écho qui se trouvait par là.
Les jeunes montagnards, surpris, se regardèrent ,
Et, simultanément, tous les deux s'écrièrent :
« L'écho !... » C'est que l'écho, répondant à leur voix,
C'était leur souvenir le plus cher d'autrefois !
Ils avaient passé là tant d'heures amusantes,
A jeter à ces rocs, aux gigantesques fentes,
Leurs deux noms, que l'écho sans cesse répétait,
Et que l'âpre zéphyr dans les airs emportait.
Et maintenant encor, ce rediseur fidèle,
Être mystérieux pour celui qui l'appelle,
Répétant, de nouveau, ces noms aux doux accents,
A cette heure, charmaient les deux adolescents.
Mais Pierre, tout-à-coup, songeant à la romance
Qu'ils chantaient là, jadis, dans cette gorge immense,
Ensemble, quelquefois, assis au bord de l'eau,
S'amusant à baigner leurs pieds dans le ruisseau,
Entonna, lentement, ce vieux air des montagnes,
Que redit tout berger voisin de ces Espagnes.
Et Madeleine, avec ses grands yeux bleus rêveurs,
Contemplant les rochers, dont les sombres hauteurs
Déroulaient en flocons de neige leurs cascades,
De sa voix, elle aussi, fit monter les roulades.

Qu'elle était belle ainsi, cette enfant au front pur,
Sous sa couronne blanche, en ce beau clair-obscur
Du torrent ombragé, dont les ondes d'albâtre
Écumaient à ses pieds, dans leur course folâtre !
Les touffes de rameaux du murmurant sapin,
S'enlaçant l'une à l'autre au-dessus du ravin,

Formaient, dans ce désert, comme pour une fête,
Un grand arc-de-triomphe au-dessus de sa tête.
Les arbustes tremblants, les romarins en fleurs,
Ces humbles encensoirs, aux sauvages senteurs,
Que le vent berce, et dont tout arôme s'envole,
Semblaient, de leurs parfums, encenser une idole.
Et des bandes d'oiseaux, s'arrêtant dans les airs,
Pour écouter sa voix, suspendaient leurs concerts.

Elle chantait toujours, ravissante en son fle !
Mais lui ne chantait plus.... Auprès d'elle, immobile,
Pierre la contemplait de son regard charmé !
Debout, silencieux, dans l'extase abîmé,
Il semblait, quelquefois, d'un pas s'éloigner d'elle,
Pour murmurer, à l'aise, et tout bas : « Qu'elle est belle ! »
Elle chanta longtemps ; longtemps le vieil écho
Représenta ce triste et suave solo.
Mais quand les derniers sons de sa voix de sirène,
Comme du vent du soir, une plaintive haleine,
Ou comme un flot qui meurt dans les rosiers du bord,
Ou comme le soupir de l'enfant qui s'endort,
S'éteignirent, au fond de ces gorges profondes,
Madeleine, laissant sur la chute des ondes ,
Ses longs regards flotter toujours languissamment ,
Semblait s'être absorbée en un rêve charmant.
Alors, s'approchant d'elle, encore sans rien dire,
Et lui prenant la main, avec un doux sourire,
Pierre osa la porter à sa lèvre, et, soudain,
Laisant là de son cœur déborder le trop-plein,
Il lui dit, d'une voix radieuse : « Je t'aime ! »
A ce mot, qu'autrefois sans trouble, en ce lieu même ,
Si souvent, l'un et l'autre, ils s'étaient répété,
En se baisant au front, dans leur naïveté,
A ce mot, brusquement, lâchant la main de Pierre,
Madeleine rougit, et, baissant sa paupière,
Pour la première fois, sentit battre son cœur.
Mais, relevant bientôt son front plein de candeur

Et sur son jeune ami fixant un regard d'ange,
Elle dit, leuement, et d'une voix étrange :
« Tu m'aimes !... » Sur-le-champ, Pierre, levant les yeux
Vers les sombres sommets du vieux sol des aïeux,
S'écria, sous l'azur de ce ciel ineffable ,
Et prenant à témoin ce désert adorable :
« Oui, je t'aime, et te voue à jamais, dès ce jour,
« De mon cœur de vingt ans, l'unique et chaste amour.
« Je t'aime, Madeleine, et du fond de mon âme,
« Je conjure le ciel de te faire ma femme.
« Et, dans ce doux espoir, souffre qu'en ce moment,
« J'ose, de mes deux mains, prendre à ton front charmant
« La couronne de fleurs que nous avons tressée,
« Pour te la redonner comme à ma fiancée. »

Et Pierre, doucement , à la vierge aux yeux bleus,
Ravissant la couronne, ornant ses blonds cheveux,
La laissa sur sa tête un instant suspendue ;
Et puis, l'y remplaçant, dit, d'une voix émue :
« Puissent donc, et bientôt, ces fleurs du sol natal
« Se changer sur ton front en bouquet nuptial. »
« Oui, dit-elle, elle aussi, serrant la main de Pierre,
« Que ces fleurs, que j'emporte au fond de ma chaumière ,
« Soient le gage sacré de ce vœu de bonheur
« Que je forme, à mon tour, de te donner mon cœur. »

Soudain , le vent qui dort dans l'antre des montagnes,
Sous ce ciel que brûlait le soleil des Espagnes,
Exhalant dans les airs un soupir amoureux,
Fit se choquer plus fort les hauts sapins ombreux
Et les mille arbrisseaux, à la plante embaumée,
Comme si la nature, attentive et charmée,
Eût voulu tout-à-coup, en ce nouvel Eden,
Elle-même applaudir à ces projets d'hymen.

Un mois plus tard, là-haut, le clocher du village,
Qu'un immense tilleul voile de son feuillage ,

Un beau matin, lançait les airs les plus joyeux
De son gai carillon, s'éveillant sous les cieux.
Il chantait le bonheur, car, dans la pauvre église
Du vieux bourg, on voyait, modestes dans leur mise
D'enfants pyrénéens, deux jeunes fiancés,
Mains jointes, à genoux, et les regards baissés.
Et ce couple charmant, et Pierre et Madeleine,
Puisqu'il les faut nommer, venaient, l'âme sereine,
Et le cœur radieux, prononcer à l'autel
Le serment nuptial qu'un ange emporte au ciel,
Et qu'en son livre d'or, Dieu, de sa main divine,
Inscrit devant le front de l'ange qui s'incline.

PAULE-MARIE.

LA QUESTION
DE
LA MORALITÉ DU THÉÂTRE
AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE

La question des rapports de la morale et du théâtre qui semblait épuisée ou démodée, — au moins dans le monde de la littérature et de la critique, — vient d'être rajeunie et remise à l'ordre du jour par trois ou quatre travaux récents. Un professeur de la Sorbonne notamment, qui s'est fait dans ces dernières années une place distinguée dans la critique, n'a pas craint de la reprendre à nouveau dans toute son étendue. Après avoir rappelé les diverses solutions qu'elle a reçues, depuis Socrate jusqu'à M. Alexandre Dumas fils, il y a ajouté la sienne : « Entre la morale religieuse, dit-il, et le théâtre, la conciliation est impossible (1). »

Si cette conclusion était inspirée par le souci et le respect de la morale chrétienne, je me garderais de la discuter comme de la partager.

L'heure n'est pas, en effet, aux polémiques contre les moralistes trop sévères. S'il est vrai, comme on le dit, qu'il reste encore çà et là dans certains coins de Paris et de la province quelques jansénistes obstinés, si même un des chefs de leur petite église est le confrère de

(1) *Revue politique et littéraire* du 22 octobre 1887.

M. Larroumet, à la Sorbonne, je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en inquiéter.

Le troupeau est petit et de mœurs peu envahissantes ; il ne prêche pas ; il ne fait pas de propagande, même pour les vertus qu'il pratique. Bref, il est négligeable, j'allais dire respectable, car enfin, s'il ne fait pas du bien, il ne fait pas du mal.

Mais l'opinion de M. Larroumet ne procède du jansénisme qu'en apparence et qu'à moitié. Car, après avoir déclaré que la morale religieuse et le plaisir du théâtre sont incompatibles, il ajoute : « Mais la morale religieuse n'est pas obligatoire ; elle ne peut rien en droit, elle ne doit rien pouvoir en fait contre les prétentions légitimes de la vie et de l'art. »

Ce n'est donc pas à un janséniste que nous avons affaire, mais à un naturaliste, — rien de Zola, — qui oppose la nature à la morale et qui, trouvant difficile de concilier leurs exigences réciproques, sacrifie tranquillement la seconde et déclare qu'on n'est pas obligé de s'y soumettre.

Je voudrais faire ressortir l'erreur de cette conclusion, mais sans m'obliger à revenir sur tous les considérants qui la précèdent, sans recommencer, moi centième, la longue histoire de ce problème de la moralité de l'art que M. Larroumet a résumée avec tant de netteté et de finesse.

Je me bornerai à en traiter un seul épisode, moins connu, mais plus curieux que beaucoup d'autres parce qu'il renferme, dans des proportions restreintes, tous les éléments essentiels de la question — Il s'agit des tentatives faites ou ordonnées par le cardinal de Richelieu en faveur de la réforme du théâtre.

Tout ce qui a jamais pu être dit pour défendre ou pour attaquer les spectacles, tout ce qui a jamais pu être fait pour amener la réalisation de cette « belle idée, » —

quelques-uns disent de cette chimère, — qu'on a appelée le *théâtre moral*, nous allons le rencontrer et avoir à le juger.

I

On sait le goût que professait le cardinal Richelieu pour l'art dramatique ; il avait entrepris de régénérer le théâtre ; il y travaillait de sa personne et y faisait travailler ses employés littéraires. Il avait une *brigade* de poètes à *gages*, et une brigade de théoriciens chargés, les uns d'enseigner les règles, les autres de les appliquer.

Parmi ces théoriciens, officiellement délégués à la diffusion de la bonne doctrine dramatique, se trouvait François Hedelin, abbé d'Aubignac, dont le nom est devenu depuis, à tort ou à raison, (1) synonyme de pédantisme et d'intraîtable d'esprit, mais dont la réputation et l'autorité furent considérables à un moment du *xvii^{me}* siècle. Corneille voyait en lui, en même temps que dans « Messieurs de l'Académie française, » le véritable représentant de la poétique officielle ; Boileau le « trouvait fort habile » et poussait la complaisance jusqu'à commettre en sa faveur une de ces faiblesses qui étaient peut-être rares dans la haute critique de cette époque ; il louait un de ces romans qu'il n'avait pas lus ; — Racine méditait et annotait sa *Pratique du théâtre* que Dacier appelait un complément nécessaire de la pratique d'Aristote ; Tallemant des Réaux, sévère pour sa personne, se sentait saisi de respect pour sa science : « Pour sa critique, patience, disait-il, il en sait plus que personne ! » — Enfin Donneau de Visé se se préparant à le combattre, s'excusait de sa témérité et se comparait à « un petit David attaquant Goliath. »

(1) Voir les *Théories dramatiques au xvii^e siècle. — Étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac*, par Ch. Arnaud, docteur ès-lettres, professeur à la Faculté libre des Lettres de Toulouse. — Paris, chez Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte.

Critiqué respecté et un peu redouté, prédicateur recherché, directeur de poètes et de femmes du monde, consulté par les uns sur l'art de conduire une pièce, par les autres sur les moyens de concilier leur vertu et leurs plaisirs, auteur d'un roman et d'une tragédie que Condé trouva ridicules mais qui furent cependant imitées et firent des plagiaires, l'abbé d'Aubignac faillit devenir le directeur de tous les théâtres de France.

Richelieu avait tellement de confiance en sa compétence dramatique, qu'après l'avoir chargé de corriger les tragédies de ses poètes à gages et les siennes propres (1), il lui demanda le plan d'une réforme générale du théâtre. D'Aubignac fit ce plan, que le cardinal approuva, et il nous l'a conservé sous ce titre : *Projet pour le rétablissement du théâtre français*.

On y trouve cette disposition : « Sa Majesté établira une personne de capacité et de probité comme directeur, intendant ou grand maître des théâtres et jeux publics de France. » — « Le bon abbé d'Aubignac, » a dit Saint-Marc Girardin, « pouvait bien attacher à cette création de la grande maîtrise du théâtre quelque espérance personnelle. » Un contemporain de d'Aubignac, Donneau de Visé, était plus affirmatif : « Vous n'avez fait votre *Projet pour le rétablissement du théâtre français* que pour montrer que vous étiez capable d'avoir la charge de directeur, intendant, grand maître des théâtres., que vous briguez depuis trente ans et que chacun trouve digne d'un prêtre ! » Visé ajoutait même : « Vous avez assuré plusieurs personnes dignes de foi que vous aviez enfin obtenu de Sa Majesté cette belle charge (2). » Ceci doit être une exagération ; mais si d'Aubignac n'a pas pu se vanter d'avoir obtenu cette charge de Louis XIV, il aurait pu,

(1) *Jean-Jacques Rousseau*, t. II.

(2) *Défense de Sertorius*. — Recueil de Granet, p. 302.

sans témérité, l'attendre du cardinal de Richelieu, « si la mort n'avait fait avorter » les projets du maître et les espérances du serviteur. Un cardinal qui faisait lui-même des comédies n'eût pas hésité à mettre un prêtre à la tête des jeux publics, ne sentant pas ce que cette direction aurait pu avoir d'étrange aux yeux des simples laïques et pensant peut-être qu'un homme d'Église pourrait, mieux que tout autre, soumettre le théâtre aux lois ou, du moins, à la morale de l'Église. Et c'est en quoi, nous allons le voir, eût principalement consisté la mission de l'intendant.

Il eût, d'abord, assuré la réforme matérielle des salles de spectacle ; il eût exigé qu'elles fussent « mieux bâties, mieux distribuées, mieux décorées, » et enfin mieux surveillées pendant la durée des représentations.

Il eût ensuite travaillé à la réforme littéraire du théâtre. Mais sur ce point, l'auteur du *projet* est assez bref. Ce n'est pas que cette réforme préoccupe moins d'Aubignac ; mais il se réserve d'en parler à son aise dans le livre de la *Pratique*. En attendant, il n'indique qu'un seul moyen de « remédier aux mauvais poèmes. » Il est vrai que ce moyen est radical : « Les pièces seront examinées par l'intendant et réformées selon ses ordres : si bien, » ajoute d'Aubignac avec une intrépide assurance, « si bien que » le théâtre ne sera point chargé de mauvaises pièces. » Sa confiance envers cet intendant à la fois critique et collaborateur des auteurs dramatiques est absolue ; est-il besoin de dire qu'elle est naïve ? Rien ne prouve que l'œuvre de ce collaborateur n'aurait jamais eu besoin d'être elle-même réformée, ni que ce critique eût été infailible, et n'eût pas envoyé par exemple le *Cid* ou *Polyeucte* à la réforme et n'en eût pas exempté *Zénobie* !

Il faut dire que d'Aubignac, plus libéral que ne l'avait été son maître envers Corneille, ne soumet à l'examen officiel que les « nouveaux poètes, » et qu'il en exempté les anciens, « ceux qui sont maintenant connus par l'excel-

» lence et le grand nombre de leurs poèmes. » La faveur est grande. Cependant elle n'est pas entière ; délivrés de la censure littéraire, les poètes « approuvés » sont encore soumis à la censure morale ; « ils seront seulement obligés de faire voir leurs pièces à l'intendant pour en examiner l'honnêteté et la bienséance. »

D'Aubignac s'étend longuement sur la réforme morale du théâtre, et, encore une fois, son *projet* semble n'avoir été écrit que pour résoudre pratiquement ce problème qui a toujours préoccupé les consciences chrétiennes, et qui devait préoccuper le cardinal de Richelieu et son entourage : les devoirs de la vie chrétienne et le plaisir du théâtre sont-ils conciliables ?

II

A s'en rapporter aux poètes et aux théoriciens dramatiques, la réponse n'aurait pas pu faire de doute. Rien n'est plus moral que le théâtre, disaient-ils tous. Le poète a charge d'âmes, ajoutaient les premiers, et il ne l'oublie jamais. « Lecteur, sache que je n'ai pas composé cette » folâtre comédie pour t'apprendre à suivre le vice, » écrivait Pierre Trotterel dans la préface des *Corrivaux*, une des pièces les plus osées qu'on ait jamais mises au théâtre, « je te jure de bonne âme que je hais plus que » la peste ceux qui le suivent ; le sujet donc pour lequel » je l'ai composée, c'est afin qu'en voyant sa noirceur si » bien dépeinte, tu t'animes à suivre la vertu. » Un des plus jeunes contemporains de Trotterel, Rotrou, se flattait d'être encore plus édifiant que ses confrères, et il prenait à témoins ses lecteurs qu'il avait rendu la muse, « d'une » profane qu'elle était, une véritable religieuse. »

Il le disait, et, peut-être, il le croyait, bien que sa « véritable religieuse » fût de nature à scandaliser même les sœurs de l'abbaye de Thélème. Mais il avait cette puis-

sance d'illusion, qui est une des forces des poètes, et qui avait fait dire à Pierre Larrivey, résumant toutes les prétentions de ses confrères : « La comédie aide à acquérir honneur en cette vie et une céleste récompense après le trépas. »

Quant aux théoriciens, ils étaient encore plus explicites et plus logiques. Réfugiés dans l'abstraction, ils étaient à l'abri des contradictions et « des soufflets, » comme dit Corneille, que les faits infligent aux principes. *Ars docet*, déclaraient-ils avec Scaliger, l'art dramatique enseigne ; la tragédie purge les passions par la terreur et la pitié ; la comédie corrige les mœurs par le ridicule. Il y a, en outre, continuaient-ils, quatre moyens infaillibles d'assurer cette purgation et cette correction ou d'y aider : le premier et le principal, c'est le « dénouement vertueux, » punissant le vice et récompensant la vertu ; le second, c'est l'emploi des sentences ; le troisième, c'est « la peinture des mœurs exemplaires ; » la quatrième, enfin, c'est la majorité numérique toujours donnée aux personnages vertueux.

De ces quatre recettes, aucune, paraît-il, ne rassurait complètement le public chrétien ; le théâtre restait suspect. « Il y a cinquante ans, » écrivait d'Aubignac, vers 1666, « une honnête femme n'osait pas aller au théâtre (1). » Les hommes honnêtes étaient plus audacieux, mais ils n'étaient pas sans remords : « La créance commune, » nous dit encore d'Aubignac ; en tête de son *Projet*, « c'est que d'assister au spectacle c'est braver les règles du christianisme. »

Tel était donc l'état des esprits dans le monde chrétien

(1) *Dissertation sur la condamnation des théâtres*. Je dois signaler un démenti à cette assertion, donné par Mairet dans son épître dédicatoire des *Galanteries du duc d'Ossonne*. Il dit que les plus honnêtes fréquentaient l'hôtel de Bourgogne « avec aussi peu de scrupule et de scandale qu'elles feraient celui du Luxembourg. »

vers 1640. Richelieu ne partageait pas évidemment la *créance commune*, mais il s'en préoccupait et il aurait voulu la modifier.

C'était par respect pour elle qu'il faisait dresser le plan d'un théâtre moral, et c'était pour préparer des sympathies à ce théâtre qu'un de ses familiers, Scudéry, publiait une *Apologie des spectacles*, pendant que d'Aubignac écrivait une *Dissertation sur la condamnation des théâtres*.

Cette dissertation, toute théologique, devait être le développement et la preuve de ce passage du *Projet* : « Les » Pères de l'Eglise ont défendu le théâtre aux chrétiens » pour deux raisons : la première (qui n'a point encore » été reconnue de personne) est que la représentation des » comédies était un acte de religion et faisait partie du » culte des faux dieux ;... la seconde était fondée sur les » impuretés qui s'y disaient et qui s'y représentaient. » Or, concluait d'Aubignac, la première raison n'existe plus, et la seconde n'existera plus quand on aura appliqué les réformes proposées par le cardinal de Richelieu. Des douze chapitres de la *Dissertation*, dix étaient consacrés à étudier la morale de la comédie et des comédiens dans l'antiquité ; les deux derniers démontraient que les poèmes dramatiques, tels que les conçoivent les modernes, n'ont pas été *condamnés*, et que leur représentation ne peut pas l'être « tant qu'elle sera modeste et honnête. » La démonstration n'est, à vrai dire, qu'une affirmation énergique, appuyée de quelques textes. Mais eût-elle été des plus convaincantes, elle n'aurait pu servir les projets de Richelieu, par la raison qu'elle resta inédite jusqu'en 1666, année où les débats jansénistes sur la moralité du théâtre lui donnèrent une nouvelle opportunité et décidèrent l'auteur à la publier(1).

(1) Inutile de dire que le fameux passage de saint Thomas sur « le métier des histrions qui n'est pas illicite en soi » fait le fonds de cette démonstration. Il ne nous appartient pas de défendre saint Thomas con-

Scudéry, qui avait la plume plus facile, et probablement aussi un sentiment moins vif des difficultés de sa thèse, avait publié son *Apologie* dès 1639.

Par une tactique habile, et au lieu de se borner à prouver l'innocuité des spectacles, il affirme. dès la préface, leur utilité. Aristote, dit-il, ce grand philosophe, était trop sage pour s'occuper d'un art de pur agrément ; il nous apprend que la tragédie « apaise » les passions. Que faut-il de plus pour réhabiliter le théâtre dans l'esprit des honnêtes gens ?

Il faudrait d'abord traduire exactement Aristote et prouver que « la purgation des passions, » dont il est question dans la *Poétique*, doit s'entendre d'une sorte d'édification morale et de l'apaisement de toutes les passions. Or, rien n'est plus douteux, on le sait. Mais Scudéry était de cette race d'heureux esprits qui ne doutent de rien parce qu'ils ne se doutent de rien. A la tâche déjà difficile de prouver l'utilité de la comédie, il en ajoute deux autres : « Je veux » prouver, » déclare-t-il, « combien sont utiles et honorables et la comédie et ceux qui la composent et ceux qui représentent. »

Il y a, commence-t-il gravement, deux sortes de comédies, deux sortes de comédiens, deux sortes de poètes dramatiques : les bons et les mauvais ; les mauvais sont mauvais, les bons sont bons !

Et c'est là toute la démonstration de Scudéry, telle qu'elle se dégage des quatre-vingt-dix pages environ de son apologie.

La première impression qu'elle laisse n'est pas satisfaisante, et l'on est étonné que n'en ayant pas trouvé d'autre l'auteur l'ait si triomphalement annoncée. A la réflexion, on

tre les interprétations des partisans ou contre celles des adversaires du théâtre, et de nous prononcer entre d'Aubignac et Bossuet. Nous avons le devoir d'accepter les enseignements certains de la théologie, nous n'avons pas celui de prendre part à ses discussions.

devient plus indulgent, parce qu'on s'aperçoit qu'il est malaisé d'en trouver une autre. Et, en vérité, cette autre existe-t-elle ?

Tous les raisonnements qu'on peut faire en faveur du théâtre ne viennent-ils pas tous aboutir et se résumer à cette distinction que le simple bon sens eût trouvée, dont Scudéry a le tort, sans doute, de triompher, mais que de plus hauts et plus puissants esprits ont eu le tort de dédaigner : il y a un théâtre bon qu'on peut autoriser, et un théâtre mauvais qu'il faut condamner ? Le difficile, c'est de fixer les conditions qui rendent une pièce bonne ou, du moins, l'empêchent d'être mauvaise. Il ne faut pas s'attendre à les trouver dans Scudéry, lequel s'en tient à la doctrine courante des poétiques dramatiques ; une pièce est honnête et utile quand le dénouement est honnête, c'est-à-dire quand le vice y est puni et la vertu récompensée. « Il faut toujours élever le trône de cette reine (la vertu) sur les ruines de ce tiran (le vice), et faire toujours triompher à la fin cette vertu persécutée. » Moyennant quoi, le poème dramatique nous inspirera toujours l'horreur du mal et nous poussera à la pratique de toutes les vertus. Voyez de quel profit, pour la morale et même pour la vie chrétienne, peut être une pièce qui finit bien, cette pièce fût-elle païenne comme l'*Iphigénie en Aulide* ! « Quand quelqu'un remarquera, en écoutant l'*Iphigénie en Aulide*, que le ciel se contenta de la bonne volonté d'Agamemnon, et qu'il mit une biche sur le bûcher au lieu de cette fille qui devait y être immolée, ne se remettra-t-il pas sous la conduite de la Providence et ne rangera-t-il pas ses volontés à celles de Dieu ? » A ce compte, en effet, le traité : *De la Perfection chrétienne* de Richelieu ou celui du père Rodriguez ne sont pas plus édifiants que l'œuvre d'Euripide. « Le sage doit donc absolument aimer la comédie, a dit Épicharmus. » Et Scudéry conclut comme Épicharmus.

Les deux autres parties de l'*Apologie des spectacles* sont aussi originales et aussi concluantes. Il y a de bons poètes dramatiques, affirme Scudéry ; il ne s'attarde pas à le prouver ; mais il arrive tout de suite à cette conséquence pratique : « Je veux montrer en quelle considération étaient tenus les poètes et faire voir à notre siècle la façon dont il les doit traiter. » Voilà évidemment la pensée principale de l'auteur de l'*Apologie*, plus préoccupé de son pot-au-feu que du théâtre moral ; il s'y arrête avec une complaisance, un luxe de détails, destinés à frapper l'esprit de Richelieu et à obtenir de lui un supplément de pension ou une sinécure.

Scudéry s'écarte à regret de ce cher sujet d'entretien, et aborde la troisième partie de son œuvre : la défense des comédiens. L'intrépide argumentateur éprouve quelque hésitation, tant était fort alors le préjugé qu'il veut combattre. Il a peur, et il l'avoue ; mais bientôt il se rassure, car il rencontre dans l'histoire grecque et même dans l'histoire romaine des noms de comédiens estimés et honorés. Il a lu que « deux comédiennes, Luccéia et » Galéria Copiola, vécurent l'une cent cinq ans et l'autre » cent douze. Or, s'il est vrai, comme le tiennent les » médecins, que la longueur des jours soit une marque » de l'innocence et de la pureté de la vie... on ne saurait » douter de celle de ces deux femmes. » Donc, conclut-il, s'il a existé dans le passé des comédiens honnêtes, il peut en exister dans l'avenir.

Telle est l'*Apologie* de Scudéry (1). Elle n'était pas faite,

(1) Après cette belle démonstration, Scudéry passe à une quatrième partie qu'il n'a pas annoncée. C'est une surprise qu'il ménage aux lecteurs. « Il reste à parler de ceux qui entendent la comédie. » Est-ce qu'il va faire leur apologie ? Non, il va leur donner une leçon. Il les divise en trois ordres : « les savants, les préoccupés et les ignorants. » Il s'incline profondément devant les premiers, « dont les opinions » doivent être « des lois inviolables » pour le poète ; il dédaigne les seconds, ceux qui assistent à la comédie avec un parti pris d'avance ; ce sont des

il faut l'avouer, pour émouvoir l'opinion publique ni pour faire avancer la cause du théâtre moral. Voyons si les moyens pratiques proposés par d'Aubignac dans son *Projet* valurent mieux.

III

« Deux choses, » dit-il, « rendent le théâtre suspect aux chrétiens : d'abord l'impureté des poèmes dramatiques, « leurs histoires impudiques et de mauvais exemple ; en « second lieu, l'infamie dont les lois ont noté ceux qui « font profession de comédiens, » et, ajoute plus loin le réformateur, les mœurs elles-mêmes des comédiens, qui justifient trop la sévérité des lois et les préventions de l'opinion. Pour remédier à ce double désordre, Sa Majesté chargera l'intendant « d'avoir soin que le théâtre se maintienne en l'honnêteté, » de faire disparaître des poèmes dramatiques « toute impureté, » de veiller « sur les actions des comédiens et de lui en rendre compte pour y donner l'ordre nécessaire. »

D'Aubignac est pratique ; il ne va pas chercher dans la métaphysique de l'art une cinquième recette pour rendre morales les œuvres dramatiques : il s'adresse à ce qui était déjà en France et à ce qui devait rester longtemps plus fort que les théories et les théoriciens, — l'administration. Il demande l'établissement d'une censure officielle,

malades, des « hystériques » qui ont besoin de prendre médecine. Quant aux troisièmes, il les divise encore en deux classes : « les ignorants des galeries et les ignorants du parterre ; » et, après avoir doucement raillé les premiers qui, « à cause de leur castor pointu et de leur collet de mille francs, » veulent trancher du connaisseur, il ajoute : « Il est temps de descendre aux ignorants du parterre, et de dire un mot en passant à cet animal à tant de têtes qu'on appelle peuple. » Entre autres aménités, il lui défend d'avoir un avis sur les pièces qu'il voit représenter ; il n'a qu'à se taire et à « imiter les oies qui passent sur le mont Taurus où les aigles ont leurs aîres ; c'est-à-dire qu'il porte une pierre au bec qui l'oblige à se taire. » Les poètes sont devenus plus polis pour le public.

armée de pouvoirs sérieux et fonctionnant régulièrement : si on la lui donne, il répond de « l'honnêteté » du théâtre.

Ici encore il y avait une illusion, et d'Aubignac qui se défie de l'honnêteté des poètes, attend trop de la vertu de l'administration. Lorsque Crébillon fils fut censeur, il dut être évident que l'institution de la censure n'était pas une garantie suffisante de la moralité du théâtre, qu'elle déplaçait la difficulté au lieu de la résoudre, et la transportait de la conscience du poète à celle de « l'intendant. »

Quant au devoir que d'Aubignac donne encore à l'intendant de *veiller aux actions* des comédiens et des comédiennes, il comprend lui-même qu'il a de quoi faire reculer le mythologique Argus aux cent yeux. Aussi il essaie de le simplifier, en imposant aux comédiens un règlement qui enferme leur vie dans un cadre rigide et uniforme ; un seul coup d'œil suffira à l'administrateur pour en surveiller tous les détails.

Tout, en effet, est prévu et arrêté d'avance dans ce règlement, depuis le recrutement des artistes jusqu'à leur mariage et leur logement. D'abord, et pour les encourager à s'y soumettre, le roi interviendra ; il réhabilitera leur profession. C'est peut-être parce qu'ils sont exclus de la considération publique que les comédiens se dispensent des vertus dont elle est le prix et la sauvegarde. Que le roi leur rende le pouvoir légal de prendre rang parmi les honnêtes gens, et ils reviendront honnêtes : « Il est nécessaire que le roi fasse une déclaration qui porte que Sa Majesté lève la note d'infamie décernée contre les comédiens par les ordonnances et arrêts..., avec défense, néanmoins, de rien dire ou rien faire contre l'honnêteté et les bonnes mœurs, soit sur la scène, soit dans leur vie privée, sous peine d'être chassées du théâtre et de retomber dans leur première infamie. »

Ce décret de réhabilitation rendu, d'Aubignac espère que la carrière dramatique attirera les candidats en foule,

qu'il y viendra même « des enfants de bonne famille qui en sont actuellement divertis. » Mais tous ne seront pas acceptés ; l'entrée du théâtre ne s'ouvrira que pour la science et l'honneur, après un examen subi devant l'intendant général : « Personne ne pourra être associé dans « une troupe que par brevet du roi, donné sur un certificat de capacité et de probité qui lui sera délivré par « l'intendant après en avoir fait l'épreuve. » Une fois admis, le comédien mènera une vie d'étude et de travail, et n'ira pas courir la ville. Il sera logé dans une des deux maisons que le roi fera construire auprès du théâtre. Quant aux comédiennes, si elles sont mariées, on les laissera à la surveillance du mari, qui en sera responsable. Si elles sont filles, « ne pourront les filles monter sur le théâtre, si elles n'ont leur père ou mère dans la compagnie. » Si enfin elles sont veuves, eh bien ! elles seront obligées de se remarier après avoir donné à leur premier mari un an de regrets, juste la portion congrue. « Les veuves seront « tenues de se remarier dans les six mois d'après l'an de « leur deuil *au plus tard*, et ne joueront point dans l'an « de leur deuil, sinon qu'elles fussent remariées. » Ce dernier mot semble rogner encore la part laissée au défunt et permettre son remplacement dans l'an de deuil, tout cela dans l'intérêt de la morale et pour « observer les bienséances du théâtre (1).

CHARLES ARNAUD

(A suivre) Professeur à la Faculté libre des Lettres de Toulouse.

(1) L'abbé de Pure devait, lui aussi, dans l'*Idée des spectacles*, tracer un plan de réformes pour les comédiens et le théâtre. En voici quelques dispositions. Il faut supprimer l'égalité entre les comédiens et établir une hiérarchie pour éviter les disputes trop fréquentes entre eux ; il faut augmenter leur salaire. De Pure préférerait, en outre, contrairement à l'avis de d'Aubignac, que les comédiennes fussent, « s'il se pouvait, toujours filles, ou du moins jamais grosses. » Il invite ensuite les marquis à débarrasser la scène de leur présence. Enfin, il voudrait avancer l'heure des spectacles, les commencer, « en hiver, à trois heures et demie, en été, à quatre heures et demie. Les bourgeois et les bourgeoises, qui craignent plus les filoux que le serein, y courraient en foule dans les deux saisons. »

L'ABBÉ MAURY ET SON DERNIER BIOGRAPHE ⁽¹⁾

Il n'est pas donné à toutes les célébrités d'outre-tombe de revivre par une plume amie. L'abbé Maury a-t-il cette bonne fortune ? Ou nous nous trompons fort, ou les lecteurs de Mgr Ricard n'hésiteront pas à répondre ; ils ont senti vibrer à chaque ligne sa bienveillance admirative.

Revivre dans son vrai cadre, c'est encore un privilège posthume que l'heureux Maury pourrait bien avoir obtenu. Aussi, ne critiquons pas la forme facile et enjouée de ce livre ; ne censurons pas au nom de Leurs Austérités l'Histoire documentaire et la Méthode scientifique, les joyeux ébats de l'anecdote dans cet aimable petit volume qui tient les promesses, les séductions de son aspect. Des doléances chagrines provoqueraient vite une réplique. Pourquoi, dirait-on, regretter qu'un appareil d'érudition ne nous ait pas masqué une figure si vivante, n'ait pas raidi et alourdi un personnage à l'allure si pleine d'entrain et de belle humeur ? — Si nous relevions une chaleur et une exubérance toutes méridionales dans ces leçons professées aux Facultés d'Aix et de Marseille, on ne manquerait pas de nous faire observer que le brillant Comtadin s'accommode assez bien d'un écho de mistral, d'un rayon de beau soleil.

Méridional et plébéen : voilà le fond natif de Maury. Pour s'insinuer dans les salons et les académies de l'ancien régime, pour s'adapter aux bienséances du bon ton

(1) L'abbé Maury (1746-1794), par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire aux Facultés d'Aix et de Marseille.

et du bon langage, le fils du cordonnier de Valréas aura à polir les aspérités de sa robuste nature, à mater les explosions de sa faconde. Son travail et sa souplesse y pourvoiront, mais il ne sera pas là dans son élément. Vienne, avec les séances tumultueuses de la Constituante, le moment d'être *peuple*, ses instincts comprimés se redresseront. Il était fait pour soutenir le choc de Mirabeau et braver les vociférations des tribunes. C'est ainsi que 1789 marque, dans l'histoire de sa vie et de son talent, la limite de deux périodes tout à fait distinctes.

I

A dix-neuf ans, après des succès de collègue et de séminaire à Valréas et à Avignon, il partait pour un plus grand théâtre. A quoi rêvait-il, en 1765, dans le coche qui l'emportait à Paris ? A être prédicateur du Roi et l'un des quarante de l'Académie-Française. Depuis lors, beaucoup de ses compatriotes sont partis avec des visées plus hautes, force « Latins » sont allés « reconquérir la Gaule. » N'importe, le jeune clerc faisait un assez beau rêve. Lui-même dira plus tard au comte Joseph de Maistre : « L'Académie Française était seule considérée en France et donnait réellement un état... A l'Académie Française, nous regardions les membres de celle des Sciences comme « nos valets (1). » Le mot méritait tout à la fois que M. Taine (2) le trouvât brutal, et le signalât comme instructif.

La voie qui conduira Maury au but désiré, on la devine. A ce moment, la philosophie s'est pour ainsi dire incorporé la littérature ; les philosophes délivrent les entrées

(1) Conversation du cardinal Maury avec le comte Joseph de Maistre, à Venise, en 1799. V. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IV, 283.

(2) Taine, *Ancien Régime*, p. 244.

de la carrière littéraire ; refuser de recourir à eux, c'est se condamner à rester dehors. Qu'est-ce qui trône dans les salons, ces antichambres de l'Académie, du « grand salon officiel et central » (1), sinon la philosophie ? Comment s'y glisser autrement qu'à la remorque des philosophes ? On peut donc compter que Maury, ambitieux du succès, ne le cherchera pas seulement dans un travail acharné. Le voilà convive des diners de Mlle de Lespinasse ; protégé de d'Alembert, le tacticien de l'irréligion sournoise ; visiteur assidu de Morellet, le théologien..... de l'Encyclopédie ; ami intime de Marmontel, dont le *Bélisaire* n'exhale pas moins le philosophisme que l'ennui.

Ces relations témoignent chez lui d'un parfait opportunisme ; elles font honneur à son « flair de méridional ; » mais elles éveillent certaines méfiances. Qu'il les ait partagées avec maintes sommités de l'Église, qu'il les ait menées de front avec d'orthoxes et saintes amitiés, celle de Christophe de Beaumont, par exemple, il n'en subsiste pas moins un point d'interrogation... Ses croyances restèrent-elles intactes ? Le spectacle de sa vie privée n'est pas absolument de nature à bannir toute perplexité. La malveillance a fait retentir ses chutes, elle les a grossies, mais non inventées ; on n'attend pas que son biographe les détaille, mais il les avoue loyalement. Ainsi s'explique une appréciation sévère de M. Taine (2) : « Chez l'abbé « Maury, le défenseur du clergé, dit-il, le scepticisme est « notoire. » Il va sans dire que les sympathies de Mgr Ricard impliquent une conviction tout à fait opposée ; pour lui, la foi de son héros s'est maintenue à travers les complaisances mondaines et les égarements des sens. C'est un plaidoyer dont on ne pourrait nier la force persuasive sans donner un démenti au *Pectus est quod disertos facit*.

(1) Taine, *op. cit.*, p. 333.

(2) Taine, *op. cit.*, p. 383.

T. III, 3^{me} liv., Mars 1888.

Du moins l'œuvre d'un homme aussi mêlé au monde doit refléter l'esprit de son temps. Ici, Mgr Ricard ne se trouvera plus en conflit avec M. Taine ; ses amplifications chaleureuses cadreront avec la puissante synthèse de l'historien ; il nous donnera des *illustrations*, pour parler anglais, de l'*Ancien Régime*. Dans l'orateur académique, dans le panégyriste, dans le sermonnaire qu'il évoquera, nous reconnaitrons l'homme du XVIII^e siècle. Profanes ou sacrés, les ouvrages de Maury trahissent la puissance de la *doctrine* nouvelle, tantôt dans les compromis qu'ils lui consentent, tantôt dans les résistances timides qu'ils lui opposent. Cette impression se dégage surtout de leur forme native ; plus tard, au texte de l'abbé, s'est superposé celui du cardinal : curieux palimpseste, qui a amusé la fine critique de Sainte-Beuve.

A vingt-un ans, Maury disputait sans succès à La Harpe les palmes académiques dans l'*Éloge de Charles V*. Qui voudra affronter le fouillis de rhétorique verbeuse dont sa harangue est hérissée percevra vite l'écho de Rousseau et de Voltaire. Ne sent-elle pas son citoyen de Genève, cette belle tirade démocratique : « Je n'interrogerai pas
« les courtisans de Charles V pour connaître ses vertus,
« leur témoignage ne m'instruirait que de leur bassesse ;
« j'écouterai son peuple : cette multitude d'hommes que
« les grands méprisent est l'arbitre de la renommée des
« souverains.... C'est du peuple seul que j'attends la
« vérité, il n'est ni ingrat ni flatteur ? » Ne porte-t-elle pas l'estampille de Ferney, cette impertinente épigramme : « Avant Charles V, nos rois léguaient leurs livres
« à des monastères, les moines respectaient assez de
« pareils dons pour n'y pas toucher ? » Tout cela n'était pas pour déplaire à l'Académie, et ses rigueurs ont eu certainement une autre cause.

Dans l'*Éloge de Fénelon*, (1771) Maury se retrouva en concours avec La Harpe ; un froufrou de charmantes pro-

tectrices eut beau s'agiter en sa faveur, il n'obtint que l'accessit ; une couleur philosophique renforcée valut à son rival le prix et la censure ecclésiastique, deux choses qui allaient assez bien ensemble en 1771. Si le jeune abbé n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité ;
s'il avait manifesté son admiration pour Bossuet qui personnnifiait l'inflexibilité catholique et monarchique, partant n'était guère *persona grata* ; il n'en avait pas moins donné un Fénelon dans le goût du jour, accentuant ces côtés *chimériques* de sa nature qui ont fait son isolement parmi ses contemporains, sa défaveur auprès de Louis XIV, sa popularité au XVIII^{me} siècle. C'eût été bien mal comprendre les intentions de l'Académie que de glisser sur le politique spéculatif et frondeur ; Maury est trop avisé pour ne pas le célébrer : «.... Notre instituteur poète, « embellissant des grâces de son imagination tous les « droits sacrés de la raison, de la justice et de la vertu, « est assez courageux pour dire aux souverains les véri- « tés les plus hardies et pour leur parler sans cesse au « nom du genre humain. » Mais pouvait-on mieux louer le doux archevêque qu'en le rendant cher aux *âmes sensibles* ? O la *sensibilité* ! où s'arrête alors son domaine ! où n'exhale-t-elle pas ses rêveries ! où ne roucoule-t-elle pas ses tendresses ! où ne répand-elle pas ses torrents de larmes ! Prestige de Fénelon ! « sa vie réunit dans un « degré éminent tout ce qui est digne d'intéresser un *cœur sensible*, des talents, des vertus, des *malheurs*. » Le bon passeport pour son christianisme ! c'était une *philosophie sublime*, qui lui montrait dans l'Être suprême un *père*, la philosophie du *malheur*, la *religion du sentiment*. L'irrésistible excuse de son quiétisme ! «.... En dirigeant « ses travaux vers le genre ascétique, l'archevêque de « Cambrai se laissa égarer par une *sensibilité* trop vive « qui va l'honorer jusque dans ses écarts. » Et l'éloge

finir sur un appel à l'attendrissement : « O Fénelon !
 « Fénelon ! je voudrais honorer ma jeunesse en obtenant,
 « comme le plus digne prix du zèle dont je me sens
 « enflammé, pour exciter de nouveau en ton honneur les
 « acclamations du genre humain, quelques *larmes des*
 « *cœurs sensibles* auxquels je viens de retracer le tableau
 « de ta belle vie... »

Jusqu'ici Maury s'est adressé à l'Académie en aspirant lauréat ; écoutons-le lui parler du haut de la chaire. Le 25 août 1772, il prononce devant elle, dans la chapelle du Louvre, le panégyrique annuel de saint Louis. Maintenir la dignité du sanctuaire sans froisser les susceptibilités de l'élite des beaux esprits contre un roi canonisé, il n'a pas trop de son talent pour résoudre ce problème. Certes il est loin d'imiter tel de ses prédécesseurs dont nous parle Bachaumont (1), l'abbé Bassinet, qui a « sup-
 « primé jusqu'au signe de la croix. Point de texte, aucune
 « citation de l'Écriture, pas un mot du bon Dieu, ni des
 « saints, il n'a envisagé Louis IX que du côté des vertus
 « politiques, guerrières et morales. Il a frondé les Croi-
 « sades, il en a fait voir l'absurdité, la cruauté, l'injustice
 « même. Il a heurté de front et sans aucun ménagement
 « la Cour de Rome. » On ne trouve pas trace de pareils écarts dans le panégyrique de 1772 ; mais est-ce à dire que la note philosophique et mondaine en soit absente ? Nous voyons bien le créateur de son siècle, le bienfaiteur des siècles qui l'ont suivi, le magistrat, le législateur, le protecteur des lettres et du commerce ; mais le « saint roy Loys, » que sa céleste auréole est pâle et effacée ! En revanche, l'orateur ne perdra pas une si belle occasion de dire son fait à la féodalité : « Ce gouvernement mons-
 « trueux. disons mieux, ce fléau national, dont il ne peut
 « garantir entièrement ses contemporains. » Montesquieu aura une genuflection : «.... J'oserai emprunter ici avec

(1) Bachaumont, III, 253, cité par Taine, *op. cit.*, 382.

« admiration la voix d'un de vos plus grands hommes,
 « dont le témoignage sera aussi glorieux que nouveau
 « dans cette chaire... Voici comment le génie sait admi-
 « rer le génie ; » suit une page de l'*Esprit des Lois*. A
 propos des fêtes instituées jadis en l'honneur de saint
 Louis, éclatera un coup de claron civique, presque un
 prélude aux prochains délires de la Fédération : « O jour
 « de triomphe et d'allégresse où les pères conduisaient
 « leurs enfants à ces touchantes solennités et se félici-
 « taient d'être pères et Français ; où les laboureurs, levant
 « enfin leurs têtes trop longtemps courbées sous le joug
 « de la tyrannie féodale, n'avaient besoin que de répéter
 « ce nom chéri pour faire pâlir leurs oppresseurs ! » Il
 va de soi que le héros nous sera présenté comme *sens-
 sible*. — Le morceau des Croisades est un chef-d'œuvre
 d'art. Saint Louis s'est vu forcé de continuer ces expédi-
 tions que lui avaient léguées ses prédécesseurs ; il avait
 à opter entre la guerre civile et la guerre étrangère, il se
 devait à secourir les chrétiens français captifs ; d'ailleurs
 les Croisades ont eu des résultats bienfaisants : la féoda-
 lité s'y est usée, et l'Occident y a perdu sa barbarie au
 contact des civilisations orientales : tel est, si nous avons
 bien lu, le thème que le panégyriste recouvre des splen-
 deurs de sa parole. Jamais accusé mieux défendu, jamais
 acquittement plaidé avec une habileté plus insinuante.
 Mais, l'avouerons-nous, l'élan d'admiration de Monsei-
 gneur Ricard a un peu troublé nos idées. Il nous semblait
 que le point de vue chrétien n'était pas très développé
 dans cette belle page d'éloquence. Involontairement nous
 nous rappelions certain jeune pair de France lançant fière-
 ment aux fils de Voltaire son défi de fils des Croisés, et
 nous établissions une comparaison... Nous trouvions un
 certain air de vérité, — mêlé, il est vrai, de mauvaise
 humeur — à l'appréciation de ce mécréant de Grimm (1) :

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, octobre 1772.

« C'est un plaisir, dit-il, de voir comment MM. les orateurs
 « sacrés se tourmentent pour traiter, dans le panégyrique
 « de saint Louis, le chapitre des Croisades. Il est évident
 « que ce sujet est superbe pour un *orateur vraiment chré-*
 « *tien*. Quoi de plus beau pour la poésie, pour l'éloquence
 « sacrée, que ce *saint enthousiasme* qui saisit tous les
 « princes chrétiens, toute cette noblesse guerrière et
 « fidèle pour arracher aux infidèles les lieux qui ont été
 « le théâtre des mystères incompréhensibles et consolants
 « de la Rédemption ?... Il faut voir comment M. l'abbé
 « Maury s'est tourmenté pour traiter ce sujet dans un
 « *goût nouveau*. On a beaucoup vanté l'*art avec lequel il*
 « *s'en est tiré*.... »

Il dut se sentir plus à l'aise pour prononcer, devant l'assemblée du clergé de France, le panégyrique de saint Augustin (28 août 1775). Ici la critique est obligée de mettre une sourdine. L'orthodoxie peu suspecte de M. Poujoulat (1), a trouvé dans ce discours à se consoler, à se dédommager d'autres productions de l'orateur. Toutefois elle s'est offusquée à bon droit d'entendre donner à Dieu, dans une réunion d'évêques, le nom d'*Être suprême*, dont la couleur déiste s'harmonise si bien avec l'image de Robespierre en grand costume, culotte de nankin, habit bleu barbeau, ceinture tricolore. chapeau à panache, un bouquet d'épis et de fleurs à la main. Peut-être aussi telles allusions sévères aux abus ecclésiastiques, aux privilèges de la noblesse dans l'Église, recèlent-elles un peu de ressentiment plébéien et de prévenance pour la fronde de l'opinion. L'esprit de réforme, qui s'abritait ici derrière les hommages décernés à l'évêque d'Hippone, se manifestait peu après, plus intense et plus agressif, dans les *Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion et du clergé en France*. On attribua cet écrit anonyme à notre abbé, sans preuves suffisantes : aux

(1) Poujoulat, *le cardinal Maury*, p. 62.

yeux du fervent biographe, pareille forme dément à elle seule pareille origine.

C'est en 1775 que Maury devint prédicateur du roi. Ses sermons sont perdus. Quelle idée s'en faire? Jugerons-nous du sermonnaire d'après l'admirateur de Bossuet et de Bridaine (1). Les sermons de Bossuet, nourris de la moëlle des Écritures, pénétrés des austères grandeurs du dogme, rayonnants de la sublimité des mystères, idéal de l'éloquence purement chrétienne, c'est Maury qui a été le premier à les louer, à les juger supérieurs aux élégantes amplifications du *Petit Carême*. La chaleur apostolique de Bridaine, la vigueur agreste de cette parole *peuple*, c'est Maury qui les a le mieux mises en relief et exaltées; c'est lui qui nous a conservé, sans doute en le polissant un peu, le célèbre exorde de saint Sulpice. A-t-il imité ceux qu'il admirait? Ses héros ont-ils été ses modèles?

Nous ne pouvons douter qu'il en ait été tout autrement. — Les confidences d'un neveu chéri nous révèlent pourquoi les sermons de son oncle ne nous sont pas parvenus: en 1800, l'auteur les jetait au feu comme des œuvres trop profanes. — M. l'abbé de Pierre, curé de Saint-Sulpice, a rapporté du cardinal un mot qui en dit long: « Nous en étions venus au point de ne plus oser prononcer le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — Les mémoires du temps foisonnent de détails sur ces prédications. Sans doute les appréciations de Bachaumont ne méritent pas une confiance aveugle; on peut sourire en l'entendant parler de méthode peu évangélique;

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?

Sa chronique n'en est pas moins riche de faits instructifs. Il n'invente pas que le prédicateur du Roi, dans un

(1) *Réflexions sur les sermons nouveaux de M. Bossuet et Principes d'éloquence pour la chaire et le barreau*. Ce dernier ouvrage n'a reçu sa forme définitive qu'en 1810, sous le titre d'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, etc. Il y a plus du cardinal que de l'abbé dans l'*Essai*.

sermon sur l'aumône, a critiqué la mauvaise gestion des établissements hospitaliers ; que, dans un sermon sur la calomnie, à propos des ministres en butte aux méchants, M. Necker a eu les honneurs d'une allusion tout à fait transparente. Ces deux seuls traits seraient peut-être de nature à inquiéter le scepticisme inaccoutumé de Mgr Ricard pour le mot qu'on attribue à Louis XVI : « C'est dommage, aurait dit un jour le roi sortant de sa chapelle, si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. »

Les contemporains insistent sur les sévérités de l'orateur envers la cour. On voudrait croire que c'était le fait d'un courageux apôtre ; mais on se rappelle qu'alors maltraiter cette pauvre cour ne nuisait pas trop dans le monde ; Beaumarchais ne fut rien moins que persécuté pour avoir fait pleuvoir sur elle ses étincelles meurtrières. N'a-t-on pas de la peine à conserver des illusions sur les *hardiesses apostoliques* du sermonnaire, en lisant les confessions qu'il écrivait plus tard dans l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* ? Parlant du ton démocratique adopté par les prédicateurs, il dira : « Cette méthode était devenue un moyen » infaillible de se populariser parmi les courtisans dans » la chaire de Versailles. On ne pouvait concevoir cette » insouciance de la faiblesse, cet aveuglement d'une cour » entraînée par l'opinion et qui se laissait désigner, je » dirais presque insulter publiquement.... »

Dans ces fortes pages de l'*Essai* consacrées à étudier la décadence de la chaire, il montrera bien le mal dont l'éloquence sacrée était atteinte. Il signalera les premiers symptômes de ce mal dans les discours plus moraux que chrétiens de Massillon à son auditoire de la Régence. Il en déterminera les causes : affaiblissement de l'esprit religieux, discrédit jeté sur le dogme par les querelles jansénistes. Il en formulera, avec une netteté parfaite, le diagnostic : « On sécularisa, pour ainsi dire, la religion...

» On s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens et chrétiennement les sujets philosophiques. » Religion sécularisée : que voilà bien la définition de son œuvre à lui ! et quel mot heureux il trouve pour faire sa propre critique ! N'est-ce pas de la religion sécularisée, ce beau panégyrique de saint Vincent de Paul, qui fait si bien passer le saint à la faveur du « bienfaiteur de l'humanité souffrante, » du « bon citoyen, » du héros des *âmes sensibles* ? Le spirituel duc de Nivernais interprète-t-il assez exactement le succès du panégyriste dans ce compliment qu'il lui adresse peu de jours après (27 janvier 1785) (1) : « Vous avez fait pour saint Vincent de Paul » plus que n'avait fait sa canonisation même... ; dans le » beau panégyrique où vous nous invitez à l'honneur avec autant d'attendrissement que d'admiration au » pied des autels, vous l'avez montré aux hommes de tous » les climats et de *toutes les religions*, à l'univers enfin, » comme un bienfaiteur de l'humanité entière, à qui toute » *âme sensible* doit un tribut d'amour et de reconnaissance.... ? »

On devine dans quelle enceinte et à quel titre Maury recevait cette louange du plus fin lettré de la noblesse. Ses ambitions littéraires avaient reçu leur consécration ; son rêve de jeunesse avait pris corps dans le fauteuil de Lefranc de Pompignan. La Révolution allait le trouver pourvu d'honneurs et de richesses : académicien et titulaire d'un prieuré de 40.000 livres de revenu.

(A suivre).

L. VERNHETTE.

(1) Mgr Ricard voudra-t-il bien nous permettre à ce sujet une observation ? D'après lui, tous les biographes de Maury se sont trompés en prenant ces paroles du duc de Nivernais pour une allusion au panégyrique ; il s'agit du chapitre consacré à saint Vincent-de-Paul dans les *Principes d'éloquence*. Cette opinion peut-elle se concilier avec le texte des paroles du duc ? — Mgr Ricard se fonde sur ce que le Directeur de l'Académie ne pouvait parler, le 27 janvier 1785, d'un panégyrique prononcé le 4 mars suivant. Sans doute, mais le discours du 4 mars, prêché à la Cour, n'est-il pas la réédition d'un premier discours que Maury donna dans l'église Saint-Lazare avant sa réception académique ?

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 1^{er} mars 1888.

Ce n'est pas seulement le climat que nous avons eu de commun avec le Nord. Hélas ! comme dans la trop fameuse ballade des pays froids, pendant que la neige couvrait notre Midi, « les morts allaient vite ».

Voici d'abord M. le général Perrier, membre de l'Académie des Sciences, président de notre Conseil départemental. La cause à laquelle il appartenait n'est pas la nôtre ; mais M. le général Perrier avait rendu à la science d'éminents services. « On lui doit d'avoir élevé la géodésie française au rang élevé qu'elle occupe dans le monde ». *La Revue du Midi* s'associe bien volontiers aux éloges compétents que lui a décernés le Président de l'Académie des sciences. M. le général Perrier était aussi de ceux sur qui la France pouvait compter aux jours de l'épreuve. Ses connaissances techniques l'avaient mis au premier rang des organisateurs de la défense nationale. Il paraît même que M. de Bismarck le considérait comme tel et se plaisait à lui témoigner son estime. La mort d'un général aussi distingué ne saurait laisser indifférents ceux qui comme Français et comme Méridionaux sont, pour ainsi dire, doublement ses compatriotes.

Peu de jours après M. Perrier, un autre officier se mourait dans une autre ville voisine. M. Numa Töye habitait Avignon, mais sa famille et des relations d'amitié le rattachaient étroitement à notre ville, si bien qu'on le regardait un peu comme un Nimois de l'autre côté du

Rhône. Ancien élève de Saint-Cyr, ancien officier de l'armée de Metz, M. Toye portait, depuis 1870, une glorieuse blessure. Il consacrait les loisirs de sa retraite à former des officiers munis de toutes les ressources et armés de toutes les forces que donnent la science et la foi. La fermeté de son caractère, la haute portée de son enseignement, sa bonté, son dévouement aux principes religieux lui avaient attiré l'estime et l'affection non seulement de ses élèves, mais de toute la société catholique d'Avignon. Une mort admirable vient de couronner cette existence consacrée tout entière à l'Église et à la France. Nous prions M^{me} Numa Toye ainsi que M. Mathieu et sa famille de vouloir bien agréer nos plus sincères compliments de condoléance.

Il faut bien parler, enfin, d'une mort qui a ému tout le Midi. Le nom de M. Combal reste mêlé aux souvenirs les plus poignants et les plus chers à la fois de beaucoup de familles. Souvent il a sauvé des malades qui semblaient perdus, plus d'une fois sa science a été impuissante ; mais quel que fut le résultat, sa patience, son tact dans des circonstances douloureuses établissaient entre les parents du malade et le célèbre médecin des liens d'une inaltérable affection. La ville de Montpellier n'a donc fait qu'interpréter la reconnaissance générale, en donnant tant d'éclat aux funérailles de ce grand chrétien.

Si Montpellier a bien mérité de la région à propos de la mort de M. Combal, en revanche, ses représentants politiques n'ont pas su servir nos intérêts. Comme nos vins et nos cocons ont été mal défendus ! Il est vrai que nos élus du Gard, — sauf M. Claris, — n'ont pas mieux fait. Mais M. Griffe a encore trouvé moyen de se distinguer dans cette déplorable campagne. Il a failli compromettre, par ses incartades, le demi-quant de succès qu'on a bien voulu nous laisser remporter. Cela s'appelle, en français familier, « mettre les pieds dans le plat. » Pour

exprimer cette opération, notre patois dispose d'une métaphore énergique et pittoresque, qu'il emprunte à l'art culinaire. Les lecteurs sauront bien la trouver; au besoin, ils se renseigneront auprès de quelque félibre.

Il est écrit que ce pauvre Midi sera toujours sacrifié. Qu'on se moque de notre accent, nous en prenons fort bien notre parti, mais qu'on ne nous enlève pas le produit de nos récoltes.

Entre nous, cependant, il y a bien un peu de notre faute. Quand donc apprendrons-nous à subordonner la politique stérile aux affaires sérieuses ? Les Lyonnais ont des divisions politiques aussi profondes que les nôtres, mais ils savent bien rester unis dès qu'il s'agit de leurs intérêts, même mal compris.

En attendant, les souffrances de l'agriculture et du commerce s'aggravent, les contributions augmentent, les sacrifices volontaires en faveur de nos œuvres catholiques s'imposent avec plus de nécessité que jamais ; car, envers et contre tout, il faut soutenir nos écoles. C'est par elles seules que nous pourrions conserver, avec la vie chrétienne, le sentiment national, la vraie notion du patriotisme, l'esprit de tradition et le respect de l'autorité, si nécessaires à notre pauvre France. L'appel éloquent que Mgr Besson vient d'adresser aux fidèles a été entendu : les quêtes faites à domicile donneront de fort beaux résultats. Enfin, la kermesse, qu'on prépare pour la fin du mois d'avril, complétera les sommes nécessaires.

La station du Carême s'est ouverte et se continue sous d'heureux auspices. Dans les six paroisses de la ville, les sermons, comme les exercices, sont suivis avec régularité. On n'étonnera personne en disant que la population se porte de préférence à la cathédrale, où prêche le Père Élisée. Le changement d'heure n'a produit aucun des inconvénients redoutés ; au contraire, tous les mardis et tous les jeudis, à quatre heures et demie du soir, un audi-

toire d'élite se presse autour de la chaire du célèbre prédicateur. Il nous arrive également de bonnes nouvelles de tous les points du diocèse. Espérons que les retraites d'hommes répondront à ces brillants débuts.

N'était le mauvais temps de ces derniers jours, on pourrait croire que notre ville devient une sorte de Nice pour les évêques. NN. SS. les archevêques de Lyon et de Besançon et un évêque du Malabar se sont successivement arrêtés dans nos murs. Les Nimois sont fiers de voir Mgr Besson traverser nos rues, entouré des plus hauts dignitaires de l'Église de France. Surtout, ces visites sont agréables aux élèves de nos institutions catholiques. Un des privilèges attachés à l'épiscopat est de donner quelques congés. Leurs Grandeurs en usent—toujours dans la juste mesure, cela va sans dire, — mais elles en usent, et elles sont, à chaque fois, l'objet de vigoureux applaudissements. Doux applaudissements, sans doute, car, enfin, il doit y avoir quelque charme à faire des heureux, ne serait-ce que le temps d'une promenade.

C. DELFOUR.

Marseille, 1^{er} mars 1888.

*. Que l'église de Saint-Vincent-de-Paul était belle le dernier samedi de février, pendant que les paroissiens en pleurs et le clergé de Marseille tout entier entouraient le monument funèbre où reposait, en attendant un sépulcre plus glorieux encore mais définitif, la dépouille mortelle du vénéré curé Vidal, chanoine et vicaire-général honoraire du diocèse !

Il était justement fier du splendide édifice ogival, dont sa constance héroïque a fini par doter la paroisse des Réformés et la ville de Marseille, après quarante ans

d'abnégation et d'efforts inouïs, après avoir trouvé, par son industrie et son zèle, quatre millions dans sa bourse de curé où il y avait quatre francs au début de l'œuvre, en 1848. S'il eût pu voir cette église s'animer pour chanter sur ses restes vénérés l'hymne de paix et de repos, comme sa légitime fierté eût tressailli d'aise. Mais il l'aura vue du ciel, où ses grandes vertus sacerdotales lui assurent sa belle place entre les saints bâtisseurs d'églises, et cette joie lui aura été d'autant plus généreusement départie, que la Providence l'a privé de celle qu'il eût éprouvée au jour de la consécration de son œuvre, que Mgr Robert avait devancée en la fixant au prochain lundi de Pâques, en prévision de cette mort malheureusement trop probable, surtout depuis ce jour d'hiver rigoureux où son amour du culte paroissial lui fit négliger les précautions ordinaires, malgré les instances de ses vicaires et de ses amis.

A la consécration de l'église, il espérait avoir la présence et la parole du grand évêque de Nîmes, dont la visite et les félicitations, il y a un an, l'avaient comblé de douce joie, venant d'un tel juge.

Des démarches actives, que le succès couronnera, si le ministère exauce les vœux de la municipalité et de la population marseillaise, ramèneront bientôt sous les voûtes, qui le pleurent, le saint curé, que ses paroissiens voudraient ensevelir dans un tombeau bâti par l'amour et la reconnaissance, au pied de cet autel, dont la pose aura été sa dernière consolation en ce monde.

* * Le Carême bat son plein, au moment où je vous écris. Les prédicateurs, de talent et de genre divers, attirent, cette année, une affluence peu ordinaire. Il y en a, d'ailleurs, pour tous les goûts, même les plus exigeants.

Le Père Lacouture paraît tenir le haut bout dans la faveur du public, surtout féminine. On dirait que les dames veulent se venger d'avoir été mises jusqu'ici en seconde ligne, dans les appels du conférencier du théâtre Vallette

aux auditeurs marseillais. Son confrère, le Père Dorgues, le dispute en succès de nombre au prédicateur de St-Joseph. Il traite, cette année, du duel, dans ses conférences de Saint-Cannat, où il paraît devoir ne jamais tarir sa vogue, puisqu'il y règne depuis tantôt dix ans.

Les Dominicains ont, à Saint-Charles, le Père Lambert, un compatriote et un ardent prédicateur, qui nous semble gagner, chaque année, plus de verve méridionale.

Les Oblats de Marie ont aussi grand succès, spécialement le Père Sardon, marseillais, procureur-général de son ordre, venu de Paris sur les instances de son ami le Curé de la Trinité ; le Père Roux (Victor), qui traite à Saint-Vincent-de-Paul de questions délicates, auxquelles l'approche du centenaire de 89 donne un vif intérêt d'actualité ; à Saint-Théodore, le Père Isnard, dont le langage fleuri est fort goûté des dilettanti littéraires.

Le clergé séculier a part dans ce grand succès quadragésimal, surtout le jeune et éloquent abbé Bolo, à Saint-Difendent ; l'abbé Castellan, un des rédacteurs de *l'Écho de N.-D. de la Garde*, à Saint-Martin ; l'abbé Marbot, ancien grand-vicaire de Mgr Forcade, à Notre-Dame-du-Mont ; et l'abbé Chenier, d'Aix, à la Madeleine.

*. Dom Bérengier a répondu à la virulente philippique dirigée par M. Gazier, contre sa *Vie de Belsunce*. Il paraît que ce M. Gazier est l'héritier de Saint-Cyran, et comme le père temporel des restes du Jansénisme, propriétaire de Port-Royal, détenteur de la fameuse bibliothèque de la secte, et peut-être des derniers écus de la non moins fameuse « botte à Perrette. »

Le panégyriste du héros de la peste, en 1720, fait les concessions nécessaires qu'il avait peut-être eu le tort d'oublier, dans son histoire, où les côtés humains disparaissent parmi les flots d'encens, bien mérités d'ailleurs, par son immortel héros ! Mais, les concessions faites, le béné-

dictin relève, avec une vigueur souveraine et une crânerie très dégagée, les calomnies du détracteur de cette grande mémoire, que nous souffrions de sentir ainsi traitée par un représentant officiel du haut enseignement, en pleine Sorbonne.

M. Gazier répliquera-t-il ? Nous le souhaitons de tout cœur, pour amener sur cet important sujet toute la lumière possible et en finir une bonne fois avec les insinuations et les mensonges accrédités par l'hérésie jansénienne.

E. A. C.

CORNEILLE CHEZ LUI

SOMMAIRE : Le portrait de Corneille , par Vigneul-Marville. — Ce qu'a pensé Ducis du ménage des deux Corneille. — Tout en commun. — Thomas Corneille. — La sœur Marthe. — La mère de Corneille. — Les enfants. — Une visite à l'École normale en 1812. — Les Stances à la marquise. — Un odieux plagiat. — Ce que Corneille pensait de sa *Rodogune*. — Ce qu'en pensait Marthe , sa sœur. — Le 41^{me} fauteuil. — Comment Corneille se vengea d'avoir attendu à la porte de l'Académie Française. — L'invasion de Jacques Goujon. — Les amis de Corneille. — Comme aux sermons de M. le Curé !

I

Un voyageur, curieux de connaître la plus grande illustration littéraire du moment , s'en vint, un jour de l'année 1644 , jusqu'à Rouen , demandant qu'on le conduisit chez Pierre Corneille, pour qui il avait, disait-il, une lettre de présentation.

Avant d'entreprendre son voyage , l'étranger avait été prévenu. Un de ses amis , Bonaventure d'Argonne , le même qui, sous le nom de Vigneul-Marville (1), devait publier des souvenirs si curieux sur ses contemporains, lui avait dit :

— A voir M. de Corneille, on ne le croirait pas capable de faire si bien parler les Grecs et les Romains , et de donner un si grand relief aux sentiments et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen ; son extérieur n'a rien qui parle pour son esprit. Il se néglige trop, ou, pour mieux dire ,

(1) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges d'histoire et de littérature* , t. 1, p. 193.

la nature , qui lui a été si libérale en des choses extraordinaires , l'a comme oublié dans les plus communes.

— Du moins, avait répliqué l'ami de d'Argonne, un peu désappointé du portrait qu'on lui faisait du grand homme qu'il était si curieux de connaître, du moins, son esprit rachète cet extérieur fâcheux , et je veux entendre parler le familier des beaux esprits de l'Hôtel Rambouillet.

— Là encore votre attente sera trompée , reprit Bonaventure d'Argonne ; sa conversation est si pesante qu'elle devient à charge dès qu'elle dure un peu. Un de ses familiers amis, qui aurait souhaité de le voir parfait en tout, le lui reprochait un jour. Il a souri et dit : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. » Il n'a jamais parlé bien correctement la langue française ; peut-être ne se met-il pas en peine de cette exactitude.

— S'il orne si peu ce qu'il dit , il vaut, sans doute, mieux, à votre sens, le lire que l'aller trouver ?

— C'est précisément ce qu'a dit une grande princesse, qui avait, comme vous , désiré le voir et l'entretenir. En sortant de l'entrevue, elle confessa qu'il ne fallait pas l'entendre ailleurs qu'au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Lui-même a, d'ailleurs, la conscience du peu d'agrément de son débit , car il l'a écrit, voilà déjà longtemps (1) :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile...

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui

Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Du reste, il parle peu, même sur la matière qu'il entend si parfaitement. L'abbé de Villiers raconte qu'un de ses amis s'est trouvé plus de six mois à la même table que

(1) En le mandant plus tard à Pellisson, Corneille lui écrivait : « Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même , il y a vingt ans. Je ne vau guère mieux à présent. Quoi qu'il en soit, Mgr le surintendant a voulu avoir ces six vers, et je ne suis pas fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connaître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. »

M. de Corneille, sans s'apercevoir que le Corneille, son commensal, fut le Corneille dont il admirait les ouvrages.

— Le portrait est peu encourageant (1), avait répondu l'interlocuteur de d'Argonne. Mais quelqu'un qui le connaît bien m'a affirmé que, sous cette humeur mélancolique (2), brusque et quelquefois rude en apparence, il est au fond très aisé à vivre, tendre et plein d'amitié. Je veux en juger par moi-même et voir ce qu'il en est au fait de cette brusquerie (3) dont tout le monde se plaint.

II

L'étranger avait raison, et Ducis, le bon Ducis, le poète si bien fait pour goûter les vertus douces et modestes dissimulées sous ces dehors, enviait son bonheur d'avoir eu l'inspiration d'aller surprendre Pierre Corneille chez lui, auprès d'un frère chéri, de deux femmes qu'il a chantées dans son *Ménage des deux Corneille* :

(1) Le portrait qu'en a tracé La Bruyère ne l'est pas davantage : « Simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui revient ; il ne sait pas réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius ; il est roi, et un grand roi, il est politique, il est philosophe ; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir ; il peint les Romains ; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. » (*Des Jugements*, ch. xii).

(2) Corneille était mélancolique ; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. (Fontenelle, *Vie de Corneille*). Il avait, dit encore Fontenelle, l'âme fière et indépendante.

(3) Si c'est un défaut, Corneille le partage avec le héros le plus aimé de son siècle, avec ce grand capitaine moins célèbre, après vingt batailles gagnées, par son courage que par sa bonté. Et qu'importait cet extérieur peu prévenant à ceux qui vécurent dans la familiarité d'un grand homme ? Sous cette apparence de froideur, même de dureté, ils trouvaient, dans l'âme de Corneille et de Turenne, l'humanité, la douceur, la foi sainte et la confiante amitié (Victorin Fabre, *Op. cit.*, p. 95).

(C'étaient) de bonnes mères,
 Des femmes à leurs maris chères,
 Qui les aimaient jusqu'au trépas ;
 Deux tendres sœurs qui, sans débats ,
 Veillaient au bonheur des deux frères,
 Filant beaucoup, n'écrivant pas.
 Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
 Les clefs, la bourse était commune ;
 Les femmes n'étaient jamais deux.
 Tous les vœux étaient unanimes ;
 Les enfants confondaient leurs jeux,
 Les pères se prêtaient leurs rimes,
 Le même vin coulait pour eux.

— Je ne connais pas Rouen, disait encore Ducis , mais certainement j'irai y voir la maison où sont nés Pierre et Thomas Corneille, et où ils ont vécu célèbres et sans bruit, avec leurs femmes, les deux sœurs..... Il me semble, à force de les aimer, que je suis un peu de leur famille.

Le voyageur fit ce qu'aurait voulu faire le bon Ducis.

III

Arrivé à Rouen, il avait vu le curé de Saint-Sauveur, la paroisse où Pierre Corneille était marguillier , comme un bon chrétien qu'il fut toujours. Le curé, charmé de montrer son paroissien sous son vrai jour, s'offrit obligeamment à accompagner le visiteur, rue de la Pie, chez les deux frères.

Thomas chérissait son aîné, nullement jaloux de sa gloire dont il parlait, au contraire, avec un touchant attendrissement. Et cependant , il portait un nom trop grand pour lui, ses amis le lui avaient bien laissé entendre, quand l'un d'eux s'avisa de lui dire, après une représentation de son coup d'essai, les *Engagements du hasard* :

— Votre réputation serait grande , si vous n'aviez pas de frère !

Et Boileau, le satirique méchant, avait prononcé un arrêt cruel contre le cadet :

— Pauvre Thomas, tes vers, comparés avec ceux de ton aîné, font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

Or, ce fut Thomas qui vint ouvrir la porte de la « petite maison, » celle qu'habitait son aîné, quand le curé et son compagnon s'y présentèrent. Le cadet possédait « la grande maison » contiguë. Mais, les deux frères, unis de cette tendresse que vint rendre plus étroite leur union avec les deux sœurs Lampérière, avaient pratiqué des communications entre les deux, et les deux habitations réunies n'en faisaient qu'une (1).

Thomas accueillit les survenants avec une bonne grâce infinie. Après les premiers compliments d'usage, l'étranger expliqua le but de sa visite :

— Mon frère, répondit le cadet du grand Corneille, est fort timide. Comme il l'a dit déjà à l'ami de Paris, qui vous envoie : « L'air de la cour ne lui convient pas... »

A ce moment, les interlocuteurs furent détournés de leur attention par le bruit d'une trappe, qui communiquait de la « grande » à la « petite » maison. Une voix, assez forte (2), quoique douce, arriva, de l'autre côté de la trappe :

— Eh ! Sans-Souci, une rime !

Thomas, « le Sans-Souci, » partit d'un éclat de rire. Pierre alors se décida à regarder dans la pièce et, reconnaissant son curé avec un étranger, ne put s'empêcher de rire à son tour.

L'incident devait aider à la présentation. Grâce aussi à la présence du curé, la cordialité ne tarda guère.

L'étranger apprit d'abord que les deux frères s'aidaient dans leurs travaux et comme l'auteur de *Polyeucte* versi-

(1) Pensées, fortune, tout était si bien en commun dans ce double ménage, que, quand la mort vint surprendre l'aîné, ni l'un ni l'autre n'avait songé encore à partager les successions échues à leurs femmes (DE BOZE, *Éloge de Thomas Corneille*).

(2) Sa prononciation n'était pas tout-à-fait nette ; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce (FONTENELLE, *Op. cit.*).

fait moins facilement que son frère, quand il avait quelque peine (1) à achever un vers, il levait la trappe et demandait la rime rebelle à son joyeux cadet.

Le cadet de Corneille n'était pas tout à fait sans génie. C'est Boileau qui le disait à Louis Racine. Mais, voulant détourner le fils de Jean Racine du démon des vers, il ajoutait : Il ne sera cependant jamais que le très petit Corneille (2).

Gai, rieur, Thomas était la joie de la maison. C'est lui qui en faisait les honneurs avec sa sœur Marthe, quand un visiteur de marque, comme ce jour-là, venait tirer le grand Corneille de sa vie d'ordinaire calme et obscure.

Marthe arriva bientôt avec sa vénérable mère, que tous entouraient de tant de respect, surtout depuis que, cinq ans auparavant, ils avaient eu la douleur dont Pierre ne se consola jamais, de perdre le chef de la famille.

Madame veuve de Corneille, anoblie par la gloire de son aîné, le regardait souvent avec complaisance et c'était plaisir de voir l'embarras timide où la naïve admiration de sa mère mettait toujours Pierre, qui n'eut voulu d'at-

(1) La versification de Corneille est généralement d'une régularité que n'ont point surpassée Racine, ni Boileau. Il se soumet à toute la sévérité des règles établies ou consacrées par Malherbe ; cependant il se donne parfois quelques libertés : c'est ainsi qu'il se permet des enjambements que la poésie héroïque n'admettait pas alors et qui depuis sont devenues si communs dans la poésie moderne, affranchie des entraves du grand siècle. Quelquefois même, mais très rarement, l'hémistiche ne sera pas coupé dans la dernière régularité classique. Mais, voilà à peu près toutes les licences de versification qu'il s'accorde. A peine, dans tant de milliers de vers, pourrait-on relever deux ou trois fautes positives. Voltaire, qui ne s'y est pas épargné, n'en a pas trouvé davantage.

(2) Il n'est que juste cependant d'observer que Thomas Corneille n'était pas dénué de talent dramatique. Il sait conduire une pièce, mener les situations et les varier ; son style manque souvent de force et d'harmonie, mais il est correct, riche et facile. Sans doute plus de travail et de soin l'eussent élevé plus haut à côté de son immortel aîné, dont l'éclat l'a empêché de briller autant qu'il le méritait et qu'il l'eut pu obtenir, moins « Sans-Souci. »

tention que pour la respectable septuagénaire, à laquelle il devait le jour et les habitudes patriarcales, dont il goûtait de plus en plus le charme.

Marthe, par bonheur, vint à son secours. Cela lui arrivait souvent.

Corneille avait pour sa sœur Marthe, qui deviendra plus tard Mme de Fontenelle, un culte véritable. Il lui avait reconnu un esprit fort juste, et le satirique d'Argonne, avant de partir, avait avoué au visiteur qu'elle n'eut pas moins brillé que les deux autres, si la nature s'était avisée d'en faire un troisième Corneille. Pierre lui lisait ses œuvres et les corrigeait docilement, avec une confiance bien fondée d'ailleurs en toutes les remarques de son nom.

Il y avait bien une autre sœur, Marie, mariée depuis dix ans à un sieur Ballain. Mais elle n'était pas là, pas plus d'ailleurs que l'abbé, Antoine Corneille, le second des fils et le troisième des enfants de Mme veuve Corneille. Poète lui aussi à ses heures, lauréat même des Palinods de Rouen, Antoine était entré dans les ordres. Il s'était fait génovéfain, devint chanoine régulier de Mont-aux-Malades et venait, depuis peu à ce moment, d'être pourvu de la cure de Fréville :

— Ce qui vous explique, dit Thomas aux visiteurs, pourquoi nous vous recevons dans une maison à peu près dégarnie de ses meubles.

Les meubles avaient passé au presbytère de l'abbé, sans que les autres y eussent trouvé le moins du monde à redire, car, tout était si bien en commun dans cet intérieur charmant, que, quand la mort vint surprendre l'ainé, ni Thomas ni lui n'avaient songé encore à partager les successions échues à leurs femmes.

Les clefs, la bourse était commune...

Les pères se prêtaient leurs rimes...

Les enfants confondaient leurs jeux.

IV

Les enfants n'étaient pas encore nombreux en 1644. Plus tard, les deux frères virent leur maison remplie des joyeux ébats d'une foule d'enfants élevés fraternellement ensemble. A ce moment, il n'y en avait encore que deux, Marie, âgée de deux ans et Pierre, encore au premier berceau.

On amena Marie, elle était gracieuse et tendre, avec un œil profond qui reflétait quelque chose des grandes pensées de son père. C'est de cette petite enfant, l'aînée des trois enfants de Pierre Corneille, que naîtra cette jeune inspirée qui, en montant sur l'échafaud au 17 juillet 1793, s'écriera en empruntant le beau vers de son arrière grand-oncle Thomas :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud !

Charlotte Corday était la petite-fille du grand Corneille.

— Comprenez-vous, monsieur, dit l'heureux père de la charmante enfant à l'étranger qui la caressait, que je préfère ceci à Paris, où votre répondant me reproche de ne pas m'être encore fixé.

— J'espère bien, reprit la mère, que ce ne sera pas de mon vivant ?

Ce ne devait être, en effet, qu'à quatorze ans de là, en 1658, après la mort de sa mère que, cédant aux instances de ses amis et aussi, disons-le tout de suite, aux nécessités de la vie gênée qu'il menait à Rouen, que Corneille s'ira établir dans ce Paris, où il a tant d'admirateurs et tant de jaloux.

— Cependant, demanda le visiteur, depuis la mort du défunt cardinal...

Corneille fit un signe, qui voulait dire combien ce sujet de conversation lui serait déplaisant. Nous avons déjà vu,

en effet, dans quels termes il parla de son ancien persécuteur, aussitôt après sa mort. Richelieu lui avait reproché de manquer d'« esprit de suite. » Richelieu ne l'avait pas compris : lui, si soumis aux lois et si obéissant à toute autorité légitime, il l'avait traité presque en factieux et en rebelle. Sa fierté instinctive se révoltait à cette injuste appréciation, que Napoléon devait un jour, à deux siècles de là, relever avec une énergie qui fait plaisir :

C'était en 1812. L'empereur qui affectionnait ce sujet, parlait de Corneille. S'animant comme d'ordinaire en pareille matière, il saccadait sa parole par petites phrases brèves, concises, sur un ton d'autorité digne de ce héros :

— Avant tout, dit-il, mettons la jeunesse au régime des saines et fortes lectures. Corneille, Bossuet, voilà les maîtres qu'il lui faut. Cela est grand, sublime, et en même temps régulier, paisible, subordonné. Ah ! ceux-là ne firent pas de révolution ; ils n'en inspirent pas. Ils entrent à pleines voiles d'obéissance dans l'ordre établi de leur temps ; ils le fortifient, ils le décorent. Quel chef-d'œuvre que *Cinna* ! Comme cela est construit ! Comme il est évident qu'Octave, malgré les taches de sang du triumvirat, est nécessaire à l'empire, et l'empire à Rome ! La première fois que j'entendis ce langage, je fus comme illuminé, et j'aperçus clairement dans la politique et dans la poésie des horizons que je n'avais pas encore soupçonnés, mais que je reconnus faits pour moi...

Napoléon s'arrêta. Ce plaidoyer personnel lui plaisait. Il voulait le faire pénétrer dans l'esprit de ses jeunes auditeurs attentifs et émus devant la parole ardente du maître :

Il reprit :

— Le cardinal de Richelieu se plaignait de Corneille ; il ne lui trouvait pas un « esprit de suite, » une dépendance assez docile. Cela se peut. Ce génie, tout paisible et modeste qu'il était dans le train ordinaire de la vie, ne

devait reconnaître la souveraineté du génie que dans une pensée maîtresse pour son propre compte. Un premier ministre, un favori savant et régissant, n'était pas son chef naturel : mais, comme il m'eut compris ! (1)

V

Le visiteur de 1644 était ravi de tout ce qu'il voyait dans cet intérieur modeste, heureux, uni. Volontiers, comme de nos jours un critique éminent (2), rentré chez lui, il aurait pu écrire avec complaisance de cette vie bourgeoise et de ménage dont nul écart ne distraira jamais le sage et vertueux Corneille, même au milieu des licences du monde comique auquel il se trouve forcément mêlé (3).

Quand il aura vieilli, il arrivera à certaine (4) interprète de ses œuvres de railler un peu le vieux bonhomme, qui retrouvera sa verve de jeunesse pour remettre la coquette en son lieu. Les stances, qu'il lui envoya, ont quelque chose des grâces du vieux Ronsard avec un peu de ce ton héroïque propre à leur auteur. L'auteur de *Marie Stuart*, Lebrun, les faisait valoir, dit-on, à merveille, quand il les récitait aux plus beaux jours du romantisme :

Marquise, si mon visage
À quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

(1) Villemain, *une visite à l'École normale en 1812*.

(2) Sainte-Beuve, *Port. litt.*, t. I, p. 36.

(3) Je ne sais si je m'abuse, dit Sainte-Beuve, mais je crois déjà voir en cette nature sensible, résignée et sobre, une naïveté attendrissante qui me rappelle le bon Ducis, une vertueuse gaucherie pleine de droiture et de candeur... Je me plais d'autant plus à y voir ou, si l'on veut, à y rêver tout cela, que j'aperçois le génie là-dessous, et qu'il s'agit du grand Corneille.

(4) Mademoiselle du Parc, de la troupe de Molière. On l'appelait *la Marquise*. Elle vint à Rouen en 1658,

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourraient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.....

VI

Or, précisément la veille du jour où il reçut la visite de son curé et du voyageur curieux de le connaître, Corneille avait eu un gros chagrin, partagé du reste par toute la famille.

Depuis un an, il travaillait à un ouvrage, sur lequel chacun autour de lui fondait les plus grandes espérances de gloire et de... recette. Mais, un exprès, venu de Paris, lui avait appris en toute hâte, la veille même, que Gilbert,

un jeune rival fort appuyé par la duchesse de Rohan, annonçait une tragédie intitulée *Rodogune*, tout comme celle de Corneille. Le message, écrit par quelqu'un qui avait assisté aux répétitions, ajoutait que l'on retrouvait, dans la pièce de Gilbert, un assez grand nombre des situations de la sienne. Corneille, trop confiant, avait communiqué ses ébauches à un acteur du Marais qui, mécontent des préférences accordées par le grand poète à une autre scène, en avait trahi le canevas, dont un flibustier dramatique venait de profiter.

Le curé de Saint-Clément, au courant de la chose, mit l'entretien sur cet odieux plagiat. Corneille lui en sut gré, et, avec sa bonhomie accoutumée, se laissa aller à dire ce qu'il ne craindra pas d'imprimer un jour en tête de sa *Rodogune*, laquelle fut jouée en effet peu de temps après et avec un bien autre succès que la pièce du plagiaire :

— On m'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur du *Cid* et de *Cinna*, que je n'aurai pas devant eux déclarer toute la tendresse que j'ai pour celui-ci. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre, en ce que cette tragédie me semble un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée.

Marthe Corneille, qui connaissait bien le fort et le faible de la pièce, sourit un peu, en entendant l'aveu fraternel :

— Ses yeux de père, dit-elle en à parte au visiteur, n'aperçoivent que les qualités de sa fille.

Marthe avait raison. Il y a de grandes beautés dans *Rodogune*, mais ce romanesque sans liaisons et sans vraisemblance déroute le spectateur et encore plus la lecture. Il n'y a de merveilleusement dramatique que le tableau du cinquième acte. Cette grande et tragique catastrophe est

un des plus beaux dénouements qu'ait créés le génie novateur du père de la tragédie française.

Boileau était transporté d'admiration en récitant les imprécations de Cléopâtre (1).

VII

On parla aussi de l'Académie. L'étranger, qui croyait faire sa cour, venait d'entamer une de ces tirades, alors toutes neuves, sur les injustices de la docte compagnie et la gloire réservée par la postérité plus équitable aux Immortels du 41^{me} fauteuil.

— Ces Messieurs, répondit modestement Corneille, m'ont préféré M. de Salomon, l'avocat-général du grand conseil. Ils ont eu la bonté de me mander que, en faisant mon séjour à Rouen, je ne pourrais presque jamais me trouver aux assemblées et faire les fonctions d'académicien.

C'était, en effet, une résolution, dès lors, à l'Académie Française, « entre deux personnes dont l'une et l'autre

(1) Ce rôle de Cléopâtre est très favorable, comme celui de Camille, aux premiers débuts. Une interprète de ce rôle demeurée célèbre, Mademoiselle Dumesnil, en fut un jour complimentée d'étrange façon. Elle avait mis dans les imprécations une énergie telle que le parterre tout entier, debout selon l'usage d'alors, par un mouvement d'horreur aussi vif que spontané, recula devant elle, de manière à laisser un grand espace vide entre ses premiers rangs et l'orchestre. A l'instant où, prête à expirer dans les convulsions de la rage, Cléopâtre profère le vers terrible :

Je maudirais les dieux, s'ils me rendaient le jour,

M^{lle} Dumesnil se sentit frappée d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux militaire, placé sur le théâtre, qui interrompit le spectacle et l'actrice, en s'écriant ! « Va, chienne, à tous les diables ! » Les anecdotes du temps rapportent que, lorsque la tragédie fut finie, M^{lle} Dumesnil remercia le militaire de son coup de poing comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle eut jamais reçu (LEMAZURIER. *Mémoires*, pages 99 et 227).

auraient les qualités nécessaires, de préférer celle qui ferait sa résidence à Paris. »

Pour ce motif ou un autre, le grand Corneille devait attendre longtemps à la **porte de la docte compagnie**, **qui lui préféra**, en 1644, M. de Salomon, et, en 1646, M. de Ryer. Enfin, le 22 janvier 1647, à la mort de Maynard, il fit dire, en se présentant pour la troisième fois, qu'il avait disposé ses affaires, de façon à pouvoir passer une partie de l'année à Paris, et, comme M. de Ballesdens, le concurrent de Corneille, s'était retiré, lui déferant cet honneur, « comme lui étant dû par toutes sortes de raisons, » l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* put enfin être admis.

Or, l'Académie l'avait fait attendre, elle lui avait préféré deux compétiteurs fort indignes de ses préférences; elle avait autrefois censuré Chimène. L'occasion était trop belle. Marthe, qui avait beaucoup d'esprit, ne permit point à son illustre frère de la négliger. Elle conseilla une harangue railleuse au récipiendaire, qui se livra, sur son conseil, à une telle débauche d'éloges, que les gens d'esprit, comme Palissot, y ont reconnu l'ironie secrète du thuriféraire :

— J'avoue, dit-il à ses nouveaux confrères, qu'il faut que je condamne tous les applaudissements qu'ont reçus jusqu'ici mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvements de l'âme, puisque, dans la joie la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi, je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devait achever..., et, prenant possession des grâces qu'il vous a plu me faire, je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que son caprice n'élève au plus haut de sa roue sans aucun mérite, que pour mettre plus en vue les taches de la fange dont elle les a tirés.

Le malin (1) récipiendaire parle ensuite de son « extase » et de la « liquéfaction intérieure qui relâche toutes les puissances de son âme. » Il parle aussi à ses collègues des « admirables chefs-d'œuvre » qu'ils ont produits, et, pour obéir au règlement qui impose l'éloge du fondateur de l'Académie, il célèbre « le grand génie qui n'a fait que des miracles, feu M. le cardinal de Richelieu, qui, de la même main dont il sapait les fondements de la monarchie d'Espagne, a jeté ceux de l'établissement de l'Académie. »

VIII

On parlait encore de l'Académie, quand retentit le lourd marteau de la grande maison, et presque aussitôt pénétra, dans la pièce où l'on causait, un homme, vêtu comme les avocats du Parlement de Normandie, Jacques Goujon, le compatriote, le confrère et l'ami intime de Corneille. Il tenait à la main une lettre qu'il agitait joyeusement.

— C'est de M. de Rotrou, dit-il, sans paraître s'apercevoir de la présence d'étrangers et, incontinent, il se mit à la lire tout haut.

Rotrou lui confiait sous le secret, — un secret bien gardé, comme on voit, — qu'il venait d'apprendre que Desfontaines, un rival, pour faire pièce à *Polyeucte*, avait sur le chantier une pièce tirée des actes du martyr de saint Genest, le comédien romain converti en plein théâtre par un ange qui lui apparaît au moment où il raillait les mystères chrétiens.

— Laissons-le faire, ajoutait Rotrou. Moi aussi, je don-

(1) Nous devons cependant reconnaître que, loin d'y voir tant de malice, plusieurs, comme M. Taschereau, y ont vu négligence et ridicule sans préméditation. Comme le fut plus tard Racine, « Corneille, toujours sublime quand il est animé, devait nécessairement être lourd et guindé dans un genre, qui ne comporte qu'une froide déclamation. » (TASCHEREAU, *Hist. de Corneille*, t. 1, p. 154).

nerai ensuite un autre *Saint-Genest* et j'y trouverai bien moyen d'y faire l'éloge de *Polyeucte* (1).

— Oh ! le brave cœur (2) ! Je n'en connais pas de plus généreux dans notre corps.

(1) Rotrou tint parole. Il introduisit, dans sa pièce, Dioclétien interrogeant le comédien Genest sur l'état du théâtre. Il lui demande :

Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
S'est acquis, dans le cirque, un plus juste crédit ?

A quoi Genest répond :

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme,
A qui les rares fruits que sa muse a produit,
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.
Ces poèmes sans prix où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

La louange est mal placée, elle pourrait être mieux exprimée. Elle est du moins cordiale et voilà un trait de bonne confraternité.

(2) Père de trois enfants, il se trouvait d'occasion à Paris lorsqu'il apprend que Dreux, au bailliage duquel il exerçait les fonctions de lieutenant particulier, est désolé d'une maladie contagieuse et que la mort ou que le danger a écarté les autorités chargées de veiller à l'ordre et de lutter contre les progrès du mal. Il part aussitôt pour se rendre au poste que lui assigne le devoir ; et dans ces moments qui ne laissent sentir à une âme naturellement élevée que ce qu'elle a de noble et de bon, il se dévoue sans hésitation et sans ménagement à ce qu'exigent le bien public, le soin de chaque individu. En vain son frère, ses amis le pressent de songer à sa sûreté, il ne répond qu'en parlant du besoin qu'on a de lui, et termine sa lettre par ces paroles qui nous ont été conservées : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'un moment ou je vous écris¹, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui ; ce sera pour moi, quand il plaira à Dieu. » Ces mots, dit M. Guizot, à qui nous empruntons ce trait tiré d'une intéressante notice sur *Jean Rotrou* ; ces mots, qu'on peut regarder comme un modèle de la simplicité et du calme d'un courage véritable, soutenu par le sentiment du devoir, sont les dernières qui nous restent de Rotrou ; saisi, peu de jours après, de la maladie, il mourut le 27 juin 1650, âgé de moins de quarante et un ans. L'Académie française prit la mort de Rotrou comme sujet du prix de poésie en 1810. Il fut remporté par Millevoie.

— A la bonne heure, fit Goujon, voilà de quoi te guérir de ta mélancolie.....

Puis, s'avisant qu'il y avait là un étranger :

— Ah ! pardon, Monsieur, ajouta-t-il, mais, mon ami Pierre me permettra de le dire devant vous. Il ne songe qu'à ses envieux et n'a pas assez d'attention à tous ceux qui l'aiment comme Rotrou et moi, Jacques Goujon. Ils sont nombreux cependant, ceux qui voudraient, comme son confrère Rotrou, rompre en visière avec les jaloux. Balzac, Floridor, Claude Sarran le conseiller au Parlement de Paris, le feuillant dom Jean Goulu (1), les Tallemant sauf un (2), ces braves Pascal (3) et leurs enfants Jacqueline (4) et Blaise, Monseigneur le duc de Guise qui s'affiche partout comme protecteur de notre grand homme, et Brébeuf à qui tu as fait traduire la *Pharsale* au point que tu donnerais, m'as-tu dit, deux de tes meilleures pièces pour quatre de ces vers que, pour ma part, je prise moins haut (5); et M. Lucas, que Thomas cite si volontiers « parmi les amis les plus illustres de la famille, » en m'oubliant sans respect (6) ; et le conseiller Voyer-

(1) Mort en 1629, Corneille fit son épitaphe en belle prose latine.

(2) Sauf l'auteur peu aimable et peu attachant des *Historiettes*.

(3) Le père de Blaise et de Jacqueline Pascal fut, comme on sait, intendant des finances en Normandie.

(4) Aux Palinods de décembre 1640, une jeune fille, âgée de quinze ans, qui portait un nom honorable et destiné à devenir bientôt illustre, Jacqueline Pascal, avait composé des stances qui obtinrent le prix de la Tour. Quand le président prononça son nom, Jacqueline était absente. Mais, un ami de la famille se leva et remercia pour elle, en vers improvisés, l'assemblée et son président. Cet ami de Pascal était Pierre Corneille (Voir Cousin, *Jacqueline Pascal*, chap. 4).

(5) Les quatre vers, tant cités, relatifs à l'invention de l'écriture, par Cadmus.

(6) Lucas, de Rouen, « connu, » dit Boursault, un autre ami dévoué de Corneille, alors trop jeune pour figurer dans l'énumération de Jacques Goujon, « connu pour habile homme de tout ce qu'il y a d'habiles gens à l'Académie, et que le grand Corneille consultait souvent sur ses ouvrages (*Lettres nouvelles*, t. II, p. 160). »

d'Argenson (1) ; et Saint-Evremond , et le génovéfain Boulant et M. de Zuylichem (2), que tu traites avec tant d'honneur et le commissaire de la monnaie Jacques de Buisson, et ce bonhomme d'abbé de Pure (3) ;

— En as-tu bientôt fini ? interrompit en riant Pierre Corneille.

Puis , comme le voisin semblait vouloir répliquer , la jeune femme de Pierre Corneille mit fin à la discussion en annonçant que l'heure du dîner avait sonné depuis longtemps et qu'elle avait fait ajouter deux couverts à la table de famille.

— Si M. Goujon veut , on en ajoutera un troisième. mais, je l'en avertis, il lui faudra se serrer un peu, lui qui n'aime guère être à table aussi gêné qu'aux sermons de M. le curé de Saint-Clément !

Ant. RICARD.

(1) Alors conseiller au Parlement de Normandie, il devint intendant en Saintonge, et, plus tard, en 1651, succéda à son père dans l'ambassade du roi à Venise.

(2) Conseiller et secrétaire des commandements du prince d'Orange. Corneille lui dédia *Le Menteur* et *Don Sanche*.

(3) L'abbé de Pure était un écrivain que sa médiocrité dérobait à l'envie ; mais un mauvais service qu'il rendit au satirique, comme nous le raconterons au volume consacré à *Boileau*, lui valut une durable et peu enviable immortalité : celle du ridicule. Le titre d'ami de Corneille, observe M. Taschereau, ne pouvait par malheur être une égide pour lui contre les traits de Boileau, qui ne garda guère de ménagements envers le tragique lui-même, et lança plus d'un trait contre son frère Thomas.

A R O Y A T

Je connus Simon à Royat, cette charmante petite station de bains blottie tout au fond d'un ravin, entre deux grands pics d'Auvergne, comme un nid d'alouettes entre deux sillons.

Simon était un petit décrotteur âgé de seize ans environ. Son teint avait conservé les traces indélébiles d'une trop longue fréquentation des cheminées, quoiqu'il eut abandonné le métier de ramoneur depuis plusieurs mois déjà, et malgré les quelques lessives volontaires, et d'autres plus nombreuses encore, que la pluie avait fait subir à sa figure.

Ce petit bonhomme, légèrement voûté, avec son œil droit, terne et mort à la suite d'un accident, son visage grêlé de petite vérole, ses longs cheveux incultes, embroussaillés comme une forêt vierge, et surtout son teint de mulâtre, était presque laid; cependant, l'œil gauche franc et brillant, l'éternel sourire qui ne quittait pas son visage, ce sourire doux et triste des enfants qui ont connu la souffrance de trop bonne heure, enfin toute sa physionomie, intelligente et honnête, prévenait agréablement en sa faveur et appelait, à première vue, le sourire et la caresse du regard.

Toutes les fois que je lui donnais mes souliers à cirer, je prenais plaisir à le faire causer et, au bout d'un peu de temps, nous devinmes bons amis. Il me raconta alors ses débuts dans la lutte pour la vie, c'est à dire dans le malheur; ce qu'il avait souffert, avant même de connaître ce nom de souffrance, et depuis qu'il le connaissait; enfin

cette humble et éternelle histoire des petits et des déshérités de ce monde, mille fois plus digne d'intérêt que tous ces romans à cent mille exemplaires, richement payés pour nous décrire, le plus minutieusement possible, jusqu'à l'alcôve — inclusivement, les tristesses spleenétiques du riche monsieur de X..., ou les névrosiaques désespérances de la belle madame de Z...

Simon était un savoyard qui avait quitté son pays, à l'âge de huit ans, pour aller à la recherche de l'existence. Comme je lui demandais s'il n'avait point de famille dans son pays, pour être ainsi parti si jeune à l'aventure.

— J'ai ma mère, dit-il, mais comme il y en avait à peine assez pour un à la maison, il a bien fallu que je m'en aille..., et pourtant, celui qui a le plus pleuré en nous quittant, ce n'est pas moi.

— Mais tu n'es pas parti tout seul ?

— Oh non, monsieur. Il y avait un de mes cousins qui faisait métier de racoler les garçons, pas riches comme moi, et il m'a emmené en laissant un peu d'argent à ma mère.

Alors il me raconta que ce cousin à la mode de Savoie, qui ressemble fort à celle de Bretagne, avait été son maître pendant fort longtemps. Sous sa direction il avait couru un peu toute la France, apprenant à ramoner les cheminées, cirer les chaussures, enfin gagner de quoi manger..., et probablement gagner de l'argent à son maître. Mais en somme, ce maître n'était pas un trop méchant homme. Tandis que nombre de ses petits compagnons de misère recevaient plus de coups que de morceaux de pain, et se trouvaient souvent réduits à se coucher le soir, sur la paille de leur taudis, le ventre vide, mais les joues rouges sous la suie, après un souper de giffles ; lui, avait pu s'économiser quelques sous, — en travaillant ferme par exemple — et son maître n'était pas des plus durs. Il avait bien parfois la main un peu vive et trop lourde, surtout lorsqu'il

avait laissé une partie de sa raison au cabaret, chose qui lui arrivait régulièrement tous les soirs, parfois même dans la journée ; mais s'il ne marchandait pas à son élève de vigoureuses corrections, à l'aide de tout ce qu'il trouvait sous la main, ou sous le pied, il ne lui marchandait pas non plus la nourriture.

— Et dame, monsieur, ajoutait Simon en souriant et soulevant légèrement les épaules, comme pour montrer le peu de cas qu'un ventre plein doit faire de ces petits désagréments, quand on mange à sa faim, on n'a pas le droit de se plaindre et les coups se supportent assez facilement... Et puis, à la longue, on s'y fait.

Cela me rappela les mots de Montaigne : « L'accoutumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur, » et je ne pus m'empêcher de sourire en entendant commenter ainsi le sceptique en robe de chambre par ce petit savoyard.

En somme, sous cette tutelle aussi prodigue de nourriture que de châtimens, Simon n'était pas plus malheureux que le commun des petits ramoneurs. Il vécut de cette vie jusqu'à l'âge de quinze ans environ, galopant derrière son maître avec, sur le dos, son petit instrument aux tiges de fer pour détacher la suie des cheminées ; jetant à tous les échos des maisons son refrain aux notes chantantes, tout à la fois si gai et si triste, ce refrain que l'on dirait noté par quelque grand artiste populaire : « Ramenez cheminée..., du haut en bas !..., » ou bien, trimballant à grand peine, au bout d'une courroie de cuir, sa grande caisse de décroqueur, presque aussi grande que lui, et accostant, arrêtant les passants de force par ces cris : « Cirer, Monsieur !... Cirer... ! »

Il fut ce bout d'homme, aux habits de cuir et de laine, usés jusqu'à la corde, dont les mains, la figure, les cheveux, tout ce qu'on pouvait voir de son corps, si souvent et si longtemps avait été noirci par la manipulation de la

suie et du cirage, qu'il ressemblait un peu à ces petits négrillons qu'on voit pulluler dans toutes les villes d'Orient.

Une nuit, son ivrogne de maître n'ayant gardé aucune réserve et dépassé la mesure ordinaire de ses ivresses quotidiennes, fut victime d'une aventure, à peu près semblable à celle que raconte ainsi je ne sais plus quel rimeur :

..... Au fond de trop de verres
L'ivrogne ayant noyé, sans compter ses misères
Et ses chagrins, le peu qu'il avait de raison,
Grimpa, non sans grand peine, au haut de sa maison ;
Et là, réfléchissant en sa cervelle étroite,
Au moyen de trouver la route la plus droite
Allant de son logis chez le marchand de vin,
La trouva, paraît-il, car, se croyant devin
Par la fenêtre ouverte, il vola comme une aile,
Et vint sur le pavé s'écraser la cervelle.

Son maître mort, Simon s'établit décrotteur à Royat, devant l'établissement thermal : un poste qu'il convoitait depuis longtemps. C'est là que je fis sa connaissance. Tous les jours nous causions pendant qu'il cirait ma chaussure. Lorsque nous fûmes devenus presque deux amis, il me fit son confident, se laissant aller à me raconter tous ses projets d'avenir, n'ayant plus rien gardé de cette méfiance naturelle, innée en quelque sorte chez les déshérités de la terre, et que ne font qu'entretenir et fortifier davantage nos distinctions sociales, surtout les dédains de celui qui possède un franc pour celui qui n'a qu'un sou, et de celui qui a un sou pour celui qui n'a rien.

Il me parlait quelquefois de sa mère qu'il n'avait pas vue depuis son départ de la Savoie, à laquelle il envoyait quelquefois un peu d'argent, mais qu'il espérait aller revoir bientôt.

— Je gagne quelques sous maintenant, me disait-il, et

j'en ai déjà placé à la caisse d'épargne. Quand il y aura mille francs, — pas moins, — j'irai au pays.

Et lorsqu'il parlait de son pays, un petit hameau du côté de Saint-Jean-de-Maurienne, mais plus loin et plus haut, en plein cœur des sauvages montagnes de Savoie, je voyais briller dans son regard comme un éclair de bonheur ; l'œil mort, lui même, semblait revivre et s'éclairer pour un instant.

A peine là-haut, — là-haut, cela voulait dire en Savoie, son village, sa mère, toutes les personnes, jusqu'aux moindres choses du pays ; et il fallait voir de quel geste largement ouvert, comme s'il voulait montrer toutes ces choses, il accompagnait ce mot, qui résumait pour lui tout ce qu'il aimait en ce monde, — à peine là-haut, il ferait réparer la vieille mesure où logeait sa mère ; il achèterait un bout de terre ; se marierait, puisque, étant borgne, il ne pouvait pas être soldat ; enfin il ne quitterait plus jamais ce coin de Savoie, où il oublierait ses anciennes souffrances, au milieu des seules affections qu'il pût espérer dans cette vie.

Mais, pour réaliser ce beau rêve, il lui fallait parfaire la somme ronde de mille francs. Aussi, était-il fort économe, presque avare, se privant quelquefois du nécessaire afin d'augmenter un peu plus vite, sou par sou, le petit magot qui se mijotait, trop doucement à son gré, à la caisse d'épargne.

Cette idée là le faisait vivre dans une bienheureuse impatience. Et lorsque arriva, enfin, ce jour tant désiré où les mille francs se trouvèrent inscrits sur le livret vert, il ne se posséda plus.

L'argent nécessaire au voyage et les fameux mille francs bien serrés dans la poche d'un solide vêtement, flambant neuf, acheté le matin même à Clermont, Simon se promena en rentier toute la journée, une splendide et chaude journée d'août, dans le parc et les promenades de Royat, fier de passer et repasser devant les regards ébahis

de ses anciens confrères en décrottage. Il confia même ses souliers à cirer au petit savoyard qu'il avait fait héritier de sa clientèle et de sa caisse ; mais, pendant cette opération, il ne put s'empêcher de lui faire quelques observations bienveillantes sur sa maladresse et son inexpérience et lui donna quelques conseils, de la voix et du geste, sans cependant mettre la main à la pâte : cela ne convenant pas à sa nouvelle situation et au respect dû à son habit neuf.

Son cœur débordait de joie et celle-ci se reflétait sur son visage, auquel il avait fait subir la veille une lessive véritablement approfondie, la première probablement de cette espèce. Il souriait à tous les passants, saluant, du plus loin qu'il les apercevait, ses anciens clients, et son salut, moins humble et plus joyeux, se ressentait de sa fortune ; on lui rendait d'ailleurs bien volontiers et salut et sourires, car c'était un fort brave garçon et tous étaient heureux de son bonheur.

En passant devant l'établissement , je le vis qui causait et riait avec ses camarades. Du plus loin qu'il m'aperçut :

— Cette fois-ci, monsieur, ça y est !... me dit-il, en m'abordant tout radieux, gesticulant, expansif, ne pouvant contenir le trop-plein de son bonheur. Je les ai, là, dans ma poche, — et il frappait à petits coups de poing répétés sur sa poitrine. — Ah ! ils m'ont fait trimer dur pour les gagner, mais je les tiens enfin... et sûr, je les tiens bien. Le diable serait bien rusé s'il me les attrapait... C'est égal, monsieur, je suis bien content, et c'est ma mère, elle aussi, qui va être contente de me revoir... Car, vous savez, elle ne m'attend pas du tout !... Je veux lui faire cette surprise... Je pars demain, demain matin, au jour, par le premier train..., et je vous dis bien le bonjour, monsieur, et merci, puisque je serai loin d'ici, demain !

— Adieu, Simon, lui dis-je, et bon voyage ; mais attention à toi !... ce n'est pas le jour de faire des sottises aujourd'hui.

Il me semblait , en effet , que cette joie , si naturelle d'ailleurs, était un peu bien exubérante et qu'un commencement d'ivresse n'y était pas étranger , — et je ne me trompais pas.

— N'ayez peur, monsieur ! répondit Simon en me quittant... Je pars demain.

Malgré la grande jouissance éprouvée à étaler ainsi sa gloire et son habit neuf tout le long d'une journée ; peu fait à cette oisiveté, et d'ailleurs , fort altéré par le brûlant soleil, qui s'engouffre entre ces hautes montagnes et réchauffe ce minuscule vallon d'une chaleur d'étuve, Simon s'était arrêté, plus longtemps peut-être qu'il n'était nécessaire, pour apaiser sa soif, dans les nombreux cabarets qu'il trouvait en chemin. Aussi, le soir, grâce à de trop copieuses libations, qui avaient réussi à lui enlever une bonne partie de sa raison , sans cependant calmer sa soif, se laissa-t-il entraîner , par des camarades de rencontre , au Casino des Bains.

On sait, du moins de réputation, ce que sont ces casinos des villes d'eau : C'est proprement l'exploitation, à grand orchestre, par une société quelconque, — sous la surveillance protectrice de la police, — des imbéciles et des naïfs..., et Dieu sait si cette catégorie de gens est rare ici-bas !

Plus que partout ailleurs, le fameux dicton :

Il est deux portes à cet antre, etc.

serait bien placé à l'entrée de ces coquets monuments , admirablement compris et installés pour attirer les regards, flatter les oreilles....., et vider les poches.

Une fois dans l'antre, Simon fut d'abord incapable de deviner dans quel paradis de musique, de dorures et de glaces il se trouvait. On l'entraînait sous le ruissellement des lustres, à travers les tables, dérangeant des messieurs à habits noirs, bousculant des garçons affairés, et, au milieu de cette chaleur , de la musique, de ces glaces et de ces lumières, il était ébloui, fasciné, ahuri. Il arriva

ainsi dans la salle de jeu, uniquement séparée par un rideau de celle qu'il venait de traverser.

Il ne comprit rien d'abord à ce qui se passait devant lui. Il voyait bien des messieurs, assis autour d'une grande table, des cartes et surtout des pièces d'argent, des écus et des pièces d'or jetés en tas, pêle-mêle sur cette table ; mais ces cartes, cet argent semblaient danser avec la table, avec ceux qui étaient assis autour, avec la salle elle-même ; tout cela, en folie, galopait devant ses yeux clignotants une sarabande infernale, tandis que lui, restait seul immobile, riant et en même temps croyant devenir fou.

Peu à peu, cependant, ses idées s'éclaircirent, et ressaisissant quelque raison, il comprit ce qu'il se passait devant lui ; même cela lui parut bientôt tout-à-fait simple. Un gros monsieur, au ventre énorme ballottant contre la table, à chaque mouvement qu'il faisait, comme des peaux de bouc pleines, portées à dos d'âne, avait devant lui un monceau d'argent et d'or qui augmentait de minute en minute.

Cet or, placé devant Simon, lui brûlait les yeux. Il était émerveillé qu'on put s'enrichir à si bon compte. Avait-il donc été bête de se tuer, pendant si longtemps, des jours et des jours entiers à travailler, pour arriver quelquefois au bout de sa journée, n'ayant pas gagné le quart de ce qu'on gagnait là, en un rien de temps, à l'aide de quelques morceaux de carton !

Son ivresse se dissipait peu à peu dans ce travail de la pensée, cette surexcitation du cerveau, devant une nouvelle fortune qu'il pourrait peut-être bien ajouter si facilement, sans travail et sans peine, à celle qu'il serrait machinalement sur sa poitrine et qui lui avait tant et tant coûté à acquérir.

Il ne se hasarda cependant pas tout de suite, étudiant, calculant les chances. La première pièce d'argent lui coûta beaucoup à sortir de sa poche et à risquer ainsi ; mais, ces

cartes, cet argent, cet or surtout, étalé là, devant lui; cet or, qui pouvait et devait devenir sien, le fascinait littéralement.... Il prit quelques pièces d'argent dans sa poche, demanda des cartes, — et perdit.

Cette perte l'étourdit un peu, tout d'abord et refroidit son enthousiasme, mais il lui semblait sentir les regards de tous ces hommes braqués sur lui... Il plaça une nouvelle poignée d'argent devant lui et se mit à jouer.

Il perdit, il gagna, reperdit, regagna et reperdit, ne se risquant que modérément, intéressé, se laissant prendre graduellement, et puis tout entier à la fièvre du jeu, n'ayant qu'un léger froncement de sourcils, presque involontaire, chaque fois qu'il avait perdu, risquant de temps en temps, sur le tas d'or toujours plus gros du Monsieur ventru placé à son côté, des coups d'œil furtifs, mais brûlants à la fois d'envie et de colère, et se creusant l'esprit à comprendre comment on pouvait faire pour gagner ainsi, presque à tout coup....

Mais il perdait, et, comme tous les joueurs, aussi bien les plus blasés que les plus inexpérimentés, il jouait toujours, avec cette différence, que ce n'était plus maintenant une fortune nouvelle qu'il cherchait, mais bien l'ancienne, la sienne, qu'il voyait s'évanouir là, devant lui, et qu'il voulait rattraper à tout prix, ancré dans cette idée unique de se refaire et de s'en aller ensuite.

Toute la folie de son ivresse était passée là au jeu, le clouant, pour ainsi dire, à cette table, le faisant hasarder follement, sans compter, de grosses sommes, n'ayant plus que le mouvement, des mains fouillant fébrilement les poches et retournant les cartes, et des yeux, rouges de larmes brûlées, suivant la fuite de son argent.

Il perdit tout.

Alors, complètement ruiné, n'ayant plus, au fond de ses poches fouillées et refouillées, qu'un peu de menue monnaie que l'on n'acceptait pas au jeu, Simon, — comme ces

beufs assommés d'un coup de marteau en pleine tête, qui tombent plusieurs fois sur eux-mêmes et se couchent pour mourir sur le pavé de l'abattoir — quitta la table de jeu en pressant dans sa main droite son front brûlant, mais vide de toute pensée, et vint s'écrouler au coin d'un canapé.

Quelques instants après, des garçons, le prenant pour un ivrogne égaré, le conduisirent poliment à la porte de l'établissement.

Poussé dehors, Simon continua à marcher de la même allure, stupide et les yeux vagues. Les étoiles brillaient dans le ciel, mais d'un éclat voilé, comme des veilleuses sans lumière. Quelques unes, placées à l'horizon, semblaient de clignotants feux follets égarés sur le sommet des montagnes. L'ombre s'épaississait à mi-coteau, et, dans le val, c'était la nuit noire.

Simon allait devant lui, sans savoir où. Il allait, la tête nue et les bras ballants. Il ne se souvenait de rien; il ne pensait pas. Il allait, comme poussé par une force supérieure, ressemblant au caillou que roule le torrent.

L'air de la nuit, en mettant un peu de fraîcheur sur sa tête en feu, y ramena la pensée et le souvenir.... Il tata ses poches.... Ce n'était pas un rêve : il n'avait plus rien.... Les pensées assaillaient maintenant, par milliers, son cerveau tout à l'heure si vide; mais elles se dissipaient, à peine formées, et celle-là seule restait, maîtresse absolue : Qu'il n'avait plus rien !...

Et il allait toujours devant lui, marchant à grands pas et un instant après s'arrêtant brusquement.... Cette pensée le poursuivait dans la nuit comme un fantôme, le torturant sans répit : Il revivait ses jours passés de travail, de souffrances et de misères...; il revoyait sa fortune d'un jour.... et maintenant, pour avoir, à recommencer les jours de travail, de souffrances et de misères !...

Il s'assit sur un banc qui se trouvait là, roulant éternelle-

ment dans sa tête cette pensée désespérante, lorsque la vue de l'aube, éclairant de ses pâles lueurs argentées, le sommet de quelques châtaigniers grimpés au flanc de la montagne, le rendit comme fou. D'un bond, il fut debout, et partit comme un trait. Il marchait, maintenant, d'un pas ferme et précipité, vers la voie du chemin de fer. Il allait, dans la fièvre d'une détermination inébranlable, comme pressé d'être au but. Arrivé au milieu du viaduc, qui enjambe le village de Royat, à une hauteur de vingt mètres ; sans un regard en arrière, sans un frisson à la vue du vide, il franchit la balustrade ; lentement, dévotement, il fit le signe de la croix, et, tête première, se précipita.

Une heure après environ, des ouvriers trouvèrent son corps au bas du remblai en maçonnerie qui soutient une pile du viaduc. Immédiatement transporté à l'hospice, les médecins réussirent à rappeler quelques restes de vie dans ce corps écrasé et l'on reconnut bientôt, dans cet amas de chair informe qui allait devenir un cadavre, celui-là même que tous avaient vu, la veille, débordant de bonheur et de vie.

Le vénérable curé de Royat accourut en toute hâte au chevet du mourant. Il lui parla de Dieu et de sa miséricorde infinie pour le pécheur repentant. A cette voix, lui rappelant ses devoirs de chrétien qu'il avait méconnus dans un moment de folie désespérée, Simon comprit la grandeur de son crime. Il en demanda humblement pardon à Dieu et reçut le saint viatique.

Aussitôt ce drame connu, et Royat l'apprit à son réveil, je m'empressai d'aller donner un dernier témoignage de sympathie à ce malheureux. Je le trouvai sur son lit d'hôpital, respirant encore, mais le visage d'une blancheur froide de marbre, avec du sang dans la bouche et les yeux. Ce n'était pas encore la mort, mais elle approchait à grands pas.

Je me penchai vers lui et lui demandai comment il se

trouvait. Il me regarda pendant un instant, et me reconnut sans doute, car je vis errer un vague sourire sur ses lèvres rougies de sang et j'entendis ces quelques mots qu'il prononçait avec peine :

— Ma mère..., monsieur...

Comprenant ce qu'il voulait me demander, je le rassurai de mon mieux, en lui disant que j'enverrai de ses nouvelles à sa mère, mais qu'il ne fallait pas se désespérer, qu'il guérirait probablement... A ce mot de guérison, il secoua légèrement la tête comme pour me faire comprendre que non, que c'était fini; puis, faisant un suprême effort, il dit ces quelques mots qui s'échappèrent de sa bouche comme un léger souffle :

— Merci... Que le bon Dieu me pardonne...

Les rayons du soleil entrant en vainqueurs par la croisée ouverte venaient se jouer jusque sur le lit du mourant, et, en bas, on entendait les oiseaux, dans les bosquets et les arbres du parc, fêter, de leur gazouillement bruyant et joyeux, le matin de cette belle journée d'été.

Comme toujours: c'était la nature souriant dans la mort.

Simon mourut chrétiennement, sans trop de souffrance, et presque sans agonie, quelques instants après les paroles où il demandait à Dieu pardon de son crime.

Lorsqu'on lui eut fermé les yeux, je me retirai le cœur serré, et, malgré moi, je me rappelai les derniers mots qu'il avait laissé échapper en me quittant la veille, dans le débordement de sa joie :

— Je pars demain...

Le malheureux ne croyait pas si bien dire.

J. MICHEL.

LA QUESTION

DE

LA MORALITÉ DU THÉÂTRE

AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE

(Suite et fin) (1)

IV

Certaines dispositions de cette réforme morale du théâtre font sourire (2). On y sent à la fois l'esprit d'utopie d'un logicien, habitué à ne manier que des idées, et la

(1) Voir le numéro de Mars 1888.

(2) « Je ne veux faire aucune comparaison malséante ; mais, quand je vois ce projet de théâtre et même de phalanstère dramatique, si je puis ainsi dire, proposé par un abbé à un cardinal, il m'est impossible de ne pas penser qu'à cette époque, où la vie religieuse reflorissait dans les couvents par les réformes de quelques grands chefs d'ordre, l'idée d'imiter les institutions monastiques s'étendait à tout, et que le bon abbé d'Aubignac se faisait en quelque sorte prieur d'une congrégation dramatique qu'il s'agissait de réformer. » S.-M. Girardin, *J.-J. Rousseau*. t. II, p. 14.

Richelieu avait rêvé d'un autre « phalanstère, » plus étendu, ouvert à tous les gens de lettres et à tous les beaux esprits, « un grand collège, » dit Tallemant, « avec cent mille livres de rente, où il prétendait attirer les plus grands hommes du siècle ; il y aurait eu un logement pour l'Académie, qui en eût été la directrice. La Mesnardière, dans son discours de réception à l'Académie, parle aussi de cette sorte de cité littéraire, qu'il appelle « un Prytanée de belles-lettres. » « J'eus de Son Éminence de longues et glorieuses audiences vers la fin de sa vie... Il me mit entre les mains des mémoires faits par lui-même, pour le plan qu'il m'ordonna de lui dresser, de ce magnifique et rare collège qu'il méditait pour les belles sciences..., de ce riche et pompeux Prytanée des belles-lettres, dans lequel..., il voulait placer l'Académie..., et donner un honnête et doux repos à toutes les personnes de génie qui l'auraient mérité par leurs travaux. »

confiance aveugle d'un courtisan à l'égard d'un pouvoir qui paraissait sans bornes. Toutes, cependant, témoignent, en même temps que d'un amour très vif pour l'art dramatique, d'un profond respect des bonnes mœurs, d'un besoin impérieux du bien moral. « Proposées par un abbé à un cardinal, » elles les justifient l'un et l'autre, dans une certaine mesure de l'attention et du temps qu'ils ont consacrés aux choses du théâtre. Elles prouvent que ni l'un ni l'autre ne s'en sont occupés en mondains, uniquement soucieux de leur plaisir ; ils y ont porté des habitudes et des préoccupations sacerdotales, qui nous étonnent aujourd'hui, parce que l'église et le théâtre nous paraissent irrévocablement séparés ; mais elles étonnaient moins les hommes du xvii^me siècle, plus rapprochés que nous du temps où cette séparation n'existait pas, et où des drames d'origine liturgique étaient représentés dans le sanctuaire, sous la surveillance et avec la collaboration du clergé. Pourquoi un prêtre tout puissant n'aurait-il pas essayé de rapprocher les deux alliés d'autrefois, au moins sur le terrain de la morale ?

Richelieu mourut avant d'avoir pu appliquer ou faire appliquer les réformes qu'il avait approuvées (1) et sans avoir, par conséquent, modifié la « créance commune » soit à l'égard des comédiens, soit à l'égard de la comédie. Il put seulement faire rendre, par le roi, le décret de réhabilitation demandé par d'Aubignac, «... En cas que les « comédiens, » y lisait-on, « règlent tellement les actions « du théâtre qu'elles soient du tout exemptes d'impureté, « nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment « divertir (2) nos peuples de diverses occupations mauvai-

(1) Il faut avouer cependant que certaines pièces commandées par Richelieu et composées sous ses yeux, l'*Aveugle de Smyrne* et *Mirame*, par exemple, nous laissent des doutes sur la manière dont il eût appliqué ces réformes.

(2) Montaigne dit aussi que le théâtre peut être « un divertissement de pires actions et occultes. »

« ses, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public (1). »

Le roi veut qu'on estime les comédiens et qu'on les honore. Mais les décrets sont impuissants à donner la considération, autant qu'à la faire perdre. La « note d'infamie, » levée par le roi, fut maintenue et même aggravée par l'opinion publique. Malgré la protection de Richelieu et, plus tard de Mazarin, malgré les exemples de dignité et même, s'il faut en croire Chappuzeau, de piété et d'édification donnés par quelques comédiens, le préjugé qui pesait sur eux devint de plus en plus intolérant; il éclata violemment, on le sait à l'occasion de la mort et de la sépulture du plus grand, sinon du plus édifiant d'entre eux.

Il en fut à peu près de même pour la comédie, envers laquelle certains chrétiens devinrent chaque jour plus sévères. Le prince de Conti, Nicole et même Bossuet, la déclarèrent une institutrice d'immoralité. Les poètes dramatiques furent appelés « empoisonneurs publics ; » Corneille lui-même fut accusé de n'avoir eu, dans le *Cid* et dans toutes ses pièces en général, qu'un « dessein formel, » celui de rendre les spectateurs « épris de belles

(1) Édit d'avril 1641. Je ne voudrais pas affirmer comme une chose certaine que le décret ait été inspiré par le *Projet*. Ce projet ne fut publié qu'en 1657. Mais, à en croire d'Aubignac, il aurait été présenté à Richelieu et approuvé par lui longtemps auparavant, c'est à dire avant 1640, date de sa brouille avec le cardinal (Cf. *suprà*, p. 39), un an par conséquent avant l'édit royal. Mais son œuvre ne subit-elle aucune modification entre la date de sa composition et celle de sa publication ? Fut-ce d'Aubignac qui inspira Louis XIII ou Louis XIII qui inspira d'Aubignac ? Je ne sais. L'abbé veut évidemment faire entendre qu'il ne doit rien à personne ; il parle au futur : « Sa Majesté décrètera. » D'autre part, il parle de Richelieu comme s'il écrivait après sa mort : « feu M. le cardinal de Richelieu ; » ce qui indique qu'il a apporté à son œuvre quelques corrections matérielles. Voilà mes doutes. Chacun les résoudra selon l'idée qu'il aura du caractère de d'Aubignac. Pour ma part, j'incline à croire à cause des relations de l'abbé et du cardinal, que le *Projet*, dans ses dispositions essentielles, est antérieur au décret.

personnes » ou « de la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même (1). » Il n'y eut pas jusqu'à d'Aubignac qui ne tombât sous l'anathème ; on lui reprocha d'avoir travaillé à rendre plus facile « l'art de perdre les âmes (2), » lui qui avait cru travailler à leur salut, en rendant le théâtre non seulement moral, mais « moralisateur. »

V

Cette idée d'un théâtre à la fois honnête et utile, respectant la morale et l'enseignant, a survécu à d'Aubignac. Elle datait d'avant lui, nous le savons (3), elle a traversé le XVII^e et le XVIII^e siècle, pour arriver jusqu'à nous, obstinée et tenace, bravant les foudres de quelques théologiens éloquents, les attaques de quelques philosophes déclamateurs, et aussi les démentis et les humiliations de l'expérience. Mille fois jugée, la cause est toujours

(1) *Maximes sur la Comédie.*

(2) Desprez de Boissy, *Lettres sur les spectacles* : « Qu'on lise les ouvrages didactiques de cet art (dramatique)..., on y reconnaîtra que leurs auteurs, tels que les *d'Aubignac*, etc., n'ont en vue que de proposer aux poètes et aux acteurs les moyens de parvenir à mieux *séduire* les spectateurs. Ainsi..., on ne peut refuser de convenir qu'on en fait un art très nuisible. » II, 424-425.

(3) Il n'est question ici, bien entendu, que des temps modernes et chrétiens, tout ce qui a été dit chez les Grecs, en faveur de l'utilité de la poésie dramatique, ne pouvant s'appliquer que très imparfaitement à notre théâtre, qui n'a pas, avec nos institutions politiques et religieuses, les mêmes liens que le théâtre antique. « Cette éducation par les poètes pouvait peut-être » se justifier quand les rapports du ciel et de la terre étaient dans d'autres » conditions qu'aujourd'hui, quand les dieux quittaient à chaque instant » l'Olympe pour avoir commerce avec les hommes, et quelquefois avec » les femmes. La morale que les poètes initiés à ces mystères divins pou- » vaient enseigner aux hommes était assez faite d'imagination et d'opportu- » nité, pour que les poèmes lyriques et dramatiques y fussent suffisants. » Mais, depuis.... il y a eu l'Évangile. » (Alex. Dumas, *Réponse au discours de réception de M. Leconte de Lisle*).

pendante ; essayons de rappeler en quelques mots les solutions du bon sens chrétien.

Et d'abord, un théâtre moral est-il possible ?

Non, répondent deux sortes de juges qui, partant des principes les plus opposés, se rencontrent dans une même conclusion. — L'art dramatique, disent les premiers, est essentiellement immoral, parce qu'il a pour objet la peinture des passions dont l'image est toujours troublante et malsaine. — L'art est libre, disent les autres, et il doit l'être sous peine d'être réduit à l'impuissance. La crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, est la fin de la poésie, et de la poésie dramatique en particulier ; les besoins et droits de l'art ne peuvent pas s'accorder avec les prescriptions et les scrupules de la morale religieuse, avec les timidités de la morale philosophique ; ils ne sont guère conciliables qu'avec « cette morale dite des honnêtes gens (1), » laquelle « n'admet en principe l'immoralité d'aucune des formes de l'art (2). »

L'immoralité, au sens philosophique et religieux du mot, serait donc soit la conséquence inévitable soit la condition indispensable de l'art dramatique.

Que répondre à cette double assertion ?

Il faut répondre d'abord qu'il n'est pas vrai que l'art soit libre et qu'il jouisse d'une immunité refusée à toutes les autres manifestations de l'activité humaine. La règle géné-

(1) M. Larroumet, *loc. cit.*

(2) M. Larroumet, *ibid.* — Je ne voudrais pas manquer de respect à M. Larroumet ; mais sa manière de raisonner m'a rappelé, malgré sa gravité et sa sérénité, le couplet fougueux et paradoxal du chevalier Carnioli, dans la belle comédie d'Octave Feuillet, *Dalila* : « Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale ? Depuis quand la morale est-elle une muse ? Qu'est-ce que tu as de commun avec la morale, toi ? Es-tu marguillier ? es-tu quaker ? es-tu chrétien seulement ? Non, tu ne l'es pas ? Tu es un artiste ; ton Dieu c'est l'art, et l'art c'est le Diable ! » — Pour les partisans de la morale « dite des honnêtes gens, » l'art n'est pas le Diable précisément, c'est l'homme ; mais l'homme ne peut être ni un chrétien ni un philosophe !

rale des actes humains s'impose aussi aux *actes littéraires*. On appelait autrefois les belles-lettres les Humanités ; laissons-leur ce nom, qui marque si bien leur droit et leur devoir : — droit de peindre l'humanité, devoir de rester dans l'humanité et de subir toutes les lois imposées à l'humanité. — L'artiste qui veut s'en affranchir, qui prétend bénéficier d'une différence entre lui et le « bourgeois, » oublie que tous les hommes sont égaux devant la morale, et qu'un privilège contre elle ne serait pas une supériorité, mais une infériorité. S'il était vrai que l'artiste fût au-dessus d'un bourgeois, il s'en suivrait plutôt que ses devoirs sont plus élevés et plus rigoureux. Et c'est ce qu'ont pensé certains moralistes qui ont voulu imposer à l'art une morale plus sévère, des obligations plus strictes qu'aux autres formes de l'activité humaine, exigeant, par exemple, qu'il soit « moralisateur, » sous peine d'être déclaré immoral et illégitime. Exagération condamnable, sans doute, mais beaucoup moins funeste que la théorie des moralistes « dits honnêtes gens, » avec laquelle on peut autoriser ou du moins excuser toutes les audaces de l'art et en même temps toutes celles « des honnêtes gens ; » on sait trop, en effet, quelles libertés osent prendre parfois les honnêtes gens qui ne reconnaissent d'autres lois que leurs propres conventions ou leurs convenances.

Quant aux théoriciens qui voient dans l'immoralité une conséquence inévitable des talents dramatiques et de la peinture des passions, on pourrait leur répondre d'abord que les passions mauvaises ne sont pas l'unique objet de l'art du théâtre. Mais comme ils pourraient nous répliquer que les poètes français, depuis et avant Boileau, semblent penser que la représentation de l'amour

Est pour aller au cœur la route la plus sûre,
il faut accorder que cette « sensible peinture » est souvent dangereuse ; accordons même plus et reconnaissons que le théâtre en général, image embellie ou enlaidie de la vie

humaine, offre le même genre de dangers que le spectacle de cette vie elle-même. Il y a longtemps qu'il a été dit que l'homme est un scandale à l'homme et que « les créatures sont un piège pour les créatures. »

Or, comme il ne peut être permis des'exposer volontairement à un danger, il faut conclure que le théâtre, « miroir des hommes » et du monde, doit être interdit aux personnes qui ne vivent pas dans le monde, qui se protègent ou qu'on protège contre lui par la fuite ou l'isolement : les enfants, les chrétiens voués à la pratique des conseils évangéliques, les cœurs tendres et toujours neufs à la tentation ; ils en reviendraient moins hommes ou moins disposés à l'être, comme les solitaires (1) qui revenaient moins hommes du milieu des hommes. Quant à ceux qui sont condamnés à vivre parmi les hommes, qui ne peuvent ignorer ou fuir la tentation, qui la rencontrent au logis, dans la rue, partout, ceux-là peuvent aller au théâtre voir, non pas toutes, mais certaines peintures du monde ; car il y a des peintures du monde qui ne sont pas dangereuses pour un homme du monde (2).

Lesquelles ? Les théoriciens d'autrefois n'hésitaient pas à répondre : celles qui offrent la garantie de l'une de ces quatre recettes, à savoir : l'exclusion de toute représentation du vice, la majorité numérique toujours accordée aux personnages vertueux, l'emploi des sentences édifiantes, et enfin le dénouement vertueux.

Mais la première de ces recettes est trop radicale : elle supprime le problème au lieu de le résoudre et rétrécit arbitrairement le domaine de la poésie dramatique. La seconde est puérile ; que vient faire ici, en matière de morale, la loi des majorités ? Quant aux sentences, il y a une

(1) Sénèque et l'auteur de *l'Imitation*.

(2) Certains moralistes, dont Saint-Marc Girardin, pensent même que « ce qui est un mal dans le bien peut être un remède dans le mal, » et que la moyenne des gens du monde n'a rien à perdre au théâtre.

vieille sentence que les théoriciens connaissaient et qui aurait dû diminuer leur confiance dans celles du théâtre : *Verba docent , exempla trahunt*. Les paroles n'empêchent rien, quand le spectacle est corrupteur, quand les plus belles sentences peuvent être elles-mêmes compromises et démenties par le geste, les toilettes et l'impudeur de celui ou de celle qui les déclame. Le dénouement qui laisse toujours le vice et la vertu traités selon leur mérite peut avoir plus d'efficacité ; il répond à une des exigences du public, à son besoin de logique et de justice immédiate ; il nous donne ce plaisir de voir les choses se passer conformément à cet ordre idéal, que nous ne cessons pas d'aimer, alors même que nous le violons ; mais lui non plus n'effacerait pas l'impression d'une peinture trop complaisante du vice. Corneille, traduisant avec énergie une phrase d'Aristote , se demandait si ces sortes de dénouement ne tenaient pas leur crédit de « l'imbécillité du jugement des spectateurs. » Il serait, dans tous les cas, *imbécile* et naïf de juger de la moralité d'une pièce d'après la moralité de son dénouement. Sentences et dénouement valent ce que vaut la pièce. C'était au sortir de pièces bien dénouées et *étayées* de vertueuses sentences, qu'une femme de sens disait : « On y reçoit des leçons de vertu et on en emporte l'impression du vice. »

D'Aubignac lui-même n'avait pas confiance en ces quatre recettes ; il les trouvait insuffisantes ou arbitraires ; parlant de la dernière, il disait : « La principale règle du poème dramatique , c'est que les vices y soient toujours punis, ou, pour le moins, toujours en horreur, *quand même ils y triomphent*. » Sous l'hommage apparent, il y a là un véritable abandon de la principale et de la plus sérieuse des garanties imaginées par les « spéculatifs. » Que le dénouement soit ce qu'il pourra , l'important est que le poème ne laisse pas l'impression du vice. Voilà la loi, ou plutôt l'accomplissement de la loi : c'est le résultat, non le moyen.

Ce moyen, d'Aubignac ne l'indique pas, et, il faut bien le dire, aucun théoricien ne pourra l'indiquer avec certitude.

L'art est une force d'élan et d'expansion ; la morale est une force de direction et d'arrêt. Est-il possible de trouver une formule absolue, invariable et fixe qui détermine les rapports de ces deux forces, dont la première est « ondoyante et diverse » comme l'homme lui-même ? Ou encore, pour parler comme les classiques, est-il possible de régler d'avance l'usage de la bride et de l'éperon avec le capricieux et rétif Pégase ? Évidemment non. — C'est au poète, discipliné par la morale et habitué à respecter ses lois, qu'il faut laisser le soin de trouver lui-même le moyen de concilier ses droits d'artiste et ses devoirs d'homme et de chrétien ; c'est à sa conscience qu'il faut s'en rapporter.

« La meilleure garantie de la moralité d'une œuvre, c'est la moralité de l'ouvrier. » (1) Grâce à elle, la nudité peut être chaste ; sans elle, les voiles les plus épais peuvent être troublants. Elle aussi risque d'être insuffisante, les actes trahissant parfois les intentions ; mais elle est encore la plus sûre, et la seule obligatoire. S'il est vrai que

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur,
il sera vrai aussi qu'il se ressentira de son élévation et de sa pureté. *Ama, et fac quod vis*, dit au chrétien un maître de la vie surnaturelle ; il nous semble, sauf erreur, que les professeurs de poétique peuvent dire à l'artiste : Aime la vertu, et fais ce que tu voudras. Là où ta conscience d'honnête homme aura échoué, nos règles n'auraient pas mieux réussi. Il n'y a pas de « moule » assurant d'avance et absolument la moralité de tes œuvres.

Pareillement, c'est à la conscience du spectateur de

(1) H. Rigault, article cité.

reconnaître quels spectacles lui sont nuisibles, et d'avoir la force de s'en abstenir ou de s'en arracher. Les listes qu'on en dresserait d'avance pourraient être utiles ; elles resteraient toujours insuffisantes.

Tout cela revient à dire qu'en matière de moralité, les théoriciens dramatiques doivent céder la place aux maîtres ordinaires et aux éducateurs de la conscience. L'abbé d'Aubignac ne semble pas s'être douté que ses confrères dans le sacerdoce, consacrés exclusivement au ministère des âmes, prêchant l'évangile, jetant des semences de vertu, travaillant à augmenter le nombre des honnêtes gens et par conséquent des poètes honnêtes et des spectateurs honnêtes, travaillaient plus utilement que lui à la réforme du théâtre.

Et maintenant, faut-il croire que les pièces honnêtes d'un honnête homme n'attireraient que des spectateurs honnêtes, c'est à dire seulement le petit nombre ? qu'un « spectacle moral ne ferait point d'argent ? » et « que le public n'aime le théâtre qu'à la condition de n'y point trouver de vertu (1) ? »

On l'a dit, et il faut bien avouer que le public de nos jours, par sa complaisance pour des œuvres grossières et misérables, par sa patience à supporter certains attentats à sa propre dignité et même par la perverse lâcheté qui lui permet d'en jouir, mérite qu'on le traite aussi durement que le public païen de Rome dégénérée, dont Cicéron disait qu'il était incapable de s'intéresser au spectacle de la vertu. Mais, il ne faut pas l'oublier non plus, — et l'éminent écrivain que je citais tout à l'heure s'en est souvenu, — au milieu de toutes ses faiblesses, le public garde encore des exigences et des prétentions élevées, qu'il retrouve en certaines circonstances et en certains lieux et qu'il impose aux auteurs, à ceux-là mêmes qui sont les favoris ou les complices ordinaires de ses vices : « Des

(1) Veuillot, *Molière et Bourdaloue*, p. 72 et 73.

« impies, des débauchés, des philosophes professant (certaines) doctrines, feraient horreur au parterre des boulevards. Là il faut de la vertu ou de telles apparences de vertu que les spectateurs s'y puissent méprendre. Sans doute les spectateurs se prêtent à l'illusion ; mais, n'importe, il faut de la vertu (1) ! » Il y a bien quelques salles vouées à l'art mauvais et malhonnête où l'on s'en passe ; mais il y en a d'autres où on l'exige quelquefois, et où on la supporte toujours. La foule qui les remplit se montre parfois si généreuse, si pudique, si vertueuse, si naïve, qu'on se demande ce que signifie le mot fameux : « Qui assemble le peuple le corrompt. » Le peuple assemblé au théâtre, formant cette unité appelée le public, vaut souvent mieux que les individus qui la composent. Il semble que chaque spectateur ait laissé à la porte ses passions et ses habitudes, pour ne porter dans la salle que ses principes. Là, oubliant tout ce qu'il se permet chez lui ou ce qu'il permet aux autres, l'homme le plus relâché devient le plus exigeant, le plus délicat, le plus intraitable des juges. On y a vu des filles qui avaient perdu le droit de rougir le retrouver ou l'usurper devant certaines libertés d'amoureux de théâtre, des financiers véreux s'indigner très haut qu'un usurier prit 10 0/0 à la veuve et à l'orphelin. Ils s'écriaient les uns et les autres : C'est immoral ! c'est indécent ! Le public des théâtres n'est donc pas fondamentalement et incurablement mauvais, puisqu'il suffit parfois d'en faire partie, d'être soumis au courant d'idées et de sentiments qui s'en dégage, pour sentir se réveiller dans son âme des vertus endormies ou mortes, et qu'il a cette

(1) Veuillot, *Cà et là*, t. II, p. 435-436 de la 5^e édition.

Le grand publiciste chrétien se rencontrait ici avec Diderot : « Les pièces honnêtes et sérieuses réussiront partout, mais plus sûrement chez un peuple corrompu qu'ailleurs. C'est en allant au théâtre qu'ils se sauveront de la compagnie des méchants dont ils sont entourés. C'est là qu'ils trouveront ceux avec qui ils aimeraient à vivre. » *Discours sur la poésie dramatique*.

puissance de transformer, au moins pour une minute, des bourgeois en chevaliers, et des impurs en puritains.

S'il est vrai qu'il se complaise trop souvent au spectacle de ses propres faiblesses transportées sur la scène, il est vrai aussi, — l'histoire du théâtre en contient plus d'une preuve, depuis *Polyeucte* jusqu'à la *Fille de Roland*, — qu'il n'est pas absolument fermé à de plus nobles joies et qu'il est reconnaissant envers qui sait lui donner le plaisir, la surprise, l'orgueil d'une émotion honnête. Quoi qu'endisent les détracteurs du public et les émancipateurs de l'art, la morale n'est pas impopulaire; quand elle n'a plus nos actes, il lui reste nos désirs. Que les poètes s'adressent toujours à ces désirs et à ces besoins élevés, et ils vérifieront, à leur honneur et à leur profit, l'exactitude et la clairvoyance de ces promesses que leur faisait un honnête homme du xvii^m^e siècle : « Je crois qu'ils
« feraient mieux si de leurs farces ils bannissaient le
« déshonnête.... ; les sots et les badauds ne les i-
raient
« pas voir en plus petit nombre, les honnêtes fem-
mes souf-
« friraient par habitude et par occasion leurs bouffonne-
« neries et peut-être que les dévots eux-mêmes, et les plus
« sérieux, en useraient comme d'un remède contre la
« mélancolie (1). »

IV

Un remède contre la mélancolie ! Nous voilà bien loin des hautes destinées, du rôle éminent que rêvaient Richelieu et d'Aubignac pour leur théâtre moral : « Le théâtre
« donc étant ainsi réglé, quels enseignements la philo-
« sophie peut-elle avoir qui n'y deviennent sensibles ?
« C'est là..., qu'on peut faire paraître la grandeur d'un
« état dans la paix ou dans la guerre, inspirer au peuple
« le courage et l'instruire insensiblement à la connais-
« sance de toutes les vertus (2). »

(1) *Traité de la disposition du poème dramatique* (1639).

(2) *La Pratique*, chap. 1^{er}.

Le théâtre, école de philosophie, école de politique, école de vertu, purgeant les passions, corrigeant les vices, préparant la réforme des lois et le relèvement des peuples, c'est le théâtre tel que l'ont rêvé les théoriciens de tout temps, tel que la plupart des poètes ont cru rendre le leur. Voltaire, lui aussi, Voltaire, qui a dit pourtant qu'on n'allait pas au théâtre pour être purgé, affirme gravement que le théâtre purge, même le sien. « J'ai vu de » mes yeux, » dit-il, « un prince pardonner une injure après » la représentation de *Cinna*, un mari se raccommode » avec sa femme en voyant le *Préjugé à la mode*, un » orgueilleux devenir modeste après la comédie du *Glo-* » *rieux* et plus de six fils de famille que la comédie de » *l'Enfant prodigue* a corrigés (1). »

Un sermon ne ferait pas mieux ! — pas autant, aurait peut-être dit Voltaire, si on l'avait poussé un peu. C'est l'abbé d'Aubignac qui l'a dit à sa place, et Baillet nous apprend que les prédicateurs le lui ont vivement reproché (2). Nous n'avons pas de peine à le croire, ni à prendre leur blâme à notre compte. L'abbé d'Aubignac n'attend pas assez des sermons et il attend trop du théâtre.

Sans doute, le théâtre exerce une influence et il l'exerce en bien quand il est honnête ; la qualité de nos plaisirs, de ceux-là surtout qui mettent en mouvement toutes nos facultés, ne reste pas entièrement sans action sur notre moralité. L'art, en général, par la seule contagion du beau, par l'attrait de l'idéal, peut exalter en nous les forces

(1) Cité par H. Rigault, *Mélanges*, p. 104.

(2) « Les spectacles sont absolument nécessaires au peuple pour l'instruire... C'est en vain qu'on veut porter (les esprits) à la vertu par un *Discours* soutenu de raisons et d'autorités ; ils ne veulent pas comprendre les unes ni déférer aux autres. » D'Aubignac ne nomme pas le sermon, mais il le décrit. « Ce plaisant début, » dit Baillet, « a fait tomber sur ce livre le zèle et la censure des prédicateurs de l'Évangile, et ils ont eu grande raison de condamner les intentions d'un ecclésiastique, qui a prétendu transporter les droits et les privilèges de la chaire au théâtre. » Baillet, *Jugements des Savants*, tome III, p. 305.

morales, la haine du mal, la joie du bien, et nous rendre, au moins pour un moment, « plus désireux d'être honnêtes gens (1). » « L'art épure l'esprit ; il le règle, il y fait régner l'ordre, et, sans obéir à d'autres lois que les siennes, il se rencontre avec la morale, sans la chercher. »

Mais s'il la cherche, s'il ne veut pas se contenter de la respecter, s'il veut encore l'enseigner, sera-t-il plus sûrement utile et bienfaisant ?

D'Aubignac le croit avec tous les élèves de Scaliger ; et un auteur moderne, Michelet, partageant toutes leurs espérances, s'écrie : « Nul doute que le théâtre ne soit, dans » l'avenir, le plus puissant moyen d'éducation et de rapprochement des hommes ; c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale. » Et il ajoute, comme pour justifier sa confiance : « La première chose à faire, c'est » celle à laquelle les Grecs ne manquaient jamais : dans » le fond de la scène, présents sur leurs autels, étaient » les dieux de la patrie. Voilà ce qui manque sur la nôtre » et ce qu'il faut y replacer. »

Nobles et éloquentes paroles, qui rappellent, sans que Michelet s'en soit douté et sans qu'il l'ait voulu, les vers si beaux du vieux Vauquelin :

Si les Grecs, comme vous, chrétiens, eussent écrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ.
Doncques à le chanter ores je vous invite !

Que les critiques renouvellent cette invitation des deux poètes ; qu'ils se souviennent eux-mêmes et qu'ils rappellent aux autres que les fouies sont naturellement religieuses, comme elles sont naturellement honnêtes, et qu'elles restent accessibles aux émotions de l'ordre le plus élevé ; et — s'ils parviennent à se faire écouter, — ils auront bien mérité de l'art dramatique et de la morale :

Ah ! quel plaisir serait-ce à cette heure de voir
Nos poètes chrétiens ces façons recevoir !

(1) Montesquieu, au sortir de la représentation d'*Ésope à la Cour*.

Quel plaisir ! et sans doute aussi quel bienfait !

Allié à la religion, le théâtre participerait de son influence sur les âmes ; allié à la politique, comme il le fut dans quelques républiques de l'antiquité, il pourrait être un utile instrument de gouvernement, une succursale des écoles publiques, un auxiliaire de tous les moyens d'action dont l'État dispose.

Mais il ne faudrait pas s'exagérer les bienfaits de cette double alliance ; il ne faudrait pas croire qu'il suffirait de relever les autels de Dieu sur la scène pour relever son culte dans les cœurs, ni qu'un théâtre héroïque et religieux pût susciter une nation de saints et de héros, amener « la rénovation des peuples » et « le rapprochement » des hommes. Les Grecs ne furent jamais moins « rapprochés » que du temps de Sophocle, et les chrétiens du xv^e siècle, devant lesquels on représentait « les hauts faits de Jésus-Christ, » soutenaient entre eux des guerres de cent ans.

L'époque des Orphées civilisateurs et dompteurs de fauves est passée, — si elle a jamais existé. — Lorsque les fauves et la barbarie reparaissent dans notre monde moderne, ce n'est pas au son de la lyre ni avec de beaux vers qu'on peut les chasser. — Le théâtre n'y réussit pas mieux que toutes les autres formes de l'art, surtout s'il est seul, livré à ses propres forces et isolé, comme il l'est aujourd'hui, de toutes les autres influences officielles ; il y est peut-être plus impuissant. Par une loi qui lui est propre, en effet, et dont l'abbé d'Aubignac a donné une formule audacieuse, il n'exprime guère que les idées et les sentiments des spectateurs. Il est un symptôme de l'état des esprits, il n'est pas une cause. Si parfois il s'est fait l'interprète de certaines doctrines philosophiques ou sociales, c'est qu'il rendait au public ce qu'il en avait reçu. Il n'était pas un apôtre, il était un écho. Il est, sans doute, un écho puissant, il donne du retentissement aux idées reçues ou attendues ; il peut en précipiter l'avènement dans les

faits ; il n'y a pas d'exemple qu'il ait fait accepter des idées impopulaires , contraires aux sentiments présents du public. Un jour, une révolution est sortie de l'opéra ; c'est qu'elle y était entrée avec la foule.

Il n'y pas jusqu'à son action sur chaque âme en particulier qui ne dépende souvent de l'état de cette âme. Un Harpagon voyait dans *L'Avare* de bonnes leçons d'économie , et Voltaire trouvait dans *Athalie* des motifs de s'indigner contre le fanatisme sacerdotal ; c'est ainsi que le théâtre « purge » habituellement. Il y a un poète qui a eu le courage de le reconnaître , et c'est précisément celui dont les œuvres passent pour les plus bienfaisantes et les plus « moralisatrices, » à savoir, Corneille, dont on a dit : « La France lui doit une partie de ses belles actions, » et qui a dit lui-même , en parlant de la purgation des passions par le théâtre (1) : « J'ai bien peur que ce ne soit qu'une belle idée qui n'ait jamais son effet dans la vérité. »

La vérité, c'est que le théâtre émeut , et que l'émotion qu'il donne est parfois véritablement morale , c'est à dire qu'elle atteint, en même temps que l'imagination, la conscience elle-même. Mais, la plupart du temps, elle l'agite sans la faire agir ; elle n'a souvent d'autre résultat que de nous faire illusion sur nous-mêmes, en nous soulageant du besoin que nous avons tous de nous sentir honnêtes , en nous portant à croire que nous possédons les vertus qu'elle nous fait admirer et applaudir. Si on en faisait « le principal instrument de l'éducation des hommes , » elle augmenterait le nombre, déjà trop grand , de ces êtres

(1) *Discours de la Tragédie*, p. 58, édit. Marty-Laveaux. Comme ses contemporains, Corneille entend, par la purgation, l'éducation morale des spectateurs. Il dit encore , p. 57 : « Je doute si la purgation s'y fait jamais. »

A rapprocher cet aveu fait récemment par M. Alexandre Dumas : « J'ai toujours été sermonneur ; je commence seulement à l'être un peu moins ; je m'aperçois que cela ne sert à rien. » (*Réponse à M. Leconte de Lisle*.)

sensibles et nerveux qui n'ont que des vertus d'épiderme et d'imagination, prompts à vibrer, plus prompts à se décourager, capables, sous une violente secousse, de tout entreprendre; impuissants à rien achever, héros sublimes ne sachant pas être de bons bourgeois, rêvant de devoirs exceptionnels, et dédaignant les devoirs ordinaires; élèves de la morale du théâtre, n'ayant qu'une morale théâtrale. Or, cette morale est trop intermittente, trop inégale, pour suffire à l'honneur comme au bonheur de la vie; il ne faut pas avoir besoin d'émotion pour remplir son devoir, par conséquent il ne faut pas l'apprendre à coups d'émotion, et, par conséquent aussi, il ne faut pas trop compter sur le théâtre d'éducation.

Enfin, s'il est douteux que la morale gagnât à être enseignée par le théâtre, il n'est pas sûr que le théâtre gagnât beaucoup lui-même à l'enseigner. Les théoriciens, qui l'obligent à être « instructif, » lui défendent d'être ennuyeux.

Mais comment empêcher une cause de produire son effet? Comment « rendre sensibles les enseignements de la philosophie, » de la politique et de la morale, sans être didactique et sermonneur? Or, des drames didactiques seraient ou paraîtraient insuffisamment dramatiques; ils pourraient avoir toute sorte de propriétés bienfaisantes et « purgatives » propres à augmenter la vertu de l'auditoire; mais auraient-ils un auditoire? Ce sont ceux-là dont on pourrait dire qu'ils ne « feraient pas leurs frais. » Le succès obtenu de nos jours par certaines comédies à thèses, — et à thèses irréprochablement morales et presque édifiantes, — ne doit pas faire illusion: ces thèses morales sont habituellement placées dans une action immorale ou scandaleuse et présentées dans un style dont l'audace va parfois jusqu'au cynisme, en sorte qu'on peut se demander si ce n'est pas le piquant de ce contraste, plutôt que le besoin d'édification qui attire le public. Les gens qui

veulent être édifiés ne vont pas au théâtre, ou, quand ils y vont, c'est pour être amusés. S'ils ne le sont pas, ils baillent ou sifflent ; parfois même ils se fâchent, comme ce sénateur italien dont parle Balzac, lequel, impatienté d'entendre un comédien débiter un long discours de morale, lui jeta son chapeau à la tête, en s'écriant : « *Buffon ! fa me rider !* — Bouffon ! fais-moi rire ! » C'est ainsi qu'il y a des gens intraitables sur la question de la séparation des genres, qui exigent que chacun reste dans son rôle, et qui trouvent qu'après un prédicateur comédien, il n'y a rien de plus insupportable qu'un comédien prédicateur.

En résumé 1° le théâtre a le devoir absolu d'être moral, c'est à dire de respecter la morale. — Ce devoir n'est pas contraire à son essence, pas incompatible avec ses droits ; il peut être rempli dans des conditions qu'il n'appartient pas aux théoriciens de fixer d'avance, mais que la conscience de l'artiste doit découvrir et qui varient selon la nature de l'œuvre, de l'ouvrier et du public ;

2° Le théâtre n'a pas le devoir d'être « moralisateur, » c'est à dire d'enseigner la morale ; il a même le droit de rester uniquement un plaisir, à la condition de rester soumis à la règle commune des actes et des plaisirs humains.

Seulement il est certain que ce plaisir a une influence et que le théâtre contribue pour sa part à la formation des mœurs publiques. Mais comme son influence dépend moins de ses leçons directes que de sa valeur littéraire, le poète honnête homme qui ne veut pas se contenter de faire de l'art pour l'art, qui a l'ambition « de servir à quelque chose » et de faire du bien, n'a qu'à faire des chefs-d'œuvre : un chef-d'œuvre de lui aura des chances d'être une bonne action et sera du moins plus utile que tous ses sermons.

Charles ARNAUD,

Professeur à la Faculté libre des Lettres de Toulouse.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE D'UZÈS

1628-1629

Les archives du Comité diocésain de l'Art chrétien possèdent deux manuscrits contenant les procès-verbaux officiels des séances du Conseil de direction d'Uzès en l'année 1628. Nous avons eu la curiosité d'interroger ces documents. Nous avouons que le mauvais état des manuscrits, l'orthographe ondoyante du notaire qui rédigeait ces actes, son écriture pleine d'abréviations périlleuses à interpréter, et, d'ailleurs fort peu nette en mains endroits, surtout notre inexpérience en ces matières, nous ont rendu la tâche difficile. Mais cette lecture, quelque incomplète qu'elle ait été, n'a pas laissé de nous instruire et de nous attacher vivement. Ces procès-verbaux, encombrés de redites, de longueurs et de formules aujourd'hui surannées, n'en sont pas moins les témoins vivants de la vie d'Uzès à cette époque de troubles et de guerres civiles. Cette vie nous a paru intéressante à étudier. Nous en avons recueilli quelques traits que nous offrons à nos lecteurs, persuadés que cette page d'histoire locale ne sera pas dépourvue de tout attrait pour ceux-là principalement qui aiment à connaître leur vieille province et les mœurs de leurs aïeux.

I

En 1628, Uzès partageait le sort malheureux du Bas-Languedoc, théâtre d'une guerre acharnée entre royalistes et protestants. Henri de Rohan, à la tête des réformés, disputait vaillamment le terrain aux armées de Condé et

du connétable de Montmorency. Actif, entreprenant, habile, il courait d'une ville à une autre, excitant le zèle de ses correligionnaires, requisitionnant partout hommes, argent et vivres, barrant le passage à l'ennemi, tentant des coups de main audacieux sur les forteresses du parti ennemi, se faisant craindre, obéir et respecter dans l'étendue des trois provinces sur lesquelles s'étendait son commandement. Uzès lui était tout dévoué. Chef-lieu d'un colloque et diocèse qui portait son nom, commandant à des plaines riches et fertiles, elle occupait, après Nîmes, le second rang parmi les villes qui faisaient, au Bas-Languedoc, partie de l'union générale des églises. On conçoit donc que Rohan ait commis, à la direction de cette cité, des créatures fidèles, toutes disposées à accomplir ses ordres et qui lui étaient attachées autant par amour pour la religion réformée que par la confiance qu'inspiraient ses brillantes qualités.

Le procès-verbal de la première séance du Conseil, tenue le 10 janvier 1628, nous donne les noms de ces serviteurs dévoués : « Assemblés MM. Bonnaventure Bastide, d^r et avocat, premier, sire Jean Taradel, marchand, second, et Théodore Simon, troisième, consuls modérateurs de la présente ville, le sieur Manuel ministre, David de Favau s^r de Monteran, M^r Pierre de Roche d^r et avocat, Jacques de Boileau s^r de Chateau-Neuf, Jean d'Espérandieu, Pierre Ducros, Pierre Boïer d^r et avocat, sires Michel Fabre, Jean Folchier, Pierre Dulac marchands, et David Cambade cordonnier. »

Tels sont, en y ajoutant ceux du ministre Notgier, et du sieur de Gaudin, mestre de camp du duc de Rohan, et viguier du Languedoc, les noms qui figurent continuellement dans les procès-verbaux. Ces messieurs s'adjoignaient souvent, les principaux habitants de la ville, les capitaines de quartier, etc. Les résolutions étaient prises à l'unanimité des voix, sans *convarieté*, ou *discrépant* ou même simple-

ment à la pluralité des voix. Au consul Bastide appartient l'initiative des mesures à adopter. Il préside les séances, ouvre les délibérations, propose les avis et résolutions, confère avec le duc de Rohan, entretient correspondance avec lui, surveille les habitants, seul délivre les permis. Il serait difficile de croire, qu'indépendamment de son titre et de ses fonctions de premier consul, il n'ait joué dans la cité d'une influence personnelle considérable.

La principale préoccupation du Conseil pendant tout le cours de l'année fut la défense de la ville contre les tentatives des ennemis — c'est ainsi qu'on appelait les troupes royales, — en même temps que l'envoi de secours en hommes et en munitions de guerre et de bouche, à l'armée du duc de Rohan. Il fallait donc songer, tout d'abord, à fortifier la ville pour la mettre à l'abri d'un coup de main. C'est à quoi les consuls ne cessèrent de s'occuper avec une constante sollicitude.

Par délibération du 27 décembre 1627, Uzès avait traité avec le sieur Mallet, intendant des fortifications ; celui-ci s'engageait à tracer les fausses-trappes et demi-lunes de la fortification, et à donner ordre à tout le travail qui devait se faire. Il devait recevoir 150 livres par mois et chacun de ses ouvriers ou hommes de son escorte 45 sols par jour : mais ces conventions ne tinrent pas. Mallet fut chargé de fortifier Anduze, Mons, Florac, et les places du colloque de Saint-Germain. Obligé d'aller de l'une à l'autre, il ne pouvait demeurer longtemps en la même ville. D'autre part, il aimait mieux avoir affaire à chaque ville qu'au Conseil général des provinces. Les fortifications étant commencées, il offrit de les continuer en modifiant les conditions premières. Le conseil accepta. Le 8 mai, Bastide, consul, représente que Mallet « offre de s'acquitter de son emploi le plus justement et dilligemment qu'il lui sera possible et que, de temps en temps, il devra tracer et marquer ce qui sera nécessaire, et donner

ordre, mémoire et instruction de ce qu'il faudra faire en son absence, à la charge de faire de nouvelles conditions, et que suivant icelles il soit payé de temps en temps par la ville sans vouloir rien avoir à faire avec les trois provinces. » Après avoir ouï cette proposition, le Conseil délibère, — et ladite ordonnance est enregistrée — que le sieur Mallet suivant icelle sera prié de marquer les endroits où les fortifications de la ville se doivent faire et à ces fins laissera, mémoire audit sieur consul lequel ordonnera pour convenir des gages qu'il demande, etc.

Nous n'avons pas malheureusement de traces topographiques qui nous permettent de relever l'enceinte nouvelle qui entourait la ville. Nous savons qu'elle était flanquée de plusieurs bastions, bastion de Rohan, de Soubise, de Crussol, d'Argencourt, bastion royal, bastion de l'hôpital, défendue par des demi-lunes et entourée de fossés. Une commission spéciale composée des sieurs de Roche, d'Espérandieu, Lévesque, Folchier, Taradel avait été désignée le 10 février pour voir les endroits où l'on devait mettre le tassement, « aussi où on devait prendre la pierre pour le bâtiment des *demy-lunes*, le nombre de bétail qu'il convenait mettre à ce travail et généralement pour veiller à tout ce qui serait nécessaire en icelle au meilleur ménage qu'il se trouverait pour la ville. » Les commissaires étaient aidés par le sieur Veyrun, chargé de tracer le fossé, de le diviser par portions à creuser, qui seraient partagées entre les divers habitants de la ville. Ce travail du creusé des fossés ne laissait pas de déplaire à certaines personnes moins zélées que les membres du Conseil. On se permettait d'y travailler mollement, et le consul Bastide s'en plaignait dans la séance du 7 avril : « Certains habitants, dit-il, chargés de travailler aux fausses-trappes, fossés et demi-lunes, ne font leur devoir par faute qu'ils perdent beaucoup de temps allant diner et gouter en leur maison, voire aussi qu'il ne se trouve personne qui

daigne alors faire attendre à leur travail ordinaire.» Sur ce, ordre est donné aux sieurs Taradel et Simon de surveiller soigneusement ledit travail. D'autres personnes faisaient encore le travail à contre-sens : nouvelle réclamation du consul : « Parceque, dit-il, plusieurs s'émancipent à jeter la terre de leur part et portion dans la fausse-trappe du fossé, voire qu'ils le doyvent porter sur la muraille d'en haut des bastions, requis le Conseil de délibérer, » et celui-ci décide que ceux qui ont jeté cette terre l'ôteront, la monteront sur les bastions aux endroits où elle doit être posée et qu'à faute de ce seront louées pour ce faire des personnes à leurs dépens.

Les consuls de l'année précédente avaient espéré qu'on les délivrerait de cette obligation. Mais ils furent déçus dans leur attente, et obligés sous peine d'être gagés et mis à l'amende de remplir leur devoir comme les autres habitants. Une fois cependant se produisit une révolte formelle. Le 4 janvier, le capitaine Lullier représente que, suivant sa charge, commandement aurait été fait au sieur Paul Béguin, marchand, de faire réparer la profonde de la portion du fossé et qu'au lieu d'obéir « iceluy se serait dressé avec poudres et menaces à l'encontre de luy disant qu'il ne le reconnaissait point ni ceux desquels il avait la charge de capitaine. » Appelé pour se justifier devant le Conseil, Paul Béguin ne conserve pas en présence de ses juges sa fière attitude.

Il proteste qu'il n'a point usé de telles paroles alléguées par ledit Lullier ; au contraire, qu'il a souffert de luy de puissantes injures, et que, quant à luy, il sait très bien le devoir et honneur qu'il doit rendre aux consuls qui ont commis ledit Lullier en la charge de capitaine, le commandement duquel nonobstant les injures par lui souffertes au fait de la garde et réparation, il n'a jamais rejeté, ains fait son devoir. Les parties ayant été entendues, et demeurant écrite la déclaration de Béguin, le conseil fit

embrasser les deux adversaires , donner la main de paix « l'un à l'autre, sous promesse par eux faicte de à l'advenir vivre en bonne union et concorde , se rendre l'honneur et devoir de l'ung à l'autre. » Le 27 février, une autre délibération du conseil prescrivait de vouter les fausses portes autour des fortifications et commettait à la surveillance des travaux les sieurs Jacques de Johanneur et François Brouard. On donnait à ceux-ci pouvoir et puissance de faire faire à chacun des principaux cottisés au creusé des fortifications leur portion, et « sur leur refus d'y travailler, étant advertys, délivreront ces portions à ceux qui feront la condition meilleure, et par après feront payer ceux qui auront fait lesdites portions par saisie des meubles d'iceux, qui seront à l'instant vendus à faulte de paiement, ou les bailleront aux derniers qui auront fait le travail. » A cette fin, on baille en assistance aux dits commissaires un carabin promettant d'avoir le tout agréable.

L'attention du conseil se porte aussi sur les vieilles murailles; le mercredi 17 mars, il prend des mesures pour faire rebâtir la muraille qui est située proche du corps de garde de la Capelle et tour à salade, de même qu'une partie de la muraille du côté d'Argencourt. Quelques jours auparavant, on avait fait fermer à chaux et à sable du dedans et du dehors, la porte de l'abreuvoir et la petite porte du cimetière, laissant ouvert « tant seulement le portillon de la porte vieille de la barrière. » On obéissait à ces ordonnances, mais elles faisaient de nombreux mécontents. Aussi, ne devons-nous pas être surpris que les contrôleurs et vérificateurs des travaux fussent l'objet d'inimitiés déclarées. Le 27 mars, dans cette même séance, Jean Taradel, marchand d'Uzès, commis au contrôle des ouvriers, expose au conseil qu'il a été menacé par plusieurs personnes, à cause de ladite charge, et ce jourd'huy même. Le conseil s'en émeut. Il déclare que « la ville prendra fait et cause pour ledit Taradel et autres employés à l'effet

d'icelle, en cas qu'ils seraient querellés et recherchés à l'advenir sous quelque prétexte et occasion que ce soit. »

Malgré le zèle déployé par les consuls, Rohan n'était point encore satisfait. Le samedi, 10 juin, le conseil reçoit réponse de mondict Seigneur, par laquelle entr'autres choses, il semonce cette ville de promptement pourvoir au creusement des fossés. L'assemblée décide aussitôt à la pluralité des voix : « qu'il sera fait état des journées que les principaux de la ville doivent employer aux fortifications pour faire le creux du fossé du côté de l'Hôpital ; à chacun des principaux, nécessaire sera leur donner pour chacune journée la somme de 7 sols, qui sera employée au paiement de ceux auxquels le pressant dudit creusé sera baillé par le sieur consul, à quoi faire ils seront priés le plus promptement possible, néanmoins que tous les habitants de cette ville seront exhortés et contraints, pendant la prochaine, fermer leur maison pour s'employer le jour au travail général des fortifications, et, pour pourvoir au paiement des ouvriers, les sieurs consuls seront priés d'emprunter aux intérêts pour la ville la somme de 300 livres pour deux mois et autres qu'ils advizeront, à la charge que des premiers deniers qui seront levés lors de la prochaine imposition, le remboursement en sera fait s'il est possible, sous promesse, qu'ils seront rellevés dudit emprunt et de tous dépens, dommages et intérêts qui pourront s'en suivre. »

Cette imposition, venant s'ajouter à la cotisation annuelle, ne put suffire ; au commencement du mois d'août, les consuls réclamèrent un nouvel emprunt de neuf cents livres pour le même motif. Tant de travaux et de dépenses ne devaient pas aboutir à un résultat durable. L'année suivante vit la défaite de la ligue protestante. En vain Uzès, comme Nîmes, sollicita, dans la conclusion de la paix, le privilège de conserver ses fortifications. Cette faveur lui fut refusée et l'enceinte tomba sous les coups des pionniers de l'armée royale.

Non moins que la construction des remparts, l'organisation d'une milice urbaine préoccupait le Conseil de direction. Les habitants de la ville, divisés par quartiers, formaient cette milice composée de plusieurs compagnies commandées chacune par un capitaine, un lieutenant et un enseigne. Dès le milieu du mois de janvier 1628, ces officiers, conformément aux coutumes entretenues, demandèrent à être déchargés de la garde de la ville, leur trimestre étant terminé, et de nouveaux capitaines ayant été reçus. Leur requête ne fut pas admise, et ils reçurent l'ordre de se rendre à leur poste ou d'y envoyer des personnes en armes suffisantes, sous peine d'être gagés comme les autres défaillants. Cette obligation, faite aux anciens chefs de servir comme soldats au sortir de leur charge, s'expliquait par la gravité des circonstances. Les mêmes circonstances amenèrent d'autres changements. Les nouveaux capitaines élaborèrent un règlement qu'il conviendrait d'appliquer en cas d'alarmes. Ce règlement nous paraît assez obscurément rédigé ; voici ce qu'il porte en substance : « En cas d'alarme, la nuit, les compagnies qui se sont trouvées la nuit précédente de garde, les escouades d'icelles chacune se rendra aux mêmes corps de garde qu'elles étaient la nuit, avec tous ceux qui sont propres pour porter les armes, de leur maison, sous le commandement des capitaines qui seront lors de garde, et en ce qui regarde les autres six compagnies restantes se rendront avec armes suffisantes, sous l'ordre des dits capitaines à la place publique pour aller recevoir le commandement des sieurs consuls, et pour le jour, les trois compagnies étant de garde précédente, chacune se rendra au corps de garde où il était la nuit sauf pour celle qui se trouvera de garde à la porte pour lors, à laquelle porte toute la compagnie entière se rendra et pour les rondes qui se feront de nuit chacun caporal sera tenu de bailler à sa ronde son billet de l'heure qu'il l'a faicte lequel billet il baillera au caporal du corps

de garde du portallet sous peyne d'amende et cassation de leur charge et pour chacune nuict et pour les rondes sera baillée aux capitaines une livre chandelle outre l'huile et chandelle accoutumées de bailler. »

Quoiqu'il en soit de ce règlement, il paraît que cette garde bourgeoise fonctionnait médiocrement. Les consuls s'aperçurent qu'il se commettait un grand abus dans le service de nuict. Les catholiques d'Uzès, peu désireux d'aller à la garde, s'entendaient avec les capitaines de quartier et le caporal, et se dispensaient de service, moyennant deux sols, dix deniers, par soir, que ces officiers gardaient pour eux. Le 17 mars, le sieur Bastide développa ses griefs devant le conseil.

Il se plaignit de l'insuffisance du service, de la négligence des officiers qui ne daignaient point coucher au corps de garde, de l'affaiblissement des compagnies, de l'inégalité de leur effectif, de la mauvaise volonté des catholiques en ce qui regardait ce service et conclut à la nomination de nouveaux officiers, et à une répartition plus égale des soldats. Comme d'habitude, le conseil lui donna raison, fixa au dernier jour du mois les nouvelles nominations, et maintint les anciens capitaines dans leur charge jusqu'à cette époque.

On décida également que les enseignes seraient supprimées. Conformément à cette délibération, le 29 mars, en présence des capitaines, on procéda à leur remplacement.

Les nouveaux officiers furent, pour la première compagnie, les sieurs Roque écuyer capitaine et Pierre de Roussy lieutenant. Pour la deuxième les sieurs Clappier et Cambade continués dans leur charge. Pour la troisième M. Simon Clerc notaire royal et de Laborze. Pour la quatrième M. Jean Varatier marchand et Étienne Raymond praticien. Pour la cinquième David Évesque et Coulonteinturier. Pour la sixième Jean de Lafont notaire et Daniel comptable. Pour la septième Claude Boïer et Biscarra marchand. Pour

la huitième Pierre Mathieu et Sodol tisserand. Pour la neuvième Nicolas Meynier et David Brussac. Pour la dixième les sieurs Roux et Abauzit. Pour la onzième Pierre Borrel boulanger et Galaffrès boulanger. Pour la douzième Étienne Pourtal et Pierre Saussine. Les nouveaux élus prêtèrent serment. Ils furent exhortés de choisir pour chacune de leur compagnie tous bons caporaux gens de bien et entendus à leur charge. Ceux-ci présentés au consul devaient aussi prêter serment. Les capitaines s'engageaient à coucher au corps de garde sous peine d'être gagés. Leur entrée en fonction data du 1^{er} avril pour trois mois sans gage. Il est à croire que les nouveaux capitaines ne répondirent pas exactement à l'attente des consuls, car quelques mois plus tard le conseil dut faire de nouvelles injonctions et obliger les chefs, de compagnies à coucher au corps de garde sous peine de trois livres d'amende.

D'ailleurs, les fonctions de capitaine, aussi bien que celles des contrôleurs de fortification, procuraient quelques désagréments. On n'obéissait pas toujours ponctuellement à leurs ordres, et quand ils voulaient sévir, ils rencontraient quelquefois de vives oppositions. Un jour, c'est le sieur Jacques de Pujollas qui ne trouvant aucun homme de sa compagnie au quartier, gage une pièce « de toile grise, » appartenant à Jean Poins, fils de Bastian, et la remet en séquestre au sergent Combet, pour la faire vendre à l'encan. Le procédé indigne Jean Poins, et devant témoins, il menace de tuer l'officier. Un autre jour, le capitaine d'Augier reproche au sieur Riquet de s'être fait suppléer par un enfant incapable de porter les armes. Riquet s'emporte et soutient avec menaces que ledit enfant lui prêterait secours partout où il voudra. Une autre fois, c'est un lieutenant qui préfère subir une amende de trente livres plutôt que d'obéir à son capitaine. Aussi bien le duc de Rohan se méfiait avec raison d'une garde montée par la milice bourgeoise. Par ses ordres, on avait établi aux portes

de la ville une compagnie de soldats. Les consuls s'en étaient réservé le contrôle, qui devait être fait de huit en huit jours, par MM. Dulac et Pélissier. Mais le lendemain de cet établissement, le sieur de Pujolas fit connaître qu'il avait reçu commission du duc de Rohan pour loger la compagnie de garde, aux gages de cinquante livres par mois à lui, à chacun des soldats, faisant, pour chaque mois, à raison de cinquante soldats, quatre cent septante et tant de livres. Les consuls s'étonnèrent et réclamèrent les titres du sieur Pujolas, qui présenta sa commission datée du 8 janvier. On dut s'exécuter. Jusqu'au mois de février, la solde des gardes était fournie par la province. Mais à partir du 1^{er} mars, le conseil de Nîmes et de la province résolut de laisser cette dépense à la charge de la ville. D'autre part, il n'était pas possible de suspendre cette garde, les ennemis s'approchant de la ville. Il fut décidé que les consuls s'entendraient à cet effet avec le sieur de Pujolas, et que trente soldats continueraient à veiller à la sûreté de la ville. Une délibération postérieure nous apprend que chaque soldat recevait dix livres par mois, et que les deux sergents qui les commandaient étaient payés à raison de douze livres. Les munitions de guerre étaient assez abondantes dans la ville. Nous trouvons, à la date du 14 octobre, un curieux inventaire des provisions de poudre et autres projectiles laissés dans Uzès par Daniel Icard, commissaire du duc de Rohan.

Il nous a semblé utile de le reproduire en entier.

ÉTAT DES ROLLES DES MUNITIONS DE GUERRE, laissées entre les mains de Messieurs les Consuls de la ville d'Uzès et dans la maison commune de ladite ville, par moy Daniel Icard, commissaire des dites munitions, suivant l'ordre qui en a esté mandé par M. Granon, commandant de l'artillerie à Uzès, ce quatorzième oct. 1628 :

Premièrement : Un baril poudre, pesant deux cents huit trente-deux livres brut, cy...

Plus aultre baril pouldre , pesant trois cent cinquante trois livres brut, cy...

Plus autre baril poudre, pesant trois cent septante deux livres brut, cy...

Plus autre petit baril, pesant cent trois livres brut, cy...

Plus une balle mèche , pesant cent nonante trois livres, cy...

Plus une balle mèche et le restant d'une autre, le tout pesant deux cents quatre livres, cy...

Plus un baril balles pesant huitante huit livres, cy....

Plus cent septante-cinq boulets des canons , laissés dans la ville.

Plus six boittes fer blanc, remplies de petits morceaux fer.

Plus douze grandes échelles.

Plus cinq pics.

Plus dix luchets.

Plus un baril vuide.

Plus une barriolle de balles de plomb vuide.

Plus trois cartouches pour charger le canon.

Plus deux battarins et une tire-bourre.

Plus trois de canon et une boitte pour servir le canon.

Plus dix échelles de murailles se vissant à trou.

Plus huit échelles communes.

Plus quatre mantelets.

Plus cinq grandes planches bois noyer et deux petites.

Plus deux frontaux de mire et deux essieux.

Plus le et deux pour monter le canon.

Je ay le chargement des munitions , fait par Messieurs les consuls de Uzès, cy dessus escript.

Les munitions et les armes qui figurent dans cet inventaire appartenaient au duc de Rohan. Elles ne pouvaient servir à la défense de la ville. Celle-ci était obligée pour subvenir à ses propres besoins de fabriquer la poudre et

d'en surveiller attentivement la distribution. Le 14 janvier, on signale au Conseil les lieux circonvoisins tels que Collias, Sanilhac, Sagriès comme pouvant produire quantité de salpêtre , ce qui permet à plusieurs personnes de faire de la poudre qu'il est urgent de faire retirer. Le 17 du même mois, le Conseil désigne MM. de Boyleau, de Chateauneuf et Fabre pour departir la poudre *aux botiquiers de la ville*. Le 2 février, le duc de Rohan mande au Conseil d'acheter un quintal poudre et de pourvoir à la somme nécessaire pour le paiement d'icelle. Le paiement n'était pas toujours facile, et il se produisait des tiraillements entre la ville et ses ouvriers. Le 29 février, les consuls représentent que les « mineurs qui travaillent à la pouldre se rebellent contre le marché fait par la ville avec iceux de vouloir faire payer soixante livres pour chescun quintal tandis que le marché n'allait qu'à cinquante livres. » Le Conseil refusa de céder aux exigences des poudriers.

Mais ce ne fut pas sans peine , et surtout sans frais , qu'il parvint à réunir la provision demandée et à l'enmagasiner chez les principaux habitants. Il surveillait en même temps , avec un soin jaloux , mais inefficace , les communications du dedans avec le dehors. On ne pouvait sortir d'Uzès et rentrer dans la ville qu'en justifiant de bonnes intentions et sur l'exhibition d'un permis , délivré par les consuls. Encore ceux-ci les prodiguant à l'excès , le s^r Bastide s'en réserva-t-il le monopole. Toutefois, en obtenant passe-port du duc de Rohan, on était exempt de cette formalité. Tel était le cas du sieur Rouvière, procureur du duc d'Uzès, qui présenta au Conseil, afin de la faire enregistrer, la pièce suivante :

Le duc de Rohan, pair de France , prince de Léon, etc., chef et general des esglises refformées de cest royaulme ès provinces de Languedoc, Guienne, Sevennes , Gevaudan et Vivarais :

Nous mandons et ordonnons à tous ceux sur quy nostre

pouvoir et autorité s'estand, prions et requérons tels auxquels appartient de laisser sûrement et librement passer, aller et venir séjourner partout où bon luy semblera le sieur Pierre Rouvière, procureur patrimonial de Monseigneur le duc d'Uzès, luy à cheval avec ses aides et vallet de pied allant et venant pour vacquer aux affaires dudit seigneur duc et retirer les rentes luy appartenant sans qu'il luy soyt faict mis ou donné ny à chose quelconque luy appartenant aucun trouble, arrest ny empêchement ains plustôt toute faveur ayde et seure retraite, offrant, faire le semblable en pareil cas et servira le présent durant l'espace de trois mois prochains seulement. Donné à Uzès, le onzième jour de janvier mil six cent vingt-huit. — Henry de Rohan ; par Monseigneur, Fages, aussy signé. — Scellé du scel dud. seigneur-duc.

En matière de passeport, Rohan en usait galamment avec le duc d'Uzès. Nous verrons qu'il y mit moins de bonne grâce lorsqu'il s'agit de la démolition du château de Saint-Geniès, appartenant à son noble confrère.

(A suivre).

C. FERRY.

FRAGMENTS BIBLIQUES

JUDAS ET JEAN

Jésus avait lavé les pieds des douze apôtres.

Il disait : — Lavez-vous les pieds les uns des autres,

Et vous serez heureux, et vous serez sauvés.

Moi, pour vous l'enseigner, je vous les ai lavés.

Vraiment, le serviteur n'est pas plus que le maître,

Le signe auquel on doit partout vous reconnaître,

C'est que vous vous aimiez. Je ne dis pas ceci

Pour tous, je vous connais. — Parmi vous j'ai choisi

Ceux qui me rejoindront au séjour de délices.

Ce mot de l'Écriture, il faut qu'il s'accomplisse :

« Celui qui pour manger, à ma table s'assied,

Celui-là, contre moi, soulèvera son pied. » —

Il se tut. Son esprit tomba dans un grand trouble.

Comme un arbre pliant sous le vent qui redouble,

Sa tête s'affaissa. Tous étaient interdits.

Alors : — En vérité, mes fils, je vous le dis,

L'un de vous me trahit dans son âme sordide. —

Or, Jean le bien-aimé, le disciple candide

Que Jésus chérissait pour sa grande douceur

Et pour sa pureté, s'inclina sur le cœur

De son très doux ami, le voyant en tristesse.
Et Jésus qui souffrait fut ému de tendresse,
Et sur le front de Jean, moins triste, vint poser
Son front. — Amour divin ! ineffable baiser !

Judas était sorti. Judas l'iscariote
Avait reçu Satan dans son cœur, comme un hôte.
Et l'enfer saluait, d'un long ricanement,
Un monstre hideux né de cet accouplement
Hideux.

Et dans le ciel les lyres angéliques
Faisaient un doux accord des célestes cantiques.
Un ange nouveau-né de la terre montait ;
Et le chœur éternel des séraphins chantait :
— Salut, ô notre Frère ? ô Toi, fait du mélange
Des tendresses de l'homme et de Dieu ! —

C'est cet ange
Dont les ailes glissant dans l'impalpable azur
Font tomber dans les cœurs des gouttes d'amour pur.

Et le fruit monstrueux de Satan et du fourbe,
C'est ce démon qui jette à tous les vents, la tourbe
Des obscènes amours, des noires trahisons,
Des haines, — et sa bave est faite de poisons.

MADELEINE AU TOMBEAU

Madeleine pleurait au tombeau de Jésus,
Et, plaintive, penchait son visage au dessus.
Et voilà qu'elle vit deux anges apparaître
A la place où fut mis le corps du divin Maître.
Assis, — chacun étant de blanc tout revêtu, —
L'un à la tête et l'autre aux pieds.

— Que pleures-tu,
Femme ! —

— Ils ont enlevé mon Dieu, sans que je sache
L'endroit qui maintenant le recèle et le cache ! —

Or, tout en pleurant, comme elle se retournait,
Madeleine aperçut Jésus qui se tenait
Debout. Jésus lui dit : — Pourquoi pleures-tu, femme ?
Parle, quel est celui que ta douleur réclame ?

Elle, croyant parler au jardinier : — Seigneur,
Si vous l'avez pris, oh ! faites-moi le bonheur
De me dire l'endroit où vous l'avez pu mettre ! —

Et Jésus dit : — Marie ! — Elle répondit : — Maître !

CH. VALGAY.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 1^{er} avril 1888.

Rien de particulier à dire de la Semaine Sainte. Les cérémonies se sont déroulées avec leur éclat accoutumé et conformément aux traditions de chacune des paroisses de la ville. Signalons cependant les *Sept Paroles* de Dubois. Cette œuvre aux puissants effets dramatiques, dont une plume compétente a analysé ici même la science et la poésie, a été entendue pour la seconde fois avec un très vif plaisir.

Après les temps sombres, les temps sereins, après les tristesses de la Passion, les réjouissances de la Résurrection. Les fêtes de Pâques à Nîmes sont superbes. Daudet aurait bien pu employer son talent à les décrire sans parti pris au lieu de bafouer toujours le malheureux Tartarin. Ce serait certainement plus charitable et peut-être plus intelligent. Qui n'a pas vu Nîmes un lundi de Pâques, n'a rien vu. Quel sauve qui peut général, grand Dieu ! On s'en va à pied, on s'en va en voiture, et si les masets n'étaient pas si haut placés on irait en vélocipède. Les attelages assez confortables ne sont pas rares, mais les modestes carrioles trainées par ces intéressants coursiers aux longues oreilles dont l'Orient seul apprécie bien le mérite, sont en grande majorité. On s'entasse sur

ces véhicules au risque de casser les œufs de la classique omelette ou d'endommager les immenses paniers de vivres et on part au milieu de ces éclats de voix et de ces éclats de rire comme on n'en connaît que dans notre Midi. O masets de Nîmes, de quelles bonnes et honnêtes parties vos murs ont été les témoins ! Les hommes qui meurent du *spleen* nous vantent les charmes de leur *at home*, et pour prouver leur dire, ils viennent promener leurs ennuis dans nos villes. Ah ! si vos petits volets verts pouvaient parler ou s'ils pouvaient seulement s'ouvrir et laisser s'échapper les provisions de gaieté que vous renfermez ! Mais non, gardez-les plutôt pour les Nimois, mais gardez-les bien et gardez-les longtemps !

Les revues parisiennes nous donnent force détails sur une récente exposition de peinture uniquement composée d'œuvres féminines. Il paraît que les dames de la capitale ont mis en couleur toutes les nuances de leur mélancolie, et la presse, sauf pourtant quelques exceptions discrètes, s'est récriée d'admiration devant ces innombrables chefs-d'œuvre. Les dames de Nîmes aussi ont eu leur exposition moins retentissante, il est vrai, mais autrement sérieuse et utile. L'œuvre des Tabernacles, présidée par M^{me} Bœuf, a exposé, dans l'ancienne chapelle de l'évêché, des ornements et des linges d'autel. Peu de bruit s'est fait autour de ces travaux, mais beaucoup de bien en sortira. Nombre de petites paroisses pourront déployer, les jours de fête, des ornements de bon goût, et le Dieu des pauvres gens en sera grandement glorifié. C'est quelque chose cela, — surtout par ces temps de démocratie.

De l'œuvre des Tabernacles à celui qui rendait compte de ses travaux dans la *Semaine Religieuse*, la transition est naturelle. M. le chanoine Carle est nommé vicaire-général de Mgr Fuzet.

La direction de la *Semaine religieuse* a été confiée par Mgr Besson à M. le chanoine Goiffon. Nous nous félicitons de voir cette succession en si bonnes mains. La *Semaine* et la *Revue* travaillent pour la même cause et nous pouvons prendre notre part des conseils exquis donnés par l'Évêque de Nîmes à tous ceux qui s'occupent de près ou de loin des annales religieuses : Il y a là une page de fine et excellente critique. On ne nous pardonnerait pas de ne pas la citer :

..... « L'excès des louanges envahirait facilement une *Semaine religieuse* et la rendrait insupportable à lire, si on n'y prenait garde (1). L'encens ne doit être offert qu'à Dieu. Ne le prodiguons pas, quand il s'agit de l'homme. Le pape, les évêques, les prêtres n'en ont pas besoin pour faire leur devoir. Il faut réformer sur ce point les mœurs publiques. A peine un prêtre a-t-il débuté dans la chaire chrétienne, que des amis maladroits se croient obligés de publier, à son de trompe, ses premiers succès. Il a le génie de l'aigle de Meaux et la blancheur éblouissante du cygne de Cambrai, en sorte que Bossuet ne serait que la moitié de ce jeune vicaire, et que Fénelon en serait l'autre. Personne n'y croit, mais le débutant peut s'y tromper, car la louange est un vrai poison, le plus subtil et le plus dangereux de tous. On se met alors à improviser avec une abondance de paroles qui dégénère vite en disette. Au risque de déplaire à ces thuriféraires dangereux, n'acceptez jamais leurs articles. Mieux vaut avoir peu d'abonnés que de se mettre aux gages de la vanité et de trahir le sens commun.

» Vous recevrez sur les fêtes religieuses de longues pages dont il faut retrancher beaucoup avant de les livrer au public. Communément on s'étend en compliments sans

(1) Lettre à M. le chanoine Goiffon, directeur de la *Semaine religieuse*.

fin sur les fanfares et les chorales, sur les chantres et les organistes. On n'oublie que le suisse et le sonneur. Ces compliments sont toujours les mêmes. Ils s'adressent « au jeune et sympathique curé, » à l'orateur qui a parlé « avec cette éloquence dont il a le secret. » L'enthousiasme est toujours « indescriptible, » la fête toujours « splendide, » l'harmonie toujours « ravissante. » Encore est-ce merveille quand les hommes et les choses n'ont qu'une épithète. Le plus souvent on élève chacune de leurs vertus sur quatre adjectifs comme sur quatre tréteaux. Éteignez la moitié de ces lampions qui répandent leur clarté fumeuse autour des idoles que la complaisance laisse fabriquer pour ne pas perdre un abonné ou ne pas contrister un ami. Que restera-t-il de tant de héros, de saints, d'orateurs, de poètes préconisés de leur vivant ? Pas même un nom, encore moins un livre ou un discours. On a dit que les *Semaines religieuses* rendraient facile la tâche de l'historien futur de nos diocèses. Cela est vrai, si cette tâche est bien remplie, et si l'excès des louanges ne gâte pas d'avance les jugements de l'histoire. Mieux vaudrait n'avoir aucun document que des documents mêlés de tant de rhétorique et de coups d'encensoir. »

Notre dernière chronique était déjà imprimée lorsque nous avons appris la mort de M. l'abbé Azaïs, curé de Saint-Joseph, de Cette, frère de l'ancien et vénérable aumônier du Lycée de Nîmes. Mgr l'Évêque de Montpellier, interprète des regrets de la paroisse de Saint-Joseph et de tout le clergé, a loué le défunt, dans une lettre où chaque ligne est un éloge, en même temps qu'un hommage à la vérité. En face d'une pareille mort et des témoignages unanimes d'estime et de sympathie qu'elle a suscités autour d'un nom cher aux deux églises de Nîmes et de Montpellier, nous ne pouvons que répéter les paroles de l'Écriture : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum*

ejus. Cette douloureuse épreuve rendra M. l'abbé Azaïs au diocèse de Nîmes, où il exercera auprès de Mgr l'Évêque les hautes fonctions de vicaire-général honoraire.

C. DELFOUR.

Marseille, 1^{er} avril 1888.

*. Le dimanche de la mi-carême, grande réunion dans les salons de M. Henri Paraque, à la rue Armény. L'élite du clergé, les notabilités catholiques et littéraires de Marseille et bon nombre de jeunes gens appartenant à la meilleure société, avaient répondu à l'appel de l'Association de la Jeunesse Catholique.

Après deux ans d'existence, cette Association, placée sous le patronage de Mgr l'Évêque et dirigée par M. l'abbé de la Paquerie, avait estimé le moment venu de se produire au grand jour, et d'expliquer son programme d'études en vue de la préparation des jeunes gens chrétiens à l'action sociale.

Dans un long discours, très métaphysique et sobrement écrit, le président, M. de Saint-Ferréol, a expliqué ce programme, tout entier basé sur la plus stricte observation des principes catholiques. Le libéralisme a reçu là des coups de boutoir appliqués avec une rare crânerie. Principes de 89, système parlementaire, libertés des cultes et autres, le jeune orateur a pulvérisé tout cela par l'affirmation de la Thèse. Quelques-uns de ses auditeurs ont bien un peu trouvé qu'il n'était pas fait par ci par là assez de place à l'Hypothèse. Mais, en somme, on a applaudi, estimant que, si nous pouvions jamais appar-

tenir à une société aussi idéale que celle-là, ce serait quasi le paradis sur la terre.

M. l'abbé de la Pâquerie a fait ensuite une petite allocution spirituelle et M. le grand-vicaire Olive, qui présidait, a terminé par de paternels encouragements.

*. Beaucoup d'installations solennelles dans les principales paroisses de la ville et de la banlieue urbaine. A Saint-Vincent de Paul, M. le chanoine Caseneuve, de qui, M. le vicaire-général Payan-d'Augery, son installateur, a pu dire : « Les Jésuites l'ont élevé, M. Vidal l'a formé, Monseigneur vous le donne ! » A Saint-Pierre et Saint-Paul, M. l'abbé Blanchély, un bon et digne prêtre, à figure souriante, au cœur large et miséricordieux. A Saint-Barnabé, M. l'abbé Juramy. A Endoume, M. l'abbé Caillol, etc.

*. Les Petits Jeux Floraux de Marseille annoncent leur sixième Concours qui sera clôturé le 31 mai 1888. Cette institution se distingue de ses similaires par une particularité que son Directeur explique en ces termes :

« Dans la plupart des concours, le candidat ignore ce que devient son ouvrage : c'est une bouteille qu'on jette à la mer, sans savoir si elle arrivera à destination, à moins qu'un vent propice ne la pousse au port... Et cependant, que de chefs-d'œuvre inconnus, que de poèmes remarquables laissés dans un injuste oubli ! Que de veilles et d'efforts perdus sans retour ! Dans nos luttes courtoises où il n'y a pas de vaincus, rien de pareil ; tous les concurrents ont la faculté d'en appeler du verdict du jury à l'opinion publique, et tous, sans exception, ont la légitime satisfaction de voir imprimer, presque sans frais, leurs travaux littéraires dans un volume richement édité. »

Voici les prix à décerner :

Les Petits Jeux Floraux de Marseille disposent chaque année de Fleurs et Médailles en or ou en argent, Médail-

les de bronze, Objets d'art, Bijoux, Livres et Ouvrages divers, offerts soit par l'Administration, soit par de généreux donateurs.

Prix exceptionnel, offert par M. Augustin Panon, membre d'honneur : Une Pervenche d'or, avec écrin et nom du Lauréat.

Prix offerts par la famille Saurel : Deux Médailles en vermeil, avec écrin et nom du lauréat ; deux en argent, mêmes mentions ; deux en bronze doré ; deux en bronze.

Prix offerts par la Direction : Une Marguerite d'argent, avec écrin et nom du lauréat ; deux Boutons de Rose d'argent, mêmes mentions ; une Pensée d'argent ; un Myosotis d'argent ; deux Médailles de bronze doré ; une Médaille grand module ; cinq Médailles de bronze.

Prix offert par M. Georges Audy, de Bordeaux ; membre correspondant : Une Médaille de bronze grand module, à l'effigie de Molière (1).

Pour tout ce qui concerne les *Petits Jeux Floraux de Marseille*, s'adresser à M. Laurent de Gavoty, avocat, directeur des Petits Jeux Floraux de Marseille, secrétaire de la Revue de Marseille et de Provence, Lauréat et Membre de plusieurs Académies et Sociétés Littéraires, *Boulevard du Nord, 15, à Marseille*. Toute lettre demandant une réponse doit contenir un timbre d'affranchissement.

Le programme est adressé gratis et franco sur demande.

*. Avez-vous remarqué, dans les grands journaux religieux de Paris, spécialement dans le *Monde*, une « Note à lire, » relative aux *Annales de philosophie chrétienne* ? C'est sur le conseil de l'Archevêché de Paris et de plusieurs

(1) Si le nombre et le mérite des ouvrages le comporte, il peut être décerné d'autres prix, comme au cas contraire un ou plusieurs prix peuvent être réservés pour le Concours suivant.

Évêchés que cette note a été rédigée et insérée. Il en résulte que la confiance des catholiques doit aller à la véritable continuation des *Annales* de Bonnetty. L'avis est bon à noter dans notre région. Je n'en dis pas davantage pour cette fois. Mes lecteurs de Marseille m'auront compris !

*. L'*Univers* a reproduit, avec éloges, le passage de notre dernière chronique où il était parlé des efforts tentés par M. Gazier pour ressusciter les vieilles erreurs accréditées, au siècle dernier, par les Jansénistes. Il reproduit aussi, en la commentant, la note relative au Dictionnaire de ce partisan de Saint-Cyran attardé et égaré en plein xix^e siècle, par laquelle, dans son premier numéro, depuis qu'elle est passée sous la direction du savant chanoine Goiffon, la *Semaine religieuse de Nîmes* a mis ses lecteurs en garde contre ce livre de M. Gazier.

E. A. C.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES ENNEMIS DE CHAPELAIN (1), par M. l'abbé FABRE.

M. l'abbé Fabre, curé de Champigny, continue d'honorer son diocèse d'origine par des ouvrages remarqués. A ses belles études sur Fléchier, il vient de joindre une étude des plus curieuses sur Chapelain et ses détracteurs. *Les Ennemis de Chapelain* sont un ouvrage dans le goût des lettrés contemporains ; et l'Académie lui décernerait une de ses couronnes, comme jadis à la *Jeunesse de Fléchier* du même auteur, qu'on n'y trouverait pas à redire. Il ne se peut, en effet, plus d'érudition, de critique, de fine analyse, de verve et de style. C'est un charme, pour le public auquel le livre s'adresse, de voir tout un monde depuis si longtemps disparu, renaître et vivre à l'appel du savant et ingénieux écrivain, et sous le coup de sa baguette magique. L'évocation de tous ces fantômes est peut-être un peu prolongée ; peut-être que ce va-et-vient de tant de personnages, jadis en célébrité non moins qu'en chair et en os, produit quelque confusion sous le regard attentif du lecteur ; peut-être l'éclat de cette longue et mesquine querelle se poursuivant à travers 700 pages dégénère-t-elle en un léger tintamarre et n'est-elle pas sans quelque monotonie. Toujours est-il qu'on admire la patience et l'art de l'auteur, le fil d'Ariane qui lui sert à se diriger en un tel labyrinthe, à en sortir ; la sagacité qu'il apporte à découvrir les petites bévues de ses devanciers ; la sûreté qu'il met dans ses rectifications.

Mais sur ce fond trop riche, sans doute, pour le commun des lecteurs, les figures principales prennent un véritable relief, et je ne sais quel renouveau, surtout chez le héros du livre, Chapelain. Il paraît même un tout autre homme, auquel on pardonnerait d'avoir fait des vers, si la *Pucelle* pouvait lui être pardonnée. Ce n'est plus la victime de Boileau succombant sous le ridicule ; c'est pres-

(1) Un vol. in-8° de 700 pages, chez Ernest Thorin, Paris, 1888.

que un vaillant, luttant d'estoc et de taille avec la meute de ses ennemis, des ingrats pour la plupart, aux railleries desquels il doit son meilleur titre, à savoir cette prose correcte, fine, spirituelle, mordante et vigoureuse à ses heures, qui fait de sa correspondance, jusqu'à ces derniers temps inédite, un vrai régal pour les gourmets littéraires. M. Tamisey de Larroque ayant eu la bonne pensée de la publier avec des notes nombreuses et sûres, M. l'abbé Fabre n'a eu qu'à puiser dans ce trésor. Il l'a fait d'une main exercée et légère. Sous sa plume les lettres de l'auteur de la *Pucelle* revivent et, avec elles, la figure de ce bon Chapelain, remise dans son cadre, à la façon d'aujourd'hui. Sans doute, le parfum de l'inédit, dont nos lettrés se grisent peut-être trop aisément, n'est plus là; mais comme on y supplée par l'exhumation d'écrits et d'écrivains oubliés qui vous donnent la sensation de l'inédit lui-même! Pour ma part, je l'avoue, les *décoiffeurs* (1) de Chapelain, cédant au dépit au moins autant qu'à l'amour du vrai et du beau dans leurs propos enfiéflés contre l'oracle de Parnasse, les plaintes éloquentes que ces critiques acerbes et souvent déloyales arrachent au malheureux qu'elles harcèlent me causent un vrai plaisir. Je m'amuse à voir les Laménardières, les Marolles, les Costar, les Ménage secouer le joug de la reconnaissance qui les liait à l'obligeant et puissant académicien, pour s'acharner sur lui comme les moucheron sur un lion devenu vieux, mais sensible encore, chatouilleux plus que jamais peut-être, et capable de rugir à effrayer ses persécuteurs eux-mêmes. Grâce à M. l'abbé Fabre, il n'est plus aussi vrai de dire avec Voltaire que les ridicules de Chapelain « étaient immenses comme sa littérature. » Chapelain met plus d'une fois les rieurs de son côté.

Non, que notre auteur ait voulu réhabiliter son héros, comme c'est trop la mode aujourd'hui. Jamais plus d'impartialité que dans ces pages. C'est un tableau d'histoire où la figure du personnage principal domine d'elle-même, et non par les habiletés de l'historien. A l'exception de Boileau, le dernier en date, mais le plus redoutable des ennemis de Chapelain, contre lequel celui-ci n'a pas eu le temps de batailler beaucoup, on ne voit pas que les critiques de l'auteur de la *Pucelle*, lui fassent perdre contenance. Ces épigrammes, ces satires, ces pamphlets dont on l'accable ne doi-

(1) Allusion à la fameuse satire intitulée : *Chapelain décoiffé*.

vent, après tout, leur célébrité qu'à Chapelain ; et l'on ne les lit plus, alors qu'on lit encore les réponses discrètes, mais souvent terribles qu'on y fit.

M. l'abbé Fabre, lauréat de l'Académie française, explorateur heureux du xvii^e siècle littéraire en la personne de Fléchier, poète, académicien, orateur ; un protégé de Chapelain qui, lui, ne tomba point dans l'ingratitude envers le maître, gardant fidèlement à Nîmes, avec le souvenir ému de ses bontés, la seconde partie manuscrite de son trop fameux poème, s'est trouvé naturellement amené à traiter ce sujet, comme un autre érudit nous avait donné *les Ennemis de Racine*. Or, qui voudrait blâmer un prêtre de s'attarder dans ce monde de belles et bonnes lettres ? L'ancien clergé de France ne se croyait pas débiteur de ses loisirs et de ses talents aux seules matières religieuses ; les lettres étaient aussi de son domaine pour elles-mêmes ; et l'Académie française est fille de l'église.

A. DELACROIX.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

VISITE A DEUX ARTISTES CONTEMPORAINS

20 octobre 1884 — 30 janvier 1885

L'ART ET LE CHRISTIANISME

« Croyez-moi, me dit mon parent, montez à la Ville-Haute, sonnez à la porte de M. Maréchal, entre une heure et deux : c'est le seul moment de la journée où, malgré ses quatre-vingt-deux ans, il s'accorde un peu de repos. Vous aimez les artistes qui ont réfléchi sur leur art et qui veulent bien en parler, surtout s'ils savent le faire avec chaleur, avec talent : sous ce rapport M. Maréchal ne laisse rien à désirer. Contraint après la guerre de quitter Metz, sa ville natale, théâtre de ses succès, éprouvé par tous les malheurs, il s'est réfugié ici où, dans une solitude profonde, il travaille beaucoup, pense beaucoup ; c'est un artiste en passe de devenir un philosophe. Je le soupçonne même d'écrire soit des mémoires, soit un livre sur l'art qu'il a si bien cultivé et dont nous nous entretenons chaque fois qu'il vient me visiter, ce qui arrive assez fréquemment. Je suis trop souffrant aujourd'hui pour vous accompagner, mais dites que vous venez de ma part, que vous êtes mon parent, et les portes du sanctuaire s'ouvriront aussitôt. » — On était à la fin d'octobre 1884, presque au dernier jour des vacances ; différer la visite, c'était y renoncer : elle eut lieu le jour même, à l'heure dite, et la porte s'ouvrit comme on l'avait annoncé.

C'est tout au plus si la Ville-Haute, à Bar-le-Duc, est élevée de cent mètres au-dessus de la Ville-Basse et de la vallée de l'Ornain ; en réalité elle en est, pour les coutumes et les usages, à plusieurs lieues, et si l'on considère l'aspect extérieur et l'ameublement des maisons, à une distance d'au moins deux siècles. Tout y est solide,

vaste, austère et quelque peu triste : l'hôtel où réside M. Maréchal ne diffère point, sous ce rapport, des vingt ou trente hôtels à façade sculptée mais à demi-déserts qu'habitent seulement ou des fonctionnaires amis de la paix et de l'économie, ou les rares descendants de quelques anciennes familles. Le Maître me reçut dans un antique et vaste salon dont les fenêtres s'ouvrent sur la Ville-Basse et sur la riante vallée du Naveton un des affluents de l'Ornain. Inutile de dire que les tapisseries disparaissaient sous les tableaux, paysages et portraits, dont les premiers en date remontaient à plus de soixante ans, dont les derniers venaient à peine d'être terminés. Nous primes place dans deux grands fauteuils en parfait rapport, pour leur âge et leur forme, avec tout ce qui les entourait, et la conversation, les préludes ordinaires rapidement épuisés, se fixa sur l'art, sur la peinture en particulier, pour ne plus s'en détacher.

J'entends toujours, même après plusieurs mois, cette parole simple et grave que j'avais à peine besoin d'exciter par quelques rares interrogations pour qu'elle abordât, tour à tour, tant de questions intéressantes ou de problèmes difficiles dont le domaine de l'art est rempli. Je vois encore sur ce visage pâle et amaigri, cet œil plein de feu où la vie de l'âme semblait s'être concentrée. Mon parent ne s'était point trompé : l'artiste était devenu avec l'âge un véritable philosophe dont les idées s'accordaient, sur un grand nombre de points, avec les miennes, et sur d'autres au contraire différaient sensiblement. Il s'en aperçut bientôt et, avec une urbanité parfaite qui se fait rare de nos jours, avec la délicatesse d'un artiste habile à exprimer les nuances et à ménager la lumière, il adoucit autant qu'il le put, dans l'expression de sa pensée, les différences et les contrastes. « souffrant de contredire encore, malgré ces ménagements, des convictions qu'il avait le regret de ne point toutes partager. »

Comment l'habile restaurateur d'un art longtemps oublié et presque perdu, celui de la peinture sur verre, comment l'artiste inspiré qui avait, avec tant de perfection, dans nos cathédrales et nos églises lorraines, plus tard dans la France entière, multiplié les portraits d'évêques, de saints, de vierges, de martyrs les plus touchants, les plus rayonnants de vie divine et de grâce intérieure, comment, depuis quand, à quel degré avait-il laissé s'affaiblir en lui la flamme des anciens jours : loin de sonder le problème d'une main téméraire et d'une parole indiscrete, je fis comme s'il n'existait pas. J'écoutai donc, sans les entendre, plusieurs réserves dont le sens, si j'y avais fait attention, n'était point difficile à pénétrer.

Entre tous les souvenirs de cette conversation qui ne languit pas un instant, je m'arrête à celui qui s'est le mieux gravé dans ma mémoire, je veux dire le partage de l'art ou plutôt de son histoire en quatre périodes nettement tranchées : l'art égyptien, l'art grec, l'art chrétien, l'art de l'avenir. Pour les deux premières, point de difficultés : tout le monde sait, en effet, quelles différences profondes séparent les manifestations de l'art en Orient, de l'art tel que les Grecs l'ont conçu. Qu'on donne au premier considéré dans son ensemble le nom d'art égyptien, comme le demandait M. Maréchal, peu importe encore ; les monuments nombreux et imposants qu'il a laissés dans la vallée du Nil justifient cette désignation. Quant à l'art grec, on admet en général qu'il forme à lui seul une période dont les caractères ont été plus d'une fois décrits avec autant d'exactitude que de talent. Sur ce deuxième âge encore, pas l'ombre d'un dissentiment : accord parfait entre le maître et son disciple improvisé. A plus forte raison s'établit-il sur l'art chrétien en général, et il eût persévéré de la sorte jusqu'à la fin, sans l'apparition d'une quatrième période qui, si j'ai bien compris la pensée de M. Maréchal, devait non seulement s'ajouter à l'art chrétien comme

celui-ci s'était ajouté à l'art grec, mais encore les dépasser de beaucoup l'un et l'autre, en puisant à des sources d'inspiration plus riches et plus élevées.

Ici, je l'avoue, des explications devenaient indispensables, et je m'empressai de les demander comme beaucoup d'autres l'eussent fait à ma place. En effet, si la pensée du Maître eût été celle-ci : « une quatrième période est sur le point de s'ouvrir pour l'art, durant laquelle la beauté humaine telle que les Grecs l'ont conçue et l'idéal divin tel que le christianisme nous l'a révélé vont s'unir plus intimement, pour produire de nouveaux et plus admirables chefs-d'œuvre, » — il n'y avait aucune raison sérieuse de n'y point acquiescer et de ne point partager ses espérances. Si, au contraire, on affirmait ou si on semblait croire que le christianisme ayant épuisé tout ce qu'il avait de sève et de vie, et l'art n'ayant plus rien à lui demander, il fallait chercher ailleurs une inspiration que cette grande religion parvenue à son terme ne pouvait plus entretenir, la conciliation devenait difficile, sinon même impossible, entre deux manières de voir absolument opposées.

A plusieurs reprises, avec tous les ménagements dont j'étais capable, je m'efforçai d'obtenir des indications précises sur la nature des sources qui allaient s'ouvrir pour l'art régénéré, je n'obtins que des réponses éväsives. Tout se bornait, en résumé, à des pressentiments, à une secrète confiance de voir, dans un avenir prochain, le progrès de l'art marcher de pair avec le progrès des sociétés, avec celui des lumières, de la justice, de la science. A un épanouissement plus complet (ce mot est bien, si j'ai bonne mémoire, celui que le Maître prononça) de toutes nos facultés, à une vie plus parfaite de notre âme correspondrait, dans un avenir prochain, un art du même ordre, c'est-à-dire supérieur à tout ce qui l'a précédé, à l'art égyptien, à l'art grec, à l'art chrétien. Je crains, en vérité, de ne pas traduire avec assez d'exactitude une pensée que

peut-être je n'ai point parfaitement comprise ; mais j'ai la promesse de M. Maréchal qu'il lui donnera, si l'âge et les occupations le lui permettent, dans une sorte de mémoire ou testament artistique, une forme définitive (1). Je m'abstiens donc de la juger et pourtant je ne puis effacer cette impression, ni chasser de mon esprit ce souvenir que, dans la pensée du Maître, le christianisme, au point de vue de l'art, a donné tout ce qui était en lui, et que désormais le progrès est ailleurs.

Après une visite à l'atelier où les œuvres de l'heure présente et celles du passé, nobles témoins d'une longue et laborieuse carrière, me furent présentées avec autant de modestie que de bonne grâce, expliquées avec les circonstances qui permettaient de les mieux comprendre, je repris le chemin de la Ville-Basse, mais par le plus long et en suivant la nouvelle route plus douce et plus commode que l'ancienne. Malgré moi, la même pensée me revenait sans cesse à l'esprit et l'obsédait au point d'en écarter toutes les autres. C'est le propre de certaines affirmations contraires à notre manière de voir, mais que recommandent le savoir et l'autorité de ceux qui les énoncent, de répandre d'abord dans notre âme comme une vague inquiétude et je ne sais quel trouble qui ne se dissipe pas aisément. C'est comme un choc soudain auquel rien ne nous préparait : on est ébranlé, on souffre, avant de songer à la résistance.

« — Il est vrai, me disais-je, ce monde de l'art m'est peu connu ; c'est à peine si j'y ai fait les premiers pas, et sans doute il serait plus sage d'en croire la parole de ceux qui l'ont exploré dans tous les sens. Mais encore faudrait-il s'assurer s'ils sont tous du même avis, et s'ils s'accordent à regarder la période soumise à l'influence du dogme

(1) M. Maréchal est mort le 17 janvier 1887. Sa ville adoptive lui a fait les plus belles et les plus touchantes funérailles.

et de l'esprit chrétiens comme décidément close, sans le moindre espoir de retour. L'art vit de sentiments et de pensées : or, les pensées, les sentiments que le christianisme inspire ne sont pas de ceux qui tarissent en un jour et disparaissent pour ne plus renaître. A y regarder de près, ils sont encore, à l'heure présente, l'honneur et la force de notre civilisation : ils la distinguent de toutes celles qui l'ont précédée dans l'histoire, comme ils l'élèvent infiniment au-dessus des civilisations inférieures dont nos armes ne triompheront sans retour que si elle-même triomphe à la suite de nos armes. Ce qui reste des Lettres vraiment dignes de ce nom échappe-t-il davantage à son influence ? il serait difficile de le prouver.

Comparons dans la poésie contemporaine, dans l'œuvre de Lamartine, ou mieux encore dans celle de Victor Hugo, depuis le berceau de Moïse jusqu'à la *Légende des siècles*, ce qui relève, à quelque degré, du christianisme, de sa doctrine et de son esprit, et ce qui contredit ouvertement sa morale et ses principes, et nous verrons de quel côté la grandeur, la vraie beauté, la gloire impérissable, de quel côté la frivolité, l'éclat éphémère, l'oubli profond et prochain. Le doux souvenir et parfois l'amer regret de la foi perdue, l'ineffaçable empreinte du Christ dans l'âme où il a passé, ne fût-ce qu'un jour, n'ont-ils pas inspiré à Alfred de Musset ses plus beaux vers, ceux qui vivent dans toutes les mémoires. Et je me récitais à moi-même, tout en descendant la colline, le début de Rolla :

.....
 Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
 Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau,
 Où le vieil univers fendit avec Lazare
 De son front rajeuni la pierre du tombeau ?

Et bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
 Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi
 Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide pierre
 Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !

Puis le souvenir me vint, je ne sais comment, d'une page écrite à la même époque (il se peut que ce soit la même année), la plus belle, la plus chrétienne qui soit sortie du cœur de Victor Cousin. Et me voilà cherchant à refaire mot par mot, phrase par phrase, l'éloquente apostrophe trop peu connue et bien digne de l'être qui termine la biographie de Santa Rosa. Effort inutile : la prose la plus harmonieuse, le lecteur en conviendra, se grave difficilement dans la mémoire : du moins, à défaut du texte authentique, la chaîne des idées se reforma peu à peu tout entière. Tel est donc le langage que tenait, en 1838, dans la force de l'âge et de la pensée, le chef reconnu des spiritualistes français : ses derniers livres, en particulier celui du *Vrai, du Beau et du Bien*, sont loin, comme on sait, de l'avoir contredit.

« Et c'est ainsi que tous, les uns après les autres, fatigués de leurs stériles polémiques, déçus, désabusés, ils viennent rendre au christianisme un solennel hommage ; s'il n'est point toujours celui d'une foi soumise, c'est au moins celui d'une admiration et d'une vénération sincères pour la seule religion qui ait réussi à faire pénétrer dans les masses, avec les vérités révélées, les principes d'une saine philosophie. Les esprits les plus indépendants de notre siècle, Fichte, Schelling, Maine de Biran, Auguste Comte, ont-ils fait autre chose, à la fin de leur carrière, que retrouver au plus intime de leur Moi, à des profondeurs où ils n'étaient pas d'abord descendus, quelques-unes des vérités que le christianisme enseigne au monde depuis dix-huit siècles, mais sans aucun des excès, sans aucune des fantaisies singulières qu'ils y ont mêlés. Je serais bien étonné si le *Spiritualisme nouveau* dont M. Vacherot, mon ancien et vénéré maître, m'annonçait récemment la publication prochaine, ne renferme pas, à son tour, l'éloquent témoignage d'une âme que le christianisme avait d'abord marquée de son empreinte..... »

Ces souvenirs et ces réflexions s'enchaînaient un peu au hasard, sans beaucoup de suite, comme il est facile au lecteur de s'en convaincre. Toutefois, ce premier et rapide coup d'œil n'était pas, tant s'en faut, au désavantage du christianisme et de son influence, même à l'époque présente, sur la philosophie et les Lettres. Pourquoi en serait-il autrement de son action sur les arts ? Comment se serait-elle si vite épuisée ? Je n'en découvrais pas les raisons, mais peut-être mon ignorance et mon peu d'expérience en ces matières en étaient la cause. Je résolus donc d'interroger les artistes de talent que j'aurais la bonne fortune de rencontrer et qui voudraient bien répondre à mes questions, mais de préférence ceux qui joindraient à l'habitude de réfléchir une grande liberté d'esprit.

L'occasion s'offrit, quelques mois plus tard, de mettre une première fois mon projet à exécution, et je n'eus garde de la laisser échapper. L'ancien directeur de l'École de Rome, appelé de nouveau à ces hautes fonctions par le suffrage de ses collègues, Hébert était à Grenoble. Pour parler plus exactement, c'est à la Tronche, gros village suburbain, qu'il s'était établi, vers la fin de l'automne, et qu'il jouissait, au milieu de ses amis et de ses souvenirs d'enfance, du calme profond nécessaire à ses travaux. Le voyageur qui parcourt les rues de Grenoble ne tarde pas, qu'il veuille ou non, à faire connaissance avec Hébert et à découvrir jusqu'à quel point ses concitoyens sont fiers de leur grand artiste. Qu'il jette seulement un rapide coup d'œil sur les vitrines des libraires, sur celles des magasins qui n'ont, avec la gravure et les arts, que les rapports les plus lointains ; partout, à la place d'honneur, il verra, reproduite dans tous les cadres, dans toutes les dimensions, sa Vierge de la Délivrance, le plus souvent en compagnie de sa sainte Agnès. Aux esprits curieux qui demanderaient comment à Grenoble, où de retentissants discours ont été prononcés, dont on ne saurait dire qu'ils étaient à la louange

du catholicisme, la Vierge est en si grand honneur, — je répondrais, que le monde est plein de ces contradictions, que les philosophes n'ont pas mission de les expliquer toutes, puisqu'ils en ont, au contraire, sous le nom d'*antinomies*, découvert un grand nombre qui n'existent pas, et que, d'ailleurs, un des bienfaits de l'art, une de ses vertus, c'est d'opérer entre choses et personnes des conciliations qu'on essaierait inutilement par d'autres voies. Mais cet art, c'est pourtant, si j'en crois mes yeux, oui, c'est l'art chrétien : *donc* l'art chrétien n'est pas, même à l'heure présente, si dépourvu d'influence que..... Arrêtons tout court ce syllogisme à sa naissance; nous raisonnerons plus tard, s'il y a lieu : bornons-nous, pour l'heure, à écouter ce qu'on voudra bien nous dire.

Il n'est pas, à Grenoble, un seul ami des arts qui n'ait une fois au moins, dans ces dernières années, conduit à l'église de la Tronche un étranger, un parent, pour lui faire honneur de la merveille que chacun admire, et pour lui en raconter l'histoire si honorable pour le cœur d'Hébert et pour son patriotisme.

« Il en est de la Vierge, me disait un jour, au retour d'un de ces pieux pèlerinages, un homme de goût dont il importe peu qu'on sache le nom, comme de la liturgie catholique, et en particulier de la messe qui en est tout à la fois l'âme au regard du dogme, et le chef-d'œuvre à un point de vue plus humain. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'on nous annonce une messe de Gounod, et l'on en fait d'avance, à bon droit j'imagine, les plus magnifiques éloges. Rien qu'à partir de Palestrina et de sa célèbre messe à six voix dont le succès (1565) fut le salut de la musique religieuse, on en pourrait compter sans peine deux ou trois cents. Croyez-vous que celle de notre grand artiste puisse être la dernière et qu'elle fermera la liste de ces merveilleuses compositions dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre ? Espérez-vous que le maître ait été à

l'heure présente, ou que l'un de ses successeurs puisse être un jour assez bien inspiré pour exprimer par des harmonies assez riches, assez ravissantes, assez variées, assez puissantes, tout ce qu'il y a de pensées, de sentiments, de prières, d'élan de foi et d'amour, de profondeurs insondables dans les différentes parties de la messe, en lui conservant son unité ? La vérité c'est qu'au musicien du plus beau génie, tant d'efforts qu'il fasse pour exprimer l'inexprimable, il restera toujours, en présence du Saint des saints, dans le mystère de son amour, tout à dire, tout à exprimer. »

« Or, n'en est-il pas de même de la Vierge, à quelque moment de sa vie et de sa mission qu'on essaie de nous la représenter, et l'inépuisable trésor de la maternité divine peut-il être jamais épuisé ? L'enfant aux pensées profonds que nous venons d'admirer l'un et l'autre, peut-être encore plus que nous n'avions admiré sa mère absorbée dans une silencieuse contemplation, quel art, si parfait qu'il soit, nous révélera tout ce qu'il est, tout ce qu'il a voulu devenir dans l'excès de sa bonté ? Quel peintre plus heureux et plus grand que tous ses devanciers ensemble pourra dire un jour en nous présentant son chef-d'œuvre : Voilà la Vierge-Mère, voilà l'enfant dont la Grèce n'a rien su, dont mes prédécesseurs les plus illustres ne nous ont laissé que de pâles images ; le voilà dans toute sa beauté humaine et dans toute sa beauté divine, sans qu'il y manque un trait, sans qu'on y puisse regretter une imperfection. C'est la limite de l'art et son suprême effort. Peintres, brisez vos pinceaux : l'Inspiration chrétienne a parlé pour la dernière fois. »

Rien n'est ennuyeux, pour un homme qui n'a pas de temps à perdre, comme une visite banale, et comment distinguer une visite banale dont tout le profit est pour l'amour-propre du visiteur qui ne s'en taira pas de longtemps, d'une visite dont l'objet est sérieux. Ces réflexions

étaient loin de me conduire à l'atelier d'Hébert, elles m'en détournèrent plutôt ; par bonheur l'aimable intervention de M. de M..., vint y mettre un terme.

— J'apprends, me dit-il un jour, que vous désirez visiter l'atelier d'Ernest Hébert.

— Mais bien plus encore le Maître lui-même, m'empresai-je de répondre.

— Je vous en veux de ne point me l'avoir dit : il y a longtemps que la chose serait faite. Ignorez-vous qu'Ernest Hébert est mon parent ?

— Je l'ignorais.

— Par bonheur le mal n'est pas sans remède. C'est seulement dans un mois, aux premiers jours de mars, qu'il nous quitte pour retourner à Paris. Tenez-vous prêt, jeudi prochain, à quatre heures précises : en vingt minutes nous serons rendus à sa villa. C'est juste l'heure où il interrompt son travail et où il reçoit volontiers les visiteurs. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Assurément, et grand merci.

A l'heure dite, père, mère, enfants, précepteur, nous montions en voiture ; à l'heure dite encore nous étions reçus dans la villa d'Hébert : c'était la première partie de notre programme, celle qui devait s'exécuter de point en point ; la seconde laissait plus de place à l'imprévu.

L'atelier où nous fûmes reçus, sans passer par le salon, est vaste, et la lumière y pénètre dans les conditions les plus favorables. Le peintre doit compter avec elle à tous les instants, la mesurer, la diriger, l'attendre ; mais du moins lui rend-elle, en échange, d'incalculables services. On n'en saurait dire autant des observations plus ou moins sensées que se permettent, parfois même en présence du maître, des visiteurs ignorants. Encore n'est-ce point pour lui un danger sérieux : ou il ne les entend pas, ou il les dédaigne ; un coup d'œil rapide jeté sur son œuvre suffirait, au besoin, pour le rassurer. De nos jours les grands

artistes, peintres, poètes, musiciens ont moins à se prémunir contre d'injustes critiques que contre l'excès de la louange. Plusieurs s'y laissent prendre et la dignité de leur caractère en souffre, plus tard leur œuvre elle-même. D'autres mieux pourvus de sagesse résistent et ne se laissent pas entamer : Hébert est de leur nombre ; il ne faut pas converser longtemps avec lui pour se convaincre que sa modestie est à la hauteur de son talent. Sans doute il n'est pas plus qu'un autre insensible à la louange, mais il l'aime discrète, intelligente, sans emphase et sans excès. Est-il compris, a-t-on pénétré sa pensée, il jouit en silence d'une appréciation qui répond à la sienne ; il en est moins heureux pour lui-même que pour son œuvre dont la beauté appartient à qui sait la découvrir.

La présentation qui n'est jamais cérémonieuse chez les artistes fut, cette fois, d'autant plus sommaire que deux autres visiteurs nous avaient précédés. Au moment où nous entrâmes, Hébert qui traitait avec l'un d'eux de vieux camarade à vieux camarade avait consenti, faveur aussi rare que précieuse, à lui faire voir les portraits de quelques dames et demoiselles des meilleures familles de la ville, les uns entièrement achevés, les autres sur le point de l'être. Nous profitâmes de la bonne fortune qui s'offrait à nous si généreusement : la pensée d'une pareille requête en mon nom et pour mon compte ne me serait jamais venue à l'esprit. J'avais donc le beau rôle, celui qui consiste à jouir d'un bien qu'on n'a pas sollicité, et la situation fort agréable d'un spectateur qui n'a qu'à regarder, écouter et ne rien dire. Tout entier à mes impressions, tandis qu'on échangeait près de moi des observations et des félicitations dont je n'entendais qu'une faible partie, je donnai d'abord quelques instants au portrait d'une jeune fille qui, dans le courant de cette même année, devait épouser un brillant officier, et, trois mois plus tard, par sa mort presque soudaine, remplir deux familles d'une

inconsolable douleur. Il me souvient d'avoir remarqué sur son front comme une ombre légère dont on pouvait faire aussi bien l'expression d'une extrême timidité que celle d'une passagère mélancolie. Ou bien est-ce que réellement, comme on l'a dit quelquefois, le vague pressentiment de leur courte destinée passerait de l'âme dans le regard de ceux que la mort doit moissonner dans leur jeunesse.

Une réflexion que firent naître ces portraits vaut peut-être la peine qu'on s'y arrête un instant. Voilà bien la vivante image de jeunes personnes qui me sont toutes connues, dont les traits, l'expression et jusqu'au maintien sont reproduits avec une rare fidélité. Et pourtant il y a plus encore, et si la vérité n'est pas trahie, n'est-elle pas, si je puis m'exprimer ainsi, accrue et agrandie ? On dit tous les jours que l'Idéal dont le peintre s'inspire dans un sujet d'imagination, il le forme lui-même d'éléments empruntés à la nature, mais harmonieusement unis par la puissance de l'art : soit, admettons cette définition de l'Idéal, mais à condition qu'on l'interprète avec un peu de largeur. Ici, en effet, c'est une seule personne, cette jeune fille ou cette jeune femme, qui a fourni tous les traits : le peintre n'en a pas de lui-même imaginé un seul. Et pourtant ce je ne sais quoi de plus parfait qui s'est ajouté à la nature sans la démentir, n'est-ce pas encore l'Idéal ? De tous ces portraits si vrais, si fidèles, ne doit-on pas dire qu'ils sont tous idéalisés ? Le talent du peintre, — ce talent mériterait peut-être un autre nom, celui d'inspiration, par exemple, — a saisi, parmi une foule d'instantanés moins favorables, l'instant unique où l'âme se montrait, pour ainsi dire, à découvert dans son enveloppe mortelle et où paraissait dans toute sa force, dans tout son éclat, ce caractère qui est propre à chaque âme et qui la distingue de toutes les autres. Ce signe dont le sens demeurerait pour nous confus, enveloppé, le peintre l'a

dégagé ; il a réussi à l'exprimer sans en rien laisser perdre, il lui a donné toute la perfection qu'il peut avoir. Et ainsi a-t-il réuni la réalité à l'idéal, et à une fidélité dont nous sommes témoins quelque chose de plus qui la dépasse sans la trahir.

Comment aussi n'être pas frappé d'un trait commun à tous ces portraits de femmes et de jeunes filles, et, après avoir admiré en elles les dons diversement répartis de finesse et de délicatesse, de noblesse et d'intelligence, de bonté, de grâce et de beauté, ne point saluer avec respect la modestie de ces chrétiennes plus belle que toutes les parures, supérieure à tous les dons. Recommandez, ô Maître, recommandez sans vous lasser, à vos élèves, d'oublier de temps à autre la Renaissance à demi-païenne et ces modèles dont la beauté purement plastique n'a presque rien à voir avec la beauté morale, pour s'inspirer de ces fronts et de ces regards si purs dont la Grèce serait jalouse, si elle les voyait et si elle savait les comprendre. Quel trésor pour l'art dont il se doute à peine et où il commence seulement à puiser, que ces femmes chrétiennes élevées par tant de siècles de vie intérieure, de prières et de vertu au degré supérieur de la beauté morale, celle qui de l'âme se répand sur la personne entière pour donner à des attraits passagers quelque chose de céleste et d'immortel !

C'est dans ces portraits de femmes et de jeunes filles que le talent d'Hébert, fait avant tout de délicatesse et de grâce voilée, d'exacte vérité et de charme indéfinissable, se montre tel qu'il est, et pourtant la force ne lui est pas non plus étrangère. Je n'en veux pour preuve que cette mâle figure où la volonté et l'intelligence sont si étroitement unies qu'on ne saurait deviner laquelle des deux qualités, dans l'original, cède à l'autre le premier rang : aussi bien l'occupent-elles peut-être dans un accord parfait.

Les amis et les visiteurs d'Hébert s'étant retirés l'un après l'autre, le moment me parut favorable, tandis que M. et Mme de M... s'entretenaient à l'autre extrémité de l'atelier avec Mme Hébert et sa sœur, pour réclamer à mon tour un quart d'heure d'audience. Je l'obtins sans peine, et bien que je me fisse intérieurement le reproche d'abuser d'une complaisance à laquelle, en qualité d'étranger, j'avais bien peu de droits, toutefois j'allai résolument jusqu'au bout de mes questions. Les réponses faites dès l'abord avec la rigoureuse netteté d'un esprit qui les agissait depuis longtemps, et les avait résolus pour son propre compte, me conduisirent à des questions nouvelles, et la pensée d'Hébert qui m'intéressait si vivement, se découvrit à moi tout entière : pas la moindre place pour l'incertitude ou l'équivoque. Je la résumerai, d'ailleurs, en une phrase que je reproduis sans y rien changer ; elle me fut dite, en forme de conclusion définitive : « Si loin que vous alliez, en parlant de l'influence du christianisme sur l'art, vous n'irez jamais assez loin. »

Rien dans les notes que je rédigeai le soir même avec des souvenirs encore présents, rien n'indique que nous ayons fait, de part et d'autre, allusion à nos idées et à nos convictions personnelles au point de vue religieux : nous nous en tinmes au fait, à l'histoire et à une sorte de métaphysique très simple dont je prends pour moi la responsabilité, mais à laquelle les faits et l'histoire nous élevaient naturellement.

« Comment, en effet, ne pas reconnaître que si l'art grec absorbé dans l'étude de l'homme et la savante reproduction de la beauté plastique a, pour ainsi dire, atteint sa limite et glorieusement parcouru toute sa carrière, celle de l'art chrétien voit tous les jours reculer les bornes de la sienne, sans pouvoir jamais les atteindre ? Où pourrait bien s'arrêter l'art que domine invisible et présente la pensée de l'Homme-Dieu, l'art qu'un rayon direct

tombé d'En-Haut a divinement illuminé , lui faisant apercevoir dans la nature humaine des secrets et des luttes , des joies et des douleurs, des dévouements et des vertus dont il ne savait rien, des beautés qu'il ne soupçonnait pas, une grandeur morale dépassant toutes les grandeurs dont on avait jusqu'alors conçu l'idée ? Est-ce assez de dix-huit siècles écoulés , ou plutôt n'est-ce pas trop peu de tous les siècles à venir pour nous révéler , sous tous ses aspects, à toutes ses profondeurs, dans sa vérité divine et sa vérité humaine incessamment sondées, à jamais insondables, le Christ enfant , le Christ consolateur , le Christ infiniment miséricordieux, le Christ enseignant, le Christ ami des humbles et des pauvres , le Christ souffrant , le Christ mourant, le Christ ressuscité, le Christ dans la gloire ? Bien loin que l'art y soit parvenu, on le voit tous les jours répandre, sans se répéter et sans se lasser , sur les traits des saints, ces amis de Dieu, chargés chacun d'une mission et favorisés d'une grâce particulière , un peu de cette lumière qui nous éblouit, quand nous la contemplons dans l'auteur de la sainteté. On dirait, d'ailleurs, que depuis l'Incarnation et l'ineffable mystère du Dieu fait homme, les pensées, les sentiments dont vivent les arts : joie, tristesse, espérance, amour, recueillement, repentir, — la liste en serait infinie, — que les qualités et les vertus de la femme élevée si haut par le christianisme , ont reçu avec une vive nouvelle, une force , une délicatesse, une profondeur que ni talent, ni génie ne sauraient plus tarir. »

Je l'ai dit déjà : je prends à ma charge les conclusions d'un entretien où la part du Maître fut toutefois la plus considérable. Grâce à sa connaissance parfaite de l'art à toutes les époques de son histoire , j'appris en une demi-heure infiniment plus de choses que je n'en aurais recueillies seul, avec beaucoup de peine , dans de nombreux volumes. Rien ne vaut pour nous instruire la parole vivante, *viva vox*, surtout quand cette parole est celle d'un artiste

aussi intelligent que sincère, et devenu philosophe comme je m'aperçois qu'on le devient souvent sans y songer, par un commerce constant avec l'Idéal.

Nous avons apprécié l'artiste doublé d'un philosophe qui s'ignore, dans son atelier, au milieu de ses œuvres, les unes achevées, les autres à peine ébauchées ; nous le vîmes ensuite dans le salon où nous étions descendus, s'entretenir familièrement des choses les plus simples, revenir avec joie sur quelques souvenirs d'enfance, apprécier avec une bienveillance et une équité parfaites quelques-uns de ses contemporains, et parmi eux M. Maréchal pour lequel il manifestait une singulière estime. Puis tous ensemble, visiteurs et visités, enfants et parents, nous sortîmes du salon pour traverser de nouveau le jardin en forme de terrasse qui domine la plus belle partie de la vallée de l'Isère.

A ce moment un spectacle d'une telle beauté, d'une telle majesté s'offrit à nos yeux, qu'il nous rendit presque immobiles et qu'il coupa court aux remerciements et aux adieux qui commençaient à s'échanger. Au couchant, du côté de Grenoble (il pouvait être cinq heures et demie), le ciel, sans un seul nuage, apparaissait comme embrasé par cette clarté d'origine inconnue, mais dont la première apparition avait suivi de près le tremblement de terre de Java. En face de nous, frappée directement par cette lumière indéfinissable et la réfléchissant avec un éclat extraordinaire, sur ses sommets couverts de neige et sur ses glaciers, se dressait, dans un ciel parfaitement pur, la longue chaîne des Alpes dauphinoises. On eût dit du pic de Belledonne comme d'un autel immense, enflammé, préparé pour un solennel sacrifice. Involontairement les vers de Racine me vinrent à la pensée et je me les récitai d'abord à moi-même lentement, un à un :

O mont du Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.

Mais arrivé au dernier, c'est à haute voix que je le prononçai :

Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs ?

« — Pour annoncer l'approche du Dieu tout-puissant, me répondit une voix où perçait l'émotion. Oui, voilà bien son autel : on dirait que nos Alpes l'attendent et qu'il va paraître.... *Deus, ecce Deus...* A ce point de beauté et de sublime grandeur la Nature ne se suffit plus, elle appelle Dieu. »

« — Dites plutôt, dites le Christ, interrompit une voix plus douce. N'est-ce point ici le cadre et le commencement de la Transfiguration ? »

Et j'ajoutai intérieurement :

« — Oui, le Christ ne sortira plus du monde où il est entré. La Nature, si elle le perdait, perdrait sa couronne; l'art, s'il se séparait de lui, perdrait son inspiration la plus haute »

Claude-Charles CHARAUX.

UN DERNIER MOT SUR L'HYPNOTISME ⁽¹⁾

Dans plusieurs articles, que le *Journal du Midi*, avec sa courtoisie habituelle, a bien voulu reproduire, j'ai longuement parlé l'hypnotisme sous toutes ses phases, mais il est deux questions importantes sur lesquelles je n'ai pas assez insisté. — La suggestion hypnotique et les dangers de cette science en dehors du domaine médical. Ces questions étant toujours aussi ardentes, je vais aujourd'hui combler cette lacune.

Suggestion hypnotique. — Qu'entend-t-on par suggestion hypnotique ? Provoquer le sommeil chez un sujet, lui imposer une volonté autre que la sienne, c'est définir la suggestion hypnotique. Je suis convaincu que cette définition étonne, surprend et fait sourire certains esprits. Cependant, rien n'est plus vrai. Depuis quelques années j'étudie avec un soin scrupuleux cette science ; incertain au début, mes observations me donnent maintenant le droit d'affirmer la vérité des résultats obtenus par elle. L'hypnotiseur a un pouvoir absolu sur l'hypnotisé, auquel il inspire à son gré les idées les plus bizarres comme les plus criminelles. C'est une prise de possession complète du sujet. Ce dernier ne sait et ne peut qu'obéir. L'opérateur fait passer le patient des larmes abondantes au rire

(1) Nous avons publié l'an passé une remarquable étude de M. le docteur de Parade sur cette question. Nous y joignons aujourd'hui les conclusions posées par M. le docteur Romant, à la suite de savants articles publiés dans le *Journal du Midi*. L'importance de ces conclusions, dont nous laissons d'ailleurs la responsabilité à notre distingué collaborateur, n'échappera à aucun de nos lecteurs.

le plus bruyant, de la tristesse la plus sombre à la joie la plus intempestive. Il le rend muet, sourd, aveugle, à volonté. Il lui fait perdre la mémoire, comme il lui plaît. L'hypnotisé devient perclus, boiteux, sur un mot de l'hypnotiseur. Toutes les sensations du sujet sont perverties. Il trouvera doux ce qui est très amer et horriblement salé ce qui est doux. L'ammoniaque aura l'odeur la plus agréable et la teinture d'iris inspirera la plus vive répugnance. L'huile de ricin sera pour le sujet une boisson délicieuse, la liqueur du Christ, — soit dit sans jeu de mot. Le camphre sera pris pour le musc et celui-ci pour la valériane ou l'assa fœtida.

Il n'y a point d'exagération dans ce tableau. Je cite des faits qui résultent de mes expériences. D'ailleurs, je vais rapidement passer en revue les effets extraordinaires de la suggestion hypnotique sur les cinq sens, sur la sensibilité générale et sur les facultés de l'âme. Il sera ainsi plus aisé d'embrasser d'un coup d'œil tout ce que l'hypnotiseur, par sa volonté, peut obtenir de l'hypnotisé.

Sens de la vue. — Avec une facilité prodigieuse, l'opérateur fait parcourir à son sujet toutes les phases du daltonisme. Le vert sera bleu, le noir sera blanc. Le blanc aura la couleur rouge. J'ai produit un jour une crise terrible chez mon patient, en lui disant tout simplement que les draps du lit étaient d'un rouge écarlate. Il était tellement convaincu du fait, qu'après avoir violemment rejeté ses couvertures, il sauta du lit. La physionomie devint convulsée et tout le corps fut pris d'une véritable raideur tétannique. Normalement, mon sujet ne pouvait supporter sans souffrance la vue du rouge vif...

Sens de l'ouïe. — Rien de plus facile que de produire la surdité chez votre sujet. Parlez, frappez, faites du bruit. Aucun trait du visage ne tressaille. L'impassibilité est absolue. Permettez-lui d'entendre et affirmez à votre hypnotisé qu'il entend beaucoup trop. Aussitôt, presque sans

transition, les rôles sont intervertis. Le bruit le plus léger fait l'effet d'un coup de canon. Frappez sur vos mains et il arrivera que vous occasionnerez au sujet une crise de catalepsie. Parlez à voix basse dans l'appartement, à distance et avec clarté, il répètera textuellement ce qui vient d'être dit et suppliera l'opérateur de le réveiller, car cette conversation le fatigue...

Sens de l'odorat. — Faites sentir au patient du tabac à priser et prévenez-le qu'il respire l'odeur d'un bouquet de violettes. En effet, il vous répondra qu'il sent le parfum de la violette et sa physionomie exprimera le bien-être. Le sujet le plus curieux que j'ai, en ce moment dans les mains, est une femme de vingt ans à qui je fais respirer sans fatigue pendant trente ou quarante secondes de l'amonique, après lui avoir persuadé qu'elle a sous le nez un flacon d'opoponax, qui est son parfum de prédilection...

Sens du goût. — Un enfant, atteint de chorée, que j'hypnotisais de temps à autre et que j'ai guéri, avait une répugnance invincible pour l'huile de foie de morue. Endormi, je lui persuadais qu'il buvait du sirop d'orgeat sa liqueur favorite. Sa conviction était entière et il savourait en gourmet l'huile de foie de morue...

Sens du toucher. — Avec la pulpe du doigt, touchez le bras du sujet, en lui signifiant que le bras est anesthésié de cette manière. Soudain la sensibilité disparaît.

L'eau froide produira l'effet de l'eau chaude, et réciproquement, selon la volonté de l'hypnotiseur.

Le doigt, légèrement appliqué sur la peau, agira comme une tige de fer rougie au feu, et le sujet se livrera à de violentes contorsions, sous l'effet d'une véritable souffrance, par ce fait seul que l'opérateur lui aura dit : « Je vous brûle. »

Sensibilité générale. — Je ne veux pas davantage développer tous ces faits, qui donnent déjà une idée de ceux qui se rapportent à la sensibilité générale. A ce point de vue, les effets sont aussi merveilleux.

Ainsi, dites au sujet, par une température sibérienne : « Il fait bien chaud. » Aussitôt, l'hypnotisé se plaint de la chaleur, demande de l'air, rejette ses couvertures, s'évente. Vous avez noté la température avant l'expérience, prenez-la après. Le thermomètre accuse une légère élévation. Avec la suggestion des idées de froid, les résultats inverses sont obtenus.

Facultés de l'âme. — Faisons maintenant un examen succinct des phénomènes qui se rapportent aux facultés de l'âme, c'est à dire à la volonté, à la mémoire et à l'intelligence. L'hypnotiseur change et dirige à son gré la volonté de son sujet. L'hypnotisé veut parce que l'hypnotiseur veut. La perte du libre-arbitre est complète. C'est là un des résultats puissants et redoutables de la suggestion hypnotique.

Chez l'hypnotisé, la mémoire peut être portée à un degré extrême de perfection ou supprimée. Les souvenirs les plus lointains arrivent à l'esprit du patient comme par enchantement et, vice versa, l'hypnotiseur fait oublier à son sujet les faits les plus communs, les notions les plus élémentaires, jusqu'aux noms des personnes les plus connues.

Quant à l'intelligence, l'opérateur la stimule au dernier point, l'exagère et peut donner à son sujet, après quelques séances d'hypnotisme, cette lucidité particulière qui intrigue tant d'esprits à l'heure actuelle et que l'on arrive à obtenir en dirigeant avec persévérance les expériences dans ce sens.

Dangers. — Tous ces curieux phénomènes étant analysés et classés, est-il difficile de conclure et de comprendre tous les dangers qui résultent de la suggestion hypnotique ? Ce tableau est-il assez saisissant ? Répétez ces expériences chez un même sujet, habituez-le à subir votre volonté, et, tôt ou tard, vous parviendrez à tuer chez lui la raison, l'intelligence, la mémoire et sa propre volonté.

C'est là un principe à poser. En tout cas, les facultés de l'hypnotisé deviendront, à la suite de cette série d'expérimentations, paresseuses, affaiblies, anémiées. A la longue, l'atrophie succèdera à l'anémie, et vous trouverez un jour en face d'individus que votre volonté aura transformés en véritables machines, en pantins automatiques que tel ou tel ressort fera jouer dans tel ou tel sens. Et cependant, malgré tous les dangers de cette science, nous voyons l'hypnotisme faire rage dans certains salons, au sein même de familles honnêtes. C'est un amusement, une distraction, une plaisanterie, dira-t-on ! On ne croit pas mal faire ! Est-ce là un bel amusement que de voir une jeune fille se donner en spectacle, se laisser endormir, abdiquant à l'avance sa conscience et sa volonté ? Cet amusement est coupable, et l'homme du monde qui se livre ainsi à de pareilles expériences ne doit pas ignorer qu'il assume, comme opérateur, la responsabilité d'un véritable viol moral.

Est-ce là une plaisanterie que de tuer chez le sujet, par le sommeil provoqué, le libre arbitre ? Est-ce là une distraction que de transformer, par la pratique imprudente et répétée de l'hypnotisme, tel ou tel sujet en somnambule ou en fou ? Que ferez-vous, si l'hypnotisé, qui s'est prêté complaisamment à ces expériences, vient à mourir dans une crise de catalepsie ?

Entre les mains du médecin, ces procédés scientifiques ne présentent qu'un danger relatif, car l'homme de l'art, malgré son enthousiasme, sait presque toujours s'arrêter où il convient et diriger dans un but purement pratique et curateur ces nombreuses données. Pratiquées par des mains inhabiles, presque à l'aventure, ces expériences sont malsaines, redoutables, criminelles, et je proteste de toutes mes forces contre elles.

Laissez cette science dans son milieu, dans ses applications médicales. En dehors des règles médicales et de

leur but pratique , on n'a pas le droit de faire violence à la nature, car c'est tenter Dieu. Il ne peut plaire à notre Souverain Maître de voir ses créatures vouer à une mort fatale, sous un prétexte de curiosité ou de distraction, les facultés dont Il nous a doués et qu'il est de notre devoir d'embellir et de développer. La maladie, les excès , l'âge altèrent trop vite nos facultés , sans que nous allions les livrer misérablement au travail destructeur de la suggestion hypnotique et obliger un névropathe ou une hystérique à subir une autre volonté que la sienne , obéissant *perinde ac cadaver*.

Je termine par une citation puisée dans l'ouvrage curieux de M. le docteur Paul Gibier , sur *le Fakirisme* : « On ne saurait croire le mal causé par les pratiques hypnotiques, quelles qu'elles soient, aux personnes qui s'y soumettent. C'est une véritable masturbation morale non moins abominable que l'autre, qui tue la volonté de ceux qui s'y adonnent, émascule leur conscience, en fait des ennuques moraux, des êtres veules, indifférents au bien et au mal , ignobles ou terribles, suivant les circonstances. Toute personne qui consent à devenir medium est perdue. »

Docteur ROMANT.

28 janvier 1888. Remoulins (Gard).

UNE ÉDITION INÉDITE DE LA FONTAINE¹

Voilà bien deux ans qu'elle a paru, et peut être je m'en tairais encore ; si je n'eusse rencontré, l'autre jour, son éloge, par voie d'annonce, dans une *Semaine religieuse*. J'en ai du regret, et je ne me résigne pas facilement à voir ces excellentes feuilles prêter le concours de leur publicité à ce fin produit de la pédagogie moderne. De peur qu'elles ne recommencent, et que d'autres ne les imitent, je me décide à parler. Pourquoi garder le silence quand on croit avoir un danger à signaler ? Ici, le danger est une fâcheuse déviation de nos traditions littéraires. Du moins, je me le figure ainsi ; si je me trompe, quelque lecteur des *Semaines* ou de la *Revue* voudra bien m'éclairer : d'avance je lui en sais gré.

Faisons tout de suite la part de l'éloge car il y en a une. Le livre de M. Gazier est agréablement imprimé, sur bon papier, en caractères très lisibles. Le format n'est pas incommode, les gravures sont fines et le texte est correct. Rien de plus. Je ne ferai même pas un mérite à M. Gazier d'avoir courageusement conservé le mot Dieu partout où l'avait mis La Fontaine. Assurément ce n'est pas le désir de respecter la clientèle cléricale qui inspire cette fermeté au nouvel éditeur. En mainte petite note il dit son fait à l'ancien régime. Il malmène les rois qui faisaient payer fort cher le sel à leurs sujets (2), et les grands

(1) *Fables de la Fontaine*, classées par ordre de difficulté, par M. Gazier, maître de conférences à l'école normale de Paris.—Armand Colin, libraire.

(2) *Fables*, page 7, note 7.

qui traitaient, avec tant de mépris, bourgeois et manants (1), et les moines (2), — ils aiment si peu à être dérangés, — et même ce pauvre *Garo* (3), qui très sottement loue Dieu de toutes choses, alors qu'il n'aurait pas dû raisonner sur ce qu'il n'était pas capable de comprendre. On le voit : M. Gazier n'est pas le moins du monde réactionnaire, et l'esprit, dont il témoigne, n'est pas de nature à déplaire aux puissants du jour.

D'ailleurs il innove dans le sens du progrès moderne : « Cette nouvelle édition, dit-il, est très différente de celles qui ont paru jusqu'à présent (4). » En effet, c'est un La Fontaine inédit qu'il nous offre, et tel que nous ne le connaissions pas encore. La division en douze livres que tout le monde avait respectée disparaît comme peu propre à un livre élémentaire. M. Gazier la supprime et la remplace par trois catégories, dans lesquelles il groupe les fables, non point dans l'ordre ancien, mais par ordre de difficulté. Ainsi la première catégorie contient les fables faciles : il y en a soixante-treize. La seconde, les fables de difficulté moyenne : il y en a cinquante-cinq. La troisième les fables difficiles : on en compte quatre-vingt-sept. Par ordre de difficulté ? Qu'est-ce ceci ? Quelle est la mesure dont se sert M. Gazier pour apprécier cette difficulté ? Croit-il qu'elle soit la même pour tous lecteurs même enfants, et que telle fable jugée par lui de difficulté moyenne, ne paraîtra point facile à celui-ci, ou très difficile à celui-là ? C'est affaire d'appréciation personnelle et par conséquent très variable, et c'est chimère, croyons-nous, que de vouloir établir à ce sujet une distinction dont la plus grande partie des fables n'est pas susceptible. Mais alors même que M. Gazier serait arrivé à un discernement rigoureux et accepté par tous, quelle est dont la grave raison pour laquelle il substitue

(1) Fables, p. 48, note 9.

(2) Ibid., p. 65, note 6.

(3) Ibid., p. 80, note 11.

(4) Ibid., avant-propos.

cet ordre à l'ancien, au risque de dérouter ceux qui n'ont appris les fables que dans un La Fontaine en douze livres. C'est que, dans les éditions antérieures, il arrive qu'une fable facile précède immédiatement une fable difficile. — Soit ! quel mal y a-t-il ? — Un très grand. Les maîtres sont dans un cruel embarras « et ne pouvant pas faire étudier ou apprendre par cœur à la suite l'une de l'autre des fables si différentes, ils se voient contraints de feuilleter le recueil, de prendre, tantôt dans un livre, tantôt dans un autre, de manière à établir une sorte de gradation. On a tâché de leur *éviter* cette peine (1). »

Excellent M. Gazier ! N'était-il pas plus sage d'éviter cette faute et de vous épargner à vous-même ce travail ingrat ? Ne comptez-vous pour rien le zèle et l'intelligence des maîtres ? Ils connaissent La Fontaine, je suppose, et au besoin la table des matières leur suffit pour indiquer aux élèves, sans qu'ils feuilletent le recueil, les fables qu'ils doivent apprendre par cœur, à la suite l'une de l'autre. Pourquoi leur enlever le plaisir de discerner, parmi tant de chefs-d'œuvre, celui qui est le plus à la portée de leur auditoire ? S'ils s'intéressent à leurs élèves, s'ils sont curieux des efforts et des progrès de leur intelligence, ce ne sera pas peine pour eux, mais bien plaisir et jouissance. Ce serait ici le cas de répéter les mots connus : *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor amatur* (2).

Quant à l'élève lui-même, je doute qu'il soit sensible à l'avantage que lui offre cette gradation. La fable est le seul livre classique où se plaise la fantaisie de son imagination, le seul où il ne soit pas obligé de suivre la ligne droite et inflexible des théories élémentaires, s'élevant, de grés par degrés, au mécanisme des syntaxes. Quelle différence entre ce charmant recueil et ces grammaires ennuyeuses,

(1) Fables, avant-propos.

(2) Où l'on aime, il n'y a pas peine, ou, si peine il y a, on l'aime.

ces prosodies monotones , ces desséchantes chronologies ! Ici il ne peut sauter une page, sous peine de perdre pied immédiatement. Là , au contraire , il peut , comme l'abeille en un jardin, butiner à son aise, aller et revenir tantôt à la fin, tantôt au commencement du volume , toujours avec profit pour lui. Par cette gradation imaginaire, vous l'obligez à compter ses pas : la promenade aventureuse, où il pouvait s'ébattre en mille circuits, se transforme en une marche monotone, où les repos sont annoncés et les étapes fixées à l'avance. La fatigue est la même mais le plaisir n'y est plus.

Passé encore pour cette classification si désagréable qu'elle soit ; on n'est pas forcé de s'en servir ; rien n'oblige le professeur à suivre l'ordre imaginé par M. Gazier. Ce qui me choque bien davantage , c'est la seconde innovation : « Au lieu de représenter, dit M. Gazier, tant bien que mal, au moyen d'une *image*, le bouc au fond d'un puits, le renard au pied d'un arbre , ou la grenouille qui s'enfle jusqu'à crever , on a placé en tête des fables des *figures* instructives. Les animaux ont été dessinés presque tous d'après nature , et les personnages historiques ou mythologiques , copiés d'après les meilleurs modèles ou d'après les portraits authentiques ; une carte de la Grèce ancienne et des pays voisins permet au lecteur de *s'orienter* dans le monde où La Fontaine a placé la plupart de ses personnages. Les notices , toujours très courtes, fournissent des indications jugées indispensables, ou donnent satisfaction à la curiosité bien naturelle de l'enfant. (1) »

Quelle sollicitude touchante pour l'enfant , et que son ignorance, après cela, parait une réelle ingratitude ! Je rougis , en vérité, de l'insouciance de nos pères. Ils le prenaient bien à l'aise , avec leurs éditions classiques ! Comment avons-nous pu supporter ces livres grossiers où

(1) Fables, avant-propos, vi.

des images, faites en dépit de la science et de l'histoire, brouillaient dans notre jeune cerveau tous les animaux de la création, sans qu'une note savante vint à point pour redresser nos erreurs et rétablir l'ordre dans ces impressions confuses !

Pauvres gens ! Enfermés dans la routine, ils tournaient le dos à la lumière, tandis que M. Gazier nous y conduit. Voyez, dès la première page, ces véridiques portraits, où trois insectes sont dessinés d'après nature, et pour que vous n'ignoriez point ni le nom, ni la vraie mesure de ces intéressants personnages, lisez en dessous : cigale, long. 3 cent. ; fourmi, long. 3 mm. ; sauterelle, long. 3 cent. ; Suit la note, jugée indispensable, qui explique la présence de la sauterelle et corrige trois erreurs du fabuliste : « La cigale, insecte des pays chauds, est souvent confondue avec la sauterelle. Cigales et sauterelles sont des insectes qui se nourrissent de végétaux et meurent avant l'hiver : les cigales ne chantent pas ; le bruit aigu qu'elles font entendre est produit par le frottement de deux membranes placées sous leur ventre, etc. (1) »

A la bonne heure, voilà qui aidera fort l'enfant à apprendre, et mieux encore à comprendre la fable ; à supposer même qu'il se refuse à cet effort de mémoire, du moins il aura une connaissance très nette de ce qu'est la sauterelle, et s'il en entend quelqu'une, il ne dira plus : elle chante, mais : elle crie. Décidément l'aurore de la science se lève pour lui. A mesure qu'il avance dans ses leçons, et qu'un nouvel animal apparaît, la clarté augmente, les mystères épais qui enveloppaient l'histoire naturelle se dissipent devant ses yeux. A chacun de ses pas les découvertes réjouissantes se multiplient ; c'est ainsi qu'il apprend, chemin faisant, une foule de choses dont il ne se doutait guère ; par exemple : que le coq vit quinze ans et se nour-

(1) Fables, p. 1.

ce de grains comme la pie, la pro-
 priété de ruminer, c'est à dire, l'écriture
 de l'estomac dans la bouche, pour la seconde
 fois (2) ; que le bouc a un air gauche, enouil-
 les pondent des œufs qui produisent (4) ; que
 les mulets servent aux transports militaires et qu'il
 ne faut pas confondre la musette avec le bœuf (5).

Ce savoir-là est très précieux. Mais je ne sais pourquoi les fables me le gâtent. Des renseignements aussi exacts et d'une portée aussi pratique mériteraient une autre place. Le contraste est trop grand avec ces frivoles fictions où s'égayait La Fontaine. Vous dites, ô savant éditeur, que vous empruntez ces perles aux manuels de M. Paul Bert. De grâce, que ne les laissez-vous dans cet écrin, au lieu d'en enguirlander les fantaisies du Bonhomme ?

Je tremble même, que cette troupe dont Ésope est le père, ainsi immobilisée dans vos figures instructives, ne se prenne à moraliser autrement que ne l'a voulu le fabuliste. Selou vous, la fourmi, long. 3 mm., en éconduisant si durement, la cigale, long. 3 cent., lui faisait simplement leçon de politesse, et nous apprenait, par son refus, à être moins arrogant, quand nous demandons quelque secours. Arrogante, la cigale ! Non, non, M. Gazier se trompe : c'est une insouciance ; voilà toute sa faute ; ne la chargeons point d'un autre crime. Pendant la belle saison, sans préoccupation de l'avenir, elle a chanté, buvant le grand air, et se nourrissant de soleil. Mais la bise est venue, il fait sombre et froid, et c'est alors que, dans sa misère, elle songe à la fourmi. Elle a vu celle-ci travailler silencieusement au pied de

- (1) Fables, page 4.
- (2) Ibid. page 3.
- (3) Ibid. page 37.
- (4) Ibid. page 5.
- (5) Ibid. page 7.
- (6) Ibid. page 17.

l'arbre qui lui servait de séjour, et, comme première expiation de sa paresse, elle est obligée d'aller implorer cette voisine, dure à l'ouvrage, mais peu sociable, et surtout peu prêteuse. D'ailleurs, elle ne s'y prend pas maladroitement. Elle demande peu de chose, quelque grain, et non pas pour mener joyeuse vie : juste de quoi subsister. Elle crie famine, c'est le cri de la détresse, celui qui émeut les cœurs les plus durs ; et comme elle sait avoir affaire à une personne sévère, qui ne se dessaisit de son épargne qu'à bon escient, elle ne parle pas de don, c'est un emprunt qu'elle sollicite ; emprunt qu'elle s'engage, sur sa foi d'honnête animal, à rembourser, et promptement ; même elle s'offre à solder des intérêts, qui sait, peut-être légèrement usuraires, fixés par la fourmi. Que pouvait-elle faire de plus ? Quant à la fourmi, le moment de sa revanche est arrivé. Pendant qu'elle geignait sous son fardeau, elle entendait cette incessante chanson qui s'élevait au dessus d'elle, comme pour railler son interminable labeur. Maintenant elle tient sa vengeance. A son tour de le prendre de haut avec la cigale. Aussi, quelle ironie sournoise dans sa demande : Que faisiez-vous au temps chaud ? Mais, répond la cigale naïvement, et avec grand respect : Je chantais, ne vous déplaît. Hélas ! Elle se condamne elle-même, et la fourmi triomphe impitoyablement : « Vous chantiez, j'en suis fort aise ; eh bien, dansez maintenant. » Ainsi sont châtiées la paresse et la légèreté ! Quant à l'arrogance, je ne la vois nulle part.

Je ne cite qu'un exemple. Mais en vingt autres endroits, il m'a paru que M. Gazier ne donnait pas à la fable sa vraie moralité. Serait-ce qu'il a sous les yeux d'autres animaux que ceux de La Fontaine ? Les siens, il les emprunte à des musées ; il nous les montre proprement empaillés, étiquetés, époussetés, avec des yeux qui regardent sans voir et des pieds qui ne marchent plus. Il les mesure de la tête à la queue, connaît la couleur de leur plumage ou de leur

robe, sait de quoi ils se nourrissent, et nous informe judicieusement des services qu'ils peuvent nous rendre, ou des dommages qu'ils nous causent. Si La Fontaine est instruit en ces sortes de choses, il n'en laisse rien voir ; il ne distingue pas même, comme l'observe M. Gazier(1), non sans indignation, les souris d'avec les rats. Et, cependant, y a-t-il portrait quelconque où l'animal soit plus lui-même que dans les fables de La Fontaine ? Il y est tout entier avec son instinct, ses habitudes, son tempérament et ses mœurs : aucun mouvement qui ne soit vrai, aucune attitude qui ne soit naturelle. Rien qu'à lire ces vers je perçois les êtres qu'ils dépeignent, je les vois, je les entends. Ils volent, trottent, galopent, cheminent, courent et marchent, chacun selon son allure naturelle. Aigle, colombe ou milan, lion ou cheval, lièvre ou tortue, je les suis par les airs, dans les plaines ou dans les bois, dans les fermes ou dans les jardins ; je sais où celui-ci a posé son aire, quel est le gîte de celui-là, et dans quel sillon cet autre a caché sa couvée ; j'assiste à leurs ébats comme à leurs luttes ; ce sont des amis et des familiers pour moi, qui ne me cachent aucun des incidents de leur vie et dont la société, quelque animale qu'elle soit, m'est parfois très profitable. Ainsi le jugeait ce bon La Fontaine lui-même. M. Gazier affirme qu'il ne pensait pas aux enfants en écrivant ses fables. Comment donc le fabuliste aurait-il écrit, dans la préface de son premier recueil offert au grand Dauphin, un enfant de six ans : « Ce que représentent les fables apprend aux enfants ce qui faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne doit les laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il faut leur apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi

(1) Fables, p. 117, note 8.

les fables travaillent ; les premières notions de ces choses proviennent d'elles (1). »

Après cela, ne peut-on s'en remettre à La Fontaine sur le soin de nous fournir ces premières notions ? Il est meilleur naturaliste que Buffon , a dit M. Taine , et non sans raison. Est-il bien sûr que les extraits des manuels scientifiques soient un accompagnement utile de ces leçons données par un maître si fort ennemi du pédantisme ?

Le méchant goût du siècle en ceci me fait peur et je me dépite à voir la poésie, même celle des fables, surtout celle-là, forcée de marcher côte à côte avec cette érudition pesante armée d'une loupe et d'un scalpel , bonne à lui rogner les ailes et nullement à l'embellir. Ainsi je ne pourrai rencontrer une plante sans la fixer aussitôt dans mon herbier ni un insecte sans l'insérer dans ma collection ? A huit ans je pourrais remplir avec honneur les fonctions de gardien au jardin des plantes ! A dix ans j'en montrerais à Cuvier ! En vérité c'est trop ambitieux pour moi. Le procédé fait-il partie de ces leçons de choses que l'on vante tant aujourd'hui mais dont je cherche vainement la définition ? S'il en est ainsi, mieux vaut pour l'enfant les leçons toutes simples. Les choses lui viendront en leur temps, une par une, dépouillées de cet appareil scientifique qui les rend odieuses. Sa famille, ses maîtres, ses camarades, ses jeux, ses promenades, ses lectures, sa petite expérience de chaque jour, augmenteront insensiblement ce trésor. Le jour viendra où, à l'aide des manuels, des dictionnaires, alors que son jugement sera formé, et que sa raison aura mûri, il complètera ces premières notions et leur donnera ce qui leur manque de précision et de netteté. En attendant il n'aura pas à subir cette masse indigeste d'indications techniques, sous lesquelles sa jeune intelligence court grand risque d'étouffer.

(1) Fables, préface de la Fontaine, v.

T. III, 5^{me} liv., Mai 1888.

Certes, on pousse loin, à l'heure actuelle, le luxe des éditions classiques. Sans parler de l'exécution typographique qui va jusqu'à la coquetterie, ce ne sont que commentaires savants et notes érudites. Statues et camées, bustes et portraits, médailles d'après l'antique, scènes et paysages, villes et cités des temps modernes et passés, le moindre livre classique en est fleuri à toutes ses pages. C'est un flot qui va toujours croissant et nous ne savons où il s'arrêtera. Nous ne voulons point nier ce qu'il y a de bon dans ce mouvement, ni l'attrait que peut exercer sur l'enfant ce commentaire minutieux et artistique du texte qu'il tient entre les mains. Mais il faut bien en convenir, le résultat obtenu ne paraît pas en proportion des soins et du talent dépensés. En dépit de la perfection des livres, les études littéraires, c'est le cri général, sont en proie à une triste décadence : le mal est ailleurs et ce n'est pas en agrementant les fables d'explications scientifiques, et les historiens de portraits d'après nature que nous parviendrons à le guérir.

Je me rappelle mon premier livre de fables. C'était un vénérable serviteur de famille, relié en basane, jaune à l'intérieur, mais propre encore, car on avait la faiblesse de respecter les livres en ce temps-là. Il était orné de gravures fantastiques dont la moindre qualité était la témérité du dessin et la fantaisie de la perspective. Hommes, bêtes et arbres y figuraient sous des traits invraisemblables. Et pourtant j'aimais ce vieux livre. Les éditions déjà pimpantes et lustrées de mes condisciples ne me faisaient pas envie, et ceux-ci, de leur côté, malgré leurs airs de supériorité affectée, jetaient à la dérobée des regards jaloux, sur le trésor dont j'étais possesseur. Les scènes si imparfaitement reproduites qu'il me mettait sous les yeux s'animaient aussitôt devant mon imagination. Je ne prenais plus garde à la grossièreté du dessin. Je ne voyais plus que la forêt et ses grands ar-

bres, peuplée, vivante, harmonieuse, avec ses clairières, ses étangs à l'eau profonde, tantôt immobile sous les rayons du soleil, tantôt frémissante sous le vent de l'orage, tantôt endormie à la paisible clarté des étoiles. Je la parcourais en tous sens, m'arrêtant sans frayeur devant l'ancre du lion, luttant de vitesse avec le cerf lui-même, riant des bons tours du renard, ou m'indignant de la férocité du loup. Je me figurais sans peine, le roseau frissonnant sur le bord de l'onde, et la colline parfumée de thym, et les contrées mystérieuses où voltigent les bons génies. Pour faire éclore ces merveilles et me lancer dans ces rêves pas n'était besoin de gravures en taille-douce. Les dessins informes de mon vieux classique y suffisaient amplement. D'ailleurs, si je ne savais pas mes leçons ce n'est pas à ceux-ci qu'il faut s'en prendre, et je dois leur rendre cette justice, qu'ils n'ont nullement perverti mon innocence naturelle en fait de botanique et de zoologie.

Tout est bien changé maintenant. Autres sont les mœurs. On aurait honte d'apprendre les fables dans de pareils parchemins. Il y faut du papier glacé, aux nuances délicates, des miniatures et des arabesques, des caractères elzéviriens, bientôt peut être des eaux-fortes et des phototypies. Eh bien : voici qui est affreusement barbare, et cet aveu de ma faiblesse va me livrer sans défense au dédain de M. Gazier, s'il me fallait retourner à mes heures de collège, je préférerais encore mon bon vieux livre avec ses images aux solennelles et pédantes éditions de nos jours, fussent-elles ornées de figures instructives et de cartes de géographie.

C. FERRY,

Docteur ès-lettres.

UN POÈTE INCONNU

L'ABBÉ JOSEPH NAUZIEL

On a dit , et bien des esprits sérieux répètent tous les jours que la poésie est chose légère et frivole , qu'elle ne peut offrir qu'un amusement passager , toutes les fois que, par une complicité funeste, elle ne devient point l'écho des passions et des erreurs du siècle.

Ces préventions ne seraient que trop fondées sans doute, s'il fallait reconnaître, comme on l'a prétendu , que l'art est sa fin à lui-même, que toutes les inspirations, tous les souffles venus de l'enfer ou du ciel lui conviennent ; que le poète, en un mot , peut être, indifféremment, dans ses vers, sceptique, panthéiste , ou chrétien, sans que la critique ait le droit de lui demander compte d'autre chose que de la manière plus ou moins habile dont il a fondu ses couleurs.

Mais si l'on garde aux mots leur vrai sens, ce n'est pas sous ce jour trompeur qu'il faut envisager la poésie. Elle a un autre but que de plaire , et dans le choix de ses moyens, elle relève aussi de ces lois imprescriptibles sur lesquelles repose le bonheur de la société.

Elle ne doit pas se borner à reproduire , comme un miroir aux mille faces, les qualités et les travers, les vertus et les crimes d'une époque. Mais, sans nuire à la fidélité de ses peintures, elle peut , elle doit laisser dans l'ombre bien des traits dont la cynique hardiesse alarmerait la pudeur, en éveillant les passions mauvaises ; elle doit surtout, en embellissant aux yeux des hommes leur devoir envers Dieu , envers la société , envers eux-

mêmes, rappeler dans le droit chemin, par le charme civilisateur de ses inspirations, le mouvement désordonné d'un siècle qui s'égare. C'est là sa mission, sa gloire et sa grandeur ; hors de là, point de vie, point de salut pour elle.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit, à propos du poète dont nous voulons parler. Elles ne sont que l'écho des enseignements élevés que nous avons entendus de sa bouche, puisqu'il fût notre maître.

Âme profondément religieuse et modeste, il fut de ceux dont on a dit qu'ils mettent autant de zèle à se dérober que le commun des hommes à s'étaler ; ils font tant, qu'ils passent inaperçus ; la renommée, quand elle leur vient, ne visite qu'une tombe.

Ayant connu le maître, il nous semble que nous avons le droit de parler de lui.

M. Joseph Nauziel fut une de ces âmes d'élite toutes faites de délicatesse et d'honneur d'autant plus attachantes qu'elles deviennent plus rares en ces temps si enclins à toute abdication de vraie grandeur morale.

Non moins bien doué des avantages physiques que des dons les plus précieux de l'esprit et du cœur, toute sa personne reflétait cette aristocratique élégance qui permettait de lui appliquer ce *Frons urbana* dont parle le poète.

De brillants succès couronnèrent ses études. Nous avons su que de secrets désirs de vie religieuse hantaient son âme depuis sa première jeunesse. Il entra au Grand-Séminaire d'Auch, où il se montra élève distingué de théologie. Ses supérieurs concevaient déjà de belles espérances sur son avenir sacerdotal, lorsque le pieux jeune homme s'arrêta soudain au seuil du sous-diaconat, retenu par une de ces hésitations regrettables qui l'assiégèrent toute sa vie.

Après ses études théologiques, il fut appelé au Petit-Séminaire, comme professeur. On devina bientôt en lui le futur professeur de rhétorique. En effet, cette chaire ne

tarda pas à lui être confiée, et il donna à son enseignement un éclat dont le souvenir n'est pas encore perdu.

Tous ses anciens élèves diraient l'effet puissant et durable de son enseignement. Nul n'avait au même degré que lui le talent de passionner les élèves pour le travail. Il savait merveilleusement distinguer dans chacun la fibre sensible et frapper juste le coup qui devait la faire vibrer. Chez tous, il excitait l'enthousiasme par les considérations élevées qu'il présentait, la richesse, la variété et la vivacité de l'exposition, l'accent vibrant et, par moments, vraiment inspiré de sa parole.

On s'imagine l'enthousiasme des jeunes rhétoriciens lorsque le maître, dont la parole brillante venait d'exposer la beauté des chefs-d'œuvre classiques, s'interrompait tout à coup et se retournant vers la beauté éternelle s'écriait avec transport :

Mon vol, mon vol immense a besoin d'autres sphères.

.....

Ah ! ce qui doit périr est indigne de moi !

Immortel aliment d'une immortelle flamme,

C'est à toi que j'aspire, et le cri de mon âme,

C'est toi, c'est toujours toi !

Mon vol, mon vol immense a besoin d'autres sphères,

A ma soif indomptable, il faut d'autres mystères !

Et jusqu'à ce grand jour où dévoilés pour moi

S'ouvriront les trésors des splendeurs éternelles,

Du feu qui me dévore, interprètes fidèles,

Mes soupirs monteront sur leurs brûlantes ailes,

A toi, toujours à toi !

En 1845, M. Laurentie, l'auteur de l'*Histoire de France*, proposa à M. Nauziel la chaire de rhétorique au collège de Pontlevoy. Là, comme à Aude, l'éminent professeur recueillit de sincères applaudissements. Un avocat parisien qui avait été son élève disait : « Il nous enivrait d'éloquence et de poésie. Je n'ai jamais rencontré depuis, pas même à la Sorbonne ou au collège de France, une

parole plus chaude et un enthousiasme plus communicatif. »

De Pontlevoy, le professeur de rhétorique passa dans la capitale, à l'institution Poiloup. Il y demeura jusqu'au moment où les jésuites firent l'acquisition de l'établissement et fondèrent leur maison de Vaugirard, en 1852. Avec quelques-uns de ses collègues. M. Nauziel se transporta à Arcueil, et son nom seul suffit pour attirer dans la nouvelle maison de nombreux élèves. Il avait passé là douze ans lorsque Lacordaire vint, pendant les vacances, visiter l'établissement qui devait plus tard appartenir aux Dominicains.

Le Père Lacordaire organisait alors son Tiers-Ordre enseignant, et, après, Oullins, il venait d'acquérir Sorèze. Le 8 août 1854, il avait pris possession de l'école. Aux anciens maîtres qu'il retint dans la maison, il voulut en joindre d'autres de son choix. M. Nauziel fut un de ces professeurs très distingués, selon le mot du Père Chocarne et de M. Foisset, que Lacordaire attira à Sorèze et qui lui restèrent fidèles jusqu'à la fin.

C'est à Arcueil que le célèbre dominicain vit pour la première fois M. Nauziel. Il le distingua entre tous. Ces deux hommes se sentirent attirés l'un vers l'autre.

A Sorèze, M. Nauziel fut d'abord censeur des études et, plus tard, en 1858, professeur de rhétorique. Son enseignement était devenu plus didactique sans toutefois rien perdre de sa chaleur.

Il publia en 1859, un *Nouveau Traité élémentaire de rhétorique*, précédé de *Notions générales d'esthétique chrétienne*. Ce manuel valut au professeur les chaudes félicitations de l'orateur de Notre-Dame.

Nous avons assez parlé du professeur. Nous voudrions dire maintenant ce que fut le poète.

Pour caractériser son talent poétique, nous pourrions dire de M. Nauziel ce que l'on a dit d'un autre poète, de

Jean Tisseur : « Il fut en plein ^{xix}^{me} siècle, à contre-biais du courant romantique où il plongeait, un pur attique, avec tout ce que l'atticisme comporte de raison sereine, d'imagination limpide, d'exquise simplicité, d'eurythmie et de grâce. »

Son talent est surtout fait de sobriété et de goût délicat. Sa muse fut toujours chaste, et on peut lui appliquer ces vers que Sully Prudhomme adressait à l'auteur de Mireille :

Fidèle à Dieu....

Tu puises les beaux vers à leur source éternelle.

Le recueil de ses poésies décèle une âme éminemment contemplative. La poésie a puisé depuis longtemps ses plus riches inspirations dans les vérités du christianisme ; mais M. Nauziel lui reprochait de trop se borner à généraliser les idées religieuses, et de ne pas pénétrer pleinement dans ce que le dogme et la morale lui pouvaient offrir de plus mystérieux et de plus intime.

Les regrets, les soupirs d'une âme éloignée de Dieu qu'elle aimait autrefois ; ces inexprimables sentiments de bonheur et d'amour, lorsqu'elle le possède et qu'elle jouit en paix, dans la solitude, des secrètes émanations de sa grâce et des délices de sa présence, puis ces moments de pénible épreuve, où, se repliant sur elle-même, elle n'y trouve plus qu'amertume et délaissement, ces combats terribles enfin que le monde ne comprend pas, dont Dieu seul est le témoin et le juge, et dont l'éternité est le prix, tels sont les sujets qui plaisaient à l'esprit et au cœur de notre religieux poète. Il voyait dans le poème une mission grande et sainte, bien loin de dire avec un autre poète que :

La lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve.

M. Nauziel aimait Lamartine. Nous l'avons vu se promenant rêveur, solitaire, à travers le bosquet couronné

d'un reste de verdure, faisant voler devant lui le feuillage jaunissant sur le gazon épars, et relisant une *Harmonie*.

Quand il conseilla à Jasmin de rendre sa muse plus sainte, il lui donna comme modèle son poète favori :

Vois le cygne inspiré des saintes Harmonies,
Rappelant leur grandeur à des âmes flétries ;
Vois comme son génie, aux splendeurs de la foi,
Rend l'espoir à des cœurs dont le doute était roi.

Lui-même, avant de publier son premier recueil, qui parut en 1837, envoya ses poésies à Lamartine. Le grand poète l'encouragea à donner au public les premiers soupirs de son âme pieuse.

Si nous avions à lui assigner un parentage avec un autre grand poète, nous penserions à celui des *Harmonies*.

Il est, en effet, telles de ses productions poétiques qui se glisseraient sans disparate dans un recueil de Lamartine. Toutefois, nous ferions cette différence que les poésies de M. Nauziel n'ont pas la vague religiosité d'une harmonie ; elles sont profondément chrétiennes.

La plupart des poésies de M. Nauziel, nous dit-on, ont leur petite anecdote.

Voici comment sont venues au poète les délicieuses strophes de l'*Ame à Jésus* :

Pendant l'été de 1834, tout le Petit-Séminaire, maîtres et élèves, faisait, le jeudi, une promenade matinale, de cinq heures à huit heures. Un jour, tandis que les enfants folâtraient dans la prairie, M. Nauziel lisait, à l'ombre des saules, avec quelques uns de ses collègues, les odes latines du jésuite Sarbiewski, qui a mérité d'être appelé l'Horace polonais.

En écoutant l'ode : *Dicebas abiens*, qui est le développement de cette parole de l'Épouse des cantiques : *Indica mihi quem diligit anima mea*, M. Nauziel se sentit inspiré. Il rivalisa avec le poète polonais, et sa poésie de

l'Ame à Jésus nous semble bien supérieure au *Dicebas abiens* :

Qui me dira l'asile où tu reposes ?
 Quel doux zéphir, de son souffle amoureux
 Vient caresser, sur les lis et les roses,
 L'or de tes blonds cheveux ?
 Ah ! dors en paix, sur ta couche odorante !
 Mais souviens-toi que, du fond des déserts,
 De mes soupirs, colombe gémissante ,
 J'attriste au loin les airs !

Le premier recueil de 1837 se termine par une poésie à Jasmin.

Notre pieux poète, après des éloges bien mérités, reproche délicatement au poète agenais ,

Les imprudents écarts d'une muse folâtre ;

et il ajoute : Je serais trop heureux :

Si parfois, dans tes vers, de ton chaste lecteur
 Un voile plus discret rassurait la pudeur !

On nous a raconté que Jasmin accueillit ces observations, et, se rencontrant avec M. Nauziel, dans une maison amie, lui promit de rendre sa muse plus austère.

Une joie plus grande était réservée à notre poète. Son recueil avait traversé les mers. Or, un jour, des sables du Sahara ou des rochers du Cap-Vert , il lui vint un écho lointain de ses naissants accords.

M. Nauziel reprit sa lyre, et la seconde édition de ses poésies se trouva enrichie d'une pièce exquise. Nous citons les quatre dernières strophes :

Mais, ô pauvre exilé, que je plains ta souffrance !
 A tes foyers, dis-moi, reviendras-tu t'asseoir ?
 Quand tu quittas, un jour, ce beau pays de France,
 En y laissant ton âme, emportas-tu l'espoir ?
 L'espoir ! Oh ! s'il a fui comme une onde épuisée,
 Souviens-toi, soulevant ton fardeau de douleurs,
 Que la fleur ici-bas ne vit point sans rosée ,
 Ni l'abeille sans miel, ni le chrétien sans pleurs,

Quand Dieu souffre avec nous, nos douleurs ont des charmes ;
Et si son tendre amour, qui nous compte un soupir,
Veut que nous foulions tous un sol empreint de larmes,
Mêlons, ô jeune ami, nos voix pour le bénir.

Chantons ! Dans la poussière où nos voix se confondent,
Qu'importe si la foule est sourde à nos accents,
A travers les accords des cœurs qui se répondent,
Le Dieu qui voit nos pleurs écoute aussi nos chants.

L'enthousiasme pour les poésies de M. Nauziel éclata surtout parmi les anciens élèves du poète. Trois d'entre eux, qui avaient lu le nouveau recueil, ne pouvaient contenir leur admiration, et ils auraient voulu faire connaître à tout l'univers leur maître bien-aimé. Ils convinrent de faire chacun un article et de l'envoyer à un journal ou à une revue. Un seul des trois parut dans la livraison de janvier 1843, de l'*Université catholique*.

Signalons un trait qui nous fera bien comprendre la haute idée que les élèves avaient de leur maître.

D'après le jeune critique, qui plus tard a succédé à M. Nauziel, sur la chaire de rhétorique, *Jocelyn et la Chute d'un Ange* ont rendu Lamartine infidèle à sa vocation de poète catholique. La lyre vraiment pieuse est tombée de ses mains, et c'est M. Nauziel qui l'a recueillie.

Nous pourrions encore citer ici d'autres pièces d'un très beau souffle poétique.

A l'époque où l'Europe était émue par les atrocités que le czar exerçait sur la pauvre Pologne, Jasmin avait salué avec amour les Polonais qui venaient chercher un asile sur la terre de France, et il leur prêtait ces paroles connues :

Sen d'anzelous brigaillants per l'aouratge....
Sen d'anzelous malhurous, sans patrio,
Que l'aiglo negro acassat de lur niou.

Notre poète s'émut à son tour. Il est transporté au jour

de la vengeance et de la justice, alors que la foule des rois
 passe suspendue sur les cratères de l'enfer :

Les soleils n'étaient plus... Les foudres éternelles
 Sur les cieux qu'ébranlaient leurs flamboyantes ailes,
 J'étaient comme un linceul de sinistres clartés ;
 Et Jéovah tenait ses assises suprêmes
 Sur les peuples parqués, troupeaux tremblants et blêmes,
 Au seuil des éternités.
 C'était le tour des rois...

.....

Et tout-à-coup, du sein d'une terreur profonde ,
 Une rumeur sans nom s'élève, roule et gronde,
 Comme dans l'ouragan, la voix des grandes mers ;
 C'est un peuple indigné, dont la clameur immense
 Convie à son festin d'éternelle vengeance
 Les nations de l'univers !

Tyran ! criaient ces voix, tu ne tiens plus la chaîne
 Que rivait sur nos bras ton injure et ta haine !
 Ta main ne change plus la Pologhe en tombeau !
 Et tout-à-coup d'horreur les anges se voilèrent.
 L'enfer rugit de joie et les sept cieux tremblèrent ;
 Du Saint des saints tonna l'anathème éternel !...
 Mes os s'entre-choquaient, et d'un élan rapide
 L'esprit me rejeta, palpitant et livide,
 Dans l'ombre du monde mortel.

Tel est le poète délicat, le professeur distingué que
 nous avons voulu faire connaître. Nous sommes heureux
 de consacrer ces quelques lignes, comme un hommage
 posthume, à la mémoire de celui qui fut notre maître, et
 dont nous serons toujours fier d'avoir été le disciple. Nous
 ne nous flattons pas d'avoir révélé tous les traits de cette
 belle physionomie. Les œuvres de M. Nauziel, auxquelles
 nous souhaitons une entière publication, en diront plus
 que nos paroles.

Notre poète aimait toujours l'obscurité, autant par vertu
 que par une secrète horreur des critiques et des louanges
 banales.

Sur le soir de sa vie, nous l'avons vu, dans une pauvre cellule de l'humble couvent de Notre-Dame-des-Neiges, sanctifier ses derniers jours dans la prière et la souffrance.

En relisant ses poésies : *l'Hymne du solitaire*, il nous a semblé entendre comme le dernier écho de cette âme qui cherchait à se dégager de ses liens pour s'envoler plus librement vers Dieu :

Sur ce rocher sauvage, un jour plus pur m'inonde ;
J'y goûte mieux, Seigneur loin des vains bruits du monde,
Les mâles voluptés dont se nourrit la foi !
Mon âme y sent toujours, à ta voix plus fidèle,
Moins d'ombre dans ses yeux, moins de fange à son aile,
Plus d'élans enflammés pour s'envoler vers toi !

Élie ÉVESQUE.

L'ABBÉ MAURY ET SON DERNIER BIOGRAPHE

(Suite et fin) (1)

II

Pour prouver l'esprit rétrograde des ordres privilégiés en 1789, il faudrait d'autres documents que le *cahier* du clergé de Péronne : on y trouve formulés tous les grands *desiderata* : l'égalité devant l'impôt , le contrôle du pays sur ses finances, l'admissibilité de tous aux emplois publics, l'abolition des lettres de cachet, etc..... Ce *cahier*, Maury le rédigea ; ce programme, il reçut mandat d'aller le soutenir aux États généraux. — Mais, dès le début, il se trouve en face d'une question bien autrement grave que celle des réformes. Comment se fera la vérification des pouvoirs ? Dans chaque ordre séparément ? En commun dans une assemblée générale ? Que cette seconde solution l'emporte, et les trois ordres ont cessé d'exister, le passé devient table rase , la Révolution est faite. — C'est malgré Maury qu'il en fut ainsi, c'est contre son avis formel que la majorité du clergé se rallia au Tiers. Le voilà désormais au premier rang du parti contre-révolutionnaire.

Le sermonnaire démocrate avait-il trouvé son chemin de Damas ? Était-ce ferveur de néophyte ? Faut-il voir en lui un « généreux défenseur des causes perdues ? » (2) Il n'a pas manqué de gens pour en douter, pour insinuer que ce plébéien était aussi un bénéficiaire bien renté , pour soupçonner qu'il eût moins ardemment combattu la Révolution, si son opulence n'avait pas été attachée au maintien de l'an-

(1) Voir le numéro de mars 1888.

(2) A. de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, t. ix.

cien régime. En un mot, des préoccupations pécuniaires auraient inspiré sa nouvelle manière : telle est l'explication qu'on ne trouve pas seulement dans la boue du pamphlet, mais dont l'insuffisance ne pouvait échapper au zèle du biographe. En effet, si Maury avait obéi, pendant toute sa carrière parlementaire, à un calcul intéressé, c'est qu'il se serait trompé jusqu'au bout sur les chances des divers partis, qu'il aurait toujours cru au retour possible de l'ancien ordre de choses : voilà qui dénoterait chez lui une singulière facilité d'illusion, et ferait peu d'honneur à sa perspicacité politique. Homme d'argent sous le masque d'un défenseur du trône et de l'autel, il eût été aussi inepte que méprisable. Son collègue Talleyrand aurait pu dire : C'est plus qu'une infamie, c'est une sottise. Grâce pour son intelligence, sinon pour son caractère ! Après les journées d'octobre, il pouvait encore faire volte-face ; Mirabeau lui faisait des offres, ouvrait à sa défection des horizons dorés. Dira-t-on qu'il crut suivre son intérêt en résistant à ces séductions ?.....

Il y a une chose plus difficile que d'incriminer ses arrière-pensées : c'est de nier qu'il ait joué sa tête. De bonne heure il fait connaissance avec les appétits meurtriers de la foule lâchée. La rue n'a pas encore fêté son avènement par la triomphale tuerie du 14 juillet, que déjà les avertissements ne lui ont pas manqué. Aux derniers jours de juin, des placards ont demandé pour lui un carcan sur le Pont-Neuf. Le 22 juin, il « ne doit son salut « qu'à la vigueur d'un curé, qui le prend par le corps, et le « jette dans le carrosse de l'archevêque d'Arles. » Dans la nuit du 13 au 14 juillet, le Palais-Royal dresse des listes de proscription : son nom y figure ; récompense est promise à qui apportera certaines têtes au café du Caveau : la sienne en est (1).

(1) Taine, *La Révolution*, t. 1, p. 44, 46, 60.

Tel débute, tel se déroulera son rôle de député *aristocrate* ; large sera toujours sa part dans les périls et les tribulations dévolus au côté droit de l'Assemblée ; il ne cessera pas d'être un *patito* de la tourbe. Suivez plutôt à Versailles l'immonde cohue du 5 octobre : un homme, vêtu d'une souquenille rouge, dit « qu'il lui faut la tête de « l'abbé Maury pour jouer aux quilles. » Dans la cour de l'Assemblée nationale, des gens veulent remplacer la corde de la lanterne par une autre plus forte, « pour pendre l'archevêque de Paris, Maury, d'Espréménil. » (1) Il l'effleurerait souvent, la potence ; pas un de ses discours, pour ainsi dire, dont elle ne manque être la réplique. Chaque jour, un nouveau pamphlet ameute contre lui les fureurs populaires. Son nom sali par cent trente libelles, n'est-ce pas le plus sûr témoignage du danger constant que court sa vie ?

Pour faire face à un danger semblable, il faut un tempérament spécial, un courage à part. Mettez aux prises avec la canaille un gentilhomme imprégné des élégances mondaines, qui déploierait dans un combat poli tant d'aisance et de grâce : vous le trouverez, non pas lâche, mais désarmé, non pas tremblant, mais déconcerté et ahuri ; lui si brillant à l'épée, il ne *saura* pas se défendre contre les crocheteurs et les mégères. Ce fut une vraie bonne fortune pour Maury que de n'avoir pas été bercé sur les genoux d'une duchesse, d'être resté, sous le vernis académique, « un plébéien brutal ; (2) » ses « côtés rudes et vulgaires » (3) firent sa supériorité et son salut. Que, poursuivi par les cris à *la lanterne* ! — il se retourne crânement en disant : Y verrez-vous plus clair ? — le voilà, pour le moment, tiré d'affaire, grâce à une saillie qui n'est pas une perle d'atticisme, qui sent plus Valréas et l'échoppe

(1) Taine, *op. cit.*, p. 133, 134.

(2) Taine, *Ancien Régime*, p. 218.

(3) A. de Pontmartin, *Dernières causeries littéraires*, 1856.

paternelle que le cénacle des Quarante et le salon de Mlle de Lespinasse. Une autre fois, bousculé par des bandits qui parlent de l'envoyer dire sa messe aux enfers, il s'écriera tirant de sa poche des pistolets : Voilà des burettes pour la servir ! Encore une gasconnade assez grosse pour charmer la foule, surtout avec le concours de muscles solides, de poumons puissants.

Mais pénétrons avec lui dans l'Assemblée : peut-être allons-nous nous trouver en présence d'un majestueux Aréopage, délibérant dans le calme et la sérénité... Illusion ! Tout conspire ici contre une discussion grave et recueillie. — L'immensité de la salle (1) : l'orateur, pour se faire entendre, est obligé de vociférer. — Le nombre excessif des députés : ils sont près de douze cents ; allez faire régner l'ordre dans une pareille foule. — Leur état intellectuel : on a vite compté les esprits positifs, modérés, éclectiques ; mais que de dévots du *Contrat social*, exaltés, intolérants, ombrageux dans leur foi civile, prêts à voir dans la moindre contradiction un blasphème ! — Leur état nerveux : comment échapperaient-ils à l'impression du milieu où ils vivent ? Comment ne vibreraient-ils pas à la surexcitation universelle ? — La part active des tribunes dans les débats : une poignée d'énergumènes triés sur le volet est censée représenter le peuple ; ce serait attenter à la souveraineté nationale que de réprimer les applaudissements, les sifflets, les huées ; citoyens et citoyennes ne se feront pas faute d'exercer consciencieusement leurs droits (2). — Ainsi nous voyons poindre les mœurs parlementaires des Assemblées suivantes ; nous percevons comme le début du *crescendo* qui, traversant la Législative, ira faire explosion dans le formidable *tutti* de la Convention.

Le député de Péronne se montre ici avec tous ses avan-

(1) Soit à Versailles, soit à Paris.

(2) Cpr. Taine, *La Révolution*, t. 1, p. 144 et suiv.

T. III, 5^{me} liv., Mai 1888.

tages. Ni l'enceinte n'est trop vaste pour sa voix de stentor, ni les esprits ne sont trop susceptibles, les sensibilités trop vives au gré de sa belle humeur batailleuse. Loin de craindre le bruit, il le désire ; loin d'être étourdi par la mousqueterie des interruptions, il en est émoustillé. Il n'éprouva jamais déconvenue plus forte que le jour où, grâce à un malin mot d'ordre d'Alexandre de Lameth, il ne put réussir à se faire interrompre : scène amusante à lire dans Ferrières (1), mais qui ne se reproduisit guère. Il n'est pas jusqu'à sa vigueur athlétique dont il n'ait eu l'occasion de faire usage : le duc de la Rochefoucauld éprouva un jour le désagrément de l'avoir pour adversaire au pugilat (2). Sa verve faubourienne est tout à fait de mise avec les tribunes : sans doute il est de force à les défier en face, comme le jour où il demande si les représentants sont des comédiens envoyés par la nation pour subir les sifflets du public parisien (3) ; mais il est aussi capable de dérouter par ses bons mots. Il avait à coup sûr du succès auprès d'elles, quand il ripostait à la sonnette présidentielle par cette narquoise apostrophe : Eh ! Monsieur le Président, pendez-vous la au cou ! — ou qu'interrompu par d'exaltées citoyennes, il réclamait le silence de ces *sans-culottes*... O Académie française, où es-tu !....

Sa plus rude épreuve sera encore de se trouver aux prises avec Mirabeau. Il n'a pas la terrible action de tribune du « satyre colossal et fangeux (4), » cette laideur effroyablement belle, cet éclat satanique dans la passion, ce souffle d'ouragan destructeur. On ne peut guère songer à un parallèle entre eux deux, ni douter que le biographe ait cédé à un écart d'improvisation en évoquant ici le sou-

(1) *Mémoires du marquis de Ferrières*, liv. VIII.

(2) Séance du 25 juin 1790. V. Buchez, *Histoire de l'Assemblée Constituante*, t. III, p. 506.

(3) *Moniteur*, 8 septembre 1790.

(4) Taine, *Ancien Régime*, p. 248.

venir de David et de Goliath. Mais il faut bien constater que notre lutteur ne se démentit pas, qu'il fit bonne contenance, qu'il eut du sang-froid et même de l'audace. Ne sent-on pas percer une légère pointe de dépit dans ce mot attribué à Mirabeau et bien digne de son cynisme : Quand Maury a raison, je le bats ; quand il a tort, nous nous battons ?

Ce serait d'ailleurs un point de vue inexact que de les considérer comme les chefs des deux partis : il n'y a pas d'organisation régulière des partis, il n'y a de chef nulle part (1). Quant à voir dans Maury, sinon le *leader*, du moins le seul vrai orateur du côté droit, ce serait encore surfaire son rôle, et oublier que le Midi gascon peut revendiquer ici une part presque égale à celle du Midi provençal : Cazalès ne parla pas beaucoup, il est vrai, mais assez pour montrer ce que peut, au service de convictions profondes, une éloquence toute d'instinct.

L'œuvre parlementaire de Maury, telle que nous la possédons, réserve au lecteur peu de jouissances littéraires. Sainte-Beuve n'a pas été séduit. « Aujourd'hui, dit-il, lorsqu'on veut lire le recueil des discours prononcés par l'abbé Maury à l'Assemblée constituante, on est fort désappointé. Presque tout ce talent, en effet, qu'il déploya dans cette seconde et brillante partie de sa carrière, toute cette verve, cette belle humeur provocatrice, ont péri. Il ne reste au milieu de beaucoup de redondance et d'une érudition indigeste et hâtive, uniquement suffisante pour l'instant de la tribune, il ne reste, dis-je, qu'un raisonnement assez suivi et assez vigoureux, des portions qui sont encore de bon sens, et d'autres qui ne peuvent jamais avoir été de bonne foi. » (2)

Mais si, au lieu de lire pour eux-mêmes et en *dilettante*

(1) Taine, *La Révolution*, t. 1, p. 146.

(2) Sainte-Beuve, *Causeries*, 23 juin 1851.

ces discours décolorés, on les feuillette comme un répertoire des doctrines politiques du côté droit, on ne manquera pas d'y éprouver un réel intérêt. Y a-t-il, par le monde, de bonnes âmes pour frémir au *fanatisme* de la minorité dont Maury fut l'un des principaux organes: elles trouveront là à se calmer. Ceux qui seraient tentés de maudire dans le célèbre abbé un suppôt de l'absolutisme pourront se convaincre qu'il était un simple monarchiste constitutionnel.

En soutenant le *veto absolu*, autrement dit en réclamant pour le roi la sanction des lois, il offensait sans doute la politique de la *raison pure*, il péchait contre le dogme de la séparation absolue des pouvoirs; mais il avait pour complice d'incivisme le Mirabeau d'avant la *grande trahison*, il professait une hérésie contenue dans la constitution anglaise, il prônait une tyrannie qu'on a vue à l'œuvre avec la Restauration et Louis-Philippe.

En matière d'organisation judiciaire, il aurait pu se montrer plus féroce, puisqu'il se rallia, comme toute la droite, à l'élection des juges. Seulement il demandait avec Cazalès que le peuple élût pour chaque place trois candidats entre lesquels le roi aurait fait son choix. On lui opposa la distinction des trois pouvoirs; il la nia, et déclara le pouvoir judiciaire une émanation du pouvoir exécutif: c'était, comme Mirabeau et Rœderer le lui firent observer non sans dédain, s'attaquer à l'autorité de Montesquieu; ce n'en était pas moins émettre un avis qui prévalut dans les théories actuelles de droit public.

Son intolérance cléricale consista surtout à combattre la confiscation des biens ecclésiastiques et la constitution civile du clergé: à ne pas s'incliner devant le système savamment déduit par Thouret, et d'après lequel l'État, ayant à son absolue discrétion tous les corps qui existent dans son sein, peut, sans la moindre spoliation, anéantir, quand il lui plait, leurs droits, s'attribuer leurs propriétés; à ne

pas reconnaître ce même État seul maître de légiférer sur la hiérarchie des « officiers ecclésiastiques » comme sur toute catégorie de fonctionnaires, d'organiser l'Église aussi bien que n'importe quelle administration publique.

Peut-être n'était-il pas tout-à-fait le jouet de l'esprit de parti, la victime d'une aberration économique, en s'élevant, dès l'origine, contre les *assignats-monnaie*. Mirabeau les assimilait à des billets de banque, comme payables à vue en biens nationaux ; peut-être donnait-il là un motif d'assimilation à la fois inexact et insuffisant : inexact, parce que l'assignat n'était pas directement et immédiatement convertible en une portion de terre déterminée, ainsi qu'un billet de banque doit l'être en une somme fixe de monnaie métallique ; insuffisant, parce que, si la terre ne peut servir de monnaie comme le métal, de même un papier remboursable en terre ne saurait être un instrument de circulation comme un papier remboursable en métal ; on met un écu dans sa bourse, on n'emporte pas un champ sous son bras, a dit quelqu'un au sujet des mandats territoriaux du Directoire. Les partisans des assignats se targuaient fort de la garantie immobilière pour rejeter la dénomination de papier-monnaie, pour répudier toute parenté avec Law ; Lacretelle (1) nous apprend qu'on riait aux éclats quand l'abbé Maury évoquait pathétiquement la catastrophe de la Régence : peut-être n'aurait-on pas dû rire, et n'y avait-il rien de déraisonnable à prévoir la défiance publique pour des billets dont le gage était d'une réalisation plus ou moins chanceuse, à pronostiquer la dépréciation de ces billets et toutes les conséquences désastreuses du cours forcé : les créanciers dupes de leurs débiteurs, l'État dupe des contribuables, les consommateurs victimes d'un renchérissement désordonné.

Fallait-il, à moins de lèse-patrie, applaudir à l'annexion

(1) Lacretelle, *Histoire de l'Assemblée constituante*, liv. V.

du Comtat Venaissin opérée de la manière que l'on sait par Jourdan *Coupe-têtes* et les *Mandrins* (1), ratifier comme pleinement libre et régulier le vœu de réunion émis sous un tel patronage ? Dans ce cas, Maury a mérité l'anathème, car les futurs héros de la Glacière n'eurent pas de plus vif ennemi, de dénonciateur plus obstiné. Aussi reçut-il du Pape des témoignages de reconnaissance, et, à l'expiration de son mandat législatif, si bien rempli, partait-il pour Rome, avec la perspective d'un chapeau assez désiré, disent les méchantes langues.

Quelques mois auparavant, le roi lui avait écrit : « Vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostome... Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur... Rien ne m'étonne de votre part. Vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration..... » Voilà bien de quoi inspirer au biographe un légitime orgueil. Mais pourquoi faut-il que 1810 nous gâte 1791 ! pourquoi le courtisan de l'infortune deviendra-t-il l'adeurateur par trop fervent de la force !.....

L. VERNHETTE.

(1) Lire Taine, *La Révolution*, t. II, *la Conquête jacobine*, p. 168 et suiv.

CAUSERIES RELIGIEUSES

Petite guerre ou guerre du simple bon sens aux libres-penseurs ¹

II

L'HOMME MODERNE

CHEF-D'ŒUVRE DES LIBRES-PENSEURS

Dans notre première *causerie*, le bon sens nous a donné sur *les libres-penseurs en général* complète victoire. Se rangeant toujours de notre côté, au cours des débats, il a mis nos contradicteurs en pleine déroute sur toute la ligne, et nous a laissés parfaitement édifiés, sinon sur leurs aberrations doctrinales qui n'étaient pas en cause, pour le moment, du moins sur leur absurde et menteuse dénomination, sur leurs fatales et irrémédiables dissidences.

La victoire qu'il nous réserve également aujourd'hui, nous l'espérons bien, ne sera pas moins complète et nous vaudra des avantages plus sérieux encore, car, avec notre nouveau thème, nous abordons de plein pied le terrain des doctrines, et nous visons, pour commencer, une question sur laquelle peut-être les libres-penseurs ont soutenu leurs plus grosses insanités : non pas la *question de Dieu*, comme auraient pu s'y attendre ceux qui ont la simplicité de croire qu'avec les libres-penseurs, comme avec les gens sensés, on peut suivre un ordre logique, rationnel, et commencer par le commencement, mais la *question de l'homme*, l'homme, dans la philosophie libre-penseuse, ayant le pas sur Dieu qu'elle supprime ou qu'elle détrône.

(4) Voir le tome II de la *Revue*, juillet 1887, p. 55.

On sait qu'avant tout, en effet, dans l'orgueil de leur pensée et sous l'inspiration du *rationalisme* ou du *naturalisme*, cette grande erreur des temps présents qui leur est commune à tous, nous l'avons vu (1), les libres-penseurs ont rêvé de faire un homme nouveau, l'homme du progrès, l'*homme moderne*, comme ils l'appellent de préférence, comme nous devons l'appeler à notre tour. Ils l'ont assez dit dans leurs livres, dans leurs journaux et dans leurs revues, dans leurs cercles, dans leurs chambrées et dans leurs congrès, pour que personne n'en ignore. Et c'est à la poursuite de ce rêve étrange, dans l'enfantement de ce singulier chef d'œuvre que l'on voit se produire, avec le plus d'éclat, leurs brouilles avec le bon sens. Convaincus, à n'en avoir pas le moindre doute, qu'ils vont faire œuvre infiniment plus parfaite que le créateur, dont les croyants s'obstinent à conter la vieille histoire, ils n'ont garde de dire simplement, comme lui : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (2). Ils ont un mot autrement expressif pour exciter en eux-mêmes leur puissance : *Faisons grand !* s'écrient-ils en enflant la voix et en se rengorgeant, *Faisons grand !* répètent-ils en chœur.

Or, c'est vraiment pitié de voir combien est dérisoire cette grande œuvre si bruyamment annoncée. Vous ne la regardez pas sans songer à certaine fable qui ne trouva jamais mieux qu'ici son application, sans vous prendre aussitôt à redire, avec le bon La Fontaine de votre jeune âge :

Une montagne en mal d'enfant,
Jetai une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle enfanterait, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

(1) Tome II, p. 55.

(2) Gen., I, 26.

(3) *Fables* de La Fontaine, V, 10.

C'est qu'en effet, comparativement à l'homme d'autrefois, l'homme moderne ne fait pas moins piteux contraste que la souris du fabuliste, comparativement à Paris.

Voyez en plutôt, de vos yeux, les trois types principaux.

I

Le type le plus renommé, celui dont l'invention a eu le plus de retentissement, est absolument défiguré, dégradé, méconnaissable.

Nous ne désignons pas ainsi, est-il besoin de le dire ? l'homme des atomistes. Ce vieux type de l'homme qui aurait été, comme tout l'univers, d'ailleurs, comme toutes les merveilles de l'univers, formé de toutes pièces, avec tous ses organes corporels et toutes ses facultés intellectuelles, par la rencontre fortuite des atomes, spontanément agités en tous sens et en tourbillons innombrables, à travers le vide, et qui fut en si grand honneur dans la *physique* par trop absurde et par trop enfantine d'Epicure, surtout dans le poème épicurien de Lucrèce : *De naturâ rerum*, fait bien encore quelque bruit, de nos jours, au camp du matérialisme, où ses rares tenants s'efforcent en vain de le rajeunir en l'appuyant de leurs connaissances positives et scientifiques. Mais il est généralement démodé, abandonné, et l'on ne comprendrait guère que nous nous arrêtions ici pour le combattre ; on ne pourrait que nous rappeler alors les paroles de Voltaire critiquant l'auteur du poème en vers latins, l'*Anti-Lucrèce*, et disant : « Il me paraît que le cardinal de Polignac a perdu beaucoup de temps et beaucoup de vers à réfuter les atomes et autres absurdités dont le poème de Lucrèce fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chimère. »

L'homme que nous avons en vue, c'est l'homme des transformistes ou darwinistes, ainsi appelés du nom de Darwin, le célèbre naturaliste anglais, père du *transformisme*.

I. Trop longtemps ignorée, son origine s'est enfin révélée au monde, grâce à deux théories extra-scientifiques, extra-savamment combinées : la *génération spontanée des êtres vivants*, — et la *mutabilité successive des espèces animales*, suivant lesquelles, en vertu d'une force secrète inhérente à la matière, l'homme aurait poussé, un jour, on ne sait pas bien d'où, du sein de la terre peut-être, plus probablement du limon des mers, à l'état le plus élémentaire, sous la forme d'une simple « vésicule germinative, » suppose Darwin (1), mais ayant néanmoins, au sortir de la matière inorganique, un véritable organisme, un vrai principe de vie, et appartenant, dans le règne animal, à une espèce quelconque, se serait peu à peu développé, perfectionné, transformé, transformé encore, d'espèce en espèce, durant le long cours des siècles, et serait finalement descendu, en son état actuel, de l'espèce la plus voisine, c'est-à-dire du singe, *du singe*, avons-nous dit, et sans rire, car l'aréopage de la science transformiste ne rit pas d'une découverte si glorieuse pour l'espèce humaine. Elle la signale, elle la discute avec autant de gravité que d'orgueil, expliquant une à une toutes les phases de cette merveilleuse transmutation, laquelle, par parenthèse, au dire de ceux qui ont pu en saisir l'explication et l'analyser pour nous, n'aurait pas été peu laborieuse. « Le singe, paraît-il, commença par ramper. Il apprit ensuite à marcher sur quatre pattes. Bientôt il sut se tenir sur deux. Alors celles de derrière devinrent des pieds et celles de devant des mains. Un peu plus tard, le besoin de cueillir des fruits cesse et son museau se raccourcit, sa grimace devient sourire ; il coupe sa queue : et le voilà fait homme. »

Mais voilà l'homme aussi, par contre, l'homme de provenance libre-penseuse, s'entend, *déshumanisé*, si l'on nous permet ce barbarisme, pour lequel nous demandons cours, au nom du *transformisme*, qui s'est donné lui-même

(1) Darwin : *Origine de l'homme*.

une dénomination plus barbare encore, et qui nous oblige, pour le combattre, à parler sa langue. Cuvier, qui, tout en proclamant avec Buffon l'unité de l'espèce humaine, distinguait trois races d'hommes bien tranchées : la blanche, la jaune et la nègre ou la noire, la plus dégénérée des trois, ne l'eût certainement pas classé dans cette dernière, à la suite des Cafres, des Hottentots, des Papous, des Albinos et des Crétins. Sous peine de méconnaître sa véritable descendance et de faire injure à son premier père, on ne peut le comprendre que dans la tribu des macaques, des magots, des chimpazés, des orangs-outans. Le nom d'*homme* qu'il continue à porter, par suite sans doute d'une habitude tant de fois séculaire dont il se défera difficilement, ne lui appartient plus : il n'est qu'un *singe perfectionné*.

II. Et quand nous redoublons d'efforts pour ne pas rire devant cet acte de naissance qui atteste l'origine simienne de l'homme, il ne faudrait pas, lecteurs naïfs, parce que l'acte porte le visa de la science, de la science positive, vous imaginer qu'on doive le prendre au sérieux, le tenir peut-être pour inattaquable et absolument digne de foi. Pour être signé et paraphé, en bonne et due forme, par des savants, il n'en est pas moins défectueux à tous égards, et ce serait vouloir se duper soi-même que de lui accorder la moindre créance.

Qui ne voit, d'abord, en ce qui touche le fond de l'acte, quelle bévue commettent nos grands savants lorsqu'ils nous donnent le singe et l'homme comme congénères? Pour se méprendre à ce point-là, il faut qu'ils soient bien distraits, ou qu'à force de regarder dans leurs loupes, dans leurs microscopes, ils se soient singulièrement affaibli, vicié ou faussé la vue. Entre le singe et l'homme, sans doute, il y a certaines analogies, certaines ressemblances, plus ou moins accusées, mais il y a aussi des caractères différentiels qui les distinguent essentiel-

lement l'un de l'autre. Sans parler des caractères organiques, des caractères de la face, de la main, du tronc, dont les différences essentielles sont incontestablement établies par les naturalistes, et pour nous en tenir au seul point de vue intellectuel, tout particulièrement visé ici, il saute aux yeux que du singe à l'homme s'étend un abîme infranchissable. Quoi qu'il en soit du dire de Montesquieu, assurant « qu'il y a encore des peuples sur la terre chez lesquels un singe passablement instruit pourrait vivre avec honneur », le singe, fût-il plus instruit encore, eût-il fréquenté vingt ans l'école transformiste, suivi les leçons de tous les Darwins anglais, allemands, français, parisiens, ne serait jamais... qu'un singe... qu'une bête, allions-nous dire, et l'homme restera toujours... l'homme... l'homme avec son intelligence, avec sa raison. Enfermé dans le cercle étroit de ses instincts, le singe n'aspire qu'à grimper d'arbre en arbre, de branche en branche, dans ses forêts d'Amérique, d'Afrique, du Brésil, quand il n'est pas réduit à gambader, à grimacer, sur les perchoirs ou sur les tréteaux d'une ménagerie. Tout au contraire, si l'on nous permet de mêler à notre vile prose la poésie de Lamartine :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Bref, pour achever d'un trait, à la manière de Buffon, ce parallèle ou ce contraste, le singe « ni ne pense, ni ne parle. Il peut faire et contrefaire toutes les actions humaines, et cependant il ne fait aucun acte d'homme... L'homme est d'une nature si supérieure à celles des bêtes, qu'il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ».

Mais où les transformistes, avec toute leur science, montrent surtout qu'ils ont mal aux yeux, ou qu'ils sont par trop sujets à distraction, c'est lorsqu'ils cherchent à appuyer le transformisme sur les deux théories susdites, qui sont entièrement dépourvues elles-mêmes de fondements.

La plus récente des deux, la *mutabilité successive des espèces animales*, est radicalement fausse. En dépit, en effet, de la science sans Dieu, dont le premier mérite fut toujours forcément d'être la fausse science, il est établi, *en fait*, en fait constant, universel, indéniable, et il est démontré, *en principe*, péremptoirement démontré par la science véritable, qu'un être, quel qu'il soit, ne produit jamais que ses semblables. « Le végétal, comme disent les naturalistes, engendre le végétal, et l'animal, l'animal. Il y a plus : chaque espèce déterminée de végétaux ou d'animaux ne reproduit que des végétaux ou des animaux de même espèce. Le dessein de l'organisation est invariable dans les limites de l'espèce. L'espèce ne sort pas de l'espèce. » Et votre fermière, si fermière vous avez, vous en dirait tout autant. La poule, assure-t-elle, sans qu'aucun témoin du contraire se lève pour la démentir, ne peupla jamais de canetons sa basse-cour, pas plus que la cane ne la peupla de poussins ; cane et poule, parmi ses meilleures pondceuses et ses meilleures couveuses, ne lui donnèrent jamais non plus, pour enrichir sa volière, le moindre oiseau-mouche, pas le plus minuscule roitelet, pas le plus petit colibri. Par d'heureux croisements, vous pouvez obtenir, comme formes, de belles variétés ; mais l'espèce, au fond, reste la même, son type, rigoureusement fixe, ne change pas.

La théorie des *générations spontanées*, pour être plus ancienne, n'en est pas mieux fondée. On sait positivement aujourd'hui que ces étranges générations, autour desquelles les mécréants ont mené si grand bruit, ne se sont jamais vues et ne se peuvent jamais voir. Depuis que M. Pasteur, avec sa haute compétence, leur a fait si magistralement et si solennellement le procès, en toutes formes, la *spontanéité*, qu'on eût pu soutenir jusque-là avec quelque apparence de vérité, est devenue littéralement insoutenable. C'était en 1862. L'Académie des Sciences, comme le

rappelle M. le docteur Constantin James , dans son traité du *Darwinisme* , ayant mis au concours , pour un de ses grands prix , cette question qui divisait alors le monde savant autant qu'elle le passionnait, couronna le mémoire du célèbre expérimentateur, dont « les expériences, disait-elle, avaient été faites de manière à éviter toutes les causes d'erreur qu'il semblait possible d'imaginer. » Comme pourtant les conclusions du mémoire étaient contestées, elle chargea une commission composée de chimistes , de physiciens, de naturalistes , de reprendre la question en sous-œuvre, et de voir de quel côté se trouverait la vérité. Or, à cet effet, les expériences de M. Pasteur furent répétées devant ces nouveaux juges , qui durent reconnaître combien les faits énoncés par le grand savant étaient exacts et concluants. Ce qui permettait , plus tard , à l'éminent doyen de la Faculté libre de médecine, à l'Université catholique de Lille, M. Béchamp, de soutenir , dans un de ses plus solides et de ses plus éloquents discours , « que, de par la science la plus rigoureusement expérimentale, il n'y a pas de matière organique par essence ; qu'elle ne peut pas d'elle-même s'organiser et passer à l'état d'être vivant » (1) ; ce qui confirmait pleinement , du reste , la maxime des anciens : *Omne vivum ab ovo* : « Tout être vivant vient d'un œuf ou d'un germe. »

Pouvions-nous donc moins faire, pour lors, que de constater l'inadvertance de nos contradicteurs, ou de mettre en suspicion leur clairvoyance ? L'insensé dont parle l'Évangile bâtissait au moins sa maison sur le sable , et il ne la voyait pas crouler avant que les pluies, les débordements de fleuves ou les grands vents fussent venus (2). De beaucoup moins avisés, bien qu'ils revendiquent le monopole

(1) Discours sur l'état présent des rapports de la science et de la religion, au sujet de l'origine des êtres organisés.

(2) Math., VII, 26.

de la sagesse avec le monopole de la science , les tenants de l'homme-singe jettent leur thèse sur le vide où elle trouve tout juste la solidité d'un conte en l'air , et tombe aussitôt d'elle-même , sans tenir un seul instant debout.

III. Et c'est fort heureux pour nous, disons-le vite, car si nous étions réellement les hommes imaginés, inventés par les fabulistes du transformisme, il n'y aurait vraiment pas de quoi nous montrer fiers de l'invention. Dans la première fable d'Ésope, le renard, qui en est le héros, trouve chez un comédien, dont il examinait les divers meubles , une tête de masque artistement façonnée, et la prenant entre ses pattes : *Belle tête*, dit-il, *mais de cervelle, point*. — *Corps sans âme*, faudrait-il dire ici devant l'homme-singe que l'on nous montre, parmi les espèces animales, comme le plus beau produit de la matière. La matière ne lui ayant pas donné ce qu'elle n'avait pas, aucune substance immatérielle ou spirituelle , telle que l'âme , ne peut se trouver en lui. Tout, dans sa constitution, se réduit forcément au corps, à la substance matérielle du corps. Ce qu'enseignent formellement , d'ailleurs , ce que proclament , avec une stupide satisfaction , les théoriciens du matérialisme (1).

D'après eux, attribuer à l'homme une âme, ce serait méconnaître « la science expérimentale » qui « n'a jamais découvert une substance animique ni constaté physiquement sa présence, en observant ses effets, » et qui demande vainement aux théologiens, aux philosophes spiritualistes « de lui montrer cette âme, de la montrer aux sens, de la faire voir, entendre, flairer, goûter, toucher. » Ce qu'on appelle les facultés mentales, les facultés de penser, de sentir, de vouloir, tous les phénomènes de la vie intellectuelle et morale, tiennent uniquement à l'organisme du

(1) Virchow, Vogt, Moleschott, Büchner, cités par Franz Hettinger. — *Apologie du Christianisme*, t. 1, ch. VI.

corps humain, « au système nerveux, » particulièrement « au système nerveux central, au cerveau, » qui « pense, comme l'estomac digère, » qui « secrète la pensée, comme le foie secrète la bile. » Et pour lors, sans parler de la liberté de l'homme, de sa responsabilité, qui disparaissent dans le fonctionnement naturel et nécessaire de ses organes, le laissant à l'état de pure machine, que devient sa dignité ? Plus d'âme, « plus de raison, comme parle Bossuet, ni de partie haute. Tout est corps, tout est sens, tout est abruti et entièrement à terre. » Disons tout : à l'homme ainsi abaissé, avili, matérialisé il n'y a plus, dans la pratique de la vie, qu'une maxime possible, la maxime de l'ancien « troupeau d'Épicure, » que ce siècle de progrès matériel ne semble pas vouloir laisser tomber dans l'oubli : « Mangeons et buvons, jouissons de la vie, car demain nous mourrons. » Ces brutes à face humaine meurent, en effet, comme les autres brutes. Et après, pour tout éloge funèbre, il ne reste plus qu'à graver sur leur tombe le dicton bestial qui est la conséquence de leur doctrine, et qu'ils aimaient à redire, comme pour se prémunir contre le terrible réveil d'outre-tombe : « Quand on est mort, tout est mort, » ou bien quelqueune de ces épitaphes qu'on lisait sur la tombe des épicuriens : « Ce que j'ai bu et mangé, voilà ce que je garde. » — « J'ai vécu, et je n'ai rien voulu voir dans la vie. Lecteur, tout n'est que mensonge, nous ne sommes rien (1). »

(1) Depuis que ces pages sur l'homme-singe, ou sur le singe métamorphosé en homme, ont été écrites et livrées aux presses de la Revue, un grave désaccord s'est produit au camp du transformisme. Le conseil municipal de Paris, toujours travaillé par cette folie des modernes assemblées délibérantes, qu'on appelle si bien la « folie en commun, » s'est avisé naguère de fonder à la Sorbonne, pour mettre à néant notre anthropologie sacrée, une chaire de *philosophie biologique*. Or, le professeur de la nouvelle chaire, M. Léon Donnât, un transformiste à outrance, choisi au doigt par le conseil, est en train de prouver que nous sommes de race *canine*, non de race *simienne*, comme on l'avait cru trop vite dans l'école. Et, pour peu qu'il presse ses conclusions, impatientement attendues par les

II

Voici maintenant le second type : l'homme des libres-penseurs panthéistes, qui semble, à première vue, faire meilleure figure.

Suivant la cosmogonie *panthéistique* où sa généalogie est racontée en style sibyllin, tout est Dieu, et Dieu est tout, comme l'étymologie du mot l'indique (1). Ce Dieu qu'on appelle le *Dieu-Pan*, le *Dieu-Tout* ou le *Grand-Tout*, puisqu'il embrasse l'universalité des êtres, est tout à la fois « un et plusieurs, ainsi que le disaient Victor Cousin, au temps où il enseignait cette monstrueuse conception du monde, individualité et totalité, DIEU, NATURE et HUMANITÉ (2). » Il n'est pas séparé ni indépendant de l'univers, mais l'univers est l'ensemble des modes dont il est la substance, et l'homme est cette substance, cette substance unique, absolue, considérée dans un de ses modes. En sorte que l'homme des panthéistes, comme le monde entier, au reste, serait d'*essence divine*, et laisserait loin, bien loin, derrière lui, l'homme de la cosmogonie

caniches de la municipalité parisienne, nous pouvons apprendre, à tout instant, que le singe, déjà bien menacé dans sa réputation d'ancêtre de l'homme, est décidément supplanté à ce titre par le chien. Ce qui nous obligerait, sans infirmer notre thèse, à la retourner. Mais, tant que la cause est pendante, tant que le singe ne lâche point pied devant son rival, il reste seul notre belligérant du jour, et nous gardons de plus fort contre lui les positions où les tenants du chien viennent se joindre à nous, sans y penser, en véritables auxiliaires. Une fois de plus, en effet, par leurs découvertes contradictoires, ils nous apprennent eux-mêmes que le science positiviste ou expérimentale, dont ils aiment tant à se prévaloir contre nous, est encore à créer, et qu'il ne se peut rien de moins positif que les données toujours changeantes de leur positivisme, rien de moins probant que leurs expériences habituellement démenties, de la veille au lendemain, par d'autres expériences.

(1) Du grec πᾶν tout, et θεός Dieu.

(2) Victor Cousin. — Préface des *Fragments philosophiques*.

T. III, 5^{me} liv., Mai 1838.

mosaïque, simplement fait « à l'image et à la ressemblance de Dieu (1). »

Mais à *déifier* ainsi l'homme, ses patrons et panégyristes ne voient-ils pas qu'ils le couvrent de ridicule bien plus que d'honneur ? On dirait vraiment une déification pour rire.

Il nous semble, d'abord, que dans cette trilogie du panthéisme, qui singe si mal l'adorable mystère de notre indivisible Trinité, l'homme doit faire un bien petit dieu. On a vu, en effet, que la substance divine, soi-disant une, y est pourtant coupée en trois, au moins en ce qui touche sa modalité, et qu'elle se répartit entre *Dieu*, la *Nature*, l'*Humanité*. Or, lorsque *Dieu*, le premier des copartageants, en a prélevé sa part, sa grande part, la part du lion, puisque seul il se nomme *Dieu* ; lorsque la *Nature*, avec son vaste ensemble, en a pris la sienne, qu'en reste-t il pour l'*Humanité*, pour l'*Humanité* en général, et pour chaque homme en particulier ?

Nous ne le dirions pas au juste, n'ayant pas en chiffres, sous nos yeux, les termes de la répartition proportionnelle. Mais si l'on songe que la quote-part de l'*Humanité* sur le *Grand-Tout*, déjà réduite à un petit tiers, doit encore se subdiviser en autant de portions que l'on compte d'hommes sur la terre, et qu'en moyenne, on n'y en compte pas moins de neuf cent millions, on voit bien ce que peut être ce neuf cent millionième tronçon de dieu : un dieu minuscule, un dieu lilliputien, dont les aventures, dans une nouvelle édition du *Voyage de Gulliver à Lilliput*, ne seraient pas un des chapitres les moins amusants, et auprès duquel les dieux du paganisme, ses *grands-dieux*, ou dieux de premier ordre, qui n'étaient pas plus de douze, — ses *petits-dieux*, ou dieux de second ordre, dont le nombre, relativement minime, ne s'élevait pas, d'après la Mythologie, au-dessus de trente mille, — ses *demi-dieux*, héros nés

(1) Gen. 1, 26.

d'un dieu et d'une simple mortelle, ou simples mortels, trouvés dignes, par leurs belles actions, d'être admis après leur mort parmi les dieux, et dieux, les uns et les autres, au moins par moitié, eussent paru des dieux géants.

D'ailleurs, on l'a vu, divinisé en bloc avec tout l'univers, l'homme des panthéistes n'est pas seulement un bien petit dieu, il est aussi un dieu bien commun, bien vulgaire. Ce n'est pas lui, certes, que Juvénal eût jamais appelé un « oiseau rare » : *rara avis*. Les oiseaux, nous voulons dire les dieux de son espèce, se trouvent partout. Sans parler de ses collègues du règne animal, du règne végétal, du règne minéral, dont il ne diffère pas essentiellement, et qui se comptent par myriades, ne suffit-il pas des dieux à face humaine, qui le touchent de plus près, pour justifier notre proposition ? Tout homme qu'il rencontre sur son chemin, dans la rue, sur la place publique, est dieu comme lui, autant que lui. Sa maison seule, surtout s'il est de grande maison, s'il a un nombreux personnel, est une fourmilière de dieux. Abstraction faite des femmes, qui ne laissent pas d'y former cependant une assez belle pléiade de déesses, tous les hommes y sont marqués au même signe de dieu. Ses père et grand-père sont dieux, ses fils et petits-fils sont dieux, son valet de chambre est dieu, son valet de pied est dieu, dieux aussi son cuisinier, son portier, ses brosseurs, ses hommes de peine, tous ceux dont l'emploi ou la qualité nous échappent, et qui n'en sont pas moins dieux. Jamais riche et pieux romain du Latium n'eut à son foyer autant de dieux lares.

Mais, pour lors, sans vouloir nous montrer irrévérencieux à son endroit, comment nous empêcher de croire que le nom de Dieu, ainsi porté par tout le monde, tombe dans la vulgarité, nous devrions dire dans la déconsidération ? Il doit en être un peu de cette déification universelle comme de la croix d'honneur : lorsqu'on la donne indistincte-

ment à qui la veut, ou au plus offrant, elle n'honore plus ceux qui la portent, et les plus dignes se distinguent en ne la portant pas.

Il y a plus : dans la cosmogonie panthéistique, l'homme perd jusqu'à sa personnalité. On l'a vu, il n'est là, d'après le jargon de l'école, qu'un mode de la substance divine, un phénomène contingent, accidentel, par lequel Dieu se manifeste, et, en dehors de Dieu, il n'a aucune existence propre, aucune manière d'être spéciale. De par Schelling, un des grands maîtres du panthéisme, qui tient le principe cartésien pour « l'erreur fondamentale de toute la philosophie, » il lui est défendu de « dire, avec Descartes : *Je pense, donc je suis*, car la pensée n'est pas sa pensée, l'être n'est pas son être, mais tout est de Dieu, ou plutôt tout est du tout. » Ce dont nous ne le plaindrions guère, si en supprimant la personnalité humaine, le panthéisme n'enlevait à l'homme que le droit de prononcer ce *moi haïssable*, comme le qualifiait Montaigne, qui est l'expression de l'égoïsme ; nous l'en plaindrions moins encore, si le *moi* en question était le *moi* des formules allemandes, dont se servent précisément, pour expliquer leurs théories, les panthéistes d'outre-Rhin, et dont le même Schelling, tout à l'heure cité, un jour qu'il se sentait en verve de clarté, assourdissait les pauvres étudiants condamnés à l'entendre, ce *moi qui est moi et qui n'est pas moi, et qui, étant moi, sans être moi, ne peut être que l'identité du moi qui est moi et qui n'est pas moi, l'unité de l'un et de l'autre, pan, enfin, l'un, le tout, la substance, l'absolu*. Mais les conséquences du panthéisme, que nous essayons de mettre en lumière, sont autrement graves. Oter à l'homme son *moi*, sa *personnalité*, c'est lui ôter, d'après la doctrine de saint Thomas, l'ange de l'école, « ce qu'il a de plus parfait, ce qui fait de lui un être subsistant et raisonnable » (1) ; c'est

(1) Saint Thomas, *Somme théologique*, I, quest. xxix, art. III.

lui ôter, en outre, par cela même, toute liberté; c'est le rendre irresponsable dans la pratique de la vie et enlever à sa conduite tout caractère moral. Il n'est plus alors, en effet, comme le disait formellement Spinoza, le père du panthéisme moderne, qu'un « automate intelligent », un automate *intelligent*, autant qu'on le voudra avec le philosophe hollandais, si l'on tient à lui donner cet avantage sur le fameux automate purement mécanique de Vaucanson, mais un *automate*, néanmoins, en dépit de toute son intelligence. Ce qu'il semble faire, c'est Dieu qu'il fait, et l'on n'a pas à s'enquérir si ses œuvres sont bonnes ou mauvaises, vertueuses ou criminelles. Il ne fait rien qui ne soit parfait, ses œuvres étant toujours divines, qu'elles relèvent de la police correctionnelle, de la cour d'assises, du bagne, ou de la Commission de l'Académie chargée de décerner les prix Monthyon; qu'elles lui donnent entrée libre dans la société honnête et polie, ou qu'elles lui en interdisent l'accès.

Disons le fin mot. Pour les musulmans, qui sont, à leur manière, de fermes croyants, « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Pour les panthéistes, le petit dieu, ou dieu minuscule et lilliputien, le dieu commun et vulgaire, le dieu automate, sorti de leur système cosmogonique, sous forme humaine, n'est pas du tout Dieu, et nous ne ferons pas aux panthéistes les plus avérés, pas même aux professeurs de panthéisme, l'injure de croire qu'ils se donnent sérieusement pour ses prophètes. On les entend bien crier, à qui mieux mieux : *le Dieu-Tout ! le Dieu-Tout ! il n'y a que le Dieu-Tout !* Mais ils ont trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir que ce *Dieu-Tout*, portant, attachés, incorporés à sa substance, identifiés avec elle, hommes et bêtes, végétaux et minéraux, les êtres de toutes formes, de tous noms, compris dans le monde, est un étrange *fantôme*, comme on l'appelait au temps de Spinoza (1) un *Dieu-*

(1) Jean Coler, *Collect. de vitâ Spinozæ*.

monstre, comme nous l'appellerions aujourd'hui, mille fois plus hideux, plus répugnant et plus imaginaire que le monstre d'Horace, avec « sa tête d'homme, son front de cheval, sa figure de femme et sa queue de poisson ; » ils ont surtout trop conscience de leur valeur personnelle, de leurs propres mérites, pour consentir à être pris pour d'autres, pour abdiquer leur identité individuelle et pour la perdre dans l'identité universelle. Ils ne sont, au fond, pour le dire sans phrase, que des athées déguisés, cherchant dans le panthéisme le secret d'en finir avec Dieu. Saint Augustin disait à l'homme coupable : « Veux-tu échapper à Dieu ? jette-toi dans ses bras. » Les panthéistes, qui ont peur de Dieu, tout en le niant, trouvent préférable encore, pour lui échapper, de se jeter en plein dans son essence, croyant le mettre ainsi dans l'impossibilité de les frapper sans se frapper lui-même. Ce qui a permis à Jules Simon d'affirmer que « le panthéisme n'est qu'une des formes savantes de l'athéisme. »

III.

Reste le troisième type : l'homme des libres-penseurs spiritualistes, déistes et naturalistes, qui ne procède pas d'une science aussi profonde, d'une philosophie aussi transcendente, qu'on ne fait ni singe ni dieu, et dont on ne prône pas moins haut pourtant la supériorité.

S'il fallait en croire ses tenants, il dépasserait de cent coudées l'homme d'autrefois. Or, il saute aux yeux qu'en dépit de toute leur jactance, à son endroit, il n'en est qu'un faible diminutif, une pauvre et chétive réduction.

L'homme d'autrefois, c'est à dire l'homme du paradis terrestre et du calvaire, l'homme de la création première et de la seconde création ou de la rédemption, le chrétien, en un mot, le catholique, se réclame de tous les dons de Dieu, des dons de *l'ordre naturel*, qui tiennent à sa cons-

titution native, aux simples lois de son être , à sa qualité de créature intelligente et raisonnable , et des dons de l'*ordre surnaturel*, qui sont la plus haute source de sa grandeur. Ces derniers dons, en effet , leur seule qualification l'indique, l'élèvent au-dessus de sa propre nature, et, sans le faire dieu, au sens des panthéistes que nous combattons tout-à-l'heure, le rendent participant de la nature divine ; ils surajoutent en lui aux lumières de son intelligence, de sa raison, les lumières de la révélation ; ils lui communiquent une seconde vie, la vie de la grâce, « la vie de foi ou la vie du juste. » (1) Ils lui marquent le ciel , en même temps, comme sa fin suprême, et lui livrent, avec les moyens proportionnés à sa fin , le secret de conquérir ce royaume d'En-Haut, où il lui est donné, par delà la tombe, de voir Dieu, non plus indirectement et imparfaitement , comme au cours de la vie présente , « dans le miroir de ses créatures, dans des énigmes pleines d'obscurités, mais face à face, » (2) tel qu'il est, » (3) dans cette vision directe, immédiate, claire , parfaite et substantielle , qui s'appelle la vision béatifique, et qui assimile à la félicité divine la félicité des élus.

L'homme des libres-penseurs spiritualistes , déistes et naturalistes, au contraire, rejette les dons de l'*ordre surnaturel* et ne se réclame que des dons de l'*ordre naturel*. Loin donc de rien ajouter à sa taille , en se dépouillant de ce qui lui était précisément donné pour le grandir, il s'amoindrit, il se rapetisse. Et ainsi amoindri, rapetissé , il n'est plus , évidemment, auprès de l'homme selon nos croyances, que l'*homulus* ou l'*homunculus* des latins , qui n'a pas de correspondant en français , et que nous devons rendre par ces deux mots, empruntés aux meilleurs traducteurs : *un petit homme*, à moins qu'on ne nous permette

(1) Rom., I, 17.

(2) I, Cor., XIII, 12.

(3) I, Joan., III, 2.

de ne pas parler comme à l'Académie et de hasarder le néologisme en disant : *un homoncule*.

Il est vrai que les tenants du *naturalisme* ne passent pas si vite condamnation. Bien mieux, faisant aussitôt volte face, ils prennent contre nous l'offensive, espérant ainsi, par un suprême effort, sauver leur philosophie essoufflée et rachitique.

Mais leur attaque éperdue et notre réplique devant nous retenir trop longtemps encore sur le terrain, il ne déplaira pas sans doute aux lecteurs que nous suspendions aujourd'hui les débats, en nous réservant de les continuer dans un prochain numéro. Le sujet, d'ailleurs, grâce à ce brusque retour de nos contradicteurs, prend trop d'importance et offre trop d'attraits pour que nous ne lui fassions pas les honneurs d'une *causerie* nouvelle et d'une *causerie* entière.

L'abbé RAVANIS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 1^{er} mai 1888.

La kermesse semble entrer définitivement dans nos mœurs. Tout doucement, et sans presque avoir été annoncée, elle a produit, cette année, d'excellents résultats. Honneur à Messieurs les organisateurs et aux dames qui ont bien voulu se faire marchandes pour l'amour de Dieu ! Les diverses charges ont été bien vite distribuées, et puis, on est allé prendre place au Théâtre-d'Été, qui devant la roulette, qui devant les petites boutiques gracieusement encadrées de verdure. Pendant trois jours, ces Messieurs et ces Dames ont vendu l'agréable et l'utile, depuis les bouquets de violettes fraîchement cueillies jusqu'au poulet dodu prêt à être mis en broche. Il faut dire aussi que jamais marchandes et marchands n'avaient déployé autant d'habileté dans l'art des insinuations savantes et des invitations discrètes à acheter. Tant mieux pour les pauvres.

On a remarqué également l'attitude à la fois aisée et convenable des acheteurs. La population catholique de toutes les classes de la société se sent de plus en plus chez elle dans cette fête donnée pour ses pauvres et pour nos écoles.

Du concert qu'a clôturé la kermesse, je n'ai rien à dire, pour une foule de raisons. D'abord, je n'y ai pas assisté. Ensuite, même avec des renseignements précis, puisés à bonne source, il est fort dangereux de risquer une appréciation. Depuis que la *Semaine religieuse* a publié certains conseils littéraires aux journalistes, l'usage des épithètes est devenu extrêmement difficile. Après la lettre de Mon-

seigneur Besson à M. le chanoine Goiffon, allez donc écrire que les chants du concert ont été ravissants, ou même simplement harmonieux. Pauvres publicistes ! comme si l'épithète ne constituait pas l'élément essentiel de la plupart de nos articles !

La sobriété de ce régime littéraire a cependant du bon : elle dispense d'user de qualificatifs sévères dans des circonstances où ils sembleraient de mise. N'est-ce pas le cas pour les événements de la dernière quinzaine ? Comme toute ville qui a quelque prétention à jouer un rôle important, Nîmes a voulu avoir ses manifestations pour et contre le brav' général Boulanger. Des loustics, quelques enthousiastes, des flâneurs et des écoliers, ont provoqué ce mouvement. On appelle cela, dans certaines feuilles, le réveil de l'opinion publique et du sentiment national.

Encore si au milieu de toutes ces aberrations, les manifestants conservaient la saine gaieté de l'esprit français ! Mais non, ils se croient tenus de sauver le Capitole avec une gravité de circonstance. Autrefois, les jeunes gens faisaient des monômes pour s'amuser, pour célébrer la clôture de quelque examen. Aujourd'hui, ces sortes d'exercices comptent dans les conseils du gouvernement un peu plus que les votes du Sénat. Les étudiants lyonnais ont qualifié d'*imposant* leur monôme anti-boulangiste. Voilà qui a dû intimider beaucoup les 165.000 électeurs du Nord.

Il est à croire que le vrai patriotisme est plus discret. Ainsi du moins le comprenait et le pratiquait ce magistrat distingué que la ville vient de perdre. M. Paradan a prouvé maintes fois, comme maire et comme conseiller à la Cour, la sincérité et la fermeté de son patriotisme. Ce dévouement aux choses de son pays, fortifié par ses convictions chrétiennes, lui a valu les éloges de M. le premier Président Gouazé. Nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs à cette page d'éloquence.

Une autre mort qui d'une façon différente a vivement ému la société nimoise est celle de Mlle Daudé de Lavalette. La famille nous pardonnera, sans doute, de donner ici un détail touchant qui se rapporte à cette mort.

Mademoiselle de la Valette se proposait de faire l'année prochaine le pèlerinage de Rome, et dans cet espoir, elle s'était fait de ses économies personnelles, un petit trésor. Après sa mort, cet argent a été remis entre les mains de Monseigneur l'Evêque de Nîmes pour être consacré aux bonnes œuvres du diocèse.

Dans les premiers jours de ce mois, Monseigneur l'Evêque est allé visiter son petit séminaire à Beaucaire. Sa Grandeur a pu constater en présidant les examens des hautes classes, qu'on y était fidèle aux traditions classiques.

Nous n'en voulons pour preuve que les vers latins suivants (Oh! M. Raoul Frary!) dont la rhétorique lui a fait hommage.

REVERENDISSIME PATER,

Jam nostris animis per te datur illa superna
Virtus quæ fortes efficit una viros.
O nos felices nimium quos blanda sequuntur
Gaudia, pax cœli, dulcia dona Dei!
Nunc nil est unctis tentare pericula vitæ,
Est, et semper erit præsidium ipse Deus.
Ecce optata dies lucet, forsanique metuta,
Quæ laudem aut nobis crimina justa feret.
Hoc erat in votis, Pater alme, expendere nostræ
Quid valeant vires, quid studium atque labor!
Sed mens judicium docti subitura movetur
Præsulis! Et reddunt anxia corda metus!
Sponte benignus eris! Nam nostrum, dicere fas est,
Ingenium vultu statque caditque tuo;
Scimus enim, scimus, multum docuere magistri,
Ore tuo quænam grandia verba sonent
Quum linguæ facile reserans arcana latinæ
Evolvis Flacci Virgiliique modos,

Carmina seu modulans memori quum voce Sophoclis
 Omnibus attonitis, aurea dicta notas!
 Sic animus noster coram te, maxime Præsul
 Et Doctis, humilis sollicitusque manet.
 O utinam nobis radiet sol lumine puro,
 Murmure fecundo mulceat aura levis,
 Ut varii flores fructusque mitescere possint !
 Scis etenim, Præsul : semina parva sumus.

Le cardinal de Lavigerie , archevêque de Carthage, se rendant à Rome, s'est arrêté pendant quelques heures auprès de Mgr Besson. Son Eminence a reçu les compliments de MM. les chanoines, et de MM. les curés de la ville. Elle s'est ensuite rendu au grand Séminaire pour y porter ses bénédictions. Les élèves de la maîtrise épiscopale en ont reçu leur part. La grande bonté de Mgr de Lavigerie se reflète dans ses paroles, et tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, conserveront de son accueil le meilleur et le plus profond souvenir.

Les préparatifs de l'Exposition régionale vont grand train. Notre Fontaine s'embellit ; sur le Cours-Neuf et sur la place d'Assas, s'élèvent des constructions assez agréables à voir. Cela ne ressemble que de loin aux préparatifs de la prochaine Exposition parisienne ; mais enfin , les fêtes s'annoncent bien. Nous aurons, sans doute, l'occasion d'y revenir. D'ores et déjà, un rédacteur compétent de la *Revue du Midi* prépare un compte-rendu du Salon nimois.

C. DELFOUR.

Marseille , 1^{er} mai 1888.

*. Décidément, c'est de Nîmes que nous vient la lumière ! Grâce aux initiatives qu'on sait y prendre vaillamment, les audacieux, qui triomphent par la peur qu'on a de leurs procédés de terroristes, trouvent sur leur route des holà !

qui n'ont pas peur. Les Naundorfistes et les partisans de certaines révélations apocryphes en savent quelque chose. Mais, voici un autre service à ajouter au total déjà respectable que les exemples, la doctrine et l'énergie pastorale de votre vaillant Evêque grossissent à chaque occasion, car, il n'en passe aucune d'importante.

Donc, nous vivions tous, à Marseille et ailleurs, dans la crainte de Dieu et..., de M. Gazier. Ce digne héritier des procédés jansénistes qu'il admire ne laisse passer aucun livre de la région, pour peu qu'il lui semble hostile au jansénisme et à la Constitution civile du clergé, sans chercher avec un soin minutieux la petite bête. Dès qu'il a découvert une coquille ou une erreur quelconque de date, notre homme de s'écrier : le livre est sans valeur historique, et n'encombrera pas inutilement les rayons des bibliothèques qui se respectent.

Don Béréngier, avec sa *Vie de Belzunce*, et, avant lui, Mgr Fuzet, pour ses *Jansénistes au xvii^me siècle*, Ernest Daudet, pour sa *Terreur blanche*, etc., etc., l'ont appris à leurs dépens, tant et si mal qu'un éminent critique de nos contrées s'y est laissé tromper et, sur la foi de M. Gazier, a plus d'une fois malmené ses compatriotes dans ses articles de bibliographie régionale.

Mais, voici qu'une toute petite note, émanant de la *Semaine religieuse de Nîmes*, est en train de faire le tour du monde catholique et littéraire. La toute petite pierre a juste frappé au pied d'argile du colossal Aristarque de la *Revue critique*. Elle a donné du courage, et on a enfin regardé d'un peu près à la prétendue infailibilité du grand érudit. On a découvert qu'il a fait récemment de l'abbé Grégoire un portrait ultra fantaisiste, et, quant à son *Dictionnaire* que, fidèle aux procédés de la secte dont il est l'exécuteur testamentaire, il avait fait prôner sournoisement chez nous, on y a remarqué qu'il confond l'Espagne avec l'Italie, qu'il a fait de saint Louis de Gonzague un

missionnaire ; que les dates se brouillent aisément avec sa plume et qu'il a fait vivre à Toulouse des gens qui se trouvaient alors à Montpellier. Après ça, peut-être que tout cela se trouve dans les documents inédits conservés au fond de la bibliothèque janséniste, dont il détient fiduciairement la clé, laquelle ne tourne jamais au profit de profanes tels que nous.

*. Nous avons eu de grandes fêtes en l'honneur du nouveau bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. Les Frères des écoles chrétiennes font décidément bien les choses. Tout Marseille a, je crois, traversé Longchamps, pour assister à l'une des nombreuses cérémonies qui ont marqué ce triduum monumental. Chants, décoration, musique, discours, tout était à l'unisson. Mgr l'Évêque a officié pontificalement. Notre premier pasteur devait bien cela à la mémoire de celui que son glorieux prédécesseur, Monseigneur de Belsunce, avait accueilli, encouragé et soutenu contre les menées jansénistes trop souvent victorieuses, quand l'abbé de la Salle vint, à Marseille, où il passa un an, occupé de sa fondation et en butte aux mesquines persécutions des héritiers de Saint-Cyran, « l'homme fatal, » comme dit Sainte-Beuve. Les jansénistes purent croire, quand mourut le saint fondateur des humbles Frères des écoles chrétiennes que l'œuvre nouvelle avait succombé sous leurs haineuses intrigues, et voilà, qu'à deux siècles bientôt de date, le jansénisme a disparu, ou se cache honteusement dans des réduits inavoués, tandis que le pauvre prêtre persécuté par lui monte sur les autels et reçoit de la ville entière, l'hommage de la reconnaissance et le culte de la vénération.

*. Le mois de Marie s'annonce partout, pour être exceptionnellement brillant. Les églises ne désemplissent pas aux exercices et aux prédications, qui ont lieu partout chaque soir. Ce culte gracieux et salubre convient si

bien à nos natures méridionales que, privées de processions et des pèlerinages d'antan, elles semblent vouloir se venger par un redoublement de ferveur aux pieds de la « Bonne-Mère. »

*. Nous attendons, non sans quelque impatience, un travail qui ne saurait manquer d'intéresser Marseille, où le père Maire, jésuite franc-comtois, fort goûté de Belsunce qui en avait fait son plus intime collaborateur, sera mis dans la lumière que mérite cette physionomie remarquable, fort discutée par les *Nouvelles Ecclésiastiques* et les partisans de l'Oratoire marseillais. C'est un prêtre distingué de Besançon, que Nîmes connaît bien et honore, M. le chanoine Suchet, qui doit nous donner cette étude, je le répète, impatiemment souhaitée des amis de l'histoire religieuse de Marseille.

E. A. C.

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

UN HÉROS DU MIDI

DOMINIQUE DE GOURGUES

I

De nos jours, la Floride est un des États de l'Union américaine. Séparée de l'île de Cuba par le canal qui porte son nom et de l'Archipel des Lucayes par le canal de Bahama, elle a pour limite méridionale le cap Sable, et se trouve bornée au nord par les États de Géorgie et d'Alabama.

Au ^{xvi}^m^e siècle, ce nom de Floride s'appliquait à un espace bien plus considérable. Il embrassait, à cette époque, toute la contrée comprise, de l'est à l'ouest, entre l'Atlantique et le Nouveau-Mexique, et du sud au nord entre le golfe du Mexique et les régions indéfinies qui touchent la mer Polaire. C'est ainsi qu'une carte du temps de Henri II, roi de France, désigne sous le nom de *Terra Florida* toute l'Amérique du Nord.

Cet immense territoire était réclamé par l'Espagne en vertu de la bulle du pape Alexandre VI qui lui avait attribué l'Amérique tout entière dans le partage du monde nouveau entre les Espagnols et les Portugais.

On connaît le mot de François I^{er} : « Je demande à voir l'article du testament d'Adam qui m'exclut de l'Amérique. »

Cette parole ne fut pas la seule opposition que rencontra la bulle d'Alexandre VI. Les Espagnols durent se rési-

gner à voir de nombreux établissements se créer sur le continent qui leur avait été concédé : les Portugais sur les côtes du Brésil, Cartier et Roberval au Canada, où ils fondèrent la Nouvelle-France, tandis que l'Angleterre reconnaissait les côtes des futurs États-Unis.

Le décret papal n'était pas, à vrai dire, le seul titre que l'Espagne eût à revendiquer. Les découvertes de Christophe Colomb constituaient, suivant elle, un premier droit en sa faveur, droit confirmé par plusieurs expéditions ultérieurement accomplies sous son pavillon. La Floride proprement dite était surtout à ses yeux terre absolument espagnole. N'était-ce pas un espagnol, Ponce de Léon, qui l'avait le premier découverte en 1512, le jour de Pâques fleuries, d'où elle avait tiré son nom ? Dix ans plus tard il y laissait la vie.

Les voyages de Gavay et de Vasquez de Ayllon, en 1524, avaient fait comprendre toute l'importance de la découverte de Ponce de Léon. Pamphile de Narvaez, le rival de Fernand Cortez, s'y était fait tuer en 1528. En 1538, Hernando de Soto, soldat d'aventure, enrichi avec Pizarre, au Pérou, était venu à son tour y planter le drapeau espagnol. Après une expédition dont une âme aussi fortement trempée que la sienne avait pu seule surmonter les misères et les périls, il était mort sur les bords du Mississipi, et les soldats avaient jeté son corps dans le fleuve, au milieu de la nuit, afin de le soustraire aux Indiens.

Sans se laisser décourager par l'insuccès de ces entreprises successives, un autre espagnol, Tristan de Luna, avait débarqué, en 1559, dans la baie de Pensacola ; mais, abandonné par ses compagnons, il était revenu, deux ans après, presque seul au Mexique. Enfin, un moine dominicain nommé Canello tenta, avec plusieurs de ses confrères, la conversion des Indiens : il périt assassiné.

Si tous ces infructueux efforts, si ces prises de possession, vainement renouvelées, ne suffisaient pas pour cons-

tituer à l'Espagne un droit imprescriptible de propriété, ils suffisaient du moins pour justifier ses prétentions.

De son côté la France fondait ses titres sur le voyage de découvertes de Verazzano, marin florentin à son service, qui avait observé la terre de Floride dès 1524, c'est à dire douze ans seulement après Ponce de Léon et la même année que Vasquez de Ayllon, et « qui avait planté en ce païs les enseignes et armoiries du roy de France (1). »

Si les Espagnols avaient essayé de s'établir dans la Floride, ils y avaient constamment échoué. A la destruction systématique des indigènes, les Indiens avaient répondu par le massacre en détail et sans merci des étrangers. Délivrant leurs forêts et leurs plaines de la présence des Espagnols, ils en étaient redevenus les maîtres exclusifs. Le sol en était donc libre; la terre de Floride se trouvait de nouveau ouverte au premier occupant, lorsque, en 1562, se passèrent les événements qui sont comme le prologue du drame que nous allons raconter.

II

Tout a l'abandon va sans ordre et sans loy ;
L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique.
Le pasteur ses brebis, l'avocat sa pratique,
Sa nef le marinier, son trafiq le marchand,
Et par lui le preudhomme est devenu meschant.
L'escolier se desbauche, et, de sa faulx tortue,
Le laboureur façonne uné dague pointue ;
Une pique guerrière il fait de son râteau
Et l'acier de son coudre il change en un couteau
Morte est l'autorité ; chacun vit en sa guise ;
Au vice dereglé la licence est permise.

Ces vers de Ronsard, dans son *Discours des misères du temps*, peignent bien l'état social de la France au moment

(1) *L'Histoire notable de la Floride*, par le capitaine Laudonnière, qui a commandé l'espace d'un an, trois mois.

où, vers le milieu du xvi^{me} siècle, Catherine de Médicis se vit investie de la régence au nom du second de ses fils, Charles IX : insubordination des grands ; horreurs de la guerre civile préluant aux abominations des guerres religieuses ; conflits incessants d'idées, de passions et d'intérêts dans l'ordre politique comme dans l'ordre social et religieux ; irrésolution du peuple tiraillé entre ses anciennes croyances et les doctrines nouvelles et partagé pour ainsi dire en deux camps ennemis, prêts à en venir aux mains ; menace perpétuelle de l'étranger qui *frétillait*, suivant l'expression d'un contemporain, d'entrer en France ; les catholiques en intelligence avec l'Espagne qui, unie à l'Autriche, aspirait à nous démembrer ; les protestants en relations avec l'Angleterre qui se préparait à ruiner notre commerce au profit du sien.

Gaspard de Coligny, seigneur de Chatillon-sur-Loing, amiral de France et de Navarre, « seigneur plus désireux du bien public que du sien propre, » comprit qu'un choc sanglant était imminent entre les deux partis. Il crut trouver une diversion au péril en procurant aux plus remuants des huguenots un moyen honorable d'occuper leur activité.

Déjà, Villegagnon, l'intrépide marin qui avait réussi à conduire en sûreté, à travers une mer couverte d'ennemis, Marie Stuart à son futur époux le dauphin de France, avait été chargé par lui de fonder au Brésil un établissement qui pût servir d'asile aux calvinistes. Quatre ans après l'insuccès de cette tentative, Coligny tentait une nouvelle entreprise.

Cette fois, c'est vers la Floride que se dirigea son protégé, Jean Ribaut, de Dieppe, tout aussi brave marin et protestant plus convaincu que Villegagnon. L'amiral, qui détestait à la fois dans les Espagnols les ennemis de sa patrie et ceux de sa religion, s'était montré d'autant plus empressé à favoriser cette expédition qu'il y voyait une

occasion de battre en brèche le prestige de l'Espagne, en supplantant celle-ci sur un point où il la savait affaiblie et déjà presque annulée, en même temps qu'un moyen d'assurer un refuge à ses coreligionnaires.

C'est le 18 février 1562 que Ribaut partit du Havre-de-Grâce, dont l'amiral était gouverneur particulier, sur deux *roberges*, antiques vaisseaux dont les hautes poupes et l'aspect massif nous sont conservés dans les gravures de de Bry.

On connaît les noms de quelques-uns de ses compagnons. Le plus intelligent de ces volontaires se nommait René de Laudonnière ; il appartenait à une famille noble du Poitou. Son portrait, ou du moins celui que la tradition donne comme étant le sien, nous montre un visage fin, assombri par une vague expression de tristesse, pressentiment de sa tragique destinée.

Dévoué à la maison de Châtillon, excellent et pieux officier de marine, il semblait taillé à l'image de son patron, l'amiral : froid, honnête, l'homme du devoir avant tout. Son plus grand défaut était une bonté qui, à certains moments, dégénérait en débonnairété. Mais s'il manquait parfois de fermeté vis-à-vis de ses subordonnés, sa persévérance dans l'œuvre à accomplir n'était égalée que par son dévouement à la mission acceptée. Sa devise le peint : « *Si Dieu m'ayde, j'irai à fin.* »

Le nom d'Albert de la Pierria est aussi arrivé jusqu'à nous.

Celui-ci était un de ces gentilshommes aventuriers que l'espoir de la confiscation des biens du clergé n'avait pas peu contribué à jeter, sous prétexte de religion, dans le parti militaire des Condé et des Montmorency. A coup sûr, il avait été attiré dans la Floride par la légende merveilleuse qui y plaçait la fontaine de Jouvence et d'inépuisables mines d'or et de diamants, beaucoup plus que par le désir de la coloniser. Caractère altier, tempérament

despotique, il était le contraste vivant du doux et convaincu Laudonnière.

Nous pouvons encore citer Nicolas Mallon, Fiquinvillle, Sale, le sergent Lacaille, troupier endurci qui déjà, sans doute, avait navigué dans ces parages, — sous quel pavillon? on l'ignore, — et qui parlait la langue des indigènes, le tambour Guernache, les soldats Lachère, Aymon, Rouffi, Martin Atinas, de Dieppe, et enfin Nicolas Barré ou Barrois, marin distingué, esprit sage et cœur honnête, ancien compagnon de Villegagnon dans son expédition au Brésil. Les autres noms sont restés dans l'oubli. Tous ces hommes obéissaient à Jean Ribaut, huguenot d'une éducation austère comme son caractère, et dont les qualités, l'enthousiasme, l'énergie, la haute intelligence, n'étaient gâtées que par un peu d'obstination et de vanité.

Le 30 avril, Jean Ribaut apercevait les côtes de la Floride et tournait vers le nord la proue de ses gros et solides bateaux, après avoir baptisé du nom de cap Français une terre avancée. Le 1^{er} mai, il se trouva à l'embouchure d'une grande rivière à laquelle il donna le nom de Rivière de Mai. Franchissant la barre qui en défendait l'entrée, ses navires flottèrent dans une baie paisible au milieu de myriades de poissons sautillant au soleil, aux cris de joie de l'équipage émerveillé.

A son arrivée, les Indiens du rivage, se mettant à l'eau jusqu'aux aisselles, étaient venus lui offrir des paniers pleins de mil, et de mûres blanches et noires. Ces Indiens, de couleur olivâtre, de grande taille, beaux de forme en général et bien proportionnés, couvraient d'une peau de cerf corroyée leur corps, tatoué « de beaux compartiments. » Leurs cheveux noirs descendaient jusqu'aux hanches.

Le roi, assis sur une ramée, à quelque distance de l'eau, sous le frais ombrage des cèdres et des lauriers, daigna à peine répondre aux hommages du capitaine français par un signe de tête. « Il tint, dit Laudonnière dans son *His-*

toire notable de la Floride, une si constante gravité, qu'il fait paroistre qu'à bon et juste droict il portait le tiltre de roy. » Pour triompher de cette impassibilité, Ribaut n'eut, il est vrai, qu'à tirer de sa « mallette » et à lui offrir, ainsi qu'à ses enfants, quelques « singularités, » des bracelets en façon d'or et d'argent, des boutons de métal, et autres menus objets qui mirent en joie le cacique et sa famille.

L'Histoire de l'expédition française en Floride, écrite et publiée en 1563 à Londres, par Jean Ribaut, et *l'Histoire notable de la Floride*, par René de Laudonnière, documents originaux et authentiques l'une et l'autre, font toutes deux une séduisante peinture du tableau qui s'offrit aux navigateurs dans leurs diverses expéditions sur les côtes ou sur la rivière de Mai.

Sous un ciel d'une admirable limpidité, c'étaient des mûriers blancs et rouges couverts de vers à soie tissant sur l'arbre leurs cocons argentés ou dorés. Autour des chênes et des cèdres s'enlaçaient des vignes luxuriantes. Les vertes prairies étaient émaillées de fleurs de toute nuance ; de magnifiques magnolias s'épanouissaient au soleil. En marchant à travers la ramée, les Français charmés faisaient lever, avec de grands bruits d'ailes, des poules d'Inde et d'innombrables compagnies de perdrix grises et rouges plus grosses que les nôtres. Ils entendaient les cerfs bramer dans les grands bois et voyaient fuir devant leurs pas les ours, les loups-cerviers, les léopards, les fauves des espèces les plus inconnues pour eux.

Ils jetèrent leurs filets dans la rivière et en retirèrent d'énormes quantités de poissons exquis. La naïveté de leur enthousiasme à l'aspect de ces magnificences n'avait d'égale que la joie naïve des caciques recevant des mains de Jean Ribaut quelque habit de drap bleu, orné de fleurs de lys jaunes, ou de petits miroirs et de petits couteaux. « Lieu si plaisant, s'écrie Laudonnière, et si délectable que rien plus ! »

Pour ces calvinistes, nourris de la lecture de la Bible, cette terre « la plus belle, la plus fertile et la plus plaisante de tout l'univers, » était une autre Terre Promise, ouverte aux fidèles enfants du Seigneur. Ainsi se trouvait justifié et confirmé par les merveilles de cette opulente nature le nom de Floride inspiré d'abord par la simple date des Pâques fleuries.

Dans ses différentes expéditions autour du lieu de débarquement, Ribaut avait découvert, en soixante lieues seulement, neuf rivières. Il les appela, en souvenir de la patrie, la Seine, la Somme, la Loire, la Charente, la Garonne, la Gironde, la Belle et la Grande. Il donna, à la neuvième, en souvenir de la Bible, le nom de Jourdain.

Un beau fleuve, assez large et assez profond pour porter les plus grands vaisseaux, s'offrit enfin à lui. Il résolut d'y fonder un établissement durable. Le point où il avait abordé reçut de lui le nom de Port-Royal. Deux îlots, séparés par un bras de rivière si pittoresque et si agréablement ombragé qu'il fut nommé Chenonceaux, furent appelés eux-mêmes Libourne et Charlesfort. Sur ce dernier, Laudonnière et Sale tracèrent le plan d'une forteresse suffisante pour contenir une cinquantaine de soldats.

C'est dans ce fort que Ribaut, impatient d'aller rendre compte au Roi et à l'amiral du résultat de sa mission, s'était décidé à laisser quelques-uns de ses compagnons pour maintenir le droit d'occupation française. Il les réunit tous autour de lui et fit appel aux cœurs de bonne volonté. Dans un discours il leur rappela qu'il n'est pas besoin d'appartenir à la noblesse pour bien servir son pays et que les hommes partis de l'origine la plus obscure peuvent s'élever, par leur courage ou leur talent, jusqu'aux plus hauts sommets du pouvoir et de la fortune. Parmi ceux qui se présentèrent en foule, il en choisit vingt-huit qu'il plaça sous les ordres d'Albert de la Pierria. Au moment de la séparation, l'émotion gagna tous les cœurs ; toutes les

épées sortirent du fourreau ; le cri de « vive la France ! vive le Roi ! » s'échappa de toutes les poitrines.

Lorsque Ribaut rentra en France, cinq mois seulement après son départ du Havre, la guerre religieuse déchaînait toutes ses horreurs sur notre malheureux pays. Le fervent huguenot y prit sans doute une part active, car, à la conclusion de la paix, il n'osa pas rentrer à Dieppe, son pays natal, et passa en Angleterre avec quelques protestants compromis comme lui. C'est là qu'il publia l'histoire de son expédition. La reine Élisabeth en prit connaissance, et peut-être est-ce dans cette lecture qu'elle puisa l'idée de s'emparer pour l'Angleterre de cette riche proie.

Que devenaient, pendant ce temps-là, les compagnons de Jean Ribaut qu'il avait laissés en Floride ?

III

Pour les gentilshommes, huguenots ou catholiques, qui avaient pris part à l'expédition de Jean Ribaut, le plus grand attrait de cette expédition consistait, sans contredit, dans la mystérieuse fontaine de Jouvence et dans les fantastiques mines d'or dont nous avons parlé. La vue de quelques vieillards à barbe blanche, qui semblaient avoir dépassé la limite la plus extrême assignée parmi nous à l'existence humaine ; les perles « grosses comme des glands, » que certains indigènes portaient au cou, surexcitèrent encore l'enthousiasme de nos aventuriers, en donnant une apparence de réalité à la séduisante légende. Ces rêves n'avaient pas peu contribué à l'empressement avec lequel s'étaient présentés, au moment du départ de Jean Ribaut, les hommes de bonne volonté chargés de garder Charlesfort.

A des imaginations enflammées par ces visions merveil-

leuses, la culture du sol devait, on le comprend, offrir peu d'intérêt. Comme nos modernes chercheurs d'or de la Californie, mourant de faim sur leurs placers, les Français, laissés en Floride, ne songèrent pas à demander leur subsistance à cette terre féconde qui, sollicitée par eux, leur aurait prodigué des trésors plus réels que les richesses dont ils poursuivaient la chimère ; ils aimèrent mieux, absorbés qu'ils étaient par leur idée fixe, lâcher la proie pour l'ombre et tenir leurs moyens quotidiens d'existence du seul bon vouloir des Indiens.

Au début, ceux-ci se montrèrent, en effet, prodigues de présents ; mais leur empressement ne tarda point à se modérer. Nos compatriotes avaient commis la faute de les froisser dans leurs sentiments religieux, en riant bruyamment des cérémonies de leur culte.

La mauvaise saison allait, d'ailleurs, rendre la vie plus difficile aux Indiens eux-mêmes. Leurs provisions leur suffisaient à peine pour l'hiver ; ils ne pouvaient rien en distraire, sans s'exposer à souffrir de la faim, eux et leurs familles.

La disette vint donc ; par surcroît de malheur, le feu prit à Charlesfort. Grâce au secours des Floridiens, le mal, de ce côté, fut promptement réparé ; mais, après avoir échappé à la famine et à l'incendie, les Français allaient devenir leurs propres victimes. Comme l'a dit Laudonnière, le malheur voulut que ceux qui n'avaient pu être domptés ni par l'eau, ni par le feu, le fussent par eux-mêmes.

Le commandant Albert de la Pierria était, nous l'avons dit, un caractère altier et dur. Il ne possédait pas l'art difficile de commander, art d'autant plus difficile en cette circonstance, que ses soldats, en leur double qualité de huguenots et de volontaires, étaient unis entre eux par une sorte de fraternité. Ses rigueurs inutiles exaspéraient la garnison de Charlesfort.

Un jour, pour le plus futile des motifs, il condamna à mort le tambour Guernache, et tous ses hommes ayant refusé d'attacher le malheureux à la potence, il se chargea lui-même du sinistre office. Sous l'empire du sentiment du devoir et de la discipline, l'irritation se contint cette fois. Mais quelques jours après, non content de dégrader le soldat Lachère, pour une insignifiante infraction au règlement, il l'avait envoyé en exil dans une petite île du fleuve, où il lui avait refusé des vivres. Cet acte de froide cruauté provoqua l'explosion. Les soldats se jetèrent sur leur capitaine et le massacrèrent. Ils allèrent ensuite chercher Lachère, qu'ils trouvèrent à demi-mort de faim, et élurent pour chef l'honnête et intelligent Nicolas Barré.

L'année 1563 touchait cependant à son terme, et les secours promis par Jean Ribaut n'arrivaient pas d'Europe. La nostalgie s'empara de tous ces proscrits volontaires, qui n'eurent plus désormais qu'une pensée : revoir leur pays. Avec une énergie qui aurait fait leur fortune, s'ils l'avaient appliquée à la culture de ce sol fertile, ils entreprirent, sous l'active et expérimentée direction de Nicolas Barré, de construire un navire capable de supporter une longue traversée. Tout leur manquait : les ouvriers spéciaux, le fer, le goudron. Avec l'aide des Indiens, qui étaient trop impatients de se débarrasser de leurs hôtes pour ne pas s'empresser de leur fournir les moyens de partir, ils parvinrent pourtant à terminer leur œuvre. Le petit navire put enfin être lancé à la mer, et les intrépides aventuriers déployèrent leurs voiles, faites de leurs chemises et de leurs draps de lit.

Quelques semaines plus tard, une goberge anglaise rencontrait en mer, non loin des côtes d'Angleterre, un navire informe où quelques malheureux cadavres ambulants, rongés par la faim, dévorés par la soif, allaient rendre le dernier soupir. C'étaient les derniers survivants de Charlesfort.

Ils avaient eu à supporter, durant leur traversée, contrariée au début par un calme plat qui avait longtemps retenu leur lourd bateau immobile sur les flots endormis, toutes les horreurs de la famine. Dans un moment de désespoir, le navire avait même été témoin d'une de ces scènes hideuses que présente plus d'une fois, hélas ! l'histoire des naufragés. Le pauvre Lachère, jadis condamné par la Pierria à mourir de faim dans son île, avait servi, à la suite d'un funeste tirage au sort, à préserver de cette mort les camarades qui l'avaient autrefois délivré.

Sur la goberge anglaise se trouvait, par un providentiel hasard, un des anciens compagnons de Ribaut, un de ceux qui étaient rentrés en France avec lui. Tous les soins possibles furent prodigués aux mourants. Rendus à la santé, on les conduisit devant la reine Élisabeth, qui voulait les interroger sur leurs aventures, et surtout sur les pays inconnus qu'ils avaient habités et où elle projetait à son tour de fonder un établissement. Quelques mois plus tard, en effet, l'un d'eux, Martin Atinas, de Dieppe, servait de pilote au capitaine Hawkins, et le conduisait sur les côtes de la Floride, tandis que Ribaut, réfugié à la cour de la reine Elisabeth, qui s'était intéressée au récit de sa première expédition, se trouvait naturellement en relations journalières avec le futur conquérant de l'Amérique anglaise, Walter Raleigh.

IV

La tentative française avait échoué comme toutes les tentatives espagnoles ; mais c'est surtout, on le sait, par une inébranlable persévérance que se signalait Coligny. Aussitôt qu'il se vit délivré des soucis que lui avait causés l'odieuse accusation de complicité dont il avait été un instant l'objet dans l'affaire de Poltrot de Méré, il revint à son projet favori.

Ribaut était toujours en Angleterre, il fallait chercher un autre chef. C'est René de Laudonnière, un des familiers de Ribaut, déjà associé à la première expédition, que l'amiral chargea de diriger la seconde. Il lui donna 100,000 fr., selon les uns, 150,000, selon les autres, somme importante à cette époque, lui confia un blanc-seing avec le pouvoir de conférer les grades et l'invita à donner rendez-vous à ses enrôlés volontaires au Havre-de-Grâce.

Ces enrôlés étaient presque tous des huguenots, gentilshommes pauvres, soldats sans emploi, commerçants et artisans sans ouvrage, troupe besoigneuse et résolue, à laquelle malheureusement, ainsi que la première fois, on négligea d'adjoindre l'élément indispensable, c'est à dire les paysans et les laboureurs, qui eussent tiré parti du sol occupé.

Toutefois, l'état-major comprenait quelques jeunes gens poussés par l'esprit d'aventure plus que par le besoin de refaire une situation ruinée : tels étaient le lieutenant d'Ottigny, l'enseigne d'Erlach, les volontaires de Laroche-Ferrière, de Marillac, de Grotaut et Normans de Pompière. L'expédition, beaucoup plus considérable que la première, comptait cette fois un service médical, un service administratif et des ouvriers de toute espèce, charpentiers et artificiers. On y avait même joint un dessinateur chargé de reproduire les incidents du voyage.

Ce dessinateur nous a laissé, ainsi que Ribaut, Laudonnière et le charpentier dieppois, Nicolas Le Challeux, sa relation personnelle *brevi narratio*. C'est à lui que nous devons ces quarante-deux planches, toutes remarquables par leur exécution et la précision des détails, qui sont le meilleur des commentaires de l'histoire floridienne. De Bry les acheta à la veuve de Jacques Lemoyne de Mourgues, — c'est le nom de l'artiste, — et les a insérées dans le second volume de sa collection.

La petite flotte, composée de trois navires équipés au

Havre , l'*Élisabeth* , le *Breton* et le *Faucon* , débarqua le 25 juin 1564, sur le rivage du fleuve de Mai. Laudonnière aborda avec quelques officiers et douze soldats sur l'emplacement même où Jean Ribaut avait pris terre deux ans auparavant. On apercevait encore la colonne fleurdelisée érigée par lui lors de son premier voyage , en signe de prise de possession au nom du roi.

Un chef indien accourut au devant d'eux avec les manifestations bruyantes d'une joie sympathique. C'était le cacique Satiroua, qui venait implorer le secours des Français contre son ennemi, le cacique Outina. Avant de s'engager dans une guerre offensive, ceux-ci jugèrent prudent de commencer par s'assurer la possession du sol à l'aide de sérieux travaux de défense. A cet effet, ils construisirent un fort qu'en l'honneur du roi Charles IX, ils nommèrent le fort Caroline. Malgré l'analogie des noms, ce n'est pas de là, ayons soin de le dire , que la Caroline du Nord et celle du Sud ont tiré le leur , mais de la cession faite, un siècle plus tard , par un autre Charles, le roi Charles II d'Angleterre, à son favori le chancelier Clarendon, du territoire ainsi désigné de nos jours.

V

Il serait trop long d'entrer dans le détail des alliances , des ruptures , des traités de paix ou des déclarations de guerre qui se multiplièrent entre les Français et les diverses tribus d'Indiens , tour à tour dévouées ou ennemies, selon l'intérêt du moment.

Au milieu de ces conflits, les pires ennemis des Français furent, ainsi qu'à l'époque de la première expédition, les Français eux-mêmes. On vit se reproduire , en 1564, les mêmes faits qu'en 1563.

Les déceptions de ces hommes qui, au lieu des trésors espérés, ne trouvaient qu'un exil en pays malsain , avec

la famine en expectative , leurs mécomptes , leurs fatigues , leurs périls sans compensations , se traduisirent en accusations virulentes contre l'honnête et loyal chef de l'expédition , accusé par eux de trahison.

Une conspiration s'organisa ; Laudonnière devint le prisonnier des révoltés , qui profitèrent de la liberté que leur assurait leur triomphe pour diriger de véritables expéditions de piraterie contre les possessions espagnoles. Rencontrés par trois navires armés de cette nation , ils n'eurent d'autre ressource que de gagner la haute mer , d'où le pilote , qu'ils avaient embarqué avec eux malgré lui , les ramena au fort Caroline. Pris entre la famine et le recours à la justice de Laudonnière , qui , aussitôt après leur départ , avait été délivré par ses officiers et les soldats restés fidèles à leur devoir , ils s'étaient résignés à la seconde des deux alternatives , sans se faire illusion sur le sort qui les attendait.

Parodiant une cour martiale , ils simulèrent , avant de se rendre , un jugement qui les condamnait à être pendus. Tel fut , en effet , le sort de leurs quatre chefs principaux , Desfourneaux , Lacroix , Étienne de Gênes ou plutôt de Genève , et Seignore , aventurier corse , deux étrangers dont Laudonnière avait eu le tort d'agréer l'enrôlement. Cette marque de sévérité rétablit son autorité compromise par la faiblesse dont il avait fait preuve en signant , le mousquet sur la gorge , la commission de Desfourneaux comme chef de l'expédition contre les Indes espagnoles. Tout ce que purent obtenir les coupables , ce fut d'être passés par les armes , en leur qualité d'anciens soldats , au lieu de subir l'infamie du gibet.

Malgré la répression , cet acte de piraterie devait avoir de déplorables conséquences par les représailles qu'il allait provoquer.

Plusieurs expéditions dans l'intérieur des terres , — l'une , sous la direction de Laroche-Ferrière , en vue de

découvrir les légendaires mines des monts Appalaches ; l'autre, sous le commandement de d'Ottigny , pour ramener des vivres, — ne firent, en irritant les Indiens, qu'ajouter aux périls de la situation. Dans une retraite qui ressemblait à une déroute , en lutte incessante avec les sauvages qui les harcelaient de nuées de flèches et leur tuèrent ou blessèrent vingt-quatre hommes , le lieutenant d'Ottigny et ses soldats ne purent sauver et rapporter au fort Caroline que deux charges de blé.

C'était la famine à courte échéance.

Le 3 août 1565 , tout semblait perdu ; on en était réduit aux dernières extrémités ; quelques affamés s'étaient résignés à manger des serpents.

Ce jour-là , Laudonnière , en proie aux préoccupations les plus sombres, gravit un monticule qui dominait la mer. Tout à coup son cœur bondit de joie. Il venait d'apercevoir une voile à l'horizon.

C'était un grand vaisseau qui s'approchait du rivage. D'autres navires le suivaient. Mais quels étaient ces arrivants ? Était-ce Ribaut avec les amis et les secours attendus ? Était-ce les Espagnols redoutés ? Il reconnut enfin des navires anglais ! C'était sir John Hawkins, fondant cette traite de noirs que l'Angleterre devait être un jour la première à proscrire.

La flottille anglaise se composait de quatre vaisseaux : le *Jésus*, le *Salomon*, l'*Hirondelle* et le *Tigre*, qui arrivaient des côtes de Guinée où ils avaient pris une cargaison d'esclaves. Hawkins venait de livrer ses noirs aux Espagnols de Cuba, qui lui avaient signé en échange une commission de paisible et régulier trafiquant.

Le capitaine anglais débarqua, escorté des gentilshommes français qui saluaient en lui un huguenot comme eux, et acclamé par la garnison qui l'accueillait comme un libérateur. Il offrit aux exilés de les rapatrier.

Laudonnière vit, sans doute , dans cette offre un moyen

d'éloigner les Français de la Floride, afin de permettre à l'Angleterre de s'y établir sans coup férir ; il refusa. Toutefois, Hawkins lui ayant proposé de lui céder le plus petit de ses navires contre le canon du fort et quelques objets désormais inutiles, il accepta l'échange, et Hawkins reprit sa route, se contentant , pour le restant du prix , d'une traite qui devait rester toujours impayée.

Peu de temps après, deux capitaines signalaient l'approche de sept barques chargés d'hommes armés. Les sentinelles françaises interpellèrent ces inconnus. N'obtenant pas de réponse, Laudonnière allait faire pointer contre eux les deux petits canons qui lui restaient, lorsque, une voix s'étant élevée, on reconnut celle de Jean Ribaut. Enfin, le secours, si longtemps désiré, arrivait.

Après avoir constaté que Laudonnière avait fait bravement son devoir, Ribaut , d'abord prévenu contre ce dernier, lui rendit toute sa confiance et lui offrit de partager avec lui l'autorité. Mais l'honnête et désintéressé commandant de la Caroline n'eut pas de peine à faire comprendre à son ancien chef que l'unité du commandement, dans les circonstances où l'on se trouvait, était indispensable, et il se démit entre ses mains de tous ses pouvoirs.

L'expédition commandée par Jean Ribaut était la plus importante de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors en Floride. Elle comptait un millier de personnes. L'amiral de Coligny, pour donner à son protégé Jean Ribaut une marque de sa confiance , lui avait adjoint un de ses proches parents, M. de Lagrange. Les noms de Machonville, de du Vest, de Joinville, de San-Marin, de Beauhaire, d'Ully, témoignent de la vérité de ces lignes de Brantôme : « Vous eussiez dit que cette année-là (1565-66) estoit venue et destinée pour faire voyager les Français..... En toutes façons, soit pour bien , soit pour mal , ils ont esté hasardeux à rechercher les adventures et faire rencontre, et

entreprendre voyages ; que , quand ils leur faillirent en leur pays, ils les allaient de loin esvanter hors de leur patrie. »

Les vivres et les provisions furent promptement débarqués. Déjà , d'ailleurs, les Floridiens , intimidés par l'arrivée de ces puissants renforts , revenaient en foule à la Caroline où les attirait l'intérêt autant que la curiosité ; la fortune semblait sourire à la nouvelle entreprise ; trois des navires, la *Perle*, l'*Union* et la *Trinité* , étaient entrés en rivière et s'apprêtaient à remonter le fleuve, lorsque , le lundi 3 septembre , sur le soir , furent signalés quatre gros vaisseaux qui s'approchaient des quatre bâtiments restés à l'ancre.

Pendant toute la nuit, on resta dans l'incertitude et dans l'attente. Le mardi matin , à l'aube , les soldats du fort virent tout à coup les vaisseaux français couper les câbles qui retenaient les ancres , se recouvrir de voiles et regagner précipitamment la haute mer. Cette fois, c'était bien l'ennemi, l'Espagnol ! Après tant de douloureuses péripéties et d'incidents dramatiques , prologue de la tragédie , le véritable drame commençait.

VI

Malgré l'apparente cordialité des rapports établis, depuis le mariage d'Élisabeth de Valois et de Philippe II , entre la cour de France et la cour d'Espagne, le gouvernement espagnol ne cessait pas de surveiller d'un œil inquiet le seul État assez puissant, avec l'Angleterre, pour contrarier ses projets de domination universelle. Ses espions le tenaient au courant de tout ce qui se passait en France, et Philippe II se montrait extrêmement préoccupé de nos expéditions en Floride. Le cardinal Granvelle avait déjà appelé son attention sur le danger d'un établissement français en Amérique.

« Quels qu'aient été les conseils de l'ambassadeur, écrivait-il, on n'en a pas moins laissé les Français prendre pied dans la Floride, où ils ont construit deux forts qu'il ne sera pas facile de leur enlever. Car s'il n'y a pas de gens d'Espagne pour les envoyer dehors, il y a plus de 40,000 hommes en France desquels il est besoin de décharger le pays. »

En apprenant que Coligny venait d'organiser une troisième expédition, plus considérable que les deux premières, et commandée par Jean Ribaut, Philippe II contint son courroux; mais dès ce jour-là, sa résolution fut prise d'en finir avec notre naissante colonie. La destruction d'un établissement créé par une nation avec laquelle il vivait en paix et en bonne intelligence constituait, il est vrai, une flagrante violation du droit des gens. Aller guerroyer contre des Français en Floride, n'était-ce pas déclarer la guerre à la France elle-même ?

Les ministres du roi d'Espagne, d'Albe en tête, se chargèrent de le rassurer sur ce point. Nos compatriotes, débarqués en Floride, n'étaient-ils pas des hérétiques, et, par conséquent, les ennemis de Charles IX ? A ce titre-là, une expédition contre eux, bien loin d'être considérée par le roi de France comme une déclaration de guerre, devait être approuvée par lui comme service d'allié à allié. Philippe II tenait trop à se laisser persuader pour résister longtemps à ces sophismes.

Un motif plus légitime vint, d'ailleurs, justifier, jusqu'à un certain point, la résolution de l'Espagne. Nous avons dit que les insurgés qui avaient emprisonné Laudonnière avaient pillé divers points du littoral de l'île de Cuba et capturé plusieurs bâtiments de commerce espagnols. Bien que ces actes de piraterie eussent été réprimés par les Français eux-mêmes aussitôt que Laudonnière eut reconquis son autorité; bien que les quatre principaux auteurs de ces attentats eussent payé leur crime de leur sang, ils

fournirent à l'Espagne le prétexte cherché pour justifier — par la nécessité d'assurer la sécurité de ses possessions trans-océaniques, — les violences qu'elle méditait.

VII

Un jour, Philippe II, traversant les corridors du palais de l'Escorial, vit s'approcher de lui avec un hautain respect un seigneur qui l'y avait longtemps attendu et qui lui présenta un placet.

C'était Pedro Menendez de Abila, Asturien d'origine, et l'un des meilleurs officiers de l'armée espagnole, le vrai type de ces *conquistadores* qui, avec une poignée d'hommes, avaient conquis l'Amérique.

Enfant, il avait quitté la maison paternelle pour aller se battre contre les Barbaresques. Après une intermittence de succès et de disgrâces, Philippe II lui avait rendu sa faveur et l'avait envoyé aux Indes comme commandant en chef de la flotte et de l'armée. Là, il avait amassé de si grandes richesses, qu'à son retour, en 1561, il dut répondre à des accusations telles que le Conseil des Indes le fit arrêter, mettre en prison, et le condamna à payer une amende considérable.

La peine devait être méritée, car Philippe II, qui appréciait la bravoure du brillant officier, et qui avait besoin de ses services, ne consentit, après avoir pris connaissance de la pétition remise entre ses mains, qu'à réduire la peine de moitié.

Menendez ne se borna point à demander sa grâce : il sollicita la faveur d'être autorisé à entreprendre, à ses propres frais, une expédition en Floride. Cette opportune proposition permettait au Roi d'Espagne de réaliser un de ses plus chers désirs, tout en le dégageant de toute

responsabilité directe dans la destruction de la colonie française. Il l'accepta immédiatement. Dès le 22 mars 1565, un traité fut signé entre le riche marin et le gouvernement espagnol.

Gratifié, à titre d'indemnité pour les dépenses dont il se chargeait, de deux mille ducats d'appointements et du droit de propriété sur les prises, ainsi que du cinquième de tous les produits de l'occupation, le nouveau *conquistador* se vit en même temps investi du titre perpétuel et héréditaire d'*Adelentado* de la Floride, avec le droit de désigner, sa vie durant, son successeur dans la fonction. Il était en outre élevé tout de suite à la dignité de capitaine général.

Ses projets étaient gigantesques; ses lettres à Philippe II, conservées à Séville et encore inédites, en contiennent le plan et les détails. Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de toute l'Amérique du Nord. Le but avoué de l'entreprise était simplement de rendre ces contrées idolâtres à la foi catholique et d'en extirper l'hérésie, si elle s'y était implantée.

Ce zèle pieux était-il fanatisme ou calcul ! Il est permis de croire au fanatisme, si l'on se reporte aux passions religieuses des Espagnols au xvi^{me} siècle. On est tenté de n'y voir qu'un calcul, lorsqu'on voit quels immenses avantages matériels Menendez avait pris soin de stipuler en sa faveur.

Le 29 juin 1565, la flotte espagnole quitta le port de Cadix. Elle se composait de quinze navires, y compris les renforts successifs qui lui arrivèrent, et comptait à bord 2,000 hommes, parmi lesquels douze franciscains, un religieux de la Merci, huit jésuites et cinq prêtres. L'un d'entre eux était Lopez de Mendoza, un des futurs historiens de l'expédition.

Menendez avait exposé tout ce qu'il possédait dans cette aventure. Les historiens du temps en évaluent la dépense

totale à un million de ducats. Évidemment la fortune de l'illustre navigateur ne s'élevait point à cette somme-là ; mais les financiers d'alors risquaient volontiers de grosses sommes sur ces entreprises d'outre-mer d'où ils attendaient d'énormes bénéfices.

VIII

Raymond de Pavie, sire de Forquevaux, venait d'être nommé ambassadeur de France en Espagne. Il était arrivé à son poste au moment même où Menendez s'app préparait à s'embarquer pour l'Amérique. Il ne pénétra pas d'abord le vrai but de l'expédition, soigneusement dissimulé.

« L'on a opinion, sire, écrivait-il quatre mois après le départ de l'expédition, que c'est pour Alger au printemps qui vient, ou quelque bon endroit de Barbarie, et est bruit aussi de la Floride. » Mais bientôt Philippe II ne prit plus la peine de cacher ses intentions. Il chargea même sa femme, la reine Élisabeth, d'en informer l'ambassadeur du roi de France.

Les lettres de ce dernier reproduisent, en les résumant, ses conversations avec la reine d'Espagne. « Du restant, madame, écrit-il à Catherine de Médicis, j'ai appris de la reyne, votre fille, ce que je vous écris de la Floride par une autre lettre : comment ce roy ne peut souffrir que les Français nichent si près de ses conquêtes. » L'ambassadeur de Philippe II à la cour de France, Don Francisco de Alava, recevait au même instant l'ordre de se plaindre de l'atteinte portée aux droits de l'Espagne par l'établissement des Français sur une terre espagnole.

A ces plaintes, Charles IX répondit en ces termes dans une lettre adressée à Fourquevaux : « Je ne vois pas grand propos de me fauster d'une chose où mes sujets ont passé si longtemps, planté mes armes et possédé sans aucun empeschement. » Il ajoutait cependant qu'il n'entendait

tolérer de la part d'aucun de ses sujets aucun acte de piraterie et s'engageait à punir sévèrement tous ceux qui s'y livreraient, au lieu d'exploiter paisiblement le sol qu'ils occupaient. L'intérêt unique qui le guidait en cette affaire, c'était, disait-il, « la liberté de la navigation et le droit pour ses sujets d'aller naviguer et s'accomoder ès autres lieux. »

De son côté, Catherine de Médicis, à qui Francisco de Alaya s'était adressé, au nom du roi d'Espagne, sur un ton un peu hautain, répondit fièrement à l'orgueilleux Castillan « qu'il eût à se souvenir que les rois de France n'ont pas accoutumé de se laisser menacer, que le sien était bien jeune, mais non pas si peu connaissant ce qu'il est qu'il n'y ait toujours plus affaire à le retenir qu'à le provoquer, et qu'elle estimait que son maître n'y gagnerait rien. »

Philippe II, qui attendait l'issue de l'expédition pour achever de jeter le masque, feignit d'accepter ces explications, mais il garda désormais, au sujet de cette affaire, le silence le plus absolu dans ses conversations avec l'ambassadeur de France. Son premier ministre, le duc d'Albe, plus explicite, au contraire, déclara formellement à Fourquevaux « qu'il trouvait le pire du monde que d'une province et país dont les Espagnols étaient possesseurs dès le règne du roi don Hernando, les Français les fussent allés trouver et déposséder, lequel lieu leur importait trop pour le laisser perdre..., et que le roy catholique emploierait toutes ses forces pour recouvrer sa possession. »

Fourquevaux, après cette conversation, insista pour l'envoi des renforts en Floride avec d'autant plus d'énergie que la reine Élisabeth l'avait prévenu que « si les Espagnols étaient victorieux, Leurs Majestés françaises entendraient fort piteuses nouvelles de leurs sujets, lesquels ils feraient tous mourir cruellement (15 janvier 1566). » Mais déjà il était trop tard. Pendant que ces négociations

se poursuivaient, Menendez était arrivé au terme de son voyage.

Nous avons vu comment les quatre navires français, surpris par la flotte ennemie, avaient réussi à se soustraire à une destruction immédiate. « Ces diables-là, dit le prêtre Mendoza dans sa relation, sont de si adroits marins et manœuvrent si bien, que nous ne pûmes en atteindre aucun. »

Le lendemain, Menendez vit les arquebusiers du fort alignés, au nombre de cinq ou six cents, sur le rivage, et soutenus par ceux des vaisseaux de Ribaut qui avaient pu entrer en rivière et qu'étaient venus rejoindre, à la faveur de la nuit, les navires furtifs. Il n'osa point tenter l'attaque. Tournant vers le sud, il gagna une crique où se trouvaient déjà trois de ses vaisseaux en train de débarquer les troupes et les provisions, et qu'il nomma Saint-Augustin. Telle fut l'origine et tel est encore aujourd'hui le nom de la ville la plus ancienne des États-Unis.

IX

Débarrassés des Espagnols, les Français avaient le choix entre trois partis à prendre : ou bien se fortifier sur les lieux et y attendre l'ennemi, ou bien pousser sur Saint-Augustin et y attaquer les Espagnols avant l'achèvement de leurs défenses, ou bien s'embarquer et les poursuivre sur mer. Laudonnière, dans le conseil de guerre tenu à cet effet, opina pour la première de ces trois résolutions ; Ribaut pour la seconde. Les officiers à l'unanimité se rangèrent à l'avis de Laudonnière. Lagrange, le parent de Coligny, insista même pour l'adoption immédiate du projet. Mais Ribaut s'obstina dans son opinion, et, s'armant de son autorité de commandant en chef, déclara qu'au nom du roi, il ordonnait que ses ordres fussent exécutés. Il n'y avait plus qu'à obéir.

Le 10 septembre, les vaisseaux français mirent à la voile, portant tous les hommes valides et leurs officiers. Malgré la blessure qu'il avait reçue dans l'expédition du lieutenant d'Ottigny, contre les Indiens, du cacique Outina, expédition si malheureusement transformée, comme nous l'avons vu, en déroute, le peintre Lemoyne voulait suivre celle-ci. Il fallut que d'Ottigny interposât son autorité pour l'empêcher de s'embarquer. Le courageux artiste resta au fort Caroline avec dix-sept hommes en état de porter les armes, cinq jeunes garçons sachant à peine se servir des leurs, quelques artisans, entre autres le charpentier Le Challeux, qui nous a raconté ses misères, et une foule de femmes, d'enfants et de malades, placés tous sous le commandement de Laudonnière.

A l'apparition des navires de Ribaut, les Espagnols, campés à Saint-Augustin, se crurent perdus. Le vent, qui portait à toutes voiles les Français sur eux, paralysait toutes leurs manœuvres. Ils eurent à peine le temps de couper les câbles de leurs vaisseaux à l'ancre, de leur faire franchir la barre du fleuve et de les mettre à l'abri en rivière.

Ribaut, contrarié par la marée, ou ne sachant pas en profiter, ne les y suivit pas.

Le lendemain, s'éleva un de ces vents terribles du nord-ouest qui soufflent du continent, brisant tout sur leur passage. La flotte assaillante fut obligée de s'éloigner en toute hâte, et l'Adelentado put la suivre des yeux, ballottée par la tempête, dispersée, jetée à la côte ou brisée sur les écueils.

Un vaisseau français vint s'échouer en face des sables de l'île Anastasia; le plus grand nombre toucha terre près du cap Cannaveral. Dans ce désastre, un seul homme périt, Lagrange, le même qui, par une sorte de pressentiment de sa destinée, s'était si énergiquement opposé au plan de Jean Ribaut.

Les forces françaises se trouvaient ainsi disséminées , en nombre inégal, sur trois points différents : l'île Anastasia, le cap Cannaveral et le fort Caroline.

Un audacieux projet germa dans l'esprit de Menendez. Il résolut de marcher à travers terre contre le fort, évidemment dépourvu d'une partie de ses défenseurs, et de l'enlever par un prompt coup de main.

Vainement ses officiers , ignorant les forces réelles qui y avaient été laissées , lui représentèrent-ils la témérité d'un tel dessein. Aussi ferme dans son idée que l'avait été Jean Ribaut dans la sienne, mais plus heureux que lui dans l'exécution, il feignit de ne pas entendre les murmures et les menaces grondant autour de lui, et ordonna aux hommes qu'il avait choisis de marcher en avant : marche lente, tourmentée, douloureuse, exténuante, où plus d'une fois il fallut se traîner sur les genoux, à travers d'inextricables fourrés, se déchirer les pieds aux ronces d'un chemin frayé avec la hache, côtoyer des précipices en s'avancant à travers l'inconnu , plus effrayant encore que l'abîme et les ténèbres.

L'avant-garde s'arrêta enfin à moins d'une lieue du fort, frissonnant de fatigue et de faim. Les provisions étaient épuisées, les munitions perdues. Il n'y avait plus de salut pour les soldats de Menendez que dans l'impétuosité d'une attaque inattendue. Vaincre ou mourir , il leur fit comprendre l'inexorable rigueur de cette alternative.

Il y eut d'abord parmi eux un peu de résistance ; mais sa parole enflammée les entraîna. S'élançant , aux cris de « Santiago ! Santiago ! » de la colline au sommet de laquelle ils étaient arrivés sans être aperçus, ils se ruèrent par les brèches des remparts, sur cette garnison de femmes, d'enfants et d'invalides.

Par une lamentable fatalité , l'officier de ronde qui n'avait aperçu rien de suspect et qui, par la pluie torrentielle qui tombait, ne pouvait prévoir une attaque, avait permis

aux sentinelles de rentrer. Les soldats du fort étaient si peu nombreux, en effet, et les exigences de leur service si multipliées et si pénibles, qu'il fallait saisir pour eux au passage toute occasion de repos.

Un soldat qui, par hasard, se trouvait dehors et le trompette de Laudonnière furent les premiers qui aperçurent l'ennemi ; le soldat fut poignardé, et les Espagnols, égorgeant tous ceux qu'ils rencontraient, firent irruption dans la citadelle. La plupart des hommes valides dormaient encore ; il n'y eut point de résistance. Laudonnière put s'échapper en sautant par dessus le mur de l'ouest et gagner le bois. Le peintre Lemoyne réussit à en faire autant.

De la montagne voisine sur laquelle il s'était réfugié, le charpentier Le Challeux assista au massacre ; les cris des victimes arrivaient jusqu'à lui. Il vit jusqu'à cent quarante-quatre cadavres amoncelés au bord de la rivière. Un vaisseau français, commandé par le capitaine Mallard, qui, à la nouvelle du désastre, avait longé la côte dans l'espoir de recueillir quelques fugitifs, le prit à son bord ainsi que Laudonnière, Lemoyne et vingt-quatre de leurs compagnons échappés par miracle au carnage. Les uns furent conduits à la Rochelle ; les autres débarquèrent à Swinsea, dans le pays de Galles, d'où Laudonnière gagna Londres d'abord, Paris ensuite, chargé qu'il était par notre ambassadeur en Angleterre, Paul de Foix, d'apporter en France la sinistre nouvelle.

(A suivre)

FRÉDÉRIC BÉCHARD.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ART RELIGIEUX

A PROPOS DU SALON DE 1888

On pourrait écrire un volume intitulé : *Grandeur et décadence de l'élément religieux en peinture*. La multiplicité des tableaux de sainteté pendant le moyen âge et la Renaissance, leur diminution progressive depuis lors sont des faits connus de tous ; il suffit pour cela d'être entré par mégarde dans un musée ou d'avoir feuilleté un album d'estampes ou de photographies. Malgré ses retours passagers, la peinture religieuse est en décadence depuis trois siècles ; ce mouvement doit-il se continuer à l'avenir ? Faut-il et peut-on essayer de l'enrayer ? N'y aura-t-il pas un réveil ou une transformation de l'esthétique sacrée ? L'œuvre des peintres actuels fait-il pressentir ce renouveau ? Telles sont les questions que nous allons examiner.

I

Il est une raison que l'on donne communément de cette décadence, c'est le manque de foi. L'art religieux, dit-on, ne peut que fleurir dans les époques croyantes, que décliner dans les temps sceptiques ; c'est la foi qui le vivifiait jadis, c'est l'incrédulité qui le ronge aujourd'hui. Mais exposée sous cette forme rigide, cette opinion nous semble fausse. Et d'abord, il y aurait beaucoup à dire sur la foi du xvi^m^e siècle, et, par contre, fort peu à dire sur la peinture du xi^m^e ; cette simple remarque suffit à nous mettre en garde contre des généralisations hâtives.

Qu'il y ait peu à dire sur la peinture des ^x^{me} et ^{xii}^{me} siècles, pourtant l'époque des Croisades, des grands papes, peut-être de l'apogée de l'Église, nul ne le contestera ; c'est à peine si, en Italie, quelques fresques ou mosaïques byzantines servent de transition entre les souvenirs du temps de Justinien et le premier réveil du ^{xiii}^{me} siècle. Mais, en revanche, peut-être s'étonne-t-on de notre dire sur la foi du ^{xvi}^{me}. Loin d'être un âge de scepticisme, le siècle de la Réforme avec ses conciles et ses colloques, ses luttes théologiques et ses guerres religieuses, semble au contraire l'épanouissement de la foi religieuse dans toute sa vigueur. Cependant ici aussi il faut se garder d'une vue trop rapide ; le ^{xvi}^{me} siècle n'est pas seulement le temps de la Réforme, c'est encore l'époque de la Renaissance : et la Renaissance est païenne, presque athée. Sauf en Espagne où les conditions sont toutes spéciales, ses plus grands génies restent indifférents aux questions de religion ; Rabelais était curé de Meudon, et Shakspeare, d'après Carlyle, a été « le plus noble fruit du catholicisme » ; mais ce n'est pas en lisant le *Pantagruel* ou le *Théâtre* qu'on l'apprendrait. La Réforme elle-même a mille raisons d'être ; c'est un mouvement philosophique, politique, moral et social au moins autant qu'un mouvement religieux. D'ailleurs, où l'art du ^{xvi}^{me} siècle trouve-t-il sa forme suprême ? En Italie, où personne ne croit plus en Dieu et où la religion n'est plus qu'un prétexte à fêtes et à décors.

A cela ne pourrait-on pas répondre : « La Renaissance n'a été qu'un effet ; si elle a atteint les plus hauts sommets de l'art, ce n'est pas parce qu'elle était païenne, c'est malgré qu'elle le fut ? Les génies sceptiques qui rehaussaient de leur gloire la cour des papes et des Médicis n'étaient que les continuateurs des grands *trecentisti* et *quattrocentisti*, et ces pionniers de l'art étaient de vrais croyants ; devant les fresques de Pseudo-Orcagna ou les

détrempe de Giovanni da Fiesole et de Benozzo Gozzoli, on se sent ému par la profondeur de l'inspiration sacrée, par la sincérité de la piété religieuse. Et ce n'est pas là une exception dans la chrétienté; chez les vieux Allemands de Cologne, Stephan, Wilhem et les maîtres inconnus de Calcar et de Xanten, chez les Wallons primitifs, Jean de Eyck, Roger de la Pasture, Mabuse, Bellegambe, on retrouve, avec les caractères nationaux distinctifs en plus, les mêmes qualités de candeur, de naïveté, d'émotion. N'y a-t-il pas là une indissoluble union de l'art et de la foi ? Si l'art a été adorable de fraîcheur et de jeunesse, n'était-ce pas parce qu'il était le reflet d'une foi jeune et fraîche, et cet art si imprégné de religion aurait-il pu naître et vivre sans la sincérité et l'ampleur de la foi religieuse ? »

Ici encore toutefois ce serait exagérer que d'admettre cette absolue et nécessaire communion des deux forces. Certes, nous le dirons tout à l'heure, le milieu a une influence considérable sur la forme esthétique, et l'art religieux du xv^m^e siècle n'aurait pas pu naître dans une époque athée ou païenne ; mais de là à admettre la nécessité de la foi dogmatique chez l'artiste même, il y a loin. On ne peut même pas dire que l'art religieux de ce xv^m^e siècle ait été le produit de la seule ferveur religieuse ; à ce compte-là, cet art aurait dû s'épanouir au xii^m^e siècle où la foi a été autrement vive et sincère ; il y a de la confusion à prendre la naïveté de l'art pour la naïveté de la foi ; même parmi les *quattrocentisti*, pour quelques artistes qui ont peint dans les cloîtres sourds aux passions du monde, combien d'autres préludaient de leur mieux au scepticisme épicurien ou au déchaînement passionnel de leurs neveux ! A ce point de vue, il serait aussi inexact de dire que les artistes religieux du xv^m^e siècle ont été imparfaits parce qu'ils étaient croyants, que de prétendre que le génie des grands peintres religieux de la Renaissance venait de leur absence de foi.

Quant à la fréquence des sujets de sainteté dans la peinture du moyen âge, elle s'explique par une raison bien simple et tout à fait pratique : c'est que les peintres ne pouvaient guère alors écouler leurs œuvres dans le monde séculier ; le clergé seul était assez riche et assez cultivé pour entretenir les artistes, peintres, sculpteurs, orfèvres, architectes, etc. Quiconque est entré dans un musée d'art, celui de Cluny par exemple, sait que jusqu'au xvi^{me} siècle les boiseries sculptées ont presque toutes une affectation cléricale, retables, stalles, chaires, jubés, etc. ; personne n'a pourtant pensé à expliquer ceci par le degré de ferveur des sculpteurs sur bois ; ce n'est qu'à la Renaissance, que, par l'enrichissement des laïcs provenant soit de la sécularisation des biens d'église dans les pays réformés, soit de l'expansion commerciale dans les pays catholiques, paraissent les premiers chefs-d'œuvre du mobilier privé. Et cette évolution se retrouve partout : les édifices privés si rares dans l'architecture romane (la maison de Saint-Gilles en est un curieux spécimen) balancent presque les édifices religieux dans l'architecture gothique et les dépassent de beaucoup dans la Renaissance ; l'art devient alors aristocratique pour les mêmes motifs qu'il était auparavant religieux : « Si j'étais un grand artiste, dit le vieux Mondella de A. de Musset, j'aimerais les princes, parce qu'eux seuls peuvent faire entreprendre de grands travaux ; les grands artistes n'ont pas de patrie... » Ils n'ont pas davantage de religion, au moins nécessairement.

On peut donc dire d'une façon générale que la foi religieuse n'est pas nécessaire à la manifestation de l'art religieux quel qu'il soit ; la foi esthétique suffit. Un athée comme Marlowe a su trouver des accents effrayants pour rendre les angoisses de Faust que l'enfer va saisir ; Berlioz qui trouvait « la belle Romaine charmante depuis qu'elle ne fait plus brûler personne », mais restait toujours brouillé avec elle, Goëthe l'Olympien au vague panthéisme, ont

rendu avec génie le chant de Pâques, la Course aux abîmes, les chœurs des élus ; il est curieux que ce soit dans le Faust de l'artiste croyant, Gounod, que l'inspiration religieuse soit la moins profonde. L'artiste est un organisme complet qui se suffit à lui-même ; le sens critique qui le caractérise de nos jours lui donne l'universelle intelligence des formes religieuses. S'il est symboliste, comme Baudelaire ou Sully-Prudhomme, il pénétrera le sens intime des mythes et des dogmes, et réveillera dans nos consciences le sentiment de nos concordances secrètes avec nos ancêtres : s'il est plastique, comme V. Hugo ou Leconte de Lisle, il saura, même quand la sympathie lui fait défaut, s'incarner dans les époques disparues et les faire surgir à nos yeux toutes vivantes de leurs croyances et de leurs passions. Dans la peinture surtout où l'art se dégage, impuissant qu'il est à le réaliser, de cet élément mystique, suprapSYCHIQUE, dont la poésie rend si bien les extases, la scission se produit entre les deux forces esthétique et religieuse ; la formule extérieure de la religion devient indépendante de son aperception intime ; la foi n'influe sur l'art que chez les esthètes peu équilibrés et dans certains cas extraordinaires, comme l'âme ne modifie le corps que chez les organisations nerveuses à l'excès et dans les fortes crises de passions ; le véritable artiste ne vise qu'à la perfection de son œuvre, et, vue de près, la célèbre formule de l'art pour l'art devient moins incomplète qu'elle ne semble, car toutes les passions, toutes les vertus, toutes les religions se rattachent par quelque lien à l'esthétique.

II

La thèse que nous venons de soutenir serait trop absolue à son tour, si nous ne lui apportions un important correctif : c'est que les conditions extérieures ne sont pas sans

influence sur l'art lui-même. Ici , nous rentrons dans un champ plus connu et moins dangereux : non pas que la fameuse théorie de la race, du moment et du milieu soit le merveilleux « Sésame ouvre-toi » des philosophies sociales ; avec elle, par exemple , on expliquera peut-être pourquoi les Allemands sont plutôt portés vers la musique , et les Latins plutôt vers la peinture , mais non pourquoi , étant donné des Allemands et des Latins réunis dans le même pays, ce sont les premiers qui produisent Rubens , et les seconds Grétry. Malgré tout, la fameuse formule tripartite n'en est pas moins bonne à retenir , d'autant qu'elle est d'une merveilleuse souplesse, et qu'on serait malheureux, puisqu'il ne s'agit que d'expliquer ce qui a eu lieu, de ne pas trouver, dans ces trois vastes domaines de la race, du moment et du milieu, quelques brins d'herbe ou quelques fleurs pour illustrer ses propres explications.

Ainsi, il est incontestable qu'un état général religieux , celui du xv^me siècle, par exemple, sera favorable à la peinture religieuse (nous n'avons combattu que les exagérations de cette idée que tout état général religieux devait produire une peinture religieuse et qu'un état social incroyant en était incapable, et encore que l'état individuel religieux était nécessaire à la production d'un chef-d'œuvre religieux). Nous pourrions multiplier les exemples ; supposez un état général classique, une constitution sociale logique et simple , une foi religieuse majestueuse et paisible, une psychologie claire et déductive , une architecture rectiligne étendue jusqu'à la nature , une littérature tirée au cordeau : la peinture religieuse pourra se développer dans un tel état , elle gardera ses qualités de noblesse, d'harmonie, de goût, de science ; ce sera la peinture de Poussin, Lebrun, Bourdon, etc. ; mais elle perdra ses qualités d'émotion intime , de tendresse fervente , à moins d'une heureuse individualité , Lesueur. Supposez

maintenant une société prodigieusement affinée, d'une délicatesse exquise, d'un esprit étincelant, railleuse et sceptique par dessus le marché : vous aurez la vie de salon dans ce qu'elle a de plus brillant, mais aussi de plus artificiel ; une musique délicieuse, mais grêle ; une architecture charmante dans les meubles, les bijoux et les ornements, étriquée dans les monuments ; une prose pétillante ; enfin une peinture exquise dans les tableaux de genre : nous avons nommé Watteau, Lancret, Pater et tous les adorables « petits maîtres » de l'époque ; mais pas de place pour la peinture religieuse, on ne peut pas plus demander une oraison funèbre à Marivaux qu'une Cène ou une Élévation de croix à Greuze ou à Fragonard. A plus forte raison, si nous supposons une société néo-grecque comme celle de la Révolution et de l'Empire, en fait de peinture religieuse, on aura les estampes des fêtes de la déesse Raison, de l'Être suprême, des Théophilanthropes, ou les dieux de l'Olympe, vêtus de casques, de l'école de David.

Plus près de nous, nous pouvons faire des remarques analogues. Avec le romantisme, les sujets de sainteté reviennent à la mode, et ce mot seul indique le défaut de cette nouvelle phase de l'art religieux ; il ne prendra au Christianisme que son côté pittoresque, anecdotique, la friperie de Châteaubriand ou même de Marchangy ; on peindra des cathédrales gothiques (de préférence en ruines), des cloîtres, des moines blancs, des cardinaux rouges. Toutefois, le romantisme sera très favorable à ce renouveau de l'art sacré, moins à cause de ce retour sentimental au passé que de son éminente compréhension des choses historiques ; c'était l'absence de cette qualité, bien plus que le scepticisme voltairien, qui avait empêché le XVIII^e siècle de relever la peinture religieuse ; avec elle, au contraire, l'artiste n'aura qu'un faible effort pour revivre dans l'ardente société du moyen âge ou dans la douceur des temps évangéliques ; débarrassé de la fausse

noblesse, sèche et poncive, des derniers copistes du Poussin, il pourra interpréter les grandes scènes des deux Testaments avec une simplicité parfois austère, souvent émue; Hipp. Flandrin est le nom glorieux qui personnifie à ce moment l'art religieux dans ce qu'il a de plus noble et de plus poétique, mais il faudrait citer bien d'autres noms : Ingres, Ary Scheffer, Delaunay, etc., etc.

L'étonnante survivance du sentiment religieux en peinture à une époque de peu de foi se manifeste avec la nouvelle école réaliste; il semblait qu'il n'y eut pas place pour lui dans le hangar goudronné et enfumé que Courbet et Manet bâtissaient comme temple à l'art nouveau; au milieu des réalités brutales, parfois bestiales de la jeune école, comment concevoir l'apparition de figures angéliques ou divines? Cependant, les sujets religieux ne furent pas abandonnés; d'ailleurs, les réalistes étaient bien, malgré leurs protestations, les fils légitimes des romantiques; Zola se rapproche plus de V. Hugo que de Balzac, et Flaubert, avec ses deux chefs-d'œuvre, est un étonnant trait d'union entre les deux écoles. La peinture religieuse, elle aussi, eut ces deux tendances, *Bovary* et *Salammbo*. L'une essaya de créer de toutes pièces un Christ naturaliste, de remplacer par une créature vivante le type de convention que trop de peintres, paresseux ou médiocres, avaient accepté de la tradition. C'est ainsi que Morot, dans son *Martyre de Jésus de Nazareth*, ne peint pas le Dieu qui meurt pour les péchés du monde, mais l'innocent persécuté, qui agonise dans l'angoisse, sur le bois infamant des esclaves; c'est ainsi que d'autres, par réaction contre l'ancienne beauté banale du Christ, vulgarisant sa physionomie, le couvrent de haillons et rassemblent autour de lui une bande de mendiants déguenillés, presque nauséabonds de l'odeur des poissons dont ils se nourrissaient. L'autre tendance, aussi réaliste, mais plus esthétique, essaya hardiment de reconstituer le Jésus de Nazareth, en

le remplaçant dans son milieu historique ; c'est de cette tendance que procède le livre de Renan , où revit avec une vivacité si intense tout le décor du grand drame galiléen, les bords fleuris du lac de Tibériade et les âpres collines de Sion ; à son nom correspondent en peinture ceux de Bida, de Munkacsy, de Uhde ; dans l'œuvre de ces maîtres, le Christ s'est individualisé ; c'est un sémite, au nez d'aigle, vêtu d'une gandoura blanche et d'un burnous, et prêchant dans un ouaddi desséché, ou près des portes des villes ; la peinture religieuse se soude à l'orientalisme.

III

Aujourd'hui, l'école naturaliste descend l'autre versant de la colline, et c'est une nouvelle école qui la remplace. Le mot d'école est peut-être ambitieux, c'est plutôt une collection de groupes différents de noms comme de tendances, symbolistes en art, décadents en poésie, harmonistes en musique, analystes dans le roman, pessimistes en philosophie ; mais ces groupes se tiennent les uns aux autres, une idée commune circule dans leurs œuvres, une préoccupation identique préside à leur conception de l'âme, du monde et de l'art. Ce qui chez eux frappe avant tout le vulgaire, ce qu'on est tenté de prendre pour leur trait caractéristique, c'est leur mépris pour les « *idola tribus*, » leur dédain du public et de ses goûts ; tout ce qui est susceptible de plaire à la masse, l'éclat, la chaleur, la mélodie, la lumière, est impitoyablement mis à l'écart ; les peintres dédaignent la couleur et le dessin ; comme les poètes, l'éloquence et l'émotion ; comme les musiciens, la mélodie et le chant ; comme les romanciers, l'intérêt ; comme les sociologues, le peuple et la démocratie ; aucun, surtout en poésie, ne recule devant l'obscur ; l'ésotérisme devient inhérent à l'esthétique ; c'est le triomphe de la

scission entre l'art et le peuple, qui allait s'accusant toujours depuis un siècle.

Rien de plus curieux que cette évolution, parallèle au mouvement social qui se produit depuis un siècle. Au XVIII^e siècle, la formule esthétique était incontestée ; tout le monde voyait comme Watteau, pensait comme Voltaire, causait comme Marivaux. Le romantisme commença la scission en créant le *philistin*, en affectant des gilets incandescents, des barbes hirsutes, des existences bohèmes ; les caricatures de Daumier, Gavarni, H. Monnier, sont l'expression littéraire du moment. Le naturalisme lui-même, malgré ses bruyantes prétentions à l'art populaire, accrut encore la largeur de ce fossé ; le mépris pour le « bourgeois » ne fit que s'accroître ; le frère aîné, M. Prudhomme, n'a qu'à envier à ses cadets Homais et Cardinal. Encore le romantisme satisfaisait-il un vague besoin d'idéal vulgaire que dédaignait le naturalisme ; le petit boutiquier préfère lire les exploits des *Trois Mousquetaires* que l'histoire banale de ce pauvre Bovary, son voisin du coin, qui lui est trop connue pour l'intéresser ; tandis qu'il lit assez volontiers V. Hugo, Musset ou Dumas, il se laisse vite rebuter par les digressions pénibles de Balzac, les récits monotones de Flaubert ou les crudités voulues de Zola ; ces dernières crudités, notamment, qui cependant avaient été pour beaucoup dans la vogue passagère du roman réaliste, ont tellement brutalisé le goût bourgeois, qu'elles l'ont rejeté par une réaction inévitable dans les faveurs des G. Ohnet, Claretie, Malot ; c'est ainsi que, fatigué des Courbet, Millet, Manet, etc., le public a acclamé Cabanel, Boulanger et Bouguereau.

Plus encore que le romantisme et le réalisme, le symbolisme est un mouvement exclusivement lettré ; il ride à peine la surface des flots que les autres avaient plus ou moins profondément soulevés. Autant leurs prédécesseurs avaient mis de jactance à parler du peuple, autant les sym-

bolistes mettent d'affectation à se proclamer « initiés ; » chacun d'eux prend des airs d'hiérophante, heureux encore quand il ne se fait pas pourtraicturer sur son propre livre en mage vêtu d'un peplum rouge et évoquant la kabbale à la fleur de lotus. La tendance est si générale que beaucoup de gens, d'une parfaite bonne foi, ne voient dans le symbolisme qu'une débauche d'esprit, une gigantesque fumisterie, et, de fait, les exagérations de certains adeptes, fort obscurs d'ailleurs, ne sont pas pour rassurer l'inquiétude des bons bourgeois. Les plus célèbres singularités des romantiques qui se plaisaient à « boire l'eau des mers dans le crâne des hommes, » ne sembleraient que des gamineries de rapins en goguette à côté des pontifiantes élucubrations de nos modernes décadents ; jamais publication « chevelue » de 1830 n'a atteint les ahurissants « écrits pour l'art » de 1887 ; s'ils revenaient sur terre, Gérard de Nerval, Granier de Cassagnac, Pétrus Borel se déclareraient vaincus ; la folie en est poussée au point que l'on ne sait où sont les sincères et les fumistes, et que l'on peut fort bien prendre M. Ghill pour la caricature d'Adoré Floupette.

Cependant, en dépit de certains symbolistes, le symbolisme existe bien ; il coïncide avec la grande évolution métaphysique et scientifique de ces dernières années ; il suit la bannière de Darwin et de Schopenhauer, et pourtant, il s'est moins développé en Angleterre ou en Allemagne qu'en France et en Russie. Dans ces deux pays, il a imprimé à l'esthétique un cachet d'amertume, de désolation et de pessimisme, avec un caractère spécial de mysticisme en Russie, un affaiblissement de l'humanité devant les forces cosmiques, de l'individualité devant les forces sociales. Ce pessimisme est fort différent de l'ancien, celui de Byron et Musset ; il a une saveur plus âpre, plus désespérée ; il suffit de comparer, pour s'en rendre compte, la *Course à la Mort* d'Édouard Rod au *Werther* de Goethe,

père de *René*, de *Manfred* et de toute la bruyante pléiade des incompris qui se mouchent en cadence sur un promontoire bien en vue ; Leopardi seul, dans l'âge romantique, peut donner une idée de cette sombre amertume, mère des mutilés Russes et des suicidés de tous pays. En France, où la préoccupation religieuse est moindre, la teinte mystique manque ; le pessimisme est moins le dégoût vague de la vie que le dégoût précis de la vie actuelle, le mépris des hommes ; l'influence des théories transformistes se traduit par un retour aux idées aristocratiques, par la haine ou le dédain des mensonges démocratiques, dont de vils charlatans abusent le vulgaire. « Oh fuir ! s'écriait douloureusement Vigny, fuir les hommes, et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille millions de mille ! » De cette conception naissent *l'Éducation sentimentale*, les *Dialogues philosophiques*, les *Origines de la France contemporaine*. Par analogie, on se reporte vers les temps où les élites intellectuelles ont été broyées sous les masses barbares ; on se prend d'amour pour les décadences, non point par un vain désir de se singulariser en vivant à rebours, mais parce qu'on y trouve des analogies de pressentiments ou de rancunes, qu'on y éprouve je ne sais quelle joie âcre à se sentir roseau pensant, stupidement brisé par le monde aveugle et sourd, qu'on y éprouve les raffinelements des civilisations mourant de leur excès et le sentiment divin d'angoisse et de volupté des mondes qui s'écroulent et des peuples qui se couchent dans leur linceul. « N'est-ce pas le lot fatal de l'exquis, a dit Bourget, d'avoir toujours tort devant la force brutale ? » Et cette sorte de volupté est-elle étrangère à l'étrange soif du sacrifice, cette anomalie de notre nature psychologique ?

Ces idées d'aujourd'hui ne sont que la floraison de germes anciens. Comme les romanciers modernes se prévalent de Stendhal, les poètes modernes se prévalent d'A. de Vigny ; c'est le précurseur de Baudelaire, et tous deux

sont reconnus les maîtres par la jeune génération poétique. Ici aussi, les idées ont marché : on n'admet plus que le poète ne soit qu'un rhétoricien éloquent comme le romantique, ou un ciseleur impeccable comme le Parnassien. On lui demande autre chose : que son vers éveille en vous de ces pensées profondes qui y flottent confusément ; qu'il ouvre sur l'infini de ces échappées soudaines qui vous font rouler de problème en problème jusqu'aux bornes de l'inconnaissable. On lui demande de la suggestion et non de l'amplification, des idées et non des sons ou des mots. Or il est bien certain que ceux que la foule appelle toujours les grands poètes du siècle sont de pauvres penseurs pour les symbolistes actuels ; la philosophie de V. Hugo n'est qu'un rabachage de bon vieux tombé dans l'attendrissement sentimental et l'érotisme sénile ; celle de Lamartine est un chapelet de pauvres banalités vieilles dans tous les *gradus ad Parnassum* ; celle de Musset est plus franche, elle avoue sa nullité ; et, en vérité, de quel autre éclat ne resplendissent pas, à côté de leurs exercices les plus vantés, sonores parce que creux, les chefs-d'œuvre moins surchauffés, moins éclatants, mais aussi bien plus profonds et suggestifs de l'auteur des *Destinées* et de l'auteur des *Fleurs du mal* ?

Mais il est temps de revenir à la peinture ; plus heureuse qu'au théâtre ou dans le roman, l'école symboliste s'est personnalisée dans un homme, un des plus remarquables peintres du siècle, M. Puvis de Chavannes. Il est difficile de préciser ou même d'expliquer la forme de son génie, il est incontestable que son œuvre, à lui aussi, est éminemment suggestif ; pourquoi, c'est ce qu'on ne saurait dire. D'où vient que notre âme, à nous modernes, s'émeut si profondément à quelques mesures de Wagner, et reste insensible aux mélodies les plus chantantes des musiciens d'il y a trente ans ? Pourquoi les plus admirables pièces de Lamartine ou de V. Hugo ne reviennent-elles pas chan-

ter dans notre mémoire, tandis que nous restons des semaines, des mois entiers, hantés, obsédés par des fragments de Baudelaire, des vers, des hémistiches, de simples mots? D'où vient aussi que la fougue de Géricault ou de Delacroix, la noblesse d'Ingres ou de Flandrin ne nous impressionnent que sur le moment même et ne nous poursuivent pas de leur troublant et tenace souvenir comme les pâles grisailles de Puvis de Chavannes? Comme Baudelaire ou Wagner, celui-ci longtemps méconnu (il ne faudrait pas remonter bien haut dans la série des périodiques pour trouver de violentes attaques contre sa peinture anémique) est aujourd'hui entré dans la gloire; par une réaction excusable, le dédain a fait place à l'engouement; on l'a admiré, non seulement en lui, ce qui n'est que justice, mais encore dans ses imitateurs, ce qui est souvent dangereux; on a loué son dessin quand il est surtout poète, on en a fait un coloriste quand il est plutôt harmoniste. Avant tout, Puvis de Chavannes est un poète d'un immense génie; sur un pan de mur qu'il couvre de ses teintes douces avec une demi-douzaine de personnages répartis dans un décor simple, il évoque avec une intensité inouïe les civilisations disparues. Son chef-d'œuvre est peut-être la décoration de l'escalier du musée de Lyon que l'on a pu voir au salon de 1886. L'*Inspiration chrétienne* est une merveille; ces pieux et grands artistes du xv^e siècle italien, ce Campo-Santo où afflue la vie esthétique de toute une époque, ces groupes harmonieux d'éphèbes et de maîtres, s'empressant tous dans un but unique, donnent bien l'illusion de cette admirable renaissance; il n'est pas jusqu'aux nuances plus vives que d'habitude des cyprès et des robes noires faisant tache sur les grands murs blancs qui ne symbolisent aux yeux son éclat et ses contrastes. En face, la *Vision antique*, plus fondue, plus rêveuse, une véritable fresque de Luini, évoque l'auguste Hellade avec plus de puissance encore; ce n'est pas le

grand effort commun d'un peuple entier , se levant à la découverte d'un art perdu ; c'est une race d'artistes qui se laisse vivre dans la plus adorable nature , sous un ciel serein , dans des champs d'asphodèles et de cytises , au bord de la mer bleue que bordent des collines blanches ; de jeunes Daphnis jouant de la flûte aux pieds de leurs Chloés au premier plan , au second , une file de cavaliers du Parthénon, cavalcadant le long du golfe d'azur , et c'est tout. Si vous tenez à vous convaincre de la supériorité du symbolisme traité, il est vrai, par un artiste génial , reportez-vous maintenant devant tel autre tableau d'histoire , *les Vainqueurs de Salamine*, par exemple , de M. Cormon, lequel n'est certes pas le premier venu , et comparez ! Prenez un peintre mieux doué encore , M. J.-P. Laurens , demandez-lui un de ces sujets mérovingiens dans lesquels il excelle ; nul ne connaît mieux que lui les armes, les costumes, les types de cette époque ; il a l'érudition brillante de Fustel de Coulanges et le sentiment dramatique d'Augustin Thierry ; avec ses couleurs heurtées , son entente de la composition , son sens historique , il est le peintre incontesté de ces temps barbares ; dans sa *Mort de sainte Geneviève*, au Panthéon, par exemple , ce mélange bariolé de guerriers francs, de sénateurs en toge , de paysans en sayons, de prêtres en chapes, d'esclaves nus , tous dominés par la figure ascétique de la mourante, fait surgir devant vos yeux un coin vivant réel de la Gaule barbare : eh bien ! regardez à côté la *Rencontre de saint Germain et de la petite Geneviève*, dans la campagne de Lutèce , l'harmonie suave de cette nature tout imprégnée d'une paix mystique , les groupes des habitants qui interrompent à peine leurs travaux, le geste noble et simple des évêques, l'adorable naïveté de la future héroïne , et voyez si cette scène paisible et pâle ne nous laisse pas une impression autrement vive, autrement intime que l'éclatante symphonie en majeur de J.-P. Laurens.

Par de longs détours , nous revenons à notre but , nous nous demandons s'il est impossible que nous assistions prochainement à un renouveau de la peinture religieuse. Les conditions esthétiques y sont éminemment favorables ; malheureusement, les conditions économiques le sont beaucoup moins ; en face des besoins complexes de la société moderne et de ses propres goûts luxueux, le peintre se rabaisse trop souvent au rôle du manœuvre, il travaille pour le lucre ; or , ce n'est pas la peinture religieuse qui le lui procurera ; le clergé est pauvre , et, de plus, écrasé par des devoirs , des besoins et des charges qui le détournent de la préoccupation artistique. Cependant, il est dur de ne pouvoir profiter de l'heureuse conjonction de ces conditions favorables. L'école symboliste a assez de puissance et d'originalité pour créer de toutes pièces une nouvelle peinture religieuse ; les reconstitutions archéologiques de l'école naturaliste n'étaient pas sans danger ; nous avons bien tous pris plaisir à voir, dans les livres comme dans les tableaux, le Christ quitter ses vêtements de romain de *Mantegna* ; mais de même que nous rions aujourd'hui des Vénitiens et des Hollandais qui costumaient les acteurs de la Passion en Turcs ou en Juifs du xvi^e siècle, avec d'énormes turbans et des simarres de brocart, qui sait si nos petits neveux ne souriront pas , à leur tour, de nos Abd-el-Kader d'Évangile , vêtus de leur burnous de Bédouin ? Avec le symbolisme , point de ces mécomptes ; le peintre n'est pas plus l'esclave de la tradition, comme l'étaient les primitifs, que de la friperie locale, comme l'étaient les modernes ; il ne relève que de lui-même , et c'est d'après sa seule inspiration qu'il cherche à faire revivre l'âme des temps évangéliques et l'esprit même de la religion.

En outre, et c'est là un point aussi important, les symbolistes n'ont pas pour les questions religieuses le simple goût d'épiderme des romantiques ou l'éloignement ins-

tinctif des naturalistes. Presque tous les grands poètes du commencement du siècle, croyants sincères à leur début, ont fini dans le scepticisme ou le panthéisme ; tous les grands romanciers naturalistes, sauf Balzac qui affichait avec une sorte d'ostentation son catholicisme, sont matérialistes ; le dernier mot du saint Antoine de Flaubert est le résumé de leur philosophie. Au contraire avec les contemporains, symbolistes, décadents, analystes, la préoccupation religieuse est constante, étrange, tourne parfois à l'obsession. Le mysticisme baigne de ses clartés laiteuses l'œuvre entière de Vigny, depuis *Eloa*, son début, jusqu'aux *Destinées*, son chant du cygne. Baudelaire est imprégné de catholicisme jusqu'à la moelle ; il est hanté par l'idée du Démon, de l'Enfer, de la luxure, du péché ; dans une chambre infâme, il verra, « l'essaim des mauvais anges nageant dans les plis du rideau ; » le monde extérieur reste pour lui parfumé d'encens et de myrrhe ; le ciel devient un « reposoir, » le soleil un « ostensorio ; » des chants d'orgue flottent dans l'air, les grands bois l'effraient « comme des cathédrales ; » certaines de ses pièces, les *Femmes damnées des Épaces*, par exemple ont l'ampleur terrifiante d'un épisode de Dante. Aujourd'hui, Verlaine, l'héritier direct de Baudelaire est le plus humble de cœur et le plus sincère des croyants ; on a pu dire que nul, depuis l'Anonyme de l'*Imitation*, n'avait lancé vers Dieu des paroles plus brûlantes d'amour, plus angoissées de repentir. Même chez les poètes qui se tiennent en dehors des catéchismes dogmatiques, la préoccupation religieuse est incessante, et répand sur leurs œuvres une teinte de haute philosophie et de poésie émue ou grandiose. Ici nous citerions des noms sans fin : Sully-Prudhomme, Boucher, Zénon Fièvre, St. de Guaita, Haraucourt, Mikhaël... « Le mysticisme, a dit l'un d'entre eux, l'auteur de *Rosa mystica*, toute la poésie est là ! » Les plus étonnants coups d'aile de Wagner sont dus à l'inspiration sacrée : *le chant*

des Pèlerins, Parsifal, Lohengrin. Le problème religieux s'impose même aux impassibles, et c'est l'évolution des mythes qui fait l'incontestable grandeur de Leconte de Lisle. Le catholicisme devient même un signe de ralliement, j'allais dire une enseigne, pour le groupe remarquable des amis et des disciples du vieux Barbey d'Aurevilly : Hello, Bloy, Buet, Peladan, Rollinat, qui tiennent tous, avec des mérites inégaux, leur rang dans le mouvement des idées contemporaines. Même chez les purs dilettanti, décadents comme Huysmans, El. Bourges, Barrès, analystes comme P. Bourget, Mirbeau, la préoccupation religieuse est dominante ; le roman d'analyse d'ailleurs, comme le dit Vigny, n'est-il pas né de la confession ? Tous semblent se plaisir à se pencher, comme Renan, sur leur jeunesse, et à écouter chanter les cloches d'Ys englouties qui parfois dominent le bruit de la grande houle contemporaine. Une nouvelle fois, et plus profondément encore qu'aux époques romantique et naturaliste, s'est accusée la scission de l'élite et de la foule, des théories supérieures et des passions vulgaires, et pendant que le flot des hommes acclamait de plus en plus les programmes démocratiques et les déclamations irrégieuses, par une réaction étrange, le grand mouvement scientifique de Darwin et d'Herbert Spencer aboutissait à un renouveau des théories aristocratiques, comme le grand mouvement esthétique des décadents et des symbolistes aboutissait à une renaissance du sentiment religieux.

IV

L'école symboliste ne peut donc que favoriser une renaissance de la peinture religieuse ; cette renaissance se fait-elle actuellement pressentir ? Nous revenons ainsi à notre question primitive. Avant de prendre la plume nous ne comptons écrire qu'une étude des tableaux reli-

gieux du salon de 1888, à peine précédée de quelques lignes d'introduction sur la peinture et l'art, et il se trouve en définitive que ces quelques lignes sont devenues de longues et nombreuses pages, tandis que nous allons étrangler en quelques mots ce qui devait être notre sujet principal. Ce n'est d'ailleurs que justice ; les causes de la grande évolution de l'art, du naturalisme au symbolisme, sont d'un intérêt majeur, tandis que les tableaux religieux du salon de 1888 sont en général aussi rares qu'insignifiants.

Les tableaux symbolistes eux-mêmes sont peu nombreux ; les grands maîtres de l'école nouvelle n'ont pas donné. Cependant le nombre ne décroît pas ; si nous n'avons jusqu'ici cité que M. Puvis de Chavannes, c'est parce qu'il est le plus grand, et non parce qu'il est le seul ; il a même, trop de disciples, trop de pâles imitateurs qui ne prennent que ses imperfections. Mais à ses côtés marchent aussi de remarquables émules : Humbert, Besnard, Ary Renan, Collin, et bien d'autres encore ; Gustave Moreau et Rochegrosse, qui correspondent aux décadents Huysmans et Peladan, sans oublier le meilleur de nos peintres religieux, M. Luc Olivier Merson. La plupart de ces maîtres se sont tenus à l'écart du salon de 1888 ; ni M. Besnard n'a donné de pendant à son délicieux *Soir de la vie*, ni M. Puvis de Chavannes n'a exécuté sa grande esquisse pour la décoration de la Sorbonne ; seuls, MM. Collin et Humbert ont exposé d'admirables toiles ; M. Humbert, un triptyque de la *Maternité* d'un sentiment âcre et poignant, d'une harmonie de couleurs triste comme le sujet, d'une exécution rigoureuse ; M. Collin, un des plus suaves paysages que l'âme puisse rêver, une *Fin d'été* dans les prés où de jeunes femmes cueillent des fleurs, adorable composition pleine de grâce heureuse et de volupté calme, et dont le souvenir ne peut se détacher. D'ailleurs ce ne sont pas là les seuls chefs-d'œuvre de la

jeune école ; la *Trinité poétique* de Dubufe est une des compositions magistrales du salon ; l'évocation des Muses de nos trois grands poètes, cette grandiose silhouette de l'arc de triomphe, surgissant des nuages, toutes ces trouvailles de détail, l'adorable Namouna qui symbolise la poésie de Musset, l'épique apparition de l'Empereur sur la colline d'où il contemple son armée, tout jusqu'à cette prestigieuse symphonie de bleus du triptyque entier, donnent bien l'illusion d'un rêve céleste, d'une apothéose gigantesque de trois de nos plus grands génies. Mais nous ne pouvons nous arrêter devant toutes les œuvres remarquables des symbolistes ; contentons-nous de citer l'*Énigme* d'Agache, d'une suggestivité si troublante ; les grandes toiles de Flameng, qui se rapprochent par le faire de la manière de Puvis de Chavannes ; les *Voix du tocsin* de Maignan, superbe composition qui n'a que le défaut de tomber dans l'allégorie, cet écueil du symbolisme ; le *Destin* de M. Comerre ; la *Circé* de M. Chalon, dans le goût kabbalistique cher à certains décadents, le curieux triptyque de M. Van Hove, *Alchimie, Sorcellerie, Scolastique*, où les têtes d'un archaïsme réussi rappellent par le fini de leur exécution la forte peinture des Flamands primitifs ; citons encore la belle figure d'Hébert, *Aux héros sans gloire*, et la jolie composition de Lucas, *le fil de la Vierge*. Chose curieuse, les coloristes les plus fougueux, les peintres de genre les plus minutieux, essaient des incursions sur le domaine des nouveaux venus ; nous voulons parler ici moins du *Poète* trop admiré de M. Gérôme ou du *Rêve* trop littéraire de M. Detaille, que de la grande composition de M. Benjamin Constant en qui il faut au moins reconnaître un artiste novateur et travailleur ; son *Orphée* de 1887, son *Triptyque* de 1888 obligent à lui rendre cette justice ; il est vrai que beaucoup, en effet, le renverraient à ses carrières orientales ou byzantines, et l'on peut, en effet, regretter des Justinien et des Théodora devant ses

tentatives du présent salon ; il est d'un symbolisme banal de représenter la Sorbonne par la réunion des recteurs et doyens, vrais portraits bien individualisés, et il est d'une maladresse plus grave d'encadrer ce panneau central par deux compositions à la Puvis, les lettres et les sciences, dont les tons adoucis, gris pâle et vert tendre, font sauter aux yeux les toques, les hermines et les robes multicolores de MM. Brouardel, Beudant et *tutti quanti*.

Arriyons enfin à la peinture religieuse, elle ne nous retiendra pas longtemps. Si nous enlevons les *Jézabel* (Guay) et les *Sémiramis* (Gervais) qui ne sont que prétexte à étoffes de brocart et à restitutions archéologiques, les intérieurs et les extérieurs d'église (Rojas, Decamps, Leroux) qui rentrent dans la peinture de genre ou dans le paysage, les scènes des vies de saints qui rentrent dans la peinture d'histoire, comme le *Saint Martin* de MM. Moncourt et Rachou, le *Saint Bertrand* de Ravaut, ou qui ne sont que motif à nudités, comme l'admirable *Saint Sébastien* d'Hernner ou les inévitables *Tentations de saint Antoine* de M. Quinsac et de M. James Bertrand, il ne nous reste pas grand chose ; un seul *Christ en croix*, celui de M. Aranda, un Espagnol, peint dans ces flots de brume sombre qui ont été presque à la mode il y a un an ou deux, et sont d'ailleurs mieux à leur place dans une crucifixion que dans un portrait ; une seule *Résurrection*, de M. Guérin, d'un archaïsme voulu mais froid ; une seule *Nativité* de Meurisse, un élève de Merson qui rappelle certaines qualités du maître. Ça et là pourtant de bonnes œuvres : M. Guthertz, un Suisse, expose une toile remarquable, *Lux incarnationis*, d'un mysticisme curieux et d'une grande habileté de procédé ; les rayons lumineux jaillissant de l'infini et éclairant les myriades d'anges nimbés d'or qui remplissent le tableau donnent l'impression étrange de certains *trecentisti* siennois ou florentins. Une autre œuvre digne d'attention est le grand triptyque de M. Lalire

sur la *Vie et la mort de sainte Marie-Madeleine* exécuté dans une belle gamme blonde ; la science de la composition, l'éclat de la peinture qu'avivent encore les gloires d'or des personnages, les teintes chaudes des beaux corps nus et des fauves chevelures, rappellent les chefs-d'œuvre de Paul Baudry ; mais, hélas ! quelle fabrique paroissiale consentira à acheter un tableau aussi peuplé de nudités ? Nous trouvons encore un mélange de réel sentiment religieux et de couleur locale historique dans les *Aveugles de Jéricho* de Roussel, la *Fuite en Égypte* de Reid, le *Saint Denis* de Delance, trois bonnes toiles, surtout la dernière où l'étrangeté du personnage principal ne détruit pas la beauté du paysage dans lequel il se promène au grand effroi des populations. Certains autres tableaux se rattachent de plus près, par l'idée ou par le procédé, au symbolisme : le *Caïn* de Thivier, le *Remords* de Matignon, le *saint Hubert* et l'*Orphée* de Lagarde, deux paysages silvestres d'une monochromie bleuâtre des plus étranges. D'autres rentrent dans le pur orientalisme : le *Sinite parvulos* de Bukovac, la *Vision d'Abraham* de Lecomte de Nouy, la *Madeleine au tombeau* de Leenhard. Si nous ajoutons à ces diverses œuvres une jolie *Naissance de Benjamin* d'E. Levy, une *Sainte famille* de Giacomotti, quelques bonnes toiles décoratives, les *Œuvres de la miséricorde* de Lehoux, le *Saint François Régis* d'Aubert, la *Sainte Catherine* de Villeroy, auxquelles nous nous en voudrions de ne pas joindre l'œuvre remarquable de M. Doze, et enfin quelques œuvres de qualité inférieure, *Jésus et Madeleine* de Poncet, la *Musique sacrée* de Meynier, nous aurons énuméré toutes les toiles religieuses du salon de 1888 ; sur trois mille tableaux, ce n'est pas beaucoup.

Ce n'est donc pas cette année-ci que nous aurons assisté à un renouveau de l'art religieux ; sera-ce l'an prochain ? Nous le souhaitons sans oser trop vivement l'espérer. Les

conditions esthétiques sont bien favorables, mais ce n'est pas tout ; on couvre de belles peintures (ce en quoi l'on fait très bien d'ailleurs) les grandes salles des hôtels de ville, des édifices municipaux, les escaliers des musées, voire même les salles d'honneur des hôpitaux et des casernes, et les pauvres églises sont oubliées ; malheureusement, à défaut de l'état ou des villes, quel millionnaire artistique pensera à elles ?

II. MAZEL.

UN PEINTRE FRANC-COMTOIS

Nos chers amis de Franche-Comté nous sont enlevés , coup sur coup , avec une rapidité telle que nous ne savons plus lequel nous devons pleurer le premier ni regretter davantage. Après la mort de M. le vicaire-général Perrin , j'apprends celle de M. Édouard Baille , notre cher peintre bisontin , l'ami et le bienfaiteur insigne de notre collège. C'était le talent , la modestie , la piété , dans leur expression la plus délicate et la plus franche. Je voudrais raconter sur notre grand artiste (j'ai dit le mot et je ne le retire pas) quelques souvenirs un peu personnels , il est vrai , mais dont la sincérité sera l'excuse.

Il y a cinquante ans que je vis M. Baille pour la première fois. Né le 14 octobre 1814 , il avait alors vingt-quatre ans. Je me rappelle encore son appartement et son atelier. Il habitait avec sa mère et ses sœurs , au second , sur la cour , dans une maison de la Grande-Rue. C'était une maison bénie. Avant de monter chez lui , on s'arrêtait volontiers chez M. le docteur Flagey , son vieil ami , dont la femme et la fille faisaient au visiteur avec une grâce charmante , les honneurs du logis. On y apprenait que le jeune peintre venait d'achever un tableau pour l'église de Deluz , et on obtenait de monter à l'atelier pour le contempler sur le chevalet. Si le peintre était absent , ses sœurs ne refusaient pas de faire voir l'ouvrage de leur frère. Mais il fallait déranger un peu la maison. Mlles Baille , dont l'éducation était fort distinguée , tenaient un pensionnat de jeunes filles recrutées dans la haute bourgeoisie de la province , et réduit , faute de place , à un petit nombre d'élèves choisies. Édouard y donnait des leçons de dessin. On le citait déjà comme un des meilleurs artistes de la Comté , et ses premières toiles avaient emporté tous les suffrages. C'é-

taient des tableaux de genre et quelques tableaux d'église. On racontait que le jeune peintre était particulièrement cher à Mgr Cart et à M. l'abbé Griffon, curé de Saint-Pierre. Dans un temps où les hommes ne fréquentaient pas encore le lieu saint, il entendait la messe tous les jours, communiait souvent et s'exerçait aux œuvres de charité.

Ses portraits étaient presque tous des chefs-d'œuvre. J'écris ces lignes les yeux fixés sur celui de Mgr Cart. On en possède l'original à Besançon, et la gravure qu'on en a tirée est répandue partout. Les prélats, les magistrats, les grandes dames, briguaient l'honneur de voir leur image reproduite par une si habile main. M. Baille excellait à rendre, trait pour trait, le visage mis sous ses yeux. Mais il peignait en beau, dissimulant légèrement les imperfections, relevant les côtés agréables de la physionomie, donnant de la noblesse au cardinal Gousset, de la grâce au cardinal Mathieu, et tous ces portraits étaient ressemblants. C'était juste le contraire de Courbet, chez qui le réalisme va jusqu'à la laideur. L'homme n'est ni ange, ni bête, a dit Pascal. Mais quand le peintre qui le représente fait dominer l'ange sur la bête, que fait-il autre chose que de le peindre à ses bons moments, quand il est heureux et serein, quand il s'appartient, quand il pense, quand il est à lui, quand il est à Dieu. Rigaud n'aurait pas fait de si beaux portraits s'il n'avait pas peint en beau les grands génies du siècle de Louis XIV.

Au milieu de ces succès si flatteurs pour le peintre franc-comtois, on se demandait si M. Baille laisserait quelque une de ces pages qui appartiennent à la postérité, parce qu'elles ne sont pas faites pour les salons, mais pour les musées et pour les églises. Une circonstance fort inattendue vint lui en fournir l'occasion.

L'auteur de cette notice avait eu la satisfaction de voir l'église du collège de Saint-François-Xavier, consacrée en 1869, par le cardinal Mathieu, dans une cérémonie où

s'était réunie l'élite de la province , et que la parole de Mgr Mermillod avait animée de tous les charmes et de tout le feu de l'éloquence chrétienne. Quelques mois après, la guerre éclate, Besançon est menacé tantôt d'un siège, tantôt d'un bombardement. La menace dure six mois , et du 4 septembre 1870 au 24 février 1871 , on ne cessa de trembler pour le sort de la cité, sans cesser de faire bonne figure devant l'ennemi. Le collège était devenu un magasin, une caserne et une ambulance. Mais cent vingt élèves externes le fréquentaient encore ; rien n'était changé ni dans les études , ni dans les offices du dimanche ; seulement , les soldats se mêlaient aux élèves sur les bancs de la chapelle, et les sermons étaient empreints d'une patriotique tristesse. Un jour, le supérieur de l'établissement, étant en chaire et songeant aux dangers que courait son cher collège, rappela que la chapelle était bâtie sur les ruines de l'ancienne église des Cordeliers, où se réunissait , avant la Révolution , la confrérie des Marchands, dont la fête patronale se célébrait le 5 septembre, jour de l'Invention des reliques des saints Ferréol et Ferjeux. Ce souvenir lui inspira un vœu, qu'il fit au nom de sa communauté. Il promit que si le collège était épargné par la guerre, il élèverait , dans la chapelle, un monument pour rappeler la dévotion envers nos saints apôtres, et l'invention de leurs reliques. Mais par quel monument consacrer ce grand souvenir et comment accomplir ce vœu ?

A ne voir que les ressources du collège, ce vœu était un peu téméraire. Mais Dieu nous inspira la pensée de faire appel au talent et à la piété de M. Baille et de lui demander une grande fresque représentant l'Invention des reliques des saints Ferréol et Ferjeux, et leur retour triomphal à Besançon, sous la conduite de saint Aignan , l'évêque de cette ville. Nous ne pouvions pas payer le peintre, mais nous offrions de payer la toile et les couleurs. L'artiste agréa nos propositions et se mit à l'œuvre. Quand la

fresque fut achevée, ce fut avec je ne sais quel embarras que je mis dans ma lettre de remerciements un billet de 500 francs, honoraire de quelque sermon. Notre grand peintre me le renvoya aussitôt, disant qu'il ne voulait pour tous remerciements que la permission de faire trois autres fresques pour compléter la décoration de la chapelle.

Le lendemain, il reprenait ses pinceaux, et quelques mois lui suffirent pour représenter saint Lin, faisant tomber, à sa parole, les colonnes des faux dieux; saint Prothade allant retirer les reliques de saint Étienne du gouffre où elles avaient été jetées par des voleurs, et la sainte Hostie de Faverney, suspendue sans appui au milieu des flammes, au-dessus de la grille du chœur entr'ouverte, et à la vue de 2,000 personnes qui étaient accourues pour être témoins du miracle.

Ces quatre pages, empruntées à l'histoire religieuse du diocèse de Besançon, sont également remarquables par la vigueur du coloris, le mouvement de la scène, l'art de grouper les personnages, et la fidèle reproduction des paysages et des monuments. On se croirait dans la basilique de Faverney. Le chœur, les voûtes et les fenêtres font une telle illusion, qu'un oiseau, entré par mégarde dans la chapelle, se trompa de chemin pour en sortir. Nous l'avons vu se précipiter sur la grille de la fresque pour s'échapper par l'ouverture qui semblait s'offrir à ses regards. Cette anecdote atteste jusqu'où allait l'art de M. Baille. Les peintres de l'antiquité ne réussissaient pas mieux dans leurs plus beaux ouvrages, quand les abeilles venaient se reposer sur le calice de leurs fleurs ou que les oiseaux becquetaient leurs fruits.

Tous les connaisseurs qui vinrent visiter la chapelle de Saint-François-Xavier rendirent hommage au mérite du décorateur. Giacomotti estimait à 100,000 francs la valeur de ces quatre peintures. Il en fallut moins à d'autres pour être membres de l'Institut et chevaliers de la Légion-

d'Honneur. Notre cher peintre n'en témoigna pas même le désir, et quand Mgr Paulinier, archevêque de Besançon, lui rapporta de Rome la croix de Saint-Grégoire-le-Grand, la fête qui se fit au collège, pour lui en remettre les insignes, surprit et déconcerta tellement la modestie du grand peintre, qu'il fallut user de ruse pour l'obliger à s'asseoir à une table où il ne comptait que des admirateurs et des amis. L'un des professeurs de la maison, M. l'abbé Pioche, avait heureusement sur lui une grande influence. C'est par lui qu'on faisait violence à sa modestie. Ils se ressemblaient par leur goût pour l'ombre et le silence, se fréquentant chaque jour, parlant peu, jetant à peine quelques mots dans leur conversation pour creuser ensemble des idées, des rêves peut-être, qui élevaient leur âme au dessus du vulgaire et qui suffisaient à leur bonheur.

M. Édouard Baille n'était pas seulement un peintre, c'était un apôtre. Les exercices et les pratiques de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne suffisaient pas à sa piété. Il chercha, il découvrit le moyen de s'attacher un certain nombre de jeunes gens et de les mettre à l'abri des dangers de leur âge. C'étaient les fils de ses voisins ou de ses amis, plusieurs enfants du peuple, d'autres d'une condition plus élevée, tous heureux d'être sous son patronage, et pratiquant les devoirs sévères du chrétien avec cette jalouse fidélité que la reconnaissance leur inspirait aussi bien que la conscience. Déplaire à M. Baille, c'était toute leur crainte, et on eût regardé comme un vrai déshonneur d'être renvoyé d'une si digne compagnie. Les amusements qu'il procurait à ses disciples étaient du meilleur goût. Il tenait qu'il faut élever l'âme du jeune homme, et non lui permettre de s'abaisser ni de s'affadir. C'est pour cela qu'il imagina de leur faire jouer Racine dans leurs longues soirées d'hiver. Son petit salon était changé en salle de spectacle, et les places en étaient comptées. On tenait jusqu'à cinquante au devant de cette

scène où la beauté des décors, la richesse des costumes, le jeu des acteurs, charmaient les plus difficiles. Là, nous avons vu jouer *Athalie*, et le chef-d'œuvre de la scène française nous a paru d'autant plus parfait qu'il était interprété, non pas par des comédiens habiles, mais par de jeunes chrétiens dont la foi était aussi sincère que leur vertu était digne d'admiration. En été, M. Baille conduisait chaque dimanche, après vêpres, les élèves de son patronage dans une maison de campagne. Un goûter modeste, des jeux bruyants, le grand air et les agréments du paysage, satisfaisaient pleinement cette jeunesse chrétienne. On ne songeait plus aux plaisirs dangereux de la ville, et la semaine commencée sous les auspices de la religion et de la liberté chrétienne était une semaine pleine de travail et de vertus.

Ainsi s'écoula la vie de notre ami. Nous n'avons pas signalé encore toutes ses œuvres. Il faut inviter nos lecteurs à aller visiter l'église des Capucins et celle des Carmélites. Là ils verront d'autres chefs-d'œuvre de Monsieur Baille : chez les Capucins, la vision de sainte Colette ; chez les Carmélites, la vie et les extases de sainte Thérèse. Sainte Colette et sainte Thérèse ne pouvaient être mieux comprises, mieux commentées que par notre grand peintre. On lui reprochait une grâce un peu molle, quelques légères mignardises. Mais si c'était le défaut de ses peintures profanes, comme il disparaissait dans ses peintures religieuses ! La foi lui donnait des ailes, ses figures s'illuminaient de la lumière tombée du ciel, la force lui venait d'en haut. Thérèse enfant aura de la grâce ; mais Thérèse au cloître, Thérèse à son lit de mort, c'est la nature qui se réforme, c'est le peintre qui ne voit plus que le ciel et qui s'envole d'un trait dans le sein de Dieu même.

Je ne puis que mentionner les tableaux remarquables dont il a enrichi les chapelles de la Sainte-Famille, des hôpitaux de Besançon et d'Ornans, les églises de Notre-Dame et de Saint-François-Xavier, etc.

M. Édouard Baille est mort le pinceau à la main, tout plein des grandes pensées de sa dernière composition, les six grands tableaux de la vie de sainte Thérèse. On le disait affaibli, mais ses admirateurs et ses amis ne pouvaient le croire, tant il avait mis de force et de vigueur dans les peintures du Carmel. L'âme était debout, toute entière, sur ce corps qui tombait en ruine. Il disait la veille de sa mort à une sœur hospitalière : Je m'en vais, je le sens, on se fait illusion, il faut que je demande les Sacrements. Il les demanda, il les reçut le soir même, et le lendemain la nouvelle de sa mort étonna toute la ville. Il a rendu son âme à Dieu le 22 mai, à l'âge soixante-quatorze ans.

Il ne meurt pas tout entier. Sans parler de Machard et de Giacomotti, qui ont été ses élèves, il laisse un neveu, héritier de son nom et de son talent, qui s'est déjà fait une réputation dans sa province, et à qui l'on peut prédire un bel avenir. Il a toutes les délicatesses de l'art classique et toutes les audaces de ceux qui ne copient pas les autres et qui veulent devenir eux-mêmes. Pourquoi ne suivrait-il pas son oncle dans la carrière, aujourd'hui si abandonnée, de la peinture religieuse ? C'est le vœu que je faisais ce matin en servant de cicerone à un évêque missionnaire dans notre église de Saint-Paul, décorée par Flandrin, où la procession des Vierges, celle des Martyrs, le ravissement de l'Apôtre, le couronnement de Marie, excitent une si vive admiration. Je songeais à M. Baille, à Besançon, à la Franche-Comté. Je comparais chefs-d'œuvre à chefs-d'œuvre, les peintures de Nîmes à celles de Besançon. Celles-là sont très connues ; celles-ci ne le sont pas encore assez. Mais la postérité les mettra à leur place et Edouard Baille sera appelé le Flandrin de la Franche-Comté.

† LOUIS, *évêque de Nîmes.*

Nîmes, le 26 mai 1888.

AU CONCOURS RÉGIONAL

Nîmes et ses fêtes. — Le concours régional. — La société d'Agriculture du Gard. — Ses excursions et ses concours

Nîmes vient de traverser une série non interrompue de fêtes. Ces jours d'agitation joyeuse n'ont pas tous été consacrés à des distractions futiles. Plusieurs d'entre eux ont été occupés agréablement, il est vrai, mais en même temps d'une manière profitable, instructive et intelligente.

Pour répondre au désir de mon ancien maître, l'éminent directeur de cette Revue, — Mgr Besson ne m'en voudra certainement pas de cette épithète, — je voudrais retracer brièvement la physionomie exacte de toutes les opérations du concours régional agricole, — expositions annexes, réunions, excursions, — et celles des concours particuliers organisés par la Société d'Agriculture du Gard.

Le concours régional agricole comprenait un concours d'animaux d'espèce bovine, ovine, porcine et d'animaux de basse-cour, une exposition de machines ou instruments et une exposition de produits agricoles.

Le concours des animaux et des machines était installé sur le boulevard de la République ; le jardin de la Fontaine était réservé à l'exposition des produits agricoles.

Le samedi matin, 26 mai, les machines et instruments ont été classés et montés ; dès le soir, le bruissement confus des machines à vapeur annonçait l'organisation complète de cette partie du concours, qui a été fort belle.

Je ne parlerai pas des locomobiles, des pompes centrifuges ou des rouets destinés à la submersion des vignes. Les machines ou instruments ne formaient qu'une exposi-

tion et n'étaient pas admis à concourir. D'ailleurs, leur usage est journalier, et il me paraît superflu d'attirer sur eux l'attention.

Tel n'est pas le cas des pompes à chapelets, mues par un manège, pour la submersion des vignes ou l'arrosage.

La pompe à chapelet consiste en un tube vertical de 0^m086 à 0^m160 de diamètre, que parcourt de bas en haut une chaîne à la Vaucanson, munie, de distance en distance, de véritables grains de chapelets en bois, recouverts d'un capuchon en caoutchouc. Le tube plonge dans l'eau; la chaîne, actionnée par un manège, fait le vide dans le tube, et l'eau monte sans interruption, pour sortir par un déversoir posé au niveau même du sol.

Quelle amélioration sur les vieilles norias à godets en terre ou même en zing, qui montaient l'eau à plus d'un mètre au dessus du niveau du sol, en pure perte, et demandaient un effort de traction disproportionné avec le rendement ! Par la noria à chapelet, on obtient, avec un effort moindre, jusqu'à 120 mètres cubes de débits à l'heure. L'entretien est nul et les accidents impossibles.

M. Beaume Léon, de Boulogne-sur-Seine, a obtenu une médaille d'or, et MM. Bompart et Grégoire, de Nîmes, une médaille d'argent.

Les moulins à vent, destinés à actionner des machines élévatoires, tenaient une place honorable au rond-point du boulevard de la République. Malheureusement, les résultats acquis par le mécanisme ingénieux de ces appareils n'ont pu être appréciés, car les moulins tournaient sous l'impulsion du vent sans rencontrer la force de résistance des machines élévatoires, l'eau manquant à l'alimentation de celles-ci.

Les moulins à vent sont encore dans l'enfance de l'art, et les inventeurs ont un vaste champ à parcourir avant d'arriver à la perfection. Ces instruments ne me paraissent réellement pratiques que pour les petites propriétés

ou les jardins d'agrément ; ils trouveront rarement leur place dans la grande propriété.

M. J.-E. Rey , de Montpellier , a obtenu une médaille d'or.

Je signalerai à l'attention du lecteur désireux d'établir un jet d'eau dans son jardin, ou de distribuer de l'eau dans une exploitation agricole, le béliet hydraulique de la maison Beaume.

Le béliet hydraulique est un appareil fonctionnant automatiquement, que l'on place en contre-bas d'un volume d'eau quelconque qui sert de force motrice, et qui en élève une partie à une hauteur d'autant plus considérable que la différence de niveau entre l'eau motrice et le béliet est plus grande.

Nous avons également remarqué de nombreux appareils propres à filtrer le vin et les lies , entre autres ceux de MM. Vigouroux père et fils, de Nîmes, qui ont valu à leurs inventeurs une médaille d'or et une médaille d'argent.

— Le concours des animaux reproducteurs a été magnifique ; avec les machines et les instruments, c'était incontestablement la partie du concours la plus réussie et la plus digne d'attention.

L'espèce bovine a été très appréciée. Les races tarentaise, d'Aubrac ; gasconne, de Villard-de-Lans ; carolaise et d'Angles, formaient un ensemble de si belles têtes que le jury a dû être souvent hésitant dans l'attribution des médailles.

L'espèce ovine tenait un très bon rang. Les races mérinos, barbarine, du Larzac , étaient particulièrement admirées. La race anglaise (*Southampton*), sans queue, à la tête toute petite, mérite d'être étudiée. Nos voisins d'outre-Manche sont encore nos maîtres en cette matière , et s'ils continuent leur sélection, ils arriveront à fournir un animal presque dépourvu d'os, n'offrant que de la viande de boucherie quasi sans déchet.

L'espèce porcine ne comprenait qu'un petit nombre de bêtes. Il en était de même des animaux de basse-cour.

— Si nous adressons des éloges sans réserve aux exposants des machines, des instruments et des animaux, nous serons plus sobre de compliments à l'égard des concurrents de la section des produits agricoles ou des matières utiles à l'agriculture.

A vrai dire, à l'exception de l'exposition des vins, cette partie du concours a été totalement manquée. La plupart des médailles n'ont pas été décernées, et encore a-t-il fallu, au jury, une grande indulgence pour trouver un exposant digne de récompense dans la catégorie des produits maraichers.

La récolte de 1887 était seule admise à l'exposition des vins.

Les vins de plaine ont été jugés généralement défectueux. Les demi-montagnes, obtenus sur vignes américaines greffées, étaient bien supérieurs. Ils ont valu une médaille d'or à M. Édouard Lugol, le sympathique président de la Société d'agriculture du Gard, et une médaille d'argent à M. Duplessis de Pouzilhac.

Les montagnes et les vins de coupages (cépages français avec cépages américains) réunissaient peu d'échantillons. Notre viticulture a encore bien à faire pour produire ces vins corsés que l'Espagne nous envoie et que le négociant recherche pour leur belle couleur rouge-vif.

— J'en ai fini avec le concours régional proprement dit. Il me reste un mot à dire des expositions annexes : Je veux parler du concours hippique et de l'exposition canine. Le premier a été déplorable, et l'on se demande, quand on voit pareils résultats, à quoi peuvent bien servir les courses de chevaux de province dont, le dimanche 27 mai, nous avons eu, à Nîmes, un triste échantillon.

Ces courses ont été mauvaises; le retour, que certains journaux qualifient d'imposant, a été ridicule, car je me

refuse à donner une autre épithète au défilé de mauvaises pataches, *Hirondelle* de Marguerittes, *Rapide* de Vauvert, *Éclair* du Grau-du-Roi, ou autres diligences affrêtées pour la circonstance, et contenant des villageois poussiéreux en rupture de foyers domestiques.

Enlevez un ou deux attelages de maitres, proprement tenus, une ou deux voitures ou trônaient des femmes de l'autre monde, tout formait un ensemble grotesque, et c'est ce qu'on appelle encourager l'élevage ! — Aussi, quel résultat au concours hippique ! Avouons-le, mauvaise cause, piteux effet.

— Le concours des chiens, sans être très brillant, a été mieux réussi. Pas, toutefois, l'exposition des *petits toutous*, des *dames de cœur*. Quelques mauvaises bêtes, aux yeux cireux, couchées sur des coussins pâles, produisaient une assez mauvaise impression. Les chiens de chasse étaient bien marqués ; parmi eux, l'on distinguait des chiens courants bassets de race très pure. Les chiens de garde étaient peu nombreux, mais fort beaux. L'attention était surtout sollicitée par un Terre-Neuve, un Saint-Bernard et un magnifique dogue d'Ulm.

— En dehors de ces expositions, et à leur occasion, la Société d'agriculture du Gard avait organisé, sous son patronage, un concours de pulvérisateurs pour le traitement du mildew et un concours de treuils.

Ces deux concours ont eu lieu le mercredi 30 mai, au mas d'Assas, aux portes de Nîmes.

Le concours de pulvérisateurs a montré les grands progrès opérés par les constructeurs, depuis l'apparition de la terrible maladie qu'ils sont appelés à combattre. Les 13 appareils présentés ont, presque tous, parfaitement bien fonctionné, même avec la bouillie-bordelaise. Ils répandent régulièrement et sans engorgement les liquides épais ou clairs. En cette matière, les constructeurs sont bien prêts de la perfection. Les pulvérisateurs de M. Japy, de

Paris, et de MM. Vigouroux, père et fils, de Nîmes, ont été classés les premiers.

Les treuils sont des appareils pour l'exécution de labours profonds, indispensables quand on constitue un vignoble. Ces labours profonds ne laissent pas que de présenter de sérieuses difficultés pratiques dans les petites propriétés où l'on ne saurait songer à l'emploi d'un matériel à vapeur.

Monsieur le colonel de Beauquesne, de Toulouse, eut, le premier, l'idée d'un treuil qui multiplie considérablement la puissance des attelages, à tel point qu'une paire de bœufs exécute le même travail que huit paires, avec moins de vitesse, en vertu de cette règle mathématique : « Ce que l'on gagne en force, on le perd en vitesse. »

Monsieur de Beauquesne, au dernier moment, s'est retiré du concours. Deux autres inventeurs rivaux, Messieurs Bourguignon et Grué, de Solliès-Pont (Var) ont présenté leurs appareils dont le fonctionnement a paru régulier et pratique.

D'une manière générale le treuil se compose d'un plateau en fonte, dont la largeur a été calculée pour qu'il pût se placer facilement à plat, en vue du transport, entre les roues des charrettes ordinaires. Ce plateau repose sur deux essieux assez longs, qui donnent la plus grande stabilité à tout le système. Les essieux portent chacun, deux roues en fonte, destinées à rouler sur deux cornières fixées sur des madriers. Le plateau repose sur une chaise en fonte, à quatre pieds, un peu obliquée, pour permettre de donner au câble toute l'obliquité possible.

Entre le plateau et la chaise, se place le tambour, claveté sur un arbre en fer qui porte sur une crapaudine en bronze fixée au centre du plateau et qui traverse en haut la chaise.

A la partie supérieure de l'arbre, est enfilé un manchon en fonte porte-barres, donnant la facilité d'employer deux leviers. Ce manchon repose sur un petit plateau en fonte,

claveté sur l'arbre moteur, et percé de six ouvertures sur une même circonférence. La liaison de ces deux pièces est assurée par une forte clavette mobile en fer, taillée en biseau, qui traverse le manchon et pénètre dans une des ouvertures du petit plateau. Par l'effet du biseau, le cheval ne peut faire tourner l'arbre et le tambour que dans un sens ; s'il venait à reculer, le levier ferait tourner le manchon seul, sans que l'arbre et le tambour retenus par le rochet, puisse en souffrir.

Le porte-câble se compose d'un essieu en fer, portant deux roues en fonte. Au milieu de l'essieu, est fixé un double crochet destiné à relier la charrue au câble. Ce porte-câble est extrêmement commode et indispensable pour régler et guider la marche de la charrue. C'est une des caractéristiques de l'invention. Il permet de faire des raies bien droites malgré une assez grande obliquité du câble et par suite, de ne déplacer le treuil qu'après avoir fait quatre ou six raies. Le laboureur n'emploie qu'une très petite partie de son temps à manœuvrer les chaînes du porte-câble, qui servent à retirer l'une ou l'autre des deux roues, en raccourcissant la chaîne de droite ou de gauche.

Le second avantage du porte-câble est de faire bien *talonner* la charrue en l'empêchant de *plonger*. La traction du câble étant transmise à la charrue par le crochet du porte-câble qui est toujours à bonne hauteur, la profondeur du sillon est toujours la même.

Le prix de ces appareils est à la portée de la petite propriété. Ils coûtent de 1000 à 2500 francs environ suivant qu'ils peuvent ou non s'actionner dans les deux sens.

Messieurs Bourguignon et Grué ont obtenu une médaille d'argent.

— La Société d'Agriculture du Gard avait, en outre, organisé deux excursions au vignoble afin de permettre à tous, habitants du Gard ou étrangers au département, de se

rendre compte de la reconstitution de cette partie si importante de la fortune immobilière.

La première excursion, au vignoble américain, a eu lieu sous la direction de Mme la duchesse de Fitz-James dont l'éloge n'est plus à faire. Par ses études si complètes et si variées, Mme la duchesse de Fitz-James a rendu à la viticulture américaine de tels services qu'elle a véritablement droit à la reconnaissance publique. On ne saurait assez louer une femme portant un des plus grands noms de l'aristocratie française de consacrer son temps et son labeur journalier à une œuvre essentiellement patriotique puisque elle intéresse la fortune publique.

Madame la duchesse de Fitz-James nous a conduits au domaine de Villary appartenant à M. Guiraud et au domaine des Sources, de M. Im-Thurn, aux environs de Nîmes.

Nous ne nous étendrons pas autrement sur cette excursion qui a confirmé pleinement les données précédemment fournies par la science viticole américaine, — à savoir : qu'on peut reconstituer le vignoble à l'aide de la greffe et du producteur direct. Mais le nombre des portes-greffes et des producteurs directs est très-restreint. Parmi les premiers le *riparia* et le *taylor*, qui n'est qu'un *riparia* sélectionné par le juge Taylor, doivent être seuls conservés. On peut se servir encore du *jacquez* qui prend bien la greffe d'Aramon et de Carignan.

Parmi les producteurs directs, les *jacquez* tiennent encore le haut bout de l'échelle. Puis vient l'*othello*. L'on parle aussi beaucoup d'un nouveau plan l'*herbemont* d'Aurèle de Paladine. — C'est peut-être l'avenir. Mais il faut se méfier et être prudent avec les promoteurs de nouveaux cépages vendus 2 fr. la bûche de 0,40 cent. de longueur.

Quant à tous les autres plans qui forment la collection si complète, si minutieusement composée, si soigneusement arrangée de Villary, suivant le mot très juste d'un excursionniste, l'emplacement qui leur est réservé consti-

tue, à cette heure, un véritable hôpital, en attendant de se transformer, à brève échéance, en vaste nécropole.

— L'excursion au vignoble submergé et au vignoble des sables a été le clou des fêtes et des réunions agricoles organisées par la Société d'Agriculture.

Elle a eu lieu le 1^{er} juin, sous la conduite de MM. Félix Boyer, Trouchaud-Verdier et Bayle.

Partis pour Aiguesmortes, par le train de 4 h. 50, les excursionnistes trouvaient, à leur arrivée à la gare, des voitures qui les portaient sur les bords du Vidourle, au domaine du grand Mazet, chez M. Castelnau, où un lunch leur était servi, après la visite matinale de son magnifique vignoble submergé. Là, la terre est forte, argileuse, la vigne y est cependant très belle, moins, toutefois, que chez M. le comte de Beaushoste, où les excursionnistes, après avoir traversé le Vidourle en bateau, arrivaient vers les neuf heures du matin, mettant ainsi le pied sur le territoire du département de l'Hérault.

Le domaine de Tamariguière, de M. le comte de Beaushoste, constitue une œuvre admirable et montre excellemment ce que peuvent la force du capital servie par l'intelligence, l'esprit d'initiative, l'ordre, l'économie, appliqués à la vie rurale.

En chiffre rond, Tamariguière a coûté, en 1880, 550,000 francs. M. le comte de Beaushoste y a dépensé 1,600,000 francs de frais généraux avant de récolter 1 litre de vin. Le domaine comptera un jour 300 hectares de vigne; — 183 hectares, d'un seul tenement, sont aujourd'hui en plein rapport. Du haut de la chaussée du Vidourle, c'est un coup d'œil féérique. Devant le spectateur s'étend une véritable forêt de verdure, chargée de pampres vigoureux et robustes.

Les 183 hectares, à leur cinquième feuille, ont rapporté, l'an passé, 28.000 hectolitres. — C'est merveilleux ! 800 petits bouchets, récoltés séparément, sont arrivés à la production fantastique de 114 hectolitres.

Quoi qu'il en soit de la réalité de la production miraculeuse de cette parcelle privilégiée, c'est bien une production normale de 153 hectolitres à l'hectare qu'obtient l'heureux propriétaire de Tamariguière. Ce chiffre considérable se comprend, d'ailleurs, quand on considère le sol fertile du vignoble: ce sont des alluvions du Vidourle, qui n'ont jamais été épuisés par les précédents propriétaires, alluvions siliceux, profonds, bien drainés, parfaitement cultivés, fumés tous les deux ans avec des engrais chimiques rationnellement composés.

Les souches sont taillées haut, attachées, dès la première année, avec un piquet, de telle sorte qu'elles ne prennent jamais de mauvaises inclinaisons et restent toujours fixes et droites, malgré la violence des vents.

Près du Vidourle, est construite la cave, que l'on aperçoit de loin, grâce au clocheton et à la croix qui dominent la chapelle, au centre des bâtiments.

« Les familles de toute classe, ouvriers, contre-maitres « ou patrons, lorsqu'elles ne songent qu'à la vie présente, « préfèrent la vie sensuelle des villes à la vie plus sévère « des campagnes. » (1) L'on constate bien vite que M. de Beaushoste a créé un établissement rural conforme aux saines traditions du travail agricole. Une discipline étroite, une organisation modèle, assurent le fonctionnement régulier de cette vaste exploitation.

La cave, nouvellement bâtie, n'a rien de luxueux; elle est bien aménagée, mais on n'y remarque pas ce clinquant, qui attire l'œil. C'est un propriétaire qui débourse et opère avec ses capitaux; ce n'est pas une Société. Tout est donc plus économiquement construit, et uniquement en prévision du *doit* et de l'*avoir*, celui-ci devant toujours être bien supérieur à celui-là.

La cave contient actuellement 88 foudres de 450 hectoli-

(1) F. Le Play, *l'Organisation du travail*.

tres ; elle peut recevoir, en l'état , plus de 39.000 hectolitres, répartis en quatre corps de bâtiments , où dans chacun sont logés 20 foudres. Un cinquième n'en contient encore que 8. Il sera ultérieurement complété.

Dans un pavillon central, est installée une machine à vapeur, destinée à supprimer un nombre considérable de bras et à hâter les manipulations de la vaisselle vinaire.

Un chemin de fer Decauville apporte la vendange et les wagons la jettent dans deux puits situés à droite et à gauche de la locomobile. Là, elle est prise par deux norias actionnées par la vapeur, montée au premier étage, où circule également le chemin de fer Decauville. La vendange, déversée par les norias dans un fouloir à vapeur , tombe toute écrasée dans des wagonnets, qui la portent ensuite dans les foudres.

Pour le soutirage, le vin est conduit dans un puits , où une pompe horizontale, à pistons, le puise et le monte au premier étage, par une canalisation. Un système ingénieux de robinetterie sert à remplir les foudres.

Des pressoirs à levier sont installés dans chaque cave ; en deux pressées, ils évacuent la vendange d'un foudre.

Le marc pressuré est élevé par une noria à vapeur dans des cuves en pierres réservées aux piquettes.

Une fois le vin vendu, le chemin de fer Decauville conduit les fûts au Vidourle , où des chalands viennent les charger.

Ainsi tout est merveilleusement combiné, depuis la submersion, qui doit permettre à la vigne de vivre malgré le phylloxéra , jusqu'à la fabrication et à l'exportation du vin.

Cette visite au domaine de Tamariguière se terminait à 11 heures, et tous les visiteurs se retiraient ravis.

Nous faisons ensuite deux kilomètres à pieds pour aller rejoindre le canal de Cette à Aiguesmortes, où la Compagnie des Salins du Midi avait bien voulu mettre à notre dis-

position un chaland et un remorqueur à vapeur. Sur le chaland, une tente, contre les rayons indiscrets du soleil, avait été dressée, et le déjeuner était servi. On se mettait aussitôt joyeusement à table. Le déjeuner a eu lieu pendant le trajet du Vidourle à Aiguesmortes, où nous sommes passés pour prendre le canal d'Aiguesmortes au Grau-du-Roi. A moitié chemin de ce modeste bourg, que les Nimois enthousiastes appellent « une charmante station balnéaire, » nous avons mis pied à terre aux portes de Jarras. Cette propriété appartient à la Compagnie des Salins du Midi, dont on ne saurait trop louer la complaisance et l'amabilité.

Les wagons du chemin de fer Decauville qui la traverse en tous sens, avaient été transformés, aménagés en compartiments, que tout le monde a trouvé, en cette circonstance, bien supérieurs aux *sleeping-carts*. Deux magnifiques mules, attelées au Decauville et montées par d'intrépides cavaliers, ont conduit, au grand trot, les excursionnistes à travers les sables, autrefois arides et désolés, aujourd'hui couverts de vignes luxuriantes de végétation, indemnes du phylloxéra, chargées d'une abondante récolte.

Les vignes dans les sables, à cette époque de l'année, sont incontestablement plus belles que les vignes submergées, mais au moment de la vendange, elles cèdent le pas à ces dernières, qui nourrissent mieux leurs fruits et supportent plus vaillamment les ardeurs de la canicule.

La cave de Jarras est luxueusement établie; moins importante que celle de Tamariguière, le mécanisme à vapeur y est cependant plus étendu, plus perfectionné. — Un accumulateur où la pression de l'eau est de 52 atmosphères, met à la disposition des ouvriers une force constante de 30,000 kil., d'effort.

L'accumulateur a pour but de mettre une force intermittente, accumulée par une force constante, à la disposition d'un travail intermittent.

Ainsi fouloirs, pompes, pressoirs fonctionnent à l'aide

de l'accumulateur. S'il m'était permis d'élever une critique à l'encontre de cette organisation modèle, je dirais que cette installation rurale a peut-être le tort de ressembler plutôt à une usine où l'ouvrier agricole est supplanté par l'ingénieur et le contre-maitre.

Mais la viticulture n'est-elle pas devenue, à notre époque, une véritable industrie ?

Le Decauville reconduisait enfin au chaland les visiteurs qui arrivaient à temps, à Aiguesmortes, pour rentrer à Nîmes par le train à 6 heures du soir.

Ces excursions, bien organisées, ont été faites sans fatigue ; favorisées par un temps à souhait elles ont été instructives ; chacun en a conservé le meilleur souvenir. Puissent-elles se renouveler souvent ! Elles sont pour les viticulteurs un moyen utile de se réunir, de se connaître, de s'apprécier ; elles constituent une *excellente leçon* de choses.

— J'en aurai fini avec cette trop longue narration, quand j'aurai dit que le *Syndicat des Viticulteurs de France*, à l'occasion du concours régional, a tenu, à Nîmes, sa première grande réunion. L'assemblée était présidée, en l'absence de M. Paul Leroy-Beaulieu, par M. Lacroix, viticulteur bordelais. D'importantes résolutions ont été prises relativement à la réglementation de la fabrication des vins de raisins secs, à leur tarification, au régime général des vins, aux traités de commerce.

Le Syndicat des viticulteurs a rendu déjà de nombreux services. C'est à son intervention décisive qu'est dû le rappel, de Rome, de M. Teisserenc de Bort, et le non renouvellement des traités de commerce. Grâce à son action énergique, il est permis d'espérer que les vins, comme les autres produits agricoles, ne seront pas compris dans les futurs traités et que la France restera, à cet égard, libre de tout engagement.

Tous les viticulteurs s'inscriront comme membres du

Syndicat. C'est leur devoir de producteurs et de citoyens. Comme producteurs ils aideront à la protection des vins français ; comme citoyens ils pèseront sur les décisions de nos députés trop souvent oublieux ou ignorants des conditions de la lutte économique et des intérêts du pays.

Emmanuel RIGAL

Vice-Président de la Société d'Agriculture du Gard,

COUP-D'ŒIL SUR LE SALON DE NIMES

Une exposition des beaux-arts à Nîmes est un fait trop considérable pour ne pas en dire un mot.

Celle de 1888 se distingue surtout par le grand nombre des œuvres exposées ; on peut dire d'elle qu'il y a eu beaucoup d'appelés et qu'il n'y a pas eu d'exclusions. On a reçu, les yeux fermés, les œuvres d'un réel mérite, aussi bien que celles qui ne se recommandent ni par l'idée, ni par la composition, ni par le dessin, ni enfin par le coloris.

C'est un kaleidoscope où il est presque impossible au public de se reconnaître et de distinguer le beau du laid, le vrai du faux, l'or pur du cuivre, le diamant du Strass ; notre tâche sera donc simplifiée, puisque nous n'aurons qu'à glaner au milieu de ce fouillis de toiles dont un grand nombre ne dépassent pas une honnête médiocrité et n'ont aucun rapport avec la haute conception de l'art.

M. Jalabert a exposé deux portraits : celui de *l'amiral Gizolme* et un *portrait d'enfant*. Le premier nous paraît réunir toutes les conditions exigées par la critique la plus sévère dans les œuvres de ce genre. Le peintre nous montre l'amiral, non seulement avec les traits qui doivent donner sa ressemblance physique, mais encore avec les détails qui nous dépeignent son caractère, c'est à dire l'autorité et l'énergie que donne une longue habitude du commandement à la mer.

Tout concourt vers ce but : et le dessin de la main fine et nerveuse, et l'attitude du corps bien campé, dans son habit de grande tenue, et le regard énergique, qui aurait

été celui de l'amiral, sur la dunette de son vaisseau, en donnant ses ordres pour le combat.

La tête est bien vivante et se détache franchement sur le fond ; la peinture est vigoureuse , la tonalité harmonieuse, et pour tout dire, c'est une œuvre des plus considérables du salon.

Le portrait d'enfant, du même, présente les mêmes qualités, bien qu'il soit peint d'une tout autre manière. Ces deux œuvres se font valoir mutuellement par le contraste dans l'exécution.

La tête est pleine de charme et de finesse , et ce frais visage rappelle les enfants de Greuze, avec la lumière blonde et subtile, comme un reflet de sa chevelure qui le baigne et lui donne du relief.

M. Jourdan, dans son portrait de Mme G..., ne nous rappelle que vaguement les qualités de son maître Jalabert. Les carnations de ce portrait sont molles et lymphatiques, et l'œuvre ne nous dit rien du caractère du modèle.

Arrêtons-nous devant la toile de M. Brillouin : *l'Écot de Lantara, ou le portrait de l'Hôte*.

Ce sujet a été si souvent traité et reproduit par la gravure, notamment par Faustin Besson , qu'il est devenu classique et populaire.

Brillouin lui a cependant donné un caractère tout personnel, par sa composition savante. Les groupes y sont si habilement disposés, que chacun pourrait faire l'objet d'un tableau distinct, sans rompre l'harmonie de l'ensemble, et le tout forme un tableau bien complet. Cette composition est remarquable et par la sobriété des couleurs, comme il convient à l'intérieur d'un cabaret, et par la correction du dessin, dans l'attitude variée des treize personnages qu'elle contient et par l'harmonie générale de la tonalité. La peinture rappelle la manière de Lantara et de son époque , détail qui ajoute encore à son mérite, quoi qu'en disent les fanatiques de la peinture moderne.

A côté de cette œuvre remarquable, nous trouvons une bonne toile de *Ruinard Jules*, intitulée : *Une Leçon de dessin*.

Une jeune mère, assise , tenant un petit enfant sur ses genoux et entourée des trois aînés, les distrait, en dessinant à la craie, sur la porte d'une armoire, un bonhomme et une maison. L'aîné se baisse pour voir au dessus de l'épaule de sa mère et admirer l'œuvre maternelle , tandis que le troisième, avec son doigt humecté de salive , efface la partie inférieure du dessin. La peinture est ferme et l'effet d'une grande justesse.

Nous citerons, dans le même genre, le *Moine peignant* de M. Raynaud. Cette peinture nous charme par sa simplicité ; on dirait presque un primitif : le calme, la sérénité de ce religieux s'harmonisent parfaitement avec son costume de bure et le pupitre qu'on voit au fond avec un cahier de musique ouvert nous prouve bien que l'homme de Dieu sait jouir, en cultivant les arts, de la paix sereine, qu'on trouve dans le cloître. A mentionner aussi deux portraits d'enfants de Mme la comtesse de Baroncelli-Javon ; ce sont deux miniatures, sur ivoire, le dessin en est correct et la facture très délicate ; nous ne nous étonnons point des succès obtenus par l'auteur au Salon de Paris.

Nous trouvons dans la peinture de genre, une toile que nous aurions passé sous silence, si ce n'était le sujet un peu hasardé traité par l'auteur. Sous le titre *Regrets*, Monsieur Jules Salles a exposé un jeune ecclésiastique qui pense à tout autre chose qu'à la prière du bréviaire qui vient de s'échapper de ses mains.

Le couple du fond, que le jeune ecclésiastique agrémenté je ne sais pourquoi d'une ceinture et de bas rouges, regarde d'un œil langoureux, nous représente deux jeunes gens causant sous les bois.

Nous aurions été heureux qu'une légende nous eût révélé

le nom du rêveur. Il s'en est vu dans l'histoire qui après avoir ainsi rêvé ont fondé des religions nouvelles et nous pensons qu'il eût été plus sage de la part de M. Salles de ne pas le rappeler. Son pinceau délicat n'est pas fait pour de pareilles attaques et à Nîmes plus qu'ailleurs ces exhibitions d'un goût douteux nous ont paru déplacées.

M. Frans de Beul a exposé un paysage d'un rare mérite *Le retour à la bergerie, mois de mars*. Cette toile nous représente la nature encore sous l'influence des derniers jours d'hiver ; le soleil n'a pas la force de percer les nuages et l'on sent que le berger grelotte sous l'intensité du froid.

Les moutons parfaitement groupés et dessinés reçoivent sur leurs toisons un reflet de lumière pâle qui les dégrade successivement jusqu'au dernier plan où sont des brebis baissant la tête, précédées d'un agneau blanc ; à gauche, au premier plan, le chien noir du berger complète le groupe.

Ce tableau franchement peint est d'une belle harmonie dans sa tonalité grise, et la peinture tout en étant de facture moderne a cependant conservé les saines traditions.

M. Guméry a envoyé un paysage représentant aussi une *Rentrée de moutons à l'automne, Provence* ; c'est une scène de plein air ; son chemin poudreux est bien une route de Provence, les personnages sont bien dessinés, bien placés avec des mouvements justes. La tonalité est très lumineuse et très sobre de tons, la perspective aérienne comme celle des lignes est parfaitement observée, on sent l'air qui circule entre les personnages du premier et du second plan et les moutons qui s'avancent dans un nuage de poussière au troisième plan ; en somme, ce tableau est bien ensoleillé et son exécution est remarquable.

Un paysage de M. Baudouin : *Pâturages en Normandie*, nous arrête encore. Cette toile est franchement peinte ; elle

présente un effet de brouillard bien réussi ; les vaches sont bien dessinées ; celles du deuxième plan donnent des silhouettes très justes.

M. Paul Sain a peint avec soin et délicatesse deux toiles : *Coucher du soleil sur les côteaux, à Cresne*, et *l'Hiver en Provence* (environs d'Avignon) ; les ciels sont d'une limpidité parfaite, et les arbres s'enlèvent avec vigueur sur un horizon d'air et de lumière. M. Sain est un profond observateur et un fidèle traducteur de la nature.

On retrouve les mêmes qualités, la même maestria dans les toiles de M. Brunel Jean-Baptiste, et notamment dans son tableau, représentant les *premières feuilles d'automne*.

M. Brunel est un paysagiste de la bonne école.

L'enfant à la perdrix, de M. Doze, notre éminent peintre d'histoire, qui se repose quelquefois en peignant de petits tableaux de genre et des portraits, représente une fillette tenant dans ses mains une perdrix morte et soufflant à revers sur les plumes ; la tête est pleine de charme et le fond lumineux. Le sujet est délicatement traité, et avec une telle simplicité de ton, que l'on croit voir un *Chardin*.

Nous citerons aussi les portraits de M. Rastoux, entre autres son *artilleur au champ de manœuvres*, qui indique un progrès réel dans la manière de l'artiste.

La peinture d'histoire religieuse est dignement représentée à notre salon par un tableau de peinture décorative, du même M. Doze Melchior. Ce tableau, intitulé : *le Triomphe de la Croix*, résume, dans un petit cadre, la composition exécutée par l'auteur, dans la chapelle de la Croix, de l'église de Saint-Gervasy. Le sujet est traité sur un fond de marbre blanc, légèrement teinté de rose.

Au centre, et dans une niche élégante, dont l'arc du premier plan est soutenu par deux colonnes de marbre rose, est peinte une croix de pierre, aux bras de laquelle pend un suaire. La croix est couronnée par cinq étoiles, représentant les cinq plaies du Christ.

A droite, se trouve le groupe des saintes femmes et de Joseph d'Arimathie, celui-ci tenant dans ses mains le linceul qui avait enveloppé le corps de Notre-Seigneur ; les deux Marie portent : l'une un vase de parfums, l'autre un plateau ; à gauche, les notables de Béthanie, Marthe, avec une amphore, Marie-Magdeleine, avec un vase d'aromates, et Lazare, ayant encore aux bras et aux jambes les bandelettes de son ensevelissement, et revêtu de la robe violette, signe de son futur épiscopat. Tous ces personnages, dans l'attitude de l'extase et d'une muette adoration, ont les yeux fixés sur une croix qui s'élève triomphalement dans les airs, supportée par deux anges aux ailes déployées.

Le peintre a réuni la pondération dans les lignes, et le charme dans les couleurs, qui sont les qualités indispensables à toute peinture décorative ; il y a joint la précision des formes et l'intérêt de la composition, non moins nécessaires quand la peinture décorative est en même temps de l'histoire.

M. Doze, fidèle à son passé et à ses convictions, continue à chercher ses inspirations dans l'art chrétien. C'est un vrai peintre religieux ; il a le sentiment et le style, et il réunit dans ses œuvres l'école de Flandrin et celle de Cornelius.

Son tableau est à peu près le seul sujet religieux de l'exposition de cette année, avec la belle tête du *Christ*, de M. Marius Guindon.

La figure a beaucoup d'expression, et le torse présente les qualités sérieuses qui distinguent les peintures de M. Guindon.

Nous signalerons, dans les peintures mortes, le *Canard aux navets* de M. Luneau. Cet artiste a touché à la perfection dans ce tableau où l'arrangement et le dessin sont irréprochables. On peut en dire autant du tableau *Fleurs et fruits* de M. Perret Charles ; les tons sont justes et les

nuances bien choisies. Il y a là de la vérité et même quelque poésie. M. Fontan est un aquarelliste distingué ; l'avant de son *Transatlantique*, bien dessiné, se détache nettement et sans dureté ; son ciel, ses eaux sont d'une grande limpidité et les deux maisons du second plan occupent, sans attirer l'œil, la place qui leur convient.

Les trois aquarelles de M. Coulange sont aussi traitées avec un éclat qui donne à ces compositions la force de la peinture. La même appréciation peut s'appliquer au pastel de M. Cabane Némorin *le Repos* ; la paysanne, assise sur une gerbe, ressort heureusement sur un fond gris ; l'œuvre franche, vigoureuse, ne manque pas de délicatesse.

Les deux éventails peints à la gouache par Mme Relin, sont deux perles : le premier, le *Charmeur*, représente un petit amour assis sur une branche d'arbre et jouant de la flûte ; les oiseaux d'alentour attirés par la mélodie viennent en grand nombre voleter autour du petit musicien ; c'est charmant de grâce et de finesse.

Le second intitulé, *une Course*, représente douze petits amours armés d'un fouet et debout sur des abeilles qu'ils dirigent avec des fils d'argent, en forme de brides. Ces petits coureurs d'un nouveau genre cherchent à atteindre le but représenté par une carialide portant sur ses épaules et sur ses bras quatre petits amours qui tendent aux vainqueurs couronne, palme et bouquets. La correction du dessin dans les attitudes variées de ces petits personnages et la délicatesse de touche défient toute critique et l'on est confondu en constatant l'effet obtenu au moyen de deux couleurs : la gouache blanche sur un fond noir.

G. TARASBET.

L'HYPNOTISME EST-IL PERMIS

Pour être entré dans nos mœurs, et avoir provoqué des articles dans la plupart des revues et journaux, l'hypnotisme n'en demeure pas moins une question obscure sur plusieurs points. Bien qu'il soit pratiqué dans le domaine médical, et même dans les salons, sa légitimité, au point de vue philosophique et moral, n'a pas été démontrée et n'est pas près d'être mise hors de conteste. Les lecteurs de la *Revue du Midi* ont pu s'en convaincre facilement, si quelque doute subsistait encore chez eux à cet égard, à la lecture des pages courtes, mais démonstratives, de M. le docteur Romant : les dangers de l'hypnotisme y sont mis en telle lumière que je suis étonné de constater, après cela, qu'il puisse être, aux yeux de l'honorable auteur, autorisé même à titre de procédé thérapeutique.

Loin de moi la pensée de viser ici le corps médical ; les membres qui le composent ont droit à être honorés, à Nîmes et dans le Midi peut-être plus qu'ailleurs, non seulement *propter necessitatem*, comme le dit l'Écriture, mais aussi en raison de leur esprit chrétien et du caractère spiritualiste de leurs doctrines.

Loin de moi surtout la pensée de prendre à partie M. le docteur Romant, un ancien condisciple, qui a laissé les meilleurs souvenirs à tous ceux qui l'ont connu.

Le point de vue philosophique est le seul que j'envisage, et voici quelques considérations qui semblent aller à montrer que les pratiques hypnotiques, même employées dans un but de soulagement ou de guérison, sont *imprudentes* et *illicites*.

Connaitre l'organisme et le tempérament d'une personne n'est pas toujours chose facile : une longue observation, un coup d'œil exercé, une intuition de génie, le hasard

quelquefois, peuvent seuls y mener. Chaque maladie est une équation à résoudre, comportant trop souvent plusieurs inconnues dont l'homme de l'art ne dégage pas toujours la totalité. Parviendrait-il même à ce résultat, que des complications imprévues peuvent, à un moment donné, venir compromettre inopinément les résultats obtenus, tromper les espérances du praticien et montrer une fois de plus que, selon le mot de Pascal, nous ne connaissons le tout de rien.

Et cependant, le médecin opère, dans ces cas, sur un domaine en partie observable; l'invention ou le perfectionnement des instruments le mettent à même de sonder le corps humain jusque dans ses profondeurs, de suivre et d'évaluer les mouvements les plus timides des muscles et des nerfs; il peut, dans certains cas, comme il a été donné à Mosso, voir l'onde sanguine vivifier les lobes du cerveau; dans d'autres, il est permis de suivre le travail de dissolution que le suc gastrique exerce sur les aliments. Peut-on connaître dans la même mesure, avec une semblable précision, le fonds moral d'un individu? Sommes-nous en situation d'apprécier le résultat que doit amener chez une personne l'évocation de telle pensée, la résurrection de tel souvenir, la suggestion de telle idée?

Dans l'état d'hypéresthésie sensorielle et de surexcitation mentale, un mot peut provoquer des actes d'héroïsme ou de désespoir. Travaillée par de sombres réflexions, une âme vient vous trouver: un geste, un sourire peuvent la relever, un regard dédaigneux est capable de la perdre. Si nous appliquons cette vérité aux pratiques de l'hypnotisme, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que si le médecin se sert de la suggestion, il risque, en raison du caractère mystérieux que notre organisation psychique conserve, vis-à-vis des personnes du dehors, il risque de toucher une corde qui devait rester muette; il s'expose à produire une sorte de décharge électrique, dont l'effet sera funeste au malade.

On répondra qu'il est facile de supprimer une première suggestion par une autre suggestion; mais ici encore, on va en tâtonnant, comme précédemment, et d'ailleurs, cet

emploi trop fréquent des suggestions ne peut, M. Romant le montre fort bien, qu'ébranler le système organique et troubler l'équilibre mental du sujet. Dès lors, la somme des craintes légitimes ne dépasse-t-elle pas le total des espérances fondées, et devant l'incertitude du résultat final, l'hypnotisme ne doit-il pas être laissé de côté ?

Mais il y a plus encore : la suggestion est une arme toute puissante aux mains de l'hypnotiseur.

Dans le livre de M. Bernheim, une jeune fille, à qui l'hypnotiseur avait suggéré qu'il était son confesseur, fait l'aveu de « charmantes peccadilles ; » d'autres ont accompli des simulacres de crimes et auraient tout aussi bien commis des vols et des assassinats réels. Une autorité considérable en cette matière, M. Richet, soutient que les sujets hypnotisés « ne peuvent agir autrement que des automates. »

M. le docteur Romant se montre, d'ailleurs, sur ce point, plus affirmatif que ne l'ont été plusieurs auteurs qui ont traité la question, entre autres M. Pitres, le doyen de l'école de médecine de Bordeaux, à qui ses travaux ont valu la décoration, lors du dernier voyage présidentiel. « Depuis quelques années, nous dit M. Romant, j'étudie avec un soin scrupuleux cette science ; incertain au début, mes observations me donnent maintenant le droit d'affirmer la vérité des résultats obtenus par elle. *L'hypnotiseur a un pouvoir absolu sur l'hypnotisé, auquel il inspire à son gré les idées les plus bizarres comme les plus criminelles. C'est une prise de possession complète du sujet. Ce dernier ne sait et ne peut qu'obéir.* » Je m'en remets aux recherches du savant signataire de l'article, et, comme point de départ de ma critique, je prends sa déclaration, après m'être permis de la souligner en partie pour m'y reporter plus facilement.

D'après les lignes reproduites ici, l'hypnotisme pourrait être défini au point de vue purement philosophique. » *L'aliénation de la volonté et de la personnalité du sujet au profit de l'hypnotiseur.* »

Pour mieux préciser encore la question et pour la limiter, supposons qu'il ne sera fait aucun mauvais usage de

ce droit temporaire sur la personnalité du sujet, que les règles, pleines de sagesse, formulées par M. Bernheim, seront scrupuleusement observées, l'hypnotisme sera-t-il permis, l'aliénation d'une personnalité humaine sera-t-elle autorisée ?

Nous devons répondre sans hésiter : *Non*.

L'homme est un être contingent, par conséquent relatif, une créature qui n'est pas autonome, malgré les assertions des partisans de la morale indépendante ; en d'autres termes, il ne s'appartient pas ; il se doit avec sa personnalité et ses actes à l'Être nécessaire, absolu, à sa fin, à Dieu. Il ne lui est donc pas loisible de disposer de lui comme d'une propriété : c'est là une vérité tellement évidente, que le christianisme n'a pas eu à la révéler au monde : Socrate et Platon y voyaient déjà un argument invincible contre les fauteurs du suicide. Mais saint Paul a admirablement précisé ce point de doctrine dans cette formule célèbre dont plusieurs auteurs universitaires et même des écrivains catholiques ont fait hommage à Kant, l'idole philosophique du jour : *Nolite fieri servi hominum* (1, Corinth., vii, 23). Ne soyez pas les esclaves des hommes.

Ainsi s'aliéner aux mains d'un autre, c'est, qu'on le veuille ou non, témoigner à un homme d'une dépendance que l'on ne doit qu'à Dieu, c'est empiéter sur la souveraineté du Créateur.

C'est aussi tenter de renoncer à une responsabilité que nous ne pouvons pas dépouiller.

Le général qui est sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, ne peut résilier son commandement ; le père de famille ne peut faire litière de ses droits naturels sur ses enfants. Ainsi de l'homme moral : sa personnalité le rend responsable de ses actes ; il ne peut transférer ce privilège à un autre, et les actes même qu'il accomplirait après un semblable contrat lui demeurerait imputables.

Si ces considérations sont vraies, et l'on ne saurait raisonnablement les contester, que s'ensuit-il ? Une conclusion bien simple : *l'hypnotisme, en lui-même, quelles que soient les fins auxquelles on l'applique, est une pratique*

illicite au point de vue moral. Le sujet qui se prête volontairement à l'action de l'hypnotiseur, ne dépouille pas entièrement la responsabilité des faits dont il peut devenir l'auteur, même inconscient, pendant ou après la durée du sommeil provoqué.

Quant à l'hypnotiseur, il se rend de prime abord coupable d'une injustice vis à vis de Dieu et vis à vis du sujet, puisqu'il entre en jouissance d'un domaine qui n'appartient en propriété qu'au premier et dont le second seul possède l'usufruit; il commet une imprudence souvent grave en manipulant un appareil psychologique dont il ignore en grande partie le mécanisme, et dont la mise en jeu inopportune ou inhabile peut provoquer de fâcheux accidents pour le présent et pour l'avenir.

Enfin, même en bornant ses interrogations au strict nécessaire requis par l'étiologie ou la recherche de la maladie et de ses causes, le praticien ne s'expose-t-il pas à violer plus d'une fois la clôture sacrée du for intérieur, au sein duquel Dieu seul peut pénétrer et ceux à qui le libre consentement de l'intéressé restant en possession de lui-même en donne le pouvoir? Hufeland dans sa *Macrobiotique*, le regretté docteur Fonsagrives dans ses ouvrages de vulgarisation, bon nombre d'aliénistes, etc., etc., ont mis en pleine lumière, en les appuyant de raisonnements et de faits, cette vérité depuis longtemps proclamée par Hippocrate, que la racine de nombreuses maladies doit être recherchée dans le régime intérieur de l'âme. N'y a-t-il pas dès lors un danger presque inévitable d'indiscrétion, à pratiquer l'hypnotisme, même en restant sur le terrain thérapeutique, comme le veut, avec le docteur Bernheim, l'école de Nancy?

On objectera que l'interdit lancé sur l'hypnotisme va à condamner pareillement l'emploi du chloroforme et des autres anesthésiques, ou que, si ces derniers sont autorisés, l'usage de l'hypnotisme doit l'être de son côté. L'assimilation, répondrons-nous, n'est pas justifiée. Les anesthésiques *suspendent* mais ne *transfèrent* pas à un autre l'usage de nos facultés : celles-ci sont paralysées chez la

personne que l'on doit opérer ; elles ne sont pas anesthésiées, elles se montrent hyperesthésiées chez l'hypnotisé.

Sorti de son sommeil, l'amputé se retrouve lui-même, moins, bien entendu, le membre ou la partie dont on a pratiqué l'ablation consentie ; l'hypnotisé n'est pas sûr d'avoir recouvré l'indépendance de son opération puisque l'on a vu des suggestions réalisées à six mois d'échéance. Tout au plus pourrait-on comparer l'hypnotisme à l'ivresse, au cours de laquelle les facultés de l'âme subissent une surexcitation anormale, mais l'analogie, loin d'absoudre l'hypnotisme, lui vaudra une condamnation immédiate auprès de ceux-là même qui auraient pu d'abord s'en montrer les défenseurs.

Ainsi les pratiques à la mode, renouvelées du magnétisme d'autrefois, semblent devoir demeurer suspectes comme celles du magnétisme lui-même, et leur emploi dans un but humanitaire ne paraît, à nos yeux, le rendre licite d'aucune façon.

Telles sont les réflexions bien courtes et bien incomplètes que je désirais présenter à M. le docteur Romant et aux lecteurs de la *Revue* ; elles n'engagent, cela va de soi, que leur très humble auteur, prêt à accueillir avec reconnaissance tous les éclaircissements dont ces quelques lignes pourraient être pour lui l'occasion.*

Mathieu LOMBARD,
des Augustins de l'Assomption.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, Juin 1888.

Très intéressante notre exposition ! Elle a donné lieu à un grand concours d'étrangers, — sans compter, disaient de très mauvais plaisants, — les concours de musique, d'agriculture et d'industrie.

Je n'ai pas la moindre envie, cher lecteur, de vous proposer une promenade à travers les instruments agricoles. Croyons, sur la parole des hommes compétents, tout le bien qu'on nous dit des pressoirs, des charrues, des moulins à vent et autres machines perfectionnées. Ces engins sont ingénieux, commodes et solides. Il ne manque, paraît-il, qu'une petite chose : l'argent pour les acheter.

L'exposition des fleurs eût été bien intéressante ; mais un orage est passé dessus, et toutes se sont flétries. C'est à se demander si elles ont vécu même l'espace d'un matin.

L'attention des visiteurs, qui ne sont ni agronomes, ni industriels, se portait de préférence sur les animaux domestiques. On admirait les chevaux, les vaches et ces intéressants quadrupèdes que l'abbé Delille désigne par des périphrases, mais que Virgile et M. Taine appellent tout bonnement par leur nom. Quant aux chiens, ils avaient un fort bel emplacement ; mais ils n'en paraissaient pas très touchés, et ils témoignaient leur ingratitude d'une façon trop bruyante, au gré des voisins !

Maintenant, Nîmes a repris sa physionomie habituelle.

De l'exposition, il ne reste que quelques baraques dans le jardin de la Fontaine, des décors sur la place d'Assas, et deux ou trois machines en détresse sur le Cours-Neuf. Seulement, les eaux du canal ont revêtu une teinte d'un jaune sale ; les promenades sont un peu détériorées, et, dernier souvenir, un buste de la R. F. cache sa grosse tête dans les plus hautes branches des pins. Enfin, l'incendie de la gare des marchandises est venu donner une lugubre conclusion à toutes ces fêtes.

Moins bruyante, mais plus importante sans doute, a été l'œuvre de la Société des viticulteurs de France. Ses représentants, réunis à Nîmes, ont voté des résolutions énergiques en faveur de nos vignobles ravagés. Puissent leurs vœux être entendus de nos gouvernants.

A propos de vœux, pourquoi n'en formulerions-nous pas à notre tour ? La municipalité, qu'on dit si libérale, devrait, ce semble, autoriser les processions. Il est vrai qu'une pareille demande est considérée, dans certains milieux, non pas seulement comme une immense naïveté, mais encore comme une sorte d'injure aux nouveaux élus du Conseil municipal. Nous n'en persistons pas moins à réclamer une liberté nécessaire. Allons, Messieurs du Conseil municipal, justice pour tous, comme vous le disiez si bien dans vos proclamations. Pour le moment, les processions se font dans l'intérieur des églises et des communautés. Elles gagnent en recueillement ce qu'elles perdent en ampleur et en éclat. Au Séminaire, on voit les élèves et les maîtres tout naturellement, puis le collège Saint-Stanislas et la plus grande partie du clergé de la ville. C'est simple, grave et fort beau.

On éprouve une impression un peu différente aux processions qui ont lieu dans les couvents, mais on n'en sort ni moins touché, ni moins édifié.

Lé triduum en l'honneur du bienheureux de La Salle a coïncidé avec les solennités de la Fête-Dieu : Mgr Besson

avait confié le soin de louer le bienheureux au R. P. Clavé, à M. l'abbé Graffand et à M. l'abbé Chapot. Inutile d'ajouter qu'ils se sont montrés tous les trois à la hauteur de leur réputation. Le plus beau du triduum a été incontestablement la réunion des enfants à la cathédrale : 1.400 enfants, massés dans les nefs, chantaient les gloires du bienheureux. Avec quelle émotion et quelle légitime fierté l'évêque et l'église de Nîmes considéraient ces jeunes générations, objet de tant de sollicitude et de sacrifices !

Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.

De très bonnes nouvelles nous arrivent de la Réunion. Elles confirment ce qui a été dit ici-même lors de la nomination de Mgr Fuzet. L'entrée du nouvel évêque dans son diocèse a donné lieu à des manifestations, que la métropole envie, hélas ! à ses colonies.

Par une attention délicate et vraiment épiscopale, Monseigneur Fuzet a conquis la sympathie des populations pauvres. Ses visites, ses allocutions ont charmé ensuite tous ses nouveaux diocésains. Heureux pays où toutes les administrations rivalisent d'empressement autour du représentant de l'Église, où des lycéens déclarent hautement :

Que lutter pour son Dieu, c'est lutter pour la France !

L'Académie de Nîmes vient de tenir une séance d'un grand intérêt littéraire. Dans les discours, comme dans les rapports et les travaux particuliers, on trouve beaucoup de piquant et d'actualité. En cela l'Académie se montre digne fille de son illustre mère l'Académie française. Qu'elle ne cherche pas cependant à pousser trop loin la ressemblance ! Un excès de piété filiale aurait ses dangers en ce moment. Un de nos compatriotes, et non le plus obscur, est parti en guerre contre les Immortels. Ne serait-ce pas le cas de dire à ces messieurs de l'Académie de Nîmes :

Tremblez, vous êtes Immortels ?

Car enfin la docte compagnie a déjà, — du moins on le dit, — comme titre à l'attention de la postérité le fameux mot de Voltaire. Que serait-ce si elle était gratifiée d'un chapitre de Daudet ?

Nous avons eu des courses de taureaux, nous en aurons bientôt encore et si les bruits qui circulent sont exacts, les habitués des Arènes verront couler le sang, — le sang des animaux seulement, espérons-le. Il est fâcheux que l'initiative de ces déplorables divertissements vienne du Conseil municipal. Mgr Besson ne cesse de protester contre ces égarements ou ces défaillances de l'opinion publique. Il met au service de l'humanité une éloquence qu'il n'a jamais été mieux inspirée et une énergie que rien ne lasse. En luttant ainsi, au nom de la religion, il défend la bonne réputation de la ville de Nîmes.

Tant pis pour ceux qui le comprennent pas. C. DELFOUR.

Marseille , 10 Juin 1888.

*. Qui ne l'a connu, parcourant en coup de vent les rues et les chemins de Marseille, le front baigné d'une sueur intarissable comme son ardeur, les cheveux à l'aventure, la tête découverte à telles enseignes que les *nervis* l'appelaient *Pater senso capéou*, toujours à la poursuite d'une âme à sauver ou d'une œuvre à faire !...

C'est du Père Tissier que je parle. Après avoir fondé le cercle religieux et tenu le haut bout du zèle indomptable et indompté, à la mission de France, l'ardent jésuite, que rien n'arrêtait, pas même les plus sublimes imprudences, se vit, un jour, enchaîné comme un vulgaire malfaiteur et trainé, lui et tous ses frères pris au centre de leur ministère, dans les prisons de Marseille, où il languit pendant plusieurs mois, heureux de souffrir pour le nom de Jésus, mais un peu surpris de ce que sa popularité

n'avait point suffi à le délivrer sans retard des mains des *civiques*, maîtres de la Préfecture et de la ville qu'une poignée de gens sans aveu suffisait à terroriser.

Au sortir de prison, le Père Tissier fut envoyé par mesure de prudence, à Saint-Étienne d'abord, puis à Lyon. Mais ce n'était plus le même homme. L'intrépide fondateur, l'initiateur de cette œuvre qui a eu tant d'éclat, l'inspirateur de cette page immortelle que le peintre Magaud a écrite sur les murs de la plus belle salle de cercle qu'on puisse rêver, l'infatigable apôtre était frappé au cœur. Il a langui longtemps, parmi ses confrères qui l'entouraient d'une respectueuse vénération, comme aux premiers siècles de l'Église, on soignait, avec un culte pieux, les confesseurs de la foi encore respirant au sortir des scènes sanglantes. Les soins fraternels ont prolongé cette existence jusqu'à une extrême vieillesse. Le Père Tissier est mort, à Lyon, âgé de 88 ans !....

*. Je suis encore sous l'impression du beau spectacle que le zèle éclairé du digne curé de Saint-Désiré a procuré aux amis de nos plus glorieuses traditions chrétiennes. Avec le concours de M. Daniel qui en a brossé les superbes décors, de M. Grinda qui a disposé les costumes et les accessoires, de M. Amigou qui a composé les chœurs et surtout de M. Émile Fabre, professeur à notre Faculté libre de droit, qui a écrit cette tragédie en vers et en cinq actes, M. le chanoine Goirand a pu faire revivre, sous nos yeux émus et souvent mouillés des larmes de l'enthousiasme, *le Martyre de Saint-Désiré* et ses compagnons de la légion thébéenne, martyrisés pour la foi à Marseille sous l'empereur Maximin.

Nous avons suivi le jeune martyr dans le camp romain, disposé à Marseille pour la réception du tyrannique empereur ; dans les cryptes de Saint-Lazare, reproduites avec une scrupuleuse fidélité pour cette scène de nos glorieuses

catacombes ; dans le palais que Maximien avait à Marseille, et jusqu'à son apothéose, au sortir de la prison.

Mgr l'évêque de Marseille, qui présidait la séance, s'est montré ravi de cette résurrection de nos plus illustres souvenirs. Sa Grandeur retrouvait là , en scène et en œuvre, l'objet de ses plus chères études. Tout le monde sait la compétence rare de Mgr Robert en archéologie chrétienne, épigraphie, etc.

*. On parle beaucoup d'une révolution prochaine dans la presse conservatrice de notre ville. Si j'en crois certaines indiscretions , notre vieille *Gazette du Midi* se rajeunirait en un journal à un sou, grand format , et paraissant le soir, tandis que le *Soleil du Midi* conserverait sa publicité du matin, avec des rapports plus intimes et plus serrés entre les deux feuilles conservatrices et royalistes. Cette question ne laisse pas que de passionner ici l'opinion, au lendemain de la mort de M. le marquis de Foresta, qui fut, comme on sait, le plus intime confident du comte de Chambord et, à ce titre, le président du conseil d'administration de la *Gazette*.

Peut-être un jour céderai-je à la tentation de vous écrire quelques pages sur l'histoire de cette doyenne du journalisme marseillais , dont la jeunesse fut si mouvementée , avec l'auteur des *Cancans*, avec Henri Abel, Eugène Roux et le regretté Cauvière, qui a laissé de si piquants souvenirs auxquels il ne manque plus qu'une mise en œuvre suivie, pour constituer le récit le plus humoristique et le plus désopilant du monde.

*. Sans se laisser décourager par les injures de M. Gazier — à qui l'*Univers* , faisant écho à notre spirituel directeur de la *Revue du Midi*, vient, comme on dit ici, de « chamfrigner ses rivets. » — Dom Bérengier poursuit ses publications sur l'épiscopat provençal. Cette curieuse série de

monographies épiscopales constituera une collection vraiment intéressante.

*. Sur ce, je vous quitte, pour m'enfuir en grande hâte vers le rivage natal, où je n'entendrai plus le bruit assourdissant des tramways, qui font tressaillir à chaque instant mes tablettes marseillaises, et où je pourrais rêver à l'aise aux destins couleur de rose que j'augure pour l'avenir de notre chère *Revue du Midi*.
E. A. C.

La Ciotat, 18 juin.

Les *épreuves* m'étant venues relancer jusque dans ma chère solitude ciotadenne, j'en profite, — l'épreuve est bonne à tout ! — pour vous envoyer vite un premier écho du magnifique spectacle auquel les Messageries maritimes, ces coutumières, du beau et du grand, viennent de nous faire assister.

Jamais notre port ne fut plus joyeusement animé, jamais la rade ne retentit de plus de gais vivats. Lorsque *la Plata*, sur sa longueur de 150 mètres, a fait jaillir les vagues étonnées de cette hardie immersion, ç'a été du délire.

Les journaux quotidiens raconteront, demain, les détails, la présence des ministres, les cortèges officiels. Votre chroniqueur se borne à complimenter les Messageries de la cérémonie religieuse qui a précédé le lancement : l'eau bénite portera bonheur à *la Plata* !
E. A. C.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ABBÉ DORTE, par l'abbé T. BLANC, curé de Domazan.
1 vol. in-12, 1888.

Avez-vous jamais rencontré , à Nîmes, dans une salle d'attente du chemin de fer, un prêtre vieux, petit, gros, aux yeux bleus, largement ouverts, à la physionomie paternelle, aux cheveux blancs; assis dans un coin, entre un sac de voyage des moins élégants, et un parapluie de coton; égrenant son chapelet, ou disant par cœur ses petites Heures? C'est le Gorini du diocèse, c'est M. l'abbé Blanc, qui, depuis cinquante ans environ, signe *curé de Domazan* les ouvrages les plus variés, les plus étudiés, les mieux écrits. Ce prêtre, qui se cache, est théologien, érudit, linguiste, humaniste au meilleur sens du mot, et poète par dessus le marché. Du fond de son presbytère et du sein d'une bibliothèque telle qu'on ne croirait pas en trouver une pareille en si humble lieu, il a correspondu avec plusieurs savants de ce siècle et avec plusieurs académies dont il est membre. Les revues et les journaux de la région l'ont, depuis quarante ans, pour collaborateur. Il a écrit dans les journaux de Paris, et les *Annales* de M. Bonéty renferment de ses articles. L'abbé Migne l'employa comme correcteur de sa *Patrologie grecque et latine*. Il adressa à M. de Lamartine, à propos du *Voyage en Orient*, des lettres remarquées. Il nous a donné successivement une *Vie de sainte Camille de Lellis*, pleine de piété, d'un vrai sens critique et d'un style châtié, une *Vie de Thérèse Marguerite Redi*, où je trouve les mêmes qualités. Il a traduit de l'italien l'*Economie de la Foi*, par Bolgeni; de l'espagnol, les *Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*; du portugais, une épisode du *Ramayana*; de l'anglais, les *Juifs en Chine*; du grec, le *Chant le plus ancien de la sibylle hébraïque*. Enfin, nous avons de lui un volume d'*Odes* et d'*Élégies*, que notre Reboul estimait.

Je croyais que le modeste autant qu'infatigable écrivain avait fait ses « adieux à la Muse, » quand j'ai reçu de lui la *Biographie de l'abbé Dorte*. Je me suis hâté de la lire, et j'ai été heureux d'y retrouver le *curé de Domazan* avec tous ses avantages. Même science, même critique, même onction, même entente du récit, presque même style. Je dis presque, car il me semble que ce dernier écrit n'a pas la sobriété des autres, que l'auteur a l'air de faire effort pour ressaisir le je ne sais quoi de poétique qu'il affectionna toujours et mit partout. De là, une surabondance de qualificatifs, une complaisance un peu naïve dans quelques descriptions qui ne manquent, du reste, pas de charme, bien que contrastant avec l'austérité générale du récit. Voilà bien une belle critique sous la plume de l'auteur de *Fleurette*!

Fleurette! il me souvient que je la portai, il y a quelque trente-cinq ans, toute fraîche pondue, à Domazan, la recommandant à l'indulgence du critique de l'*Opinion du Midi*, qui voulut bien en parler

le premier à ses risques et périls. Avec bien moins de hardiesse et de générosité, je recommande aujourd'hui le dernier ouvrage de mon vénérable ami aux lecteurs de la *Revue*. C'est l'œuvre d'un habile ouvrier ; c'est un livre agréable et édifiant. Le fidèle y verra ce que peuvent le zèle sacerdotal et la piété des chrétiens, en temps de persécution ; le prêtre y apprendra la conduite à tenir en présence des révolutions et des révolutionnaires. Que s'il ne croit pas que Dieu demande à tous l'énergie, le courage, l'intrépidité, l'abnégation de M. Dorte, il n'en trouvera pas moins, dans la lecture de la *Vie* de ce confesseur de la foi, à s'instruire et à s'élever. Il aura je ne sais quels sentiments de fierté à voir qu'il est, par sa vocation et son origine, de la famille de celui qui, pour rester fidèle à son humble paroisse de Lédénon et à l'Église, brava cent fois la mort et refusa les hautes dignités que lui offrait le schisme. Il louera le prêtre fidèle qui d'une plume octogénaire, mais sûre et fraîche encore, nous a tracé ce récit, pour nous être un exemple et un titre de gloire de plus au diocèse de Nîmes.

Il existait une notice sur M. Dorte. M. l'abbé Blanc s'en est servi, ainsi que d'autres écrits parallèles, publiés depuis la *Notice* ; mais son récit s'est enrichi d'emprunts nombreux faits à un manuscrit d'un parent de M. Dorte, et de traditions orales recueillies par l'auteur lui-même à Lédénon et dans les pays voisins. Je ne sais si les manuscrits du curé de Lédénon, qui était orateur, et a laissé « trois carêmes, une dominicale complète et un traité sur la doctrine chrétienne, » existent encore et ont été connus de M. Blanc. L'auteur eut pu en faire un heureux usage, les apprécier tout au moins. Il eut par là donné de l'ampleur, de la vie et de l'éclat à un récit qui n'en manque pas d'ailleurs. Cet ouvrage se lit d'un trait, et ce n'est point là un petit mérite.

A. DELACROIX.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX, par GEORGES PICOT. —
Nouvelle édition, 5 vol. in-16, Hachette.

L'origine de ce travail, qui est la résultante d'une somme énorme de recherches érudites, remonte à plus de vingt ans. C'était en 1866. L'Académie des Sciences morales et politiques avait mis au concours une *Étude sur les États-Généraux de France, considérés au point de vue de leur influence positive sur le Gouvernement*. Il s'agissait, bien entendu, des anciens États-Généraux du royaume, à partir de 1355 jusqu'aux derniers États de 1614 : ceux de 89 ont inauguré la Révolution, les autres avaient fait l'édifice que ceux-là ont détruit. L'Académie ne s'occupait pas de ces derniers.

Les concurrents avaient à rechercher, de 1355 à 1614, quels furent les vœux du pays exprimés, soit dans les cahiers dressés par les divers ordres du royaume, soit dans les mandats donnés, soit dans les délibérations survenues, et ce qui, de ces vœux, est passé dans les ordonnances des Rois et les actes du Gouvernement. « Les concurrents, disait encore le programme, avaient à indiquer, à caractériser, à apprécier surtout les effets que les principaux États-Généraux ont eus sur la législation et l'organisation de la France. »

L'auteur du livre que nous venons recommander à l'attention des lecteurs de la *Revue* présenta, dans les premiers jours de l'année 1869, un mémoire que l'Académie approuva, l'année suivante, dans un rapport écrit par M. Guizot.

Au sortir de cette redoutable épreuve, le lauréat se piqua d'honneur. Pendant deux ans, il révisa son mémoire, comblant les lacunes, réparant les inexactitudes, tant et si bien que, lorsque son livre parut enfin en 1872, l'Académie Française lui décerna, deux ans de suite, le grand prix Gobert.

C'était la récompense d'une érudition vraiment digne d'être aussi hautement reconnue. Disons-le, c'était aussi la récompense du courage avec lequel M. Georges Picot avait dit leur fait aux fanatiques et aux sots, pour qui la France d'avant 89 ne compte point ou presque pas.

Depuis, M. Picot est devenu membre de l'Institut. Il ne s'est point, pour cela, comme il est arrivé à d'illustres devanciers, endormi sur ses lauriers glorieux. Sans cesse, il a révisé son œuvre, il a parcouru toutes les archives, il a mis à contribution les patientes recherches de collaborateurs dévoués, et voilà qu'à la veille du Centenaire des derniers États-Généraux du royaume, il lance, non sans quelque crânerie, dans le public, une édition nouvelle et cette fois, ce semble, bien définitive de son étude, avec des remaniements, des additions, des corrections en si grand nombre qu'il lui est permis d'affirmer qu'il est bien peu de parties dans ce grand ouvrage qui n'ait été utilement corrigée.

L'histoire se répète sans cesse, dit mélancoliquement M. Picot ; seuls, ceux qui ne l'étudient pas s'en étonnent. Combien cela est vrai, même et surtout des États-Généraux et du système parlementaire en général !

Sous le pouvoir absolu, la désuétude des États révolte les cœurs libres, les enflamme d'une ardeur inconnue et prête à la délibération publique toutes les vertus ; les pamphlets se multiplient, la convocation est réclamée et, lorsqu'elle est accordée, la joie est universelle. Mais, hélas ! l'excès même des espérances a préparé les déceptions. La nation a cru trop vite au succès, elle se décourage trop tôt.

C'est l'histoire d'hier, cela. Pourquoi ne dirions-nous pas que c'est l'histoire d'aujourd'hui ? Ce qui a toujours manqué à nos pères, ce n'est ni l'intelligence, ni la vue claire des abus, ni le discernement des remèdes, c'est l'esprit politique, c'est à dire la patience et la suite dans l'effort.

En écrivant l'histoire parlementaire de la France avec cette compétence et cette haute impartialité, M. Picot aura rendu un double service à son pays : celui de la vérité historique et celui de l'enseignement par l'expérience.

ANT. RICARD.

FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par F. VEDRENNE, 4 beaux volumes grand in-8° illustrés de portraits hors texte. — Paris, Blod et Barral.

Mes contemporains s'en souviennent. Lorsque paraissait, il y a quelque vingt ans, le recueil critique, destiné à faire connaître les

livres nouveaux à qui voulait lire ou faire lire, le vrai succès de ce recueil, d'ailleurs recommandable à plus d'un égard, lui venait des notices sur les quarante fauteuils d'immortels, qui ouvraient chaque livraison de la *Bibliographie catholique*. Nous n'avons pas à examiner ici si cette œuvre, aujourd'hui enfouie dans des collections peu fréquentées, était parfaite, nous rappelons seulement combien elle intéressait l'abonné.

Monsieur Vedrenne a eu la bonne inspiration de s'en souvenir, et, puisque les notices d'antan, morcelées en menus paquets, passionnaient ainsi le public lettré, il s'est dit avec raison que la série complète des Quarante Fauteuils aurait bien plus de chance encore de répondre au goût de ce même public.

Aujourd'hui qu'un roman à succès éphémère a remis en question l'*Immortel*, il était bon de rappeler pourquoi les mécontents s'obstinent, selon une tradition déjà vieille, à dire du mal de l'Académie et des académiciens, tant que la treille est trop haute et les raisins hors de portée, tandis qu'on les couvre d'éloges, à mesure qu'elle s'humanise et qu'ils se laissent aborder.

Ce pourquoi-là est surtout dans la série des noms qui figurent au dossier de chacun de ces 40 fauteuils, tant et si justement enviés. Sauf quelques exclus, titulaires du 41^{me} fauteuil, tantôt pour un motif, tantôt pour un autre, toutes les gloires de notre histoire littéraire sont venues demander, à la vieille Compagnie, la consécration de leur renommée. Il était à propos de le rappeler, aujourd'hui peut-être plus que jamais.

Nous venons de lire la plupart de ces Notices, érudites et neuves de forme, écrites avec un rare brio, qui exclut la sécheresse et la monotonie, deux écueils en pareille promenade à travers nos trois grands siècles littéraires, car, il faut le répéter sans se lasser, l'histoire de notre grande et belle littérature française, c'est l'histoire même de l'Académie.

Est-ce à dire que quelques légères erreurs d'appréciation ou de fait ne se sont pas glissées dans cette masse considérable de documents, sur lesquels l'habile vulgarisateur a travaillé? M. Vedrenne ne nous pardonnerait pas de l'avoir prétendu. Les épilucheurs trouveront que Boileau a laissé plus de biens que n'en dit la Notice (page 329); que Maury méritait mieux, pour les services rendus à l'Eglise et au Roi, surtout après la recommandation solennelle de Pie VII, s'irritant contre ceux qui disaient, en sa présence, du mal de l'éloquent et généreux rival de Mirabeau, après la mort du cardinal à Rome... Mais qu'est-ce que cela, au milieu de tant de bonnes et jolies pages, consacrées à vêtir chaque académicien de la façon qui lui convient le mieux, avec une variété de couleurs et une souplesse d'étoffes vraiment charmantes!

M. Vedrenne écrit surtout pour la jeunesse lettrée. Il y a très bien réussi, vraiment. On sent que l'auteur aime les jeunes gens, les connaît pour les avoir pratiqués et les dirige, en tenant compte des infirmités comme des côtés généreux de l'adolescence. C'est dire que toutes ces pages peuvent être parcourues sans danger, et qu'elles sont irréprochables au double point de vue de la morale et de l'orthodoxie.

Quelle délicieuse Notice, en particulier, que celle du bon Ducis ! Même après tout ce qu'on a écrit du doux poète des foyers intimes, M. Vedrenne a su trouver des traits nouveaux que son pinceau délicat a mis fort ingénieusement en œuvre. Et, de combien d'autres, nous en pourrions dire autant, à des degrés divers.

C'est pourquoi nous remercions l'auteur, et nous signalons volontiers son recueil à l'attention des jeunes et de.... ceux qui ne le sont plus.

A. RICARD.

HISTOIRE DES PAPEs DEPUIS LA FIN DU MOYEN AGE,

par le docteur Louis PASTOR, traduit par Furcy RAYNAUD. 2 vol. in-8°. Paris, Plon.

Un érudit allemand de la plus haute valeur, M. le docteur Louis Pastor, professeur à la faculté d'Innsbrück, écrit, d'après un grand nombre de documents inédits, extraits des archives secrètes du Vatican et autres, une *Histoire des Papes* depuis la fin du moyen âge, qui est une œuvre vraiment magistrale. Elle jette un jour nouveau sur cette série de grands hommes que nous connaissons si peu et que nous aurions cependant tant d'intérêt à bien connaître, à une époque où le successeur de Pierre semble appelé à devenir le restaurateur de la paix, et où les fêtes du cinquantenaire du vénéré pape Léon XIII ont provoqué dans le monde entier un mouvement d'enthousiasme qui rappelle les beaux jours des grands jubilé. M. Furcy Raynaud vient de publier à la librairie Plon une excellente traduction du livre du docteur Louis Pastor. C'est rendre un grand service au lecteur français que de le mettre ainsi à même de connaître cette histoire pleine de documents nouveaux et passionément attachante pour tous ceux qui aiment la science, l'Église et la vérité.

« La meilleure manière de défendre les papes est de les montrer tels qu'ils ont été. » Cette grande vérité historique sert de devise à l'auteur, qu'encourage Léon XIII. Nous attendrons maintenant avec impatience, — car l'œuvre s'arrête à Calixte III, — la suite, où l'éminent historien va faire revivre les grandes figures de Pie II, de Jules II et de Léon X. Puisse-t-il ne pas nous trop faire attendre, afin que nous ayons la satisfaction de consacrer à l'ensemble une étude, qui ne manquera pas de piquantes révélations, ni même de poignant intérêt.

L. D.

LE DUC D'ENGHIEN (1772-1804), par Henri WELSCHINGER. 1 vol. grand in-8°. — Paris, Plon.

Cette fois, M. Welschinger, à qui nous devons plusieurs monographies intéressantes sur la période révolutionnaire et impériale, tient, croyons-nous, un vrai succès. Son héros est sympathique et son récit attachant. Puis, c'est presque partout de l'inédit, dans ces pages vraiment neuves sous presque tous les rapports. En faut-il davantage pour attirer le lecteur français de la fin du XIX^{me} siècle ?

Nous venons de parler de nouveauté. Elles sont, en effet, bien nouvelles, les vues de l'érudit biographe, sur les premières années du duc d'Enghien, sur sa conduite à l'armée de Condé et pendant l'é-

migration, sur son mariage secret avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, — cette Charlotte qui s'écria, au lendemain de l'exécution de Vincennes : « Puisque j'existe encore, c'est qu'assurément la douleur ne tue pas ! » — sur le rôle exact de Talleyrand dans l'enlèvement et l'exécution du prince, sur l'intervention légendaire de Réal à Vincennes, et sur les vrais motifs qui amenèrent le premier consul à prendre les déplorables résolutions des 19 et 30 ventôse an XII.

Justice et Vérité ! C'est la devise que s'est donnée l'auteur, en jetant ce jour sinistre et inconnu sur l'affaire d'Ettenheim et le procès de Vincennes. D'aucuns s'en plaindront. Beaucoup l'en remercieront comme d'un service rendu à l'histoire d'hier, déjà obscurcie par la légende.

A. R.

LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS. — *La Mesure du temps. — La Cuisine*, par Alfred FRANKLIN. 2 vol. in-12. Paris, Plon.

L'érudit, à qui nous devons ces deux curieux petits volumes, continue avec succès sa série sur les arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIII^{me} au XVIII^{me} siècle, d'après des documents originaux ou inédits. Elle compte déjà quatre volumes, tous plus curieux les uns que les autres. Cette fois, nous n'avons voulu que les annoncer. Nous leur consacrerons prochainement une petite étude d'ensemble.

A. R.

MÉMOIRES ET SOUVENIRS DU BARON HYDE DE NEUVILLE. — *La Révolution. — Le Consulat. — L'Empire*. 1 vol. in-8° Plon.

Un organe autorisé de la presse littéraire annonçait, ces jours derniers, en ces termes, l'apparition de ce livre :

« Le baron Hyde de Neuville, l'ardent royaliste mêlé à tant de conspirations pendant la Révolution et le Consulat, l'âme chevaleresque que Bonaparte ne put faire plier et qu'il poursuivit dès lors avec acharnement, l'homme de gouvernement qui, entrant aux affaires à la Restauration, exerça comme ministre et comme ambassadeur une action si importante sur la politique de notre pays, a laissé des mémoires de la plus haute valeur et du plus vif attrait. Ces mémoires paraissent aujourd'hui à la librairie Plon. Leur saveur originale, les piquantes révélations qu'ils apportent, le caractère romanesque des aventures qu'on y rencontre, la vie et la conviction qui les animent, mettent ces souvenirs au premier rang parmi les publications les plus curieuses de notre époque. »

En achevant la lecture de ces curieux et piquants mémoires, écrits à la française, avec une verve souvent endiablée, nous ne pouvons que souscrire à ce jugement, et nous croyons que les lecteurs, déjà attirés par les fragments que *le Correspondant* en a donnés, feront bon accueil aux mémoires du baron de Neuville.

L. D.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

1^{re} livraison, JANVIER 1888

	Pages
Un évêque ami et correspondant de Mazarin, épisode de la première guerre de la fronde (janvier-février 1649)..... A. Réeb.....	3
Le khalifat d'Abou-Bekr et le siège de Damas (632-634)..... L. Baragnon.....	28
Marie-Marthe..... J de Vignec.....	48
Le traité de commerce avec l'Italie G. Maurin.....	67
Écrit sur un album; à des hirondelles (poésie). R. du Villard....	83
La messe de Ch. Gounod, dédiée à Sainte- Cécile (Variété)..... Ch ^{ne} Veissierre...	86
Chronique régionale : Nîmes..... C. Delfour.....	92
Revue bibliographique : <i>Le marquis d'Au-</i> <i>bais</i> E. de Balincourt..	95

2^{me} livraison, FÉVRIER

Souvenirs d'un vieux royaliste (1814-1848) F. Daudet.....	97
Philosophie et religion..... C.-C. Charaux...	117
Les livres-saints et la critique rationaliste F. Mazel.....	127
Les prieurs de N.-D. de Soudorgues.... G. Fesquet.....	136
Un détracteur de l'abbé Pialat E. Sarrahan.....	152
Fragments bibliques : l'Éden, la femme.. Ch. Valgay.....	161
Chronique régionale : Nîmes C. Delfour.....	163
Marseille..... E. A. C.....	168

Revue bibliographique : <i>Histoire des ducs d'Uzès ; la littérature française par les critiques contemporains</i> , A. Ricard ; <i>La logique de l'absolu</i> ,.....	M. Lombard.....	172
---	-----------------	-----

3^{me} livraison, MARS

Souvenirs d'un vieux royaliste (1814-1848)	F. Daudet.....	177
Le mobilier d'un chanoine de St-Gilles en 1567	D ^r A. Puech.....	195
Pierre et Madeleine (idylle)	Paule-Marie.....	217
La question de la moralité du théâtre au commencement du XVII ^e siècle	C. Arnaud.....	225
L'abbé Maury et son dernier biographe...	L. Vernhette.....	339
Chronique régionale : Nîmes	C. Delfour.....	350
Marseille.....	E. A. C.....	353
Revue bibliographique : <i>la libre-pensée contemporaine, sa nature et ses principales formes</i> , F. Duilhé de Saint-Projet ; <i>Ærarium evangelicum</i>	A. Ricard.....	357

4^{me} livraison, AVRIL

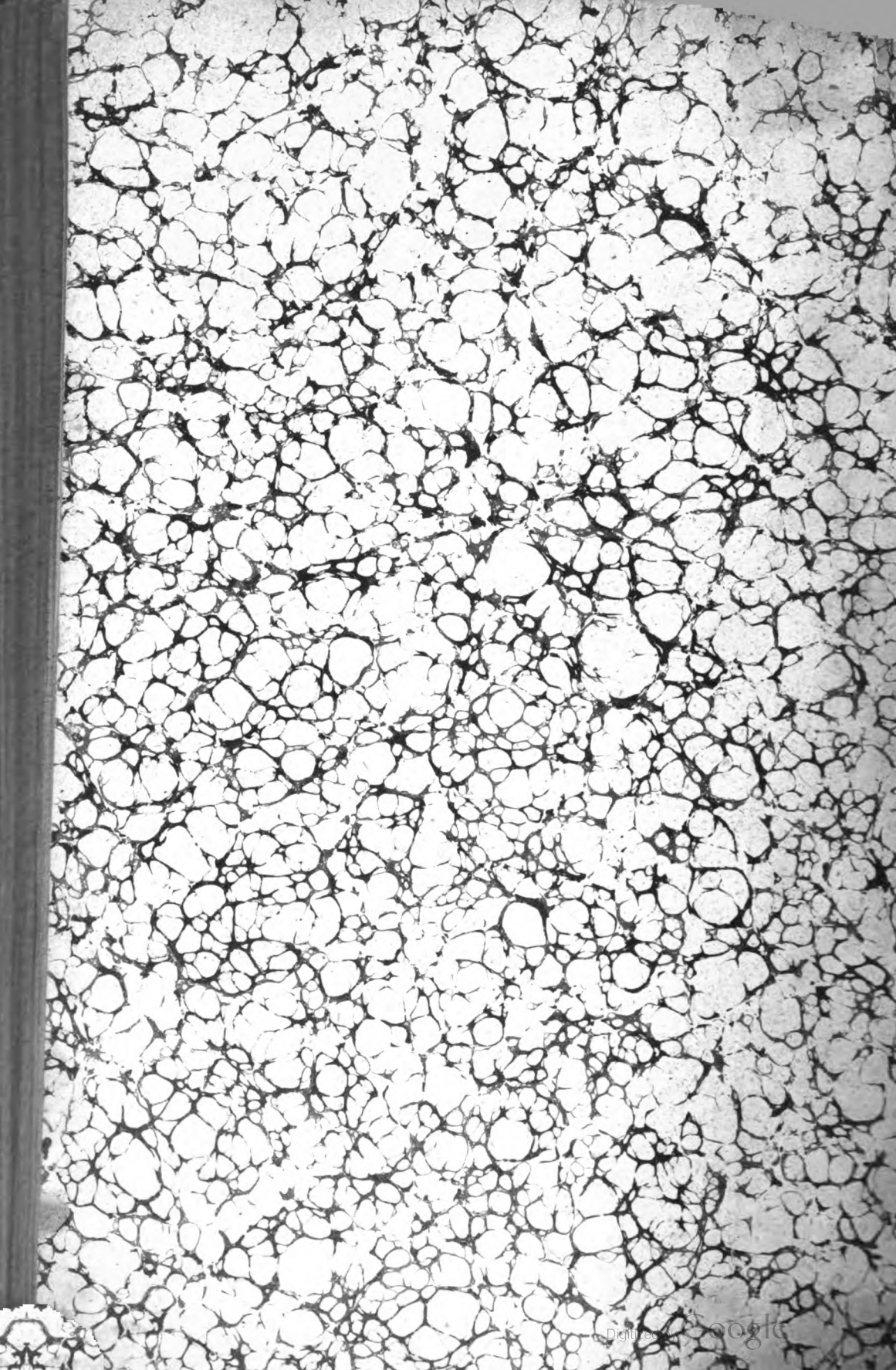
Corneille chez lui.....	A. Ricard.....	361
A Royat.....	J. Michel.....	379
La question de la moralité du théâtre au commencement du XVII ^e siècle.....	C. Arnand.....	391
Une page de l'histoire d'Uzès (1628-1629)	C. Ferry.....	409
Fragments bibliques : Judas et Jean ; Madeleine au tombeau.....	Ch. Valgay.....	423
Chronique régionale : Nîmes	C. Delfour.....	426
Marseille.....	E. A. C.....	430
Revue bibliographique : <i>les ennemis de Chapelain</i>	A. Delacroix.....	434

5^{me} livraison, MAI

	Pages
Visite à deux artistes contemporains..... C.-C. Charaux ...	437
Un dernier mot sur l'hypnotisme..... D ^r Romant.....	455
Une édition inédite de La Fontaine..... C. Ferry	461
Un poète inconnu : l'abbé Joseph Nauziel. Élie Évesque ...	472
L'abbé Maury et son dernier biographe .. L. Vernhette.....	482
Causerie religieuse..... L'abbé Ravanis ..	491
Chronique régionale : Nimes	C. Delfour..... 509
Marseille.....	E. A. C..... 512

6^{me} livraison, JUIN

Un héros du Midi : Dominique de Gourgues F. Béchard.....	517
Quelques réflexions sur l'art religieux, à propos du salon de 1888	H. Mazel..... 544
Un peintre franc-comtois	Mgr Besson..... 567
Au concours régional.....	E. Rigal..... 574
Coup-d'œil sur le Salon de Nimes.....	G. Tarasbei..... 588
A M. le Directeur de la Revue.....	M. Lombard..... 595
Chronique régionale : Nimes	C. Delfour..... 601
Marseille.....	E. A. C..... 604
Revue bibliographique : <i>Histoire des États- Généraux ; Fauteuils de l'Académie fran- çaise ; Histoire des papes depuis la fin du moyen âge ; le duc d'Enghien ; Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville</i> A. Ricard ; <i>L'abbé Dortu</i>	A. Delacroix..... 608



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07368 3107

